

Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

Tableau de Paris [Document électronique]. V-VII / [par S. Mercier]

CHAPITRE 358

p1

petit préliminaire.

posons un fanal sur chaque abus ; marquons les écueils afin qu' on les évite ; multiplions les clartés : que les défauts du corps politique qui s' opposent à la félicité nationale, soient représentés dans l' esquisse que nous traçons. Ce n' est pas que j' aie voulu m' ériger en réformateur de ce siècle ; non : mais je me suis promis de dire ce que j' avois vu, d' exprimer ce que j' avois senti. Jamais

p2

ma main n' a offert l' encens de la flatterie à aucun homme en place, et je suis tout aussi loin de vouloir les blesser ; mais quand je n' aurois accoutumé les yeux de mes compatriotes qu' à se fixer sur les principaux abus qui les environnent, ces détails qui paroissent minutieux, sont ceux néanmoins qui peuvent amener les avantages réels de la société ; car la politique en grand est ordinairement contentieuse, destructive ; ce n' est qu' en petit et du côté des loix de police qu' elle devient douce, utile et bienfaisante. Les ministres des cabinets font que les empires se heurtent et se déchirent ; les officiers municipaux établissent la tranquillité, et il faut les honorer. Le philosophe respecte donc ces magistrats chargés de l' administration civile, dès qu' ils font leur devoir. C' est à eux qu' il doit sa tranquillité. Quand il voit la sûreté publique bien établie,

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

peut-il s' empêcher de remercier l' auteur de son bien-être, et de le regarder comme son propre bienfaicteur ? C' est

p3

lui qui se charge de la reconnaissance générale pour les biens qu' il reçoit, quoiqu' ils soient communs à tout le monde. S' il blâme ceux qui attirent ces guerres inutiles et sanglantes, qui soulèvent les états pour des chimères diplomatiques ; ces magistrats populaires, qui dans l' enceinte des villes veillent au repos et à la subsistance des citoyens, lui paroissent bien préférables ; car les conquérans armés du fer et de la flamme, arriveroient maîtres et victorieux, que pour leurs propres intérêts ils laisseroient subsister de tels magistrats. Ce sont eux enfin qui sont le fondement et le ciment des sociétés.

Le philosophe qui est juste, regarde comme une vraie propriété la jouissance des choses publiques. Bien différent de certains hommes avarés, qui ne regardent point comme à eux ce qu' ils sont obligés de partager avec d' autres, ainsi les fontaines, les promenades, les spectacles, les voitures publiques et toujours prêtes, les postes, les bureaux, etc. Font autant d' objets de sa reconnaissance,

p4

parce qu' il sent que les grandes et véritables commodités sont celles qui appartiennent à tout le monde ; il en jouit en entier, et elles ont beau se diviser, elles satisfont autant le particulier que le public.

à l' instant du désastre épouvantable de Lisbonne, lorsque les maisons s' écrouloient et que tout s' abymoît, on vit une infinité de brigands se répandre de tous côtés, et s' adonnant au pillage, dépouiller les malheureux à moitié écrasés sous les ruines. Ces gens sans aveu, ces fainéans ne songerent qu' à profiter du désordre de cette ville infortunée ; ils augmentèrent le trouble et la désolation en joignant leurs violences aux ravages du feu. Les temples, les maisons royales, les édifices particuliers furent spoliés par ces hommes effrénés qui, sur les débris même de la ville, attentoient à la dernière propriété des citoyens. Il fallut élever de hautes potences dans plusieurs endroits de la ville, pour maintenir ces hordes vagabondes ; et l' on vit alors ce que

l' interruption de la police ordinaire

p5

peut entraîner de funeste, puisque tous les plus forts liens de la société alloient être rompus. Si le frein de la police se brisoit à Paris pendant trois jours, on verroit renaître les mêmes attentats. Quel seroit le moyen d' arrêter le crime ? Un seul moment de licence produiroit des désordres infinis. Mais tout écrivain qui veut dire la vérité ne sauroit remuer la plume sans blesser nécessairement quelque corps. Il y a tant d' hommes intéressés à la prolongation de certains abus, tant de droits usurpés, tant de vieilles erreurs qui rapportent, tant de simulacres imposteurs qu' encense le préjugé, qu' on se fait même à son insu des ennemis cruels, qui vous haïssent toute votre vie, s' ils ne peuvent vous persécuter personnellement. Il faudroit qu' un écrivain fût impassible, pour pouvoir donner un libre cours à son ame. Il lui faut du moins le courage le plus soutenu ; car il doit savoir d' avance que certains hommes ne lui pardonneront point tout ce qui

p6

choquera leurs prétentions, leur orgueil et même leurs caprices. C' est donc à lui de se tenir préparé à toutes les vengeances que les ennemis de la vérité exercent contre ceux qui font valoir ses droits.

CHAPITRE 359

le nouveau débarqué.

rien n' est plus plaisant à voir pour le malin parisien qu' un jeune homme échappé de la province arrivé *par le coche* , comme l' on dit. Tout lui paroît nouveau ; il va frapper à une maison pour laquelle il a une lettre de recommandation ; il dit au portier que *son cousin* l' attend ; il salue profondément les domestiques, et pense en entrant culbuter la dame qui le reçoit : s' il s' assied, c' est de côté et sur l' encoignure d' une chaise. Vous le distinguerez à son air étonné de tous les objets ; il craint qu' on ne soupe point, parce qu' il est neuf heures et demie ; et quand

p7

l'homme au triple menton et à panse large vient annoncer qu'on a servi, il ne sait ce que cela veut dire.

à table il ne reconnoît plus les mets, ils ont changé de noms. Ce n'est plus du veau, du mouton, du boeuf ; quand le dessert paroît, il s' imagine que c'est un projet de décoration ; s' il touche un fromage glassé, il fait cinq ou six grimaces plaisantes, croyant qu'on ne pouvoit jamais en mangeant courir d' autres risques que de se brûler. Si une dame bienveillante lui marche sur le pied, il jette un cri, en disant : *eh, madame, vous m' estropiez !*

quel passage, en effet, de la triste maison de province à l' hôtel de son cousin le financier ! La femme-de-chambre est mieux mise que la dame du lieu qu' il quitte.

Quelle est sa surprise lorsqu' il voit arriver un tailleur, un chapelier qui vont le dégrasser ! Le chapelier, le fourbisseur, le perruquier lui donnent une nouvelle existence, et sous cette décoration qui ne riroit de l' étonnement que lui cause sa métamorphose ? Il a grand

p8

soin d' aller se montrer aux tuileries, la lame de l' épée battant le molet. Comme il ne sait pas encore marcher, il reçoit deux cents coups de coude qui lui font faire autant de pirouettes.

Voulez-vous jouir ? Menez-le à l' opéra sans qu' il s' en doute. La voiture dorée s' offre ; à peine osera-t-il y monter : examinez son visage avant que la toile soit levée : comme il est émerveillé de la confusion d' âges, d' états, de figures ! Observez-le encore quand la toile est levée : il laisse échapper une exclamation qui fait rire ses voisins ; les yeux ouverts, la bouche béante, il n' entend pas un mot de ce qu' on chante ; mais il est stupéfait, avide, et la diversité des tableaux le plonge dans une sorte d' ivresse.

à la sortie du spectacle il se perdra, ou bien il donnera dans les flambeaux des laquais, et son habit sera couvert de cire.

Rentré à la maison, il s' agira le lendemain de se promener à cheval. On lui amène la bête la plus douce ; à peine est-il en selle qu' il

p9

trébuche, et tous les valets de rire. Il ne le trouve pas mauvais ; il est dans cette maison sans en connoître les ressorts ; il ne connoît rien aux tracasseries régnautes ; il n' a aucune idée des caracteres. Si l' on parle de chevaux, de chiens, de bals, de spectacles, il est muet ; il faut qu' il entre dans le service militaire pour perdre son air gauche et son maintien niais.

Au bout de six mois qu' il est au régiment, il est déjà tout autre. Après avoir ferrailé deux ou trois fois, il prend un maintien assuré, de sorte que son pere, son oncle, ne le reconnoïtroient pas.

Une femme acheve de le former ; il prend l' esprit du corps, et ce même jeune homme qui ne savoit ni entrer, ni marcher, ni saluer, porte la tête haute, sourit aux femmes, prend le ton décidé, et cette étrange métamorphose a été l' ouvrage de dix-huit mois.

CHAPITRE 360

p10

auvergnats.

les auvergnats font à Paris le métier de chaudronnier, de raccommodeur de faïance, de parassols, de rémouleurs. L' enfant dès l' âge de huit ans suit son pere qui, quoiqu' il traverse toute la France, s' arrête plus volontiers dans la capitale. Semblables aux oiseaux que le froid chasse dans une plus douce contrée, ce peuple fuit la neige qui couvre huit mois de l' année ses montagnes. Il y retourne tous les ans, fait un enfant à sa femme, la laisse entre les mains des vieilles et du curé, et parcourt ensuite le royaume sans avoir un domicile fixe.

Chaque auvergnat, l' un portant l' autre, rapporte quatre ou cinq louis d' or dans sa triste patrie.

L' enfant de dix ans en a gagné deux ; ils les cousent dans la ceinture de leurs culottes, et les enfans mendient le long des chemins.

p11

Ces hordes voyagent ainsi depuis Jules-César et plus anciennement encore.

Les savoyards sont décrotteurs, frotteurs et scieurs

de bois ; les auvergnats sont presque tous porteurs d' eau ; les limousins maçons ; les lyonnais sont ordinairement crocheteurs et porteurs de chaises ; les normands tailleurs de pierres, paveurs et marchands de fil.

CHAPITRE 361

étameurs.

ces auvergnats, étameurs ambulans, suivent bien peu les sages ordonnances qu' on a publiées pour bannir le plomb, si dangereux dans l' étamage de nos ustensiles de cuisine. Leur but principal est de soustraire l' étain pur qu' ils rencontrent dans leurs caravanes, et ils y substituent ce qu' ils appellent *de l' étoffe* , c' est-à-dire, du plomb à peine amélioré par un peu d' étain.

p12

Ces auvergnats savent bien qu' ils volent ; mais ils ne se doutent pas qu' ils empoisonnent leurs concitoyens. Toutes les casseroles des auberges recellent ce malheureux et grossier étamage ; et il seroit tems que le gouvernement le proscrivit entièrement, pour ordonner le nouvel étamage d' étain et d' argent qui, ne prêtant pas à la dissolution, deviendrait un préservatif sûr contre une foule de maladies qui nous accablent, et dont l' origine inconnue prend sa source dans ce dangereux métal.

L' homme instruit frémit en voyant la main des auvergnats l' étendre dans tous les vases qui servent à la nourriture de l' homme ; mais ils sont les premiers à y manger ; et l' aubergiste et eux rient grossièrement des craintes salutaires qu' on voudroit leur communiquer, tant l' erreur est le grand fléau de l' espece humaine.

L' alliage de l' étain avec de l' argent est une découverte récente, et cet étamage est revêtu de lettres-patentes. Mais ce qui vaut

p13

mieux encore, les chymistes en ont approuvé l' usage.

CHAPITRE 362

pâtissiers, rôtisseurs.

les boutiques de pâtissiers, de charcutiers, de rôtisseurs, frappent la vue dans tous les carrefours. L'enseigne est la chose même ; on voit des langues fourrées, des jambons couronnés de laurier, de grasses poulardes, des pâtés vermeils, des gâteaux tout sucrés qui sont sur le devant : on diroit qu'il n'y a qu'à y porter la main ; et celui qui n'a pas d'appétit peut en prendre, s'il est vrai, (comme dit Boërhaave) que la présence des mets peut influencer sur les fibres de l'estomac.

Si à dix-sept ans on regarde de préférence la boutique d'une marchande de modes, peuplée de jolies personnes, à huit et à dix on fixe l'oeil sur ces pâtisseries.

p14

Saint Louis, en donnant des statuts aux pâtissiers au mois de mai 1270, confirma d'anciens usages dont ils étoient en possession, de travailler tous les jours de fêtes sans aucune distinction ; les festins, les repas, se faisant ordinairement les dimanches et les fêtes ; car on célèbre de tems immémorial la saint-Martin, les rois et plusieurs patrons, par différens banquets.

C'est ce qui se voit encore aujourd'hui : les pâtissiers sont plus occupés les dimanches et fêtes que les autres jours. Le four brûle du matin au soir ces jours-là ; et les marmitons sont plus excédés en se couchant, que tout autre jour de la semaine.

Les rôtisseurs vident leurs boutiques, et il ne leur reste pas un poulet.

Les petits ménages qui n'ont guère qu'un âtre, envoient aux fours des pâtissiers la viande pour la faire cuire. Une cinquantaine de soupers cuisent dans le même four. Le pâtissier avec une lardoire exprime le jus du gigot, de l'éclanche, de l'alloyau ; mais il

p15

n'est pas perdu ; il vous le revend dans de petits pâtés qui en sont plus succulents.

On donne *deux sols* pour la cuisson de ces pièces ; le petit bourgeois épargne pour *dix sols* de bois ; mais son rôti est sec, noir et presque toujours brûlé.

Sur les neuf heures du soir on voit, ou plutôt l' on sent les rôtis qui circulent dans les terrines. Des marmitons crasseux reposent le souper sur le coin de la borne, répandent un peu la sauce, et la piece brûlante arrive refroidie.

Il est toujours agréable d' avoir à sa porte une bonne poularde, un excellent chapon, qui n' attendent que votre signal pour passer à la broche et de là sur votre table. Par ce moyen l' ami qui vient vous visiter ne vous gêne jamais ; vous l' accueillez sans embarras. Il y a de maudits pays où avec de l' or vous n' avez ni volailles, ni pâtés succulents ; mais à Paris, douze cents cuisiniers sont du matin au soir à vos ordres ; en un clin d' oeil vous êtes servi ; rien de plus commode, rien de

p16

plus propre à serrer les doux liens de la confraternité ; la table est aussi-tôt garnie qu' elle est dressée, et l' appétit sourit à l' amitié.

CHAPITRE 363

du fouet du charretier.

qui n' a pas reçu du bout du fouet d' un charretier, au risque de perdre un oeil ?

Une charrette tient toute la rue barrée par les deux énormes essieux qui saillent grossièrement du milieu de chaque roue : il est impossible qu' ils n' accrochent les ventres ou les poitrines des infortunés piétons selon leur hauteur. En Angleterre, l' essieu au lieu d' être saillant est creux ; deux roues peuvent se toucher et se frotter sans s' accrocher : les charrettes à Paris s' accrochent éternellement, et malheur à qui marche devant ou derriere. Si le cheval fait aussi parmi nous un écart, le charretier le redresse à grands coups de fouet, et il frappe tout ce qui se trouve dans la ligne circulaire que décrit son aveugle et impitoyable bras.

p17

Ce fouet va chercher l' homme le plus éloigné, qui, distrait ou pensif s' avance dans la rue, et lui emporte une oreille ou lui coupe le visage. Le charretier jure toujours comme un enragé quoique le sang coule, et le pauvre blessé qui voit couper et

sangler les chevaux, n'ose encore parler à ce diable furieux, et se sauve chez le chirurgien du quartier. Les chevaux en Angleterre vont sans qu'on les frappe. Pourquoi ? C'est qu'on ne les gâte pas jusqu'à ce point, et qu'on ne les fait pas périr de bonne heure sous le poids de la surcharge. Des loix en faveur des chevaux honoreront un législateur en France, et rendront le peuple meilleur. Rien de plus hideux et de plus féroce que nos charretiers ; mais tout dépend des maîtres. Les subalternes sont matés par les gros directeurs des roulages et messageries, fiers de leurs privilèges. Tous ces subalternes matent leurs valets ; et le lourd charretier maté par la misère, mate aussi ses chevaux. Tout dépend des maîtres ; qu'on y réfléchisse bien.

p18

Il n'est pas vrai que le despotisme d'un seul (ainsi que l'a voulu Linguet, aujourd'hui bien détrompé) détruise le despotisme de plusieurs ; au contraire, il l'établit. Ne voilà-t-il pas une assez bonne réflexion à l'occasion du *fouet du charretier* ? Comme tout s'engrene !

CHAPITRE 364

brouillards.

ils sont fréquents, la ville étant coupée par une rivière qui a plusieurs bras. J'ai vu des brouillards si épais que les flambeaux ne se distinguoient plus ; les cochers descendoient de leurs sièges et tâtoient le coin des rues pour avancer ou pour reculer. On se heurtoit dans les ténèbres sans s'apercevoir ; on entroit chez son voisin au lieu d'entrer chez soi. Dans une année les brouillards furent si denses, qu'on s'avisait de louer à l'heure des

p19

quinze-vingts, qui vous guidoient en plein midi dans tous les quartiers. On leur donna jusqu'à cinq louis par jour, ces aveugles connoissant mieux la topographie de Paris que ceux qui en avoient gravé ou dessiné le plan ; or voici comme on voyageoit dans ces brumes qui déroboient la vue des rues et carrefours. On tenoit le quinze-vingt par un pan de

sa robe, et d' une marche plus sûre que celle des clair-voyans, l' aveugle vous traînoit dans les quartiers où vous aviez affaire.

Les quinze-vingts sont dans toutes les églises, et se font place en interrogeant vos jambes avec leur bâton. Ils nasillent une priere monotone ; vous vous dérangez en leur faveur ; vous mettez un liard dans leur tasse ; ils vous heurtent sans miséricorde, parce qu' ils savent bien que vous ne ferez que murmurer contre leur importunité.

Le poète *La Motte* , l' auteur d' *Inès* , n' étoit pas du nombre des quinze-vingts ; mais jeune encore, il avoit perdu la vue. Entrant au jardin des tuileries, il marcha sur le pied

p20

d' un homme qui se retournant lui appliqua un grand soufflet. *La Motte*, avec son ton doux, repartit : *ah ! Monsieur, vous allez être bien fâché ; je suis aveugle.*

CHAPITRE 365

mesquinerie.

dans une aussi grande ville que la capitale d' un grand royaume, il faudroit que les principaux objets d' utilité premiere fussent toujours traités en grand. On a calculé l' illumination de Paris par minute, au degré de la lune ; et souvent la lune est obscurcie de nuages au point qu' il fait pleine nuit. N' importe, on n' éclaire point, et il a été décidé que le public devoit y voir. Et pour une misérable économie, dont profitent les entrepreneurs, toutes les rues étroites ou détournées sont plongées dans une obscurité profonde. On allume à minuit, quand il n' y a presque plus personne dans les rues.

p21

à Londres, on tombe dans un excès contraire, et une bonne heure avant que le jour tombe, on voit des quartiers éclairés. Cette pompeuse prodigalité prouve la vigilance du service public.

CHAPITRE 366

entrepreneurs.

tout se fait aujourd' hui par *entrepreneurs* . Les vivres, les bâtimens, les fournitures de toute espece ; c' est toujours une compagnie exclusive qui s' offre, qui donne préalablement de l' argent au roi, et qui ensuite travaille à son profit. De là sont nés cette foule de privileges qui corrompent et alterent toutes les sources de l' industrie. Vous avez une idée heureuse, payez encore si vous voulez la mettre à execution. On use tellement de ce terme, que dans l' ordonnance qui veille à la propreté des tuileries,

p22

il étoit dit littéralement : *sa majesté ayant permis à des entrepreneurs d' établir des petits cabinets d' aisance, pour la commodité du public, veut, etc.* on donne deux sols à ces *entrepreneurs* , et l' on se débarrasse dans le *jardin royal* du superflu de son dîner. Si le suisse vous surprenoit voulant frauder les droits de l' entreprise, il prendroit votre canne et votre chapeau, et vous conduiroit chez le gouverneur. On a abattu tous les ifs qui bordoient les terrasses et servoient de cabinets, parce que leur ombrage cachoit et protégeoit le soir des vices honteux qu' il importoit à la police de déraciner de tout son pouvoir. Voilà pourquoi ceux qui ne soupçonnerent même pas ces vices, sont obligés d' avoir deux sols en poche pour faire mentir ce vieil adage : *nécessité n' a point de loi.*

p23

enfin, on a vu le sieur Pankouke se nommer publiquement *entrepreneur de l' encyclopédie méthodique* ; et de fait, il a payé les matériaux et les manoeuvres à tant la feuille, à peu près comme un entrepreneur de bâtimens soudoie à la toise maçons et hommes de peine. Le libraire est encore beaucoup moins architecte que l' entrepreneur qui régit et donne des gages à une nombreuse horde de limousins, pour qu' on lui bâtitte un palais ou une église. Ainsi le produit des oeuvres du génie, et du résultat des connoissances humaines, va encore à celui qui a de l' argent pour payer les auteurs et les ouvriers à la case. Revenez au monde, Socrate, Aristote, Platon, Hippocrate ; auriez-vous jamais

imaginé qu' il existeroit un jour un aussi gros livre, et que son matériel exigeroit une forte somme pécuniaire avant qu' on pût lire *la science* ? Vous la réduisiez en peu de mots, nous l' avons étendue, et à le bien examiner chacun a raison. Les maximes de Socrate sont bonnes ; mais je ne hais point à tenir dans

p24

mon cabinet ce fatras intitulé : bibliothèque complete de toutes les connoissances humaines ; c' est un océan où j' aime à puiser. Laissons donc Pankouke gagner de l' argent comme *entrepreneur* de cette massive encyclopédie, qu' il ne lira point. Un homme, jadis maçon, s' est rendu *entrepreneur* de l' édition finale de Voltaire. Des murailles de papiers remplacent à ses yeux les moëllons, et les mains de ses ouvriers sont noires d' encre, au lieu d' être blanches de plâtre. Chemin faisant, le même homme fait bâtir une gazette que des compagnons travaillent, et dont le profit est pour le maître.
(...)

CHAPITRE 367

p25

abat-jour chez les marchands de draps.
que des frippiers aient des ressources mensongeres pour en imposer à la crédulité du passant, qui entre et se laisse tromper par un *abat-jour* inventé pour cacher les défauts de l' habit qu' il marchande ; on doit s' y attendre. L' avilissement où est tombée cette race judaïque, à raison de ses fripponneries journalieres, avertit assez l' acheteur pour qu' il ne soit pas dupe. Mais que des marchands, futurs échevins, sous prétexte d' avoir un jour plus vrai, se servent de ces moyens trompeurs ; qu' en penser et qu' en dire ?
Quoi ! Chez un juge consul, bientôt chevalier et membre de l' hôtel-de-ville, un *abat-jour* comme chez le frippier des piliers des halles ! Non, cela ne durera point, j' en réponds ; je vois l' ennobli en herbe faire enlever de son magasin cette fenêtre

p26

perfide qui faisoit entrer un faux jour trop favorable au débit de ses marchandises ; il songe à la gloire de l' échevinage, et laisse au quartenier obscur cette croisée insidieuse, qui désormais ne déshonorera plus le quartier saint-Honoré.

CHAPITRE 368

coureurs, chiens-coureurs.

la mode des coureurs étoit autrefois à Paris beaucoup plus en usage qu' à présent. On voyoit deux hommes lestement vêtus, devancer deux coursiers fougueux, et courir dans les rues de Paris en souliers plats et en bas blancs qu' ils ne salissoient point tout en courant sur le bord des ruisseaux ; c' étoit sans doute une curiosité. Mais faire courir ainsi des hommes, étoit-ce humanité, décence, honnêteté ?

Un gros homme opulent, gonflé de son or, tapis dans sa voiture, attachoit ainsi deux esclaves, deux de ses semblables, qu' un faux pas pouvoit faire rouer.

p27

Les gens à équipages ont renoncé à ce luxe impertinent et dangereux ; mais au lieu d' avoir un cavalier, ils font courir des lévriers qui ne semblent précéder la voiture que pour renverser les gens et les exposer à être foulés aux pieds des chevaux, ou brisés sous les roues. Les fantassins dans des rues étroites avoient déjà à se garantir des pesantes charrettes, des carrosses, des cabriolets ; ils voient aujourd' hui de gros chiens qui s' élancent contr' eux en aboyant ; ils caracolent, ils bondissent au milieu de la rue ; ils font si bien qu' on n' entend plus le pas des chevaux ni la voix du cocher.

On diroit que les riches se croient propriétaires absolus des passages publics, tant ils multiplient les incommodités désagréables et les dangers imminens pour satisfaire quelques fantaisies frivoles.

CHAPITRE 369

p28

tueries.

quoi de plus révoltant et de plus dégoûtant que d' égorger les bestiaux et de les dépecer publiquement ? On marche dans le sang caillé. Il y a des boucheries où l' on fait passer le boeuf sous l' étalage des viandes : l' animal voit, flaire, recule ; on le tire, on l' entraîne ; il mugit, les chiens lui mordent les pieds, tandis que les conducteurs l' assomment pour le faire entrer au lieu fatal.

Un mouton meurtri de coups succomboit au milieu de la rue dauphine à la fatigue ; le sang lui ruisseloit par les yeux ; tout-à-coup une jeune fille en pleurs se précipite sur lui, soutient sa tête, qu' elle essuie d' une main avec son tablier, et de l' autre un genou en terre, supplie le boucher, dont le bras étoit déjà levé pour frapper encore. Cela n' est-il pas à peindre ? Quand

p29

verrai-je ce petit tableau au sallon du louvre ? En traversant les rues de Paris, regardant et écoutant tout, selon ma coutume, j' ai entendu un mot sublime d' une femme du peuple. Un garçon boucher, armé de son bâton noueux, vouloit accélérer la marche tardive d' un veau qui, arraché à la mamelle de sa mere, foible, ne pouvoit avancer ; la femme lui cria : *tue-le, barbare, mais ne le frappe point.* lorsqu' on rapproche ces images de sang et de carnage des moeurs des *gentoux* ; quand on lit qu' un *gentou* , à qui on avoit fait avaler de force une cuillerée de bouillon de boeuf, fut déshonoré, anathématisé, banni de la société, abandonné de sa femme et de sa fille, qui refuserent de communiquer avec lui, parce que sa langue avoit goûté involontairement du jus d' un animal broutant, on observe avec surprise la différence qui se trouve entre l' habitant du Bengale et l' habitant de la rue des boucheries.

CHAPITRE 370

p30

portiers.

toute porte-cochère a son *portier* bien ou mal soudoyé. Dans les maisons particulières le portier est cordonnier, tailleur ou écrivain ; il travaille à son métier sédentaire et n'a que le *cordons* à tirer. Dans les grosses maisons, le portier n'a rien à faire ; oisif, il boit et se chauffe toute la journée dans sa loge.

portiers et suisses sont devenus synonymes en France. Les suisses ont le privilège de garder les portes des édifices publics, des jardins royaux, du chœur des églises, de devenir sentinelles sous le vestibule des palais, et d'être comme inhérents aux hôtels

p31

de la capitale. Le baudrier est une prérogative dont ils sont si jaloux, qu'ils l'arracheroient de dessus le corps de celui qui oserait garder une porte principale sans être des treize cantons, ou du moins de leurs alliés.

Ce large suisse à cheveux blancs qui ment sans cesse à votre porte, a dit Voltaire.

Les suisses, en qualité de portiers, assistent aux assemblées publiques, aux séances académiques, aux concerts, aux salons de peinture, aux sermons courus, aux solennités de toute espèce ; mais ils sont insensibles à la musique, aux vers, aux discours, aux tableaux. Leur lourde physionomie ne paraît s'animer un peu qu'aux bals, lorsque le buffet est copieusement garni. Ils semblent tous porter écrit sur leurs fronts : *nous n'aimons qu'à boire*. Dans les assemblées publiques, ils se rangent en haie, gardent les entrées et font sonner la hallebarde ; deux suffisent pour boucher la porte la plus large, et il n'est

p32

plus besoin de grilles. Ils examinent et reçoivent les billets ; et tour-à-tour sont faciles ou récalcitrants, selon l'habit qui se présente. Quand les flots du peuple les pressent, ils n'ont qu'à réagir un peu pour écarter la foule la plus nombreuse. Leurs têtes carrées et leurs hallebardes pointues dominent la multitude. Celui qui essayerait de se glisser courrait risque d'être comprimé et étouffé entre deux masses helvétiques. J'ai vu un

pauvre abbé mignon criant miséricorde, qu' il fallut dégager comme si l' éléphant de la ménagerie l' eût pressé contre la muraille. Quand ces valets ont gagné quelqu' argent, ils reviennent chez eux faire les républicains.

Ces suisses conservent leurs moeurs étrangères au milieu de Paris ; ils boivent et mangent comme s' ils vivoient encore dans l' air pur de leurs rochers ; leurs manieres sont toujours un peu brutales ; mais le suisse le plus grossier devient poli vers le tems des étrennes. Ceux qui sont placés à la

p33

porte des ministres sont caressés, et jouissent même de quelque crédit. On tremble d' entendre sortir de leur bouche le *oui* ou le *non* ; on ne les brusque jamais, et l' ambitieux commence dès leur loge à sourire et à flatter.

Dans les anti-chambres de Versailles, on les voit le plus souvent bâiller, étendus sur des banquettes. L' inaction semble leur peser, et l' ennui se peint dans tous leurs mouvemens.

Aux portes des jardins royaux, les suisses ne laissent passer ni domestique, ni servante, ni soldat, ni ouvrier, et les livrées de l' indigence sont repoussées avec dédain. Le suisse, sans se déranger, crie : *on ne passe pas* ; et le pauvre tourne les talons et s' en va tout honteux. J' éprouve toujours un mal-aise intérieur quand je vois un homme chassé de cette maniere.

Les filles de joie qui à l' entrée de la nuit se glissent dans les jardins, sont renvoyées par les suisses, ou même arrêtées quand il y a

p34

du scandale ; mais plusieurs obtiennent grace et vaguent librement, quand elles ont su partager avec le portier du lieu leur bénéfice nocturne.

CHAPITRE 371

audiences.

s' il est curieux, en traversant les rues toujours remplies d' un peuple en mouvement, de lire sur les physionomies les passions qui les agitent ; d' exercer sa pénétration sur l' état et le rang de

tous ceux qui y circulent ; de se former à la science de deviner du premier coup-d'oeil l'ame abjecte ou grande, éclairée ou stupide ; il l'est encore plus de voir de près ces groupes de demandeurs, qui vont caresser le ministre puissant par le crédit du moment, et de les voir (après avoir salué jusqu'au suisse) se presser, se coudoyer, se porter en foule dans les anti-chambres qui précèdent le sanctuaire

p35

où monseigneur repose et prend son chocolat. C'est un jour d'audience, jour d'inspection philosophique ; ne le manquons pas. Voyons l'esprit d'esclavage et la bassesse de la cupidité, sous l'air de la présomption et de la hauteur. Voyons ces hommes qui la veille parloient avec tant d'orgueil, et jugeoient si impérieusement le ministre, composer leurs visages et leur maintien, fendre avec effort une presse incommode, et ne parvenir qu'à faire une humble et oisive révérence devant le personnage qui distingue à peine ce salut à travers la multitude d'hommages de la même espèce. Si l'homme en place daigne récompenser d'un coup-d'oeil cette pratique servile, le protégé

p36

l'interprète comme le gage non équivoque du succès. Il aura peine le lendemain à s'imaginer que le ministre a bien voulu le payer de cette monnaie stérile, qu'il distribue gratuitement et dont il n'est pas avare. Que de mouvemens de tête entre l'auguste personnage et ceux qui le sollicitent ! Que de gestes des bras et des épaules ! Que de mensonges dans ces yeux tantôt baissés, tantôt caressans, et qui regardent tous de côté *monseigneur*, pour lire ce qu'il a dans l'ame ! Combien de fois le corps se penche, se relève, se repenche, se redresse encore ! Quelle souplesse dans ces attitudes suppliantes ! Combien la langue prodigue-t-elle de soumissions, de flatteries, d'adulations ! Les placets et les mémoires surchargent les mains de l'immobile secrétaire, beau mannequin ambulante, l'ombre de monseigneur, et qui semble n'avoir ni yeux ni oreilles. Considérez comme celui-ci se glisse pour arriver sous l'oeil protecteur ; comme celui-là marche à

reculons ; comme cet autre courbe

p37

l' épine du dos ; comme ce dernier qui semble admirer réellement monseigneur, invite et appelle son regard. Mais que pense-t-il de tant d' éloges, de tant de flatteries, de tous ces compliments apprêtés avec art ? Peut-il ajouter foi à cette assommante répétition, à toutes ces louanges banales ? Dans ce moment n' aperçoit-il pas les hommes sous un jour humiliant, et n' est-il pas étonné lui-même de leur extrême dépendance ?

Mais comment ce mortel qui fait comparoître tous ses semblables, et qui, moteur de leurs destinées, les subjugué par l' étalage de sa puissance et l' ostentation de sa place ; comment fait-il pour écouter et pour répondre, pour adresser une phrase distincte à cent personnes différentes, pour les congédier avec une adroite précision, pour les renvoyer tous à peu près contents, avec le grand ressort du cardinal Mazarin, des espérances et des promesses ?

Quel profond génie, quelle présence d' esprit,

p38

quelle justesse merveilleuse ne faut-il pas, s' écriera un nouveau débarqué ! Il ne connoît pas le protocole ; il ne sait pas que toutes les réponses sont préparées dès la veille ; que *monseigneur* n' aura besoin que d' un peu de mémoire ; qu' en paroissant débrouiller ce chaos d' affaires, il n' aura que des notes superficielles dans la tête, et que le reste sera rempli par ces monosyllabes ministériels, auxquels l' aisance et la dignité donnent une incroyable profondeur.

Mais que fais-je ici à côté de ces nombreux solliciteurs, moi qui n' ai rien à dire à son excellence ? C' est assez, sortons.... mais *monseigneur* fait un pas en-avant ; tout s' ouvre sur son passage. Je vois deux haies de corps inclinés et de bouches béantes. Sa grandeur gagne le centre de l' assemblée ; le voilà environné de tous les humbles cliens qui demandent faveur ou protection. Par quel art nouveau répondrait-il à tous ? C' est le moment de généraliser son attention ; son oeil embrasse le cercle ; c' est alors qu' il distribue le sourire

gracieux et marqué ; qu' il adresse des paroles entendues qui enflent de joie et de contentement ceux qui les reçoivent : le petit mot à l' oreille devient le comble de la faveur suprême, et l' on considère avec envie celui qui vient d' en être honoré.

Les postulans qui sont derrière le cercle se dressent sur la pointe du pied pour être aperçus ; il en est qui ont beau faire, on ne les envisagera point ; jamais le coup-d' oeil ne s' arrêtera sur eux ; plus ils se fatiguent à interroger la bienveillance du ministre, plus elle s' éloigne. Ce demandeur répudié piétone, grimace, s' étonne de mon calme ; et me voyant dompter avec peine un imperceptible sourire, il s' éloigne avec une humeur caractérisée ; car il est fort surpris de ne me pas voir dans les transes qui l' agitent. Il ne devine pas ce qui m' a amené parmi ces flots de solliciteurs ; je n' en porte pas la physionomie ; cela le fâche et l' intrigue.

monseigneur continue le dialogue intéressant, coupé par une infinité de coups-d' oeil

particuliers, poursuit ce jeu encore une demi-heure, fait définitivement le tour du cercle, tourne négligemment la tête vers son cabinet ; voilà le dernier coup de théâtre. Le cercle s' ouvre avec docilité ; c' est une adresse que d' avoir su s' emparer du côté de la porte ; mais *monseigneur* plus fin adresse la dernière parole à celui qu' il aperçoit dans un coin, comme dernière preuve d' une attention universelle. à un certain geste son cabinet s' ouvre ; il rentre : le voilà éclipsé ; la porte se ferme, et la répétition de cette comédie ne se fera que dans quinze jours, au même lieu et à la même heure. ô Molière ! Molière !

C' est un vrai spectacle ; car cette audience si auguste, si prolongée, ne détermine pas l' expédition d' une seule affaire. Le ministre a représenté ; mais il n' a rien fait, rien décidé : et quand il sembloit vous écouter et ramasser son attention, il occupait ses regards à deviner un autre, et méditoit sa réponse pour celui qui se trouvoit placé loin de vous.

Quelques particuliers donnent des audiences quand ils jouissent d'un certain crédit. Ils singent le ministre à peu près comme un prince dans son château singe le monarque de toutes ses forces : sa messe, sa chasse, son souper ; il voudroit imiter tout cela. Le prince ne parvient qu'à rappeler à la mémoire le palais du monarque.

CHAPITRE 372

les petits soupers.

ah ! Ah ! Mes grands hommes d'état, mes graves plénipotentiaires, mes fameux ministres, je vous tiens ; mais je serai discret. Êtes-vous les mêmes qui donniez audience ce matin ? Quelle différence de l'homme en place et de l'homme qui soupe avec Fathmé ! Cette bouche d'où sortoit le bruit du canon, qui ordonnoit les guerres et les manifestes, murmure agréablement de petits mots doucereux. Le ministre a raison ; et pourquoi se

p42

fatiguerait-il tant la tête, si ce n'étoit pour jouir à son tour ?

Vous vous adressez à sa personne, à ses commis hautains, à ses alentours, à ceux qui lui prêtent de l'argent. Eh ! Non : allez droit à sa maîtresse ; c'est elle qui dans un souper, sous l'air de l'ingénuité, lui fera promettre ou signer tout ce qu'elle voudra.

Depuis le ministre qui arrange la perte de telle puissance, jusqu'à l'auteur d'un opéra-comique, chacun ne médite le matin que pour pouvoir jouir le soir. Le pauvre genre humain travaille pour les petits soupers !

Un anglois, possesseur d'une immense fortune, voulant en jouir selon son goût, avoit acquis une petite maison magnifique, où tout ce que le luxe peut imaginer de plus raffiné pour les plaisirs des sens, se trouvoit réuni. Voici le récit qu'en fait un de ses compatriotes qui avoit été témoin de son genre de vie.

" M B s' étoit fait une règle de satisfaire

p43

chaque jour ses cinq sens, jusqu' au plus haut degré de jouissance dont ils étoient susceptibles. Une table exquise, des parfums, les charmes de la musique et de la peinture ; enfin tout ce que l' art, aidé de la nature, peut créer d' enchanteur, flattoit successivement son goût, son odorat, ses oreilles et ses yeux. Quelque recherchés que fussent ces plaisirs, ceux du sixieme sens les surpassoient encore davantage. Dans un sallon superbe où il me conduisit, étoient six jeunes beautés, habillées d' une maniere extraordinaire, dont au premier coup-d' oeil la figure ne me parut pas étrangere ; il me sembloit avoir déjà vu ces physionomies-là plus d' une fois, et j' allois les aborder en conséquence, lorsque M B souriant de mon erreur, m' en expliqua la cause. J' ai dans mes amours, me dit-il, un goût particulier ; la plus rare beauté de Circassie n' a aucun prix à mes yeux, si elle ne ressemble au portrait de quelque femme célèbre des siecles passés ; et tandis

p44

que les amans font cas d' une miniature qui rend fidèlement les traits de leur maîtresse, je n' estime les miennes qu' autant qu' elles sont ressemblantes à d' anciens portraits.
" d' après cette idée, j' ai fait voyager l' intendant de mes plaisirs par toute l' Europe, avec des portraits choisis, ou des gravures copiées d' après les originaux. Il a réussi dans ses recherches comme vous le voyez, puisque vous avez cru reconnoître ces dames que vous n' avez jamais vues, mais dont vous aurez sans doute rencontré les figures. Leur habillement doit avoir contribué à votre méprise : elles ont toutes le costume du personnage qu' elles représentent ; car je veux que toute leur personne soit pittoresque ; par ce moyen j' ai regagné plusieurs siecles et je suis en possession des beautés que le tems avoit placées bien loin de moi.
" on servit le souper. M B s' assit entre la *reine d' écosse et Anne De Boulou* ; je me plaçai vis-à-vis, ayant à mes côtés *Ninon De Lenclos et Gabrielle D' Estrées* ; plus bas

p45

étoient *Rosamonde et Nelly Gwinn* ; il y avoit au haut de la table un fauteuil vuide, surmonté d' un

dais, et destiné à *Cléopâtre* qui venoit d' égypte, et dont on attendoit l' arrivée au premier jour. "

les grands dans leurs petites maisons ou petits appartemens ne sont pas si originaux dans leurs plaisirs : des *priapées* sont bientôt faites et bientôt entendues. Il semble néanmoins qu' on pardonneroit plus volontiers à un homme en place toutes les recherches de la volupté, lorsqu' il y mettroit quelque chose d' ingénieux, de neuf, ou du moins de singulier. Comment l' opulence n' a-t-elle pas su encore diversifier ses jouissances au milieu de tant d' arts qui ne demandent qu' à se perfectionner, en lui payant le tribut renaissant de leurs rares découvertes ? Quoi ! Nous serons encore imitateurs jusques dans nos plaisirs ?

CHAPITRE 373

p46

devinez.

l' empire qu' une femme a sur un homme est toujours flatteur pour son amour-propre ; mais quelle gloire et quel avantage pour celle qui, à l' orgueil de son sexe, joint l' orgueil de voir un ministre à ses genoux ; un ministre aimable encore et puissant, et qui doit chaque jour reporter à ses pieds le crédit qu' il va puiser dans le conseil des rois ! Comment le feu de ses yeux, la vivacité de son esprit ne s' animeroient-ils pas lorsqu' ils se voient portés dans le tourbillon des affaires, et mêlés aux intrigues de l' état ? Ses graces ont plus de noblesse, son caractere devient élevé ; et comme dans la domination une femme est dans son élément, elle semble née dans ce palais dont elle étoit éloignée : on diroit qu' elle connoît tous ces hommes qu' elle n' a jamais vus ; et l' esprit de cour ne semble

p47

qu' une nuance, non encore apperçue, et qui tenoit à son caractere. Ses protégés semblent ses sujets, et ne sont point avilis. Peut-être dans ce haut rang est-elle plus fidelle à l' amitié et à l' amour, que lorsque loin de la grande route elle jetoit indistinctement ses filets sur les pas de tous ceux

qui l' environnoient.

Si le champ à Paris est ouvert à la fortune pour les hommes, les femmes n' en font pas de moins brillantes, et exercent le pouvoir de leurs charmes sur un plus grand nombre de coeurs. Elles frappent sur plusieurs à la fois ; les traits que la beauté lance trouvent toujours quelques ames sensibles ; la beauté solitaire, dans une ville de province, n' a que peu de rapports, et son triomphe est incomplet. Ici, quelle que soit sa naissance, si la nature l' a pourvue de ces attraits qui subjuguent, elle enflamme le duc, le président, le maréchal de France, l' ambassadeur, le ministre, le monarque. L' amour se plait à confondre les rangs, à faire mouvoir la roue de

p48

fortune, et place la fille d' une cuisiniere auprès du trône.

Sans obtenir un rang si élevé, la beauté indigente rencontre la fortune. à peine une robe couvrait ses attraits, bientôt pour quelques complaisances un équipage est à ses ordres. Le millionnaire la supplie à genoux d' accepter son or, veut enrichir sa famille ; et son vieux pere, sous ses cheveux blancs, plein de son antique probité, voit l' abondance refluer vers son obscure chaumiere. Il craint d' accepter ; il ne sait s' il commet un crime ; mais la voix de la misere plus forte, l' oblige à répandre sur de petits enfans à demi-nus les secours qui lui sont offerts. Il est peut-être plongé dans l' erreur ; mais quand il n' y seroit pas, il regarde ces bienfaits, arrivés d' un pays lointain, comme un présent que le ciel lui accorde dans sa vieillesse. Soixante années de travaux ne lui ont pas apporté ce qu' il obtient dans un jour ; et de peur d' être obligé de s' y refuser, il n' arrête pas sa pensée sur ces dons de l' amour filial. Ainsi l' or extorqué

p49

aux cultivateurs par les formes oppressives, en passant par les mains du vice, retourne du moins abreuver quelques sillons de la campagne. L' amour de la volupté lui donne une issue, et la beauté pauvre, sortie d' un village, reprend tout ce que le subdélégué et l' intendant ont enlevé à son territoire. Elle est foible ; mais elle n' a pas le coeur endurci : elle semble restituer à sa famille ce que le poids des impôts a dérobé à ses tristes et

malheureux ancêtres.

Tels sont les jeux de la fortune et de l' amour ; si prompts, si bizarres dans le sein de la capitale que l' oeil doute de ce qu' il voit, et que cette métamorphose journaliere étonne ceux même qui sont le plus accoutumés à ces spectacles occasionés par les passions des riches et la détresse des pauvres.

CHAPITRE 374

p50

monsieur.

titre du frere du roi. Les étrangers ne conçoivent pas comment ce mot peut former de nos jours un titre distinctif, lorsque tout homme en France a droit par l' usage de faire précéder son nom du *monsieur* . Ciel, que d' usurpateurs de ce titre exclusif ! Cependant quand on parle à *monsieur* , frere du roi, on l' appelle *monseigneur* . Un poète moderne, M Ducis, lui dédiant une tragédie, finit son épître dédicatoire par ces mots remarquables : *je suis, monseigneur, de monsieur, le très-humble et très-obéissant serviteur, etc.* ; et les étrangers ont beaucoup ri de cette singularité. J' ai vu au théâtre françois qu' on n' avoit pas voulu passer à l' auteur des *arsacides* (M Peyraud De Beausol) le mot *madame* , mot usité sur la scene depuis Garnier, et dont il

p51

est l' inventeur dans notre tragédie ; car Corneille et Racine doivent plus à Garnier que l' on ne pense. Nous avons qualifié à Paris de *madame* les princesses des quatre parties du monde ; *chinoises, américaines, africaines et hongroises.* dans le *bajazet* de Racine (qui ne s' est guere mis au fait du costume du serrail) ce mot est répété soixante-neuf fois, et il n' y a dans la piece que deux femmes. Cette rime, il est vrai, est fort commode, et aide merveilleusement à la terminaison du vers dans une piece racinienne où il est toujours question de flamme. On ne trouve le mot *madame* que trente-huit fois dans les *arsacides* de M Peyraud De Beausol, et il faut remarquer qu' il s' y rencontre trois princesses, dont deux sont

amoureuses, et que cette tragédie a quarante-quatre scenes. Nous ne savons guere, nous l' avouons, comment on appelloit la *reine des Parthes, la reine d' Arménie* , et cette *Glaphire* , citoyenne romaine, qui se trouvoit alors à Artaxate : mais nous savons que *Madame Andromaque, Madame*

p52

Jocaste, Madame Phedre , sont d' un ridicule achevé. Il est vrai qu' en revanche la femme d' un procureur se nomme aussi *madame* , même dans notre comédie.

Si dans un sallon on annonçoit Monsieur et que l' introducteur faute de mémoire restât court, un provincial nouvellement arrivé et mal-endoctriné, pourroit s' attendre à voir subitement entrer *le frere du roi* . Point du tout ; ce seroit *Monsieur Gorgibus* avec son habit de velours noir, sa perruque ronde, son épée au côté, et ses quatre cents mille livres de rente.

J' ai eu beau dire, je n' ai jamais pu faire entendre à certains suisses que le frere du roi s' appelloit *monsieur* tout court, et que moi je m' appellois aussi Monsieur . Comment, me disoient-ils, ose-t-on mettre sur l' adresse de vos lettres à Monsieur . Et si *monsieur, frere du roi* , vous faisoit la grace de vous adresser la parole, comment vous appelleroit-il ? Tout comme il lui plairoit ; mais en sortant de chez lui, je reprendrois mon

p53

titre de *monsieur* que personne dans la société ne me dispute et ne me disputera.

Les cours souveraines retranchent le *mon* dans leurs arrêts, et vous traitent de *sieur* .

La gazette de France depuis quelques années, dans l' annonce des livres, a retranché le *mon* à tout le monde ; mais c' est une innovation. J' ai été appelé *monsieur* dans la gazette de France.

le nommé est une expression dédaigneuse que certains tribunaux se permettent, quoique chacun doive être appelé par ses noms de baptême et de famille ni plus ni moins. Jean-Jacques Rousseau se signoit à la tête de ses livres, *Jean-Jacques Rousseau* ; mais il trouvoit mauvais que l' on prononçât son nom sans y ajouter le mot *monsieur* .

CHAPITRE 375

p54

sages-femmes.

quand une fille est devenue mere, elle n' avertit personne malgré l' édit de Henri li. Elle dit qu' elle va à la campagne ; mais elle n' a pas besoin de sortir de la ville, même du quartier pour se cacher et faire ses couches. Chaque rue offre une *sage-femme* qui reçoit les filles grosses. Un même appartement est divisé en quatre chambres égales au moyen de cloisons, et chacune habite sa cellule, et n' est point vue de sa voisine.

L' appartement est distribué de maniere qu' elles demeurent inconnues l' une à l' autre pendant deux à trois mois ; elles se parlent sans se voir.

On ne peut forcer la porte d' une sage-femme que par des ordres supérieurs. La fille attend là le moment de sa délivrance ; un mois ou six semaines, selon qu' elle a bien ou mal calculé. Elle sort après la quinzaine et

p55

rentre dans sa famille et dans la société. Elle a pu accoucher dans une rue voisine, voyant de sa fenêtre celles de son pere sans que celui-ci s' en doute ; et voilà ce que la province ne sauroit concevoir.

La sage-femme se charge de tout, présente l' enfant au baptême, le met en nourrice, ou aux enfans-trouvés, selon la fortune du pere ou les craintes de la mere.

Combien ces réduits secrets ont-ils vu de malheureuses et tendres amantes, quelquefois trahies, abandonnées, et mouillant de leurs larmes tardives leur couche solitaire ! Quelle situation affreuse que celle de la jeune beauté qui, pressée entre le remord, le désespoir et la honte, paie avec usure un moment de foiblesse ! Elle ne peut nommer ni son amant ni son fils en les chérissant tous deux ; fugitive de la maison paternelle, elle se trouve isolée dans cette immense ville, et obligée de vendre de petits bijoux pour obtenir le lit où elle déposera le fruit de ses amours.

On la cherche de tous côtés ; elle ne sortira de cette prison clandestine que quand elle pourra reparoître. La faute sera oubliée et même pardonnée, pourvu qu' il n' y ait point de publicité. Ces sages-femmes tirent le plus d' argent qu' elles peuvent des infortunées qui viennent chercher leurs secours ; ils ne sont pas désintéressés ; il n' en coûte guere moins de douze livres par jour. On a vu plusieurs filles assez habiles pour cacher leur grossesse jusqu' au dernier instant, assez heureuses pour accoucher promptement, assez intrépides pour revenir dans leur foyer domestique sans éveiller les soupçons de leurs pere, mere, frere et soeur. Quel inconcevable chef-d' oeuvre d' habileté, de présence d' esprit et de courage ! Ainsi les sages-femmes sauvent la réputation des amantes infortunées, elles sont vouées à la discrétion ; le plus souvent, il est vrai, elles ne connoissent pas les personnes qu' elles accouchent. L' enseigne d' une sage-femme est parlante ; elle

offre une femme portant un nouveau-né. Sans décrier une maison, cette enseigne empêche que des demoiselles bien nées y viennent demeurer, parce que ce voisinage paroîtroit trop commode aux yeux de la malignité. La fille prend la peine, quand l' accident lui arrive, de traverser la rue, et alors tout est dans l' ordre.

Le prêtre qui baptise est accoutumé à voir arriver la *sage-femme* , et il distingue ainsi du premier coup-d' oeil l' enfant de l' amour de l' enfant de l' hymen. Les droits du prêtre ayant été fraudés, il punit le fils de l' infracteur dans l' extrait baptistaire, et le déclare enfant naturel, c' est-à-dire, *bâtard* . Qui voudra écrire des anecdotes singulieres, intéressantes, piquantes, savoir et le bien et le mal que l' amour fait dans ce monde, toutes les ruses qu' il invente, toute la force et tout le courage dont il est susceptible, qu' il fasse la connoissance de quatre ou cinq sages-femmes ; il apprendra des aventures uniques presque incroyables, et les noms des personnages y

manquant, le lecteur sera intéressé sans que les acteurs soient trahis. Ce qu' il y a de plus remarquable, c' est de voir quelquefois la fille d' une sage-femme servir sa mere dans des fonctions qui réveillent certaines idées, et au milieu de tant d' exemples de foiblesses, conserver sa chasteté intacte. Si elle tombe dans le piege, ce ne sera pas faute d' avoir eu sous ses yeux des motifs propres à la retenir sur le bord du précipice.

Plusieurs filles qui ont visité une ou deux fois l' appartement obscur et impénétrable de la *sage-femme* , n' en trouvent pas moins un époux, en jouant le rôle d' Agnès, rôle que presque toutes les filles et même les plus sottes possèdent par instinct. Puis dans cette ville immense qui peut conter l' histoire de tel ou tel individu ? Le changement de quartier suffit pour dérouter le plus habile, le plus curieux investigateur.

Les filles pauvres et sans ressources vont faire leurs couches à l' hôpital-Dieu ; on les y reçoit dès le sixieme mois. Cette partie de

p59

l' administration est très-bien soignée ; rien ne manque à ces femmes de ce qu' exige leur état. Les maîtres de l' art y inspectent journellement la maniere dont elles sont traitées jusqu' à leur parfait rétablissement. La chose vue en grand me paroît exempte de reproches.

Ces sages-femmes qui reçoivent toutes celles qui se présentent, sans s' enquérir de leurs nom et qualité, et l' hôpital *des enfans-trouvés* font que l' infanticide est un crime inoui dans la capitale. Ce forfait n' étoit pas rare avant ce sage établissement ; et voyez s' il n' est pas plus commun en Suisse que dans toute la France.

L' édit de Henri li est tombé en désuétude ; et sur cent filles qui accouchent clandestinement, à peine il y en a-t-il une seule qui sache qu' une vieille loi la condamne à la mort pour n' avoir pas révélé sa grossesse.

On compte à Paris deux cents maîtresses sages-femmes ; il y naît environ vingt mille enfans : divisez.

CHAPITRE 376

de Blunet.

c' étoit un petit bourgeois de Paris, sans rang, sans fortune, sans crédit, sans talens spirituels. Eh ! Pourquoi en parlez-vous, me dira-t-on ? Attendez, vous saurez pourquoi. C' est que ce *Blunet* fit à sa femme vingt-un enfans en sept fois de suite ; or il n' y eut peut-être pas dans toute l' antiquité un exemple d' une fécondité si prodigieuse. C' est l' Hercule parisien que ce *Blunet* .

Ces enfans tri-jumeaux furent baptisés, vécurent les uns plusieurs jours, les autres plusieurs mois ; et il en resta douze des plus forts, tous grands, et en bonne santé.

Comme le public émerveillé ne savoit à qui attribuer cette espece de prodige, et qu' on disputoit à qui de sa femme ou de lui on en attribueroit l' honneur, *Blunet* coucha avec une servante qu' il avoit, et au bout de

neuf mois, la fille accoucha de trois enfans mâles. *Blunet* mourut en 1685. C' est dommage qu' on n' ait pas suivi l' histoire de ses descendans ; mais alors on avoit l' esprit moins porté à l' observation des phénomènes qui tiennent à l' histoire naturelle. Qu' on se moque encore chez l' étranger de la mollesse des parisiens ! Ils n' auront qu' à répondre, et *Blunet* ! Où est parmi vous son pareil ?

CHAPITRE 377

loueur de livres.

usés, sales, déchirés, ces livres en cet état attestent qu' ils sont les meilleurs de tous ; et le critique hautain qui s' épuise en réflexions superflues, devrait aller chez le *loueur de livres* , et là voir les brochures que l' on demande, que l' on emporte, et auxquelles on revient de préférence. Il s' instruiroit beaucoup mieux dans cette étroite boutique que

dans les poétiques inutiles dont il étoit ses

frêles conceptions.

Les ouvrages qui peignent les moeurs, qui sont simples, naïfs ou touchans, qui n' ont ni apprêt, ni morgue, ni jargon académique, voilà ceux que l' on vient chercher de tous les quartiers de la ville, et de tous les étages des maisons. Mais dites à ce loueur de livres : *donnez-moi en lecture les oeuvres de M De La Harpe* ; il se fera répéter deux fois la demande, puis vous enverra chez un marchand de musique, confondant (sous le vestibule même de l' académie) l' auteur et l' instrument. Grands auteurs ! Allez examiner furtivement si vos ouvrages ont été bien salis par les mains avides de la multitude ; si vous ne vous trouvez pas sur les ais de la boutique du *loueur de livres* ; ou si vous y trouvant, vous êtes encore bien propres, bien reliés, bien intacts, faits pour figurer dans une bibliothèque vierge ; dites-vous à vous-même : *j' ai trop de génie, ou je n' en ai pas assez* . Il y a des ouvrages qui excitent une telle

p63

fermentation, que le bouquiniste est obligé de couper le volume en trois parts, afin de pouvoir fournir à l' empressement des nombreux lecteurs ; alors vous payez non par jour, mais par heure. à qui appartiennent de tels succès ? Ce n' est guere aux gens tenant le fauteuil académique.

Ces loueurs de livres n' en connoissent que les *dos* , et ils ressemblent en cela à plusieurs bibliothécaires et à quelques princes qui ont une bibliothèque ordinairement assez utile aux autres. Une mere dit à sa fille, je ne veux point que vous lisiez. Le desir de la lecture augmente en elle : son imagination dévore toutes les brochures qu' on lui dérobe ; elle sort furtivement, entre chez un libraire, lui demande la nouvelle Héloïse, dont elle a entendu prononcer le nom ; le garçon sourit ; elle paie et va s' enfermer dans sa chambre. Quel est le résultat de cette jouissance clandestine ? Je dois mon coeur à mon amant ;

p64

quand je serai mariée, je serai toute à mon époux.

CHAPITRE 378

le catéchiste de paroisse.

je traverse une église ; j' aperçois un homme en surplis, le bonnet quarré en tête ; une soixantaine de petites filles, assises sur des bancs, l' environnent. Il parle, et c' est comme s' il ne parloit pas ; un petit caquet aigre, sourd et continu, m' annonce sans le voir quel est le sexe qui est là. Je m' approche et j' entends ce qui suit.

Le Catéchiste.

Levez-vous, Javotte ; dites-moi quelle est la fin du sacrement de mariage ?

Javotte.

La fin du sacrement de mariage est la naissance des enfans qui renaissent spirituellement par le baptême, pour remplir l' église et le ciel.

p65

Le Catéchiste.

Et vous, Manon : qu' est-ce que Dieu défend par le sixieme commandement : (...)

Manon.

Le sixieme commandement nous défend toutes sortes d' impuretés dans les actions et les paroles.

Le Catéchiste.

Pourquoi dites-vous, toutes sortes d' impuretés ?

Manon.

Je dis toutes sortes d' impuretés, parce que ce péché se divise en plusieurs especes, selon la diversité des manieres ou la différence des personnes avec lesquelles on le peut commettre.

Le Catéchiste.

à votre tour, Babet. Qu' est-ce que Dieu

p66

défend par le neuvieme commandement : *l' oeuvre de chair ne désireras qu' en mariage seulement ?*

Babet.

Dieu, après avoir défendu par le sixieme commandement toutes les actions extérieures de l' impureté, en défend par le neuvieme, tous les desirs et les pensées.

Heureusement que les réponses de ces petites filles sont obscures, qu' elles ne savent point elles-mêmes ce qu' elles disent, et qu' elles ont toute autre chose en tête ; mais enfin, pourquoi de telles interrogations ?

Mais qui nous fera donc un cathéchisme de morale ?

Il est vrai qu' il est plus difficile à faire que le dictionnaire encyclopédique, et que l' entrepreneur n' auroit pas tant à gagner sur ce petit livre utile et à la portée des premières années de la vie. ô instruction publique ! Instruction ! Tu es encore à naître parmi nous !

CHAPITRE 379

p67

cris de Paris.

non, il n' y a point de ville au monde où les crieurs et les crieuses des rues aient une voix plus aigre et plus perçante. Il faut les entendre élaner leur voix pardessus les toits ; leur gosier surmonte le bruit et le tapage des carrefours. Il est impossible à l' étranger de pouvoir comprendre la chose ; le parisien lui-même ne la distingue jamais que par routine. Le porteur-d' eau, la crieuse de vieux chapeaux, le marchand de ferraille, de peaux de lapin, la vendeuse de marée, c' est à qui chantera sa marchandise sur un mode haut et déchirant. Tous ces cris discordans forment un ensemble, dont on n' a point d' idée lorsqu' on ne l' a point entendu. L' idiôme de ces crieurs ambulans est tel, qu' il faut en faire une étude pour bien distinguer ce qu' il signifie. Les servantes ont l' oreille

p68

beaucoup plus exercée que l' académicien ; elles descendent l' escalier pour le dîner de l' académicien, parce qu' elles savent distinguer du quatrième étage, et d' un bout de la rue à l' autre, si l' on crie des *maquereaux* ou des *harrengs frais* , des *laitues* ou des *betteraves* . Comme les finales sont à peu près du même ton, il n' y a que l' usage qui enseigne aux doctes servantes à ne point se tromper, et c' est une inexplicable cacophonie pour tout autre.

CHAPITRE 380

musique ambulante.

mais voici un dédommagement. Qui n' a pas senti un vif plaisir en entendant le soir du fond de son lit le

son mélodieux de ces orgues nocturnes, qui égaient les ténèbres et abregent les longues heures de l'hiver. C'est une vraie jouissance pour l'étranger. émerveillé, bien clos et bien couvert, il entend

p69

les plus jolis morceaux de musique, exécutés sous ses fenêtres, comme pour le disposer doucement au sommeil ; il prête l'oreille à ces sons qui s'éloignent, et qui dans le lointain ont encore plus de charmes. Il s'endort voluptueusement, en répétant l'air chéri qui a parlé à son âme.

Je pense que rien ne seroit plus propre à entretenir la bonne humeur parmi le peuple, que d'étendre et de perfectionner cette récréation innocente et publique, cette douce euphonie.

Quel agrément, si chaque soirée, si après le souper chaque rue avoit sa musique particulière ! L'humeur et la fatigue de la journée disparaîtroient soudain, et l'homme de peine en se couchant craindroit moins le jour suivant embelli à son déclin.

Qui a entendu le jeu de ces orgues, et qui a pu refuser sa pièce de deux sols à l'orphée qui porte sur son dos cette machine harmonieuse ? Certes il doit être regardé comme un homme ingrat. Il me semble, si j'étois en

p70

place, que j'emploierois cette musique ambulante et délicieuse, prolongée et diversifiée, comme un moyen pour changer en grande partie les mœurs du peuple et l'attacher encore plus à son gouvernement ; mais on m'appelleroit le *rêveur*, et cela m'avertit de clore le chapitre.

CHAPITRE 381

accoucheurs.

au commencement du dix-septième siècle, les *accoucheurs* étoient presque inconnus. Pendant plus de soixante ans, les têtes couronnées, toujours supérieures aux règles, oserent seules donner l'exemple d'un usage que le laps des temps, que les mœurs anciennes, que le préjugé peut-être, que la pudeur enfin sembloient à jamais devoir proscrire. L'ignorance et l'inattention des sages-femmes

firent périr quelques fruits, en firent avorter
d' autres ; et par leur faute, quelques

p71

membres furent luxés, quelques têtes applaties, (de
là des sots, des imbécilles) alors le grand intérêt
des moeurs céda à un intérêt plus cher encore, et
bientôt aux sages-femmes succéderent les
accoucheurs .

Les femmes en couche regretterent pendant quelques
tems les mains douces, délicates et souples des
accoucheuses ; mais par des huiles, par des oins
préparés, les accoucheurs y suppléerent bientôt.
La science des accouchemens se perfectionna ; on
acquit des notions plus certaines sur les signes
caractéristiques d' un accouchement prochain, d' un
accouchement heureux, d' un accouchement pénible. On
apporta des remedes efficaces aux douleurs aiguës de
l' enfantement ; on diminua le nombre des foetus
morts ; on calma les inquiétudes des femmes
enceintes ; de jour en jour l' opération césarienne
devint plus rare, et jusqu' à la petite bourgeoise
pudibonde, toutes les femmes cesserent enfin de
redouter la main des accoucheurs.

p72

Les peuples du midi, les espagnols sur-tout, moins
philosophes que les maris françois, plus jaloux ou
moins attachés à leurs femmes, conservent encore pour
les accoucheurs une répugnance invincible. L' idée de
livrer aux attouchements d' un autre homme des charmes,
des formes qu' eux seuls veulent voir et palper, est
pour eux l' idée la plus désespérante. Ils ne
réfléchissent pas que quelque séduisantes que soient
la pâleur, la langueur d' une femme en couche,
quelqu' attendrissans que soient ses cris, ces formes,
toutes défigurées alors, ont perdu tout leur charme.
D' ailleurs cette fonction sérieuse devient, pour
ainsi dire, sacrée, et inspire aux accoucheurs une
circonspection religieuse, qui les rend insensibles,
aveugles et muets.
La pudeur n' est donc jamais violée ; et malgré le
livre intitulé *de l' indécence aux hommes*
d' accoucher les femmes par le

p73

savant Hequet, les femmes, six semaines après leurs couches, dînent gaiement avec leur médecin-accoucheur, qui s' assied à côté du mari ; elles ne rougissent point de sa présence.

La section de la symphyse, cette opération hardie et récente, n' est pas pleinement accréditée. Il paroît que, malgré les éloges que l' on doit à l' auteur de cette découverte, l' art peut recourir à des moyens moins extrêmes. Le *forceps* , tout terrible qu' il est, semble moins effrayant ; et comme on peut perfectionner sa structure et son jeu, il paroît plus convenable de l' employer que de scier une femme en deux.

La pratique des accouchemens a des cours publics, et tandis que les campagnes et les petites villes sont privées des personnes parfaitement versées dans cet art, elles abondent dans la capitale ; et l' on y trouve autant de facilité à mettre un enfant au monde qu' à le procréer.

CHAPITRE 382

p74

dentistes.

la plus belle bouche n' est plus belle si les dents lui manquent. ôtez une dent à la belle Hélene, la guerre de Troyes n' a plus lieu, et la divine illiade rentre dans le néant.

Les dents fraîches annoncent la santé, et c' est un charme préférable à tout autre. Les dents et les levres ! Les voluptueux seront de mon avis.

La femme à qui les dents manquent fait mille grimaces pour voiler ce défaut ; elle n' ose rire que sous sa main ou sous l' éventail.

Si les dents contribuent autant à la santé qu' à l' agrément de la figure, il ne faut pas les négliger.

Les habiles dentistes s' attachent plus à conserver les dents qu' à les extirper. Ils n' arment plus si fréquemment leurs mains de l' acier douloureux. Le plus étonnant dans

p75

son art se nomme *Catalan* , rue dauphine. à la légéreté de la main il a réuni les observations les

plus judicieuses et les plus fines ; enfin il est créateur d' une espece de merveille. Il vous fera (tant en cette partie ses connoissances anatomiques sont étendues,) il vous fera, dis-je, un râtelier complet avec lequel vous broyerez tous les alimens sans gêne et sans efforts. Il a su deviner le jeu de la mastication ; il a su l' imiter à un tel point de perfection, que cela m' a paru d' un mérite trop rare et de trop grande utilité pour qu' il me fût permis de taire ici et le nom et l' éloge de l' artiste.

Si une rage de dent vous saisit dans la rue, vous n' avez qu' à lever les yeux. Une enseigne qui représente une dent molaire, grosse comme un boisseau, vous dit *montez* . Le dentiste vous fait asseoir, relève sa manchette de dentelle, tire votre dent d' une main leste, et vous offre ensuite un gargarisme ; vous le payez et vous continuez votre chemin sans douleur. Cela n' est-il pas commode ?

CHAPITRE 383

cuisiniers.

et tout pour la tripe, a dit Rabelais. Le délicat parasite, sybarite efféminé, si voluptueux, si sensuel, dont la table est chargée des productions de tous les climats et les plus propres à flatter et réveiller le goût, qui va au-devant de toutes les sensations agréables, qui s'entourne du charme profond des arts pour prévenir l'ennui, est-il à votre avis, de la même espèce que le lapon qui boit en place de vin de Tokay l'huile puante qu'il exprime de la graisse des poissons ? Et cette belle femme parée, traînée dans un char transparent qu'emportent six nobles coursiers, habite-t-elle la même terre que la samoïede aux mamelles noires et pendantes, errante sur la mer Glaciale, ou respirant l'air humide et étouffé d'une tanière ?

p77

Après cela verrez-vous sans étonnement sur le même globe, le maître-d' hôtel apportant le *menu* à *monseigneur* ? Celui-ci le jette avec dédain : toujours les mêmes plats ! Mais vous n' avez point d' imagination ; voilà des répétitions qui me donnent des nausées. -mais on variera les sauces, monseigneur. -tout cela est détestable, vous dis-je, je ne puis plus manger. -eh bien, monseigneur, je vous préparerai un sanglier à la crapaudine. -quand ? -demain : il aura bu soixante bouteilles de vin de Champagne. Je veux vous faire manger ensuite une tortue de la Jamaïque. -à la bonne heure ! Et quand ? Où est-elle ? -à Londres. -qu' on prenne la poste ; qu' on aille la chercher. On prend la poste et l' on apporte la tortue. Grand conseil pour savoir comment on l' apprêtera : on prodigue autant de paroles qu' il en faudrait pour former une encyclopédie. Enfin, la tortue est servie ; c' est un plat qui revient à un millier d' écus : sept ou huit gourmands s' en gorgent ; et tandis qu' ils

boivent le vin de la Romanée, ils examinent ce qu' il faut à un paysan pour vivre. Ils décident que trois sols par jour lui suffisent ; on accorde dix-sept sols aux bourgeois des villes. Monseigneur et ses adhérens ont décidé qu' au-delà c' est un vrai superflu.

Qui pourroit nombrer tous les mots de la nouvelle cuisine ; c' est un idiôme absolument neuf. Les languedociens sont les meilleurs cuisiniers ; on leur donne le quadruple des appointemens d' un précepteur. On ne mange pas le quart de ce qui est servi ; et ce n' est pas sans raison que les domestiques sont gros et gras ; ils font bien meilleure chere que l' ordre de la bourgeoisie ; ils le savent ; ils en sont fiers. Le domestique d' un seigneur rencontrant un de ses camarades qui venoit d' écrire une lettre, et qui avoit encore sur sa veste un peu de poudre à mettre sur le papier, lui dit d' un ton avantageux : *secoue donc cette poudre ; on te prendroit pour un commis.*
un sanglier à la *crapaudine* ! S' écrie-t-on.

Oui, je l' ai vu de mes yeux sur le gril ; celui de saint-Laurent n' étoit pas d' une plus belle taille. On l' environne d' un brasier ardent ; on le larde de foie gras ; on le flambe avec des graisses fines ; on l' inonde avec des vins les plus savoureux ; il est servi tout entier avec sa hure devant *monseigneur* , qui sourit à l' énorme service.

On attaque tantôt la hure, tantôt les côtes, et l' on disserte savamment sur la partie la plus fine et la plus délicate.

Les rois de France ont rendu des ordonnances sur le *potage* , la *régalade* ; ils vouloient réprimer le luxe des repas.

Dans le dernier siecle on servoit des masses considérables de viande, et on les servoit en pyramide. Ces petits plats, qui coûtent dix fois plus qu' un gros, n' étoient pas encore connus. On ne sait manger délicatement que depuis un demi-siecle. La délicieuse cuisine du regne de Louis Xv, fut inconnue même à Louis Xiv ; il n' a jamais tâté de la *garbure* .

Un entremet étoit autrefois un spectacle

p80

entre les services qui coupoient le repas ou le festin. Qui s' en douteroit aujourd' hui ?

Si l' on pouvoit détailler au juste de quelle maniere se nourrissoient le paysan, le simple citoyen, le noble campagnard, le grand seigneur, le clergé et les moines, on verroit peut-être par la table quel étoit alors le degré de l' aisance particuliere ; et cela seroit bon à savoir.

On a trouvé depuis peu qu' il étoit ignoble de mâcher comme le vulgaire. En conséquence on met tout en *bouillies* et en *consommés* . Une duchesse vous avale un aloyau réduit en gelée, et ne veut point travailler comme une harangere après un morceau de viande. Il ne lui faut que des jus qui descendent promptement dans son estomac sans l' effort ni la gêne de la mastication. La viande de boucherie n' étoit déjà bonne que pour le peuple ; la volaille commence à devenir roturiere ; il faut des plats qui n' aient ni le nom ni l' apparence de ce qu' on mange ; et si l' oeil n' est pas surpris d' abord, l' appétit n' est plus suffisamment

p81

excité. Nos cuisiniers s' occupent donc à faire changer de figure à tout ce qu' ils apprêtent. Dans la semaine sainte, il y a un repas chez le roi, où l' on imite avec des légumes tous les poissons que l' océan fournit. On donne à ces légumes le goût de ces mêmes poissons que l' on imite. J' ai goûté des mets accommodés de tant de manières et préparés avec tant d' art, que je ne pouvois plus imaginer ce que ce pouvoit être. Et tandis qu' on fait si bonne chere, tous les gourmands oublient ce vieux proverbe : *le ventre est le plus grand de tous nos ennemis.* peu s' en faut aujourd' hui qu' un cuisinier ne prenne le titre d' *artiste en cuisine* . On ne leur donne pas encore vingt mille livres de gages, comme on faisoit à Rome ; mais on les choie, on les ménage, on les appaise quand ils sont fâchés ; et tous les autres domestiques leur sont ordinairement sacrifiés. Les recherches de cet art sont telles, que

Trimalcion apprendroit de nos cuisiniers modernes ;
et que Marc-Antoine qui, pour un repas donné à la
reine Cléopâtre, accorda une ville pour récompense
à son cuisinier, ne sauroit quelles largesses lui
faire.

Le roi de Prusse a adressé une épître en vers à
Noël, son maître-d' hôtel, en action de grâces d' un
excellent ragoût à *la sardanapale*. Qu' est-ce
qu' un ragoût à la sardanapale ? Je ne le connois pas.
Le petit bourgeois qui n' a qu' une servante, dont le
chef-d' oeuvre est une fricassée de poulets, quand il
a goûté d' une sauce piquante, ne manque pas de
raconter la vieille histoire du cuisinier, qui fit
manger sa vieille culotte à son maître, tant il avoit
su apprêter le vieux cuir après l' avoir fait bouillir
et macérer dans les coulis les plus appétissans. Il
fait sa cour à un maître-d' hôtel, afin que celui-ci le
régale le dimanche ; c' est pour lui une connoissance
chère et précieuse, qu' il cultive avec le plus grand
soin. Il tâche de l' avoir pour parrein de son fils,
afin de pouvoir l' appeller

mon compere. De bons goûters doivent en résulter. Des sensations que nous pouvons éprouver, la plus grossiere, à mon gré, est celle que nous procure notre palais. Les plaisirs des gourmands sont assurément les moins délectables de tous. Eh, qu' il faut plaindre le malheureux qui met là sa suprême volupté ! Cependant voyons encore la richesse et la magnificence de la nature envers ceux qui nous paroissent disgraciés par elle. Regardez un Chapelle, un Desyveteaux, (car je ne veux pas nommer le gros gourmand que j' ai sous les yeux ;) voyez cet ami joufflu de la table, qui goûte un mets ou une liqueur étrangere. Il considere l' objet et sa couleur ; il le flaire, il l' approche à plusieurs reprises de l' organe du goût ; il le retire, il ne se livre qu' avec attention à la volupté sensuelle. Voyez comme il prend une larme de la liqueur, comme il l' interroge sur le bout de sa langue, comme il la dépose sur le bord des levres ; toutes les houppes nerveuses étudient profondément la

sensation. La langue et toutes les parties de la bouche, tour-à-tour et par une gradation imperceptible, s' avancent pour juger. Après une infinité de *récolemens* , il se détermine enfin à avaler la précieuse liqueur. Mais le gourmet suspend le dernier coup, la rappelle et fait de nouvelles recherches, comme s' il n' avoit pas encore assez analysé tout ce qu' elle a de délicieux ; il promene encore voluptueusement la dernière goutte. Cette liqueur paroît une à un palais ordinaire ; mais le gourmet a su découvrir en elle une variété prodigieuse ; et quand il a bu, son estomac goûte encore.

S' enlever adroitement un cuisinier, est donc un tour affreux que l' on ne pardonne point, et qui dans le monde fait passer pour *méchant* quiconque a recours à cet indigne artifice.

CHAPITRE 384

marmite perpétuelle.

allez la voir sur le quai de la volaille, pendue à une large crémaillère : là nagent des chapons au gros sel qui cuisent tous ensemble, et qui se communiquent réciproquement leurs sucs restaurans. à toute heure du jour vous pouvez pêcher un de ces chapons ; un excellent jus l' accompagne, et vous le mangerez chez vous tout chaud ou à quatre pas de là, en l' arrosant de vin de Bourgogne.

On regrette la *marmite perpétuelle* quand on se trouve dans un ingrat pays, où l' on ne sait point élever la volaille ; où l' art de la nourrir et de l' engraisser n' a jamais été connu ni même soupçonné ; alors on songe aux chapons ainsi qu' aux huîtres et aux harengs. Vous n' en voyez que de pétrifiés, et cette consolation n' est bonne que pour le naturaliste qui vous dit froidement : ici l' on

p86

mangeoit des huîtres et des harengs frais, il y a bien douze à quinze mille années.

Chapons gras et huîtres fraîches ne vous manqueront jamais à Paris ; vous pourrez commencer votre repas à l' heure que vous voudrez ; et ailleurs on ne trouve point pour son argent ni huîtres ni chapons au gros sel.

CHAPITRE 385

porte-Dieu.

admirez la richesse et la dignité de notre langue !

Nous disons, *porte-faix, porte-feuille, porte-crayon, porte-baguette, porte-étrier, porte-vent, porte-verge, porte-manteau, porte-mouchette*, puis enfin *porte-dieu* .

Porte-dieu ! Dieu des cieux, quel mot dans notre langue !

C' est un pauvre prêtre, un habitué de paroisse, qui veille le jour et une partie de la nuit, pour répondre à ceux qui le sommeront d' aller prendre au tabernacle le pain

p87

eucharistique que l' on porte aux malades.

Un dais usé, sale, mais portatif, que les deux

premiers galopins soulevent ; une lanterne ou un flambeau de poix-résine, un porte-sonnette, un bedeau en gannache et tout clopinant, voilà l' attirail qui s' achemine vers le logis du moribond. Le ciboire est habillé de quatre petits morceaux d' étoffe ; la sonnette avertit le peuple de se mettre à genoux ; les fiacres et les équipages s' arrêtent, mais les maîtres ne descendent pas de voiture ; on baisse les glaces et l' on s' incline légèrement à la portiere. Quand les cochers sont sourds, le porte-sonnette redouble le son de sa petite cloche. L' hérétique, ou celui qui craint de se crotter, en est quitte pour un quart de genuflection. Tout le monde a droit de suivre le viatique dans

p88

la maison où il est entré, et jusques dans la chambre du malade. On a soin de voiler les miroirs, afin que le s sacrement ne soit pas *multiplié* dans les glaces. Alors le prêtre fait d' une console un autel ; il asperge d' eau benite la chambre, en exorcisant les esprits malins ; puis il commence une exhortation bannale à un mourant qu' il n' a jamais vu, qu' il ne connoît pas. La même exhortation s' applique aux jeunes, aux vieux, aux adultes, aux femmes, aux filles, à toutes les conditions et à tous les états. Tandis que le prêtre administre le malade, le porte-sonnette leve adroitement le chandelier et saisit la piece d' argent qu' on y dépose ordinairement, et qu' il partagera avec le *porte-dieu* . Le prêtre bénit l' assemblée et s' en retourne comme il est venu. Quelquefois le trajet est long ; une pluie abondante survient ; alors le *bon Dieu* monte en fiacre ; le porte-sonnette se met devant et sonne à la portiere. Le bedeau, son flambeau à demi-éteint, devient laquais ; le cocher,

p89

par respect, met son chapeau sous le bras, fouette de l' autre et reçoit l' eau des gouttieres sur sa tête nue. à la porte de l' église on paie le fiacre ; et le prêtre, en place du *pour-boire* , lui donne la bénédiction. Il est sanctifié lui et sa voiture, et de tout le jour il n' osera jurer après ses chevaux. Quand le guet rencontre le *bon Dieu* le soir, il

l'accompagne la baïonnette au bout du fusil jusqu' au temple qu' il habite, et pour récompense il est béni sur les marches de l' autel.

Louis Xv revenant du palais de la justice, où il venoit d' exercer un acte d' autorité envers le parlement de Paris, rencontra au bas du pont-neuf le viatique de la paroisse saint-Germain-l' auxerrois. Tout son cortège royal s' arrêta ; il descendit précipitamment de son carrosse, se mit à genoux dans les boues, et le prêtre sortant de dessous son dais, jadis rouge, lui donna la bénédiction. Le peuple émerveillé de cet acte pieux, oublia l' acte

p90

d' autorité qui lui déplaisoit, et se mit à crier : *vive le roi !* et tout le long du jour il répéta : *il s' est mis à genoux dans les boues !*

le *porte-dieu* à qui cette bonne chance arriva, eut une pension de la cour.

Quand on porte le viatique chez une personne de considération, alors l' appareil change. Tous les domestiques de la maison sont armés de flambeaux ; le dais orné et propre sort de l' armoire ; le porte-sonnette a un surplis blanc, deux clercs supportent le dais, le suisse de la paroisse précède le cortège, et le curé mettant sa magnifique étole, vient administrer lui-même le malade.

Cette faveur singulière est rare, et ne s' accorde qu' aux hommes en place, ou fameux par leur opulence. Je crois que le *porte-manteau* du roi de France s' estime beaucoup plus que le premier *porte-dieu* de saint-Eustache.

Selon l' évangile de s Matthieu, *Satan* fut *porte-dieu* ou *emporte-dieu* .

CHAPITRE 386

p91

quinzaine de pâques.

c' est dans la petite bourgeoisie un tracas extraordinaire ; cette époque est toujours embarrassante pour les boutiquiers. Il s' agit d' aller à confesse et de faire ses pâques. Remontrances du pere aux enfans, au garçon de boutique, à la servante. Comme une confession pese aux incrédules

en herbe ! Comme ils se sentent gênés, ne sachant quel parti prendre !
Entrez dans les églises et dans les couvens ; quelle besogne ! Les prêtres et les moines sont tous en l' air. Prédications, exhortations, retraites, conférences. Au logis on fait apprendre par coeur aux pauvres enfans la passion du sauveur ; elle est bien longue ; ils pleurent ; on les met en pénitence ; ils pleurent plus fort, ils jeûnent au pain et à l' eau. Les spectacles sont fermés, les mauvais lieux ne le

p92

sont pas ; la police a plus à faire que jamais. Les concerts qui remplacent la comédie, les assemblées de charité, l' office des ténèbres qu' on égaie par de la musique, les belles voix que l' on affiche, les promenades de Longchamp, le départ des gens comme il faut pour la campagne, tout rend cette semaine excessivement bruyante. Les valets et les servantes interrompent leur service, assiègent les confessionnaux. On court entendre le matin et le soir la passion ; les temples ne sont plus assez vastes ; la nappe des communians borde le balustre des autels ; le ciboire se promène toute la matinée ; il faut que le vendeur d' *hosties* en jette dans le moule une plus grande quantité ; les *confiteor* frappent incessamment à la porte du tabernacle.
Après une apparence d' amendement, la quinzaine finie, les églises redeviennent désertes ; le peuple reprend son train accoutumé ; il ne songera à la confession que l' année suivante. Aux plats de légumes, déjà la viande a succédé ; quand le plat de légumes reparoîtra sur

p93

la table, les devoirs de sa religion lui reviendront en mémoire.
Le petit peuple dit toujours qu' il va voir son *homme à deux chemises* ; et ce pour dire son confesseur.

CHAPITRE 387

prônes.
on y récite encore les anciennes prières

ecclésiastiques, qui se font pour chasser le diable.
Le prêtre exorcise les sorciers, les magiciens, les
devins, et ramène la pratique des siècles les plus
ignorants et les plus barbares.

Ceux qui gémissent encore sur ces exorcismes, qui ne
contribuent pas à donner au peuple des idées saines,
peuvent pardonner à cet abus, en songeant qu' en
Espagne la superstition, si difficile à déraciner,
s' y manifeste d' une bien autre manière.

Mes lecteurs apprendront, avec quelque étonnement
je pense, que le 7 novembre

p94

1781 (il n' y a point ici faute de date, j' en
avertis) on brûla à Séville une femme accusée
d' avoir eu commerce avec le diable. Saint Cyprien et
saint Augustin ont cependant dit positivement que la
chose étoit impossible. Cette malheureuse étoit
jeune et jolie. Par un raffinement de cruauté, les
inquisiteurs lui firent couper le nez deux heures
avant l' exécution, afin que les grâces touchantes de
sa figure ne pussent plus intéresser à son sort. Je
tiens le fait d' un témoin oculaire. Oui, cette
horrible scène n' est pas plus ancienne que le 7
novembre de l' année dernière. Lecteurs, pesez
l' époque.

L' ancien axiôme, *tout vice est issu d' ânerie* ,
mérite bien d' être renouvelé. On voit ce triste
résultat à chaque page de l' histoire des hommes.
Pauvre esprit humain, que tu as besoin de
lumière ! Tu es près à chaque instant de tomber
dans les plus viles superstitions. Tu as adopté la
sorcellerie, la magie, l' astrologie judiciaire ; et
tes erreurs politiques, non

p95

moins monstrueuses, ont fait gémir de pitié sur ton
aveuglement.

CHAPITRE 388

oeuf de poule.

une poule pond un oeuf le 15 mars. Le lendemain le
parlement s' assemble et rend gravement un arrêt qui
permet aux parisiens de manger cet oeuf.

L' archevêque qui soutient que ce point de discipline

ecclésiastique ne doit point regarder des juges séculiers, des profanes, publie de son côté un mandement où, après avoir bien tonné contre l'incrédulité du siècle, il gémit sur la nécessité où il se trouve d'accorder aux tièdes fideles la permission de manger cet oeuf, défendu constamment dans les beaux jours de l'église. Ce mandement est rempli de longues exclamations contre la perversité des moeurs régnantes ; mais jamais il n'y est question de l'opulence de l'église gallicane, des abbayes

p96

en commande, des honneurs et des richesses qui accompagnent la fainéantise du clergé, et la grêle tombe sur les pauvres philosophes qui n'ont ni revenus ni maîtresses, mais qui auroient l'effronterie de manger l'*oeuf*, et sans remords, malgré l'éloquence du mandement. C'est la philosophie qui fait tout le mal de ce bas-monde ; elle est bien coupable ; car elle a fait remarquer (lorsqu'on n'y songeoit pas encore) l'ambition, le despotisme et la politique des prêtres et des évêques. Après que le bon prélat a fait afficher son *mandement* dans tous les carrefours, et que quelques journalistes à ses ordres l'ont loué outre mesure, la *truite*, le *brochet*, l'*anguille*, et jusqu'à la *poule-d'eau*, paroissent en abondance sur toutes les tables dévotes et scrupuleuses. Le *brochet* pour y figurer n'a pas besoin de permission comme l'*oeuf*, et l'on peut en conscience dépeupler l'océan et la Méditerranée, pourvu qu'on s'humilie sur soi-même, en déplorant le *relâchement affreux* qui porte un *mondain* à avaler un oeuf frais.

p97

Voilà une des principales fonctions du prélat de la capitale. Tous les ans à la même époque, il signale son zèle apostolique contre les oeufs : les poules continuent à pondre malgré le mandement de monseigneur ; le prélat lui-même ne sait pas que cette défense est un rite emprunté des prêtres égyptiens ; que comme chymiste (et non comme archevêque) il pourroit avoir raison de défendre cet *oeuf* dans l'équinoxe du printemps, parce qu'alors toute la nature en travail, subit une fermentation qui rend

l' *oeuf* dangereux. S' il s' expliquoit en naturaliste on pourroit l' entendre ; mais il ne fait que répéter une ordonnance des prêtres de Memphis dont il ne connoît ni le sens ni le but. La croix qu' il porte est encore un emblème qu' il ne sait pas mieux expliquer.

L' usage du beurre est aussi toléré par le même écrit ; mais la saine physique le permet dans tous les tems ; et le beurre ne fut jamais défendu sur les bords du Nil par les hommes les plus versés dans les connoissances

p98

des opérations les plus mystérieuses de la nature. Cependant tous les membres du clergé et ceux du parlement qui, se piquant de régularité, mangeront des *oeufs* et du poisson pendant tout le mois d' avril, tomberont malades pour en avoir mangé ; et le clergé et le parlement, tout en rendant ces belles ordonnances qui permettent ou prohibent, ignoreront à jamais l' esprit de la loi qui défendoit autrefois l' usage des *oeufs* , de la *viande* , et même de la *chair de poisson* dans les premiers jours du printemps, dans cette saison si riante, mais qui fait subir à tous les corps une agitation intérieure, produit d' un ferment dont *nosseigneurs* n' ont pas la moindre idée.

Si le mandement anti-ovipare de l' archevêque de Paris (qui mange en paix cinq cents mille livres de rente) a un côté ridicule et comique, je ne le lis jamais qu' en me rappelant la sagesse profonde des anciens législateurs qui avoient concentré dans le *sacerdoce*

p99

le dépôt des secrets les plus utiles à l' univers ; mais le sacerdoce qui ne sait plus lire la langue hiéroglyphique, a perdu le fil de la doctrine populaire, et nageant dans le vague, il frappe au hasard l' *oeuf de la poule* .

CHAPITRE 389

le livre de bois.

le livre de bois est un meuble d' église qui, dans les paroisses, est mis en dépôt dans la sacristie. Il

en sort à la fête-Dieu, pour la procession solennelle de ce jour. Il est entre les mains du maître-de-cérémonies ; il lui tient lieu de langue, quand il commande l'exercice aux thuriféraires. Pour les ranger de front ou sur deux lignes, il frappe à deux, trois et quatre tems. à ce signal les encensoirs jaillissent et s'élancent dans un jet égal et rapide. Il frappe encore, et les évolutions sacerdotales se combinent d'une manière toute nouvelle. Ce *livre* est une espèce de claquette

p100

qui figure une *imitation de Jésus-Christ*, reliée en marroquin et dorée. Le maître de cette sacrée claquette parcourt ainsi les rangs des porte-chapes et porte-chasubles, et disperse ou réunit les membres chantans du clergé. Tantôt il les aligne, tantôt il les range en bataillon carré. Souvent il est tout en eau ; et comme il ne parle que par son *livre de bois*, il lui communique, quand on ne l'entend pas, ses mouvemens de dépit, d'impatience et de colère. Il en impose aussi aux censeurs qui font du bruit, en faisant résonner *le livre* sur un ton précipité. Il rallie ainsi les troupes éparses et inattentives, et remet l'ordre dans la phalange sacrée.

Rien de plus curieux que de le voir devant tout un peuple parler ainsi des mains. Comme la joie brille sur son visage, quand on a répondu parfaitement aux signes de son *livre de bois* ! Il tressaille, il triomphe. Les enfans de chœur, qui jettent des roses, ne perdent pas de vue le moindre de ses mouvemens ; ils s'y conforment avec docilité.

p101

Jamais général n'eût plus de satisfaction à la tête d'une armée obéissante et mobile. Ce maître-de-cérémonies ne donneroit pas ce jour-là sa claquette pour le bâton de maréchal de France.

CHAPITRE 390

la rue du pied-de-boeuf.
aux belles rues saint-Honoré, saint-Antoine, saint-Louis-au-marais, opposez la rue *du pied-de-boeuf*, située tout au coeur de la

ville ; c' est bien l' endroit le plus puant qui existe dans le monde entier. Là est une juridiction qu' on nomme le *grand-châtelet* ; puis des voûtes sombres et l' embarras d' un sale marché ; ensuite un lieu où l' on dépose tous les cadavres pourris, trouvés dans la riviere, ou assassinés aux environs de la ville. Joignez-y une prison, une boucherie, une tuerie ; tout cela ne compose qu' un même bloc empesté, emboué et placé à la descente du

p102

pont-au-change. De ce pont si surchargé de vilaines maisons, voulez-vous aller à la rue saint-Denis ? Les voitures sont obligées de faire un détour par une rue étroite, où se trouve un égout puant, et presque vis-à-vis de cet égout est la rue *pied-de-boeuf* , qui aboutit à des ruelles étroites, fétides, baignées de sang de bestiaux, moitié corrompu, moitié coulant dans la riviere. Une exhalaison pestilentielle n' abandonne jamais cet endroit, et dans le débouché qui donne près la chute du *pont-notre-dame* , dans la rue de la *planche-Mibray* , on est obligé de retenir sa respiration et de passer vite, tant l' odeur de ces ruelles vous suffoque en passant. Qui croiroit que les victimes de la volupté grossiere vont se loger là, au-dessus des victimes qu' on égorge ; et que dans un lieu si puant, si abominable, elles se prostituent au bruit des hurlemens, des bêlemens lamentables des troupeaux égorgés, des coups d' assommoirs et à la fumée de leur sang ! Ces créatures sont à la fenêtre tout le jour ; le jaune

p103

de leur figure est couvert par un placard énorme de rouge. Et qui va trouver ces monstres femelles ? Les garçons bouchers.

CHAPITRE 391

entrée de la foire de saint-Germain.
négligence insigne et impardonnable, pour ce qui regarde la commodité et même le salut du public. Très-dangereuse porte du côté de la rue *tourmon* . La foule y est dans un péril inévitable par la descente rapide des voitures qui enfilent cette

gorge étroite, où il n' y a ni recoin ni allée pour se sauver des roues qui effleurent la muraille. Dira-t-on qu' il étoit difficile et dispendieux d' élargir cette entrée ? Non : le feu a consumé la foire ; on en a rebâti bien vite une autre ; mais le feu n' ayant pas consumé cette détestable entrée, on n' a pas daigné y donner des soins, et on a laissé subsister l' endroit le plus périlleux de tout Paris. Froissemens,

p104

contusions, perte de membres, voilà ce qu' il en coûte pour aller voir *Jérôme pointu* . On va enfin élargir ce passage ; on n' y verra plus la compression des équipages et du peuple. Cela vient un peu tard ; mais il faut encore donner des éloges à la bonté tardive des administrateurs.

CHAPITRE 392

rue quincampoix.

cette rue sera à jamais célèbre par le jeu effroyable que Laws fit jouer à toute la France sous les auspices du régent. L' or et l' argent n' avoient plus de valeur. On se portoit en foule dans cette rue étroite pour convertir en papier les especes monnoyées ; il falloit expulser le soir les porteurs de sacs et les demandeurs de feuilles de papier. On avoit dans sa poche des millions ; tel croyoit en posséder douze, vingt, trente. Le bossu qui prêtoit sa bosse aux agioteurs en forme

p105

de pupître, s' enrichissoit en peu de jours ; le laquais achetoit l' équipage de son maître ; le démon de la cupidité faisoit sortir le philosophe de sa retraite, et on le voyoit se mêler à la foule des joueurs, et négocier un papier idéal. Un jeune seigneur flamand assassinoit dans une auberge le porteur d' un riche porte-feuille, et montoit sur l' échafaud pour y être rompu vif. On n' entendoit plus parler que de millions et de milliars ; et quand le rêve fut fini, il ne resta de toutes ces richesses imaginaires que des feuilles de papier, et l' auteur même de ce système alla mourir de misere à Venise, après avoir possédé le mobilier

d' un monarque et quatorze terres titrées.
Quelques particuliers qui n' avoient rien
s' enrichirent ; mais l' on vit périr beaucoup de
fortunes honnêtes dans la classe la plus laborieuse.
Leurs possesseurs furent réduits au désespoir, et
leurs enfans à la mendicité.
Ce mouvement prodigieux qui avoit donné

p106

à toute la nation les convulsions du délire, auroit
pu servir l' état, s' il eût été plus modéré. Il a
montré du moins les ressources étonnantes d' une
circulation rapide, propre à le revivifier. La
machine, quoique brisée par un violent effort,
offroit l' empreinte d' un génie neuf et hardi. Le
moraliste ne fut pas fâché de ce prompt échange de
biens ; car ils doivent tour-à-tour arroser
différentes familles.

à cette époque tomberent une foule d' idées
rétrécies ; tout fut assujetti à un calcul nouveau.
Le régent qui avoit du génie, témoin des bons effets
du systême, ne pouvoit se résoudre à l' abandonner ;
il pleura sur ses débris.

On a fait monter à six milliards la masse de cette
richesse idéale ; mais si ce fût le comble de la
stupidité de croire à cette fortune prodigieuse, ce
seroit une sottise non moins grande, que de ne pas
appercevoir tout le jeu que cette machine bien
montée auroit

p107

pu imprimer au commerce et à l' industrie de la
nation.

CHAPITRE 393

plaisirs du roi.

on appelle *plaisirs du roi* tout le terrain
réservé pour les chasses de sa majesté. Ce terrain
comprend tous les environs de Paris, et le fusil est
une arme aussi étrangere aux habitans de cette ville
qu' à ceux de Pékin. Aussi voyez-vous dans toutes les
plaines, les perdrix familiarisées avec l' homme,
becqueter le grain tranquillement, et ne point
s' écarter lorsqu' il passe. Les lievres y sont moins
fugitifs qu' ailleurs ; on diroit qu' ils savent que

les parisiens doivent les respecter ; ils s' asseyent sur leur derriere et vous regardent passer. Le roi est quelquefois deux ou trois années avant que d' honorer de sa présence telle plaine couverte de gibier. Il paroît ; c' est

p108

une destruction de quinze à dix-huit cents pieces : mais les perdrix et les lievres qui ont échappé à ce jour fatal, vivent après en sûreté, et plusieurs meurent de vieillesse.

Les gardes-chasses exercent leur emploi avec beaucoup de sévérité ; la plus petite contravention en ce genre est rigoureusement punie. Un bourgeois n' ose acheter un lievre qui auroit été tué dans la plaine, dans la crainte de passer pour complice de sa mort. Si la perdrix blessée vient expirer dans votre jardin, il faut la restituer. Les gardes-chasses font une guerre cruelle aux chiens, aux bichons même, et les fusillent à côté de leurs belles maîtresses, malgré leurs larmes et leurs supplications. Aussi quand on se promene un peu loin prend-on soin d' enfermer au logis le petit chien, dans la crainte qu' il ne tombe sous le plomb vengeur des plaisirs de sa majesté.

Par la même raison il est des sentiers que vous ne pouvez traverser. à chaque pas vous rencontrez les incontestables loix de la chasse

p109

qui n' appartient plus qu' aux princes ; ceux-ci imitent sur leurs terres les réglemens qui sont en vigueur autour de la capitale : il faut faire trente lieues pour se dérober à cet amas de prohibitions arbitraires.

Je ne parle pas ici des incursions que font ensuite les financiers, les seigneurs, les évêques dans leurs terres de province : ces chasses font refluer tout le gibier vers Paris ; et le lievre qui arpenoit les vastes plaines de la Picardie ou de la Beauce, est servi dans le plat d' argent oblong, qui décore une table du fauxbourg saint-Honoré.

On y mange enfin une multitude de perdrix qui ont été tuées de la main du roi ou de celle des princes ; ce n' est donc pas un plomb vulgaire que le bourgeois rencontre sous sa dent. Les princes ont chassé pour la fourniture de sa table.

CHAPITRE 394

p110

la funeste patache.

Paris est entouré de barrières de bois et d'une armée de commis qui le bloquent, pour percevoir des droits innombrables sur les alimens nécessaires à la vie. On a mis quelqu' augmentation sur ces droits pour soutenir le luxe de l' opéra ; et le pauvre qui n' y va jamais, paie pour ceux qui y vont. Il paie encore, depuis plus de douze ans, pour une *gare* qu' on n' acheve point.

La *patache* est sur la rivière un bureau flottant, qui fait payer les bateaux portant marchandises ; elle barre pour ainsi dire un bras de la Seine. Le 2 février 1782, cette patache fut tout-à-coup enlevée et arrachée par une débacle inattendue, qui entraîna le bureau avec tous ses commis qui, montés sur le tillac, criaient miséricorde.

Ce bâtiment assez lourd et assez large,

p111

suivit le courant avec les glaçons, et brisa sur son passage tous les bateaux qui, faute de gare, se trouverent à la merci des dangers de la débacle. Une grande quantité de bateaux, chargés de vivres et de marchandises, furent mis en pièces. Tous les débris s' enfournerent au pont-notre-dame ; on ordonna de déménager sur l' heure. Heureusement la gelée arrêta dans la nuit la suite de la débacle : sans cette gelée qui condensa la rivière, son cours alloit entraîner ces immenses débris, et tous les ponts étoient à bas.

Tous les ans ces dangers se renouvellent ; on a beau porter sur les ponts les poids les plus lourds pour les rendre plus solides par cette charge précipitée, ils subiront un jour la catastrophe dont ils sont menacés. C' est alors qu' on regrettera de n' avoir pas abattu ces hideuses maisons qui les défigurent et qui exposent la vie des citoyens ! Quand toutes les cheminées avec les entresols seront dans la rivière, il faudra bien d' autres travaux pour décombrer le lit de la Seine.

CHAPITRE 395

p112

quine.

la preuve la plus sûre qu' il n' y a plus ni devin, ni magicien, ni diseuse de bonne-aventure, c' est que le quine de la loterie royale n' a pas encore été deviné. Or, trois millions pour un écu, cela ne valoit-il pas bien la découverte de la pierre philosophale ? La veille et le jour du tirage de cette loterie on entend crier dans toutes les rues nombre de colporteurs, qui éveillent la cupidité du pauvre et du riche par leurs promesses emphatiques. Le porte-faix s' arrête ; il hésite ; il porte enfin la main à son gousset et en tire le prix de ses sueurs. Le laquais et la servante qui entendent leurs maîtres à table parler de leur grosse mise et de leur espoir, regardent par la maison s' il n' y auroit pas quelque chose à

p113

soustraire, pour convertir ce larcin en une grosse fortune. Les vols domestiques deviennent plus nombreux, et les maîtres qui s' en apperçoivent ne sont plus attachés à leurs domestiques ; ils les considerent comme des ennemis. Ces crieurs dans les rues provoquent le public crédule, à peu près comme les filles le soir provoquent le jeune homme inexpérimenté et qui a des sens. C' est l' instant après le tirage qu' il faut voir toutes les mines alongées à l' aspect des numéros sortis et qui ont trompé leur attente. L' homme du peuple reste immobile, et les bras croisés, il songe à sa perte et dit : *j' avois envie de mettre sur celui-là.* l' homme

p114

en carrosse passe la tête par la portiere pour lire aussi son sort, et tout riche qu' il est, on voit qu' il se renforce avec humeur. Toutefois il jure entre ses dents de doubler et de tripler la mise

jusqu' à ce que son numéro sorte. Il rentre chez lui en grondant, et refuse le moindre secours à l' indigence qui vient l' implorer, parce qu' il faut qu' il place encore de l' argent à la loterie. Il y a tel numéro qui pour le nourrir a plus coûté qu' il n' en auroit fallu pour la subsistance de cent familles pressées par le besoin. Pauvre ! Renonce à cette espérance illusoire. Laisse le riche courir ces chances hasardeuses ; lui seul à la longue y peut rencontrer quelque avantage. Pauvre ! Ton lot est dans ton travail, dans ton courage, dans ton économie. Et toi, riche, que te manque-t-il ? Le mérite des bonnes oeuvres. Soulage cinq pauvres à chaque tirage, et voilà le *quine heureux* qui fera entrer dans ton ame l' abondance des vraies satisfactions.

CHAPITRE 396

p115

sonneries.

ah ! Plaignez, plaignez les voisins des églises à sonneries. Quel tintamare ! Il n' est plus permis d' être indisposé. Plus de sommeil pour les malades ; plus de méditation pour l' homme de cabinet. Comment peut-on demeurer à côté de *saint-Germain-le-vieux* ? Je le demande à qui a entendu ce misérable et dur carrillon.

Presque toutes ces cloches que l' on met en branle pour un convoi, pour une messe, pour un mauvais sermon, ont un son aigre et mordant. C' est alors qu' il faut du coton dans les oreilles ; et quelle tête assez forte pourroit lire ou écrire à côté de cette discordance ! Les enfans du bedeau s' amusent à sonner les cloches ; l' église est vuide, les femmes en couche périssent faute de repos, et rien n' arrête le jeu de ces fils de sacristain.

p116

Passe encore pour les *bourdons de notre-dame* , qui, élevés dans les airs, ont un son mâle et majestueux qui remplit l' oreille et ne la fatigue point ; mais quand à ces cloches importunes, inciviles, qu' on fait jouer à tout propos, on devrait bien, au nom de l' harmonie ou du moins de l' humanité,

faire cesser leur aigre et inutile tapage.
Le roi à Versailles fait taire toutes les cloches
tous les jours de l' année, et aucune ne sonne qu' à
l' heure de la chasse. Mais un pauvre moribond
présenteroit vainement requête à l' archevêque de
Paris, pour obtenir une heure paisible de sommeil.
Puisque la cloche d' église est *baptisée* , elle
devroit bien être *chrétienne* , et ne pas troubler
en ennemie le repos des fideles. Mais n' ai-je point
fait ici un calambour à l' imitation du marquis De
Bievre ? Qu' on me le pardonne ; la contagion
quelquefois nous gagne.

CHAPITRE 397

p117

destruction du linge.

il n' y a pas de ville où l' on use plus de linge qu' à
Paris, et où il soit aussi plus mal blanchi. Telle
chemise d' un pauvre ouvrier, d' un précepteur et d' un
commis, passe tous les quinze jours sous la *brosse*
et le *battoir* ; et les huit ou dix chemises du
pauvre here sont bientôt limées, trouées, déchirées
et disparaissent pour les manufactures de papier.
Il faut du papier pour les lettres ministérielles et
pour l' impression des opéra-comiques, mais non aux
dépens de la chemise du précepteur. Aussi celui qui
n' en a qu' une ou deux, ne les livre pas au *battoir*
des blanchisseuses ; il se fait blanchisseur
lui-même, pour conserver sa chemise. Et si vous en
doutez, passez le dimanche dans l' été sur le
pont-neuf, à quatre heures du matin, vous verrez sur
le bord de la riviere, au coin d' un

p118

bateau, plusieurs particuliers qui, vêtus à crud
d' une redingotte, lavent leur unique chemise ou leur
seul mouchoir. Ils étendent ensuite cette chemise au
bout d' une méchante canne, et attendent pour
l' endosser que le soleil l' ait séchée.
D' autres se tiennent au lit jusqu' à ce que la
blanchisseuse soit arrivée. Ils ont déjà la tête bien
poudrée ; mais ils n' ont point encore de linge.
Il n' y a pas de lieu sur la terre, je le répète, où
l' on use plus le linge à force de le froter. On

entend à un quart de lieue le *battoir* rétentissant des blanchisseuses ; elles font aller ensuite la *brosse* à tour de bras ; elles rapent le linge au lieu de le savonner ; et quand il a été cinq à six fois à cette lessive, il n' est plus bon qu' à faire de la charpie.

Les commis de bureaux, les musiciens, les peintres, les graveurs, les poètes achètent du drap, du galon, et même des dentelles ; mais ils n' achètent point de linge. Un *beau monsieur* ne met une chemise blanche

p119

que tous les quinze jours ; il coud des manchettes à dentelles sur une chemise sale, saupoudre son col au point qu' on en voit la marque sur son habit de velours. Voilà le parisien en gros ; il paie le perruquier avant tout ; il lui faut un perruquier tous les jours ; mais la blanchisseuse ne paroît que tous les mois.

La pauvre fille fait de longues remontrances sur les chemises délabrées, qui vont tomber en loques sous les coups de *battoir* ; le maître des chemises trouées temporise, et en sa présence, revêt à crédit un habit de vingt pistoles ; il ne dépensera pas deux louis chez la lingere ; il remettra toujours cette dépense à l' année prochaine.

Le parisien qui n' a pas dix mille livres de rente, n' a ordinairement ni draps de lit, ni serviettes, ni chemises ; mais il a une montre à répétition, des glaces, des bas de soie, des dentelles ; et quand il se marie, il faut qu' il fasse l' emplette totale du linge jusqu' aux torchons. Des ménages qui ne sont pas dans l' indigence,

p120

vous donnent bien à dîner ; mais la nappe de la table est grossiere et rapiécée. Horreur du linge ; voilà la devise du parisien. C' est apparemment parce qu' on le déchire incessamment, et qu' il redoute le *battoir* et la *brosse* des blanchisseuses.

CHAPITRE 398

caisse de Poissy.

monopole qui en enfante plusieurs autres ; usure évidente et énorme, que M Turgot avoit coupée, mais

sans en détruire les racines, et qui s' est promptement régénérée lors de son départ. On mange à Paris des boeufs de Suisse ; ils sont meilleurs que dans le pays même. C' est que ces animaux qui sortent de ces abondans pâturages, viennent à pied à Paris ; la marche fond un peu leur graisse qui se mêle à leurs chairs ; elles en acquierent un suc particulier ; aussi le boeuf est-il excellent dans la capitale.

p121

On a beaucoup écrit pour et contre la *caisse de Poissy* ; on a fort bien démontré qu' il n' y avoit pas de proportion entre la sûreté des avances et l' intérêt qu' on en exigeoit. Il paroît que les intéressés font des gains trop considérables ; mais il faut l' avouer, (car il faut balancer en tout le pour et le contre,) sans eux peut-être les fournitures ne seroient pas si régulières ni si abondantes ; le prix de la viande hausseroit et baisseroit ; il n' y auroit rien de fixe ; ce qui seroit excessivement dangereux pour Paris. En politique, le bien sort du mal ; rien ne doit être asservi à des règles trop exactement rigoureuses ; les spéculations du moraliste sont perpétuellement dérangées par la pratique et l' expérience journalières. La caisse de Poissy, malgré l' impôt incessamment renouvelé, fait que le prix de la viande se maintient à un taux qui n' est pas excessif ; elle vaut neuf à dix sols la livre. Quand on songe à la prodigieuse consommation et aux épizooties, on est encore étonné qu' elle soit

p122

régulièrement fournie dans tous les tems à ce prix invariable. Mais voici un autre impôt bien plus lourd, et que les riches mettent sur les pauvres. Les bouchers fournissent les grosses maisons de ce qu' il y a de meilleur dans le boeuf ; ils vendent au peuple ce qu' il y a de moindre, et ils y ajoutent encore des os qu' on appelle ironiquement *réjouissances* . D' ailleurs leur balance, quoique romaine, n' est pas toujours scrupuleuse. J' ai vérifié le délit plusieurs fois, et je le dénonce aux magistrats. Puis la pauvre servante d' un petit ménage est assez mal reçue ; son chétif achat rend le boucher

impérieux ; il livre ce qu' il veut, il pese comme il l' entend, il rudoie la domestique ; et avant qu' elle ait pris le parti d' aller porter sa plainte chez le commissaire, peu curieux d' écouter les servantes, elle entre chez un autre boucher. Mais si la concurrence allège le joug imposé aux petits ménages, c' est-à-dire, aux trois quarts de Paris, elle ne le détruit pas ; et n' est-ce pas assez de ce

p123

que le parisien paie, sans que le boucher le vexe encore ?

CHAPITRE 399

vieilles enseignes.

chez les marchands de ferrailles du quai de la mégisserie, sont des magasins de *vieilles enseignes* , propres à décorer l' entrée de tous les cabarets et tabagies des faux-bourgs et de la banlieue de Paris. Là tous les rois de la terre dorment ensemble : Louis Xvi et George Iii se baisent fraternellement ; le roi de Prusse couche avec l' impératrice de Russie ; l' empereur est de niveau avec les électeurs ; là enfin la tiare et le turban se confondent.

Un cabaretier arrive, remue avec le pied toutes ces têtes couronnées, les examine, prend au hasard la figure du roi de Pologne, l' emporte, l' accroche et écrit dessous : *au grand vainqueur.*

p124

un autre gargotier demande une impératrice ; il veut que sa gorge soit boursouflée, et le peintre sortant de la taverne voisine, fait présent d' une gorge rebondie à toutes les princesses de l' Europe.

Le même peintre coëffe d' une couronne de laurier une tête de Louis Xv, lui ôte sa perruque et sa bourse, et voilà un César.

Toutes ces figures royales ont d' étranges physionomies, et font éternellement la moue à la populace qui les regarde. Aucun de ces souverains ne sourit au peuple, même en peinture ; ils ont tous l' air hagard ou burlesque, des yeux éraillés, un nez de travers, une bouche énorme ; voilà la beauté que le pinceau accorde à ces fameux potentats, soit

morts, soit vivans.

La populace va boire et danser sous les auspices de ces princes qui se font la guerre, parce que (ainsi que le disoit un sage et profond ribotteur) ils ne choquent jamais le verre entr' eux.

Quand je vois toutes ces *vieilles enseignes* pêle-mêle confondues, comme on les

p125

change, comme on les marchande ; quand je songe aux destinées qui promettent de cabarets en cabarets ces grotesques portraits de souverains, au vent qui les balotte, aux épithètes dont le barbouilleur (ennemi né de l' orthographe) les décore, à leur dernier emploi enfin, qui est de guider les pas chancelans des ivrognes, il me prend envie de composer sur ces métamorphoses et sur ces vicissitudes de la royauté, un petit dialogue où ces augustes enseignes converseroient entr' elles à la porte des bouchons.

Si je ne le fais pas ici, du moins je le propose à quelqu' un de mes confreres. Quel plaisir d' entendre le roi de apostropher le roi de , et lui dire :

cousin ! Si l' histoire nous peint comme nous a peint ce barbouilleur, hem ! -eh bien, quel mal ? ainsi fait la gazette. -mais si le vrai peintre survenoit, cousin ! Serions-nous alors plus jolis ? -oh ! La ressemblance exacte, qui la saura ? -ne peut-on pas la deviner ? -non, jamais. -jamais ; vous croyez ? -oui, je le crois. -

p126

oh ! Tant mieux, cela me rassure ; il est moins déplaisant d' avoir la pluie sur le corps toute l' année et de faire la grimace aux passans, que de rencontrer une plume..... eh bien, mon cher confrere, de grace, continuez donc ce petit dialogue ; qui vous en empêche ?

CHAPITRE 400

passe-par-tout.

tout homme qui loge dans une maison où il y a une allée, se trouve obligé de porter sur soi un passe-par-tout ; il ne faut pas qu' il y manque, sous peine de coucher à la porte ; car il aura beau

frapper, son voisin qui ne le connoît pas, qui ne se soucie point de lui, ne se relevera pas pour lui ouvrir.

Que devient donc un homme qui a oublié son *passe-par-tout* ? Il ne veut point aller s' exposer dans un mauvais lieu ; il veut dormir, il a sommeil. Un *fallot* au fait des gens fourvoyés ou attardés le conduit rue *tirechappe* ;

p127

là est un hôtel dit *garni* où l' on veille pour loger à toute heure de nuit ceux qui ne peuvent plus rentrer chez eux. Les gens tenant cet hôtel ne vivent que d' un semblable casuel. Trente lits sont occupés chaque nuit par ceux qu' un oubli ou un retard a dépossédé de leur couche accoutumée. Mais, hélas ! Comment dormir ? Des myriades de puces, de punaises, ont fondé, depuis le regne de Louis Xiii, leur république dans les rideaux et les traversins de ces mal-faisantes couchettes. Au bout d' un quart-d' heure on crie, on appelle, on demande de la lumière, on se relève tout stigmatisé.

Si le sommeil est plus fort que la piquure de ces insectes, la sonnette bruyante qui retentit pour chaque survenant, fait un carrillon qui vous éveille en sursaut ; puis les chiens, dont la maison est pleine, martyrisés par la même espece qui vous dévore, jappent ou sautent alternativement sur tous les meubles de la chambre.

Dormez-vous ? Arrive une visite de police.

p128

L' exempt tire effrontément votre couverture et vous regarde au nez. L' honnête homme trompé, qui a cru trouver en ce lieu une retraite de quelques heures, se sauve dès la pointe du jour, emportant avec lui une armée invisible d' insectes rongeurs.

Il se promet bien une autre fois de coucher plutôt dans la rue sur une borne que dans cet épouvantable et fétide hôtel *dit garni* . Ce lieu rapporte cependant chaque nuit un revenu fort honnête à ces ingrats logeurs. Eh ! Ne seroit-il pas à propos dans une aussi grande ville, d' avoir un établissement *ad hoc* , et où l' on trouveroit des lits propres et un asyle du moins convenable ? Cette commodité nécessaire manque au public, et ne seroit pas moins importante que les *cabinets d' aisance*

nouvellement confiés à des *entrepreneurs* .

CHAPITRE 401

p129

perruque à trois marteaux.

cette perruque frappe singulièrement tout étranger ; mais elle paroît souverainement bizarre aux yeux d' un anglois. L' homme qui la porte est en habit noir, avec une veste brodée en or ; puis il a sous le bras un petit morceau de toile noire, lequel figure un chapeau écrasé. S' il pleut, il oppose à la pluie ce chiffon triangulaire et en fait un abri à sa perruque poudrée. Un large ruisseau, enflé par les gouttieres, se présente ; un décrotteur fait sortir d' une longue allée un pont à roulettes ; l' homme en perruque passe sur ce pont chancelant, glisse, trébuche, se relève tout mouillé, se sauve, et le décrotteur court après lui, réclamant encore trois deniers pour le passage. Ce pont mobile est enlevé chaque fois qu' il passe une voiture. Malheur à celui qui le franchit

p130

d' un pas lent ! On l' entraîne lui et le pont, et il est fort heureux quand les pieds des chevaux n' ont fait que l' arroser des jambes à la tête.

Celui qui passe sur ce pont a l' air de danser sur la corde, tant il est obligé de se tenir en équilibre.

Il échoue quelquefois sur l' arc-boutant qui est un pavé irrégulier. S' il est habile et heureux, il en est quitte pour faire un grand saut et retomber sur un parasol voisin, qu' il creve au risque de se crever lui-même un oeil.

On s' arrête malgré soi, on se met aux fenêtres lorsqu' on apperçoit arriver de loin des cheveux longs et des frisures éventées. Comment franchiront-ils la redoutable planche ? C' est presque le pont aigu dont parle Milton. La lutte de deux parasols inhabiles à ne pas se croiser comme il faut, survient quelquefois au milieu de la planche : alors les deux champions s' embrassent dans leur élan, tournent sur le talon et s' envoient réciproquement aux deux bouts opposés. Le maître

du pont tend les deux mains pour attraper son *liard* ; il crie après celui qui le fraude et veut l'obliger à repasser. Pendant ce tems il perd quatre à cinq péages, et vu la foule, il n'est plus maître de sa planche ; il crée sur-le-champ un commis, mais qui bientôt est obligé comme lui de prendre ce qu'on lui jette.

Vous aurez ce spectacle pendant deux heures entières au carrefour de la rue ticquetonne, la première fois qu'une averse aura fait enfler le ruisseau qui n'a là ni pente ni cours.

CHAPITRE 402

coëffure des enfans.

enfin, l'on ne défigure plus la tête des enfans en les saupoudrant à blanc comme on faisoit autrefois. La nature ayant assorti une couleur de cheveux au ton de la peau, on a senti qu'il ne falloit pas la gêner dans le premier âge de la vie. On ne voit plus sur les

têtes enfantines ces rouleaux, ces boucles, ce plâtrage que nos yeux fascinés par l'usage ont trop enduré.

Qu'y avoit-il de plus ridiculement bizarre qu'un enfant de sept ans, tel qu'on l'habilloit il y a trente ans ? On le poudroit à blanc, on lui mettoit une bourse, un habit à panier, de grandes manchettes, le chapeau sous le bras et l'épée au côté. Le petit *monsieur* ou *monseigneur* se tenoit déjà bien droit, faisoit une révérence grave et étoit très-maigre. Il n'avoit ni poings, ni bras, ni jambes ; mais il savoit s'asseoir et danser le menuet. Un petit monseigneur de cette espece transporté en Angleterre, introduit près du fils d'un lord de son âge, les cheveux blonds et flottans à l'aventure, la chair blanche et ferme, la tête nue, le corps souple et robuste, que paroissoit-il ? Que devenoit-il ? Le petit monseigneur sembloit tout noir ; mais en revanche il étoit tout galonné. Il se tuoit à faire à l'autre de profondes révérences dont l'anglois rioit ; et quand, selon l'usage

françois, le petit monseigneur vouloit lui donner l' accolade, l' autre se retiroit en faisant une gambade. Non, non, disoit-il à son pere, ce n' est pas là un enfant ; on m' attrape ; ce n' est qu' un singe. On a coëffé les enfans convenablement à leur âge : point de poudre, les cheveux en rond, bien propres et bien taillés. L' enfance a repris le caractere simple de son âge aimable.

CHAPITRE 403

étiquette des deuils.

on sait à point nommé le tems précis qu' il faut s' affliger pour la perte de pere et mere, grand-pere et grand' mere, mari et femme, frere et soeur. Non-seulement le terme est calculé, mais encore l' expression graduée de la douleur ; toutes les nuances sont prévues et gravées, c' est-à-dire, imprimées. Le deuil a trois tems à peu près égaux. On sait quand

les femmes peuvent ou ne peuvent pas porter les diamans ; quand les hommes peuvent porter l' épée et les boucles d' argent, ou avoir les souliers et les boucles bronzés. La douleur décroît avec la couleur de l' habit : manchettes de batistes, bas de laine, habit de soie, manchettes brodées, garnies d' effilé, larmes plus ou moins abondantes ! Jusqu' aux carrosses ont des harnois noirs pendant les premiers mois, et puis se blanchissent pendant les six dernieres semaines. Le deuil tant des hommes que des chevaux s' éclaircit dans une marche progressive, et qui a ses loix.

Une femme est si affligée de la mort de son mari qu' elle en porte le deuil pendant un an et six semaines. Cette veuve désolée ne peut paroître à la cour qu' au bout des six premiers mois. Elle se prive aussi du plaisir de se regarder au miroir, et les glaces de son appartement gris sont cachées. Mais qu' elle sera belle lorsqu' elle sera sortie des ombres du grand deuil ! Quel ajustement pour elle quand elle portera la coëffure et les manches de

gaze brochée, les agrémens ou tout noirs ou tout blancs à son choix !

Les maris toujours ingrats ne portent le deuil de leur femme que six mois ; encore quittent-ils les *grandes pleureuses* après les trois premières semaines, et ils peuvent paroître à la cour dès les premiers jours de leur deuil, parce que sans doute le métier de courtisan ne doit jamais s' interrompre.

On porte le deuil de pere et mere six mois, de grand-pere et grand' mere quatre mois et demi, de frere et soeur deux mois, d' oncle et tante trois semaines, de cousin-germain quinze jours, d' oncle à la mode de Bretagne, onze jours, de cousin issu de germain huit jours.

Considérez bien cette échelle : avec quel art elle est graduée ! C' est le thermometre de l' affliction. Vous savez d' avance combien dureront les heures de tristesse.

Les regles sont fixes et invariables ; elles n' admettent d' exception que lorsqu' on hérite. Alors le deuil d' un frere, qui n' étoit que de

p136

deux mois, s' alonge jusqu' à six mois ; et c' est ainsi que l' on remercie le défunt de sa succession. Il y a un livre qui vous apprendra quand vous pourrez mettre les pierres noires ou les diamans, prendre les bonnets d' étamine noire ou le fichu de gaze. Il vous dira ensuite de quelle maniere on coupe un deuil dont les jours sont impairs. Vous apprendrez dans ce livre utile, que la plus forte moitié se porte en noir, et que si le deuil par exemple est de quinze jours, on prend le noir huit jours et le blanc les sept jours suivans.

On porte à Paris le deuil pour ses parens, pour les monarques, princes et princesses de l' Europe ; on n' y porte pas le deuil d' un ami.

Vous voulez vous attrister à la mort d' un souverain ; les papiers publics vous disent que le deuil est suspendu, et que vous ne pourrez légitimement revêtir les livrées de douleur que dans trois semaines, attendu un bal couleur de rose qui rejette à cette époque le crêpe, les barbes plattes, la coëffe pendante.

p137

Mais le jour indiqué par la feuille hebdomadaire, tout le monde est en noir, et une multitude de gens qui n' ont point d' autres habits sont alors très-satisfaits.

Lorsque toute la cour est en noir, le roi seul est en violet.

Quand un homme distrait ou non averti se trouve en couleur au spectacle un premier jour de deuil, il devient blême, honteux, jetant les yeux sur lui-même ; chacun le regarde, et il se sauve pour aller faire une nouvelle toilette. Que lui arriveroit-il donc s' il se présentait ainsi dans un cercle ?

C' est une dépense dans les grosses maisons qu' un deuil ; il faut tout teindre en noir, habiller les enfans, les domestiques, draper les voitures. Les femmes de condition surprises mettent leurs diamans en gage jusqu' au *petit deuil* ; alors la succession est ouverte, et l' on a honoré le mort avec son argent.

Dès qu' on est héritier on prend le deuil du décédé ; il est réputé votre proche parent si-tôt qu' il vous a laissé un legs.

p138

Il est triste de penser que toute l' Europe prendroit un habit noir en l' honneur d' un Tibere, d' un Caligula, dont néanmoins on détesteroit la mémoire si de tels monstres reparoissoient assis sur des trônes. Le deuil tient son rang parmi les extravagances humaines. Les mêmes emblèmes de la douleur publique sont pour le scélérat et pour l' homme de bien.

On fait porter le deuil aux lettres qu' on met à la poste ; la cire noire est employée ; et si par mégarde on a cacheté en rouge, on défait l' enveloppe pour en refaire une autre.

CHAPITRE 404

lettres aux ministres.

plusieurs personnes ignorent sans doute, que dans les lettres que l' on écrit aux ministres, il est illicite de mettre sur l' écriture du sable fin ou de la poudre de métal ; il faut employer de la poudre de bois.
Beaucoup

p139

de lettres sont restées sans réponse, uniquement parce qu'elles étoient imprégnées d'une poudre métallique.

CHAPITRE 405

college des quatre nations.

le plus beau, le plus riche, le plus fréquenté des colleges de l'université de Paris, et en même tems le plus pauvre en professeurs habiles et en écoliers instruits.

On l'appelle ainsi parce que dans l'origine il fut destiné à élever gratuitement, au nombre de soixante, les enfans des gentils-hommes pauvres de quatre provinces protestantes, conquises par les armes de Louis XIV.

On osa compter assez peu sur l'honneur de ces quatre provinces, pour croire que les

p140

peres indigens briguoient une place pour leurs fils dans une maison où l'on devoit élever les enfans au sein d'une autre religion que celle de leurs peres. Cet établissement est dû aux remords un peu tardifs du cardinal Mazarin expirant. Il pensa pouvoir racheter les brigandages de son ministere, en fondant une école publique où l'on enseigneroit à une génération nouvelle à respecter et bénir son nom, si mal famé parmi ses contemporains.

L'intention du fondateur étoit d'en faire un gymnase complet. Il devoit y avoir un manege et des salles d'escrimes ; et c'est en partie d'après ces vues que le plan du bâtiment a été conçu et exécuté. Le manege devoit occuper l'une de ces deux ailes que les bourgeois de Paris, et sur-tout les gens à voitures, regardent de mauvais oeil, parce qu'elles resserrent et obstruent la voie publique.

On a supprimé les accessoires, et l'on n'a conservé que la bibliotheque, formée en

p141

partie de celle même du cardinal, rassemblée à grands frais et avec beaucoup de soins par le savant *Gabriel Naudé*, bibliothécaire de son éminence. L'église est d'une architecture recommandable par sa

noble régularité. Le fondateur exigea que les trois principaux personnages de ce collège fussent choisis dans la maison et société de sorbonne.

Le premier se qualifie de grand-maître du collège : (...). C'est ainsi qu'Homère appelloit Jupiter : (...). Cette circonstance a peut-être donné lieu à ce vers de Voltaire, qui rendit si fameux l'un des grands-maîtres de ce collège :

craignez Dieu, la sorbonne et le grand Riballier.

pour l'ordinaire on ne parvient à ce grade suprême qu'après avoir géré l'emploi de procureur de la maison.

C'est une retraite honorifique et où l'on digère en paix.

p142

Il y a un sous-principal que les écoliers appellent *chien de cour*, parce que, semblable aux chiens de bergers, son emploi est de contenir la gent scholastique dans une grande cour, jusqu'au moment de l'ouverture des classes. Il a droit de moyenne et basse justice.

La chaire de mathématiques est la plus considérée et la mieux remplie. Elle fut moins souillée de pédans que les autres. Le célèbre astronome *La Caille* la remplit long-tems, avec un zèle qui n'eut de bornes que celles de sa vie. Il mourut en sortant de donner leçon.

Les deux plus hautes classes sont celles de logique et de physique, sous la dénomination générique de *philosophie*. Les grimauds plus âgés qui la fréquentent, et qui sont pour la plupart des séminaristes de saint-Sulpice, se donnent assez ridiculement le nom de *messieurs les philosophes*. La classe appelée *rhetorica* a deux régens à elle seule, qui tour-à-tour se chargent de faire des poètes et des orateurs. C'est là qu'on

p143

fabrique deux fois par jour, à coups de *gradus ad parnassum et de Boudot*, des harangues et des vers soi-disant latins. Ces deux régens, mais eux seuls, ont droit au rectorat, et peuvent prétendre à se faire *monseigneuriser* au moins pendant trois mois.

On a vu de ces pédans, à qui la tête avoit tourné, se

croire capables de l' éducation d' un dauphin, parce qu' ils avoient revêtu la ceinture violette. Il n' y a point d' orgueil comparable à celui d' un cuistre de college, parvenu avec le tems à cette dignité. Quand il se promene quatre fois par an au milieu des fourrures des quatre facultés qu' il préside, il se croit à la tête des sciences humaines. Le premier coup-d' oeil qu' on jette sur cet individu violet, gonflé de pédagogie, est de dérision, le second est de pitié.

On a vu aussi cette chaire de rhétorique occupée par des gâte-papiers, qui passaient tout le tems de la classe à corriger les épreuves de l' *année littéraire* , qu' ils composoient à tant la feuille. Ils levoient la fêrûle sur les

p144

écrivains les plus célèbres, aussi effrontément que sur les doigts de leurs écoliers.

Les autres régens des classes inférieures sont à l' avenant, c' est-à-dire, plus plats et plus ignares les uns que les autres. Ils ont pris la qualification peu française de *professeurs d' humanités* ; mais assurément ils ne le sont pas d' urbanité.

On peut reprocher à ces régens une cruauté gratuite, et que l' université devrait leur interdire. Ce n' est plus un châtement, c' est un supplice. Imaginez un pauvre enfant de huit à neuf ans, qui se traîne au pied de la chaire en sanglotant, que deux correcteurs saisissent et frappent de verges jusqu' au sang.

Souvent le professeur d' *humanités* exige que l' innocent martyr compte lui-même les coups qu' on lui donne. Ce n' est point une exagération : plusieurs enfans de ma connoissance ont été déchirés à la lettre sous les ordres de ces pédans barbares, que les parens devoient punir de leur lâche attentat ; et comment concèdent-ils cette portion de

p145

leur autorité à un cuistre qui le plus souvent n' est pas fait pour être admis dans leurs maisons ? C' est à ce college qu' il est arrivé à ce sujet une scene tragique. Un grand écolier de rhétorique qu' on vouloit soumettre à cette peine honteuse, mit en dérouté régens et correcteurs. On appella un robuste auvergnat, malheureux porteur d' eau. L' écolier, armé d' un double canif, le menaça long-tems, et enfin le

perça d' un coup mortel. N' auroit-on pas dû faire le procès au vil latiniste, qui porta ce jeune homme à se rendre coupable d' un homicide à l' entrée de sa carrière ? Eh ! Ces pédans oseront toucher à Homère, à Virgile, à Tacite ? Est-ce ainsi qu' Orphée humanisa les sauvages de la Thrace ? Quoi ! Frapper du châtimeut des esclaves une jeunesse innocente qui se destine à la culture des belles-lettres ! Et l' individu violet qui fait tant de mandemens, ne devroit-il pas en publier un pour abolir cette violence qui déshonore l' instruction de l' université ?

p146

La bibliothèque mazarine est dans ce collège. Tous les livres philosophiques en sont proscrits. On donne à lire Lucrece tant qu' on veut ; on prête volontiers Rabelais ; mais qui demanderait l' *émile* de Rousseau, ou les œuvres de Boulanger, seroit fort mal reçu par le bibliothécaire, docteur de sorbonne. La bibliothèque composée de près de soixante mille volumes, en compte au moins la moitié en livres polémiques de religion. Il n' y a que quelques années qu' on y a fait entrer Racine et Corneille. Mais les amateurs de Jansénius, Quesnel et Molina y trouvent tout ce qui a été imprimé sur ces trois écrivains. Quand Franklin vint visiter cette bibliothèque, on ne put lui montrer ses œuvres. Cette bibliothèque a trois mois et demi de vacances, et n' ouvre précisément ses portes qu' au moment où la saison devenue rigoureuse, rend l' étude impraticable dans un bâtiment immense où le feu est interdit. Et voilà comme on est venu à bout de rendre

p147

illusoires la seule bonne œuvre que le cardinal Mazarin ait faite en sa vie. Souvent quelques écoliers s' échappent de leurs classes, laissent là Tite-Live et Térence, pour venir lire Montaigne ou Molière. Qu' ils sont tristes quand le terrible inspecteur de la cour les a reconnus ! Il les arrache à tous les livres modernes et les renvoie impitoyablement écouter les sottises de leur régent. On fait en tout genre de singulières demandes aux adjoints d' une bibliothèque publique. L' un dit : *donnez-moi un livre qui enseigne à faire de l' or ;* un autre : *prêtez-moi le volume le plus amusant des*

oeuvres de saint Augustin ; un homme en cheveux blancs demande à emprunter *l'art d'aimer* d'*Ovide* ; un soldat pose son sabre et veut qu'on lui prête *l'histoire de toutes les batailles* . Le public fait des titres de livres auxquels les écrivains les plus bizarres n'ont jamais songé. D'assidus compilateurs sont là, copiant incessamment une multitude d'ouvrages vuides

p148

de sens ; on ne sait ce qu'ils cherchent ; on dirait qu'ils ont horreur du papier blanc et qu'ils ne veulent que le noircir.

CHAPITRE 406

à la royale.

expression vulgaire et fréquemment employée. Boeuf à la *royale* , gâteaux à la *royale* , décrotteur à la *royale* ; le rôtiisseur met ce mot en lettres d'or à la porte de sa boutique ; le charcutier vend des jambons, des saucissons à la *royale* , on ne voit que des fleurs de lys qui couronnent les *poulardes* , les *gands* , les *bottes* et *bottines* , et le vendeur de tisane crie à la *royale* .

Dernièrement un charlatan amena à la foire saint-Germain quelques animaux d'Afrique : il mit sur toutes ses affiches *ménagerie royale* . Ainsi à la *royale* veut dire au figuré *bon*, *excellent*, *excellantissime* , parce que le petit

p149

peuple ne suppose pas que le médiocre, en quelque genre que ce soit, puisse avoir la témérité d'approcher de la cour.

L'homme en place, du moins pendant les trois premiers mois de son administration, est réputé *excellent* ; et pourquoi ? Parce que le pâtissier du roi est le plus *excellent* des pâtissiers. Et comment imaginer que tout ce qui environne le roi, depuis les idées politiques jusqu'aux tartelettes sucrées, ne soit pas à la *royale* ?

Si un charlatan montre un rat, il dit aux parisiens assemblés : *le roi l'a voulu voir*. le parisien alors trouve que ce rat a quelque chose de

remarquable. Enfin à *la royale* me paroît devoir exprimer pour les générations futures le véritable caractère du peuple qui boit l' eau de la Seine.

CHAPITRE 407

p150

poste royale.

il faut qu' elle soit plus longue et plus fatigante qu' une poste vulgaire, car vous payez le double ; mais vous ne devez pas regarder à cela quand vous avez l' honneur d' approcher de la capitale où le roi est toujours censé faire sa résidence. *Compiègne, Fontainebleau,* deviennent *postes royales* quand sa majesté y réside.

Fournir des chevaux aux voyageurs est un *privilege exclusif* . Ce privilege vous fait payer des chevaux que vous n' employez pas ; puis il rend la lieue arbitraire et les postillons exigeans. Si l' on comptoit par *mille* , la mesure seroit inaltérable, et c' est ce que le *privilege exclusif* ne veut pas. L' intendant des ponts et chaussées vous transporte une route qui lui déplaît à quelques lieues de là ; elle se fait comme par enchantement :

p151

vous ne manquez pas de routes larges et spacieuses aux environs de la capitale ; vous en avez à choisir ; il faut au moins qu' il vous en coûte pour le terrain enlevé à l' agriculture et pour le pavé que vos roues vont broyer, vous qui n' avez pas été assujetti aux corvées.

Doubler les frais de poste à l' entrée de la capitale, n' est-ce pas vous avertir que vous y dépenserez en tout genre une fois plus que vous ne feriez ailleurs ? L' avis est clair, je crois ; en profitera qui saura l' entendre.

Le gouvernement s' est réservé le droit et le pouvoir d' interrompre à volonté le départ et la course de tous les étrangers et nationaux.

Malgré la facilité que procurent les chevaux de poste, tous ceux qui jouissent d' une certaine fortune voyagent peu ; ils demeureront toujours de préférence au centre de la capitale, et la France leur sera presque inconnue. Ils se logeront à Passy,

à Auteuil, ou le long des bords de la Seine et de la Marne.

p152

Un riche a-t-il jamais eu l' idée de se rendre l' hiver dans la Provence, ou sous le beau ciel de Montauban ; de parcourir l' été les bois de l' Alsace, de visiter au printemps les bords du lac de Geneve ?

Les riches ne savent point jouir des inestimables avantages de la chaise de poste. C' est le pauvre qui la voit passer avec envie ; c' est le pauvre qui l' emploie le plus souvent. Tous ceux qui voyagent ont malheureusement une médiocre fortune. Quelquefois le garçon tailleur a mieux vu la France que celui qui jouit de 40000 livres de rente. Il a visité tour-à-tour les belles villes de ce superbe royaume, et tel millionnaire n' a jamais vu les bords de la Loire.

CHAPITRE 408

p153

combien cela peut-il valoir par an ?

question perpétuelle que l' on fait sur les charges, sur les emplois, sur les places, sur les rangs de toute espece. On dira bientôt *combien vaut la royauté ?*

Quand un évêque passe à un archevêché, toute la remarque qu' inspire ce changement, c' est de dire *il gagne à cela deux cents mille livres de rente* . On demande encore *combien*

p154

valent par an les jetons de l' académie ?

Cette question est moderne ; autrefois elle étoit cachée, timide et honteuse dans le coeur de l' homme. Aujourd' hui elle se fait publiquement, et le commentaire dit intelligiblement : cette dignité ne seroit rien sans l' or qui l' accompagne. (...)

CHAPITRE 409

attitude des parisiennes.

la foiblesse sied à une femme, elle le sait : elle sent qu' elle intéressera davantage en paroissant un être délicat. Voilà pourquoi nos femmes, quoique bien portantes, apprennent à marcher nonchalamment, à grasseyer, à faire la malade, à se plaindre de leurs nerfs. La nature leur inspire l' art de paroître éloignées du sentiment de la force. Et pourquoi la rougeur plaît-elle ? C' est qu' elle paroît l' aveu tacite de quelqu' imperfection, d' un défaut de force et de courage, et qu' elle

p155

flatte l' amour-propre de celui qui est témoin de cette modestie. Une belle femme est toujours touchante ; mais dans l' infortune et noyée dans les larmes, elle excite un intérêt qui va jusqu' à fléchir l' avare et désarmer le tyran. Pourquoi ? C' est que la foiblesse est à son dernier période, et l' on n' a alors que le parti d' être généreux.

Nos femmes ont voulu du tems de *Tronchin* se donner quelqu' exercice, monter à cheval. Un seul accident a suffi pour les replonger dans leur état favori, l' inaction. Mais c' est au bal qu' elles reprennent des forces presque incroyables ; là elles sont des héroïnes, ainsi qu' aux tables de jeu, où elles veillent tandis que les hommes tombent de lassitude et demandent quartier.

CHAPITRE 410

p156

académie des sciences.

sans les sciences l' homme seroit au-dessous de la brute ; sans la minéralogie, l' art de la culture n' existeroit pas. L' homme sur le globe entier ne seroit que ce que sont les peuplades errantes de l' Amérique, qui dévorent la chair humaine, soit rôtie avec de grandes broches de bois, soit bouillie dans des marmites. Ainsi la justice, la gratitude et la miséricorde dépendent d' avoir su trouver le morceau de fer qui compose la charrue, la serpe et la faucille.

La paix et la concorde qui doivent régner entre les

hommes sont intimément liées à la découverte des sciences. Ce n' est que par eux qu' ils deviendront forts, puissans, heureux ; ou les tenebres totales de la barbarie, ou le jour éclatant de la lumiere la plus épurée, point de milieu, le mélange douteux seroit la situation la plus funeste.

p157

Dès qu' un peuple est arrivé au point d' avoir goûté les sciences et les arts, il faut qu' il les pousse au plus haut degré de perfection, s' il ne veut pas augmenter ses maux. éloignés une fois de la simplicité primitive de la nature, (état indigent par lui-même) les hommes réunis en grandes sociétés, ont besoin d' une police profonde, parce que leurs intérêts étant embrouillés, il faut de l' art pour les concilier et les rendre respectivement utiles. La philosophie devient très-nécessaire pour donner à l' édifice social une base solide, et l' orner de tous les agrémens possibles : il faut parer à une foule incroyable de causes destructives ; et c' est au génie doué d' une activité bienfaisante à veiller pour saisir d' un coup-d' oeil les maux et les remedes. La législation perfectionnée rend à l' homme sa liberté primitive, et le fait jouir de mille avantages nouveaux. Que de besoins l' homme a à satisfaire ! Ils effraient au premier coup-d' oeil : mais le concours des bras et des lumieres, le commerce réciproque des travaux et des services

p158

au milieu d' une constitution qui paroît compliquée, établissent l' ordre, l' harmonie. Ces besoins si multipliés se trouvent satisfaits comme par enchantement ; de maniere que les maux inévitables dont la nature a chargé l' homme, sont même adoucis et quelquefois métamorphosés en plaisirs. Ainsi, grace à sa perfectibilité, l' homme par des gradations insensibles peut parvenir à rendre l' état social plus doux et plus desirable que l' état primitif de la nature même, de quelques couleurs véritables ou romanesques qu' on le pare et qu' on l' environne.

Les sciences ne sont rien lorsqu' elles sont séparées ; ce n' est que par leur rapprochement qu' elles se prêtent un appui mutuel et solide. Le spectacle de l' univers passe devant certains yeux

inattentifs et vulgaires. Toutes les idées allant au dépôt où se prépare chaque découverte, fermentent dans un mouvement insensible, et les lumières nationales ne peuvent briller qu' à l' aide du tribut des connaissances particulières ; elles se fondent, se mêlent

p159

et produisent alors cette clarté qui distingue les empires et les siècles. Il ne faut donc point prendre les bornes de notre entendement et la brièveté de notre vie, pour une conséquence juste de l' impossibilité qu' il y auroit à lier ensemble les arts et les sciences.

l' esprit d' un seul s' épuise et non l' esprit humain,

a dit un poète, et ce vers sensé mérite d' être connu. Il faut parcourir, à ce qu' il paroît d' abord, la surface des sciences, avant d' en approfondir une seule : car jamais on n' en possédera une, même imparfaitement ; jamais on ne pourra tirer quelques fruits de ces connaissances, si l' on s' est borné à un seul point. C' est de l' étendue du coup-d' oeil que jaillit la force pénétrante de la pensée. La morale est fondée sur la physique ; la physique dépend des mathématiques ; tout est soumis à la métaphysique, et tout doit se diriger vers la politique, c' est-à-dire, la perfection de la société. Cependant l' espèce entière ne fait pas ce que fait tel individu à l' oeil d' aigle ; le tems

p160

seul lui manque. Que ne feroit pas l' homme avec le tems, et jusqu' où n' élèveroit-il pas ses travaux ? Pourquoi ne peut-on pas enter un homme sur un autre homme, comme on ente un jeune rejetton sur un arbre déjà vieux ? Figurez-vous Bacon, Descartes, Newton, Galilée, ayant quelques milliers d' années à vivre et à penser. Ils travailleroient avec la nature et surprendroient à la longue tous ses secrets. Mais à peine élève-t-on quelqu' édifice, que la main de l' architecte se glace, et que son plan descend avec lui dans la tombe. Les générations se succèdent, les travaux se recommencent : mais, semblables aux toiles d' araignées, le réseau fragile est percé lorsqu' à peine il s' étend. L' académie des sciences mérite notre respect et nos

hommages, en ce qu' elle réunit les découvertes, empêche la rupture du réseau, s' appuie constamment sur une base solide, et c' est la seule académie en France dont on puisse prononcer le nom chez l' étranger.

Elle a un grand avantage sur les autres

p161

sociétés connues ; il consiste à regarder les sciences comme étant encore au berceau ; à se rendre très-attentifs à lier les observations, à rejeter les systèmes, pour ne s' attacher qu' aux faits avoués dans la physique expérimentale.

Mais il n' y a qu' un monarque libéral qui puisse donner aux arts et aux sciences cette liaison et cette correspondance intimes et nécessaires. Quels que soient la fortune d' un particulier, ses lumières et ses soins, il ne parviendra jamais à rassembler tous les matériaux, à réunir toutes les expériences, à fondre tant d' esprits différens dans un seul et même but.

L' académie, attendant des jours plus favorables, se préserve de l' esprit de système et n' en admet aucun, parce qu' un système reçu devient une opinion despotique, qui tyrannise tous ceux qui viennent ensuite, et c' est une plaie faite au génie observateur.

Pourquoi les autres sociétés ne se pénètrent-elles pas de l' esprit vraiment philosophique, qui anime et dirige les observations, les travaux

p162

et les prononcés de l' académie des sciences ?

CHAPITRE 411

prôneurs de l' antiquité.

ils n' ont pas toujours la conscience de leur admiration. Ils sont plutôt chagrins contre leur siècle. On n' a rien à craindre de la renommée de Térence ni de celle de Platon, et on les exalte outre mesure ; mais il faut trouver à redire à ce qui se fait de notre tems. La pédanterie a un enthousiasme ridicule ; c' est quelquefois un ton. Les gens de lettres avancés en âge et non philosophes, sont les hommes qui nourrissent les préjugés les plus

bizarres, et qui s'opposent le plus au progrès des arts. D'ailleurs on oppose une masse de vingt siècles à un siècle unique ; des orateurs publics, montés dans la tribune aux harangues, à des avocats plaidans à la barre de la cour pour quelques écus ; des hommes libres

p163

dans une république, aux sujets d'un monarque ; des langues hardies, poétiques, audacieuses, à une langue que l'académie françoise a malheureusement fixée dans sa première enfance ; et malgré ces obstacles, ces entraves, ces chaînes de toute espèce (je ne parlerai pas du siècle de Louis XIV, où les auteurs étoient encouragés, protégés, pensionnés), je dirai que la fin seule du règne de Louis XV, dans l'espace de trente années, a produit des écrivains éclairés, sensibles, éloquens, vraiment patriotes, qui ont droit d'être comparés aux anciens : vérité qui ne sera sentie que lorsque les haines, l'esprit de parti et l'orgueil des hommes contemporains seront ensevelis avec eux ; alors la justice et l'impartialité prononceront.

On ne sauroit donc trop combattre la manie de ces hommes aveugles ou jaloux, qui ont pris à tâche dans tous les siècles, de louer prodigieusement les morts ; le tout pour contester aux vivans leurs succès, sans songer que ceux-ci deviendront anciens à leur tour.

p164

Les mêmes talens ne peuvent précisément se reproduire, parce que quand la nature forme une tête, elle lui donne une empreinte particulière, et le cachet alors est à jamais brisé. Mais il y a des équivalens ; et si tel homme ne fait pas ce qu'a fait tel autre, il peut faire quelque chose qui dans un genre différent en approche en bonté. Si l'homme né pour peser respectivement le mérite des ouvrages existoit, peut-être que dans sa balance il trouveroit une égalité qu'on ne soupçonne pas ; car les noms en imposent toujours plus que les choses.

Nous n'avons plus, si l'on veut, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Nicole, des Bossuet, etc. Mais il y a aujourd'hui des gens de lettres non moins éloquens et plus utiles que ne l'ont été ces grands hommes, conséquemment plus respectables par

l' usage qu' ils font de leurs talens. Ils ont toujours devant les yeux la patrie et l' humanité, et leur offrent toutes leurs pensées ; ils dissipent autant qu' il leur est possible les erreurs plus

p165

funestes encore dans des tems de lumieres que dans des tems absolument barbares. Ce sont eux qui ont développé tous ces heureux principes qui donnent lieu aux nations d' espérer une plus grande félicité ; et soit qu' ils écrivent l' histoire, soit qu' ils traitent la morale, ils font servir les événemens passés à la situation actuelle des choses.

CHAPITRE 412

académie royale de chirurgie.

Louis Xv accordoit une protection particuliere à la chirurgie ; il s' y intéressoit beaucoup, en parloit fréquemment ; il a fini par lui élever un monument public qui frappe l' oeil par son architecture, et personne n' a été tenté de lui reprocher cette décoration extérieure.

Cet art a fait des progrès étonnans et qu' on admire avec raison. Il est moins incertain que la médecine. On ne sauroit refuser des applaudissemens

p166

à la dextérité et aux succès de tant de mains habiles. Mais il est nécessaire aux chirurgiens d' être sensibles ; ils ont besoin d' une vertu pratique bien importante, du respect profond que l' on doit à tout être souffrant ; celui qui connoît la douleur peut-il repousser la pitié ? Eh ! Qui ne l' a pas connue la douleur ? Qui n' est pas exposé cent fois le jour à ses nouvelles atteintes ? Le chirurgien doit donc adoucir des tourmens qu' il peut éprouver lui-même le lendemain. Il doit avoir cette humanité vigilante qu' il réclamerait dans l' accès de la souffrance. Qu' importe un art salutaire s' il a l' aspect du supplice ; si le fer qui doit guérir étincelle dans la main d' un homme qui, par un sang-froid détestable, se rapproche d' un bourreau ! La sensibilité est donc aussi nécessaire que l' adresse. Il faut voiler aux yeux de la victime l' instrument qu' elle redoute ; il faut lui porter des paroles douces et calmantes. Les

angoisses et les terreurs de l' ame sont bien plus cruelles que la douleur physique.

p167

Ce n' est donc pas assez que la main du chirurgien sache opérer, il faut que son oeil sache fortifier, consoler, encourager ; il faut que son coeur soit éloquent ; et s' il est vraiment sensible, il saura par quel charme on trompe l' infortuné, et comment on diminue pour lui les instans et l' horreur du sacrifice. ô qu' il est respectable l' homme qui réunit le courage et l' humanité, qui joint à une main, à la fois sûre et compatissante, une voix qui sait tempérer la dureté de l' action ! Il arrache les racines du mal presque à l' insu de la victime, et c' est au moment du salut qu' il mêle ses larmes aux siennes. Qu' il est différent de ces barbares qui, courbés sur des êtres vivans, croient tenir encore le scalpel insensible de l' anatomie, le promener sur des cadavres, et dont l' indifférence est encore plus horrible que les couteaux tranchans qui déchirent et mutilent ! Mais pour que le chirurgien parvienne à soulager doublement ses semblables, par quelles épreuves longues et multipliées faut-il

p168

qu' il passe ! Et qui osera ensuite être ingrat envers des hommes qui, pour apprendre l' art de guérir, ont vaincu tant d' obstacles, quand on aura réfléchi sur tout ce qu' il leur en a coûté pour y parvenir ? Dompter l' horreur secrète et la contagion qu' exhalent ces objets putrides, dérobés aux tombeaux ; avoir la bouche et les yeux incessamment fixés sur les débris de l' homme ; les interroger avec une patience courageuse ; maîtriser l' aversion des sens, tous révoltés à la fois et placer dans sa mémoire une langue presque infinie, qui n' offre d' abord que des principes arides et ne réveille que des idées tristes ; passer de là dans ces réceptacles des miseres humaines, où les vivans sont plus hideux que les morts, où le germe du trépas infecte l' air, où le moindre contact devient dangereux ; braver l' exhalaison de ces corps languissans, et avoir à combattre l' abatement du moribond et sa propre défaillance ; porter la main, et sans frémir, dans des plaies effroyables ; suivre attentivement

p169

de l'oeil l'ouvrage infect de la corruption ;
commander à son visage au milieu de ces scènes
d'horreurs, et savoir encore méditer quand tout
lasse, fatigue, rebute et décourage : voilà les
forces presque surnaturelles qui doivent appartenir
au chirurgien.

Est-ce l'argent ? Serait-ce même la gloire qui
pourrait acquitter de tels travaux ? Non : il n'y a
que la conscience, que la satisfaction pure et
intime d'avoir servi l'humanité ; récompense peu
familiale à la multitude, mais qui a un charme doux
et profond pour qui sait la goûter. On a vu des
hommes qui, toujours empressés, toujours compatissants,
toujours infatigables, cherchoient les maux qu'ils
pouvoient soulager, comme d'autres cherchent les
plaisirs et les fêtes.

Dévoués à leurs semblables, ces hommes rares ne
vivoient que pour leur art. Ils s'étudioient chaque
jour à rendre leur main plus prompte, plus souple,
plus légère ; à ravir un quart de minute à une
opération

p170

cruelle, à faire disparaître un appareil effrayant. Leur tendre sollicitude s'occupoit de l'instrument le plus ou moins courbé, d'une toile plus ou moins fine, d'une position plus ou moins douloureuse. Ils consultoient avec la plus grande prévoyance ; ils interrogeoient la sensibilité du malheureux, et la pitié sainte qui les dirigeoit, leur inspiroit ces paroles insinuantes, qui commandoient l'amour et la confiance. Et où alloient-ils chercher ces malheureuses victimes de la douleur ? Sous les toits entr'ouverts qu'habite l'indigence ; et après s'être armés du fer salubre, on voyoit l'or s'échapper de la même main qui avoit soulagé et guéri. C'est sous un tel rapport sans doute qu'il est glorieux à l'homme de pouvoir dire : de tels hommes sont mes semblables et mes frères ! On ne veut croire à la vertu que lorsqu'elle attend et envisage des récompenses. Hommes froids et stériles ! Apprenez qu'il en est des récompenses pour ces héros de l'humanité. Leur orgueil, (puisqu'on donne ce nom à la

p171

vertu) leur orgueil, si l'on veut, sera satisfait ; ils pourront dire : tel homme languissoit sur un lit de douleur, et nous lui avons dit, *leve toi et marche* ; ce père de famille alloit laisser une veuve et des orphelins ; nous avons raffermi sa maison ébranlée, nous avons sauvé du désespoir sa femme et ses jeunes enfans. Sans doute ils ressentent ce plaisir délicat et inconnu, dont nous avons parlé ; ce plaisir qui suit l'accomplissement du bien qui étoit en notre pouvoir. Ils en jouissent dans la retraite, dans la solitude ; il fait le repos consolateur de leur vie ; et quand leur tête sera couronnée de cheveux blancs, ils pourront se dire à eux-mêmes : c'est par des bienfaits continus que nous avons marqué notre courte existence parmi nos semblables.

Le chirurgien doit supporter une épreuve plus accablante encore que toutes les fonctions les plus pénibles, celle de l'ingratitude. Dès que l'homme renaît du tombeau et sent la santé circuler de nouveau dans ses veines, il

p172

n' existe plus dans le passé, c' est un rêve qui s' efface. La tombe s' est fermée sous ses pas, il ne croit plus qu' elle ait été ouverte. échappé au péril, il méconnoît la main qui l' a sauvé du précipice ; il oublie son bienfaicteur, et souvent plus ses soins ont été longs et considérables, plus il s' efforce d' écarter ce poids de reconnaissance, et d' effacer de sa mémoire l' importance du service.

C' est alors que le grand homme a besoin de tout son courage ; et lorsqu' un accident imprévu vient frapper ce même homme, qu' il voit en frissonnant le glaive de la mort étinceler une seconde fois sur sa tête, que rempli de terreur et abhorrant sa destruction, il dompte la honte et ne rougit point d' appeler à son secours ce même libérateur qu' il a payé d' ingratitude, celui-ci toujours tranquille et magnanime, doit voler à son secours, détourner le coup, rendre le calme à ses sens, lui épargner jusqu' au reproche, et emporter, s' il le faut, la gloire de faire dans le même homme un nouvel ingrat.

p173

Belle spéculation, s' écriront les ennemis de la vertu ; victoire chimérique, faite pour les discours et qui s' évanouit dans la réalité. Cependant des exemples nombreux et journaliers, des exemples plus frappans les uns que les autres, illustrent les fastes de la chirurgie. On ajoute foi à tous les forfaits de la vengeance, et l' on rejette comme mensongers les actes de la bienfaisance et de la compassion, parce que ces vertus ne prennent point la trompette pour s' annoncer fastueusement ; on les révoque en doute, tandis qu' elles existent, qu' elles nous environnent, qu' elles appartiennent à l' homme dont elles font la grandeur et que plusieurs artistes ont atteint à leur hauteur sublime.

La discorde des rois a ordonné les batailles. C' est le moment terrible qui manifeste la honte de l' humanité. Contemplez les travaux et la gloire de la chirurgie ! Quand les foudres de la guerre ont cessé de gronder, que les guerriers n' égorgent plus les guerriers, que les tourbillons de flamme et de

p174

fumée, qui déroboient la vue du carnage, se dissipent à mesure que l' air s' épure et s' éclaircit, on avoit vu les rangs pressés d' une armée brillante, on

n' aperçoit plus que des hommes épars, mutilés, étendus çà et là sur une terre ensanglantée. Le tonnerre des combats s' est tû ; on entend des cris et des gémissemens ; voyez-vous accourir de toutes parts sur ce théâtre des fureurs insensées les consolateurs de l' humanité ? Ils s' avancent, ils entrent dans les rangs qui fument encore ; ils promènent leurs regards pour distinguer ceux qui respirent ; on dégage les mourans de dessous les corps morts ; on les enleve ; on ne distingue plus l' ennemi du citoyen, tous sont hommes : la générosité active surpasse la rage meurtrière ; on les porte avec respect ; les enfans d' Esculape sont des dieux tutélaires qui arrachent au démon des combats le reste de ses victimes. L' état devra à leur zèle la conservation de plusieurs de ses braves défenseurs : voyez comme ils se multiplient, comme ils donnent des ordres sûrs, précis,

p175

et fidèlement exécutés ! Ce nouvel héroïsme ne vaut-il pas celui qui dirigeoit les traits de la foudre ? Sous leurs mains bienfaisantes, le sang cesse de couler, le plomb sort des plaies, les os brisés se rejoignent, les cordiaux raniment les forces défaillantes, et la lancette utile prévient la dangereuse effervescence des liquides. Si pour sauver la tige il faut faire tomber les branches, c' est qu' il n' y a alors d' autres guérisons que le fer ; et c' est sous l' oeil de la patrie que l' on soumet au tranchant destructeur les bras qu' il est impossible à l' art de conserver.

On a vu de ces actifs, de ces généreux conservateurs qui méritoient sans doute les mêmes lauriers et la même gloire dont les vainqueurs s' étoient couronnés, expirer de fatigue et de lassitude dans les hôpitaux ; d' autres être frappés sur le champ de bataille par les derniers traits d' un tonnerre affoibli et expirant ; ceux-ci refuser les dons de la plus juste reconnaissance, mépriser les présens qui leur étoient offerts, et oublier jusqu' au

p176

nom et au visage de ceux qu' ils avoient sauvés de la mort au péril de leur vie.

Enfin, si tous les êtres souffrans ont également droit à la pitié, le chirurgien sensible (et son coeur le lui prescrit avant tout) doit des soins

particuliers à ce sexe délicat, qui sembleroit devoir être exempt de peines, et à qui la nature a vendu bien cher ses graces et ses attraits. Sa constitution paroît formée pour donner et recevoir le plaisir, et elle est assujettie à une foule d' infirmités qui attaquent sa délicate organisation. D' ailleurs son imagination est plus prompte à voler au-devant des souffrances, et des ménagemens ingénieux doivent prévenir et guérir en elle cette tendance funeste, qu' un excès de sensibilité lui fait éprouver chaque jour.

Qui ne seroit ému du tableau qu' offre une épouse jeune et timide, et qui pour la première fois va être mere ? Elle tremble pour le dépôt inconnu qu' elle porte en son sein ; elle tremble pour elle-même. Inquiette, agitée, elle devine jusques dans les embrassemens

p177

d' un époux, qu' un double péril l' environne. Les premières douleurs se font sentir, troublent son ame aimante, et qui voudroit être plus courageuse. La joie de donner un fils à son époux combat ses souffrances ; mais quelquefois aussi elles sont plus fortes, et le doux sourire naît et meurt parmi les larmes. Avec quelle incertitude naïve elle interroge tous les regards et cherche à les pénétrer ! Sa délivrance est-elle prochaine ou éloignée ? A-t-elle encore à payer avec usure la volupté de ses chastes amours ? Quel tigre ne seroit attendri ! Ses gémissemens plaintifs, quoique adoucis par la tendresse, sont encore aigus et déchirans. On reconnoît l' accent d' une ame douce jusques dans les cris que la douleur lui arrache. Momens de terreurs et de troubles, où allez-vous encore la plonger ? Qui pourra exprimer le coup-d' oeil maternel qu' elle jette sur le chirurgien qui attend le terme indiqué ! Il ne peut que l' adoucir, il ne doit pas trop le hâter. Si dans cette opération sacrée de la nature il est ce qu' il doit être, attentif, zélé,

p178

compatissant, il ménage cette tendre mere ; il soutient, il ranime, il redouble son courage ; il l' invite à propos : un effort heureux délivre l' enfant de sa prison ; la douleur est déjà loin ; il n' y a plus que la joie d' une mere, les baisers d' un

époux et les larmes d' un pere.

On ne doit pas considérer la chirurgie comme séparée de la médecine. Les principes curatifs sont les mêmes ; il faut que le chirurgien sache autant que le médecin ; qu' il ne soit pas étranger à la botanique, à la chymie, à l' histoire naturelle ; toutes branches nécessaires de l' art de guérir, et qui se prêtent un jour mutuel sur les fonctions variées qui entretiennent et rappellent la vie.

CHAPITRE 413

instituteur.

Orang-Zeb, empereur des mogols, avoit eu pour précepteur Mullah-Sallé qui, le voyant monter sur le trône, sortit de sa retraite et vint importuner son disciple de

p179

demandes et de sollicitations indiscrettes. L' empereur qui vouloit lui éviter un affront, feignoit toujours de l' oublier. Ennuyé enfin de ce qu' il ne comprenoit pas ce que cela vouloit dire, il lui tint un langage plus ouvert. " que veux-tu de moi, docteur ? Quelle est ton aveugle prétention ? Que je te fasse un des premiers omrahs de ma cour. Ce n' est pas assez d' avoir de l' ambition ; il faut posséder les talens qui en font une vertu. Que sais-tu ? Hélas ! Ce que tu m' as appris. Et certes jamais enseignemens ne furent plus minces. Tu m' as d' abord fait voir mon pays comme le seul de l' univers qui méritât quelque attention, et tu m' as enseigné à mépriser les autres rois comme de petits gouverneurs, qui trembloient au nom de l' Indoustan. Tu abusois ainsi de la crédulité de mon enfance, et tu me disposois à nourrir en moi-même un orgueil aussi dangereux que puéril. Hors quelques pratiques minutieuses, quelques mots sans idées, quelques faits secs et décharnés d' une prétendue histoire

p180

de mon pays, tu as étendu un voile sur tout ce qu' il m' importoit de savoir. Que ne confiois-tu le dépôt de mon éducation à un homme plus habile et plus intelligent que toi ? Ne savois-tu pas que la nature ne doue un enfant d' une heureuse mémoire, que pour

qu' on mette à profit ce tems précieux, comme le plus propre à graver dans son cerveau souple et obéissant, les belles connoissances qui doivent y demeurer fortement imprimées pour la conduite de l' homme pendant le reste de sa vie ? Au lieu de diriger mon esprit avide et qui s' élançoit par instinct vers les grandes choses, tu l' as resserré ; tu l' as presque éteint dans la froide et seche spéculation de misérables mots et de questions vaines qui ne satisfont en rien, et qui ne peuvent m' être d' aucun usage ni dans mon conseil ni dans le cours de ma vie ; tu as gâté mon naturel heureux ; tu as desséché mon imagination, et tu allois faire de moi un sot dangereux sans le secours de la providence qui

p181

a permis que mes yeux s' ouvrissent. Il est vrai que tu ne pouvois me donner ce que tu n' avois pas en toi-même, et que mon pere t' avoit choisi tout exprès ; mais du moins tu pouvois me mettre sur la route, et reconnoissant ton insuffisance, me livrer à ces bons livres que j' ai lu depuis, qui forment l' esprit au raisonnement, l' ame aux choses élevées, et le coeur au sentiment de l' humanité. J' aurois appris alors quelque chose des devoirs de l' importante et redoutable fonction où le ciel m' a appelé. J' aurois pu comprendre ce qu' étoit un prince à la tête d' un peuple, et la chaîne qui lie le trône à l' état et le souverain au sujet. Bien loin de là, tu as mis dans ma tête que j' étois un être isolé, fort et puissant, et que je ne dépendois que de ma volonté. Ainsi tu m' as voulu insinuer la plus grossiere des erreurs et le plus dangereux des mensonges. J' allois me briser sur l' écueil, et en hâtant ma perte, fatiguer des millions d' êtres sensibles qui, au lieu de me bénir,

p182

m' eussent justement détesté. Si dans le nombre de tes idées mesquines, viles et fausses, une seule eût germé dans ma tête, la guerre, la famine et l' étranger dévasteroient actuellement cet empire ; le sang couleroit pour favoriser une de ces sottis rêveries pour laquelle ta langue disputoit avec tant d' opiniâtreté. Dieu a eu pitié de moi et de mon peuple ; il m' a envoyé des conseillers sages, qui en me révélant ma foiblesse, m' ont appris mes véritables forces. Je dois à leurs maximes simples, lumineuses

et amies de l' homme, la délivrance des stupides opinions qui alloient faire de moi un fou barbare. C' est par miracle que j' ai sauvé ma raison du naufrage ; et je frémis des maux dont, sans la providence, j' allois être l' exécuteur et la victime. Retire-toi donc, pauvre imbécille ; va retrouver le village qui t' a vu naître ; acheves-y en paix cette végétation que l' on honore en toi du nom de vie ; ma clémence qui répugne à se figurer un méchant, te fait grace ; bois,

p183

mange, dors ; mais loin de te confier le moindre emploi de mon royaume, je te défends, sous peine de la vie, de vouloir enseigner quelque chose à l' enfant du dernier sujet de mon empire. "

CHAPITRE 414

naissance d' un prince.
il étoit six heures du matin ; *Aletophile*, logé sur le port-au-bled, avoit veillé

p184

jusqu' à quatre heures ; une brusque décharge d' artillerie le réveille en sursaut ; elle tonne sur la greve ; le canon de la bastille lui répond ; son grabat tremble, la maison tremble, et son *Tacite* tombe de sa table éclopée. Il se leve à ce bruit ; des voix confuses percent à travers les ais mal-joints de son étroit domicile ; il ouvre sa porte, il entend

p185

des femmes sur son pallier... *un prince est né d' hier ! ... nous aurons des feux d' artifice.*
-non, dit une autre, on mariera six cents filles.
-descendons, disoit la troisieme, on va répandre du vin dans la place, et faire sauter sur nos têtes des cervelats et des petits pains. -la plus jeune disoit, on dansera ce soir en place de greve. -la cinquieme, est-ce qu' il n' y aura pas une amnistie, pour que je revoie mon frere le déserteur, qui est un

si bel homme ? -est-ce qu' on ne délivrera pas tous les prisonniers pour dettes ? Disoit la dernière.
L' idée des fusées volantes, de la bombance grossière, des violons aigres perchés sur des tréteaux, des illuminations, le tintamarre des cloches ; voilà ce qui occasionoit leur joie désordonnée. Tout-à-coup entre une nouvelle commère, les poings sur les hanches, et qui crie : *je l' ai vu, je l' ai vu.*
-tu l' as vu ? - *oui.* -eh bien ? - *il pleure l' enfant royal ! Il pleure ! ... il pleure !*
(reprit tout bas le philosophe) et rentrant à ces mots dans sa

p186

chambre, prenant une plume, il écrivit sur sa table vermoulue, et son *Tacite* à ses pieds, qu' il ne releva pas :
*il pleure l' enfant royal ! ... oui, pleure ! Un jour tu seras roi... pleure ! Tu hériteras d' une grande puissance et d' un plus grand fardeau. Tu seras le maître d' un vaste empire, et le plus assujéti à de misérables usages. Pleure ! Le monde aura les yeux ouverts sur toi et sur tes actions ; et l' on te demandera le possible et l' impossible : chacun de tes sujets voudra tout obtenir de toi, comme si tu étois un dieu. Tu seras inquiet de tout ce qui se passera dans ton royaume et hors de ton royaume. Tu seras obligé de veiller quand les autres dormiront. Tu auras des peines qui viendront des pays lointains ; et si l' insouciance te saisissoit dans ce poste élevé, point de plus grand coupable que toi.
Pleure ! Celui qui aura le plus de peine à découvrir la vérité, c' est toi ; et il te faudra des efforts surnaturels, pour devenir grand et généreux. On viendra près de toi avec la*

p187

vérité dans le coeur ; mais l' aspect de ton trône et de ta puissance la repoussera. La vérité expirera sur les lèvres de l' homme le plus intrépide et le plus vertueux. Personne ne te la dira ; c' est à toi à la chercher : pleure !
On t' a déjà porté la décoration de la bravoure militaire, lorsque tu prends le tetton de ta nourrice ; et tu as sur tes langes, à côté de ton hochet, cette *croix* que le vieux guerrier couvert

de cicatrices ambitionne et n' a pas encore obtenue.
Passe pour le *cordons bleu* , c' est la livrée du
palais ; mais puisque tes mains enfantines, quand ta
bouche suce encore le lait, touchent à cet ornement
de la valeur, que le soldat achete de son sang, songe
que tu dois le commander un jour ; oui : tu seras le
chef des armées : pleure !
Tu auras à combattre le charme des jouissances les
plus vives et les plus multipliées. On préviendra
tes desirs, tu boiras dans la pleine coupe des
voluptés : pleure ! Que te restera-t-il dans l' âge
avancé ? De tous les plaisirs, le plus grand est de
veiller à la félicité

p188

des humains ; mais ce plaisir te l' enseignera-t-on ?
Tu auras des trésors pour tes armées, pour tes
flottes, pour tes fortifications ; l' emploi de ces
trésors sera légitime : mais tu auras des trésors
superflus pour ta maison... pleure ! Ici une veuve
apporte son denier, là un ouvrier vient avec le
salaire de sa journée ; il te donne la moitié de ce
qu' il a gagné, et avec l' autre il achete un pain
grossier pour sa femme et ses enfans.
Dans la campagne, le pauvre cultivateur vend son lit
pour éloigner le collecteur sévère qui ne fait grace
de rien, et qui n' ose point en faire. L' hiver
viendra, et l' infortuné n' aura point de lit ; tout
cela fera partie de tes millions : pleure !
On te dira que ces images sont fausses et outrées,
et ce sera le premier mensonge par lequel on voudra
te conduire à l' erreur ; et cette erreur deviendra
immense, pour peu que tu t' y livres. Tu trouveras des
adulateurs qui par finesse ont adopté une louange
grosiere.

p189

Quand tu feras ce que le fils de ton esclave fait dix
fois par jour aussi bien que toi, ils diront que tu
as fait une action extraordinaire. Si tu obéis à tes
passions, ils diront, *tu fais bien*. si tu
prodigues le sang de tes sujets comme les eaux des
fleuves, ils diront, *tu fais bien*. si tu
aggraves le poids des impôts, si tu affermes l' air,
ils diront d' une voix intéressée, *tu fais bien*.
si tu te venges cruellement, toi si puissant, ils
diront encore, *tu fais bien*. eh, ne l' ont-ils pas

dit, quand Alexandre dans l' ivresse porta le
poignard dans le sein de son ami !
Les faiseurs de vers et les panégyristes d' académie
vont te saisir au berceau, et ne te lâcheront qu' au
cercueil. Ils t' appelleront un *dieu* , ou du moins
un *demi-dieu* . Ils te suffoqueront de leur encens
vénal ; mais après viendra l' histoire avec son burin
immortel et profond : songes-y !
L' histoire ! Veux-tu ne la point craindre, ou plutôt
la chérir ? Veux-tu contempler sans effroi sa
physionomie majestueuse et sévère ?

p190

Sois homme quand tu seras roi ; aspire avant tout au
nom d' homme. Apprends avec nous à jouir de
l' humanité et de ses plaisirs, de la vérité, de
l' amour, sur-tout de l' amitié plus douce encore ;
sors quelquefois de ton cachot d' or, si tes esclaves
te le permettent ; franchis le seuil où ils
t' enchaînent, et viens goûter quelques-unes de nos
jouissances ; mais oseras-tu forcer la barrière où
ta propre garde semble circonscrire éternellement tes
pas ? Pleure !
Si ma franchise te déplaît un jour, alors je ne serai
plus. Mais je t' aime pour le bien que tu peux faire
aux hommes, pour le mal que tu peux leur épargner,
pour la grande puissance que tu peux diriger en
faveur de la partie souffrante de l' humanité ; car
les grandes et importantes réformes n' appartiennent
plus qu' à des monarques absolus comme toi.
Comme je ne crois pas que la providence qui a
organisé l' aile du moucheron, ait abandonné au
hasard la constitution des états, je

p191

te crois sous l' oeil de la providence. Je l' implore
pour qu' elle te rende juste... mais, quel mot ai-je
prononcé ! Oui, juste. Tu ne dois pas être bon, sois
juste. Tu dois savoir punir, pour ne pas être
complice des désordres. Oui, pleure, enfant royal,
pleure ! Il faudra que tu punisses.
Et moi, sous mes tuiles entr' ouvertes, je remercie
l' être suprême de n' avoir pas reçu le fardeau qu' il
t' a imposé. Je n' ai à combattre que la pauvreté ; et
toi, tu auras à combattre l' adulation, le mensonge,
l' orgueil, ta propre grandeur ! Quand je t' aurai
payé le tribut, tu me devras le repos.

Pour que ton élévation ne soit pas dangereuse à toi-même ni aux autres, songe dans tout ce que tu signeras, (et que de papiers ne te fera-t-on pas signer !) songe à la nécessité que tout ce qui respire soit nourri ; car telle est la loi primitive, la loi antérieure à toute convention humaine. Si la misère étoit le partage d' une grande portion de ton peuple, ton diadème seroit déshonoré, et ton nom

p192

inglorieux périroit dans la mémoire de l' ami des hommes.

Le premier qui a dit en politique, *la nécessité est mere de l' industrie*, a créé un adage pour un tyran. L' industrie ne sera jamais la fille de la nécessité. La misère abat, énerve ou désespere, pousse au crime ; et tous ceux qui désolent la société, sont plutôt mus par le besoin extrême, que par la soif des richesses. Voudras-tu diminuer le nombre des forfaits ? Sache multiplier les subsistances, et laisse à chacun son industrie, sans la vendre ni la grever. C' est l' intérêt des riches ; car quand ils s' obstinent à tout concentrer dans leurs mains avides, à les fermer impitoyablement, le pauvre, poussé à bout, finit par les leur ouvrir de force.

Si ton autorité parvient à détruire toutes les tyrannies dans ton empire ; si tu fais trembler réellement les petits oppresseurs qui sous ton nom fouleroient la liberté, un cri unanime bénira ton autorité, et la rendra plus puissante et plus sacrée. Mais si, par

p193

erreur ou par foiblesse, tu ne régnois que sur des courtisans qui régneroient sous toi... oh, quelle domination plus formidable que le despotisme même ! Pleure !

Que l' éternel moteur des destinées humaines te prête de ses lumières et de sa force. Tu es né dans une heureuse époque : béni le siècle ! Le siècle travaille pour toi, le siècle s' éclaire de jour en jour, le siècle te prépare, t' amasse des idées neuves et saines. *Frédéric* et *Catherine* te montrent la hauteur de leur génie, tu n' auras guère qu' à savoir lire ; mais voudras-tu lire ? Lis, je t' en conjure ; lis ce qu' ont fait de grand et de

magnanime, sous un ciel moins heureux que le tien,
Catherine et Frédéric .

Quel trésor pour ta puissance que ces lignes muettes
que nous traçons à l'envi pour te faire entrer dans
tous les chemins de la véritable gloire ! Elle est
connue enfin. Quel que soit ton orgueil, ces lignes
ne le blesseront pas. Ce n' est plus un homme qui te
parlera, c' est un livre ; aurois-tu peur d' un livre ?

p194

S' il te touche, tu le rapprocheras rapidement de ton coeur généreux ; mais tu pourras l' en écarter avec la même facilité, si... ah, ne tremble point un jour d' ouvrir un livre ! Par cette voie tranquille et respectueuse, la vérité, dont le son direct auroit effarouché ton oreille superbe, pénétrera ton ame à loisir ; et comme il te sera aisé de jeter là cet écrit moniteur, tu l' écouteras avec plus d' attention et de confiance peut-être ; tes regards, par ce moyen simple, descendront jusqu' aux classes inférieures que l' on n' oublie que trop dans ton palais ; car ce sont les racines obscures qui nourrissent le superbe feuillage dont l' arbre se glorifie. Ton opulence sort de ces canaux secrets et vivifiants ; et pourquoi ne verrois-tu que la tige ? Lis, quand ce ne seroit que pour entendre le contraire de ce qu' on te dira tous les jours. Ne te refuse pas à ce contraste. Qui te parlera sans fard et à chaque instant, quand tu voudras l' écouter ? Un homme qui n' a aucun intérêt de te tromper, qui vit loin

p195

de toi, qui ne t' a jamais vu, qui ne t' approchera jamais, qui est dans la tombe, ou près d' y descendre. Il t' apporte ce que ses yeux, son expérience, son entendement ont colligé ; il te l' offre gratuitement : il te donne ces vrais et libres avertissemens, dont nulle condition d' homme n' a si grand besoin que ceux-là qui soutiennent une vie publique.

Tu entendras le *oui* et le *non* dans le même instant, parce que tu seras nécessairement environné de ces hommes qui ne veulent rien dire, ni de vrai, ni de faux ; qui enveloppent toutes leurs idées d' un art tellement compliqué, que l' administrateur doit rester dans une irrésolution éternelle ; et c' est ce qu' ils cherchent pour faire pencher adroitement la balance du côté de leur subtil amour-propre. Il est important néanmoins que l' administrateur d' un vaste empire se décide, et avec fermeté ; car l' indécision est la mort de l' ordre politique et du bien général ; et plus un état a de poids, plus les balancemens obliques lui font perdre de sa

p196

majesté, de son équilibre et de sa force.

Lis et compare dans un secret examen. N'oublie pas l'histoire des républiques, qui te fera rêver. Les livres te décideront mieux que tes conseillers. L'imprimerie, présent d'une main divine, t'enseignera le métier de roi, l'art de faire marcher la persuasion avant les actes législatifs. Elle te dira des vérités fortes, et te les dira d'une voix douce. Sortis de dessous la presse, les traits les plus marqués n'auront plus de licence ; et quand même l'expression citoyenne (qui s'enflamme à notre insu) ne seroit pas toujours modérée, serois-tu moins puissant pour entendre une fois un langage libre et républicain ? Il doit être tel pour mieux t'instruire. Tu le compareras ensuite aux phrases oratoires, où la vérité pusillanime sortant avec crainte du sanctuaire des loix, se prosterne à tes pieds, parce qu'elle se sent gênée en ta présence, et qu'elle n'attend que le moment où tu la renverras loin du trône. Lis ; choisis tes amis parmi les livres ; des

p197

noms chers au genre humain pourroient-ils t'être odieux ? Choisis parmi les projets entrepris pour le bien public, parmi les idées heureuses et nouvelles qui régénèrent les empires. La marche de l'esprit humain est empreinte sur le globe ; les étincelles jaillissent sur des points jadis obscurs ; ton royaume est inondé de lumières utiles ; elles veulent monter jusqu'à ton trône ; appellerois-tu la nuit ? Il n'est plus temps, tu y perdrois. Sans nos lumières que pourrois-tu, et sans ton pouvoir que seroient nos pensées les plus sublimes ? Des rêves. Lis ; commence une glorieuse association : nos livres ont détruit des préjugés honteux et cruels, ont environné de clarté toutes les faces d'un même objet, t'ont servi avant ta naissance, t'ont aplani la route des grandes et nécessaires opérations. Ne sois point ingrat envers les travaux accumulés des génies bienfaiteurs, promets au siècle de lire, et le siècle te donnera une législation généreuse et toute formée. écris-toi : venez à moi, amis éclairés

p198

de l'humanité ! Et sans te voir nous te parlerons, et sans approcher de ton trône nous y introduirons l'auguste vérité. Elle entrera chez toi, seule, sans escorte, sans dignité ; elle n'aura ni titres ni

cordon ; elle sera invisible et désintéressée, et tu idolâtreras ses charmes purs, dès que tu l' auras connue.

On a dit à tes ancêtres (et ils l' ont cru) que la science de la politique étoit une science abstraite et particuliere, cultivée et connue seulement de quelques heureux adeptes. Pourquoi donc les fautes les plus lourdes, les plus incroyables, se sont-elles multipliées dans l' oeuvre de ces magnifiques penseurs exclusivement éclairés ? Pourquoi ont-ils déployé constamment des efforts immenses et extraordinaires, pour aboutir à zéro ? C' est que, loin des livres, ces hommes présomptueux ont eu des vues partielles, des préjugés d' enfans, des systèmes mesquins et des commis inspireurs plus dangereux encore. On te dira la même chose, on t' abusera.

p199

Les livres, les livres ! Voilà les vrais précepteurs ; l' instruction publique, voilà ton conseil ; le cri de la nation, voilà ton modérateur. Tout est percé à jour ; on a tout vu, tout pesé, tout calculé. De la correspondance dans toutes les parties, un ressort unique, une force d' unité et du bon sens, voilà ce qui l' emportera avantageusement sur la vieille routine, les ruses, les formules, les chimères diplomatiques et les dogmes ridicules de cabinet.

Puissent mes yeux te voir dans l' adolescence, lorsque tes cheveux tomberont en boucles flottantes sur tes épaules, errer dans tes bosquets avec *Plutarque, Rousseau et Raynal* ! Et puisse le suprême modérateur des empires veiller sur tes jours, te les accorder doux et actifs, c' est-à-dire, remplis par le travail consolateur qui élève et fortifie l' ame, et donne à la vie une conséquence qui la fait aimer ! Qui sait remplir les heures, a trouvé la route des vertus. Puisses-tu goûter enfin la pure félicité qui sera due à ton zele

p200

pour la grande prospérité d' un peuple qui mérite le bonheur ! ...

et tandis que le philosophe écrivoit, la populace dans une joie effrénée crioit, buvoit, hurloit, battoit le pavé sous une lourde cadence, se précipitoit autour des roues d' un carrosse, le visage

crotté et sanglant, pour ramasser quelques pièces de monnaie ; le tocsin sonnoit, les versificateurs rimailloient, les voûtes des temples retentissoient de cantiques salariés ; tous les habitans de la ville ne voyoient que les fêtes et les distributions, largesses passagères du trône. Pour lui, entre le canon de la greve et celui de la bastille, il jetoit un coup-d'oeil dans l'avenir, et regardant son *Tacite*, il traçoit ces lignes qui ne ressembleront pas à celles des poètes, et qui les accuseront devant la postérité.

CHAPITRE 415

p201

latiniste.

aujourd'hui le petit bourgeois (qui ne sait pas lire) veut faire absolument de son fils un *latiniste*. Il dit d'un air capable à tous ses voisins auxquels il communique son sot projet : *oh ! Le latin conduit à tout ; mon fils saura le latin.* c'est un très-grand mal. L'enfant va au collège, où il n'apprend rien : sorti du collège c'est un fainéant qui dédaigne tout travail manuel, qui se croit plus savant que toute sa famille, et méprise l'état de son père. On l'entend décider sur tout. Cependant il faut qu'il vive ; quel état va-t-on lui faire prendre, à quoi est-il propre ? Son père n'a point de fortune : on le lance dans l'étude poudreuse d'un procureur ou d'un notaire, et puis voilà mon jeune homme qui postule une place de clerc, de commis,

p202

d'homme d'affaires : le plus souvent il ne l'obtient pas. *oh ! Le latin conduit à tout.* au bout de douze ans, le pauvre père est détrompé, il ne sait plus que faire de son fils ; il lui reste à charge à la maison ; le latiniste ne sait plus se servir de ses bras, il est trop tard pour embrasser un métier, puis ce docteur qui sait quatre phrases de Cicéron croiroit déroger. Inutile à lui-même et aux autres, il va par-tout sollicitant de l'emploi. Il ne connoît ni le monde ni les anciens. Il a fait des thèmes et des versions sous la dictée

de quelques pédans qui font leur classe machinalement, et qui s' intéressent fort peu à leurs disciples, parce qu' ils sont toujours payés, soit que les écoliers apprennent, soit qu' ils n' apprennent pas. Le gouvernement devrait interdire au plutôt ces *colleges de plein exercice* , où il n' y a réellement que l' apparence de l' éducation ; elle semble gratuite ; elle pompe les plus précieuses années de la jeunesse. Les petits bourgeois qui n' ont rien à payer précipitent en

p203

foule leurs enfans dans ces classes stériles, pour les retrouver au bout de dix ans plus sots, plus gauches et plus neufs que s' ils avoient été élevés chez un paysan, qui du moins leur auroit donné l' éducation physique et la connoissance du potager.

N' est-il pas ridicule et déplorable de voir des boutiquiers, des artisans, des domestiques même, vouloir élever leurs enfans ainsi que font les premiers citoyens, se repaître d' une profession imaginaire pour leurs descendans, et répéter imbécillement d' après le régent de sixieme : *oh ! le latin conduit à tout.*

les colleges de plein exercice, indiscretement ouverts à tout le monde, ne font que verser sur le pavé de Paris une multitude d' inutiles sujets qui, avec une éducation ébauchée, vont corrompre tous les états où ils se glissent. Ce fléau s' étend et se propage, et menace la société d' un déluge de fainéans et d' oisifs. Je le répète avec entiere et pleine connoissance de cause, il seroit tems de fermer

p204

ces *colleges* , si le gouvernement ne veut pas que la prochaine génération des parisiens ne soit composée que de parleurs, de libertins, de demi-docteurs, et de toute cette race qui va achever de ruiner la fortune paternelle en vaguant toute l' année dans les spectacles, dans les cafés et dans les mauvais lieux. Interrogez cette troupe vagabonde, elle sort des colleges.

Il faudroit qu' il fût enjoint au petit bourgeois de donner un métier à ses enfans, au lieu de les envoyer sur les bancs de ces classes où tout ces vils régens volent au roi son argent, et à la jeunesse le

tems le plus propre à apprendre des choses utiles. Je n' ai point fait, je le déclare, de chapitre plus important que celui-ci ; et tous les gens sensés et instruits en feront le commentaire. Plus d' un pere en le lisant, dira en gémissant : *il a raison, mon fils a perdu son tems et ses moeurs, parce que j' ai voulu qu' il étudiât au college.* la gangrene augmente dans la petite bourgeoisie ; le mal presse, et

p205

il est tems que l' on y porte remede sérieusement. Les études qui regardent les langues anciennes et les belles-lettres, conviennent peut-être à quelques esprits privilégiés, qui dans la suite en tireront quelques fruits ; mais il n' y a aucun avantage pour l' état ni pour les disciples, à enseigner indistinctement à tous ceux qui se présentent l' *énéide de Virgile* et les *décades de Tite-Live* .

L' université de Paris, qui au lieu de sortir de la fange de ses honteux préjugés, s' y enfonce chaque jour davantage, n' a-t-elle pas délibéré dernièrement qu' il falloit enseigner pardessus le marché à un petit écolier de sixieme *la syntaxe grecque* , pour le disposer à la lecture d' Homere ? Un pauvre enfant revient à la maison avec les livres de Tacite et les plaidoyers de Démosthenes, et il les dépose sur le comptoir graisseux de son pere l' *épicier-droguiste* , ou sur le poêle du *portier* d' un hôtel.

CHAPITRE 416

p206

francs-bourgeois.

espece de pauvres honteux, toujours endimanchés et complètement vêtus de noir, coëffés d' une grosse perruque très-poudrée. Ils vous accostent dans les églises et aux promenades, et vous content à voix basse leur prétendue misere. Ils ont le don des larmes et l' art de la persuasion. Plusieurs se contentent de soupirer avec un geste suppliant, et ce geste muet et expressif vous touche plus que toutes les paroles. Si vous les refusez, ils n' insistent pas

et vous quittent avec un véritable signe de douleur ; vous êtes ému malgré vous ; vous revenez sur leurs pas et leur donnez quelque chose.

Tandis qu' ils jouent leur rôle silencieux, leur femme ou leur maîtresse, mises en demi-dévotes ou en plaideuses, s' introduisent dans les maisons avec des lettres particulieres, qui

p207

commencent par faire l' éloge du coeur compatissant de la maîtresse du logis. à l' aide de quelques circonstances dont elles sont bien instruites, elles demandent quelques secours pour alléger la situation déplorable où elles se trouvent. Le plus souvent elles ne parlent pas pour elles-mêmes, elles parlent en faveur d' une femme en couche, d' un prisonnier, d' une veuve, d' un orphelin. Le fil de leur histoire est tissu de maniere que vous écoutez avec intérêt jusqu' au bout, et que vous déliez les cordons de votre bourse.

Un de leurs stratagêmes est de lâcher par la ville un de leur marmot qui paroît perdu et qui crie qu' il a faim ; la mere éloignée le suit de l' oeil, une bonne ame recueille l' enfant, et le soir arrive la mere éplorée, qui joue, comme la *Dumesnil* , une scene attendrissante. Elle s' accuse, dans son prétendu désespoir et en se frappant la poitrine, d' avoir voulu abandonner son enfant ; mais la nature plus forte, lui a ordonné de voler sur ses traces et de le reprendre, dût-il partager encore

p208

sa profonde misere et expirer de besoin entre ses bras.

La famille attendrie soulage de son mieux la mere et l' enfant. Jusqu' à de faux abbés se mêlent de ce métier, dont les ruses enlèvent aux bons pauvres ce que l' humanité leur avoit réservé.

Il est de ces francs-bourgeois qui depuis vingt ans ne subsistent que par le rôle journalier d' indigent ; et ils s' en acquittent de maniere à tromper les yeux les plus clairvoyans.

Il est donc assez difficile de distinguer un véritable pauvre honteux de ces francs-bourgeois, qui sont très-dangereux en ce qu' ils détournent à leur profit les sources de la charité, trop peu abondantes pour qu' elles puissent s' égarer sans causer un dommage

considérable à la portion de l'humanité qui souffre réellement.

Il faut donc que l'homme charitable sache encore à Paris à qui il adresse son aumône, afin de ne point répandre sur un comédien

p209

ce qu'il destinoit à l'infortune toujours timide, cachée et étrangère à toute espèce de rôle.

CHAPITRE 417

le nouvel enrôlé.

on a remarqué qu'il s'enrôloit beaucoup de jeunes gens le jour que le roi faisoit sa revue. Le spectacle des évolutions militaires, le tambour qui bat, les casques, les drapeaux séduisent la jeunesse, et l'ouvrier obscur, ennuyé d'un travail sédentaire et journalier, brûle de quitter l'atelier pour aller figurer dans ces bataillons bleus qui passent sous les regards du roi.

Il va signer son nom dans un cabaret de Neuilli, et le voilà adjoint aux héros qui vont cueillir les lauriers des batailles. L'artisan a vu tant de soldats assemblés dans la plaine, qu'il n'a pu ce jour-là dompter l'envie d'en aller augmenter le nombre.

Si le roi ne faisoit pas la revue tous les

p210

ans avec ce grand appareil, il perdrait à coup sûr beaucoup de soldats.

Quand cet ouvrier s'est donc vendu dix écus vers la plaine des Sablons, et qu'il a fait enfin ce jour-là un bon repas, le recruteur lui dit le lendemain : mon cher ami, j'attendois la *voiture du régiment*, elle ne vient pas, je ne sais pourquoi ; mais il fait beau, marchons à pied, nous gagnerons de l'appétit. Il ne s'agit en effet que de faire cent trente lieues à pied. à la première journée, le recruteur dit au pauvre fantassin harassé : nous entrerions bien dans cette auberge, mais comment coucher dans des lits où tout le monde a couché ; entrons chez ce bourgeois, il nous donnera de la paille fraîche. Le roi lui a recommandé de nous bien traiter ; s'il ne nous traitoit pas bien, le ministre le sauroit et en

informerait le roi.

On entre dans la maison nue, et l' éloquent recruteur ajoute : mes amis, le roi vous fait servir de la chair crue, parce que chacun suivra son goût ; l' un l' aime rôtie, l' autre bouillie,

p211

celui-ci plus cuite ; faites rôtir votre viande.

Voici un pot de vin nouveau ; c' est assez pour vous rafraîchir ; le vin nouveau d' ailleurs vaut bien le vieux.

Arrivé au régiment, on lui dit le lendemain : mon ami, vous avez parcouru hier la ville, quand vous vous promeneriez encore demain, vous verriez toujours la même chose, autant vaut vous amuser autrement ; allez vous mettre à la muraille. On le fait tenir droit comme un piquet ; on le redresse ; on lui abat les épaules et on lui dit : vous en aurez meilleure grace devant les dames.

La charlatanerie du recruteur est non seulement autorisée, mais encore récompensée. Et ce même homme qui pour la première fois touche une épée, quand il aura été plongé dans *l' esprit de corps* , n' en deviendra pas moins un brave soldat, capable des actions les plus héroïques. Qu' est-ce que *l' esprit de corps* , qui métamorphose un doreur sur cuivre, un marmiteux de cuisine en zélés défenseurs de leur patrie, qui à six mois de là leur fera

p212

planter la baïonnette dans la muraille pour, au défaut d' échelle, escalader ainsi une haute forteresse ? *l' esprit de corps* ? c' est ce qu' on voit, ce qu' on sent, ce qu' il est presque impossible de définir, ce que produit enfin le nom du régiment, où personne ne recule quand il a bu une fois à *la santé du roi* dans un cabaret de Neuilli, le jour d' une revue.

CHAPITRE 418

promenades publiques.

les parisiens ne se promènent point, ils courent, ils se précipitent.

Le plus beau jardin se trouve désert à telle heure, à tel jour, parce qu' il est d' usage ce jour-là de faire

foule ailleurs. On ne voit pas la raison de cette préférence exclusive ; mais cette convention tacite s'observe exactement.

Dans l'allée choisie où reflue la multitude, on s'y embarrasse, on s'y heurte, on s'y coudoie,

p213

et les flots n'y sont pas moins agités que ceux des spectacles.

Tantôt la poignée d'une épée s'engage dans les plis d'un falbala dont elle arrache un lambeau. Tantôt le bout du fourreau s'arrête dans une garniture de *points* et déchire une vingtaine de mailles. Les boutons des habits emportent les fils délicats de la blonde des mantelets, et l'on n'est occupé qu'à faire une profonde inclination aux femmes dont le pied presse involontairement la robe.

Là les douairières ont le tic de faire l'enfant, et les filles de douze ans affectent l'air de l'âge mûr et réfléchi ; de sorte qu'à Paris l'aimable adolescence n'est pas plus de mise dans la société que sur le théâtre.

Point de visage féminin qui ne s'étudie à dissimuler sa date. Que de soins secrets pour dérober les rides naissantes ! Mais le grassement d'une prononciation débile ne sert pas à déguiser les années.

Les filles entretenues ont pris le parti de se mettre très-décemment ; et si elles continuent,

p214

il faudra les connaître pour ne point se tromper, et pour les distinguer d'une honnête bourgeoise.

On s'aperçoit dans toutes ces promenades, que les femmes ont grand besoin de voir et d'être vues.

L'oeil fait à lui seul presque toute la physionomie.

Point de visages gracieux, quelques réguliers qu'ils puissent être, sans l'expression du regard. On

rencontre de ces fronts polis et colorés qui sont des figures fort insipides, faute de l'oeil qui n'exprime pas quelques qualités de l'esprit. L'oeil doit être transparent comme le diamant. Une certaine langueur douce le rend bien plus beau que ne fait la vivacité.

L'oeil ne doit prendre aucune forme géométrique. Les yeux ronds ou absolument oblongs, ou saillans ont peu d'agrément. Comme c'est l'âme qui fait le regard et que les belles âmes sont en petit nombre, les beaux yeux sont assez rares. Il y a le feu de la jeunesse

qui, à un certain âge, leur prête du brillant ; mais
l' on reconnoît que ce sont des yeux passionnés,

p215

et non des yeux qui aient l' expression du sentiment.
Lorsque les plumes flottoient sur les têtes de nos
belles, c' étoit un coup-d' oeil fort agréable que de
contempler du haut de la terrasse des tuileries tous
ces panaches mobiles et ondoyans, qui brilloient
parmi les flots de promeneurs.

Il n' est pas difficile d' y deviner les états. Ici un
gros procureur foule pesamment la terre et brise la
chaise sur laquelle il s' assied ; un abbé légèrement
penché sourit à propos, et sa face joyeuse et chérie
annonce qu' il vit dans une molle et profonde indolence
à l' appui d' un riche bénéfice. Une douairiere
immobile paroît insensible à tout ce qui se passe
autour d' elle. Ici l' on voit des visages étourdis ;
là des fronts soucieux. L' un vient pour se reposer,
l' autre pour se distraire d' un sombre désespoir.
On s' entasse quelquefois dans la partie la plus
désagréable du jardin, et là les groupes tumultueux
qui vous piétinent sans miséricorde

p216

obligent le convalescent et le goutteux à se réfugier
dans des allées écartées et solitaires.
Depuis peu, des filles publiques et bien vêtues se
rangent en plein jour sur des chaises au coin d' un
arbre, et de là raccrochent les passans, non avec le
bras, mais avec un regard qui vous fait baisser la
vue. Elles attendent vers le midi que quelqu' un leur
offre à dîner. Rarement manquent-elles leur coup ; il
y a toujours quelques officiers en semestre, quelques
libertins désœuvrés qui s' en emparent : elles se
rallient entr' elles et se prêtent la main pour
embaucher les dupes et les imprudens, et former ce
qu' on appelle *parties quarrées* .
Cette impudence si visible qu' éclaire encore l' oeil
du soleil, au milieu d' un jardin où l' honnête
bourgeoisie est obligée de détourner les regards ; ce
mépris non voilé des bienséances est ce qui révolte
le plus le partisan de la décence publique.
Il devrait être enjoint à ces créatures d' attendre

p217

du moins l' ombre et les ténèbres, comme elles faisoient ci-devant, afin que le désordre n' eût point ce front scandaleux qui déshonore un jardin royal, et qui force la mere de famille à sortir précipitamment de telle allée et à n' oser aller s' asseoir sur tel banc. La jeune fille à ses côtés, qui tient l' aiguille toute la semaine, n' ose lever les yeux ; elle n' apperçoit que la chaussure de l' altiere courtisane, et cette chaussure suffit pour lui inspirer des envies qu' elle n' avoit pas. Où est donc la récompense de la vertu, se dit-elle à elle-même ?

CHAPITRE 419

hauteur des panaches.

il n' y a pas long-tems que les hautes coëffures, les plumes, panaches, etc. étoient sur toutes les têtes de femmes. Et au spectacle, une rangée de femmes, placées à l' orchestre, bouchoit la vue à tout un parterre ; la même chose

p218

à l' amphithéâtre et dans les loges. C' étoit un vrai désespoir pour les spectateurs : on murmuroit tout haut ; mais les femmes en rioient, et la politesse parisienne se contentoit de gronder, mais n' alloit point au-delà.

Il n' y eut qu' un seul homme, suisse de nation et fort impatienté, qui, tirant une longue paire de ciseaux, fit mine dans une loge de vouloir couper l' excédent qui l' empêchoit de voir ; alors pour s' y soustraire, la dame fut obligée de se mettre derriere et de laisser passer à sa place l' homme qui y consentit très-bien. Ce n' est donc plus le tems où le parterre crioit *place aux dames* , et où l' on ne pouvoit être sûr d' avoir une place au spectacle tant qu' il pouvoit y arriver une femme, fût-elle douairiere ou borgne.

Autrefois l' on ne pouvoit voir ; aujourd' hui l' on ne sauroit entendre ; le caquet de ces mêmes femmes à panache ne discontinue pas pendant toute la piece. On entend sortir des petites loges des voix bruyantes, des éclats de rire ; c' est un babil qui oblige

p219

celui qui veut entendre d' aller ailleurs ; on en fait la remarque tout haut ; les causeuses l' entendent très-bien ; elles se taisent et puis recommencent de plus belle trois minutes après. Elles sentent que la colere des hommes se bornera à quelque réflexion maligne et qui tournera même à leur avantage ; car pendant la petite diatribe on les considere, et le grondeur désarmé finit par rire le premier de son accès de mauvaise humeur. Oh ! Les femmes à Paris ne redoutent dans aucune circonstance le courroux des hommes.

CHAPITRE 420

déménagemens.

les déménagemens ordinaires ont quatre termes : vous voyez tous les trois mois, depuis le 8 jusqu' au 20, des charrettes surchargées de meubles qui circulent pesamment dans tous les quartiers. Ce sont des mutations éternelles ; tel fauteuil délabré, décelant

p220

son ancien service, va du fauxbourg saint-Germain au fauxbourg saint-Antoine. On le promene ainsi depuis dix années qu' il suit son maître errant ; et il faut que toute la ville, bon gré mal gré, voie la chaise percée qui voyage. La duchesse qui passe n' en est pas exempte.

Il y a des gens qui déménagent aussi fréquemment que les *filles de joie* , parce que faisant de nouvelles connoissances, ils transportent autant de fois leur mobilier dans le voisinage qui leur convient. L' un fuit un désagrément de location, et tombe dans un autre pire encore qu' il ne soupçonnoit pas. Tel garçon, dans l' espace de quatre années, a déménagé quinze fois, et ne se trouve pas bien encore ; il faut le suivre à la piste ; il a sauté de rue en rue, ainsi que fait l' oiseau sur les branches de l' arbre. On n' entend que plaintes réciproques entre le principal locataire et les sous-locataires. C' est une sous-division qu' il est difficile quelquefois en justice de débrouiller. Le même

p221

pallier a jusqu' à quatre locataires différens, qui tiennent des baux les uns des autres.

En donnant congé six semaines d' avance, le propriétaire ou le principal locataire a le droit de vous faire vider le plancher. Le terme le plus dur et le plus désagréable pour ces mutations est celui de Noël. Déménager le 8 ou le 15 janvier, transporter ses meubles parmi les brouillards, la neige et les glaces, dans l' espace d' un jour très-court, c' est une rude pénitence imposée aux locataires. Malade ou moribond il faut néanmoins décamper avec son lit ; le propriétaire auroit le pouvoir de mettre tous vos meubles sur le carreau.

Ne pourroit-on pas interdire ce *terme de Noël* , à cause de la rigueur de la saison, et rendre une ordonnance de police, qui remettrait tous les déménagements forcés au printemps ? Les rues de Paris seroient moins embarrassées dans ce mois d' allées, de venues, de visites, et l' on ne verroit pas les meubles ambulans du petit peuple couverts

p222

de neige et auxquels il faudra plus de six semaines pour perdre leur malfaisante humidité.

Le petit peuple est plus pauvre le 8 janvier que dans tout autre temps de l' année, et c' est à cette époque que les hôpitaux se remplissent.

Un pauvre manoeuvre s' est enrichi singulièrement il y a quelques années. Passant par une rue, une vieille femme l' arrête, le fait monter à un quatrième étage, et lui ordonne de sceller dans le mur un pot de grès assez pesant. Dix-huit mois après, passant dans la même rue, il aperçut un de ces écritaux branlans, qui pendent à presque toutes les boutiques : *chambre à louer présentement*. il entra dans la maison et demanda quelle chambre étoit vacante. Celle du quatrième, lui répondit-on ; une pauvre femme qui l' occupoit *s' est laissée mourir* (expression populaire, fort usitée à Paris.) il y a trois ou quatre jours. On a vendu son lit pour l' enterrer. Le manoeuvre dit : cette chambre me

p223

conviendra, et il donna des arrhes, y transporta quelques meubles, et là tout à son aise il détaüha de la muraille le pot de grès où la femme avare avoit entassé son or.

Moralistes, jurisconsultes, philosophes, la succession étoit-elle légitime ? Répondez. Je sais

bien que vous allez tous dire sur le papier,
non ; et vous ferez tous bien de le dire.
Mais pourquoi n' y a-t-il pas une loi qui dans un cas
pareil adjugeroit à l' homme integre une portion de la
somme qu' il auroit rendue, pouvant la détourner
entièrement à son profit et à l' insu de tout le
monde ? La loi n' accordant rien, j' ai peur que tous
les maçons présens et futurs ne s' emparent du tout.

CHAPITRE 421

p224

courses de chevaux.

nous les avons copiées des anglois ; c' est la bête
qui remporte le prix : on fait jeûner le jockey qui
doit conduire afin qu' il pese moins. Les paris
s' ouvrent et il se perd beaucoup d' argent.
C' étoit aussi la manie des grecs : ce peuple attacha
à la vitesse des chevaux un honneur qui rendoit leur
maître célèbre. Qu' on eût couronné celui qui conduisoit
le char, il avoit montré une certaine fermeté et de
l' adresse ; mais le vainqueur parmi nous, n' est-il
pas un peu ridicule lorsqu' il se vante d' avoir su
acheter une cavale plus légère que celle de son
adversaire ?
Euripide autrefois se moqua complètement de ce
singulier vainqueur dans une ode même à sa louange.
Il lui dit en propres termes : *ô fils de Clinias,*
la plus belle des

p225

*victoires est celle dont les dieux n' ont favorisé
que vous ; on vous a vu remporter les trois
premiers prix, être proclamé vainqueur au milieu
des applaudissemens, sans avoir pris la moindre
peine.*

sans avoir pris la moindre peine ? qui se seroit
attendu à une pareille chûte ?
Il est dommage que nous ne soyons pas originaux dans
ce ridicule que nous avons adopté ; mais aussi nous
avons voulu placer une gloire d' éclat dans le mérite
de nos jockeys.
On ne parle donc plus que *du cheval barbe, du petit
duc* ; et le goût des chevaux qui courent a
succédé à l' esprit de la chevalerie entièrement

éteint. On se transporte dans la plaine des Sablons pour voir courir des animaux efflanqués, qui passent comme un trait, tous couverts de sueur au bout de six minutes ; et nous mettons ensuite dans les discussions qui résultent de ces courses, un air de profondeur et une importance qui ont quelque chose de burlesque.

p226

Cette singerie de nos voisins n' a pas rétabli comme chez eux, ainsi qu' on l' eut d' abord imaginé, la perfection des races ; c' est que l' on n' a permis ces jeux olympiques qu' aux princes et aux grands seigneurs. Ils eussent été néanmoins plus utiles dans des rangs moins élevés.

On a fait une petite comédie, dont le sujet est une femme qu' on dispute et qu' on gagne à la course, et ce sujet n' a point paru sortir des bornes de la vraisemblance. Un interlocuteur, homme *d' un très-bon ton* , y dit : *veux-tu recourir la comtesse ?* et comme telle est la maniere de ces *hommes qu' on connoît* , cela a paru délicieux, unique.

CHAPITRE 422

rats.

la quantité de rats qui sont dans Paris, (je ne parle pas de ceux qui logent dans les cervelles) surpasse l' imagination. Cachés

p227

pendant l' hiver le long des quais dans des piles de bois, ils descendent en été au bord de la riviere : là ils sont d' une grosseur démesurée. Des peuplades entieres vivent dans ces souterrains et y forment des excavations remarquables ; ils entrent dans les caves quand la riviere hausse, et y rongent tout ce qu' ils trouvent. Aussi dans ces quartiers voisins de l' eau faut-il une armée de chats pour combattre cette armée de rats. Ceux-ci sont d' une telle stature qu' ils ne tremblent plus devant le plus fier rominagrobis, et le combat se livre à forces presque égales.

Les servantes sont obligées d' accumuler les ratieres, et de redoubler de soins pour dérober la provision de chandelle et les alimens à la dent vorace de ces animaux : ils pullulent au point que plusieurs maisons

en sont incommodées, et de maniere à redouter le sort de l' ancienne égypte.

En vain un grand homme se promene dans les rues avec une longue perche garnie de rats morts que le poison a gonflés ; le

p228

remede est pire que le mal. L' arsenic ou la *mort-aux-rats* indiscrètement répandus dans des caves presque bannales, occasionne trop d' accidens pour qu' on n' en revienne pas à l' animal hypocrite dont *Montcrif* fut l' *historiogriphe* . Aussi tandis que le bas des maisons est habité par une espece rongeante, les toits regorgent de chats et de chates, qui par leurs miaulemens interrompent votre sommeil. Quelquefois dans le jour, au milieu de leurs ébats amoureux, ils tombent dans les cours, et vous recevez sur le dos un matou vaincu que son fort et heureux rival a précipité d' une gouttiere.

L' histoire des *chats perdus* est infiniment intéressante. Dans plusieurs maisons on rappelle les déserteurs, et il seroit contre le droit des gens de les retenir par force ou par ruse ; il est défendu même de les amadouer. On affiche de tous tems les *chiens perdus* ; une dévote a donné l' exemple d' afficher *son chat perdu* , lequel avoit au col un ruban couleur de rose, et l' on voyoit au bas

p229

de cette affiche : *permis d' imprimer et d' afficher.*

Le Noir.

quelquefois dans le cimetiére des innocens, où cinquante mille têtes de morts sont rangées en amphithéâtre, il apparôit un prodige ; c' est une tête de mort qui remue ou qui roule toute seule, et le peuple d' accourir. C' est un rat qui s' est logé dans le crâne, et qui ne peut en sortir aussi facilement qu' il y est entré. Sous ces charniers dont le coup-d' oeil est le plus effrayant qui soit dans l' univers, les rats vivent parmi les ossemens humains, les dérangent, les soulevent et semblent animer ce peuple de morts, qui montre à la génération présente la place qu' elle occupera sur ces gradins, où les débris de l' humanité sont placés, non plus selon les rangs qu' ils occupoient autrefois, mais d' après leur grandeur physique. Ils vont tous former la même terre calcaire. *oui, terre contre terre*, pourroit dire

le plus superbe potentat, en donnant la main à l'homme de la dernière classe. Mais où m'ont conduit les *rats* ?

CHAPITRE 423

p230

portes des couvens.

l'évangile l'a dit : *mangez votre pain avec les pauvres*. les moines étoient autrefois les pauvres ; mais devenus riches, ils font à leur tour des charités. Or voici comme ils mangent leur pain avec les pauvres.

Un tas de gueux s'assemblent le matin à la porte du couvent. Ils sont déguenillés. Le moine ouvre ; il ne les fait pas entrer chez lui, mais il jete dans chaque écuelle un peu de potage, et ces malheureux se chamaillent à qui obtiendra une plus grande portion de cette soupe.

Est-ce là manger son pain avec les pauvres selon l'intention de l'évangile ?

Je voudrais qu'on fit entrer ces malheureux, qu'on les fit manger au réfectoire, qu'on les traita charitablement ; car ce n'est pas manger son pain avec les pauvres, que de leur jeter dans des cibilles de bois de

p231

vieilles croûtes détrempées dans la lavure des assiettes du couvent.

CHAPITRE 424

surfaire.

tout petit marchand vous surfait sa marchandise de près du double : c'est une chose scandaleuse ! Qu'arrive-t-il ? L'acheteur mésoffre. La plus petite vétille est sujette à une longue discussion. Le marchand offriroit sa marchandise à moitié de sa valeur, qu'on lui feroit encore une offre inférieure, parce que les petits marchands ont la réputation de surfairer outre mesure. Comment parvenir, dans le débat, au prix juste ? Celui qui marchande a toujours peur d'être pris au mot ; il temporise, et souvent il

se sauve sans avoir fait l'offre la plus légère.
Ne faudroit-il pas que les marchands s'imposassent
entr'eux la loi inviolable, de mettre un prix fixe
sur leurs marchandises ? Le

p232

tarif une fois arrêté, la confiance respective
renaîtroit.

Passez devant une petite boutique, vous entendrez
entre l'acheteur et le vendeur les mots *sur ma
conscience, sur mon honneur* ; ils sont prodigués
pour la vente d'une canne ou d'un cordon de montre ;
les gestes répondent aux paroles, et l'on se parjure
pour quelques sols. Voilà le négoce d'une infinité de
misérables détailliers qui usurpent les noms de
marchands et même de commerçans.

Les garçons de boutique s'appellent *courtauts*,
parce que le maître les envoie précipitamment après
l'acheteur qui, ayant offert un prix, s'est en allé.
Le boutiquier attend pour voir s'il reviendra ; et
quand il ne revient point sur ses pas, il dit à son
garçon : *cours-tôt après lui*.

CHAPITRE 425

p233

procession des huissiers.

cavalcade assez plaisante. Le lendemain de la trinité,
les huissiers à cheval et à verge, et les huissiers
priseurs montent à cheval, couverts de leurs robes
noires. Ils ont mauvaise grace, et tout le peuple
rit de voir ces suppôts de la justice caracoller,
garder mal leurs rangs, et au moindre choc saisir le
crin des chevaux. Cette main qui griffonne et faite
pour l'écritoire, conduit mal la bride. Leur stile de
grimoire est empreint sur leur physionomie ; ils vont
saluer les principaux magistrats. On dit que les
particuliers qui auroient à se plaindre de quelque
mauvaise manoeuvre, pourroient dénoncer le coupable
subalterne ; mais les chefs les punissent si
rarement, que sur cent plaintes une à peine est
admise.

Comme il faut que la masse du papier timbré

p234

se débite, toutes ces mains qui le noircissent seront toujours encouragées à en vider les magasins ; et si on leur fait quelque réprimande, le plus souvent c' est pour la forme, et six mois après ils recommencent avec plus d' intrépidité que jamais. Sans ces plumes actives, que deviendrait le riche produit de la ferme ?

CHAPITRE 426

débiteurs du bon ton.

un débiteur qui veut être inaccessible est très-commodément à Paris. Il occupe une maison à portier où le créancier est consigné ; jamais monsieur ne sera au logis pour lui. Quand les huissiers viendront pour saisir, ils ne passeront pas la loge du portier.

Les hommes d' un certain rang ont leur homme d' affaires ; c' est à lui que s' adressent toutes les plaintes. Comme il est lui-même intéressé à ne point payer, il est encore plus

p235

insensible et plus inexorable que son maître. Malheur à celui qui ne peut faire révoquer un arrêt de surséance ! Il mourra de faim contre la porte repoussée par le portier, ou bien il sera éconduit par l' homme d' affaires.

Si l' huissier en portant une signification oublie de laisser au portier la pièce de douze sols, la signification est mise au feu, pour lui apprendre une autre fois à connoître l' étiquette.

Rien n' est si dupe des gens du bon ton que le marchand et l' ouvrier. Aucune dette n' est sacrée à Paris pour ce qu' on appelle *gens de condition* .

S' ils font au bout de quelques années l' effort de donner un à-compte, ils semblent faire une grâce.

Telle duchesse doit à des marchands son linge, ses robes, le drap qui couvre ses domestiques ; elle s' en moque, et ce n' est qu' en tremblant que ces marchands viendront réclamer leur dû. On fait en leur présence des rouleaux de louis pour le jeu du soir, et on les congédie assez impoliment.

p236

Un boulanger, à qui un marquis devoit en mourant une forte somme, disoit naïvement en parlant à l' homme d' affaires : *hélas ! Ce grand seigneur, quand j' allois lui demander de l' argent, il me faisoit asseoir du moins à côté de lui. à présent on ne paie pas davantage, mais on n' est plus si honnête.*

CHAPITRE 427

musique des gardes françoises.

musique militaire que l' on emploie depuis peu dans plusieurs cérémonies publiques. Le colonel permet que ses soldats musiciens exercent leurs talens dans toutes les maisons honnêtes où ils sont désirés. Dans les beaux jours de l' été la musique des gardes donne des sérénades sur le boulevard ; le peuple accourt, les équipages se pressent et tout le monde se retire très-satisfait. Cette musique imprime au régiment une distinction qui le fait chérir. Autrefois ce régiment étoit

p237

comme avili par son indiscipline et sa mauvaise conduite ; aujourd' hui il est considéré. Son colonel l' a totalement métamorphosé, et ces mêmes soldats qui commettoient une infinité de désordres sont devenus honnêtes et utiles.

Rien n' est plus propre à attacher le soldat à son métier qu' une musique militaire.

On a trop négligé parmi nous la musique militaire ; nous n' avons pas il y a vingt-cinq ans un seul trompette qui sonnât juste, pas un seul tambour qui battît en mesure, pas une clarinette qui ne fût fausse.

Aussi durant les dernières guerres, les paysans de Bohême, d' Autriche et de Bavière, tous musiciens nés, ne pouvant croire que des troupes réglées eussent des instrumens si faux et si discordans, prirent tous nos vieux corps pour de nouvelles troupes qu' ils méprisèrent ; et l' on ne sauroit calculer à combien de braves gens des instrumens faux et des musiciens ignares ont coûté la vie. Tant il est vrai que dans l' appareil de la

p238

guerre, il ne faut rien négliger de ce qui frappe les sens.

Et si, comme le dit l'abbé Raynal, le roi de Prusse a dû quelques-uns de ses succès à la célérité de ses marches, il en doit aussi plusieurs à sa musique vraiment guerrière.

CHAPITRE 428

louvre.

le louvre semble condamné à ne jamais être fini ; c' en est fait. La destinée de ce superbe monument sera de rester inachevé, comme pour immortaliser à jamais l'esprit des françois, si par hasard l'Europe vouloit revenir un jour de ses premières idées.

Devant cette superbe colonnade, une multitude de petits frippiers étalent en plein air sur la place, des guenilles, des haillons : ce contraste dit encore quelque chose à l'oeil observateur ; c' est l' image de tout le reste ; grandeur et misere, côte-à-côte.

p239

Les trois académies (sans compter celle d' architecture) sont logées dans ce louvre qu' on diroit avoir été battu en ruine, ou avoir échappé à la fureur d' un peuple barbare.

Quelques académiciens et quelques particuliers y ont obtenu un logement ; mais il faut bâtir une espece de maison en charpente dans ces vastes enclos. On trafique de ces logemens qui sont peu commodes, sur-tout par les escaliers qui ne répondent point à la majesté de l' édifice.

Plusieurs peintres de l' académie y ont leurs ateliers, et une multitude de rats leur domicile ; c' est le cortège ordinaire des talens.

Celui qui vient à décéder dans les logemens du louvre, ne peut faire attacher à sa porte une aune de tenture noire. Il faut qu' il déloge sans cérémonie ; on enleve le corps sans qu' il soit exposé, et il est interdit aux murailles de porter les marques lugubres de la douleur de sa famille.

Du Freny disoit à Louis XIV : je ne regarde jamais le louvre sans m' écrier : *superbe*

p240

monument de la puissance de nos plus grands rois,

vous seriez achevé, si l' on vous avoit donné à l' un des ordres mendians pour y tenir son chapitre et loger son général !

c' étoit un si beau plan que ce louvre ! Le château de Versailles l' a fait abandonner ; l' état des finances, le laps de tems, et peut-être même la politique empêcheront toujours que ce premier plan ne reçoive sa pleine et entiere exécution. Les rois de France, selon toute apparence, n' habiteront plus la capitale ; et ce palais qui ne convient qu' à un monarque, n' offrira dans les siecles qui vont suivre qu' une demi-splendeur et des travaux interrompus.

CHAPITRE 429

bréviaire.

un prêtre régulier a toujours son bréviaire en poche ou sous le bras ; il le porte à la promenade et même en voyage ; il affecte quelquefois

p241

de le lire avec attention, et rachete l' ennui que cette lecture lui cause en donnant à cette pratique une sorte d' ostentation.

Depuis que l' on en rit, cette manie de prier devant le monde est diminuée. Eh ! N' est-il pas ridicule de voir dans un carrosse public, un prêtre qui marmote du mauvais latin pour mendier des assistans une certaine vénération ?

Si cette lecture du bréviaire est faite pour se sanctifier, c' est dans la retraite et seul que le prêtre doit méditer ce qu' il lit, et non prendre le tems de la promenade ou d' une assemblée pour se faire remarquer.

Cette infructueuse momerie n' est plus en usage que chez les prêtres stupides ou hypocrites. Ceux qui se respectent, ne livrent plus au coup-d' oeil des railleurs leurs levres mouvantes, leurs signes de croix et leurs coups-d' oeil vers les cieux. Qu' un prêtre dise journallement son bréviaire, qu' il se pénètre de ses charmes touchans, rien ne l' en empêche ; mais qu' il se tienne à l' écart ou dans sa maison.

p242

Il faut bien quatre ou cinq heures de tems par jour

pour dire le bréviaire du diocèse de Paris.
Quiconque a un bénéfice ne doit pas y manquer sous
peine de pécher. Les évêques et les abbés
commandataires le disent en dormant.
*si vous ne dites pas votre bréviaire, il faudra
vous en confesser*, disoit-on à un prélat.
*-sans doute, et c' est bien mon dessein ; car j' ai
plutôt fait de confesser que je ne le dis pas, que
de le dire tout entier.* à l' exemple du prélat,
certaines jeunes parisiennes (quoiqu' elles ne disent
jamais tout) ont opiné que les plaisirs de toute une
année pouvoient fort bien être achetés par un quart
d' heure de confession. Elles se confessent donc dans
la quinzaine de pâques, et jouissent ensuite de leurs
amans onze mois et demi. Que dites-vous de ce calcul ?

CHAPITRE 430

viande en carême.

les boucheries sont ouvertes en plein carême, tant à l'usage des protestans et des malades, que de tous ceux enfin qui veulent faire gras. Il est vrai que le bigot en passant y jette des yeux courroucés, et qu'en rentrant chez lui, il crie contre ce scandale ; mais heureusement que l'administration a senti qu'il convenoit de laisser à chaque estomac et à chaque conscience, la liberté du gras ou du maigre. Les curés des paroisses se prêtent eux-mêmes facilement à la dispense. On remplace l'abstinence par une légère aumône, et tout le monde s'en trouve mieux. Où est le tems où l'on étoit obligé, lorsqu'on vouloit envoyer un bouillon à un malade, de le cacher dans une boîte à perruque ? Dans ma jeunesse, j'ai vu arrêter le dîner du prince De Condé, qu'on lui portoit de son

p244

hôtel au jeu-de-paume de la rue mazarine. Les estafiers de je ne sais quelle juridiction, avoient saisi le potage et les poulardes de son altesse sérénissime. Ces puérités ont pris fin : mais quelques sots gémissent encore sur l'abolition de l'ancienne rigueur qui plaçoit dans les rues des emporteurs de tous les dînés accommodés au gras.

CHAPITRE 431

attrapes.

une des bêtises du peuple de Paris, c'est ce qu'on appelle *attrape* en carnaval. On vous attrape de toutes parts. On applique aux mantelets noirs des vieilles femmes qui sortent pour aller aux prières de quarante heures

p245

des plaques blanches qui ont la forme de rats ; on leur attache des torchons, on sème des fers brûlans et des piéces d'argent clouées au pavé ; enfin, ce qu'on peut imaginer de plus ignoble divertit infiniment la populace.

Pendant tout le carnaval, elle ne parle que d'ordures, et enfante sur ce chapitre mille grossières équivoques, alors elle rit aux éclats. Un *masque* se promène

dans tous les beaux quartiers, sous les fenêtres des dames et des demoiselles, ayant l' air d' être en chemise et sans culottes ; le derriere de cette chemise est chargé de moutarde ; d' autres masques qui suivent, s' empressent avec des morceaux de boudin d' aller au moutardier ambulante, et le peuple de percer la nue en applaudissant à ces dégoûtantes plaisanteries. C' est cependant au milieu de cette capitale, centre du goût et des lumieres, que cent mille individus suivent en foule ces farces qui font vomir, et qu' on reproche ensuite à l' auteur du *misanthrope* (qui fut obligé, comme directeur de troupe, de travailler pour

p246

le peuple,) qu' on lui reproche encore la *procession des seringues* dans *Pourceaugnac* . Les comédiens françois, ces jours-là, ne manquent point de donner *dom Japhet d' Arménie* et autres *scaronades* , et les spectateurs s' amusent fort d' un pot-de-chambre vidé sur la scene d' un apothicaire en attitude, et d' un malade dévoyé qui court à la garderobe avec les grimaces du moment. La canaille rit dans les carrefours, et le beau monde sur les banquettes de velours de l' orchestre et de l' amphithéatre. Préville, comédien du roi, joue la dégoûtante mascarade, tout aussi bien et avec autant de feu que le polisson des rues, et leurs gestes licencieux sont à peu près les mêmes. Parmi ces détestables plaisanteries, une m' a paru plus mauvaise encore. On fagote un

p247

enfant postiche ; il a le dos tourné, le corps baissé, il semble vouloir ramasser à terre une pomme tombée de sa main ; vous passez et souffrant de son attitude, vous ramassez la pomme et la présentez à l' enfant. Aussi-tôt la canaille vous hue ; mais n' est-ce point là huer une bonne action ? Cela ne me semble pas indifférent. Je ne sais ce qui se passoit aux *bacchanales* du peuple romain ; personne n' a fait le *tableau de Rome* : mais dans aucune ville du monde ancien, on ne retrouvera, je crois, les amusemens vils et grossiers de la populace parisienne. Les vendeurs d' estampes n' affichent alors que des figures de garderobe, et les colporteurs qui vendent les billets

de loterie, vous en offrent d' imprimés (je ne sais si c' est avec approbation) où il y a dessus : *loterie d' étrons, gros lot*, 100000 liv. Signé, *Gobetout*. la populace fait vraiment pitié dans ces trois jours de carnaval ; tous ses divertissemens ont une empreinte de sottise et de vilénie qui rapproche leur goût de celui des pourceaux.

p248

Il paroît que ce pauvre peuple ne songe point à recourir désormais à de plus ingénieuses inventions ; peut-être l' entretient-on exprès dans ces ineptes orgies.

Oh grecs ! Grecs ! Si souvent et si mal à propos cités par nos pédans, puisqu' on compare incessamment Paris à Athenes, dites, vos bouquetieres et vos artisans, du tems de Démosthenes et d' Alcibiade, admettoient-ils dans leurs plaisirs ce mélange honteux ? Non : et pourquoi ? Parce qu' il y avoit à Athenes une tribune et des orateurs publics, qui eussent fait rougir les vendeuses de poisson, si... mais où vais-je m' embarquer ?

Au nouvel an, on voit aussi des *attrapes* chez les confiseurs de la rue des lombards : celles-ci n' ont qu' un caractere enfantin. On donne aux boêtes à *bon-bon* toutes sortes de forme ; *artichaud*, *tison-brûlé*, *bout de tabac*, *bottes d' asperges*, et les boêtes dans leur figure variée et bizarre indiquent quelquefois un rapport avec les événemens du jour. Un de ces confiseurs ne s' étoit-il pas avisé, il

p249

y a dix ans, de placer une petite tête de Louis Xv en sucre sur un baril de pastilles ? La police n' eut que le tems de déménager la boutique sucrée. Puis vous voyez au premier étage le *siege de la grenade* , décoration de dessert. Bombes, mortiers, canons, fusils, murailles, drapeaux, soldats, général, tout est à croquer ; le même dessinateur préparoit déjà le *siege de Gibraltar* , et comptoit l' exposer à l' admiration des curieux ; mais il faudra qu' il refonde ce rocher imprenable.

CHAPITRE 432

mets hideux.

au détour de cette rue, dans cette étroite échoppe, qu'apperçois-je sur ces assiettes mutilées ? Quels sont ces restes où la moisissure a déjà déposé sa première empreinte ? Ces restes, rebut des valets, après avoir touché la bouche d'un évêque qui s'est arrêté par

p250

réflexion pour donner la préférence à un autre morceau, ont été dédaignés des marmitons ; ils sont destinés à descendre dans l'estomac des pauvres, aussi maigres que les marmitons sont gras. Ceux-ci les ont ramassés pêle-mêle et les ont vendus à des regratiers qui les exposent à l'air. Hélas ! Qui en sera friand ? Voyons : *ventre affamé n' a point d' oreilles* ; mais il a des yeux. Sur le soir, un indigent enveloppé d'une redingotte, descend de son grenier et vient acheter ces restes dégoûtants, sur lesquels la valetaille a bavé ; il les cache et les emporte. C'est un honnête homme que des revers ont précipité dans un état obscur ; il est bien moins nourri, moins bien couché, moins heureux enfin qu'un laquais.

L'homme charitable, mais qui craint de mal placer son aumône, devrait se faire l'honorable espion de ces échoppes ; il pourroit veiller à côté de ces plats froids et livides, qui ne peuvent tenter que la famine en personne. à coup sûr, ce sont de vrais infortunés que ceux qui vont là pour y chercher leur

p251

triste nourriture ; à coup sûr, ces acheteurs sont dans le besoin, et dans un besoin réel. Ces graillons, dont la vue offense notre délicatesse, perdrieroient de leur vileté et deviendroient la pierre de touche qui serviroit à distinguer l'homme souffrant de la faim. Donner à propos, est le vrai synonyme de libéralité. Que d'argent dépensé sur le pavé de Paris ! Et parmi tant de riches prodiges, combien distingue-t-on de personnes libérales ? Qu'elles se mettent en embuscade près de ce regrat que la misère silencieuse vient enlever à l'approche des ténèbres, et elles auront bientôt lieu d'être émues et attendries. à Versailles, le regrat n' a point cet aspect révoltant. Ce qui sort de dessus la table du roi et de celle des princes est en entier, et le bourgeois

ne rougit point de s' en nourrir ; puis ce qui a été sur la table des princes, est toujours réputé un morceau sain et délicieux. Le quart de Versailles se nourrit donc des plats servis sur les tables royales, et les cuisiniers de sa majesté ont apprêté

p252

les viandes pour des estomacs vulgaires, auxquels ces mets, chef-d' oeuvre de leur art, n' étoient pas destinés. Des poissons immenses, auxquels on n' a pas touché, n' ont fait qu' un saut de la table de monseigneur le comte d' Artois sur celle d' un chapelier, et vont régaler sa petite famille. Elle se nourrit de mets succulents, et n' a plus besoin de faire une cuisine particulière.

Ce regrad de Versailles n' est donc point désert en plein jour comme celui de Paris ; au contraire, tel y entre l' épée au côté et fait l' emplette d' un turbot, d' une hure de saumon, morceau fin et rare, qu' il n' auroit pu trouver ailleurs sans dépenser beaucoup d' argent ; il se vante d' avoir été *au regrad de Versailles* . S' il parloit des *assiettes publiques* de la capitale, il souleveroit le coeur. Et voilà de ces distinctions qu' il est de mon emploi d' apprendre aux étrangers ; car tout a ses nuances et à l' infini ; nuances instructives, et qui peuvent jeter du jour sur les ouvrages des législateurs et des moralistes. Oui, ils

p253

doivent lire ce chapitre avec attention.

Ainsi donc dans la ville qu' habite le roi, tel officier décoré de la croix, avant que d' aller chez le ministre, se munit d' un poulet rôti, qu' il enveloppe proprement dans un mouchoir. S' il est invité à dîner, tant mieux, son poulet lui servira pour son souper. Il y a à ce sujet une anecdote connue et que je ne rapporterai pas ici, parce que le journaliste de Neuchatel ne veut pas absolument que je raconte des anecdotes, quoique lui-même n' en sache aucune de ce genre.

Mais malgré lui, je dirai encore ce qui se passe au bout du pont-neuf. C' est une faiseuse de *beignets* qui, plaçant sa poêle à frire sur un rechaud exposé en plein air, et dont en passant vous recevez la fumée au nez, emploie, au lieu de beurre, d' huile ou de sain-doux, un *cambouis* , un *vieux-oin* ,

qu' elle semble avoir dérobé aux cochers qui graissent les roues des carrosses. Des polissons déguenillés attendent que le beignet gluant et visqueux soit sorti de la poêle et le dévorent

p254

encore chaud et brûlant à la face du public. Le passant étonné, s' arrête et dit : *il a le gozier pavé*. au reste, on distingue par-tout le parisien en ce qu' il mange sa soupe presque bouillante. Dois-je aussi parler des *vendeuses de marrons et de châtaignes* , qui, tout à côté, les font rôtir ou bouillir ? Elles glapissent du matin au soir, criant : *tout chauds, tout brûlans*. on dit qu' attendu que les fermiers-généraux nous vendent le sel treize sols la livre, (falsifié encore) elles versent, par économie, dans la chaudiere aux marrons un sel qui leur est propre, qui ne vient ni de l' océan ni des mines, et n' est pas encore assujetti à aucun droit. Vous conduirai-je enfin, lecteur, dans ces gargottes de fauxbourgs, obscures et enfumées, où les maçons tenant sous le bras leur morceau de pain enduit de plâtre, ainsi que leurs personnes, vont le plonger dans un chaudron bannal ; ce qui s' appelle *tremper sa soupe* . Il leur en coûte trois sols pour cette

p255

immersion. Quel chaudron ! Quelle soupe ! Mais j' aperçois que j' offenserois votre délicatesse si j' allois plus loin. Rassurez-vous, délicats sybarites, je ne vous dirai plus rien. Il importera sans doute à d' autres de savoir comment le peuple qui travaille le plus vit et se nourrit. Passez ensuite devant la porte d' un hôtel ; on sent de loin une odeur agréable qui anime l' appetit. On se nourriroit presque à la fumée épaisse que la cuisine exhale par les barreaux qui donnent sur la rue. Avancez la tête, trente casseroles sont sur des brasiers ; des cuisiniers en vestes blanches les agitent avec grace ; chaque sauce est interrogée dix fois ; toutes sortes de mets vont couvrir une table où s' assegeront cinq ou six épicuriens qui toucheront à vingt plats d' une dent dédaigneuse, et qui ne songeront seulement pas s' il existe des hommes à qui le nécessaire manque, à raison du haut prix où les riches qui accaparent tout, ont fait monter toutes les denrées.

CHAPITRE 433

p256

s' écrire aux portes.

le beau monde consacre quatre ou cinq heures deux ou trois fois la semaine à faire des visites. Les équipages courent toutes les rues de la ville et des fauxbourgs. Après bien des reculades, on s'arrête à vingt portes pour s'y *faire écrire* ; on paroît un quart-d'heure dans une demi-douzaine de maisons ; c'est le jour de la maréchale, de la présidente, de la duchesse ; il faut paroître au sallon, saluer, s'asseoir tour-à-tour sur le fauteuil vuide, et l'on croit sérieusement pouvoir cultiver la connoissance de cent soixante à quatre-vingt personnes. Ces allées et venues dans Paris distinguent un homme du monde ; il fait tous les jours dix visites, cinq réelles et cinq en blanc ; et lorsqu'il a mené cette vie ambulante et oisive, il dit avoir rempli les plus importants devoirs de la société.

p257

En entrant dans ces différens sallons on y entend les mêmes futilités ; répétitions uniformes, point de franchise ; toutes les opinions sont masquées, et ce n'est jamais au sallon que l'on s'explique. La nouvelle du jour se recommence à chaque visite ; on conte huit fois de suite la même histoire, et la politesse ordonne d'écouter tout ce que le bavard importun, qui s'est emparé de la conversation, se hasarde à dire.

Le sallon s'ouvre et se ferme soixante fois ; les noms entrent ; les robes et les habits s'examinent ; on garde le silence ; on s'esquive, on remonte en voiture pour aller trouver des personnes tout aussi indifférentes, et écouter dans un nouveau cercle ce qu'on sait déjà et ce qu'on a appris sans intérêt. Cette vie ambulante et oisive, suite du désœuvrement, annonce le vuide profond du coeur et de l'esprit ; et c'est ainsi que se passe la vie des gens à équipage. Est-ce la peine d'être pourvu des avantages de la naissance

p258

et de la fortune, pour prodiguer ainsi son existence ?
Et ces personnes affecteront encore du dédain pour des sociétés qu'elles ne connoissent pas : et pourquoi ?
Parce qu'elles dédaignent réellement les sociétés qu'elles connoissent.

Quand le jour tombe dans le *sallon*, le notaire et le gros commis disent aux valets, *des bougies* ; les maîtres des requêtes et les présidens disent, *des lumieres* ; mais les grands seigneurs et les princes disent, *apportez des chandelles* ; et pourquoi ? C'est que le roi dit toujours, *des chandelles* .

Je ne doute pas que, profitant de cette remarque, quelque gentillâtre ne dise bientôt en province dans son châtel démantelé, *des chandelles* . Et j'aurai occasioné un trait comique ; tant mieux, il fera rire.
Il y a d'autres extravagances dans ces coutumes du beau monde. Un laquais va régulièrement tous les matins savoir comment se porte madame une telle ; mais il est de son devoir de ne jamais rendre compte à sa

p259

maîtresse de sa mission. On s'envoie des salutations, des complimens réciproques, et l'on demeure porte à porte.

D'autres femmes ont l'affectation de s'écrire tous les jours de la vie. Ce sont des amitiés excessives, des transports ; on ne sauroit vivre l'une sans l'autre ; on déclare son intimité sentimentale à la face de l'univers. Au bout de six mois on devient de la plus belle indifférence, et ces femmes si affolées ne se reconnoissent plus.

Depuis long-tems on ne fait plus les incommodes visites du jour de l'an ; il n'y a plus que les commis de bureau qui vont offrir leurs hommages à leurs supérieurs qui les attendent ce jour-là, et les reçoivent avec toute la dignité d'un protecteur. Ceux qui ne reçoivent pas de gages ne font aucune visite. On s'envoie réciproquement des cartes par des domestiques.

La petite poste se charge aussi des visites. Le porte-claquette met un habit noir, l'épée au côté, et souleve le marteau des portes

p260

cocheres ; elles bâillent et se referment quand la

carte est glissée. Rien n' est plus aisé, personne n' est visible ; chacun a eu l' honnêteté de fermer sa porte. Le porte-claquette prend par-tout le nom de celui dont il est le commettant.

On se rejette le surlendemain dans la société, et on laisse le cordonnier et le tailleur se donner l' accolade vraie ou fausse, qui étoit encore familière au beau monde il y a quarante ans. Voilà comme on a détruit insensiblement ces gênes futiles qui nous tyrannisoient à des époques renaissantes.

CHAPITRE 434

soeurs grises.

ainsi nommées de la couleur de leur habillement, attachées à différentes paroisses. Elles soignent les pauvres malades, et se répandent par-tout où leurs soins sont nécessaires. Ces soeurs de la charité mettent dans

p261

un jour touchant le triomphe de la religion.

L' humanité souffrante, misérable, dénuée, trouve par leur ministère des secours, des remèdes, des consolations. Eh, quelle différence d' une soeur, livrée à ces honorables et utiles fonctions, à celles qui, dans une retraite inaccessible, passent une vie entière à chanter au chœur des cantiques stériles et inintelligibles à elles-mêmes !

L' esprit de zèle et de charité qui les anime, me pénètre de respect et me fait désirer que ce vénérable institut se propage.

Au moment universellement plus désiré et peu éloigné sans doute, que l' on détruira les vierges folles, (qu' on n' appellera alors plus religieuses) on respectera l' établissement des soeurs grises ; et l' exercice pénible et assidu de leurs fonctions, leur méritera constamment la reconnaissance publique. Si dans les hôpitaux les soeurs qui environnent les lits de souffrance, au milieu de tant de jeunes chirurgiens, pharmaciens, médecins, presque emprisonnées dans des salles

p262

où les atomes subtils, les corpuscules actifs abondent, et soulevant à chaque minute des corps nus,

ont contracté le goût trop vif du plaisir et de la volupté, leurs jouissances ne sont-elles pas un foible dédommagement de leurs veilles, de leurs travaux, de leurs soins renaissans et pénibles ? Le rigorisme le plus outré peut-il s'empêcher lui-même de placer la *charité* à la tête des autres vertus ? Ces soeurs hospitalieres n'en sont que plus compatissantes lorsqu'elles s'attendrissent. Elles entendraient moins l'accent de la douleur, si leur ame étoit fermée à la voix du plaisir. La charité qu'elles exercent avec un courage infatigable, doit suffisamment expier des foiblesses que le lieu, l'âge, les fonctions, la solitude, l'occasion rendent presque inévitables. Elles vivent sous les rideaux, tantôt d'un jeune homme pâle qui souffre et qui reprend bientôt ses couleurs, grâces à leurs soins ; tantôt près d'un vieillard qui leur rappelle un pere chéri. Elles voient tour-à-tour les scenes touchantes de la maladie, de la convalescence

p263

et de la mort. L'éclair fugitif de la vie semble leur en enseigner l'emploi. Leur sensibilité si fréquemment exercée, s'arrêteroit-elle lorsque la présence des douleurs et des infirmités humaines prête encore un nouvel attrait à des plaisirs devenus nécessaires pour contre-balancer l'aspect perpétuel des souffrances, et qui seuls sans doute font supporter des devoirs devant lesquels les trois quarts des hommes frémissent et reculent ? Qui m'expliquera pourquoi toutes les personnes appliquées spécialement à guérir les plaies, à soigner les maladies, et qui vivent avec les êtres souffrans, ont pour les plaisirs des sens, un penchant beaucoup plus vif que celui qui anime les autres hommes ?

CHAPITRE 435

p264

financieres.

si un auteur comique a le dessein de faire une piece intitulée l' *impertinente* , qu'il aille de ce pas visiter deux ou trois financieres. Les femmes de qualité ont de la noblesse, de l'esprit et du tact.

Leurs mots piquans sont assaisonnés d' une certaine grace qui en adoucit la pointe ; mais les financieres sont hautaines et dures, par instinct et par réflexion. L' état de leurs maris, quoiqu' elles affectent de le mépriser, a passé dans leurs coeurs ; et jamais elles n' auront le tour facile et le langage aisé des femmes de qualité ; l' or semble pervertir les caracteres.

La financiere qui craint le reproche fait tout ce qu' il faut pour le justifier. Les femmes de robe ont des ridicules petits ; la financiere a des tons qui décelent la suprême impertinence, l' impertinence raisonnée.

p265

La comédie de *George-Dandin* n' a point guéri les roturiers de la sottise d' épouser des filles de condition. Telle, soustraite à la misere par un mariage fortuné, a cru honorer un bon financier en lui donnant la main. Elle se distingue de son mari, et le croit uniquement fait pour lui gagner des millions. Dans les grands soupers qu' elle donne à de petits seigneurs, elle rougit presque de le voir à table. Elle ne permet pas à son époux de traiter ses enfans comme s' il étoit leur pere, parce qu' alors ces enfans ne seroient plus de qualité. Tous les défauts qu' elle remarque en eux (elle le dit presque ouvertement) procedent du levain vicieux de leur pere. Tout ce qui n' est pas de qualité la fait tomber en syncope. Elle ne sait comment elle a pu venir habiter l' hôtel magnifique de son époux calculateur. Son nom lui cause le plus grand chagrin, et pour lui faire plaisir, il faut en lui parlant la nommer par son nom de fille. Tous les jours elle soupire sur l' opulente roture de son mari. Elle l' écarte autant qu' il lui est possible,

p266

non pas par antipathie, mais par mépris pour cette ineffaçable roture qui lui revient toujours en mémoire. Il seroit trop au-dessous d' elle de demander de l' argent à son mari ; elle lui donne des *mandats* qu' il paie comme un banquier.

Qu' a donc produit la comédie de *George-Dandin* ?

Rien pour le tems actuel, où la finance ayant pris les connoissances et les moeurs du siecle, n' a plus trop de discordance avec le ton de la noblesse : les

dehors rebutans ont disparu, mais le fond est demeuré le même. Il faudroit donc refaire ce sujet, ne plus offrir un imbécille qu' on fait mettre à genoux devant sa femme, mais un homme foible que les vieux préjugés dominant encore, qui se prosterne en esprit devant les aïeux de sa femme, et qui semble demander grace à ses parens d' oser coucher avec elle, tant il est la dupe de ces imposantes expressions, *condition, famille, maison, naissance*, qu' on fait incessamment résonner à ses oreilles pour faire couler son or sur les derniers rejets

p267

d' un arbre généalogique entièrement desséché. Cette extravagance de vouloir épouser une femme qui n' a que des titres, et qui vaine et fiere a l' esprit gâté par ses parens qui lui enseignent à dédaigner l' autorité maritale, est encore assez commune pour être peinte et rajeunie sous des touches nouvelles, analogues au ton, au langage et aux manieres du jour. Il paroît que l' idiôme de notre comédie doit subir tous les trente ans une entiere métamorphose. Le fond du tableau a beau être vrai, il n' y a que les nuances, et il y en a à l' infini, qui déterminent l' exacte ressemblance. Aucun personnage de Moliere n' a plus parmi nous sa physionomie complete.

CHAPITRE 436

p268

domestiques de louage.

vous arrivez à Paris sans domestiques, vous en trouvez un ou plusieurs pour 40 sols par jour. Ils s' emparent volontiers des étrangers qui ne connoissant pas la ville, leur remettent le soin des marchés et des emplettes.

Que font ces domestiques de louage ? Ils vont chez le marchand et lui imposent la loi du partage du bénéfice. Le marchand hausse le prix, et l' étranger achete l' objet au-dessus de sa valeur. Ces domestiques mettent à contribution jusqu' au traiteur ; ils se font payer par le loueur du remise (carrosse de louage qui tient le milieu entre le fiacre et la voiture distinguée.) jusqu' à vingt sols par jour ; ce profit est passé en usage.

Ces domestiques par l'habitude où ils sont

p269

d' avoir affaire aux étrangers, les servent beaucoup mieux que ne feroient d' autres. Ils connoissent toutes les allures des différentes maisons de la capitale ; ils savent où sont placés les serrails, ce qui les meuble et leurs taux respectifs. S' ils vous volent un peu d' un côté, en revanche ils empêchent de l' autre que vous ne le soyez outre mesure. Il y a parmi cette engeance plus d' un vrai Gil-Blas ; et les valets de l' ancienne comédie ne se retrouvent plus que dans cette classe. Habiles, adroits, intelligens, ils iront au-devant de tous vos desirs ; ils connoissent les banquiers, les escompteurs, les usuriers, les avanceurs ; ils vous offrent chez les marchands un crédit immense. Ils ne manqueront pas sans doute d' espionner vos actions ; c' est un surcroît d' honoraire qu' ils touchent ; mais que ce soit eux ou de maussades serviteurs, que vous importe. Les autres domestiques sont des machines en comparaison de ces valets actifs et prompts de la langue, de la main et du pied. Aussi

p270

dédaignent-ils d' entrer dans les maisons ordinaires. Ils attendent les colonies qui partent des quatre coins de l' Europe, sachant bien que Paris, comme centre, les recevra infailliblement. Ils soupirent ardemment après la paix, tems de leurs triomphes et de leurs conquêtes. Ils en font. Plusieurs accompagnent les maîtres qu' ils ont servis par hasard, et montrent au nord étonné toute l' ascendance d' un esprit gascon ou d' un génie languedocien, qui après avoir commencé son cours en Dauphiné, est venu l' achever à Paris. Ils ont vu autant d' hommes que de pays. Tout vu, tout considéré, il vaut mieux encore qu' un étranger se laisse conduire par un domestique de cette espece, que de tomber entre les mains de ces abbés souples, et de ces égreffins subtils, qui sont à la piste des nouveaux débarqués, et qui les conduisent dans des maisons, soi-disant honnêtes, où la maîtresse et les filles du logis complotent

p271

vertueusement contre leur bourse, et se moquent ensuite de celui qu'elles ont dépouillé.

CHAPITRE 437

enlevemens.

je marche tranquillement dans la rue ; un jeune homme assez bien mis me précède. Tout-à-coup quatre estafiers sautent sur lui, le tiennent à la gorge, l'entraînent, le pressent contre la muraille ; l'instinct naturel m'ordonne d'aller à son secours, un tranquille témoin me dit froidement : *laissez, ce n'est rien, monsieur, c'est un enlèvement de police.* on met les menottes au jeune homme et il disparaît.

Je veux entrer dans une petite rue, un homme du guet est en sentinelle. J'aperçois un ramas de populace qui regarde aux fenêtres. Qu'est-ce cela, monsieur ? *rien*, répond-il, *c'est une trentaine de filles publiques qu'on*

p272

enleve d'un coup de filet ; et les filles en fontanges de toutes couleurs défilent, conduites par des soldats du guet qui les tiennent galamment par la main, le fusil baissé.

Il est onze heures du soir ou cinq heures du matin ; on frappe à votre porte, votre domestique ouvre, votre chambre se remplit d'une escouade de satellites, l'ordre est précis, la résistance est superflue ; on écarte de vous tout ce qui pourroit vous servir d'armes, et l'exempt qui n'en vantera pas moins sa bravoure prend jusqu'à votre écritoire pour un pistolet.

Le lendemain un voisin qui a entendu du bruit dans la maison demande ce que ce pouvoit être ; *rien, c'est un homme que la police a fait enlever. -qu'avait-il fait ? -on n'en sait rien ; il a peut-être assassiné ou vendu une brochure suspecte. -mais, monsieur, il y a quelque différence entre ces deux délits. -cela se peut ; mais il est enlevé.*

on vous a arrêté, mais on ne vous a point montré l'ordre ; on vous a mis dans une voiture

p273

fermée, vous ignorez le lieu où l' on va vous conduire ; vous irez visiter les murs et les cachots, ou de la bastille, ou de Charenton, ou de Pierre-En-Cise, ou du Château-Du-Ham, ou de Saumur, ou de Lourdes.

D' où part l' arrêt de proscription ? Vous ne pouvez le deviner au juste.

Il n' est pas nécessaire de faire un gros volume contre les lettres de cachet. Quand on a dit, *c' est un acte arbitraire*, on en peut tirer sans peine toutes les conséquences possibles. Mais tous les enlevemens ne sont pas également injustes ; il est une multitude de délits secrets et dangereux qu' il seroit impossible au cours ordinaire des loix de connoître, d' arrêter et de punir. Quand le ministre n' est ni séduit ni trompé, qu' il n' obéit pas à des passions particulieres, à une prévention aveugle, à une sévérité déplacée, il a pour but souvent d' éloigner un perturbateur, un citoyen turbulent ; et la police, telle que la machine est montée, ne sauroit marcher aujourd' hui sans cette force prompte, active et réprimante.

p274

Il seroit seulement à desirer qu' il y eût ensuite un tribunal particulier, qui pesât dans une balance exacte les motifs de chaque enlevement, afin qu' on ne confondît pas l' imprudence et le crime, la plume et le stilet, le livre et le libelle.

Les inspecteurs de police déterminent pour leur part beaucoup d' enlevemens subalternes, en ce qu' ils sont crus ordinairement sur parole, et que, ne frappant d' ailleurs que la dernière classe du peuple, on leur concède facilement les détails de cette autorité.

Quelques-uns obéissent à leur humeur, à leurs caprices ; mais qui sait si la cupidité n' entre pas aussi dans leurs démarches, et s' ils ne favorisent pas souvent celui qui paie aux dépens de celui qui ne paie pas ? Ainsi la liberté des misérables et derniers citoyens auroit un tarif, et l' on greveroit de cette étrange imposition la portion nombreuse des *prostituées*, des *joueurs de profession*, des *empyriques*, des *colporteurs*, des *escrocs*, des *chevaliers d' industrie*, etc. Tous gens qui

p275

font le mal et qu' il faut punir ; mais qui en font

encore davantage quand ils sont obligés de payer et d' acheter pendant un certain tems le privilege de leurs désordres.

Pourquoi telle malheureuse se vante-t-elle hautement d' avoir la protection de *monsieur l' inspecteur de police* ? Pourquoi marche-t-elle tête levée au-dessus de ses compagnes en les menaçant même de son crédit ? Elle se tairoit si l' expérience ne lui avoit pas appris, ainsi qu' au *joueur* , à l' *escroc* , que la balance de *monsieur l' inspecteur* a plusieurs poids et mesures, et qu' on faisoit adroitement tomber l' *exemple nécessaire* sur son voisin, quand on avoit su le détourner de dessus sa tête en faisant à *monsieur l' inspecteur* un petit présent ou une petite délation particuliere ; car il se contente de cette derniere monnoie quand il ne peut tirer autre chose : et comme c' est la lime qui ronge le fer, de même c' est la canaille qui sert à dévoiler et à réprimer les turpitudes, les excès, les violences sourdes de la canaille.

Nous avons pris aux anglois leur wauxhall,

p276

leur ranelag, leur wisk, leur punch, leurs chapeaux, leurs courses de chevaux, leurs jockeis, leurs gageures ; quand leur prendrons-nous quelque chose de plus important à saisir, comme par exemple la loi *habeas corpus* ?

CHAPITRE 438

trottoirs.

absolument inconnus jusqu' à ce jour dans les rues de la capitale, malgré l' exemple de Londres, l' on vient enfin d' en commencer un des deux côtés de la nouvelle route du théâtre françois ; mais la faute que l' on a commise, c' est d' y avoir mis mal à propos des bornes qui empêchent les cochers de faire filer les roues de leurs voitures le long du trottoir. Ils les évitent soigneusement, crainte d' accrocher ; ce qui fait qu' au lieu du passage aisé de trois voitures, il n' en peut filer que deux.

On a fait la même faute il y a long-tems,

p277

dans l' endroit le plus étranglé du quai de

l' horloge-du-palais. Deux voitures à cause des bornes y passent à peine ; la borne rétrécit la voie. Quoi de plus visible ? Et comment répète-t-on une erreur aussi capitale ?

Les trottoirs de Londres sont très-bas, et tous sont sans bornes. Jamais les cochers ne font monter leurs roues dessus : le petit parapet suffit pour les en empêcher.

L' on a mis des bornes barrées aux deux côtés de la belle rue de tournon. Des trottoirs de six pouces de haut, et bordés de fer, auroient tout aussi bien callé les roues, et auroient été plus commodes pour les piétons.

La pauvre infanterie demande depuis long-tems cette retraite, pour marcher plus paisiblement dans les rues de cette turbulente ville. Il est possible d' en établir dans plusieurs ; il en est d' assez spacieuses pour cela ; mais c' est en dalle de pierre, et non en pavé, qu' il les faudroit.

Ces trottoirs seroient sur-tout nécessaires aux approches de cette capitale. Dans les

p278

mauvais tems, les chemins à côté de la grande route pavée ne sont pas praticables. Si l' on marche sur la chaussée l' on risque d' être écrasé ; on est donc réduit à cheminer sur la terre fangeuse et glissante : l' homme qui porte des fardeaux tombe et se blesse.

Il est sur-tout un mur funeste qui regne depuis *la barriere saint-Denis* jusqu' à *la chapelle* .

Toutes les hottes à denrées arrivent par-là : plusieurs femmes s' y sont cassées bras et jambes, et cela n' arrive que trop fréquemment.

Les religieux de saint-Lazare devroient bien faire construire à leurs frais, le long de ce mur, un trottoir praticable. Ce présent fait à cette foule de porteurs et de porteuses qui nous amènent les légumes de toute espece, seroit digne de leur bienfaisance, et leur terrain en acquéreroit une nouvelle valeur ; car, prenez-y garde, tout bien fait au public est ordinairement récompensé.

CHAPITRE 439

p279

échoppes.

on vient d' en établir une longue file sur les quais, à raison du profit qu' elles rapportent ; mais elles ne sont pas toutes avantageusement situées. Celles qui sont sur le *quai de la ferraille* et à la descente du pont-neuf, masquent le coup-d' oeil. Ces échoppes ont usurpé la place qu' occupoient deux fois la semaine les jardiniers fleuristes ; de sorte que les jours de marché, ils viennent encore déposer devant ces échoppes, leurs pots à fleurs et arbres de toute espece. Ce quai déjà étroit, se trouve donc fort embarrassé, et la confusion devient si grande qu' on n' y marche qu' avec peine. Une fois jeté dans cette route, il faut poursuivre jusqu' au bout, car il n' y a point de rues de dégagement, ni pour les voitures ni pour les hommes à cheval. Les filoux et les voleurs le soir ont

p280

beau jeu. Ils s' esquivent par l' *arche-Marion* ; et comme le guet ne peut y faire passer ses chevaux, ce quai est dangereux la nuit.

Ces échoppes sont d' une grande incommodité sur le quai le plus passager de Paris ; mais si ces petites boutiques rétrécissent indécemment la voie publique, elles gonflent en récompense la bourse de ceux qui en retirent les loyers. Or le lucre des fondateurs ne doit-il pas passer avant la sûreté et la commodité publique ?

C' est toujours sur le *quai de la ferraille* ou de la *mégisserie* que se promène le recruteur, nourricier des armées royales. Naguere garçon perruquier, il reparoît sur cette arene en uniforme, la tête haute et couronnée d' une aigrette, ayant une longue épée sur la hanche ; il bat le pavé précédé d' un tambour, vante à chaque homme de taille les avantages du service ; cajole la jeunesse, fait rougir le paysan, le vigneron, le laboureur de leur état, et cherche à les dégoûter de leurs travaux.

p281

Un de ces officiers en uniforme arrêtant un jour un campagnard par les lambeaux de son habit, celui-ci le regarda froidement et lui dit : *allons, c' est assez, n' achevez pas de me déchirer.* ces petits détailliers entravés dans leurs échoppes, violent de tout leur pouvoir l' observance du

dimanche. Il se fait ce jour-là, entre les défenseurs de la loi et les infracteurs, une guerre de friperie qui n' est pas étrangere à nos crayons.

Une escouade de guet à pied se promene d' heure en heure pour saisir les quincailleries et les vieilles culottes qui apparoissent en forme d' enseignes ; mais devant l' escouade marche un vigilant précurseur soudoyé par les détailliers et qui avertit de proche en proche de l' arrivée de la garde. L' étalage alors rentre dans la petite boutique ; mais il reparoît soudain quand les fusiliers ont passé.

C' est le jour cependant où l' ouvrier qui a reçu sa paie le samedi soir ou le dimanche matin, achete des boucles, des souliers, des

chemises, une veste, un marteau ; il n' a que ce jour-là pour faire ses pressantes emplettes.

On essaie les culottes dans les allées, et le marché est interrompu par les filles de la maison qui descendent les escaliers pour aller à la grand' messe, et aussi par la garde soupçonneuse qui pousse les portes à demi-fermées.

Ce quai est une vraie foire curieuse, à l' usage des déguenillés ; on y fait troc d' habillemens. Tel entre dans l' échoppe noir comme un corbeau, et en sort verd comme un perroquet. Parmi ces échanges de fripperies, une multitude de femmes tournant et retournant l' étoffe en tous sens, président à des marchés qu' on ne sauroit appeller tacites ni clandestins. Elles aident d' une main officieuse aux vêtemens trop étroits et même aux boutons indociles qui ne rejoignent pas exactement la boutonniere ; elles sont entendues en fait de culottes de peaux, parlent de goût comme des académiciens, et de la *grace collante* que le chamois doit avoir. Elles habillent

de pied en cap le chaland, et pendant l' entretien, elles se ménagent habilement pour le soir un goûter aux porcherons.

Les soldats du guet marchent complaisamment à pas lents, parce qu' ils ont leurs femmes, leurs enfans, leurs amis, leurs parens dans ces échoppes, et qu' eux-mêmes font le commerce quand ils ne sont pas de garde.

ô loi antique du sabbat, que d' atteintes ces marchandes empressées à revêtir leur prochain, ne portent-elles pas à tes réglemens ! Mais avant tout, la pudeur publique doit être respectée ; et c' est bien ici le cas de dire : *nécessité n' a point de loi.*

voilà comme rien n' est perdu à Paris, ainsi que dans le système éternel de la nature. L' atome, la chemise usée, la culotte trouée et le soulier déformé ne périssent point encore ; rien ne s' anéantit ; non, rien ; il se trouve toujours des individus qui entrent avec justesse dans ces moules tout prêts. Ces culottes suspendues invitent les passans, et la tentation est égale au besoin.

p284

Archevêques et magistrats, permettez donc à un manoeuvre de s' enfermer le saint jour du dimanche dans un moule réparé à neuf. Adam avoit les feuilles du figuier, et son petit fils, pécheur comme lui, supplée à sa nudité le long du quai de la mégisserie.

CHAPITRE 440

dépouilleuses d' enfans.

je viens de parler de certaines allées ; en voici d' autres où les femmes dont j' ai à faire le portrait n' y habillent point ceux qui sont nus ou qui attendent un vêtement pour aller à vêpres et de là à la courtille. Au contraire, ces femmes dépouillent des enfans pour s' emparer de leurs habits. Plusieurs allées longues, ténébreuses (et où tous ceux qui entrent semblent à l' oeil des passans être de la maison) ne favorisent que trop dans l' enceinte tortueuse de Paris et dans une si grande population un vol aussi atroce que bizarre.

p285

Ces femmes ont des dragées et des habits d' enfans tout préparés, mais d' une mince valeur : elles épient ceux qui sont les mieux habillés ; et en un tour de main elles s' emparent du bon drap, de la soie, des boucles d' argent, et y substituent une souquenille grossiere.

Les enfans amadoués ou se laissent faire, ou pleurent, ou crient : une complice prend le ton et les manieres d' une gouvernante, les gourmande ; et les passans de dire : *ah, le petit mutin, il faut lui donner le fouet !* que dit le pere quand il revoit son pauvre enfant sous un accoutrement étranger deux fois trop large et où la vermine est logée ? Ainsi disoit le vieil Isaac : *c' est la voix de Jacob, mais ce n' est point sa robe.*

ce brigandage ne pouvoit s' exercer que dans une ville immense et populeuse. Les plaintes réitérées de quelques parens ont fait poursuivre un délit, qui sembloit ne devoir pas se trouver dans la liste des crimes. Une sentence du châtelet a été confirmée par arrêt

p286

du parlement du 8 juin 1779. Elle condamne une raccommodeuse de dentelles à être fouettée et marquée, et renfermée à l' hôpital de la salpêtriere pendant neuf ans, préalablement mise au carcan avec un écriteau devant et derriere, portant ces mots : *dépouilleuse d' enfans.*

CHAPITRE 441

directeur.

un directeur, il y a cinquante ans, formoit encore le personnage le plus important de la société. Diriger les consciences des femmes de qualité, dégrossir une confession, tel étoit son emploi.

Ils sont devenus rares et n' existent plus que chez quelques femmes du second ordre ; les femmes de qualité n' en connoissent guere que le nom. Il faut aller les chercher chez quelques vieilles présidentes ou conseilleres, confinées dans un fauxbourg solitaire. Là, sous le titre de voisin ou d' ami, vit

p287

le béat exilé de la ville. On lui a confié
l' instruction chrétienne de quelques nieces à marier,
et que leur peu de fortune oblige à vivre chez la
tante.

Sa physionomie quoiqu' austere est fleurie, sa soutanne
bien étoffée ; il retrouse avec grace un long
manteau ; ses souliers sont lices ; il a presque la
contenance et la dignité d' un prélat. Les mots de
vertu, de probité, de piété, sont incessamment dans
sa bouche ; il étudie les caracteres, les flatte sans
affectation, et prend peu à peu l' ascendant auquel il
aspire. Bientôt il décide de tout dans la maison, et
c' est à son tribunal que se portent les questions les
plus difficultueuses.

Les nieces craignent de le mettre contre elles, et le
ménagent ; puis il devine tous leurs petits secrets ;
il a soin de vanter la discrétion et il en tire un
parti assez adroit ; il ne répond que quand on le
consulte ; mais il fait si bien qu' on le consulte
toujours. Aussi n' y a-t-il plus rien à repliquer dès
qu' il a prononcé.

Il assigne les confesseurs qu' il faut prendre,

les prédicateurs qu' il faut entendre, les églises qu' on doit fréquenter par préférence, mais il écarte tout ecclésiastique de l' hôtel ; lui seul doit régner, et l' on a soin de ne pas lui faire entrevoir le rabat d' un rival.

à table les meilleurs morceaux sont pour lui, les domestiques le servent avec attention ; il aime le café, les liqueurs, et il les savoure d' un air réfléchi. Si les propos deviennent un peu libres il paroît ne rien entendre, et sa physionomie qui prend un caractere de gravité, manifeste seule qu' on profere des paroles inconsidérées ; il est civil plus que poli, et l' on voit qu' il a pris son parti sur plusieurs objets. Si l' on prononce devant lui le nom de *tartuffe* , on diroit que ce mot lui est étranger.

Il a toujours l' air de marier les nieces ; mais il a le mot de la tante, il n' en fait rien : et comme on croit aisément ce qu' on desire, les nieces s' imaginent toujours qu' il s' occupe d' elles ; il les tient ainsi en haleine avec une présence d' esprit incomparable.

Cette espece d' hommes, qui occupoit les premieres maisons, descend de jour en jour et reflue vers la bourgeoisie.

Ils n' ont plus aujourd' hui le ton grondeur qu' ils avoient dans le siecle dernier ; leur parole est humble et caressante ; ils n' osent éconduire ceux qui leur déplaisent ; ils font seulement remarquer leur modération, leur amour de la paix et la victoire remportée sur leur humeur. Rien ne les choque, et mettant de côté le zele trop ardent qui dévorait leurs dévanciers, ils écoutent, sans une surprise trop caractérisée, les réflexions et les propos de la philosophie moderne.

Les curés sont un peu jaloux de ces indépendans qui vont sur leurs brisées ; mais comme ils sentent que leurs habitués n' ont pas assez de monde pour vivre parmi les personnes d' un certain rang, ils aiment encore mieux voir chez elles un directeur que de n' y appercevoir aucun ecclésiastique.

CHAPITRE 442

p290

sacoches.

longs sacs de toile forte propres à loger les membres épars de *seigneur-million* , (note : quand un million repose majestueusement étendu sur le carreau de la ferme, dans plusieurs sacs et sacoches de différentes grosseurs, l' avare croit lui voir des bras, des jambes, des cuisses, des doigts ; et pénétré de respect et d' amour, peu s' en faut qu' il ne personnifie son idole.) et dont se servent les porteurs d' argent, qui, hélas ! N' en sont pas plus riches.

On les rencontroit tous chargés et suant à grosses gouttes sous le fardeau précieux. Les billets de la *caisse d' escompte* ont diminué tout ce déménagement et remuement perpétuel de sacs pesans et matériels qui alloient de coffre en coffre. à cette marque lourde de la richesse, on a substitué le *porte-feuille* .

p291

Cette *caisse d' escompte* est toujours comme une

Pierre d'attente sur laquelle on examine si le public voudra bâtir de lui-même un édifice de confiance. Il faut en effet que cet édifice devienne l'ouvrage de la nation ; elle a beaucoup de peine à recevoir des idées de *banque* ; elle n'attache aucun sens aux mots *crédit*, *circulation* ; elle craint toujours qu'un second Terrai ne vienne avec sa main de fer tout briser, tout prendre. La défiance presque universelle empêche qu'un établissement utile ne reçoive les dimensions qui le rendroient favorable dans un temps sur-tout où la disette d'espèces monnayées se fait sentir, et où les capitalistes paroissent vouloir thésauriser, pour voir, ainsi qu'ils le disent, *ce que tout cela deviendra*. Le peuple de Paris ne comprendra jamais ce qu'on appelle *banque*, qu'on ne lui en montre le jeu, non en théorie, mais en pratique. *paie-t-on à l'hôtel-de-ville ? Oui, quoique un peu lentement. -eh bien, nous reporterons notre argent au trésor royal.* voilà les

p292

deux extrémités du coup-d'oeil dont il embrasse la *circulation et le crédit*. Dites à ce peuple que la richesse doit résider plutôt dans la tête des citoyens que dans leurs coffres, ainsi que le pouvoir n'agit que parce que chaque tête en son particulier le croit réel, il ne pourra vous entendre ; il donnera tout son argent pour des *parchemins-contrats*, mais il n'échangera point une obole contre un *papier fin*, un *papier-monnoie* qu'on roule, et qui s'appellera *billet de banque*. Il faudra donc changer les noms si l'on veut lui être utile malgré son aveugle opposition.

CHAPITRE 443

p293

fantaisies.
c'est ce qui desseche, ruine et consume les grosses fortunes ; c'est ce qui rend dur et avare ; ce qui empêche d'être compatissant, souvent même d'être juste. Un pavillon bizarre, un jardin ennuyeux, un salon doré et maussade, absorbent l'argent qui

aurait donné des jouissances réelles.

Telle femme a des fantaisies de robes, de bagues, de dentelles, qui surpassent toutes ses autres dépenses.

La fantaisie devient passion. à peine satisfaite, la femme capricieuse en appelle encore une autre plus extravagante. On veut jouir pour l'oeil d'autrui. Ces misères détournent l'homme des devoirs et des plaisirs rendus plus doux l'un par l'autre, et qui lui étoient propres.

Tel est le fléau des riches ; ils sont presque tous fantasques ; et comme les fantasques font

p294

des projets qui n'ont ni base ni terme, ils éprouvent dans leurs rêves le tourment des Danaïdes ; ils ne jouissent point, et ils ont fermé la source de la consolante bienfaisance, pour se livrer à de courtes sensations fausses et illusoires.

CHAPITRE 444

l'air de cour.

la cour est le centre de la politesse, parce qu'elle y donne le ton des usages et des manières. L'air de cour s'imprime dans un garçon de la chambre, dans un petit contrôleur ; et à l'instar des grands seigneurs, ils affectent une contenance modeste, puis reparoissent fiers et superbes. Les valets prennent un ton qui par-tout ailleurs seroit l'excès du ridicule.

On marche des épaules à la cour. Le courtisan salue légèrement, interroge sans regarder, glisse sur le parquet avec une légèreté incomparable, parle d'un ton élevé, préside

p295

aux cercles jusqu'à ce qu'il paroisse un nom qui le réduise au ton général.

La politesse de la cour est-elle si renommée, parce qu'elle vient du centre de la puissance, ou parce qu'elle provient d'un goût réellement plus raffiné ? Le langage y est plus élégant, le maintien plus noble et plus simple, les maximes plus aisées, le ton et la plaisanterie y ont quelque chose de plus fin ; mais le jugement y a peu de justesse, les sentiments du coeur y sont nuls ; c'est une ambition oisive, un

orgueil prêt à faire des bassesses, un desir immodéré de la fortune sans travail, une crainte servile de la vérité.

Là on redoute la vertu du prince ; on lui souhaiteroit des vices, on n' espere qu' en ses foiblesses ; et ce vernis séduisant qui masque l' attitude et orne la parole, cache la flatterie et l' effronterie d' un coeur corrompu.

Parmi le nombre des courtisans se mêlent des aventuriers qui se lancent dans la foule, sont par-tout, publient les nouvelles indifférentes.

p296

Voyez leurs courses précipitées ; ils vont, viennent ; que veulent-ils ? Que demandent-ils ? On n' en sait rien ; ils mourront sans rien obtenir.

Le courtisan qui vous a salué dans la rue, ne vous reconnoît plus au lever ou à la messe.

Que de gens ont broyé inutilement le pavé de la route de Versailles ! Plus d' un courtisan meurt éthique devant l' objet qu' il poursuit et qu' il adore.

Ces courtisans oisifs que l' intérêt dévore, vont en poste à Versaille essayer des mépris, qu' ils reviennent soudain rendre en poste à Paris. Volt.

Le jour que l' on nomme un ministre : c' est le plus grand génie qui ait jamais existé ; rien n' égale sa pénétration, son désintéressement ; l' éloge est outré ; il ne peut l' entendre sans rougir, tout retentit de ses louanges. à quelque tems de là il chancelle ; le dédain, le blâme, l' aigreur attaquent sa personne et ses opérations. On n' a plus rien à attendre de lui, on le déchire avec fureur.

p297

Le ministre le lendemain de sa nomination se trouve, des parens qu' il n' a jamais vus, et des amis qu' il ne connoît pas.

On démêle sur toutes ces physionomies de cour, l' inquiétude que tout l' apprêt du visage ne déguise pas parfaitement ; le ris n' est pas vrai et les caresses sont contrefaites. Le courtisan s' exerce en tout tems à nuire à la réputation de ceux qu' il ne connoît pas, pour savoir mieux nuire à la fortune de ceux qu' il connoît. Cela s' appelle *pelotter en attendant partie* .

CHAPITRE 445

liseurs de gazettes.

voyez-les assis sur un banc aux tuileries, au palais-royal, à l'arsenal, sur le quai des augustins et ailleurs. Trois fois la semaine ils sont assidus à cette lecture, et la curiosité des nouvelles politiques saisit tous les âges et tous les états. Mais tous ces lecteurs ardens et bénévoles

p298

ne savent pas que ces nouvelles sont mutilées, tronquées avant de circuler dans Paris ; qu' un censeur bien payé a sur ces papiers politiques une inquisition illimitée. Ils ne se doutent pas qu' un *bureau* , suprême inspecteur des gazettes, prépare celles qui nourrissent leur crédule simplicité. C' est-là qu' on déchire la page de vérité ; qu' on ordonne de déguiser, de supprimer ; que les événemens sortent tout arrangés par les mains des *rédacteurs* et des *reviseurs* , qui taillent et habillent les nouvelles selon le système et les idées du jour. Aussi la version du lendemain ne sera pas celle de la veille. Le *bureau* aura ordonné des *incidens* , aura effacé, puis réabilité la même phrase, sans trop savoir ce qu' il doit permettre ou empêcher. Un courrier fera vingt voyages pour la structure d' une période ; mais à coup sûr on prendra toujours le parti de rayer, car c' est le plus court. Oh, comme l' on craint le tocsin d' une période indocile ! Mille fois trompé, le bourgeois de Paris le sera encore le lendemain. Il est tellement

p299

né pour l' erreur qu' on lui apprête, qu' il ne s' appercevra pas que chaque ordinaire le remet précisément au même point, et que tous ces faits qu' il prend pour certains, deviennent équivoques quelques jours après, parce qu' on a donné des dimensions étranges à un peu de vérité, et que tout le reste a reçu les couleurs ingénieuses du mensonge. Ne diroit-on pas à chaque *mercure* nouveau, que l' Angleterre est abymée, qu' elle n' a plus ni flottes, ni commerce, ni banque ? On entend dans les cafés des gens qui, la *gazette de France* en main, au plus léger avantage, affirment que le peuple anglois est aux abois ; que dans trois mois il n' en sera plus

question. C' est un épicier du coin qui spécule sur le sucre et le café, qui fait ces belles prophéties ; il le dira le soir à sa femme qui hait les anglais, parce qu' ils sont hérétiques.

Cependant on a passé sous silence, pendant six années consécutives, les opérations de ce peuple énergique, valeureux et fier, qui crée et qui sent ses forces, et dont la situation

p300

politique n' est jamais voilée ; car dans une feuille véridique, le gouvernement annonce avec franchise les revers et les succès de la guerre ; et l' anglais après avoir dit tout haut sa façon de penser, donne volontairement une partie de sa fortune pour les besoins de la patrie. Et pourquoi ? C' est qu' il a pu avoir un avis et le produire en citoyen à ses concitoyens.

Jamais on ne vit chez aucune nation plus de ressources, plus d' intrépidité, plus de nerf, plus de génie. Ses flottes sorties de ses ports comme par enchantement, tiennent du prodige, et la postérité aura peine à croire ce que l' histoire lui racontera, tant le grand ressort de la liberté est fait pour opérer les choses les plus extraordinaires. Et comment

p301

ne pas s' intéresser aux destinées de ce peuple qui offre l' homme sous sa plus noble attitude ? Sa bravoure, ses vertus patriotiques sont dues à son gouvernement. L' Angleterre un bras en écharpe, a combattu la France, l' Espagne, la Hollande, l' immobilité de quelques alliés secrets. Seule elle a contrebalancé trois puissances voisines. Voilà ce que fait un peuple qui a son génie en propre. Le bras est toujours ferme quand notre pensée entière est à nous. Législateurs, étudiez donc enfin cette réaction, et connoissez ce visible rapport.

Lorsqu' un pamphlet véridique vient par hasard à se glisser dans la capitale, le *bureau* frémit, prétend qu' il faut garder un *tacet absolu* sur les événemens qui agitent l' Europe, comme devant nous être étrangers à nous, pauvre peuple, assis aux derniers rangs ; qu' il n' est pas nécessaire que nous ayions une autre feuille que la *gazette de France* , parce que c' est là que sont les idées completes, les faits dans toute leur intégrité ; et

que s' il y a par fois quelques omissions, c' est pour
ne point trop

p302

chagriner les bons citoyens, les rentiers paisibles,
et ne point inquiéter leur sensible patriotisme.
Si vous payez au *bureau* , vous aurez peut-être le
privilege de faire venir du dehors des nouvelles
politiques ; mais elles seront revues et corrigées.
Jamais la vérité nue n' obtiendra son passeport.
Oh ! Que ce *Renaudot* qui, dans le siècle passé,
pressentit le besoin de l' oisiveté, de la vieillesse
et de l' esprit d' observation si rare, (mais pourtant
caché quelque part dans les murailles de Paris)
ouvrit une mine féconde à l' avidité de nos
bureaux modernes ! Tous les commis ont juré de
vivre sur ces gazettes et autres feuilles périodiques,
et ils vivront à leur aise, car la curiosité du public
qui s' imagine toujours qu' on cessera de l' abuser, est
un fond intarissable.
Mais qu' arrive-t-il aussi de tout cet étalage de
mensonges ?
Un bon mot dit à propos renverse en un instant tout
l' édifice de ces gazettes privilégiées.

p303

comment va le siege de Gibraltar ? Assez bien, il commence à se lever. ce mot passe de bouche en bouche ; on le répète au café, au parterre ; tout le monde rit jusqu' à l' épicière, et le public tout-à-coup éclairé sait enfin à quoi s' en tenir.

Quel nom méprisable que celui de *gazetier* , quand on vend le mensonge à la face de l' Europe ; que l' on trahit d' une manière aussi vile les intérêts de la génération présente, et qu' on s' abandonne au mépris de la postérité qui s' avance et qui va flétrir bientôt le soudoyé et celui qui le soudoie !

Ces détails si bien vendus, dont on est si avide aujourd' hui, deviendront dans quinze jours d' une indifférence absolue. à la paix, toutes ces trompettes confuses se tairont ; ces chroniques journalières tomberont dans le plus profond oubli ; l' historien n' y trouvera que des dates et cherchera ailleurs des mémoires que la pusillanimité, la passion et l' ignorance n' auront point altérés. Que l' historien sera sur-tout embarrassé,

p304

quand il lui faudra peindre l' esprit des citadins au milieu de ces grands mouvemens qui exprimoient le sang des nations, et quel degré d' intérêt prenoit l' habitant des villes à ces chocs épouvantables ! Comment tout Paris étoit-il insurgent, sans trop savoir pourquoi ? Ou du moins sans avoir su tirer la moindre conséquence de sa gratuite opinion ? Les noms des généraux américains, et les lieux de la guerre, sans cesse estropiés par un peuple ignorant ; le grand mot de la *liberté des mers* dans la bouche de nos dames ; nos élégans confondant les mâts et les cordages d' un vaisseau, comme s' ils l' eussent monté ; l' Europe tout-à-coup transplantée en Amérique, et le globe couvert d' un pôle à l' autre de républiques naissantes, trouvant chacune leur *Francklin* avec la devise, *eripuit caelo fulmen sceptrum que tyrannis* ; toutes ces créations délirantes faites à un souper libertin par des hommes qu' un exempt subitement entré auroit fait pâlir, oh, quel chapitre grotesque à tracer !

p305

à la nouvelle du désastre que notre escadre éprouva sous les ordres du *comte de Grasse* , le parisien

jeta un cri de douleur et d' indignation ; il ne se fit pas à l' idée de voir entrer le superbe vaisseau *la ville de Paris* dans les eaux de la Tamise. On eût dit que cette commotion alloit imprimer aux esprits un caractere absolument nouveau ; mais le parisien, après les plaintes et les clameurs les plus hautes, retomba tout-à-coup dans le silence qui lui est ordonné.

Depuis sept à huit mois seulement, le fretin des novellistes, à certaines heures, compose des groupes devant les cafés et autres endroits où se lisent les gazettes. Un orateur préposé par la police endoctrine la troupe écoutante ; il est rarement contredit. Osez combattre le harangueur et les leçons dictées qu' il distribue, l' espion averti aura bientôt son oreille à votre bouche.

Ces groupes (que le fusil du guet auroit dispersés autrefois) ont reçu la permission de déraisonner sur le pavé, le pied dans

p306

le ruisseau, au bruit des carrosses qui passent et qui interrompent le zele et l' éloquence de l' orateur ; car la roue écraseroit tout comme un autre ce Démosthene nouveau.

Ce qui étonne le plus, c' est de voir de pauvres diables tout déguenillés se passionner pour une nouvelle récente, et s' en rassasier comme si c' étoit du pain.

Plusieurs se font aides-de-camp et servent à la correspondance des nouvelles qui circulent parmi ces groupes ardents à se nourrir de bavardage, et qui oublient l' heure du souper et leur famille, pour se livrer à la singuliere manie d' écouter et de dire des sottises en plein air.

La police ne leur conteste pas ce rare plaisir ; et c' en est un bien vif pour l' observateur, que d' examiner ces figures grotesques, et d' entendre les réflexions baroques qui enchérissent encore sur les préventions et les erreurs des gazettes les plus anti-anglicannes.

CHAPITRE 446

p307

entresols.

les architectes, dans la construction de leurs hauts et modernes bâtimens qui frappent la vue de tous côtés et dans les rues les plus dédaignées, ont jugé que celui qui occuperait la boutique ne devait avoir au-dessus qu'un cachot pour y séjourner.

Tous ces entresols sont une espèce de cave basse et voûtée, et le plancher est si peu élevé, que la tête de l'homme de la taille ordinaire y touche presque.

Celui qui est obligé de vivre là-dedans en ménage, risque sa santé par le peu d'air qui y circule, sur-tout pendant la nuit lorsque tout est clos.

Comment relever d'une maladie dans un espace aussi étroit ? Comment une femme y peut-elle accoucher et faire ses couches ?

Tandis que l'architecte a affecté de donner

p308

aux premiers étages une hauteur fastueuse, il a écrasé l'entresol. Passé le troisième étage, à mesure qu'il s'est élevé, il a diminué l'air insensiblement, et le septième redevient aussi resserré que l'entresol.

Architectes inhumains ! Vous avez péché ; vous avez adopté l'esprit du riche ; vous avez calculé comme eux : tout d'un côté, rien de l'autre ; vous avez pesé l'air dans une balance avare ; vous avez dit avec cruauté : il ne faut pas plus de place pour un lit. Un homme de six pieds pourra à la rigueur se mouvoir et s'étendre dans ce cachot. Vous avez fait des loges, et non des chambres. Barbares ! Pourquoi vous êtes-vous ainsi prêtés à l'avidité des propriétaires ? Complices de leur dureté insultante, vous avez avili votre art ; il consistait à donner à chaque case de la ruche humaine des dimensions à peu près égales. Voyez l'abeille ; construit-elle ici des alvéoles très-larges, là des alvéoles excessivement resserrés ? Non : son ouvrage est régulier ; et pourquoi ne pas imiter dans vos travaux cet

p309

insecte admirable ? Que ne corrigez-vous les idées basses et mesquines du bâtisseur ?

Architectes ! Vous direz tous, *il n'est pas permis de fabriquer ni de vendre des poignards* ; et au bout de votre compas, après une lente réflexion, vous avez voûté à dix

pieds des ruisseaux infects les cages insalubres
où vous saviez que vos semblables devoient
naître, respirer, croître et vivre.

Vous n'êtes pas aussi coupables que le
fondeur qui jeta en moule son taureau pour
complaire à la tyrannie ; mais vous avez manqué
d'entrailles, de prévoyance, de dignité ;
et vous méritez qu' on vous condamne à
occuper toute votre vie ces entresols, où vous
n'avez fait entrer que tant de rayons de
lumière, et tant de pouces cubes d' air.

Je déclare quiconque aura tracé ces dessins
chiches, et livré ces plans sordides pour
l' élévation de ces nouveaux bâtiments, indigne et
incapable à jamais de travailler à un temple, à
un théâtre, à un hôpital, enfin à tout édifice
vaste et majestueux, fait par son utilité ou par

p310

sa grandeur, pour inspirer l' admiration à la
génération présente ou future.

CHAPITRE 447

vendeur de tisanne.

il porte une fontaine de fer-blanc sur son
dos ; il a un bonnet garni de plaques et de
plumes de héron ; il est ceint d' un tablier
blanc ; il se place dans un passage public,
toujours debout ; il crie incessamment et
interrogativement : *à la fraîche, qui veut
boire ?*

deux gobelets d' argent sont enchaînés à
sa ceinture, de peur sans doute que le buveur
ne les emporte et ne se cache après dans la
foule ; mais la chaîne longue et courbée pend
encore jusqu' à terre. Celui qui boit n' est pas
sûr d' avaler jusqu' à la dernière goutte. Un
passant brusque marche sur la chaîne qu' il
n' aperçoit pas, fait danser le gobelet et la
liqueur ; tout le groupe environnant est
mouillé de l' eau de réglisse qui a échappé aux

p311

levres avides et trompées du nouveau Tantale.
L' eau de réglisse a été bien battue dans

la fontaine éternellement ambulante ; aussi mousse-t-elle d' elle-même ; les enfans, les bonnes, les garçons tailleurs, les écoliers s' attroupent en été autour du vendeur de tisane ; il ne fait qu' ouvrir et fermer le robinet avec une précision adroite, et tous boivent dans le même vase. Le rincer seroit chose longue et superflue ; les buveurs pressés de la soif n' en donnent pas le tems ; on en fait néanmoins le semblant.

Vous seriez sur une échelle de dix pieds de hauteur, que le gobelet enchaîné pourroit encore monter jusqu' à vos levres. Si vous buvez lentement, ce qui n' est pas permis, le vendeur tire la chaîne à lui, et vous avertit de cette maniere que d' autres attendent ; *avalez, vous crie-t-il, c' est du vin de Condrieux, vin de Canarie !* on donnoit autrefois deux coups à boire pour un liard : mais c' étoit dans le bon tems.

p312

Depuis que tout est renchéri, on ne donne plus qu' un coup à boire pour trois deniers ; ce qui fait que quelques bourgeoises économes partagent le gobelet en deux ; moyen adroit pour alléger l' écot.

Pourquoi boit-on à cette petite fontaine, dira l' étranger, au lieu de boire largement aux fontaines publiques ? Il en parle bien à son aise lui ! On ne boit pas aux fontaines publiques de Paris ; c' est la chose impossible ; point de bassin, un robinet très-bas, le plus souvent à sec, en voulant boire on se casserait les dents contre le gouleau.

Ces vendeurs de tisane arpentent le dimanche les champs-élysées et les boulevards, arrosant les bouches qui suffoquent de poussiere. Ils vident leurs fontaines jusqu' à douze ou quinze fois de suite, et gagnent par jour jusqu' à sept francs dans les mois de l' été. L' immobile paquet de réglisse n' abandonne jamais le fond de cette fontaine ; tourmenté par un choc perpétuel, il faut qu' il rende tous ses sucs. Ceux qui veulent avoir la vogue y

p313

ajoutent quelques tranches de citron. Ceux-là on les distingue de loin ; ils sont plus fiers que les autres, et la plume de coq plus élevée voltige sur leur tête ; on les invite et ils font la sourde oreille.

Si le vendeur ment en criant à *la fraîche* , ce n' est pas de sa faute ; il marche le long du mur tant qu' il peut ; mais il y a loin de la riviere aux promenades publiques, et si les rayons du soleil ont fait bouillir l' eau de réglisse, il n' en peut mais. N' a-t-il pas ombragé sa tête d' un panache, comme pour mettre à l' ombre la boisson publique ? Peut-il affaiblir l' oeil du jour, commander à la fraîcheur, donner une boisson à la glace pour trois deniers ?

En hiver il criera à *la chaude* , mais le métier ne vaudra plus rien, et le vendeur de tisane appelant en vain le public sans soif, se fera dans son désespoir rapeur de tabac. Cet abreuveur de populace altérée est quelquefois bel-esprit. Tandis que sa main distribue l' eau mousseuse, sa langue débite

p314

une infinité de *rebus* populaires qui réjouissent le buveur ; il s' interrompt pour rire d' une bouche large au nez de celui qui le désaltère et qui l' amuse : le tout pour un liard. Anatomistes, dites-le moi, comment son gozier docile peut-il suffire à crier sans interruption, à chanter sa marchandise, avec des roulades, des passages et des tons qui me surprennent véritablement ? Le larynx de ces hommes-là est bien remarquable, et leur glotte de perroquet doit avoir, si je ne me trompe, une configuration toute particulière. C' est une voix enfin comme il n' y en a pas dans le reste du monde.

Musique, bons mots, réglisse, ils prodiguent tout ; mais aussi faisant certaines pauses, ils disparaissent et vont au cabaret métamorphoser promptement en vin l' eau fade de leurs fontaines ; en cela, ils ressemblent assez aux vendeurs de morale, qui la crient volontiers en tous lieux, mais qui laissent à d' autres le soin de la savourer.

CHAPITRE 448

p315

la curiosité.

vous avez vu des fontaines portatives qui voyagent. Eh bien, voici un *opéra sur roulette, et qu' on porte à dos d' hommes* . C' est une cassette où sont adaptés ces verres d' optique qui grossissent les objets. Là vous voyez Constantinople, Pékin, Londres, Madrid, la bataille de Fontenoy, gagnée en personne par Louis XV, un combat sur mer, avec la fumée des canons, où le français est vainqueur ; les images passent successivement et l' explication va toujours son train ; elle ne cadre point exactement avec l' objet qui paroît ; la parole va plus vite que le carton coloré mais le directeur est pressé, il faut qu' il donne douze représentations par heure. Tudieu, quel chef-d' oeuvre !

p316

Un rideau couvre les curieux ; il est bombé par le dos sensible des spectateurs. Aux beaux endroits, leur satisfaction perce et le rideau est ému.

L' impatience saisit ceux qui attendent ; ils prennent une moitié de lunette ; le fil de l' admirable histoire est interrompu pour celui qu' on a distrait, et voilà qu' il en commettra toute sa vie une erreur contre la géographie. Le parisien a voyagé sans grande dépense et sans accident ; il a vu au fond de la boîte merveilleuse tous les pays qu' il ne verra jamais autrement ; il se sent plus instruit ; il a une idée de l' océan, d' un vaisseau vogant à pleines voiles sur la mer tranquille ou orageuse ; et la jeune fille, curieuse et réservée, que les vaisseaux de haut-bord intéressent moins, a demandé quand passeroit le *serrail du grand-seigneur* ; il passe, elle s' en retourne avec la confiance qu' il ne ressemble pas tout-à-fait au couvent où l' on retient sa cousine.

C' est ce qu' elle desiroit de savoir ; mais *l' eunuque blanc* l' embarrasse encore. Elle l' a

vu près de la sultane favorite, et elle n' en devine pas davantage. Le grossier explicateur a passé là-dessus si rapidement, et c' étoit-là sur-tout ce qu' elle auroit voulu connoître à fond dans la curiosité.

On jouit des miracles de cette curiosité pour six deniers par dos, égalité de places ; il n' y a ni premières loges ni parterre, et jamais il n' y eut dans ce spectacle de désobéissance formelle à la voix du directeur. Pendant l' intervalle des représentations et des scènes, il joue d' un instrument qui représente tout un orchestre. Il n' y a ni musiciens, ni acteurs, ni receveurs de billets à soudoyer, il est tout lui seul ; maître du physique comme du moral, on voit qu' il a composé l' *explication* ou le *commentaire* de la décoration changeante, et il a pardessus le marché les épaules assez robustes pour emporter son théâtre et le promener dans les différens quartiers où il suppose que le goût regne encore.

CHAPITRE 449

sallon de peinture.

ce sallon est peut-être la pièce la plus régulièrement vaste qui existe dans aucun palais de l' Europe. Il n' est ouvert que tous les deux ans. La poésie et la musique n' obtiennent pas un aussi grand nombre d' amateurs ; on y accourt en foule, les flots du peuple, pendant six semaines entières, ne tarissent point du matin au soir ; il y a des heures où l' on étouffe.

On y voit des tableaux de dix-huit pieds de long qui montent dans la voûte spacieuse, et des miniatures larges comme le pouce, à hauteur d' appui. Le sacré, le profane, le pathétique, le grotesque, tous les sujets historiques et fabuleux y sont traités et pêle-mêle arrangés ; c' est la confusion même. Les spectateurs ne sont pas plus bigarrés que les objets qu' ils contemplent.

Un badaud prend un personnage de la fable pour un saint du paradis ; *Typhon* pour *Gargantua*, *Carron* pour *s Pierre* , un *satyre* pour un *démon* ; et comme le dit l' auteur du poème *des fastes* , l' *arche de Noé* pour le *coche d' Auxerre* . Eh bien ! Ce peuple qui n' a aucune connoissance en peinture, va par instinct au tableau le plus frappant, le plus vrai ; il ne le manque pas. C' est qu' il est juge de la vérité, du trait naturel, et tous ces tableaux sont faits pour être jugés en dernier ressort par l' oeil du public.

Ce qui fatigue et quelquefois révolte, c' est de trouver là une foule de bustes, de portraits d' hommes sans nom, ou le plus souvent exerçant des emplois antipopulaires. Que nous fait la figure de ces financiers, de ces traitans, de ces premiers ou seconds commis, de ces dolentes marquises, de ces inconnues comtesses, de ces présidentes nulles, qui ont les joues enluminées, car il faut peindre les femmes avec leur rouge ; il faut de plus les faire rire. De sorte que le sallon a l' air d' une

assemblée de foux, grotesquement habillés, qui se rient aux nez et se moquent les uns des autres. Puis ces visages semblent dire : j' ai payé par orgueil pour être ici sur la toile ou en marbre. Toutes ces physionomies, que rien ne fait sortir du cercle vulgaire, méritent-elles cette distinction ? Elle ne devrait être accordée qu' aux personnes distinguées par leurs vertus, leurs talens ou par des services rendus à la patrie.

Que le pinceau se vende à l' oisive opulence, à la coquetterie minaudière, à la fatuité hautaine, le portrait peut demeurer dans la salle ou dans le boudoir, mais qu' il ne vienne jamais affronter les regards du public dans un lieu que la nation accourt visiter ! Peut-on voir sur la même ligne le buste d' un guerrier illustre, d' un homme de génie et celui d' un garde-note ?

Pendant l' ouverture du sallon, il paroît une multitude de brochures que tracent tour-à-tour l' envieux, l' ignorant et l' amateur. Chacun

alors a la manie de se connoître en peinture,

p321

et les gens de lettres en général ne s' y connoissent pas, quoiqu' ils affectent aujourd' hui de faire entrer dans leur style beaucoup de termes de cet art. Ce déluge de pamphlets n' empêche pas la foule de se porter aux tableaux critiqués ; et l' enfant qui sourit à la peinture parlante, détruit toutes les objections de l' écrivain prévenu ou difficile. Quand la jalousie s' allume une fois entre les peintres, elle surpasse encore celle des poètes.

Les peintres d' histoire se placent au-dessus des autres peintres, qu' ils appellent peintres de *genre* .

La peinture dans le siecle dernier sembloit n' appartenir qu' à l' église et aux rois ; elle ne travailloit que pour les temples et les palais ; voilà pourquoi les peintres d' histoire sont encore orgueilleux et veulent tenir le premier rang. Il leur est dû toutefois, quand ils ont marié à la belle exécution le choix d' un sujet noble et intéressant.

Si dans notre malheureuse tragédie il y

p322

a toujours un roi ; si ce roi est toujours un tyran, et s' il s' agit toujours de le poignarder, de lui ôter *la vie et la couronne* ; de même, la peinture, comme la tragédie amoureuse de catastrophes sanglantes, a eu la sombre et longue manie des compositions représentant des martyrs, des supplices, des bûchers, des corps mutilés ou brûlés.

Entrez dans une église ; vous ne voyez dans les voûtes que des mines de bourreaux et des saints patiens que l' on torture à loisir.

Le pinceau long-tems conduit par l' esprit fanatique des moines, ou dévoué à l' adulation la plus caractérisée, est revenu enfin à des compositions douces, agréables et touchantes.

Les sujets sont mieux choisis ; ils appartiennent à la morale, au siecle pastoral ou au patriotisme ; et l' oeil n' est plus révolté par ces images de tyrannie et de cruauté, qui

teignent de sang les murailles de nos temples,
dans l' idée d' honorer ainsi les victimes de la
religion : mais si elles jouissent d' un bonheur

p323

ineffable, pourquoi transmettre aux regards
la figure atroce de leurs bourreaux, et en
épouvanter l' ame timide et compatissante qui
vient adorer et prier ?

Les moeurs actuelles nuisent beaucoup aux
jeunes peintres. Ils sont devenus moins
laborieux que leurs prédécesseurs. La trop
grande dissipation dans laquelle ils vivent,
absorbe le tems nécessaire pour les grands
travaux ; puis le libertinage dégrade aussi
quelquefois l' artiste et son génie. Il étoit fait
pour s' élever au sublime ; il amollit son
pinceau, le dénature, le rabaisse à des scenes
communes. Tel qui étoit né pour nous retracer les
faits immortels de notre histoire, fera une
bambochade , où deux petits amours seront
groupés près du fémur d' une nymphe.

On voit au sallon que les peintres françois
ont été fort embarrassés pour peindre
nos têtes poudrées et nos joues enluminées :
mais quand il faut que leur pinceau rende un
conseiller en robe , alors c' est bien autre
chose. Quoi de plus ridicule en peinture, qu' un

p324

homme affublé d' une étoffe noire, ayant
lui-même le visage basané, une perruque vaste
et d' une blancheur éclatante ? Il n' y a rien de
si discordant en couleur ; la nature n' a rien fait
de semblable. Il ne faut qu' une pareille figure
pour tuer un tableau, fût-il parfait d' ailleurs.
Je ne connois rien au monde de plus grotesque, de
plus bizarre, que ces tableaux de
l' *hôtel-de-ville* et de *sainte-Genevieve* ,
où l' on voit de pied en cap les *prévôts des
marchands* et les *échevins* avec leurs
robes traînantes, leurs perruques ébouriffées,
leurs manchettes, etc. L' imagination dans sa
bizarrerie ne sauroit rien créer au-delà de ces
encolures. Prenez le costume de tous les peuples
de la terre, je vous défie de rencontrer quelque
chose de plus risible. Raphaël, le Titien,

Rubens auroient pris ces coëffures moutonnées pour une charge extravagante, une fantaisie inconcevable.

Que le peintre s' abstienne donc désormais de peindre des perruques poudrées et des robes noires. L' habillement des hottentots

p325

seroit cent fois moins étranger au pinceau, et ne le repousseroit pas d' une maniere aussi dure, aussi discordante.

J' en dirois autant du rouge des femmes ; mais cela saute tellement aux yeux, que j' en connois plus d' une qui par instinct n' ont pu se considérer long-tems dans leurs portraits chargés de cette enluminure. Quelque chose leur disoit qu' elles pourroient être ainsi dans le monde, vu l' usage, la mobilité des yeux et des traits du visage ; mais que de plaquer ce *rouge* , ce masque sur la toile, c' étoit vouloir immortaliser tout à la fois le mauvais goût et une tache défigurante.

Le ciel de Paris, dans sa teinte demi-sombre, est peu favorable à la couleur. Les peintres qui arrivent de Rome avec une touche fraîche et brillante, la perdent insensiblement ; et l' on distinguera toujours l' école du louvre à son coloris, en général inférieur à celui des autres écoles.

CHAPITRE 450

p326

boueurs.

ils enlèvent les immondices que le balai domestique pousse dans le coin des bornes ; mais ce balai est mou et insuffisant ; les boueurs écument la ville. Il faut de l' adresse pour passer vite entre leur pelle et leur tombereau. Si vous ne prenez pas bien votre tems, si votre élan manque de justesse, la pelle du boueur se verse dans votre poche. Il faut avoir l' oeil preste et le pied sûr ; car les boueurs en souquenilles, ennemis nés des habits propres, n' interrompent jamais leurs fonctions.

Ne soyez point distrait en passant à côté
d' eux ; ils ne vous voient pas, ils ne songent
point à vous, ils flanquent la boue épaisse
comme de l' eau bénite ; et s' ils nettoient les
rues, ils n' ont point ordre de ne pas faire
jaillir sur les passans de larges éclaboussures.
Le tombereau voiture une boue liquide

p327

et noirâtre, dont les ondulations font peur à
la vue ; elle s' échappe, et le tombereau
entr' ouvert distribue en détail ce qu' il a reçu
en gros. La pelle, le balai, l' homme, la
voiture, les chevaux, tout est de la même
couleur, et l' on dirait qu' ils aspirent à
imprimer la même teinte sur tous ceux qui
passent. Le danger est sur-tout du côté où le
boueur n' est pas ; vous longez avec confiance
une roue immobile, une pelletée d' ordures
vous descend sur la tête.

La putridité morale accompagne pour ainsi
dire l' infection des ruisseaux. Oh, si la pelle
du boueur pouvoit mettre dans le même tombereau
toutes ces ames de boue qui infestent
la société, et les charrier hors de la ville,
quelle heureuse découverte, et combien elle
seroit précieuse à la police !

Les inspecteurs font au moral ce que les
boueurs font au physique. Mais ils n' enlèvent
pas tout ; il est impossible de vivre dans cette
grande ville sans être maculé par la pelle du
boueur, ou par la langue de la bassesse ; il

p328

faut recevoir le coup de la méchanceté comme
le coup du balai, se laver et se taire.

Paris depuis quelques années m' a paru plus
mal-propre qu' il ne l' étoit ci-devant. D' où
vient cette négligence ? Le bourgeois tenu
de balayer sa porte, ne la balaie pas ou la
balaie lâchement. La police avoit établi des
balayeurs, à charge de faire payer à chaque
maison une légère contribution : mais le
bourgeois qui redoute la plus petite taxe, parce
qu' il fait par expérience qu' elle ne fait que
croître et embellir , s' est refusé au
paiement. On attend sans doute que le bourgeois

récalcitrant en ait jusqu' aux oreilles et qu' il crie. Alors il se soumettra de bonne grace à la régie des balayeurs, qui me semblent de toute nécessité. Les servantes et les valets s' acquittent très-mal de cet emploi devant la façade des maisons ; et puis le balai ne va point jusqu' au ruisseau du milieu, parce qu' à Paris, plus qu' ailleurs, chacun est pour soi et qu' on s' y inquiete peu de l' intérêt général. En attendant que ce procès entre la bourgeoisie

p329

et la police soit vidé, le riche qui va en carrosse s' en moque, et la boue ferrugineuse vole sur celui qui ne veut pas payer et sur celui qui paieroit bien volontiers. Les dégraisseurs y gagnent ; mais souvent leur art disparoît devant certaines taches indélébiles, tant les souillures, au physique comme au moral, ont dans cette double fange une empreinte corrosive qui brûle et noircit l' étoffe.

CHAPITRE 451

charrettes.

elles sont toujours trop chargées et au-delà de ce qu' il est possible à des chevaux de traîner. Si le pavé est glissant et qu' il faille monter un pont ou une rue un peu élevée, c' est un train d' enfer ; rien n' égale la brutalité, la stupidité et la barbarie du charretier. Toujours fouettant et jurant, le pavé étincele sous les nerfs tendus et impuissans

p330

des malheureux chevaux qui ne peuvent dompter la résistance du fardeau. Les coups de fouets déchirans qui retentissent tandis que les pieds des chevaux frappent et brisent le grès des pavés, font des rues de Paris une arene de tourmens pour le plus utile de tous les animaux.

Il n' y a point d' anglois qui ne tressaille d' effroi et qui ne soit saisi de douleur, en les voyant traiter si inhumainement. Les charretiers

lui paroissent fort au-dessous des chevaux
qu' ils accablent de coups. Leur dureté
est ce qui retarde leur course ; les mieux
nourrir, les charger moins, voilà ce qui
rendroit leur service plus prompt et plus durable.
Une ordonnance de police, favorable aux
chevaux, seroit-elle déplacée ?

CHAPITRE 452

p331

turgottines.

voitures publiques, ainsi nommées
lors du changement que fit M Turgot dans
toutes les messageries du royaume, à l' aide
d' un privilege exclusif.

La gêne qu' on y éprouve pourroit un jour
faire naître l' idée fausse d' un ministre
exacteur. La caisse de ces carrosses est étroite,
et les places y deviennent si pressées, que
chacun redemande sa jambe ou son bras à son
voisin lorsqu' il s' agit de descendre. Le
marche-pied trop haut est incommode et
impraticable pour les femmes.

Si malheureusement il se présente un voyageur
avec un gros ventre ou de larges épaules,
tout le monde est supplicié, il faut gémir
ou désert.

On fait partir les voyageurs à deux heures
du matin en hiver, afin de dépenser le tems

dans des bureaux vers les quatre heures du soir, et ce pour la visite de quantité de ballots qui ne les regardent pas. Il y a des bureaux où l' on vous tient la carrossée en plein minuit à la belle étoile, dans une cour venteuse, durant tout le tems de la décharge immense des marchandises ; et quand on se plaint, on vous répond que *telle est la volonté du roi* . Le commis insolent se moque du citoyen, en lui fermant la bouche avec ce grand mot, que d' ailleurs le ministre et le rat-de-cave mettent en France à *toutes sauces* .

On attèle de maigres chevaux de poste, souvent écorchés, à cette machine monstrueuse, chargée de monde et surchargée de coffres et de valises. Il n' y avoit que des foux qui pussent imaginer de faire courir la poste à des voitures si lourdes ; mais les inventeurs se sont fort peu embarrassés de faire crever des chevaux et pâtir des hommes ; le gain, voilà ce qui a fait rouler la machine dans leur imagination, et puis il a fallu, bon gré mal gré, qu' elle roulât sur les chemins. Mais pourquoi

p333

s' en étonner ? On a bien vu les grilles de Chanteloup aller en poste. Ces voitures privilégiées ont de si beaux réglemens, que l' intérêt de la marchandise passe toujours avant l' intérêt du voyageur. Les femmes enceintes, les convalescens, les personnes d' une constitution délicate trouvent les soupentes si rudes, les places si serrées, les descentes si dangereuses, qu' elles regardent comme un tourment d' y entrer, et comme un bonheur d' en sortir.

Ainsi, tandis que les mécaniciens s' exercent à Londres à construire des voitures plus légères, quoiqu' avec la même solidité, afin d' épargner la fatigue aux chevaux, nous avons augmenté la grossiere pesanteur des nôtres ; et ce n' est plus une voiture, c' est un globe qui se meut.

Son passage devient effrayant ; un bruit tumultueux le précède et l' annonce. S' il descend avec rapidité, il risque de se renverser ; quelquefois l' accident arrive, l' énorme carrosse tombe, et vous avez beau demander

au directeur le prix de vos bras et de vos jambes, il vous montre froidement son privilege, et regarde votre personne comme un ballot de plus, dont il ne doit pas supporter les accidens, vu la loi éternelle du choc des corps et celle des frottemens.

Si quelqu' un s' avoisoit de vous fournir une voiture commode, bien suspendue, qui vous laissât les heures du sommeil, les administrateurs s' empareroient de la voiture et ruineroient à coup sûr cet homme officieux. Tout voyageur malade ou en santé doit être gêné, foulé, brisé, livré pendant quatre jours à l' insomnie, parce qu' une compagnie exclusive aura donné de l' argent au roi ; et qui fera rentrer cet argent à la compagnie avec le gros intérêt ? C' est toujours toi, pauvre public ! Paie et de ta bourse et de ton sommeil ; paie chaque jour davantage et tais-toi : ainsi le veut le privilege exclusif.

CHAPITRE 453

grandes routes.

rien de plus magnifique aux environs de Paris, que ces chaussées à perte de vue et en ligne droite, bordées de chaque côté d' allées d' arbres. Non-seulement elles sont multipliées, mais encore leur largeur est considérable ; on voit qu' on n' a pas épargné le terrain. Un philosophe étranger et instruit, qui arriveroit les yeux bandés, pourroit s' écrier : *oui, j' y suis ; c' est ici la main d' un monarque ; il a dit : que ce terrain soit coupé comme un damier ; point de sinuosités ;* et le terrain docile a obéi, les champs se sont ouverts, les héritages ont été traversés, et pour quelques pertes particulieres, il en a résulté un très-grand bien, un bien qui sera durable. Mais la chaussée du milieu, c' est-à-dire, le pavé, porte un caractere mesquin, et l' on n' a pas eu l' attention de le faire assez large

p336

pour que deux voitures puissent y passer de front commodément. Il faut toujours qu' une roue porte sur le bord du pavé, qu' elle enfonce et dégrade ; elle retombe sur une terre molle ; la voiture, glissant sur le pavé qui est en dos-d' âne, souffre de la pente et sur-tout de l' enfoncement de la terre argilleuse.

On ne voit sur les routes que de pauvres rouliers, effrayés par le bruit tonnant des *turgottines* , chercher à en éviter le choc en faisant pencher précipitamment leurs voitures, et souvent au risque d' être brisées toutes deux. Point de péages, il est vrai ; point de barrières établies de distance en distance ; on a fait ces routes comme à plaisir ; on les a recommencées autant de fois que l' on a voulu. Les routes en Angleterre se détournent plutôt que d' écorner la chaumière d' un paysan ; ici le paysan lui-même a été envoyé à la corvée. Vous passez sur le terrain qui fut sa grange, et qu' il a arrosé de ses sueurs, pour

p337

planter les cailloux quarrés qui vous portent, et vous ne lui donnez en passant ni un regret ni une obole.

Le mal est fait. En politique le bien sort du mal. Réparons le mal en donnant au bien toute l' étendue dont il est susceptible. Que ces grandes routes, après ces vexations, ne servent qu' à un commerce libre, et n' aboutissent plus à ces douanes repoussantes, qui devraient être jetées à l' extrémité du royaume, comme la griffe chez les animaux est éloignée du coeur.

CHAPITRE 454

huissiers-priseurs.

la charge d' *huissier-priseur* (car tout est charge : qu' est-ce que les rois n' ont pas vendu ?) devient de jour en jour plus lucrative. Plus il y a de luxe, plus il y a de nécessiteux. Le combat sourd de l' aisance et de la pauvreté occasionne une multitude de

ventes et d' achats. Les pertes, les banqueroutes, les décès, tout est favorable aux *huissiers-priseurs* , en ce que les revers, les variations de fortune, les changemens de lieu et d' état se terminent toujours par des ventes forcées ou volontaires.

Les *huissiers-priseurs* gagnent donc à tous les événemens qui agitent la vie humaine.

L' immensité des besoins qui tourmentent la moitié de la capitale, l' oblige à troquer incessamment toute marchandise quelconque contre de l' argent, l' argent devient ensuite marchandise comme tout le reste ; et l' huissier-priseur le sait encore.

Ainsi que les tems soient prosperes ou défavorables, dès que l' on vend ou que l' on achete, l' *huissier-priseur* trouve son compte dans tous les besoins ou les profits du commerce ; et lui et la *bourse* de la communauté prélevent avant tout leur dû. L' objet a beau baisser de prix ; quelque vil qu' il soit, il a une valeur sûre pour la *bourse* de communauté.

Il y a ensuite les petites ruses du métier. Tel *huissier-priseur* est souvent marchand tacite ou bien associé avec des marchands ; et dans les adjudications, il sait conséquemment *couper la broche* à propos, c' est-à-dire, adjudger suivant qu' il lui plaît, d' après ses vues secretes ou celles de ses commettans cachés. L' adjudication est un *prononcé* irrévocable ; mais que de clameurs avant le *mot* définitif ! L' *huissier-priseur* est obligé d' avoir un crieur à gages, un *stentor* . On n' entend que cette répétition éternelle des acheteurs, *un sol, un sol*, tandis que l' huissier de son côté crie, *une fois, deux fois, trois fois*. on diroit que l' objet crié va être adjudgé sur-le-champ ; car l' huissier dit toujours, *pour la derniere fois, en voulez-vous, n' en voulez-vous pas ? Un sol, un sol*, répète l' assemblée ; et voilà l' objet qui de sol en sol remonte subitement à mille livres au-dessus du premier prix. Un sol a fait pencher la balance ; un sol la fixe

invariablement.
L' huissier en habit noir, avec sa voix flûtée,

p340

et le crieur déguenillé, mais gorgé
d' eau-de-vie, dont le timbre fait trembler les
vitres, usent leurs poumons à *parler en
public* , comme le dit le poète Rousseau dans
sa plaisante épigramme ; l' oreille est fatiguée
par cette répétition continuelle et assommante.
Les *paix-là* du *stentor* enroué surmontent
à peine le bruit confus de la multitude qui se
passe de main en main les objets, les
regardant, les dédaignant, selon l' envie ou le
besoin.

Quand vous avez assisté à l' une de ces ventes
tumultueuses, vous en avez les cris monotones
et le bourdonnement dans l' oreille pendant
quinze jours.

On adjuge de cette maniere, depuis un
tableau de Rubens jusqu' à un vieux
juste-au-corps percé par les coudes. La valeur
intrinseque des objets apparôit là dans son
évidence philosophique ; et d' après leur utilité,
les chemises, les matelas, les chaises, les
redingottes, etc. Trouvent beaucoup plus de
partisans que les diamans, les bijoux, les
livres, etc.

p341

Dans les ventes après décès, les chauderonniers
en cheveux plats ouvrent toujours la
séance ; car on commence ordinairement par
la batterie de cuisine, le mort n' en ayant
plus besoin. Ils se trouvent dans la salle du
défunt avec ceux qui viennent pour acheter
ses diamans, ses meubles de *Bouille* , et ses
dentelles. Toutes les nippes du mort, depuis
sa tabatiere jusqu' à sa seringue, passent sous
les regards attentifs du public acheteur. Il
apprend quels étoient les goûts particuliers du
décédé, et la révélation de ses obscures
fantaisies se fait après son enterrement. On ne le
connoît bien qu' alors : une réflexion qui
échappe compose son oraison funebre ; elle n' est
pas étudiée, elle naît de ce qui s' offre à la vue.
Les livres licentieux et les estampes obscenes

sont mis à côté par l' *huissier-priseur* , et ne se vendent pas publiquement ; mais les héritiers se les partagent, et vendent sans scrupule le lit, les chemises et les habits de leur pere. On écarte d' abord tout ce qui tenoit à lui, tout ce qui le touchoit ; mais

p342

quant aux objets de ses caprices, ils semblent devoir être conservés, comme plus sacrés. On trouve de tout dans les inventaires à la levée des scélés ; les différentes manies des hommes paroissent au grand jour, et la confession du défunt se trouve visiblement écrite dans ses armoires.

Le public acheteur fait tout haut ses libres commentaires dans le foyer même que le décédé habitoit, et tout homme peut se dire de son vivant : *ces bronzes, ces tableaux qui m' ont tant coûté et que je dérobe à l' oeil du curieux, seront témoins, après mon trépas, du jugement que l' on portera de mes goûts.* oh, que ne peut-il entendre d' avance ce qu' on en dira ! Il métamorphoseroit ces superfluités... mais que fais-je ? L' *huissier-priseur* entend-il la morale ?

Tout l' homme est donc alors à découvert ; vices cachés, manie, goûts bizarres ; le jugement universel n' en annoncera guere plus un jour. Il se trouve quelquefois des objets si fantasques, si inconnus, qu' il n' y a que l' *huissier-priseur* ,

p343

au fait des caprices de l' imagination humaine, qui puisse en deviner l' emploi. Ces objets n' ont point de mots dans notre langue.

Les collections les plus rares et dont s' énorgueillissoit le possesseur, sont dispersées dans un instant ; et le fils qui ne veut que de l' argent dont il a chômé, méprisant la passion de son pere, voit partir avec une dédaigneuse indifférence les objets dont l' assemblage lui avoit coûté une vie entiere de recherches laborieuses. Les cabinets coûteux se fondent, et il n' en reste aucune trace. Voilà où

aboutit la science ou l' engouement.
Les *huissiers-priseurs* sont sujets à gagner
des fluxions de poitrine ; l' air étouffé d' une
salle pleine de chaudronniers, de revendeurs,
de revendeuses, etc. Leur infecte les poumons.
Plus heureux, dans un ministère de rigueur,
lorsqu' en plein air, sur la place
saint-Michel , ils vendent les meubles
saisis d' un pauvre débiteur, qui regarde en
souponnant

p344

le lit où il ne couchera plus. L' inexorable
huissier l' adjuge au profit des créanciers du
même ton qu' il adjugea la veille les bronzes,
les diamans, les vins exquis du traitant, de
l' évêque et de la duchesse, morts de trop
d' opulence.
Au décès de l' homme de lettres,
l' *huissier-priseur* n' a qu' une seule
vacation ; il n' a pas besoin du secours de son
crieur ; la foule empressée ne se rassemble pas ;
l' appartement est désert, ou peu s' en faut ; les
affiches n' ont annoncé ni dentelles, ni diamans,
ni même batterie de cuisine. Des portraits
d' anciens philosophes, estampes enfumées, quelques
livres latins étalés sur des ais et des
manuscrits que la critique respectera ; voilà son
héritage. Le libraire d' un pas furtif vient et
examine ; rien chez lui ne tentera le desir des
vulgaires mortels : mais si le bureau même
de l' auteur est dédaigné, l' amitié le pleurera
et la gloire conservera son nom.
Il m' est venu, en assistant à ces ventes,
une réflexion qu' un professeur de l' université

p345

auroit dû faire à ma place ; c' est qu' il seroit
impossible au plus fameux latiniste des
collèges de plein exercice, de traduire dans la
langue de *Virgile* , de *Cicéron* , de
Térence et même de *Plaute* ,
l' *inventaire* ou le *procès-verbal* d' un
huissier-priseur . Je ne parle pas du grec ;
car qui le sait ?

CHAPITRE '((

p1

décrotteurs.

on sait que Paris se nommoit jadis *Lutetia*,
ville de boue ; mais on ne sait pas au juste à
quelle époque l' industrie enfanta l' *art du*
décrotteur , si nécessaire de nos jours dans
cette sale et grande ville. On a beau marcher sur
la pointe du pied, l' adresse et la vigilance ne
garantissent point des éclaboussures. Souvent
même le balai qui nettoie le pavé fait jaillir
des mouches sur un bas blanc. L' utile décrotteur

p2

vous tend au coin de chaque rue une
brosse officieuse, une main prompte ; il vous
met en état de vous présenter chez les hommes
en place et chez les dames ; car on passera
bien avec l' habit un peu rapé, le linge
commun, le mince accommodage ; mais il
ne faut pas arriver crotté, fût-on poète.
C' est sur le pont-neuf qu' est la grande
manufacture ; on y est mieux décrotté ; on y
est plus à son aise, et les voitures qui défilent
sans cesse, n' interrompent point l' ouvrage.
La célérité, la propreté distinguent ces
décrotteurs-là ; ils sont réputés maîtres ;
ailleurs vous risquez de rencontrer un
apprentifignare, à qui vous confiez votre jambe,
et qui prenant le polissoir au lieu de la
vergette, étend sur un bas de soie blanc, une
cire noire et gluante que la plus habile
blanchisseuse ne pourra effacer. Quel désastre
pour celui qui n' a que cette paire de bas de soie
blancs, et qui est invité à dîner chez une
duchesse, pour lui lire ensuite une petite
comédie ou un poème érotique !

p3

Auteurs qui craignez ce revers, ne vous
adressez qu' aux maîtres-décrotteurs du
pont-neuf. S' il pleut, ou si le soleil est ardent,
on vous mettra un parasol en main, et vous

conserverez votre frisure poudrée, agrément que vous préférez encore à la chaussure. Les décrotteurs sont libres ; ils ne paient rien au roi. Dès qu' ils ont acheté une sellette et deux brosses, ils peuvent exercer par-tout leur talent, qui leur appartient en propre : avantage très-rare à Paris.

Souvent celui qui sait parler et écrire, ne peut ni écrire ni parler au bareau ; des usages tyranniques enchaînent le talent. Point de *stage* chez les décrotteurs ; ils ne demeurent point les bras croisés à voir travailler leurs camarades ; ils prennent la brosse et ils disent comme ce peintre célèbre : *et moi je décrotte aussi.*

point de jalousie parmi eux ; vous appelez un décrotteur, quatre ou cinq accourent la sellette à la main, et dans leur zele la poussent un peu rudement contre votre jambe.

p4

Vous faites un choix et les autres s' en vont gaiement et sans murmurer. Le fort ne bat pas le foible ; l' habile ne cherche pas à détruire ou à ridiculiser son confrere. Voit-on la même égalité dans les illustres académies et autres synodes du royaume ?

Les honoraires de la brosse sont fixés ; et plutôt à Dieu que ceux des secretaires de rapporteurs le fussent aussi. Point de fraude, point de monopole chez ces savoyards vaguans. De tems immémorial, dans toutes les saisons, à la porte des spectacles ou ailleurs, quelles que soient les variations des comestibles ou le haussement des monnoies, on paie invariablement *deux liards* pour se faire ôter la crotte des bas et des souliers.

Ces décrotteurs sont bons citoyens ; leur empressement à crier *vive le roi* , met souvent en train le peuple qui étoit froid et distrait ; et ils ne se servent jamais de *cire angloise* , à cause de l' épithete. Ils aiment mieux délayer de la suie de cheminée dans de l' huile ; ce qui fait que de jolies dames, montant en

p5

voiture avec des décrottés de cette espece,

ont leurs jupons blancs tout tachés et d' une maniere ineffaçable. Les femmes qui ne se mêlent guere d' inimitiés nationales, devraient recommander à tous leurs suivans la *cire angloise* qui ne tache point.

à la convalescence de Louis Xv, lorsque tout Paris, dans la convulsion de la joie, remercioit le ciel de lui avoir rendu son précieux monarque, un décrotteur voulant partager l' alégresse publique, acheta une chandelle, la coupa en quatre et en illumina les quatre coins de sa sellette, *le seul espace qui fut à lui*. un autre décrotta *gratis* lorsque les comédiens donnoient *gratis* une représentation de Cinna, et que l' hôtel-de-ville dans sa munificence jetoit des pains *gratis* à la tête du peuple.

Chassé, acteur de l' opéra, se faisant un jour décrotter, (car les acteurs de l' opéra n' ont point de voiture, cela appartient seulement aux actrices) la besogne faite, le décrotteur ne voulut rien recevoir. *pourquoi donc ?*

p6

lui dit Chassé. - *entre confreres il ne faut rien prendre ; je fais les monstres à l' opéra comme vous faites les rois*. voyez ce drôle qui mettoit sur la même ligne son rôle de *monstres* avec le rôle d' un *Agammemnon* !

Si les décrotteurs animent les *monstres* , ils font aussi les *dieux* voltigeans et descendans de l' Olympe. Quand un dieu ailé doit franchir l' espace des airs, et que l' on craint que le célèbre acteur ne se rompe le col, on habille un décrotteur, on lui donne un vêtement semblable à celui du dieu ; il traverse le théâtre sur la corde horisontalement tendue ; l' oeil est trompé et l' acteur sort de la coulisse sans avoir exposé au jeu d' une poulie son existence chantante.

Enfin, les décrotteurs, toujours modestes et toujours utiles, ont, sans le savoir, rendu depuis peu un service essentiel au public. Lors de la construction de la nouvelle salle de l' opéra sur les boulevards, il s' agissoit de constater sa solidité. Pour en faire l' essai, on

p7

invita tous les décrotteurs et savoyards de Paris, qui avertirent leurs connoissances. Ils remplirent les loges, l' orchestre, l' amphithéâtre ; ils foulèrent les escaliers, les foyers, les coulisses, les corridors, d' un pied non léger ; c' est ce qu' on vouloit. Quand on vit que la salle tenoit bon, le lendemain le beau monde, paré, parfumé, vint s' y asseoir avec sécurité.

On appelle cela *essayer une salle* . Or sans les décrotteurs, vous qui l' aviez bâtie, et vous si consommés en prudence, si intelligens en moyens, dites comment auriez-vous fait pour rassurer le beau monde sur la chute problématique de l' édifice ? Mais les décrotteurs aiment à visiter *gratis* une salle d' opéra, sur-tout quand elle est neuve. Vous leur en avez ouvert les portes sans les faire payer, et Dieu voulut que leur admiration ne leur coûtât rien ce jour-là. Que direz-vous, races futures, de la profonde invention de notre siècle, pour prouver à la cour et à la ville qu' une salle ne culbutera point ?

CHAPITRE 456

p8

gouvernante.

se marier n' est pas chose aisée à Paris, sur-tout pour un homme entre deux âges et d' une fortune médiocre. Sans parler de l' indépendance à laquelle toutes les femmes prétendent, il en coûte infiniment pour entretenir une femme et fournir aux besoins, aux fantaisies que la mode amène chaque jour. Ceux qui ne sont pas assez riches, ou qui sont économes, ou qui veulent conserver leur liberté, prennent une gouvernante, c' est-à-dire, une concubine, qui ne paroît point ou très-peu, et qui, bornée aux travaux domestiques, prend soin de la table et du ménage, et mange avec le maître lorsqu' il est seul. Rien de plus commun à Paris que cet arrangement, depuis que les femmes ont contracté le goût effréné de la parure et de la

dissipation. On en voit dans l'ordre de la bourgeoisie dédaigner les soins de l'intérieur de la maison, les abandonner à des valets, frémir au seul nom de cuisine, et dire à leurs maris qu'elles ne leur ont pas apporté *quarante mille francs* pour avoir soin du linge. Or vous saurez que cette dot de quarante mille francs rend une petite bourgeoise impertinente, et fait qu'elle compte avec sa marchande de mode, mais jamais avec son boucher.

L'épouse d'un maréchal de France, d'un premier président, peuvent fort bien être leur compagne. Mais il faut nécessairement que celle d'un marchand, d'un commis, d'un artisan soit un peu la servante de son mari. Fière de sa dot, la bourgeoise, faisant dresser son contrat de mariage sur le même modèle que celui d'un prince ou d'un duc, et apprenant que les princesses et duchesses n'obéissent pas toujours à leurs augustes époux, n'a pas voulu de la soumission. Le contrat rend exigeante et hautaine celle qui

étant fille tenoit les yeux baissés et parloit d'un ton doux ; la discorde et le désordre s'établissent au lieu où la subordination auroit dû régner ; et comme le noeud est indissoluble, le mal est sans remède.

Quand les hommes ont vu ce renversement de l'ordre naturel, ils ont redouté le mariage, comme un lien qui n'enchaînait, pour ainsi dire, qu'eux seuls. Ils ont cherché des femmes qui sussent obéir et se charger des détails domestiques pour lesquels elles sont faites. Celui qui a trouvé une gouvernante intelligente et d'une humeur douce, vit en paix. Ce qui constitue le bien-être et la douceur de la vie, c'est un assemblage de petits soins toujours renouvelés, qui, pris en particulier, ne sont rien, et qui rassemblés, forment une suite d'agrémens. Ces légers

offices entrent pour beaucoup dans le bonheur dont la base est le calme et le repos. Voilà pourquoi telle femme qui paroît laide et fastidieuse fait la félicité complète d' un homme qui la préfère à toute autre, parce que à chaque heure il voit naître un petit service qui produit un petit plaisir : or les petits plaisirs n' ont pas l' inconvénient des grands qui épuisent ; ils délectent et ne fatiguent pas. L' homme de lettres valétudinaire, l' homme du monde qui se trouve seul, l' ecclésiastique que son état isole, se remettent entre les mains d' une gouvernante. Celle-ci, d' ordinaire souple et adroite, prend de l' ascendant sur l' esprit de son maître, qui paie par sa complaisance les bons offices qu' il en reçoit. Quelques-unes abusant de leurs droits ont amené leurs maîtres à les épouser ; d' autres ont dicté le testament, et ce n' est pas peu de chose que d' être la gouvernante d' un vieillard riche ; les neveux qui la détestent et la craignent lui font la cour, chacun d' eux sollicite ses recommandations ; l' oncle meurt,

p12

elle se retire avec une bonne rente et ses épargnes, et les laisse se disputer l' héritage. Quand les loix ne peuvent plus servir de frein aux moeurs, elles doivent les suivre et changer peu à peu comme elles. Il y avoit autrefois des concubines qui formoient un état mixte ; il a été supprimé mal-à-propos ; il renaît, parce qu' il est nécessairement lié à une grande population. Il est impossible que le même contrat soit fait également pour tous les états, pour toutes les conditions. L' indissolubilité du mariage entraîne des inconvéniens sans nombre, et la séparation que les tribunaux établissent est plus dangereuse que le divorce, en ce qu' elle laisse deux êtres isolés. Tout enfin nécessite un changement dans cette partie de notre législation, pour l' intérêt de la religion et de l' état. Il ne dépend que du souverain de modifier à cet égard nos loix politiques. En attendant jugeons avec équité : si ces femmes n' ont point de rang dans la société, le mépris ne doit pas être leur partage. Gardons

ce sentiment pour les femmes livrées au vice, et accordons notre pitié et notre indulgence à celles que les circonstances ont amenées à un état qu' il est encore possible à elles d' ennoblir. Il ne faut point caresser le vice ; mais il ne faut pas décourager la foiblesse, ni la traiter comme le crime. Ne vaut-il pas mieux lui montrer qu' elle peut encore prétendre à l' estime des hommes et à l' estime d' elle-même, en effaçant sa faute par des vertus ? Car la foiblesse n' étouffe pas les qualités de l' ame.

Plus d' une gouvernante a su se rendre estimable dans son emploi ; celle de Jean-Jacques Rousseau, devenue ensuite la femme de ce grand homme, avoit acheté le singulier ascendant qu' elle avoit sur lui par des soins infatigables, et une patience à toute épreuve. Seroit-ce donc que les hommes qui ont le génie en partage, sont destinés à être gouvernés par des femmes qui semblent n' avoir rien de commun avec eux ?

CHAPITRE 457

peintres en portraits.

ils sont les plus occupés ; car l' amour-propre le veut ainsi. Après s' être regardé au miroir, on veut se voir sur la toile. Qui se voit même au miroir tel qu' il est ? Qui ne s' embellit pas dans un coup-d' oeil particulier à lui-même ? La physionomie du sot n' est pas sottise à ses propres yeux. Il pourra faire l' aveu de sa sottise ; jamais il ne dira, j' ai les yeux bêtes. Ils peignent en miniature, en émail ; ils prodiguent toujours des coups de grâces en faveur des femmes ; les hommes même aiment à être flattés.

Les femmes se font peindre fréquemment ; elles vont chez leurs peintres ; et l' épouse de l' artiste qui sait vivre, sait qui doit se trouver là pour donner des conseils et diriger le pinceau qui éternisera la beauté. Quand l' oeil du peintre ne peut pas tout détailler, il faut

p15

un appréciateur. Il ne manque jamais de donner son avis, parce que le vrai jour de la beauté, dit-il, dépend encore de l'oeil qui sait l'apprécier.

Le peintre avoue qu'il n'a pas le coup-d'oeil aussi fin que l'appréciateur ; il adopte toutes ses remarques avec une attentive complaisance.

Telle femme est trois mois à se faire peindre. Mais on aime tellement les beaux-arts, qu'on ne peut se détacher de l'atelier où brille le savant pinceau. D'ailleurs les appartemens voisins sont meublés avec un goût et un art infini ; aucun dégagement n'y manque. L'appréciateur entre et sort à propos.

Le peintre est homme d'esprit encore, et sa femme est charmante. Le moyen qu'une femme qui aime la peinture à la folie, ne prolonge, ne multiplie les séances, jusqu'à ce que le portrait soit assez ressemblant, pour qu'il puisse être offert à son époux. Oh, que la physionomie doit être animée et satisfaite !

Une femme en faisant ce don s'écria avec

p16

une naïveté très-remarquable : *en vérité, mon cher, ce n'est point la copie que je vous donne.*

pour le commun bourgeois, il fait venir le peintre chez lui ; il appelle le premier qu'on lui enseigne. Il ne manque pas d'être présent, lorsque le pinceau vulgaire défigure sa femme à bon marché : il lui sourit niaisement pour mettre en jeu toutes ses grâces. La femme minaude, et le peintre la fait plus laide et plus grimacière qu'elle ne l'est réellement. Le portrait achevé, le mari prend la place de sa femme à sa recommandation, et fait peindre son large visage avec sa plus belle perruque. Cette rare figure doit orner un brasselet que sa femme portera toute sa vie. Rien de plus mal peint ; la gaucherie du pinceau surpasse encore celle de l'époux. Les deux portraits manqués, quoiqu'ils ne soient pas exempts de ressemblance, n'en seront pas moins offerts à l'admiration de toute la famille et de tous ceux qui fréquentent la maison ; et ces burlesques effigies feront l'époque du plus

p17

haut degré de l' affection maritale. Le peintre est quelquefois témoin du transport que son ouvrage excite, et il s' en applaudit : on mouille de larmes sa peinture chargée et enluminée, que le couple attendri baise et prend pour un chef-d' oeuvre. La femme grimace sur la boîte du mari, et le mari fait la moue sur le riche brasselet de sa femme. Il est des instans dans le ménage où la ressemblance devient exacte. Une foule de barbouilleurs vivent de leurs pinceaux ignares, mais qui sont assortis à une classe nombreuse ; ils peignent comme certains perruquiers coëffent. Mais tout cela passe, et la tête mal peinte et mal coëffée n' en sera pas moins transmise aux générations futures ; car chez la bourgeoisie le mauvais pinceau peut encore prétendre aux honneurs de l' immortalité.

CHAPITRE 458

p18

joueurs d' instrumens.

Louis Xiii eut toutes les peines du monde à composer un médiocre orchestre. Un violon étoit alors un être rare. Il ne faisoit pas néanmoins aller une symphonie à coups de nerf de boeuf, ainsi que le pratiquoit le czar Pierre : mais celui qui battoit la mesure, avertissoit tous les symphonistes de l' arrivée de l' *ut* . Aujourd' hui les musiciens sont par-tout. Des chanteurs et des cantatrices montés sur des tréteaux, chantent dans les cafés des ariettes burlesques, et des airs de l' opéra-comique ; on y exécute facilement de bonnes symphonies. Un garçon tailleur, en prenant son verre de liqueur, y jouit d' un concert que n' ont point eu soixante rois de France.

Les talens pour la musique sont devenus si communs, que la même main qui tient l' archet

vous tend une tasse suppliante ; on y jette quelques piéces de monnoie ; la cantatrice, après avoir prodigué les charmes de sa voix, devient quôteuse ; l' art est un peu avili par ces quêtes publiques ; c' est que nos yeux n' y étoient pas encore accoutumés : il n' est pas juste néanmoins qu' on vous donne un joli concert pour rien ; tout se paie à Paris, jusqu' au son qui s' envolé des instrumens. Tel oisif auditeur en profite ; il n' a pas le sol dans sa poche, et il s' assied dans ce café, s' y chauffe, entend de la musique toute l' après-dînée, et ne sort de cet asyle qu' à onze heures du soir, quand le garçon l' avertit qu' on n' y couche point. Jamais le maître de ces maisons vitrées ne lui reprochera d' y venir occuper une place éternellement gratuite : il sera toute l' année régalé de musique et chauffé, sans rien déboursé ; son oreille jouira plus que son estomac, et la symphonie lui tiendra lieu de souper. Tout cafetier des boulevards fait *un don gratuit* de son poêle, de ses chaises et de son orchestre à une infinité de

gens qui, soit paresse, soit désœuvrement, végetent dans une oisiveté absolue. L' habitude confirme encore cette vie inactive, et l' on voit distinctement, en parcourant les cafés, combien il y a d' hommes qui ont le travail en horreur, et pour qui les jours sont d' une longueur assommante. Ils semblent tous, dans cette inertie, préluder au calme du trépas, et chérir le repos encore plus que la vie. Quand ils expirent, ces gens-là ne semblent pas mourir, mais cesser seulement d' aller au café.

CHAPITRE 459

curés.

ils ont une réputation de probité qui, en général, est bien fondée. Ils sont toujours plus éclairés et moins fanatiques que les prêtres qu' ils ont sous leurs ordres. Leur ambition est à peu près satisfaite par la place

inamovible

p21

qu' ils ont obtenue ; conséquemment ils deviennent calmes et modérés. On peut les considérer, chacun dans leur paroisse, comme de petits évêques, sur-tout quand elles sont considérables.

Mais il y a une très-grande inégalité, et dans l' étendue, et dans la rétribution.

Le vaste fauxbourg saint-Antoine n' a qu' une paroisse, ainsi que le fauxbourg saint-Germain ; et dans la cité, quatre ou cinq paroisses sont adossées l' une à l' autre, et telle maison appartient à deux patrons différens.

Le clergé des grandes paroisses me paroît trop nombreux ; c' est un régiment en surplis.

Que font tous ces prêtres ? Ils portent des cierges aux convois ; ils figurent dans les grand-messes ; ils alongent les processions.

Il y a trop de prêtres pour ces cérémonies, d' ailleurs superflues, ainsi qu' il y a trop de commis dans les bureaux. On pourroit réduire au quart le clergé de ces paroisses ; mais comme il forme une espece de cour auprès du pasteur, et que celui-ci est flatté de se voir environné

p22

de cette milice sacerdotale, il ne sera jamais d' avis qu' on la diminue.

Tous ces prêtres habitués vivent comme des séculiers. Ils habitent des maisons bourgeoises peuplées de femmes et de filles ; ils les confessent, les disposent à la première communion, à la confirmation. Ils se glissent dans les sociétés, et point de maison qui ne voie le soir le prêtre de paroisse faire sa partie de quadrille avec ceux qui ont entendu sa messe le matin.

Le curé sait une infinité de choses secrètes par le moyen de ses prêtres courtisans, qui ont toujours l' oeil ouvert et l' oreille attentive, pour servir les intérêts de l' église.

Les aumônes que la charité répand sur l' indigence, passent ordinairement par leurs mains, et leur présence est un signal de joie pour les malheureux.

Sur les grandes paroisses, c' est un prêtre subalterne qui est chargé de ces fonctions augustes ; mais il ne s' en acquitte point avec la douceur, la compassion et la grace qu' y mettroit le pasteur lui-même.

p23

Depuis l' affaire du refus de sacremens, maintenant à peu près assoupie, les curés de Paris se sont comportés avec beaucoup de prudence et de circonspection.

Comme toutes les cures sont à la nomination de l' archevêque, jugez de l' empire que celui-ci a sur tous les vicaires, sous-vicaires, etc. Ils feignent d' adopter ses sentimens ; ils s' agitent, ils postulent ; ils intriguent charitablement ; c' est à qui viendra révéler un fait mystérieux. Une fois nommé, le curé affermi dans sa place qui ne peut lui être ôtée, reprend son avis et barre celui de l' archevêque tant qu' il lui plaît.

Un curé nommé *Chapeau* , tenant la place inamovible, tourna subitement casaque à feu Christophe De Beaumont, qui l' avoit regardé comme son bras droit ; ce qui fit dire aux plaisans, que l' archevêque avoit perdu son chapeau. Feu Christophe De Beaumont n' admettoit point à sa table les curés de Paris, afin d' établir entr' eux et lui une certaine distance.

p24

Un homme vertueux peut faire beaucoup de bien dans cette place quand il le veut, et plusieurs veulent le bien ; ils n' ont qu' à demander avec persévérance, et ils obtiennent. Languet, curé de saint-Sulpice, obtint des sommes considérables et sans peine, pour la construction de son église. Il supplioit et personne n' osoit le refuser.

Dans un siècle où l' on a secoué le joug de plusieurs pratiques religieuses, ils doivent être plus embarrassés que ne l' étoient leurs devanciers ; ils ont besoin de beaucoup plus d' art pour ménager les esprits. Il se trouve des cas difficiles, où il faut savoir passer à côté de l' incrédule sans le heurter et sans

choquer la dévotion des âmes foibles.
Ils dissimulent leur mécontentement, et se renferment dans un silence prudent. Ils sont même les premiers à étouffer les scandales, au lieu d' en poursuivre la punition. Aussi tranquilles qu' ils étoient turbulens du tems de la ligue, ils ont adopté des idées de paix : la douceur caractérise leurs actions, et l' amertume

p25

n' est plus sur leurs levres. Ils n' ont pas la hauteur des évêques ; et plus populaires, ils savent à la fois consoler et secourir leurs paroissiens. Ils versent le baume sur plusieurs plaies secrètes qu' eux seuls connoissent. Ils tolèrent des abus qu' ils ne peuvent plus empêcher, et entrent dans les idées de la police, parce qu' ils sentent que les préceptes religieux ne peuvent pas s' opposer à la tolérance civile. La concorde n' est jamais parfaite entre le curé et les marguilliers ; la fabrique le contredit toujours un peu ; mais cette discorde intestine entretient les droits respectifs, et empêche que le curé et son clergé ne prennent une trop grande prépondérance, dont plusieurs parties de l' administration auroient peut-être à souffrir.

CHAPITRE 460

p26

émeutes.
une émeute qui dégénéreroit en sédition, est devenue moralement impossible. La surveillance de la police, les régimens des gardes suisses et françoises, cazernés et tout prêts à marcher ; la maison du roi, les villes de guerre dont Paris est environné, sans compter un nombre immense d' hommes attachés aux intérêts de la cour, tout semble propre à réprimer à jamais l' apparence d' un soulèvement sérieux.
Dans l' espace de plus de cinquante années, on n' a vu à Paris que deux émeutes promptement dissipées. La ville a été généralement

tranquille depuis le tems de la fronde. Les maréchaussées répandues de toutes parts, les troupes qui cerclent l' Ile-De-France, l' impossibilité du ralliement pour les séditeux, tout maintiendra un calme qui devient d' autant

p27

plus assuré qu' il dure depuis long-tems. Il est défendu aux paysans de s' assembler en nombre ; et où iroient-ils ? Que feroient-ils, en les supposant furieux ? La maréchaussée les environne ; après la maréchaussée sont les régimens ; après les régimens arriveroient les armées.

Si le parisien, qui a des momens d' effervescence, se mutinoit, on le fermeroit bientôt dans la cage immense qu' il habite ; on lui refuseroit du grain, et quand il n' y auroit plus rien dans la mangeoire, il seroit bientôt réduit à demander pardon et miséricorde.

Le chancelier Meaupou a marché avec une foible escorte au palais de la justice, pour y établir un parlement de sa façon, sur les débris de l' ancien parlement. Il savoit bien que personne ne bougeroit : ce ne fut qu' un spectacle, malgré l' étonnement et l' indignation publique, et il s' en retourna calme et triomphant.

Une escouade du guet dissipe, souvent sans peine, des pelottons de cinq à six cents hommes,

p28

qui paroissent d' abord fort échauffés, mais qui se fondent en un clin-d' oeil, quand les soldats ont distribué quelques bourrades ou gantelé deux ou trois mutins.

Le principe d' une sédition, en la supposant universelle, seroit bientôt connu et étouffé, et Paris est à l' abri de l' alarme et de la terreur que George Gordon jeta dans Londres dernièrement.

Au spectacle même, lorsque les flots du parterre se passionnent vivement pour ou contre tel hémistiche, qu' on en veut aux gestes de tel acteur, la garde fait taire la bruyante assemblée, prend le parti du mauvais poète ou du plat comédien, et après quelques clameurs,

la raison du fusil devient la meilleure.
La sédition excitée à Londres par lord
Gordon, a donc paru comme un rêve aux
parisiens ; et quand ils ont appris que dans
ce désordre il y avoit encore une espece de
retenue, qu' on brûloit telle maison et qu' on
épargnoit la maison voisine, ils s' étonnoient
encore plus ; car s' ils franchissoient eux
certaines

p29

bornes, ils seroient capables de plus
grands excès.
L' habitant de Londres, dans une sédition,
garde encore son sang froid, commande à
sa fureur, et la dirige sur tel ou tel point,
ne passant point la ligne qu' il s' est prescrite,
et dont il peut se rendre compte à lui-même.
Mais si l' on abandonnoit le peuple de Paris
à son premier transport, s' il ne sentoit plus
derriere lui le guet à pied et à cheval, le
commissaire et l' exempt, il ne mettroit
aucune mesure dans son désordre ; la populace
délivrée du frein auquel elle est accoutumée,
s' abandonneroit à des violences d' autant plus
cruelles, qu' elle ne sauroit elle-même où
s' arrêter.
C' est peut-être parce que les émeutes sont
rares à Paris, qu' une émeute sérieuse (si toutefois
elle pouvoit avoir lieu) deviendrait
d' une conséquence alarmante.
Si néanmoins elle arrivoit, une grande
prudence dans le premier moment, une modération
absolue, éviter de répandre une

p30

goutte de sang, et je soutiens que la chaleur
de la populace s' évaporerait d' elle-même. C' est
ce qu' ont senti les magistrats dans les deux
dernieres émeutes ; et cette impassibilité,
très-bien raisonnée, a empêché que la commotion
ne s' étendît plus loin.
Cette liberté dont jouit le peuple de Londres,
qui se souleve presque à volonté, est
importune et dangereuse ; mais de ce peuple
turbulent et qui démolit les maisons, on tire
des soldats et des matelots intrépides,

accoutumés à ne rien craindre. Endormez ce peuple sous la férule d' une police chatouilleuse, il ne saura plus se battre ; et l' Angleterre perdra ce nerf et cette énergie qui tiennent à des idées de licence.

Il sera toujours difficile d' avoir tout à la fois un peuple très-aguerri dans les combats, et très-soumis dans l' enceinte des villes. Lui laisser cette portion d' audace qui relève son caractère, sans qu' il puisse se porter à des excès attentatoires à l' autorité, voilà le chef-d' oeuvre de la politique. Nous n' avons pas

p31

encore su mettre dans la balance ce que valois quelquefois, et dans des crises importantes, l' insolence ou la fierté du peuple. Et quelle distance entre une émeute et une rébellion ? Chaque génération, politiquement parlant, pourroit avoir ses fêtes saturnales, et sans un grand danger. Le courage national tient peut-être à quelques vitres cassées de tems en tems, à quelques exempts fustigés, à quelques pommes cuites, jetées à la tête d' hommes en robe ; mais qui a étudié certaines relations invisibles ? Qui a calculé combien une police trop inquiète et trop réprimante abatardissoit une foule d' esprits et de caractères ?

CHAPITRE 461

le diacre Pâris.

pendant son vivant il ne se douta guère du genre de célébrité qu' il obtiendrait après sa mort. Le parti des jansénistes voulut à toute force en faire un saint, et ils allerent en

p32

foule grimacer et convulsionner sur son tombeau. L' enthousiasme communiqué au peuple auroit eu des suites, sans l' aurore de la philosophie qui dissipa ces extravagances, ridiculisa les novateurs et le thaumaturge, et servit le gouvernement assez inquiet sur cette épidémie morale. Les esprits échauffés, avec les noms de religion et de miracle, auroient

pu aller loin, tant le délire devenoit universel. Une princesse douairiere que l' âge avoit rendue aveugle, acheta pour mille écus les vieilles culottes du diacre, pour s' en frotter les yeux ; mais il y eut quelque chose de plus étonnant encore ; ce fut un gros livre in-4, avec figures, contenant le recueil des miracles prétendus de l' abbé Pâris. Ce livre d' un M De Mongeron, est excellent en son espece ; c' est-à-dire, pour humilier l' esprit humain, et l' avertir des écarts dans lesquels il est toujours prêt à tomber.

Les mêmes enthousiastes ont continué leurs convulsions clandestinement ; ils ont eu recours à des prestiges fort étonnans il faut

p33

l' avouer, et si la raison n' étoit pas toujours au-dessus du rapport trompeur des sens, on seroit tenté de croire qu' il y avoit quelque chose de surnaturel dans ces épreuves ; mais ces épreuves avoient un caractere bizarre : recevoir des coups de bûche, des coups d' épée, rôtir à la broche, se pendre en croix, c' étoit ainsi que ces illuminés annonçoient leur mission. Plusieurs crurent, ne pouvant combattre ce qu' ils avoient vu : mais quelle secte n' a pas eu ses prodiges ou prestiges fondés sur des secrets particuliers, ou sur la force extrême de l' imagination ?

Pascal eût-il deviné que la secte dont il avoit embrassé les idées, finiroit par donner un spectacle de convulsionnaires ? Mais, si je ne me trompe, il avoit un peu de leur physionomie.

Pascal étoit un bon écrivain, précis et nerveux ; il avoit du génie pour les mathématiques : mais c' étoit d' ailleurs un de ces foux sérieux, un de ces maniaques qui poussent leurs raisonnemens à l' extrême. Il se félicitoit

p34

d' être malade, parce qu' il connoissoit, disoit-il, les dangers de la santé, et parce que la maladie étoit l' état naturel d' un chrétien ; et qu' on étoit là, comme on devoit toujours être, exempt de toutes les passions qui

travaillent l' homme qui se porte bien. Il avoit un soin très-grand (dans la vue de renoncer à tous plaisirs) de ne point goûter ce qu' il mangeoit. Il portoit une ceinture de fer, pleine de pointes ; et quand il prenoit quelque plaisir à la conversation, alors il pressoit sa ceinture et redouloit la violence des piquures, afin de détourner son ame de ce qui pouvoit lui être agréable. Il se mettoit dans une grande colere quand on lui disoit qu' on avoit rencontré une belle femme : ce seul mot faisoit pécher, disoit-il. Jamais, par humilité, il n' a prononcé, *j' ai dit, j' ai fait*. il attestoit que résister à l' ordre du roi (quel qu' il fût) c' étoit résister visiblement à l' ordre de Dieu, et que la puissance du monarque étoit *une participation de la puissance divine* . Pour cette derniere extravagance, elle étoit

p35

plus que bizarre. Il n' avoit nulle attache pour ceux qu' il aimoit, parce qu' un coeur ne doit être qu' à Dieu seul, et que c' étoit lui faire un larcin que de montrer quelqu' attachement pour autrui : par conséquent, il ne vouloit point qu' on l' aimât. Après de telles idées, il n' est pas étonnant qu' il aperçût un abyme à ses côtés. Ainsi, la folie touche au génie : une tension trop forte dans quelques fibres du cerveau brouille les images, et les raisonnemens s' en ressentent ; ils deviennent des objets de dérision pour une tête bien moins pénétrante, mais aussi beaucoup plus saine.

CHAPITRE 462

roué.

c' est un mot créé par l' *extrêmement* bonne compagnie, ainsi qu' elle s' intitule elle-même. Mais comment a-t-elle pu adopter une expression qui réveille une idée de crime et de supplice, et l' appliquer si légèrement ?

p36

On va jusqu' à dire un aimable roué. Qu' est-ce donc qu' un *roué aimable* ? Demandera un

étranger qui croit savoir la langue française.
C' est un homme du monde, qui n' a ni vertus
ni principes ; mais qui donne à ses vices des
dehors séduisants, qui les ennoblit à force
de grace et d' esprit. Voilà donc une idée
complexe qui a donné lieu à un terme nouveau.
*tous les roués, dit-on, ne sont pas sur la
roue.*

on dit d' un homme en place qui se permet
tout, *c' est un grand roué* : son effronterie,
son audace, justifieront ses vices et son
ambition : s' il triomphe, s' il abat ses rivaux,
il porte l' épithète honorable ; s' il succombe,
on la lui retranche.

Si les étrangers s' étonnent qu' un pareil
mot ait pu se naturaliser dans notre langue,
qu' ils apprennent que de détestables plaisanteries,
des plaisanteries de bourreaux, ont
circulé long-tems et circulent encore dans
toutes les bouches.

Un abbé fut pendu, il y a trente ans, pour
de faux billets de banque : le malheureux, au

p37

pied de la potence, s' accrochoit à l' échelle ;
le bourreau lui dit : *allons ; montez donc,
monsieur l' abbé ; vous faites l' enfant.* tout
Paris a répété ce mot affreux.

Un ivrogne sort d' un cabaret, place de
greve. On avoit fait une exécution ; il étoit
nuit ; le patient hurloit sur la roue, la douleur
lui arrachoit des juremens et des imprécations ;
l' ivrogne levant la tête vers l' échafaud,
prend pour lui ces injures, et dit tout
haut, *ce n' est pas tout que d' être roué, il faut
encore être poli.* Paris s' amouracha de ce mot
insensé ; il fit fortune dans tous les cercles.
Lors du supplice de Damiens, un académicien
fendit la presse avec beaucoup d' efforts,
pour voir de plus près les tortures
ingénieuses des bourreaux ; le maître exécuteur,
dit des hautes-oeuvres, l' apperçut ; il dit :
laissez passer monsieur, c' est un amateur.
encore un mot qu' on cite en riant, et à tous
propos.

Madame Du Châtelet voyant M De Voltaire
triste, et ne disant mot depuis plusieurs
jours, dit à la compagnie, qui lui demandoit

p38

ce qu' il pouvoit avoir : *vous ne le devineriez pas, mais je le sais. Depuis trois semaines on ne s' entretient dans Paris que de l' exécution de ce fameux voleur, mort avec tant de fermeté ; cela ennuie M De Voltaire, à qui l' on ne parle plus de sa tragédie ; il est jaloux du roué.*

il faudra donc que l' académie françoise admette ce mot dans son dictionnaire, comme un des termes les plus familiers à cette bonne compagnie, qui veut donner le ton à toute l' Europe : c' est une gentillesse que l' on se prête et que l' on se rend. Les mots *traître, perfide, méchant*, ont pâli ; on n' ose point dire de prime-abord, c' est un scélérat ; le terme paroîtroit trop fort : on dit, *c' est un roué* ; et chacun apperçoit les vices brillans et les vices voilés de celui dont on parle. ô peuple françois, si ces preux et loyaux chevaliers vos ancêtres revenoient au monde, que diroient-ils en voyant leurs petits-fils employer ce langage ? Ainsi les expressions deviennent outrées

p39

à mesure que la sensibilité s' émousse. Mais comment nos voisins, qui n' ont pas ces brillantes idées, traduiront-ils ce mot ? Que diront-ils encore, lorsqu' ils apprendront que l' on cite comme un trait unique, une naïveté, le trait suivant. Une femme est accusée d' avoir empoisonné son mari qui dépérissoit de langueur ; elle s' écria : *qu' on l' ouvre, on verra que rien n' est plus faux.* le supplice de *Damiens* , et les atrocités de *Desrues* reviennent fréquemment dans les conversations, avec les réflexions analogues ; le caractère, les paroles des fameux assassins sont analysés ; et comme on s' occupe, au sortir de l' opéra, de la réforme de la jurisprudence criminelle, on parle des *roués* en place de greve, comme des *roués* de cour. Depuis que les hommes se passent mutuellement de leur estime, ils s' offensent moins des termes par lesquels on les caractérise. On a dit de l' auteur des *liaisons dangereuses* , c' est la plume d' un *roué* ; il n' aura pas pris cette épithete en mauvaise part. Le voilà assimilé à gens

p40

de l' *extrêmement* bonne compagnie ; et l' on peint ainsi d' un seul mot l' immoralité.

CHAPITRE 463

chanteurs publics.

il y en a de deux sortes ; les uns lamentent de saints cantiques, les autres débitent des chansons gaillardes ; souvent ils ne sont qu' à quarante pas l' un de l' autre. L' un vous offre un scapulaire béni qui chasse le diable, peint en habit rouge dans son tableau avec la queue qui passe ; l' autre célèbre la fameuse victoire remportée ; tout cela est mis au rang des miracles ; et les auditeurs debout, ont l' oreille partagée entre le sacré et le profane. On écoute et les tentations du diable (lequel s' est métamorphosé pour séduire un pauvre homme avec de l' or) et la chanson sur la valeur héroïque de tel général qui s' est battu *en personne* . Celui qui parle en faveur des *choses saintes* a les cheveux plats et l' air niais ;

p41

celui qui chante les batailles a l' air d' un luron, sa trogne est enluminée ; le groupe est plus nombreux près de ce dernier, et ce contraste représente assez bien le petit nombre des élus et la foule des réprouvés.

La chanson joyeuse fait désertier l' auditoire du vendeur de scapulaires ; il reste seul sur son escabelle, montrant en vain avec sa baguette les cornes du démon tentateur, l' ennemi du genre humain. Chacun oublie le salut qu' il promet, pour courir à la chanson damnable. Le chanteur des réprouvés annonce le vin, la bonne chère et l' amour, célèbre les attraits de Margot ; et la pièce de deux sols qui balançoit entre le cantique et le vaudeville, hélas ! Va tomber dans la poche du chanfre mondain.

Tous deux crient à tue-tête, et affichent sur leurs tableaux, *par permission de monseigneur le lieutenant-général de police* ; car tout charlatan le *monseigneurise* . Toutes ces

permissions en son nom, gravées en grosses lettres, font croire au petit peuple que le *lieutenant-général*

p42

de police est le maître absolu de la ville, et que sa seule volonté y fait tout ; il n'apperçoit que ce ministre qui tient la verge, et les autres administrateurs n' existent pas pour lui ; il n' a point d' idée d' un ministere où l' exempt et l' inspecteur ne sont plus rien.

Ces cantiques, ces chansons, ces vaudevilles sont tous préalablement *lus et approuvés* par le censeur S, qui fait lui-même des *chansons* et des *couplets* ; mais point aussi naïfs, aussi rians, aussi faciles que ceux que l' on chante quelquefois dans les rues : le censeur est inférieur au poète.

Il y a encore les plaintes sur les pendus et les roués, que le peuple écoute la larme à l' oeil, et qu' il achete avec empressement.

Quand, par bonheur pour le poète du pont-neuf, quelque personnage illustre monte sur l' échafaud, sa mort est rimée et chantée avec le violon. Ainsi à Paris tout est matiere à chanson ; et quiconque, maréchal de France ou pendu, n' a pas été chansonné, a beau faire,

p43

il demeurera inconnu au peuple. Je soutiens ici que Desrues dans les carrefours de la capitale est plus illustre que Voltaire.

CHAPITRE 464

lait d' ânesse.

l' usage du lait d' ânesse est recommandé plus que jamais par tous les medecins. Il répare les tempéramens affoiblis par l' incontinence et la débauche. Dans les fauxbourgs, il est des troupeaux d' ânesses, et l' on mene chaque matin la nourrice à l' hôtel du monsieur dont la poitrine est délabrée. Un élégant a pour frere de lait un ânon ; il en rit, et l' on en rit aussi. La marquise parle

très-affectueusement de la chère ânesse qui rétablira sa santé. Après ce bienfait insigne, elle sera généreuse ; elle doit l'envoyer dans une de ses terres, où la pauvre bête alors ne fera que paître et gambader, sans être assujettie à aucun travail. Ce projet de bienfaisance est

p44

arrêté dans son âme sensible et reconnaissante ; elle en a pris l'engagement devant une nombreuse assemblée avec une sorte d'ostentation qui fait sourire et qu'on ne se lasse point d'admirer.

CHAPITRE 465

ânon.

après avoir parlé de la mère, parlons du fils. Mon pinceau n'a point d'orgueil ; il veut crayonner aussi le frère de lait du jeune seigneur. M De Buffon dit qu'il est joli ; mais l'a-t-il vu comme moi, lorsqu'il porte, mieux que des reliques, des paniers remplis de fleurs ; lorsqu'il est conduit par une fraîche jardinière, se promenant avec lui aux premiers jours du printemps ? L'attirail forme un groupe qui plaît à l'œil ; le gentil animal passe auprès du cheval pressé par le fouet et mordant son frein. Il devance la pauvre haridelle écorchée et défigurée qui traîne le fiacre ; il rencontre

p45

le chien crotté, le boeuf qui va se faire assommer : mais pour lui, propre et svelte, sans crainte du boucher, averti par la baguette et non frappé, il réjouit la vue et l'odorat. Leste comme sa conductrice, il a marché sur le pavé fangeux plus légèrement encore que le petit-maître en équilibre ; aucune tache ne défigure son sabot. Il dépose aux portes les fleurs dont il est paré plutôt que chargé, et revole ensuite à la campagne. Le plus fortuné parisien n'y va que le samedi au soir ; mais lui, il ne couche jamais à la ville ; il part avec l'aurore qui l'égaie. Quand le soleil se couche, il a déjà pâture abondamment autour

de la cabane champêtre, et il s'endort,
comme la jardinière aux joues de roses, sans
trouble et sans souci, après avoir été flatté
de sa belle main.

La course sur le dos des ânes a eu son
tems. Les princesses montoient le paisible
animal que Buffon s'est plu à venger de nos
dédains. Il ne soupçonnoit pas l'honneur qu'on
lui faisoit ; il n'étoit pas plus enorgueilli de

p46

porter une reine qu'une vendeuse de fleurs ;
il ne sentoit pas la différence qu'il y a entre
une majesté et une villageoise : c'étoit toujours
une cuisse féminine qui pressoit doucement
ses flancs. Une foule de plaisanteries naquirent
de ces cavalcades ; et quand la matière
fut épuisée, les courses de cette espèce prirent
fin. Il en est ainsi de tous les plaisirs de
ce monde ; les plus vifs deviennent enfin les
plus fastidieux : sans quelques couplets de
chanson que la mémoire se rappelle, le triomphe
des ânes à la cour de France seroit
déjà tombé dans l'oubli.

CHAPITRE 466

accouchée.

étendue, à demi-couchée sur une chaise
longue, enveloppée dans le
plus beau linge, elle se perd dans une infinité
d'oreillers grands et petits. On ne
voit que dentelles artistement plissées et de

p47

grosses touffes de rubans. Elle attend sur ce
trône les visites de tout le monde ; elle a tout
préparé pour qu'on admire jusqu'à son
couvre-pied.

Une garde se tient assise près de la porte
et flaire tous ceux qui arrivent. Elle répète
incessamment, *n'avez-vous point d'odeurs ?*
une femme de qualité s'écrie en passant, *non,*
je dois sentir la graisse. elle entre ; une
atmosphère de parfums l'environne et remplit
toute la chambre.

Il est dit qu' on ne doit pas parler à l' accouchée ;
mais l' intérêt qu' on prend aux douleurs
qu' elle a souffertes est si grand, qu' on
ne peut s' empêcher de lui dire qu' on n' en a
pas dormi toute la nuit. Ce compliment est
renouvelé par toutes les femmes qui arrivent.
Après qu' on a loué le courage de l' accouchée,
on fait l' éloge de ses dentelles, et de
la façon dont elle est mise. On dit à chaque
instant, *parlons bas* ; et celle qui vient de
donner le conseil, est la première à élever
la voix fort haut.

p48

Les hommes n' entroient pas autrefois ; aujourd' hui
ils sont du cercle ; ce n' est que dans
ces circonstances que les hommes disent encore
des douceurs. L' accouchée reçoit mille
complimens sur son teint, dont les roses
n' ont fait que pâlir. Sa langueur la rend plus
belle ; mais quand le mari vient à entrer,
il sourit d' une façon si particulière, il a un
air toujours si étrange, que malgré toutes les
minauderies de l' accouchée, il ne sauroit
soutenir les regards de l' assemblée, et s' y
dérobe promptement.
Chaque fois que l' accouchée porte la main
à son front, une femme décampe. Chacun
défile pour attraper encore quelques fragmens
de l' opéra, et l' on se plaint dehors d' être
victime des bienséances.
Il manque à l' accouchée de la capitale le
charme le plus intéressant et qui donneroit à
son état un air plus respectable : l' enfant dans
son berceau et attendant du sein maternel sa
première nourriture. Pendant un tems, les
femmes ont nourri elles-mêmes ; mais ce

p49

n' étoit qu' une mode, elle a passé. La vie de
Paris sera toujours un obstacle à
l' accomplissement de ce devoir sacré. J' ai remarqué
que personne n' osoit parler du nouveau né ni au
pere ni à la mere.
Quand une femme se porteroit assez bien
pour être relevée de couches au bout du
douzième jour, elle attendroit jusqu' au

vingt-unième pour reparoître. Jusqu' alors elle doit, quand il entre quelqu' un, retomber sur sa chaise longue, jouer la langueur et l' abattement, recevoir trente visites, au lieu de se promener dans un jardin, et d' y jouir des douces influences de l' air.

Il est encore dit aujourd' hui, qu' une femme malade doit recevoir du monde jusqu' au moment qu' elle expire. On ne laisse entrer, il est vrai, que les amis de la malade ; mais elle en a tant que l' appartement est toujours plein.

Le protocole d' un mourant est de n' être jamais seul ; et c' est un devoir d' étiquette, que d' aller chez lui en foule.

Il faut être entouré de parens et d' amis,

p50

dans toutes les crises d' une fièvre ; on vient jusques sous vos rideaux. Il faut que les têtes soient devenues beaucoup plus fortes, puisqu' autrefois nos peres, lorsqu' ils étoient malades, se trouvoient incommodés seulement par le mouvement indispensable du service. Ceux qui ne visitent pas, envoient deux fois par jour demander des nouvelles, et surtout le nom du médecin. Il devient un pronostic, et les gens du monde savent combien de jours une duchesse pourra résister sous les ordonnances de tel docteur. Il est des maladies où le médecin expédie son malade infailliblement ; et le cocher lui-même sait qu' au bout de huit jours il n' aura plus besoin d' arrêter les chevaux à la porte de l' hôtel : aussi s' informe-t-il du genre de la maladie. Alors il secoue la tête et prédit l' événement.

CHAPITRE 467

p51

bacchantes.

on nomme ainsi les femmes qui tout récemment ont affecté du désordre dans leur coëffure et dans leur habillement ; il passe dans leur maintien et dans leurs discours. On se coëffe ainsi pour les tables de jeu, où les

passions sont en mouvement ; et alors il est permis de lever vers le ciel de beaux yeux courroucés. On sort avec fureur de la salle ; et si l' on se permet quelques horribles sermens, ils ne sont qu' analogues au ton et à l' habit. Les hommes au jeu se piquent de stoïcisme ; froids et immobiles, ils reçoivent la réputation de beaux joueurs. Les femmes défigurent leur charmant visage tant qu' elles veulent, sans rien perdre de leur renommée. Une bacchante marche comme un dragon, en a le geste et le regard, fait assaut de paroles avec tout ce qui se rencontre, commande

p52

aux hommes, mange à table avec une voracité feinte, boit du vin. Enfin un homme qui, après avoir passé vingt ans dans son château, reviendrait à Paris, demanderait à l' oreille de son voisin : dans quelle piece est le rôle que joue madame ? Voilà une singuliere folie qui l' agite ! Elle est réjouissante ; mais elle n' a pas pris universellement ; c' est bien dommage. Les hommes ne buvant plus que de l' eau, affectant la plus grande modération dans leur maintien et dans leurs discours, le tour étoit venu aux femmes de figurer le sexe hardi et fier ; elles avoient des dispositions admirables, et n' auroient pas mieux réussi, quand c' eût été pour célébrer l' abolition de la vieille loi salique.

CHAPITRE 468

p53

cachets.

se donne qui veut des armoiries sur le quai de l' horloge ; s' empare qui veut des armes des plus illustres maisons. On demande à un graveur de déployer toutes les richesses du blason, et il va en gratifier les armes particulieres que vous inventerez à loisir avec lui. Le graveur payé imprime sur votre cachet le *champ* , les *pieces honorables* , les *figures* , etc. Personne ne vous dit mot,

eussiez-vous épuisé tout l' art héraldique pour mentir journallement avec l' empreinte fugitive de la cire.

Ainsi firent, après la guerre des croisades, les écuyers, les pages des chefs de plusieurs maisons anciennes ; ils hériterent des écussons de ceux qui, après avoir vendu leurs terres, alloient se faire tuer par les sarrasins. Ils apporterent triomphalement les étendards

p54

du mort, se les approprièrent et les transmirent à leurs descendans qui, quoique fils de ces *varlets* usurpateurs, ont fait remonter leur origine à une souche antique. Ces honneurs volés lors des fameux voyages d' outre-mer, n' étant point contestés, ont paru légitimes à l' aide du tems.

Notre vanité est bien risible ; mais elle ne l' est jamais tant, que lorsqu' on cherche à se créer des aïeux imaginaires, et qu' après s' être nourri de pareilles billevesées, on vient à s' enfler d' un orgueil égal à sa crédulité. De toutes les petitesesses dont l' esprit humain est capable, celle-ci me paroît la plus misérable et la plus ridicule.

Sur cent lettres, dont le cachet est gravé en armoiries, quatre-vingt-dix-neuf portent un cachet imposteur. Il y a des hommes assez ridiculement vains, pour vous faire admirer leurs cachets armoriés, tandis que vous avez connu leur pere, horloger, maçon, ou chapelier : mais ils se flattent qu' il en sera un jour comme du tems des croisades, que la

p55

possession avec le tems deviendra un titre incontestable. Tel barbier entretient son fils dans cette superbe espérance, et lui recommande de bien payer les graveurs du quai de l' horloge.

Ils sont là tout prêts à graver le mensonge sur tous métaux. Il n' en coûte pas plus pour un trophée héroïque, que pour un trophée d' amour ; les casques et les lances, ou les fleches et le flambeau de Cupidon, sont au choix de l' amateur. Le burin tranchant est

tout taillé pour donner les armes de tous les nobles de l' Europe aux premiers faquins qui voudront les pendre aux cordons de leurs montres.

Il n' y a que Paris pour receler cette foule de beaux petits messieurs qui, le plumet sous le bras, le diamant au col, le cachet à la montre, jouent le rôle de gentilshommes, tandis que leur mere ou leur oncle est dans un coin, à solliciter le paiement d' une pension accordée à des services que rejette et que dédaigne le second ordre de la noblesse.

CHAPITRE 469

p56

l' ours.

né dans les Alpes, descendu des montagnes neigeuses, arraché au magnifique amphithéâtre qui domine l' Europe, on le saisit, on le charge de chaînes, on le conduit à Paris. Cet emblème de la liberté helvétique, révééré par toute la Suisse, que Berne élève et nourrit dans ses remparts, danse ignominieusement sur le pont-neuf ; et né pour vivre à côté d' hommes libres, amuse les badauds de sa figure étrangere.

Il semble regretter le séjour des frimats, les forêts de sapins où il erroit librement ; il gémit en faisant son menuet sous le bâton : son air sérieux tient du pays où il est né. Que diriez-vous, valeureux bernois, et vous, suisses des douze autres cantons, que diriez-vous en voyant votre animal chéri, humilié, dégradé, sa robe faite pour les âpres hivers, salie de la boue parisienne, et lui tournoyer

p57

pesamment, au milieu des éclats de rire de la populace réjouie par la danse lourde de l' animal républicain ? Le fier léopard n' a point reçu cette humiliation ; il déchireroit de ses griffes, conducteurs et spectateurs. L' ours helvétique monte

à l' échelle, tend le chapeau du maître qui reçoit la vile monnaie que l' on offre par pitié à ses pas cadencés. Il gravissait, le nez à l' air, les sommets du mont Jura ; muselé, il pose sa lourde patte sur l' échelon, on le frappe avec la chaîne qui le guide. Et pourquoi le traiter ainsi ? Il ne s' est pas vendu.

On a vu les conducteurs d' ours, voleurs de grands chemins, se servir de ces animaux pour dépouiller les passans ; on les avoit dressés à ce coupable usage. Ils ont attiré l' attention du gouvernement.

On nomme le gouverneur d' un sot de qualité, d' un jeune allemand, d' un hollandois, qui fait voyager son élève pour le dégrasser, *un meneur d' ours*. les suisses font volontiers ce métier-là.

CHAPITRE 470

p58

hôtel des invalides.

l' établissement le plus juste d' un siècle de grandeur. On ne voit plus les soldats, comme le dit Young, *étendant le bras qui leur reste, mendier leur pain le long des royaumes que leur valeur a sauvés*. ce qu' il y a de touchant, c' est de voir ceux qui ne peuvent plus porter des alimens à leur bouche, être servis par des mains officieuses et journalières. Ces tristes restes de la fureur insensée des batailles ; ces corps, selon l' expression d' un poète, *dont le tombeau possède la moitié*, ne peuvent plus accuser la patrie d' une criminelle indifférence.

Un gouvernement doux a effacé les rigueurs d' une discipline trop austère ; car, puisque cet hôtel est un asyle de paix et de repos, puisqu' il est une récompense, il faut en éloigner les ordonnances tristes et sévères qui conviennent aux soldats guerroyans et campés sous la tente.

p59

Ce vaste bâtiment est en pierres ; le vieux soldat est enfermé dans des murailles épaisses.

Ces voûtes où le soleil ne pénètre pas même en été, paroissent rendre ce grand lieu, bien froid, bien sombre, bien ennuyeux pour la vieillesse. De longs corps de bâtimens, des escaliers noirs, des corridors glaçans, impriment à ce grand édifice quelque chose de triste.

Les soldats y sont logés pêle-mêle, et la propreté n' a pu s' établir dans ces salles spacieuses. Mais les officiers y sont bien en comparaison du soldat ; les officiers m' ont tous paru assez contens de leur sort, et cet aveu peut tenir lieu d' une louange complete. Il n' y regne pas la même fraternité que dans les camps. Chacun s' isole, et l' indifférence la plus absolue regne entre ces êtres jadis si unis. C' est qu' il n' y a plus le danger des batailles, ni la société d' armes, ni le poids des fatigues à soutenir ; les régimens mêlés, les soldats ne se reconnoissent plus. De là peu d' échanges de bienfaits ; l' esprit militaire ne

p60

s' y manifeste plus que par des rêveries sur la gloire ; cette retraite n' ouvrant plus de moyens à une sorte d' avancement, chacun ne vit plus que pour le présent, et ne se repaît plus que des fantômes du passé. Les vieillards ont des infirmités et de l' humeur : il faut donc adoucir leur état ; c' est ce qu' on a fait depuis quelques années. Une administration qui n' a rien de rigoureux, leur a laissé nombre de petites libertés innocentes, qui font que chacun s' arrange à sa guise et est content : avantage particulier que des loix générales et exigeantes ne pouvoient embrasser. Redisons-le ; puisqu' il s' agit de se reposer, il faut à ces soldats du repos dans toute son étendue ; et c' est là leur principale récompense.

Le dôme est superbe, et fait l' objet de la curiosité et de l' admiration des étrangers. La cuisine est remarquable par ses immenses chaudieres, par ses broches nombreuses, par la distribution prompte et égale des plats. Le service du vin dans des chopines de plomb

p61

a quelque chose de rapide et de particulier,
qui étonne l'oeil.

Les hommes sont si ennemis des règles
assujettissantes, que ces invalides ne paroissent
guère au réfectoire que pour emporter
leur portion congrue. Ils la troquent ensuite,
la partagent comme bon leur semble ; et
cette liberté qui satisfait tous les goûts,
prévient mille plaintes. L'expérience a prouvé
que les petites jouissances sans gêne plaisoient
à tous les hommes, et qu'ils les préféroient
aux jouissances qu'on leur apprêtoit avec une
sorte de régularité.

Louis XIV laissa par testament son cœur
aux jésuites de la maison professe, qui l'ont
placé dans leur église, comme un monument
de son affection royale pour leur société.

Aujourd'hui qu'ils ne sont plus, seroit-ce
aller contre l'intention du feu roi, que de le
transporter à l'hôtel des invalides ? Et où ce
dépôt peut-il être plus dignement placé que
dans ce temple superbe ?

Louvois avoit destiné les magnifiques souterrains

p62

placés sous l'église à la sépulture de
nos rois, et comptoit y faire transférer les
tombeaux de saint-Denis.

Le cardinal de Bouillon, ambassadeur à
Rome, fit faire par les plus habiles artistes
un mausolée au maréchal de Turenne, son
neveu. Ce monument, propre à perpétuer
la gloire et les exploits de ce grand homme,
devoit être élevé dans le sein de la France sa
patrie : mais la disgrâce du cardinal suspendit
ce projet ; l'ouvrage fut déposé dans les
granges de l'abbaye de Cluni, où il est encore
dans les caisses qui l'ont apporté de Rome.

Ne seroit-il pas convenable de l'en tirer,
et de le placer à l'hôtel des invalides, où il
seroit d'une manière plus décente et plus
conforme aux vœux des braves militaires qui
l'habitent ? C'est là qu'est la postérité de ce
grand général.

Il y a des bouches à feu contre les petits
fossés des invalides. Ces canons se font
entendre au passage de leurs majestés. à ce
bruit, toutes les oreilles parisiennes sont aux

écoutes ; le nouvelliste descend, et croit déjà apprendre la nouvelle d' un avantage pour lequel il a parié. On lui dit que c' est le roi qui passe pour aller à la chasse tuer des lievres ; alors il remonte tout honteux, pestant contre le canon qui ne publie pas la victoire qu' il avoit annoncée.

CHAPITRE 471

châtelet.

jurisdiction qui embrasse le civil, la police et le criminel. Le prévôt de Paris est chef du châtelet, et n' y paroît jamais ; il a encore le droit d' assister aux états-généraux, comme *premier juge ordinaire et politique de la capitale du royaume* ; mais personne, comme on le sait, n' est moins occupé que lui. Ses trois lieutenans font tout ; ils ont un crédit et une autorité dont le prévôt n' a pas l' ombre. Ils agissent tous trois sous son nom à peu près comme les maires du palais agissoient

jadis sous le regne des rois fainéans. La charge de *lieutenant-général de police* a été démembrée de la charge de *lieutenant-civil* ; et la branche est devenue beaucoup plus importante que le tronc, puisqu' elle s' étend aujourd' hui à toutes les parties de l' administration, où le lieutenant civil et même le prévôt de Paris ne voient goutte, et où même il ne leur est pas permis de voir. Les procès se sont amoncelés dans cette jurisdiction, au point que l' on n' en voit plus le terme. Quelle main opérera la débacle ? La chicane a tant multiplié les détours, et les délais onéreux s' obtiennent si facilement, que rien ne finit ; et l' on peut assurer qu' il y a impossibilité que tout finisse, dans l' état où sont les choses ; c' est un désordre sérieux, auquel il faudra dans peu remédier ; sans quoi cette justice n' en aura plus que le nom, et sera vaine et illusoire. Le lieutenant civil, quand il remplit ses devoirs, n' a pas de moment à lui. Toutes ses

heures sont déterminées par des fonctions

p65

urgentes, qui sans cesse se renouvellent. C' est la charge la plus triste, la plus ennuyeuse, la plus monotone dont un magistrat puisse être revêtu. Celle de *lieutenant-général de police* , par comparaison, est amusante ; elle appelle du moins des circonstances rares, curieuses, des faits étranges et particuliers, qui soutiennent le magistrat dans son travail, donnent à sa pénétration de quoi s' exercer, et peuvent occuper et intéresser tout à la fois sa tête et son coeur. Le lieutenant civil n' a qu' un travail sec, rebutant, épineux. Il est sans cesse tyrannisé par de petites formes juridiques. On appelle encore de ses sentences. Son bon-sens et sa miséricorde ne lui appartiennent pas en propre ; il est subjugué par la loi, et la loi le plus souvent est bizarre. On lui adresse tout le papier timbré qui se barbouille dans Paris : *scellés, inventaires, référés, affaires de mineurs, curatelles, testaments, contrats d' atermoyemens*, si fréquens de nos jours ; *assemblées de parens, interdictions, saisies, séparations, prises de corps* ; et il faut qu' il réponde

p66

à tout. Mais il faudroit aussi que les jours eussent pour ce magistrat soixante et douze heures. Il fut un jour, après le dernier exil du parlement, où le lieutenant civil tint seul en échec la cour, le chancelier et les ministres. Son refus auroit pu avoir une influence prodigieuse en levant le siege. Les notaires, les greffiers, les procureurs, les huissiers, etc. Tout restoit dans une immobilité fort embarrassante. On sentit que le petit poids pouvoit faire pencher la balance en équilibre ; on fut intimidé, on eut recours aux supplications. Qu' est-ce donc que la machine de tel gouvernement, où un mince rouage, jusqu' alors non aperçu, arrête tout-à-coup ou facilite le jeu des autres ressorts ? Que l' on entasse ensuite les mots de

despotisme, de monarchie, d' aristocratie, d' olygarchie ; mots sans idées nettes. Tous les gouvernemens sont mixtes, et admettent dans leur sein des élémens opposés : ce que l' expérience confirme encore plus que le raisonnement.

p67

On a vu dernièrement les juges du châtelet faire les inquisiteurs et vouloir juger un livre de physique et de morale, qu' à coup sûr ils ne savoient pas lire. On dit qu' ils renouvellent tous les cinquante ans cette prérogative : le tout pour soutenir quelque vieille prétention ignorée. Le ridicule dont ils se sont couverts en voulant toucher à ces hautes matieres, les fera rentrer sans doute dans les discussions qui sont de leur ressort.

CHAPITRE 472

armoiries de la ville.

c' est un vaisseau flottant. Ah, plût à Dieu que ces armoiries fussent parlantes, et que Paris fût une ville maritime !

On s' est jeté dans de longues discussions pour trouver l' origine de ces armoiries. Rien de plus simple. Un peintre aura métamorphosé un misérable bateau en vaisseau de haut-bord, et le batelet sera devenu un navire.

p68

Une erreur de peintre n' est pas dangereuse ; mais tel qui ne connoissoit pas la construction ni la marche de la galiotte de Saint-Cloud, a entrepris de diriger la marine royale. C' est que beaucoup de françois, à l' imitation des marquis de Moliere, savent tout à merveille, et sur-tout ce qu' ils n' ont jamais appris.

Paris, malgré le vaisseau qui figure dans ses armes, ne fournit point de matelots à l' état. On y mange de la marée ; mais les trois quarts de ses habitans ignorent ce que c' est que le flux et le reflux de l' océan. Des bateliers moteurs de la navigation semblent

plutôt traîner que conduire de longs bateaux
qui s' engravent perpétuellement.
Des coches d' eau qui montent et qui descendent,
qui partent majestueusement du
quai de saint-Paul ou de la tournelle, voilà
toute la marine qui justifie les armoiries de
la capitale. Quand la Seine se gonfle, les
flottes sont en grand danger. Le vaisseau
voguant à pleines voiles, n' en restera pas

p69

moins sur la façade de l' hôtel-de-ville, et
cet aspect ne laisse pas que d' être facétieux
pour l' oeil d' un anglois, habitant de Londres.

CHAPITRE 473

démolition du petit-châtelet.

enfin, ce vieil édifice qui avoit quelque
chose de hideux, barbare monument du siècle
de Dagobert, construction monstrueuse au
milieu de tant d' ouvrages de goût, où le
conseil des seize fit arrêter et prendre Brisson,
Larché et Pardif, ce gothique et lourd bâtiment
dont on avoit fait une prison, vient de
tomber et de céder son terrain à la voie publique.
J' ai passé sur ses débris : mais quel aspect !
Les voûtes entr' ouvertes, des cachots souterrains,
qui recevoient l' air pour la première
fois depuis tant d' années, sembloient révéler
aux yeux effrayés des passans les victimes
englouties dans leurs ténèbres. Un frémissement

p70

involontaire vous saisissoit en plongeant la
vue dans ces antres profonds, et l' on se disoit :
est-ce donc dans un pareil lieu, au fond
de la terre, dans un trou à mettre les morts,
qu' on a logé des hommes vivans ?
Ces cachots vont servir désormais de cave
aux maisons qu' on va bâtir sur leurs fondemens.
Mais les murs y doivent être encore
imprégnés des soupirs du désespoir. Qui osera
placer là son tonneau de vin ? Qui pourra le
boire sans se rappeler les malheureux qui ont
gémi entre ces murailles, dans les tourmens

du corps et les angoisses de l' ame, plus terribles encore ?

Puissent les dernières traces de la barbarie s' effacer ainsi sous la main vigilante d' un gouvernement sage !

CHAPITRE 474

p71

l' arcade saint-Jean.

attendant l' hôtel-de-ville, est une arcade aussi triste que dangereuse, et par où cependant doit défiler tout ce qui descend de la belle rue saint-Antoine. Ce passage est extrêmement incommode, et vous jette dans une rue tortueuse et inégale, jusques vis-à-vis le beau portail saint-Gervais, que l' on n' aperçoit qu' à moitié.

Il seroit à propos de percer une rue qui aboutiroit à la rue saint-Antoine. Il faudroit du moins un trottoir pour les gens de pied sous cette maussade arcade, où il n' y a aucun refuge contre les voitures.

Cet endroit, quoique voisin de la greve, est favorable aux voleurs qui attendent sous cette voûte solitaire.

Un voleur y arrêta vers minuit un particulier, en lui mettant sous la gorge un pistolet

p72

et lui demandant *la bourse* . La main du voleur, qui sans doute en étoit à son apprentissage, étoit tremblante. Le particulier qui craignoit que le mouvement de la peur ne fit partir la détente, lui dit avec le plus grand sang-froid : *ne tremblez pas, monsieur, je vous donnerai.*

CHAPITRE 475

saints défigurés.

le portail des églises offre nombre de figures gothiques ; mais à présent si noires et si hideuses, qu' on les prendroit plutôt pour

des objets de réprobation, que pour des
élus ayant en paradis la couronne de gloire.
Il manque à ces saints antiques un nez,
une oreille, un bras. Les anges et les chérubins
ont perdu leurs ailes ; l'archange du jugement
dernier souffle encore et n'a plus de
trompette. Ces visages célestes, criblés par
les injures du tems, font des mines affreuses.

p73

Pourquoi donc ajouter encore à leur noirceur,
en couvrant ces statues enfumées d'une
couronne de fleurs fraîchement cueillies ? Ce
contraste afflige l'oeil. Le saint prend la
physionomie d'un démon sous ces roses éclatantes.
L'on ne sauroit pardonner à la piété
son extrême mauvais goût ; il fait tort à l'image
qu'on se propose d'honorer.
Le portrait de notre-dame offre un ensemble
si bizarre, que chacun y trouve ce
qu'il veut y trouver en théologie, en cabale,
en chymie. Un adepte m'a assuré que le secret
de la pierre philosophale étoit écrit dans toutes
ces grossières figures ; mais le tout, selon lui,
seroit de savoir déchiffrer ces emblèmes
énigmatiques.

CHAPITRE 476

p74

samaritaine.

petit, vilain bâtiment quarré, adossé
au pont-neuf, dressé sur pilotis, et qui rompt
de toutes parts un superbe coup-d'oeil. Cette
masure est un *gouvernement* .
Le fameux gouverneur de ce *gouvernement*
a dans toutes ses immenses parties la fonction
de faire entretenir l'horloge, et l'horloge ne
va point. Ce cadran vu et interrogé par tant
de passans, est des mois entiers sans marquer
les heures. Le carrillon est aussi défectueux que
l'horloge ; il déraisonne publiquement : mais
du moins on a le droit de s'en moquer.
Il sonne dans toutes les cérémonies publiques,
sur-tout quand le roi passe. Le roi

peut entendre le morceau de musique qui réjouissoit son trisaïeul ; et si la figure de Henri Iv, qui est tout à côté, avoit des oreilles, elle pourroit achever l' air.

p75

Vu la réputation dont la *samaritaine* jouit dans toute l' Europe, on devroit bien moins négliger son carrillon et son horloge ; mais c' est un *gouvernement* ; c' est tout dire : les clochettes n' y seront jamais d' accord. Quand fera-t-on disparoître ce bâtiment sans goût, qui s' offre à l' oeil avec le quai du louvre et le quai des théatins, qui gêne l' ensemble des deux rives, et qui ne sert qu' à élever l' eau pour quelque bassins qui n' en sont pas moins à sec les trois quarts de l' année ?

CHAPITRE 477

à trois pour un liard les anglois.
un anglois qui arrive à Paris pour la première fois, et qui entend au bout du pont-neuf et dans les carrefours crier de toutes parts nombre de femmes qui s' accordent dans un concert très-discordant, pour chanter du matin au soir : *à trois pour un liard les*

p76

anglois, ne devine point ce que cela veut dire.
Ce cri du pont-neuf a pris faveur pendant la guerre présente. Ces femmes vendent sur un éventaire des petites poires qu' on nomme d' Angleterre ; et elles ont trouvé qu' il seroit plaisant et patriotique d' étourdir les passans et tout le quartier de leurs éternels, *à trois pour un liard les anglois*. les sarcasmes de nos voisins, en général, sont plus durs ; mais plus ingénieux.

CHAPITRE 478

monter à cheval.
le parisien apprendra de bonne heure à

se tenir en équilibre sur un pavé glissant, à éviter le pas des chevaux, à se faufiler entre des roues mobiles et des voitures roulantes ; il saura escamoter son ventre, s'applatir comme un gascon ; il saura franchir d'un pied leste les larges ruisseaux ; il saura monter

p77

un escalier de sept étages sans reprendre haleine, le descendre sans lumière ; mais il ne saura pas monter ni se tenir à cheval. L'espace lui manque pour cet exercice. Les académies sont très-coûteuses et en petit nombre ; elles ont encore des privilèges exclusifs pour enseigner à monter à cheval. Oui, des privilèges royaux : de sorte que, dans cette grande ville, le bourgeois ne peut faire aucun usage du cheval. On prend des fiacres pour la plus petite promenade, et le parisien est et sera constamment l'homme le plus étranger à l'équitation.

CHAPITRE 479

chaise-à-porteur.

porter quelqu'un dans les rues fangeuses et embarrassées de la capitale, n'est pas chose facile. Aussi les chaises ne peuvent-elles circuler que le matin et dans quelques quartiers paisibles. Les douairières vont ainsi à la messe,

p78

et le laquais suit portant *les heures* dans un sac de velours rouge brodé. La vieille présidente veut qu'on remarque le sac sur lequel elle s'agenouillera, pour demander pardon à Dieu, *des petits péchés de sa jeunesse*. ailleurs les chevaux disputent le pas à l'homme. Deux robustes mercenaires, tout en sueur et s'arc-boutant sur leurs larges souliers ferrés, portent l'homme que l'embonpoint et la goutte empêchent de marcher. Au détour d'une rue, ils se trouvent au milieu d'un troupeau de boeufs effarés et menaçants. Une corne saisit le brancard et renverse la boîte : le gros individu qui l'emplit de sa rotondité,

reste là jusqu' à ce que le troupeau ait défilé. Les têtes de boeufs en passant le saluent à la portiere ; il se rencogne : jamais corne ne l' a tant effrayé ; il faut retourner la boëte pour lui ouvrir la porte. La colere que cet accident lui cause, a gonflé ses veines ; on a peine à le dégager. Il veut battre avec sa canne les porteurs qui se sont déjà sauvés ; et dans sa fureur, il ne s' apperçoit pas qu' il a perdu sa perruque.

p79

La brouette qui a deux roues tombe rarement sur le côté ; mais aussi quand elle se renverse les brancards en-haut, et qu' une demoiselle parée, ajustée se trouve dans cette voiture, jugez de l' attitude ! Elle est obligée, en conscience, de se pâmer pour voiler son désordre, et ne point entendre ce que disent les spectateurs.

CHAPITRE 480

fouette cocher.

c' est le mot que dit encore le provincial en montant dans un *remise* . Oui, oui, *fouette cocher* ; tu crois d' arriver comme cela, mon bel ami. As-tu calculé les embarras qui arrêteront le pas de tes chevaux ? Ici les boueurs barent la rue et restent deux heures à relever les ordures ; là est une charrette chargée d' une pierre si lourde, que les chevaux ne font que la retenir ; le limonnier en arrête seul tout l' effort : c' est à chaque pas un

p80

vrai miracle. Les voitures à tonneaux d' eau, dont le nombre est considérable, obstruent le passage. Elles se rangent de travers pour donner de l' eau dans les maisons. Plusieurs charrettes couvertes, dans lesquelles les conducteurs sont ensevelis et où ils ne peuvent ni voir ni entendre, s' opposent au défilé. Le bois des chantiers, de longues pieces de charpenterie menacent dans leurs mouvemens de crever les panneaux des voitures

et le flanc des chevaux.

Quand arrivera la débacle ? C' est le chaos à débrouiller. On croit appercevoir un débouché ; mais les pierres à bâtir, qui restent des mois entiers irrégulièrement rangées dans des rues déjà étroites, interceptent le passage.

Cependant les cochers serrent le plus qu' ils peuvent, gênent par leur impatience maladroite

p81

la libre circulation ; c' est à qui obtiendra un pouce de terrain.

Tu veux passer avec ton équipage, et le malheureux piéton ne doit qu' à son ventre plat et rentrant le bonheur d' échapper à l' essieu du paysan, qui excède quelquefois d' un pied. Il ne faut que la voiture d' une blanchisseuse, qui reste là plantée pendant trois heures, faisant son compte dans la maison, pour arrêter quatre cents équipages. Mais voici qu' un cabriolet scélérat, profitant d' un jour ouvert, rasant de près la borne, s' échappe de la bagarre. C' est la foudre qui part d' un nuage orageux : sauve qui peut. Le pervers conducteur veut regagner le tems perdu, en passant sur le corps de ses concitoyens. Et où court cet écervelé, ce méchant ? Car il faut l' être pour braver ainsi les clameurs de la multitude, comme si c' étoit un amas d' insectes. Il court au logis d' une catin. Il porte déjà sur son front l' empreinte livide de la débauche, et dans trois semaines il va tomber

p82

en lambeaux entre les mains de l' impuissante chirurgie.

C' étoit bien la peine d' ajouter à une vie oisive et corrompue un nouveau forfait, et de montrer publiquement sur son front le mélange du vil libertinage et de la férocité barbare ! Voilà comme l' un conduit presque toujours à l' autre.

Pauvre provincial, prends patience dans ta voiture ! Tu as calculé la distance, mais non le tems qu' il falloit pour la franchir, et tu arriveras trop tard pour la visite importante

ou frivole que tu vas faire.

CHAPITRE 481

peaux de lapins.

profit des servantes, et que le maître le plus avare ne leur dispute pas. L' Auvergne fournit à Paris ces crieurs de peaux de lapins, qui ne les achètent en détail que pour les revendre en gros aux chapeliers ; mais ce crieur

p83

en est surchargé de manière qu' on cherche sa tête et ses bras. On le sent avant que d' entendre sa voix ; il vit dans l' exhalaison infecte de ces peaux ; il y résiste. Son cri est extrêmement dur. Les chats fuient à son aspect ; car il est homme à prendre leur robe, et les chats semblent deviner qu' il en veut à toutes les fourrures de quadrupèdes.

Il a de plus dans sa poche un couteau toujours prêt à châtrer les matous. Il n' entre pas dans une maison, que les chattes ne se sauvent sur les gouttières, en exprimant par des miaulemens plaintifs, combien la figure de ce barbare leur est désagréable.

Le cri, *peaux de lapins*, contraste avec le cri, *vieux chapeaux*. ce dernier plus aigu sort d' un gosier féminin. Telle est la destinée d' un feutre : il commence encore en poil à être annoncé par le crieur, *peaux de lapins* ; et après avoir orné une tête de savant, il finira tout crasseux sur les épaules d' une crieuse de *vieux chapeaux* , qui l' abandonnera à un manoeuvre ignorant, pour qui toute érudition

p84

est perdue. Si l' on pouvoit écrire l' histoire des chapeaux, elle ressembleroit fort à celle des têtes humaines : vicissitude éternelle !

CHAPITRE 482

porcs.

il se consomme chaque année à Paris près

de trente mille porcs. Les charcutiers métamorphosent le porc en cent manières différentes ; et ce qu' on appelle *saucisses, boudins, cervelats, langues, andouilles*, etc. Y est d' un goût excellent, qu' on n' attrappe point ailleurs. Les charcutières, la fourchette en main, distribuent les morceaux de petit salé, renfort journalier des dîners et soupers des demi-bourgeois. Sans la tourte de quinze sols et le morceau de petit salé, les repas de la petite classe bourgeoise manqueraient les trois quarts du tems. Mais tandis que les boucheries ont de l' embonpoint, un teint frais et vermeil, les charcutières

p85

sont pâles et d' une carnation moins belle. C' est que l' exhalaison des viandes chaudes n' est favorable ni à la beauté ni à la santé. Le fils de Louis Le Gros traversant Paris, un cochon s' embarrassa dans les jambes de son cheval qui s' abattit, et ce jeune prince mourut de la chûte. Les fils de France aujourd' hui traversent rapidement la ville en carrosse attelé de huit chevaux ; les troupeaux de boeufs, de moutons, de porcs et d' hommes ne retardent point leur course.

CHAPITRE 483

placards.
autrefois il étoit assez ordinaire de trouver quelques placards critiques sur les affaires du jour. On a mis tant de surveillance dans la poursuite des afficheurs, que cet usage est devenu impraticable. Paris n' a point la

p86

statue mutilée de Rome où l' on attache des *pasquinades* . Le railleur le plus déterminé sent expirer ses bons-mots, lorsqu' il s' agit d' avoir un débat avec la police, qui emprisonne ou qui exile avec un petit avertissement. Les bons-mots et les satyres circulent

de bouche en bouche, se copient même,
mais ne s' affichent plus.
Dans le tems que la police étoit moins
vigilante ou moins étendue, voici l' expédient
dont on s' étoit servi pour apposer les placards
au coin des rues.
Un homme chargé d' une grande hotte,
en la reposant s' arrêtoit sur une borne, contre
laquelle il restoit appuyé, la hotte toujours
sur le dos et l' air fatigué. Pendant ce
tems, un petit garçon, accroupi dans le fond
de la hotte, n' avoit qu' à passer les deux
mains pour plaquer contre la muraille l' affiche
enduite de colle. Il étoit masqué par les
deux rebords. Il se refonçoit bien vite en se
voilant la tête ; et l' homme de partir à pas
lents, laissant l' écrit à la vue des curieux.

p87

Les caricatures de ce genre ne s' appliquent
plus aux murailles ; elles ont passé dans des
brochures subtilement distribuées.
Mais un placard aujourd' hui ne signifieroit
rien pour le peuple, occupé de ses besoins
pressans et de sa subsistance journaliere : il
est étranger à tout ce qui se fait ; il a perdu
depuis long-tems le fil des événemens publics :
il ne sait plus qui mene les affaires ; il ne s' en
embarrasse point. Que lui importe qui tient
le gouvernail ? Le sillage du vaisseau est
toujours le même pour lui. Enfin il n' a plus
envie de rire.
On trouve de tems en tems quelque emblème
relatif à l' administration de la police,
qui n' est point parfaite. Le chef en homme
d' esprit ne fait qu' en rire. Eh ! Qu' importent
à l' adroit écuyer les hennissemens de son
coursier morigéné par son frein, dès qu' il
peut, à l' aide d' une légère houssine, régler
tous ses mouvemens.
Plus de traits satyriques que dans les brochures ;
le beau monde s' en amuse, sans trop

p88

y ajouter foi ; mais l' épigramme vraie ou
fausse arrive ordinairement une année révolue
après la sottise. Or l' épigramme est

comme la correction des colleges, quand elle est tardive elle est moins efficace. Ces petites vengeances contre les hommes en place ne troublent plus leur tranquillité ; ils acheveront leur paisible carrière sans être molestés dans leurs fonctions. L'histoire ne les saisira qu'à leur mort ; et ils n'auront pas entendu de leur vivant, dans le cri de la licence, l'accent de la vérité, qu'on y démêle toujours, parce qu'il y est ordinairement caché.

Cependant les pauvres auteurs ne peuvent faire une faute que trente critiques ne les aboient ; souvent même on leur dit des injures lorsqu'ils ont bien fait. Le gouvernement protégera ces petites feuilles satyriques qui ne nuisent qu'à la réputation et à la fortune des écrivains ; mais en récompense l'ouvrage politique de tout homme en place n'admettra ni examen ni réprimande. Oh ! C'est un beau droit.

p89

Les papes ont laissé *Pasquin et Marforio* parler et se répondre. Des railleries, des lardons amusent le peuple et l'assouplissent. Ne vaut-il pas mieux encore que la satire soit dans la bouche de la statue, que de rester concentrée dans le cœur où elle fermente et s'aigrit ? La mauvaise humeur d'un peuple s'évapore ainsi, et jamais le bras ne se lève, quand la langue a pu se soulager pleinement.

CHAPITRE 484

afficheurs.

ils sont quarante, ainsi qu'à l'académie française ; et pour une plus grande similitude, aucun afficheur ne peut être reçu s'il ne sait lire et écrire. On dispense l'afficheur de tout autre talent, ainsi qu'il arrive quelquefois dans l'illustre compagnie créée par le ministre despotique et versificateur.

Ils ont à leur boutonniere une plaque de cuivre ; ils portent une petite échelle, un

p90

tablier, un pot à colle et une brosse. Ils affichent ; mais ils ne s' affichent point. Les quarante immortels n' ont pas toujours cette sage modestie.

Un afficheur est l' emblème de l' indifférence.

Il affiche d' un visage égal le sacré, le profane, le juridique, l' arrêt de mort, le chien perdu ; il ne lit jamais de ce qu' il plaque contre les murailles que la permission du magistrat. Dès qu' il voit ce nom, il afficheroit sa propre sentence.

Tel qui a affiché la comédie et l' opéra pendant trente ans, n' y a jamais mis le pied.

Quand ils ont mis la lettre du côté de la rue, et qu' elle est bien droite, ils la contemplent d' un air de satisfaction et s' en vont.

Il leur est défendu de mettre aux portes et sur les murs des églises et monasteres, des affiches de comédies, romans et livres profanes ; mais le titre est quelquefois équivoque, et les colonnes des temples sont tolérantes ; elles reçoivent paisiblement ce que l' afficheur leur applique.

p91

Il n' est pas prudent de lire une affiche, haute ou basse, au coin d' une borne ; c' est un appât qui a son péril. Plus d' un lecteur est obligé d' interrompre précipitamment sa lecture, et de se sauver au milieu d' une phrase instructive : ce qui nuit à la réflexion qu' on doit à toute lecture, même à celle des affiches. On se croit quelquefois en sûreté derriere une borne. Là on semble braver le danger et lire en paix ; mais la plupart des bornes ont été creusées par le petit essieu à sa hauteur. Tandis que vous vous instruisez, il passe par le creux formé, et vous emporte le gras de la jambe.

CHAPITRE 485

p92

estampes licencieuses.

elles se sont multipliées le long des quais et sur les boulevards. On n' y voit que nudités capables d' alarmer la pudeur, attitudes et postures lascives, qui inspirent à la jeunesse le goût de la débauche, et corrompent les regards même de l' enfance.

Il en est de si licencieuses, que ma plume ne peut en faire entrevoir ici le sujet. Il tient quelquefois à un raffinement de corruption qui révolte beaucoup plus que ne feroit le trait immodeste. On m' entend.

Il est sans doute très-condamnabile de laisser les filles, gorge découverte, arrêter le soir les hommes et les solliciter par de pressantes invitations ; mais qu' en plein jour des estampes obscenes restent du matin au soir à la vue de l' innocence, pour lui faire naître l' idée du libertinage et en justifier la

p93

turpitude dans les coeurs à demi-corrompus, c' est vouloir qu' une nouvelle race d' hommes acheve de s' éteindre dans sa source.

Boucher, après avoir été en peinture le corrupteur de la bonne école, travailla pour les boudoirs des courtisannes. Mais son gendre Baudouin, peintre cynique, l' a surpassé en licence, et n' a presque rien fait qui ne soit contraire aux bonnes moeurs.

Les peintres, pour plaire aux ames blasées, s' étudient à présenter à l' imagination des idées libertines et quelquefois même dégoûtantes.

La *soirée des tuileries* est assurément loin du pinceau des graces.

Les estampes nouvelles trop nues pechent autant contre l' art que contre la morale. Elles n' auront jamais l' intérêt des images nobles et attendrissantes. Ainsi que les livres obscenes sont déclarés bons à *mettre au cabinet* , de même les estampes licencieuses suivront ces volumes déshonorés. Artistes ! Pourquoi renoncez vous à la gloire ? Pourquoi voulez-vous livrer vos noms à l' infamie ? Ce qui est

p94

décent, voilà ce qui subsiste, voilà ce que vos enfans pourront avouer.

On a beaucoup sévi contre les livres philosophiques, lus d' un petit nombre d' hommes, et que la multitude n' est point en état de comprendre. La gravure indécente triomphe publiquement. Tout oeil en est frappé ; celui de l' innocence se trouble, et la pudeur rougit. Il est tems de reléguer sévèrement dans les porte-feuilles des marchands ce qu' ils ont l' impudence d' étaler au-dehors même de leurs boutiques. Songez donc que les vierges et les honnêtes femmes passent aussi dans les rues.

CHAPITRE 486

tapisseries.

à la procession de la *fête-dieu* , les tapisseries des rues offrent, sur le passage du *saint-sacrement* , les amours impudiques des

p95

dieux et des déesses de la mythologie. Jupiter enleve Ganymede, caresse Junon. Bacchus s' enivre sur le sein d' érigone. Salmacis serre dans ses bras amoureux le jeune homme qui lui résiste. Apollon poursuit Daphné. Vénus sourit à Adonis. Et voilà les images que la piété déploie pour honorer le *saint des saints* .

Les métamorphoses d' Ovide sont sous les yeux des prêtres adoreurs. Le paganisme fait tous les frais des hommages rendus au plus redoutables de nos mysteres ; et si un païen, tout-à-coup sorti des gouffres de l' enfer où notre religion le plonge, assistoit à l' une de ces processions, il reverroit de toutes parts ses dieux et ses idoles.

Qui l' eût dit que les fastes de l' idolatrie triomphante orneroit le frontispice des maisons catholiques, et que les prêtres qui portent le dieu vivant, se promeneroient religieusement au milieu des figures de la théologie païenne !

Les faux dieux de l' antiquité s' avancent jusqu' au

p96

pied du reposoir. (note : petite chapelle dressée à la hâte dans un carrefour, où le *saint-sacrement* se repose, et que les bourgeois se font gloire de bâtir.) Jupiter, armé de son foudre, y entre ; il semble en menacer la *vierge Marie* . Apollon et les neuf muses reçoivent tout à côté la bénédiction que l' on donne au peuple.

Les tapissiers n' y entendent point finesse. Montés au haut de leurs longues échelles, ils clouent les bacchantes armées du thyrses tout au-dessus de l' autel ; et l' oeil, à travers les rayons du *soleil* , aperçoit l' enlèvement de Proserpine.

Quels étoient à Rome les ornemens publics lors de la marche des prêtres de Cybele et de Cérès ? Différoient-ils beaucoup des nôtres ? Lorsque Louis Xv, dans sa fameuse convalescence, vint rendre grâces à Dieu à *notre-dame* , le bourgeois tapissa les rues, comme pour la fête la plus solennelle du catholicisme.

p97

On a banni des appartemens ces tapisseries à grands personnages que les meubles coupoient désagréablement, et elles sont reléguées dans les anti-chambres. Le damas de trois couleurs et à compartimens égaux, a pris la place de ces figures qui, massives, dures et incorrectes, ne parloient pas gracieusement à l' imagination des femmes. Les tapisseries descendent du galetas pour le jour de la *fête-dieu* , et on les envoie aussi à la campagne pour garnir les mansardes.

Au reste, il faut voir les tapissiers le jour de la *fête-dieu* monter et glisser le long de leurs échelles. Toutes les portes sont tapissées. La procession défile, et la queue est encore dans la rue, que voilà les hommes clouans et les tapisseries mythologiques qui dégringolent tout ensemble. Elles sont ployées, emportées en un clin-d' oeil : car elles doivent servir ailleurs.

Le miracle est, qu' à travers tant d' échelles qui courent, droites et hautes, tant de marteaux qui sont en l' air, tant de passans qui

p98

heurtent les échelons et leur base boiteuse, il n' y ait pas quelque martyr de la tenture et du pieux empressement des tapissiers, qui ce jour-là regardent toutes les têtes comme des pavés.

CHAPITRE 487

jardin du palais-royal.

Philippe D' Orléans, régent de France, habita ce palais. Il y gouverna le royaume avec les principes les plus hardis, méprisant beaucoup les hommes et les jugeant tous aussi faux, aussi bas, aussi cupides que ceux dont il étoit environné. Il sembloit indigne à son génie de gouverner cette masse d' individus dont il se jouoit avec la supériorité de son caractere.

Les principes de son administration, qui succéderent à ceux de Louis Xiv, forment pour l' histoire une couleur bien tranchante. La nation françoise qui se plie à tout, fut modifiée en un seul instant.

p99

Cette époque infiniment curieuse a déterminé nos moeurs actuelles, et pour un tems qui paroît devoir être considerable. Si la base de la morale est à demi-renversée, la régence a occasionné ce changement rapide dont l' influence n' est pas encore à son terme.

On se rassemble à midi au cadran du palais-royal.

Des désœuvrés, montre en main, mettent l' aiguille sur onze heures soixante minutes, et s' en vantent toute la journée.

Au *caveau* , d' autres désœuvrés agitent ces questions oiseuses et littéraires, mille fois rebattues, et dont la génération timide de nos jeunes auteurs ne paroît pas vouloir encore sortir.

Quand le duc de Chartres voulut convertir son jardin en bâtimens, chacun cria comme s' il eût été propriétaire du lieu. Malgré le public qui regardoit cette promenade comme une jouissance acquise, malgré ses vives clameurs, le duc fit tomber sous la coignée ces arbres qui, sous leurs ombrages, avoient vu les marchés clandestins des filles d' opéra. Jamais

p100

les hamadryades (si elles sont chastes)
n' eurent plus à rougir que dans cette fameuse
allée. Mais on pouvoit la regarder comme la
plus belle salle de bal qui fût en Europe. Elle
fut détruite en peu d' heures.

Quand le public eut bien crié, et qu' il vit les
arbres à bas, il se tut. Il paroît d' après le plan
adopté par le prince, que les parisiens dans
quelques années y auront gagné (ce qui accusera
leur précipitation ordinaire) que cet
endroit réunira le brillant, le commode ; que
métamorphosé au gré du propriétaire, il offrira
pour les agrémens une promenade supérieure à la
précédente.

ô parisiens, toujours ignares et sottement
ennemis des moindres modifications,
songez donc que votre ville nageroit dans
un cloaque, sans la main qui a rompu vos
maussades habitudes ! Laissez les puissans en
monnoie modifier votre habitation. Qui l' a
fait ce qu' elle est ? Eux seuls. Taisez-vous,
plats bourgeois, et laissez les princes vous
construire des monumens agréables. Voyez

p101

autour de vous, tous sont de leur création.
Promenez-vous un peu plus loin, importans
nouvellistes, et attendez le don magnifique
et riant que votre lourde et ingrate cervelle
ne peut pas même appercevoir en idée.
Si vous voulez voir de beaux tableaux,
visitez la galerie du palais-royal ; si vous voulez
voir de jolies femmes dans le costume le
plus élégant et le plus nouveau, placez-vous
au passage du grand escalier ; si vous voulez
manger de bonnes glaces, allez au caveau ;
mais si vous voulez avoir les nouveautés
piquantes, ne vous adressez pas aux libraires
du lieu.

CHAPITRE 488

coutume.

on nous parle des tahuglanks, situés au
nord du Nouveau-Mexique, vers le deux cent
quarante-unieme degré de longitude. On

nous en parle comme d' un peuple policé qui

p102

a aussi ses arts brillans ; mais des coutumes fort extraordinaires.

Un prince du sang, chez les tahuglanks, établit sa chaise percée tout au milieu de sa chambre, en présence de sa maison et de ceux à qui il donne audience. C' est une prérogative dont il se montre jaloux. Placé sur ce trône mobile, le prince constipé ou dévoyé fait publiquement, sans voile et sans paravent, toutes les grimaces que lui commande sa situation.

Un grand valet debout et attentif lui présente des pattes de coton avec lesquelles le prince s' essuie ; le valet les range l' un dessus l' autre comme des beurrées, et sous l' oeil ouvert des assistans. On voit les déjections de monseigneur. L' odorat des courtisans rassemblés a beau s' armer de constance, il ne peut se soustraire aux tourbillons des alkali-volatils.

De belles dames qui viennent faire leur cour et demander des graces, arrivent quelquefois au milieu de la cérémonie, et ne s' en vont pas ; ce seroit un manque d' usage. Elles restent et font la conversation de l' air du monde le plus aisé.

p103

Mais si le seigneur Tahuglank chie au nez de tous ceux qui entrent chez lui le matin, son maître le lui rendra bien le lendemain ; il s' asseyera encore plus fièrement sur la chaise percée, et embaumera son vassal. Celui-ci aura besoin de la ferme contenance qu' il exigeoit la veille ; il n' osera pas détourner la tête ; la conversation ira son train, comme si les parfums les plus suaves remplissoient l' appartement ; il n' offrira qu' un nez impassible en songeant que c' est un prêté-rendu, et qu' à trois jours de là, lorsqu' il prendra médecine, sa cour particuliere aura le visage calme et serein à l' aspect des contorsions redoublées, qu' il variera tout à son aise et dans tout le loisir possible.

Voilà bien le sujet d' un chapitre pour un nouveau Rabelais ; mais je ne suis pas assez

docte pour l' entreprendre. En quel tems a commencé cette coutume ? Comment s' est-elle perpétuée ? Comment regne-t-elle encore chez ce peuple, dont les gazettes nous vantent le goût, la politesse et les graces ?

p104

Est-ce une filiation de l' histoire du grand-lama, qui fait don de ses excréments desséchés à tous les princes et vassaux du Thibet ?

Mais ils sont du moins en poudre. Il jouit seul de cette glorieuse prérogative ; et parmi les tahuglanks, il ne faut avoir qu' une goutte du sang royal dans les veines, pour inviter tout le monde au spectacle des fonctions journalieres de la garderobe avec tous leurs accompagnemens.

Les témoins prétendent que par l' adresse et la promptitude des enleveurs de la chaise percée, l' évaporation est presque insensible. D' autres soutiennent au contraire que les corpuscules actifs se font sentir dans toute leur énergie ; et le marc du souper d' un prince est tout autre que le marc grossier d' un porte-faix. Que faut-il croire ? Au reste, celui qui ne sera pas satisfait du récit que ma qualité d' historien m' a obligé de faire, pourra en achetant une charge honorable, se convaincre pleinement par l' expérience que ceci n' est point un conte.

CHAPITRE 489

p105

commissaires.

ils ont des départemens variés et même opposés. Quel rapport y a-t-il entre une batterie et l' apposition d' un scellé ; entre la levée d' un cadavre, et un partage entre héritiers ?

Leurs fonctions principales concernent la police. Le guet leur amene tous ceux qui ont commis quelques désordres. Ils peuvent les envoyer en prison sur-le-champ.

Une multitude de faits particuliers et souvent imprévus sont remis à leur prudence, et exercent leur sagacité. Les disputes, les

rixes, les accidents, les injures graves vont d'abord à leur tribunal. Il faut qu'ils écoutent les parties et qu'ils décident promptement. Les plaintes pour fait de vols, viols, violences et autres crimes, sont aussi reçues par eux ; et d'après la clameur publique, ils interrogent

p106

d'office le coupable et le font emprisonner. Ils font faire ouverture de portes, lors des saisies de meubles en l'absence d'un locataire ; lorsqu'un particulier sans secours est décédé dans sa chambre. Enfin, lors des morts promptes ou suspectes, ils accompagnent le chirurgien du châtelet.

Leurs fonctions sont presque toujours ou tristes ou contraignantes. Si l'on relève un cadavre mutilé, ensanglanté, c'est pour les yeux du commissaire. Il se trouve entre le meurtrier et celui qui a été assassiné. Toutes les blessures que la perfidie, la fureur et le hasard occasionnent, viennent sous leurs regards ; toute affaire criminelle commence dans leur greffe. Leur procès-verbal devient la base de la procédure criminelle ; les juges prononceront d'après leur exposé. Quel emploi sérieux !

Ils font les interrogatoires des accusés ; et ceux même qui sont enlevés par des ordres supérieurs sont encore interrogés par eux.

p107

Mais on choisit un commissaire habile, qui vous fait mille questions captieuses ; et c'est un danger de plus que d'être interrogé par un pareil homme qui ordinairement n'est pas disposé à vous servir.

Il est peu d'état qui demande autant de justesse dans l'esprit, autant de modération, autant de ressources, autant de connaissances particulières que celui de commissaire ; et c'est un clerc qui balance entre une étude de notaire, de procureur, ou une charge d'huissier-priseur, qui le plus souvent adopte ces fonctions redoutables.

Les uns pechent par la sévérité, les autres

craignent de se compromettre ; ils sont rarement dans le point précis où ils devraient être. Après avoir fait tomber leur rigueur sur le petit peuple sans protecteur, ils semblent avoir un peu trop de respect pour tout ce qui tient aux grands et aux riches ; et cette conduite versatile, pour ne pas dire plus, leur a ôté cette réputation d' intégrité qu' ils devraient avoir.

p108

Leur situation est assez embarrassante : ils marchent entre le lieutenant de police, qui les réprimande vertement, et le peuple qui crie. Il faut qu' ils satisfassent l' un et l' autre ; il faut même qu' ils devinent ce qu' on ne leur dit pas, et qu' ils agissent différemment selon les tems, les personnes et les circonstances. Ceux qui n' ont point de sagacité font des fautes (leur petit code à la main) qu' ils s' obstinent à ne pas reconnoître. Les commissaires sont chargés de trop de choses, et trop peu payés. De là vient que quelques-uns ont commis plusieurs bassesses. Trop souvent le commissaire est absent ; il est allé à ses plaisirs, ou apposer des scellés : car ils en sont tous friands. C' est au clerc, personnage assez avili, que vous avez à faire. Le guet promene souvent un délinquant avec les menottes de quartier en quartier, faute de rencontrer le commissaire chez lui. Le peuple le craint toujours beaucoup plus qu' il ne le respecte. Un commissaire emploie un autre commissaire

p109

pour faire la police dans son quartier, de crainte de se faire jeter la pierre par ses voisins. La plupart abandonnent le balayage des rues, la visite des marchés, la vérification du poids du pain, comme s' il étoit avilissant d' y veiller. Une fréquentation journalière et nécessaire avec l' inspecteur, l' exempt de police, les espions, les mouchards, leur a imprimé je ne sais quelle similitude qui leur a ôté presque entièrement la physionomie de juges.

La plainte qu' il faut payer, et les casuels
de leur état, prélevés quelquefois sur les filles
de mauvaise vie qu' ils protègent ou qu' ils
poursuivent, selon le degré d' attention dont
elles sont pourvues : les présens offerts et
acceptés par les bouchers, boulangers et autres,
qui vendent à poids et à mesures, n' ont pas
fait de leur place une place aussi honorable
qu' elle devrait l' être.
Voyez un juge de paix à Londres ;
rappelez-vous celui qui, troublé dans ses fonctions
par le fils du roi, lui ordonna de se rendre

p110

en prison, et en fut obéi. Toutes leurs opérations
étant de rigueur, précédant les saisies,
ordonnant les emprisonnemens, écrivant sans
cesse des procès-verbaux ; toujours avec
des accusateurs et des accusés, leur
ame en a contracté une sorte de roideur et
d' impassibilité, qui passe quelquefois sur leur
visage.
Il n' y a point de farce sur le boulevard où
l' on ne voie arriver un commissaire à la suite
d' une querelle. Il est en robe sale et trouée ;
on lui arrache sa perruque ; on le bâtonne
sur le théâtre aux éclats de rire de la populace.
Il en est de même à la rapée, dans une
joûte que l' on donne sur l' eau. Les personnages
figurent une rixe ; ils se battent, le
commissaire vient, il procede, il verbalise,
il interroge : on finit par le jeter à la
riviere avec sa plume, son rouleau de papier et
son écritoire.
Si cependant on prenoit ces farces au pied
de la lettre, et qu' on s' avisât de battre
réellement cet officier de robe longue, on se

p111

feroit une affaire grave. Pourquoi donc montrer
au peuple des commissaires bâtonnés,
dont on déchire la robe ou que l' on jette à
l' eau, aux huées universelles des spectateurs ?

CHAPITRE 490

messe de minuit.

la veille de Noël les églises se remplissent de monde ; mais ce n' est pas toujours la dévotion qui y conduit la foule. Les jeunes gens entrent à minuit la tête haute, regardant les femmes et les filles, et il leur paroît plaisant de les voir chanter et prier, à l' heure où elles sont ordinairement entre deux draps, occupées à toute autre chose.

On crut que c' étoit les organistes qui attiroient la foule bruyante. On les fit taire ; mais les ténèbres d' un côté, les temples illuminés de l' autre, le renversement passager de la coutume, rendront toujours ces heures de la nuit plus intéressantes que celles du jour.

p112

C' est la seule fête nocturne que la religion autorise ; et la licence qui profite de tout, s' y glisse malgré la sainteté du lieu.

Les cérémonies dans les grandes paroisses sont connues. Mais voulez-vous jouir d' un tableau vraiment curieux ? Allez entendre une messe de minuit dans un village, à quelques lieues de la capitale.

C' est le tour de la fermière ; elle doit présenter à l' autel l' agneau sans tache, par les mains de son berger. Une députation de douze filles, tant vierges que bergeres, est venue pour chercher le pauvre petit animal qui s' ennue fort d' être étendu dans une manne ornée de pompons et de rubans couleur de rose.

La cloche sonne, la procession va commencer : en voici l' ordre et la marche.

Le premier personnage qui paroît est un bédard, portant la fameuse étoile des trois mages dont l' apparition auroit fort embarrassé les *La Lande* , les *Cassini* , et *Newton* lui-même, s' ils avoient existé alors. Les trois

p113

mages suivent : l' un d' eux, le mage Maure, a le visage barbouillé de noir de fumée ; c' est l' arlequin ; mais il est sérieux. On voit ensuite quatre anges qui ne volent

pas mieux avec leurs ailes de carton, que le sieur *Blanchard* avec son vaisseau volant et ses parasols. Les vierges folles portent leurs lampes éteintes ; les vierges sages leurs lampes allumées.

Gabriel est là, plus beau que les autres ; il se retourne de tems en tems pour saluer Marie qui le regarde tendrement.

Un saint Joseph suit d' un air niais : on a choisi pour ce rôle l' imbécille du village. Sa fonction est de garder le pauvre petit agneau qui bêle de toutes ses forces à la cérémonie. Les bergers s' avancent, enveloppés dans leurs grands manteaux, qu' ils relevent de tems en tems pour faire l' exercice de la houlette. Enfin on voit se développer, par des évolutions bien exécutées, un joli bataillon de bergeres. Elles ont toujours plus de graces que les garçons.

p114

Leurs vêtemens sont blancs, coupés d' écharpes et de ceintures de différentes couleurs ; et leurs houlettes ornées de rubans. L' une porte l' arbre de Jessei ; la seconde, la verge d' Aaron, retrouvée de nos jours par l' hydroscope *Bléton* ; la troisieme, la pomme (non celle qui perdit Troyes, mais celle qui perdit tout le genre humain) ; la quatrieme, le serpent qui fit cette belle équipée dans le paradis terrestre.

Les autres n' ont en main que leurs houlettes, ou celles de leurs bergers favoris. Cette gentille phalange est accompagnée d' un orchestre ambulante, composé de deux violons, d' une clarinette, d' un serpent, et de cinq cornemuses. Le concert de *Rousseau* chez M De *Trétorens* n' approche pas de celui-là. Un chien qui a suivi son maître à l' église sans en être apperçu, entendant cette superbe harmonie, se met à hurler lamentablement, pour faire sa partie dans le concert. Bedauds et bergers veulent le chasser, et la cacophonie redouble. Enfin, deux bergeres s' avancent pour

p115

chanter des cantiques pieux, décens, et sur-tout

très-spirituels, ainsi qu' on en peut juger
par celui-ci que j' ai retenu.

Gabriel chez Marie
vint par compassion,
et lui fit oeuvre pie
sans copulation.

Après la messe, qui a été entendue avec
dévotion et simplicité de coeur par ces bonnes
gens, le *réveillon* se fait. Les cabarets se
remplissent malgré l' ordonnance du bailli ; et qui
sait si la lampe de quelque vierge sage ne
s' éteint point !

CHAPITRE 491

boutique de perruquier.

imaginez tout ce que la mal-propreté peut
assembler de plus sale. Son trône est au milieu
de cette boutique où vont se rendre ceux qui
veulent être propres. Les carreaux des fenêtres,
enduits de poudre et de pommade, interceptent
le jour ; l' eau de savon a rongé et déchauffé

p116

le pavé. Le plancher et les solives sont
imprégnés d' une poudre épaisse. Les araignées
pendent mortes à leurs longues toiles
blanchies, étouffées en l' air par le volcan
éternel de la poudrière. N' entrez jamais dans
cet antre infect ; mais regardez avec moi à
travers une vitre cassée.

Voici un homme sous la capotte de toile
cirée, peignoir bannal qui lui enveloppe tout
le corps. On vient de mettre une centaine de
papillotes à une tête qui n' avoit pas besoin
d' être défigurée par toutes ces cornes hérissées.

Un fer brûlant les applatit, et l' odeur
des cheveux brûlés se fait sentir.

Tout à côté, voyez un visage barbouillé de
l' écume du savon ; plus loin, un peigne à longues
dents qui ne peut entrer dans une
crinière épaisse. On la couvre bientôt de
poudre, et voilà un accommodage.

Quatre garçons perruquiers, blêmes et
blancs, dont on ne distingue plus les traits,
prennent tour-à-tour le peigne, le rasoir et la
houpe. Un apprenti chirurgien, dit major,

p117

sorti de l' amphithéâtre où il vient de plonger son bras dans des entrailles humaines, ou dont la main fétide sent encore l' onguent suspect, la promène sur tous ces visages qui sollicitent leur tour ; car le manant à Paris, pour aller à vêpres et à la courtille, veut porter le dimanche tête frisée et saupoudrée. Des *trousseuses* faisant rouler des paquets de cheveux entre leurs doigts et à travers des *cardes* ou peignes de fer, ont quelque chose de plus dégoûtant encore que les garçons perruquiers. Elles semblent pommadées sous leur linge jauni. Leurs jupes sont crasseuses comme leurs mains ; elles semblent avoir fait un divorce éternel avec la blanchisseuse, et les *merlans* eux-mêmes ne se soucient point de leurs faveurs. La matinée de chaque dimanche suffit à peine aux gens qui viennent se faire plâtrer les cheveux. Le maître a besoin d' un renfort ; les rasoirs sont émoussés par le crin des barbes. Soixante livres d' amidon dans chaque boutique passent sur l' occiput des artisans du

p118

quartier. C' est un tourbillon qui se répand jusques dans la rue. Les poudrés sortent de dessous la houpe avec un masque blanc sur le visage. L' habit du perruquier pese le triple. Battez-le ; je parie pour six livres de poudre : il en a bien avalé quatre onces dans ses fonctions, d' autant plus qu' il aime à babiller. Eh bien, le dimanche, à quatre heures du soir, ce même perruquier, lassé de sa blanche poussière, monte dans une chambre, se met nu de la tête aux pieds, se lave, s' essuie, et passe dans une seconde chambre voisine et séparée, où il s' habille proprement en noir. Il n' ose lui-même repasser par sa farineuse boutique ; il sort aussi propre qu' un conseiller. Où va-t-il ? à l' opéra, voir danser Mademoiselle Guimard, dont il vante les grâces. Il se trouve à côté de celui qu' il a coëffé le matin. Alors il peut se frotter sans crainte à son voisin, et rouler parmi les flots du peuple extasié. Ce n' est plus un *merlan* , c' est un juge en musique. Lorsqu' il rentre, il se déshabille avec soin, range son habit propre, met de côté sa chemise

à dentelles, et revient dans la chambre grasse reprendre ses vêtemens lourds et poudreux, qu' il portera six jours de suite, si une fête ne coupe point la semaine pour le ramener au palais magique, où il claquera Vestris, *le dieu de la danse.*

il faut que ce métier si sale soit un métier sacré ; car dès qu' un garçon l' exerce sans en avoir acheté la charge, le chambrelan est conduit à bicêtre, comme un coupable digne de toute la vengeance des loix. Il a beau quelquefois n' avoir pas un habit de poudre ; un peigne édenté, un vieux rasoir, un bout de pommade, un fer à toupet deviennent la preuve évidente de son crime ; et il n' y a que la prison qui puisse expier un pareil attentat ! Voilà comment, avec des loix mal-entendues, on se joue indécemment de la liberté des hommes. On cite encore s Louis, législateur et patron des perruquiers, dans la vue de consacrer de si respectables privileges ! Oui, pour raser le visage d' un fort de la halle, poudrer une chevelure de porteur

d' eau, peigner un savant, papilloter un clerc de procureur, il faut préalablement avoir acheté une charge.

Quelque chose encore, qui tout-à-la-fois attire et repousse l' oeil dans la boutique d' un perruquier, c' est le *pâté de cheveux sorti du four*. sa croûte, sa ressemblance extérieure avec les bons pâtés de Périgueux, dites, cela ne fait-il pas frissonner ?

Il n' y a pas plus de cent ans que la perruque étoit un ornement rare et coûteux. Une perruque (frémissez, têtes chauves !) se vendoit jusqu' à mille écus. Il est vrai qu' elle étoit d' un volume énorme, et qu' il falloit dépouiller plusieurs têtes pour en couvrir une seule. Aujourd' hui, sans se ruiner, on couronne son chef d' une chevelure artificielle pour quatre pistoles ; et cette perruque moins chere est mieux faite, mieux plantée, et imite le naturel à s' y méprendre.

Les maîtres d' école des environs de Paris, les vieux chantres, les écrivains publics, les huissiers vétérans n' y regardent pas de si près.

p121

Ils ne veulent pas en imposer ; ils achètent des perruques de hasard, qui laissent un pouce d' intervalle entre la peau et les cheveux factices. Ils vont au grand magasin établi quai des morfondus. Là est un tas de *tignasses* ; mais malgré les revers et les années, les cheveux anciennement tressés y tiennent encore. Les têtes humaines, en-dehors comme en-dedans, quoi qu' on en dise, sont à peu près égales. Ce qui en fait la différence ne mérite guère d' être compté. D' ailleurs cette jauge de l' orgueil disparaît à une légère distance. Le maître d' école de village a embrassé ce consolant système ; il ramasse, avec le coup-d' oeil supérieur de la philosophie, le premier bonnet chevelu qui ne jure pas trop avec son poil. Dès qu' il fait heureusement le tour de la boîte où gît sa haute pensée, il lui convient, il l' adopte. Son prédécesseur raisonnoit-il mieux que lui ? étoit-il mieux coëffé ? Qui pourra décider affirmativement entre deux têtes et deux coëffures ? Le maître d' école ne met pas une si grande distance entre

p122

génie et génie, perruque et perruque ; il paie trente sols, et marche ainsi coëffé vers la classe où l' on ne se moquera pas plus de son bonnet que de sa tête.

Il n' y a eu à Paris qu' un seul vieillard assez courageux pour braver l' art des perruquiers, lequel soumet tout occiput. Cet homme a osé dire : *ils n' existent pas pour moi*. on l' a vu paroître en tout lieu et même à la cour sans perruque. Dès lors il a paru un grand homme ; il n' avoit qu' à se coëffer comme le maître d' école, et ce n' auroit plus été qu' un homme ordinaire.

CHAPITRE 492

femmes-de-chambre.

une femme qui sert une autre femme, a besoin de bien plus d' art et de souplesse qu' il

n' en faut à un homme dans la même condition.
Point de milieu ; les femmes-de-chambre
sont dans la plus grande intimité, ou dans
la dépendance la plus humiliante.

p123

Que d' adresse il faut à une femme-de-chambre
pour faire valoir, embellir les charmes
de sa maîtresse ! Il faut la rendre jolie, ou
du moins lui persuader qu' elle a des graces
infinies. Chaque matin la maîtresse la questionne
sur son visage. Elle doit avoir une réponse
prête, aller au-devant du caprice, corriger
la mauvaise humeur, tromper l' amour-propre,
enfin avoir l' air de la sincérité.

On la gronde facilement ; mais il lui est
permis de montrer un peu de dépit. Le triomphe
de la maîtresse ne seroit pas complet, si
la femme-de-chambre étoit impassible.
Rien de plus curieux que le dialogue qui
s' établit quelquefois à la toilette : c' est un
mélange de hauteur, de familiarité, de confiance,
de mépris qui a quelque chose d' indéfinissable.
La femme-de-chambre connoît mieux sa
maîtresse que le laquais ne connoît son maître.
Aussi nombre de secrets particuliers ont
été révélés par des femmes-de-chambre : c' est
une bonne fortune quand on peut les enlever

p124

à ses amies, ou du moins à ses connoissances.
La femme-de-chambre ne déroge pas, ainsi
que le laquais, parce que la fille qui embrasse
cet état paroît l' avoir préféré à la perte de sa
vertu.

Elles composent le cinquieme de l' ordre
domestique. Quand leurs maîtresses sont jeunes
et belles, elles sont assez dédaignées, et il
ne leur appartient pas d' être jolies. Mais à
mesure que les femmes avancent en âge,
la société d' une femme-de-chambre leur devient
plus nécessaire. Les vieilles qui desirent
toujours qu' on les trompe un peu, s' accommodent
assez de leur langage flatteur ;
et l' habitude donnant du poids à la liaison,
elle ne peut plus enfin se rompre.
Les femmes-de-chambre en général n' ont

pas les vices inhérens aux laquais. Elles prennent les manières des femmes qu'elles servent ; et quand elles se marient ensuite à de petits bourgeois, elles ont un air et un maintien qui en imposent à cette classe, et qui devant un œil peu exercé les feroit prendre véritablement pour avoir vu le monde.

p125

Elles se mettent pour l'ordinaire avec goût. Dans celles qui sont méchantes, l'envie, la jalousie, la médisance, le mensonge, la fausseté, la flatterie, l'hypocrisie percent plus difficilement que chez les valets. Ceux-ci sont toujours taciturnes, et leurs vices parlent hautement. Les femmes-de-chambre sont fréquemment interrogées, et leurs vices sont voilés.

Les soubrettes de notre comédie ont encore des nuances qui appartiennent à leur état ; mais les valets ne se voient plus comme on les met sur la scène. On distingue la femme-de-chambre qui est chez la duchesse : ses façons sont plus aisées et plus nobles. Celle qui est chez la présidente a contracté quelque chose de la morgue de la maison ; elle met de la précision dans tout ce qu'elle dit et ce qu'elle fait. Celle qui est chez la financière, parle des plus grosses sommes comme d'un rien, raconte les dépenses que l'on fait à l'hôtel, et qui ne se font pas ailleurs. Quelques femmes-de-chambre, au bout

p126

d'un certain temps, copient admirablement leur maîtresse ; et quelques-unes qui sont bonnes, s'attendrissent réellement sur leur sort, parce qu'elles voient de près les tourmens que l'envie de briller et les caprices de l'imagination leur font subir chaque jour.

Si la maîtresse traite sa femme-de-chambre avec indifférence, la paix est entre les deux époux ; mais si une sorte d'amitié naît entre elles, et que la ligue s'établisse, le mari ne pourra jamais deviner d'où part la discorde qui trouble sa maison.

Les femmes-de-chambre ne parlent pas

précisément comme les poètes les font parler sur la scène ; mais elles agissent avec dextérité dans plusieurs occasions, et elles ont encore sur les caractères une certaine influence que les valets ont perdue il y a long-temps.

Une femme de qualité dit : *où sont mes femmes ?* et ne dit jamais, *mes femmes-de-chambre* ; expression réservée à la bourgeoisie.

Depuis que le luxe a placé quatre à cinq domestiques, enchaînés à la courroie derrière

p127

un carrosse ; depuis que l'on a tenu ainsi quatre hommes serrés l'un contre l'autre, sautillans sur la pointe des pieds, obligés de monter et de descendre lorsque la voiture est en mouvement, et de s'élancer avec célérité au risque de se rompre les jambes, les femmes à leur toilette ont tenu debout trois à quatre femmes uniquement occupées à offrir la boîte à poudre, les épingles, la pâte d'amande, tandis que le coiffeur arrange les cheveux. Ce vol d'individus, fait aux campagnes, à l'agriculture, n'a pas même été frappé parmi nous d'un impôt propre à punir cet égoïsme révoltant. Et tandis que le galon d'or et d'argent entre dans la livrée de la servitude, le sarrau de toile couvre à peine le laboureur et le vigneron. La classe travaillante voit les valets en habit de drap galonné, et les femmes-de-chambre en robe de soie, même avec quelques petits diamans. Cette malheureuse classe commence à s'estimer elle-même fort au-dessous de l'ordre domestique.

CHAPITRE 493

p128

comédie clandestine.

je ne parlerai pas ici de ces farces irreligieuses où une jeunesse indévote se permet des gaietés très-indiscrettes ; où l'on voit le prêtre disant la messe, qui va cherchant l'hostie que la souris a emportée pendant le

dominus vobiscum , et déjà à demi croquée. Je ne répéterai point le dialogue de l' abbesse se confessant au cordelier ; il faut laisser ces bouffonneries sous le voile qui les couvre. Je dois parler de certaines petites pieces libres et voluptueuses qu' on vient d' accueillir en secret, comme infiniment propres à débarrasser les femmes de ce reste de pudeur qui les fatigue. Là, Thalie, comme on l' a tant de fois reproché aux dramatises, n' est plus une régente, le théâtre n' est plus une école : on en a chassé toute morale ; ce n' est point l' esprit

p129

assommant de Dorat ; ce n' est point le jargon quintessencié de la comédie moderne, c' est la peinture aisée d' un riant et facile libertinage ; ce sont les caracteres à la mode, le goût du jour, le ton nouveau d' une débauche raisonnée, et qu' on appelle *décente* . Un abbé se plaint de la facilité d' avoir des femmes, et de la difficulté d' avoir des abbayes. Les soubrettes chantent des couplets qui font hausser l' éventail, mais pleins de vérités. Des équivoques, des plaisanteries, une corruption bien profonde, le vice orné de toute la gaieté possible, voilà ce qui distingue ces mono-drames qui attestent notre esprit, et la singuliere licence de nos moeurs. Les romans de Crébillon fils sont chastes, en comparaison de ces petites pieces, où la dérision de la vertu et l' oubli des principes sont affichés au point que l' auteur, quoi qu' il imagine, ne scandalise jamais l' auditoire. Il est toujours plus dépravé que le poète. Ces mono-drames font sortir le talent pittoresque de nos bouffons. Ainsi tous les

p130

moyens de l' ancienne comédie sont tombés ; elle n' est plus que décrépité et froide, auprès de cette muse moderne à l' oeil vif et hardi, au ton décidé, au geste libertin, qui a réponse à tout, qui voit tout avec le sourire dominant d' une malice spirituelle. Notez que toutes ces femmes dont on

peint l' esprit et la dépravation, sont toutes ou comtesses, ou marquises, ou présidentes, ou duchesses ; et les hommes à l' avenant. Il n' y a pas une seule bourgeoise personnifiée dans ces pieces. Il n' appartient pas à la bourgeoisie d' avoir ces vices distingués ; le libertinage roturier est loin d' un idiôme aussi fin, aussi délicat ; il n' est pas digne des pinceaux qui célèbrent les moeurs ingénieuses des femmes de qualité.

On joue aussi dans des sallons privilégiés, des *proverbes* qui tiennent à des aventures récentes et connues. On a besoin de la causticité pour sortir de l' atonie. La simple médisance ne frapperoit pas assez profondément la victime ; il faut qu' elle expire sous les pointes

p131

les plus acérées, et le tout par amusement. Voilà donc les *atellanes* naturalisées parmi nous ; elles ne se présentent point sur les théâtres publics. Tout-à-la-fois licencieuses et impudentes, elles ne sont dans l' ombre que pour exciter plus vivement la curiosité. Les loix ne peuvent les interdire ; c' est une jouissance pour ces êtres blasés, qui croient aviver ainsi leur ame abâtardie. Mais, malgré tant d' efforts, le rire du libertinage, ou celui de la méchanceté, ne sera jamais le bon rire. J' en préviens les auteurs et les auditeurs.

CHAPITRE 494

la fête des rois.

la fête des rois et le tirage du gâteau subsistent toujours. Cette très-ancienne coutume se transmet de pere en fils. Les incrédules et les impies, qui se moquent de l' étoile des trois mages, célèbrent néanmoins cette fête comme les autres. Les festins ne rencontrent

p132

point de négatifs. C' est une branche de commerce pour la pâtisserie, dont la vente est considérable ce jour-là. On est curieux du sort : on joue avec l' enfant

qui tire le gâteau ; on veut être roi.
Cependant ici le roi paie sa royauté, et ne
leve aucun tribut sur son peuple.
Le savetier en famille est toujours roi ;
car il est plus obéi dans sa maison, que le
président ne l' est dans la sienne. Mais ce
jour-là il parodie la majesté : il croit
fermement, ainsi que tous ses confreres, que les
souverains et les princes ne s' occupent dans
leurs palais qu' à boire, manger et se réjouir.
Il ne leur attribue aucune peine, aucun souci,
aucun travail, parce que leur table est toujours
bien servie.
C' est aussi le jour où, dans tout Paris, le
peuple fait les réflexions les plus bizarres sur
la royauté. On voit qu' il ne la considere que
sous les plus faux rapports, et que toutes ses
idées rétrécies sont, pour ainsi dire, des idées
asiatiques. Oh, qu' il est loin de concevoir
ce qu' il devrait entendre !

p133

Fontenelle, tout philosophe qu' il étoit, tira
un jour le *gâteau des rois* . La feve lui échut.
vous êtes roi, lui dit son voisin ;
serez-vous despotique ? -belle demande,
reprit-il.
Diderot a fait une piece de vers sur cette
royauté de table, laquelle ne ressemble point
aux vers niais que tant de sots monarques de
la feve ont publiés dans plusieurs recueils
fastidieux.
Tous les gens de bouche sont fort occupés
pendant cette huitaine ; et l' on voit que toute
fête fondée sur la bâfre, sera et doit être
immortelle.
Les protestans, hors de la France, ont
poussé la réformation jusqu' à bannir toutes les
fêtes, même celles qui donnent lieu aux festins.
En arrachant le galon de l' habit, ils ont,
comme dit le docteur Swift, déchiré l' étoffe.

CHAPITRE 495

p134

almanach des muses.

c' est une corbeille de fleurs poétiques, que *frere-quêteur* au Parnasse offre tous les ans au public. On appelle ainsi le rédacteur, parce que pendant toute l' année il sollicite les faveurs des enfans d' Apollon, qui contribuent de leurs travaux à former son recueil et son patrimoine. Il vit de sa quête.

frere-quêteur prend et entasse au hasard toutes ces fleurs, sans assortir les couleurs ; il en compose un énorme bouquet, à peu près comme le fait un paysan mal-adroit à la fête de son bailli, puis il le jette au nez du public la veille du jour de l' an. Les fleurs vives, les fleurs pâles, les fleurs inodores, les fleurs odoriférantes, les orties même y sont mêlées indistinctement. Mais qu' importe au *rédacteur* ? Son bouquet n' est-il pas fait ? On s' occupe de ce recueil les quinze premiers

p135

jours du mois de janvier ; puis, semblables à certains insectes éphémères, il pâlit et disparoît.

Rien ne prouve mieux combien il y a de petits talens à Paris que cette foule prodigieuse de petits vers. Plusieurs petites réputations se contentent d' y briller une fois l' an ; et comme ces auteurs ont de l' esprit pour le premier janvier, ils persuadent facilement leurs petites coteries qu' ils en ont ou peuvent en avoir toute l' année.

Il y a des tics littéraires qu' il est si facile d' imiter, qu' ils deviennent épidémiques. C' est ce qu' on remarque en lisant cet almanach, composé par tant de plumes différentes ; c' est une couleur, un ton uniformes. Vous jureriez que la moitié du livret est de la même main. On y apperçoit le même tour, la même maniere, la même prétention à l' esprit ; et jusqu' au choix des mots et des images, tout vous répète l' accent du persifflage à la mode. Tout auteur veut y paroître libertin, léger, quoique souvent il ne soit ni l' un ni

p136

l' autre. Ces poètes parlent des ris, des jeux

et des graces, qu' ils n' enchaînent que dans leurs hémistiches. Ils vous entretiennent de leurs fêtes et de leurs plaisirs, sans vous donner envie d' y assister ; car tout en disant aux autres, allons, mes amis, rions, chantons, abandonnons la gloire pour les beaux yeux de nos maîtresses, leur visage s' alonge et fait la moue.

On pourroit dire à ces muses grimacieres ce qu' un homme disoit à une femme qui faisoit des mines : *trompeuse, tu mens au rire.* quand on lit les vers de Chapelle, de Chaulieu, de Coulanges, de Panard, de Collé, on prend part à leurs douces orgies ; on est à table avec eux ; on sent que leurs plaisirs n' étoient pas une illusion ; et on les voit aussi francs dans leur abandon, que nos poètes modernes sont contraints, gênés, en alambiquant leur esprit pour chanter leurs jouissances ; et ce qu' on voit de mieux dans leurs vers, c' est que celles de l' orgueil leur sont constamment les plus cheres.

p137

Un jour, assis au pied des Alpes et me reposant, je trouvai par hasard dans mon portemanteau un volume séparé de ces petits vers. Je voulus les lire ; mais ils me parurent si petits, si mesquins, si tristes devant ces magnifiques amphithéâtres qui élèvent l' ame et lui donnent de fortes conceptions, que le livre puérile me tomba des mains ; je le laissai au bas de ces majestueuses montagnes, où il pourroit encore. Mais quand je me retrouvai à Paris, rue Saint-Honoré, je le relus. Or, pourquoi cela, lecteur ? Les livres dépendroient-ils du tems et des lieux ?

Ce recueil annuel et inégal est suivi de petites notices sur les ouvrages de poésie et de théâtre, bien tranchantes, bien courtes, et toujours vuides d' esprit.

Ce rédacteur est de plus compilateur de son métier, n' importe de quoi. Il va louant sa plume à tout journaliste pressé, ainsi qu' un manoeuvre va cherchant un maître maçon. C' est l' emploi de ces écrivailleurs qui, bientôt désespérés de leur radicale impuissance,

p138

se font *jugeurs* . Métier arrogant et tranquille ; car on ne finiroit pas, s' il falloit établir la revision des arrêts des folliculaires. Ils usent du privilege du mépris où ils sont tombés. Ils prononcent sur tout, et comprennent peu de chose. Aussi point de réplique ; ce seroit un procès interminable ; tout se perdrait dans les menstrues périodiques.

CHAPITRE 496

bagarre.

il y en eut une affreuse, inouïe, inconcevable. Ce fut le 30 mai 1770 ; j' y étois. à la suite d' un misérable feu d' artifice tiré sur la place de Louis Xv, un peuple innombrable (car il ne resta pas ce jour-là un tiers de la ville dans les maisons) se porta en foule dans une rue qui conduisoit aux boulevards, pour y voir la plus triste des illuminations. On pourroit la comparer aux flambeaux funéraires d' un long convoi, rangés sur deux files. Elle sembloit

p139

annoncer la catastrophe la plus désastreuse. De gros nuages noirs, je me le rappelle, planoient sur la triste cité.

Cette rue fort large en apparence, se terminoit comme un entonnoir. Des rigoles, des trous, des pierres de taille, plusieurs équipages, rendirent le passage étroit et dangereux.

Tout-à-coup je me sentis horriblement pressé. Je perdis la liberté de respirer, et je fus porté en l' air près de quatre minutes, par les flots tumultueux d' un peuple qui avoit à la lettre l' impétuosité d' un torrent.

Jeté dans l' angle d' un mur qui me sauva la vie, j' eus le bonheur, après de longs efforts, de rétrograder, malgré des avis contraires ; mais je me rappelai à propos que le matin j' avois vu des pierres de taille dans cette rue spacieuse, et cette réflexion me détermina à revenir sur mes pas. Une charpente brûloit près du feu d' artifice tiré, et le singulier effet de cet incendie m' entraîna encore d' un côté opposé à la mort.

Sorti à peine de cet horrible tumulte,
j' entendis les cris déchirans des hommes,
des femmes, des enfans suffoqués ; mais,
quoique saisi d' effroi, je ne soupçonnois pas
encore l' amas d' horreurs que cette nuit épouvantable
devoit rassembler. Je regagnai mon
logis ; je n' appris le désastre que le lendemain,
quand l' amitié tendre et inquiete accourut
et vint m' embrasser avec la joie de me revoir
au nombre des vivans.

J' appris alors que nombre de mes compatriotes
avoient péri dans cette affreuse bagarre ;
que des scenes cruelles avoient encore ajouté
à l' horreur du trépas. Le pied du fils fouloit
involontairement les flancs de la mere ; le
pere avoit beau se débattre, il passoit sur
le corps de son fils. On voyoit périr à ses
côtés l' objet le plus cher ; on devenoit malgré
soi l' instrument de sa mort. On portoit
sur son sein le corps sans vie, jusqu' à ce qu' il
tombât pour être foulé sous les pieds de la
rage et du désespoir. Les cris, les hurlemens
étouffoient les prieres du sexe foible ; l' enfance

et la beauté avoient perdu leur charme
et leur pouvoir.

Un grand nombre de cadavres resterent
sur la place, et aucun d' eux (ce qui est
surprenant) n' avoit une fracture. Ils avoient tous
été étouffés, et le froissement les avoit
déshabillés en partie d' une maniere
tout-à-la-fois déplorable et bizarre.

J' ai vu plusieurs personnes languir pendant
trente mois des suites de cette presse épouvantable,
porter sur leur corps l' empreinte forte
des objets qui les avoient comprimés.

D' autres ont achevé de mourir au bout de
dix années. Cette presse coûta la vie à plus
de douze cents infortunés, et je n' exagere
point.

Une famille entiere disparut. Point de maison
qui n' eût à pleurer un parent ou un ami !
On n' a point su à quelle cause attribuer cet
étonnant désastre. Le lieu paroissoit spacieux,
et personne ne prévint le danger.

Aucun administrateur ne fut recherché ;
tout fut mis sur le compte de la fatalité. Elle

p142

y entra pour beaucoup, il faut l' avouer ; mais cela ne justifie point encore le peu d' ordre qui régna dans cette fête, et qui troubla toutes les imaginations superstitieuses, par l' idée d' un redoutable avenir. Les craintes vulgaires ne se sont pas réalisées.

Cet exemple fatal a du moins servi à établir par la suite, dans les fêtes publiques, l' ordre le plus exact ; mais on a passé subitement à une autre extrémité. On a depuis invité le peuple à des fêtes, à condition qu' il n' y assisteroit pas. On a fait un désert de l' emplacement qui lui étoit destiné ; on lui a distribué encore plus de bourrades que de petits pains. De sorte qu' aux fêtes de la naissance du dauphin, lorsque le roi et la reine se sont présentés aux fenêtres de l' hôtel-de-ville, pour être salués par les acclamations et les bénédictions du peuple, il n' y avoit point de peuple.

On n' est pas encore venu à bout à Paris de donner des réjouissances où le peuple ne fût ni foulé, ni maltraité, ni renvoyé. Peut-être

p143

enfin tant d' hommes de génie, ramassant leur intelligence, parviendront à nous montrer une fête digne de la capitale et des sommes énormes que l' on dépense pour mécontenter ordinairement tout le monde, et accorder à la soldatesque le plaisir de bourrer la multitude. L' argent, le goût et les idées ne manquent point. Qui empêche donc qu' on ne voie une fête populaire que l' on puisse citer aux nations voisines ?

CHAPITRE 497

rêves politiques.

vous souvenez-vous de cet homme qui voulut faire gagner à Louis Xiv, quatre cents millions par an, en mettant toutes les côtes de France en fameux ports de mer ? Vous riez ! Eh bien, on fait tous les jours des

projets de cette force-là. L' un veut enseigner
au roi l' art d' enrichir ses sujets ; l' autre trouve

p144

que le roi n' est pas assez riche pour le titre
qu' il porte, il veut doubler ses revenus. Ces
foux raisonnant, calculant, arrangeant des
mots et des chiffres, qui font sur le papier
un effet merveilleux.

Je crois qu' il y a encore en France plus
de têtes qui se fatiguent pour l' art du
gouvernement que pour l' art de la *poésie* .
On démontre à un rimailleur inepte, que son vers
est vicieux, qu' il peche contre les regles ; mais
comment prouver à un rêveur que son
raisonnement politique est d' un sot. Son système
existe dans sa tête ; il veut absolument qu' il
existe dans l' état : il ne voit aucun poids,
aucun rouage, aucun frottement, aucune
résistance ; comment lui donner les premieres
notions qu' il n' a pas ?

Le cardinal de Fleury rioit de tous les
projets qui lui étoient offerts ; et voilà tout
ce qu' il pouvoit répondre.

Depuis le projet de *mettre en ports de mer
toutes les côtes du royaume* , jusqu' à celui de
mettre *une capitation sur les chiens* , tous

p145

les faiseurs ont raisonné sérieusement ces plans
inconcevables, et les ont regardés comme des
efforts de génie et de patriotisme.

Ce qu' il y a de plus singulier, c' est que les
détails de ces projets insensés sont
ordinairement bien enchaînés, bien suivis, bien
raisonnés, et que la folie ne gît que dans le
principe.

Le gouvernement, dit-on, a commandé
une comédie propre à ridiculiser cette espece
d' hommes. Mais il n' est peut-être pas adroit
de traiter ces rêveurs sérieux en adversaires.
La discussion s' établira ; une épigramme
aujourd' hui ne tient plus lieu de raisonnement.
Le gouvernement devrait laisser dire, à condition
qu' on le laissât faire. Pourquoi jeter
le gant ? Il n' y a plus de secte dans un état,
dès que le gouvernement dédaigne de l' appercevoir.

Il ne doit jamais entrer ouvertement dans aucune discussion politique : il doit agir, il a le bras ; qu' il laisse la langue se remuer. Point de débats, point d' adoption de satyres publiques ; il y auroit réaction : c' est ce que la gravité d' un gouvernement doit

p146

sur-tout éviter. Comme il ne sauroit rien gagner à la réplique, il faut qu' il évite une guerre de mots.
Ces rêves politiques abondent et passent dans des brochures, *aegri somnia*. comme dans les romans les personnages ne mangent point, ne boivent point, (ce qui seroit ignoble à dire) ne sont malades que d' amour, et vivent au moyen d' une cassette toujours sous-entendue, qui voyage avec eux à l' abri de tout accident, et toujours remplie par des banquiers fideles ; de même ceux qui font des romans politiques ne s' embarrassent jamais du terrain cultivé d' un royaume. Ils ordonnent à la terre de produire ; ils vous peuplent un empire, sans songer si les habitans pourront satisfaire aux besoins de première et de seconde nécessité. Rien ne les arrête ; ils enrichissent le monarque, lui donnent quatre cents mille hommes de troupes et cent vaisseaux de ligne. Ils font sur le papier une nation florissante, victorieuse, riche, donnant la loi à toutes les autres ; et ils oublient de lui donner du pain.

p147

Ces auteurs sont semblables à cet architecte qui avoit bâti une maison magnifique, où l' on admiroit les colonnes et les belles proportions qui ornoient la façade ; mais lorsqu' on voulut monter au premier étage, il se trouva qu' il n' y avoit point d' escalier. Il y a au dépôt des affaires étrangères une chambre où l' on a jeté tous les papiers que les esprits à système ont envoyés aux ministres. On a écrit au-dessus de la porte : *projets des têtes fêlées*. tous ces projets disent en substance : *si l' on ne fait pas ce que je dis, la France est perdue*.

d' autres ne sont pas susceptibles de la moindre alarme : ils vont répétant que les ressources de la France sont inépuisables ; qu' on ne sauroit la ruiner, quoi qu' on fasse. On renouvelle ces axiomes ministériels qui ont régné véritablement ; et il est vrai que le tempérament robuste et vigoureux de l' état a résisté jusqu' ici aux poisons de tous les pharmaciens. Il paroît doué d' une de ces heureuses constitutions propres à se moquer éternellement

p148

des médecins. C' est ce qu' il fait ; et les médecins scandalisés voudroient le voir sérieusement malade, pour l' honneur de leur pronostic.

CHAPITRE 498

toilette.

une jolie femme fait régulièrement chaque matin deux toilettes. La première est fort secrète, et jamais les amans n' y sont admis ; ils n' entrent qu' à l' heure indiquée. On peut tromper les femmes ; mais on ne doit jamais les surprendre : voilà la règle. L' amant le plus favorisé, le plus libéral même, n' ose l' enfreindre.

C' est là que le mystère met en usage tous les cosmétiques qui embellissent la peau, ainsi que les autres préparations qui chez les femmes forment une science à part, oserai-je dire ? Une encyclopédie.

La seconde toilette n' est qu' un jeu inventé

p149

par la coquetterie. Alors, si l' on grimace devant un miroir, c' est avec une grâce étudiée. On ne se contemple plus, on s' admire. Si l' on tresse de longs cheveux flottans, ils ont déjà leur pli et reçu leurs parfums. Les boucles sont bientôt formées ; elles naissent sous une main légère, qui semble à peine y toucher. Si l' on plonge un bras d' albâtre dans une eau odoriférante, on ne peut rien ajouter à son poli comme à sa blancheur.

Cette toilette n' est qu' un rôle qui favorise le développement de mille attraits cachés ou non encore apperçus. Un peignoir qui se dérange, une jambe demi-nue qu' on laisse entrevoir, une mule légère qui échappe du pied mignon qu' elle renferme à peine, un déshabillé voluptueux où la taille paroît plus riche et plus élégante, donnent mille instans flatteurs à la vanité des femmes. Tout, jusqu' au babil interrompu et coupé qui imite le désordre et le négligé du moment, prête un jour aux saillies vagabondes de l' imagination. Les femmes à Paris ont l' imagination plus

p150

souple et plus vive que les hommes. Elles ont le talent de narrer mieux qu' eux. Les liaisons dans leurs discours sont imperceptibles. Leurs transitions délicates, sont toutes liées par le sentiment. On peut dire qu' elles écrivent leurs lettres par instinct ; et j' ai toujours admiré le tour heureux de leur élocution, sans pouvoir comprendre ni saisir leur secret. Les billets du matin s' écrivent à la toilette : ils ont une expression locale ; ils sont plus aisés que ceux du soir.

C' est là que l' on voit sur-tout que les femmes ont l' art de réparer une imperfection par une grace, et que chaque agrément qu' elles se font cache un petit défaut.

Pope a très-bien peint une toilette. Je le traduis, ne pouvant mieux faire. Elle approche, dans un vêtement blanc, d' un autel où plusieurs vases d' or et de crystal sont mystérieusement rangés. La tête nue, elle adresse ses vœux aux dieux brillans de la parure, à ces rois immortels du monde. Voilà qu' une image ravissante respire au fond d' un miroir. Ses

p151

yeux s' attachent sur les siens et y demeurent fixés. Elle sourit amoureusement à l' adorable déesse, unique objet de son admiration, de ses soins, de son respect. à côté de cet autel, où regne le silence attentif, une humble prêtresse, les yeux baissés, prépare les pures essences qui doivent embaumer sa flottante

chevelure.

Les cérémonies commencent. On ouvre le dépôt des trésors cachés, où la beauté puise encore des attraits nouveaux. Du fond de mille petits coffres élégans, sortent mille graces particulieres. Les perles, les diamans, enfans du soleil, prêtent leur vif ornement. Le doux esprit des fleurs s' échappe des flacons d' or ; l' air est embaumé des parfums de l' Arabie. L' écaille de la tortue rampante, l' ivoire des dents de l' éléphant se trouvent unis et métamorphosés pour le même usage. Plus loin sont confondus la poudre, les brochures, les rubans nuancés de mille couleurs, le rouge, les billets doux, les épigrammes du jour, et une armée d' épingles.

p152

La beauté devient plus belle ; son front reçoit une nuance plus vive et plus touchante ; ses yeux brillent d' un rayon plus animé ; son sourire enfin est plus doux. Je ne sais quelle grace accomplie se répand insensiblement sur toute sa personne. Quel éclat ! Quelle fraîcheur ! Eh ! Que n' eût point dit Pope, s' il eût vu cette toilette d' or, qui n' étoit cependant pas destinée à une reine ; ce miroir célèbre, surmonté de deux petits amours tenant une couronne qui figuroit celle du pouvoir. Le fini, le précieux de tous ces ornemens auroit été digne de ses vers ; mais auroient-ils pu atteindre à la description de tant de richesses ? Pope eût été aussi embarrassé que l' auteur qui voudroit décrire le nouveau pavillon de *Lucienne* , où tout ce qu' a pu imaginer la fantaisie raffinée du luxe est rassemblé au premier degré. Ah, si l' on pouvoit devenir un des sylphes dont parle le poète anglois, et assister invisible à telle toilette ! On en sauroit plus en une

p153

heure, que n' en disent toutes les anecdotes, que n' en font entrevoir toutes les conjectures. Un seul témoin vaut mieux que cent gazettes. Dieux ! Faites parler les toilettes,

et nous saurons le secret des états.

CHAPITRE 499

pots de fleurs.

l' amour de la campagne et de l' agriculture,
commun à tous les hommes, se
manifeste encore dans l' immense tas de pierres
qu' habite le parisien. Il élève en l' air
un petit jardin de trois pieds de long ; il
place sur ses fenêtres un pot de fleurs ; c' est
un petit tribut qu' il envoie de loin à la nature.
Un arbre à fruit végete dans l' enceinte
étroite d' une croisée. Le citadin qui ne voit
plus la campagne, arrose ce nain arbuste matin
et soir. Il cultive dans une caisse l' oeillet et la
rose. Six pouces de verdure le consolent de

p154

la perte des tapis émaillés, et remplacent
l' aspect des bois épais et fleuris.
Malgré les défenses de police, le citadin
casanier tient à son pot de fleurs, à sa caisse
de terre. Il la cache quand l' inspecteur passe ; il
la retrace quand il est passé. Mais au moment
qu' on y pense le moins, la masse s' échappe,
tombe du cinquieme étage. Heureux celui qui
n' en est pas touché ! L' arbuste et les fleurs sont
emportés par le ruisseau, et les débris de ces
jardins suspendus attestent sur le pavé qu' il
n' auroit pas fallu se trouver à leur descente.
L' hommage offert à Pomone et à Flore,
exilées de la ville, se manifeste à chaque rue
au sein de la triste prison où le travail et
la nécessité renferment l' artisan livré à des
métiers sédentaires. Telle femme nourrit
quatre poules, six lapins, élève huit serins,
et sur les rebords de sa fenêtre fait croître
un groseiller, un prunier. Le goût de la campagne
perce, et vient expirer sur les balcons
où les rayons du soleil, interceptés par la
hauteur des cheminées, ne frappent qu' une heure

p155

dans toute la journée. La femme qui ne quitte
pas la chambre, épie cette heure fortunée, et

sourit de joie quand le calice d' une fleur isolée vient à s' ouvrir à l' astre du jour. Elle appelle sa voisine pour contempler avec elle ce phénomène.

CHAPITRE 500

les accords.

le pinceau satyrique de Hogarth, peintre anglois, a représenté le seigneur ruiné épousant la riche bourgeoise. Greuze a fait un tableau dont le sujet est l' accordée de village ; mais il a peint d' honnêtes gens de la campagne, simples dans leurs moeurs, et dont les passions n' altèrent ni les traits du visage ni le caractere.

Un tableau différent et plus moral seroit celui qui offrirait les accords dans la classe que j' ai sous les yeux. Voyez la figure du futur époux, lorsqu' il traite les articles qu' il a fait

p156

soigneusement stipuler d' avance. à travers l' air passionné qu' il s' efforce de prendre, remarquez le coup-d' oeil qui s' échappe sur la dot ! L' accordée, de son côté, lorgnant d' une maniere imperceptible ces sacs accumulés, n' a-t-elle pas l' air de dire : j' aurai soin que cet argent se métamorphose en plaisirs et serve sur-tout à mes jouissances particulieres ? Ce n' est plus d' un lien qui doit décider du bonheur de la vie qu' il est question ici ; c' est d' un arrangement entre deux familles, où chacune croit trouver de l' avantage. Voyez le pere, la mere, les parens. S' ils sont tous peints d' après nature, on appercevra des physionomies contraintes, avides et dissimulées. La fille qui se marie pour sortir d' esclavage, le mari qui y entre, amorcé par la dot ; une mere qui se débarrasse de soins gênans, un pere qui déjà songe à éloigner son gendre : tout cet ensemble vous offrira le tableau d' un marché.

Qui le fera, ce tableau ? Le notaire le voit tous les jours dans son cabinet ; mais il y est si accoutumé, qu' il n' y songe plus.

p157

Opposez ces figures qui signent ainsi, à un mariage tel qu'il se pratiquoit dans un siècle pastoral ; et que ces deux pendans ornent le cabinet de tout notaire. Qu'arrivera-t-il ? Je le sais bien. La famille calculante n'y verra que le plus ou le moins de talent du peintre, et rien de plus.

CHAPITRE 501

saint-Denis en France.

lieu de la sépulture des rois de France, princes et princesses de leur sang. Le plus beau songe que puisse faire un souverain, a dit le roi de Prusse, c'est de rêver qu'il est roi de France. Ici finit le songe.

On dit que Louis XIV ne voulut pas bâtir à Saint-Germain-En-Laye, emplacement superbe et commode, parce que de ce site il découvroit le clocher de saint-Denis. Il s'enfonça dans un bas marécageux, où il força la nature, pour perdre de vue le clocher fatal.

p160

" lorsque la mort avoit fermé... etc. "

à la suite de ce beau morceau, par M Le Tourneur, et qui ouvre son éloge de Charles V, me sera-t-il permis d'ajouter ces lignes ?

Je dirai ce que j'ai vu. On avoit ouvert ces augustes souterrains où l'on dépose avec pompe la dépouille mortelle de nos rois. Un jeune prince, moissonné dans la fleur de son âge, alloit y prendre place près de ses ancêtres. Là, dans cette cour silencieuse et triste, les rois sont seuls et ne sont plus flattés. Chaque pas que je faisais m'offroit un sceptre brisé et le néant des grandeurs humaines. Un triple cercueil sembloit vouloir séparer leur orgueilleuse poussière de celle des autres hommes ; mais malgré le sceau royal, les cendres des enfans de la terre sont toutes égales et doivent se confondre un jour. Je traversois lentement ces voûtes sépulcrales, où la mort apparôit la véritable souveraine de l'univers. Je sentois là, plus qu'ailleurs, son vaste, universel et muet empire. De vains trophées dominoient les tombes des monarques pulvérisés. Ah ! Combien l'ami des hommes s'effraie

p161

et gémit d' en rencontrer si peu dignes de la couronne qu' ils ont portée ! En voulant lire leurs noms, je confondois les dates, les tombeaux et les siècles. Leurs noms même étoient à moitié effacés par la main du tems. Que ce tems est un sage, un éloquent, un judicieux, un fidele historien ! On passoit auprès de Louis Xiv, et l' on disoit, voilà Turenne. On s' arrêtoit aux pieds de Charles V et de son connétable. On distinguoit Louis Xii. Mais dès qu' on avoit rencontré le cercueil du héros de la France, on s' arrêtoit, on ne le quittoit plus. J' ai vu une troupe de citoyens environnant ce tombeau, garder un religieux silence, s' approcher avec attendrissement, porter une bouche respectueuse sur le plomb qui renfermoit ces restes précieux. Tous les spectateurs, en contemplant d' un regard fixe cette tombe sacrée, sembloient attendre un miracle du ciel en faveur de la terre. On eût dit que ce bon roi venoit de mourir. On détestoit le parricide comme s' il respiroit encore. On s' entretenoit de cet horrible événement

p162

comme d' une calamité récente et générale. On parloit de ses vertus héroïques, de sa bonté populaire, des vœux qu' il formoit pour le plus pauvre au moment où il fut assassiné. Les soupirs des assistans interrompoient leurs éloges, et le regret qui de moment en moment devenoit plus vif, ne permettoit plus qu' au silence de sentiment d' achever la louange.

Les corps des monarques décédés sont rangés sous ces voûtes. Mais seroit-il permis de loger en idée leurs ames ? Où placer celles de Louis Xi, de Henri lii, de Charles Ix ?

Je placerois l' ame de Louis Xiv au milieu d' une église peuplée de réfugiés françois. Là il entendroit ce qu' on dit de lui ; là il verroit ses enfans innocens expatriés et à l' aumône des anglois. Il jugeroit lui-même la proscription

épouvantable qu'il signa par erreur. Oh,
que l'erreur est funeste !
On a tant parlé du trésor de saint-Denis,
du sceptre de Dagobert, de la grande-croix

p163

de Charlemagne, de l'oratoire de
Philippe-Auguste, que je ne dirai rien sur ces
objets bons à fondre ou à vendre.
Ce qui m'a plus étonné que le trésor, ce
fut le récit du porte-clef, couvert de la livrée
royale, en entrant dans la chapelle de Turenne.
sur ce marbre noir, nous dit-il,
étoit une inscription à la gloire du maréchal ;
mais la jalousie de Louis XIV la fit
effacer.

manes de Louis Le Grand, vous étiez à dix
pas de l'homme qui tenoit ce discours ! Il a
dû percer votre tombe ; et c'est ainsi que la
vérité viendra s'asseoir près du cercueil de
tous les rois.

Je ne sais ; mais après avoir dernièrement
visité ce lieu si propre à réfléchir, j'ai écrit le
soir même le chapitre suivant. Je n'ai rien à
dire à celui qui n'y trouveroit pas une liaison
secrete avec celui-ci. J'aime tant à me figurer
un être au-dessus des rois, et les jugeant
tous. Quoi ! Me suis-je dit sur ces tombes,
l'auteur du *système de la nature* seroit-il
fondé ? J'ai frémi dans tout mon être, et cette
idée

p164

m'a poursuivi ; je ne voyois plus le genre
humain que comme un troupeau bêlant sous
la main des... j'ai fui, je me suis soulagé en
écrivant ce qui suit.

CHAPITRE 502

de l'auteur du système de la nature.
On parle très-souvent de l'auteur du
système de la nature. On me demande par-tout
son nom, comme si je le connoissois. Je ne le
connois point.

Il s' est caché dans d' épais ténèbres, cet auteur violent. Que son nom meure à jamais dans l' obscurité !

Cette immensité harmonique de l' univers, ce concours de tant d' objets, dépendant d' une seule et même cause, tout ce poids de sagesse, de rapports, de vues et d' intelligence, n' écrase point l' athée. Il ferme les yeux pour ne pas voir ; il durcit son coeur pour ne point sentir. Il défend à son ame d' obéir à cette idée douce, consolante et universelle, qui nous porte tous vers un être suprême. Il ne veut point d' un oeil ouvert sur les actions des hommes ; il semble craindre que la vertu n' ait sa récompense, et que le tyran, oppresseur de ses semblables, ne rencontre bientôt un vengeur.

On diroit qu' il nourrit en lui-même des motifs secrets pour embrasser le système du désespoir et celui du crime.

Tandis que l' adorateur du dieu juste et bon regarde avec joie la voûte des cieux, si vaste, si brillante, et la contemple comme le palais d' un maître puissant et magnifique, dont la grandeur est le titre irrévocable de notre félicité, l' athée n' aperçoit que des

agens bruts, que des atomes liés dans un monde suspendu quelques instans au-dessus du néant. C' est l' abyme qui doit tout recevoir, tout engloutir. Triste et déplorable système ! Tout pâlit, tout s' efface : beauté, génie, grandeur, vertu ; il n' y a plus sur la terre que désordre et confusion. Quoi donc, la noblesse de l' ame, l' héroïque sensibilité du coeur, la bonté compatissante, les lumières grandes et généreuses qui font la félicité des nations, iroient rejoindre le mensonge, la perfidie, la politique versatile et ténébreuse, la rage de l' ambition, la soif des combats, l' oubli de l' humanité ! Néron et Socrate ne formeroient plus qu' une seule et même ame ! La main qui a nourri un pere infirme ne se distingueroit plus du bras qui l' a égorgé ! Ah ! L' homme sensible détournant ses regards, n' ose plus ni penser, ni parler, ni écrire. Et que dire aux autres et à soi-même ?

Que dire aux administrateurs des peuples, si
je vis sous le sceptre de fer d' une aveugle
fatalité ; si cette puissance ténébreuse
m' environne ;

p168

si la vie n' est qu' un assemblage forcé
d' élémens prêts à se dissoudre ; si la tombe
n' a qu' une profondeur obscure et muette où
je dois m' ensevelir pour jamais ? Eh bien,
que j' y tombe plutôt aujourd' hui que demain ;
que je quitte un monde où il n' y a plus ni
espérance, ni consolation, ni appui ; où le
pouvoir qui m' a créé ne m' apperçoit seulement
pas ; où ma sensibilité est froissée de toutes
parts, sans qu' aucune oreille puisse entendre
mes cris ni recueillir mes gémissemens ;
où la force écrasante s' appellera impunément
justice ; où je ne pourrai même lui contester
le titre qu' elle usurpe ! Car que devient l' idée
de justice, sans un juge éternel et suprême ?
Et que dirois-je au tyran qui, me mettant
le pied sur la gorge, me crieroit : *tu es foible,*
et je suis fort ?
ainsi l' athée a renversé l' ordre qui délectoit
mes regards et reposoit mon coeur. Il a porté
sur la nature, ainsi que sur lui-même, une
main destructive et meurtrière. Il a interdit
la vertu à ses semblables, comme ne devant

p169

conserver dans les siècles aucune marque
distinctive ; il a tué la grandeur et la
générosité qui vivent de sacrifices ; il a invité
les passions, déjà si terribles, à ne
reconnoître aucun frein ; et c' est dans le néant
qu' il veut faire descendre avec lui tous les
êtres, comme dans les ténèbres favorables, sans
doute, à le cacher aux yeux de tous et à le
dérober à lui-même.
L' athée porte-t-il donc un coeur criminel ?
Et s' il ne l' est pas, comment peut-il voir
sans frémir le tyran ensanglanté, dormant
à côté du paisible et vertueux monarque ?
Qu' importerait alors d' avoir été un Marc-Aurele
ou un Caligula ; d' avoir ordonné les
sanglantes batailles, ou d' avoir tracé un code

humain ? Que deviendrait cette affection
tendre et pure qui nous porte vers nos semblables ?
Fuyez, gracieuses émotions qui tendez
à ramener l' union et la concorde au milieu
des êtres sensibles ! Ils ne sont plus faits pour
s' aimer, puisque le crime et la vertu n' admettent
entr' eux aucune différence.

p170

Mais ce système désespérant est détruit par
l' ordre et l' harmonie de la nature entière :
tandis que tout est admirablement lié dans
l' univers physique, que la feuille a son
organisation, que l' atome a sa tendance, que
l' insecte est merveilleux dans la poussière ; le
monde moral ne sera point abandonné à une
horrible confusion. Le spectacle des cieux est
fait pour donner de l' audace et de l' élévation
à nos idées. Il faut en croire notre âme, qui
s' enflamme de joie et d' admiration devant
tant de miracles prodigués par une main
étendue ; il faut repousser dans la nuit dont
il sort, ce noir système qui ne peut réjouir
que le mauvais roi.

Un autre système plus pur, plus radieux,
plus vaste, plus conforme à l' immensité des
objets qui nous environnent, s' offre à nous
comme le dogme universel de tous les peuples.
Il établit une relation heureuse entre le
créateur et le cœur de l' homme ; il soumet
les monarques à rendre compte de leurs actions.
Nous l' embrasserons avec transport ce

p171

système magnifique, et qui conséquemment
doit exister ; car tout ce qui est grand et
sublime est nécessairement vrai. Et d' où nous
viendrait cette idée profonde et claire qui
subjugué l' entendement ? Nous aurions donc
créé un système plus grand et plus généreux
que celui qui existe, nous foibles créatures.
Oui, il existe, ce système d' ordre arrangé par
une intelligence infinie et prévoyante. Je le
vois, je le sens ; je m' y abandonne ; j' abdique
ma qualité d' homme, et je frémis devant tout
être puissant, s' il n' est qu' un rêve.
Toutes ces planètes enchaînées dans leur

orbite, circulant avec une rapidité qui effraie
l' imagination, accomplissant les révolutions
célestes avec une précision qui semble obéir
au calcul ; tous ces globes de feu qui montent,
descendent, se croisent, et qu' une chaîne
invisible retient dans l' espace qu' ils parcourent ;
ce temple de l' univers avec son plan,
sa magnificence, sa superbe décoration, que
seroit-il en effet, sans l' être né pour connoître,
pour admirer son auguste appareil, pour

p172

mesurer les distances, le rapport, le vol des
astres, et pour avoir le sentiment profond
des prodiges qui se déploient autour de lui ?
Ce temple seroit inanimé et désert si le prêtre
de la divinité, si l' homme n' étoit pas au milieu
pour adorer et se prosterner devant l' ouvrage
de la sagesse éternelle.

Sans l' élan d' une ame sensible, l' univers est
froid, mort et stérile. L' hommage de sa pensée,
voilà ce qui donne une ame à la nature,
en établissant un rapport entre l' ouvrier et
l' ouvrage.

Que l' homme soit donc un moment orgueilleux
de son origine ! C' est vraiment pour
lui que le monde existe. Ces soleils immenses,
ils ne se connoissent pas ; et lui il les pese. Sa
pensée s' élance au-delà des limites ou pénètrent
leurs rayons. Elle a une sphere d' activité
plus grande que la leur ; elle paroît le
point où tout ce qui est créé peut et doit
aboutir. Ardent et tranquille contemplateur
des merveilles de la création, il en est le
chef-d' oeuvre, puisque c' est son ame qui sent

p173

avec transport la majestueuse existence de
l' auteur de la nature. Et pourquoi se refuser
à la reconnoître ? Il est bon, parce qu' il est
grand. Toute idée lumineuse, tout sentiment
cher, toute image sublime ou consolante,
viennent du grand être. Adorons, aimons,
espérons !

CHAPITRE 503

tours de filoux.

les filoux ayant à combattre une inspection vigilante, ont eu besoin de plus de ruse et de souplesse. La défense est devenue aussi ingénieuse que l'attaque. Le chef-d'oeuvre seroit de s'entendre avec les préposés ; mais comme cela est impraticable, il faut qu'ils aient recours à des astuces toujours nouvelles. La main qui soutire la tabatière d'or, la montre, la bourse, est légère et souple ; mais elle s'est exercée sur un mannequin suspendu.

p174

Il faut qu'il soit volé sans qu'il vacille. La main subtile se forme à la longue, et la cupidité la rend adroite et sûre ; mais la langue du filou qui l'endoctrine si bien et si à propos, comment a-t-il souvent une présence d'esprit admirable ?

Un homme qui venoit de recevoir un paiement chez un notaire, retournoit chez lui dans un carrosse de louage. Le cocher ne se souvenant plus du nom de la rue qu'on lui avoit indiquée, descendit de son siège et ouvrit la portière pour le redemander. Il trouva notre homme roide mort. à sa première exclamation le monde s'amassa. Un filou qui passoit, fend tout-à-coup la presse, et d'une voix lamentable et pathétique, il s'écrie : *c'est mon père ! Malheureux que je suis !* et donnant toutes les marques de la plus vive douleur, pleurant, sanglottant, il monte dans le carrosse, embrasse le visage du mort. Le peuple fut touché et se dispersa, en disant : *le bon fils !* le filou fit marcher le carrosse et les sacs d'argent ; et s'arrêtant à une porte,

p175

il dit au cocher qu'il vouloit prévenir sa soeur du funeste accident qui venoit d'arriver. Il descend, ferme la portière, et laisse le mort dépouillé de tout ce qu'il avoit sur lui. Le cocher ayant attendu long-tems, s'informa vainement dans la maison, du jeune homme et de sa soeur ; on ne connoissoit ni elle, ni lui, ni le mort.

Il fut un tems où, à la requisition de l' archevêque, on faisoit la chasse aux abbés qui alloient voir des filles. Ces abbés n' ont pour tout caractere que l' habit violet ou marron ; quelquefois le manteau court et le petit collet. C' étoit sur-tout dans les promenades du soir que ces abbés accostoient ces filles. Un filou s' étant avisé de s' habiller en exempt de police, parcouroit les promenades ; et dès qu' il voyoit un de ces abbés parler à des filles, il ne le perdoit pas de vue. Lorsque l' abbé sortoit, il alloit à lui, et montrant tout-à-coup son bâton d' ivoire, il lui disoit : *vous savez ce que vous venez de faire, monsieur l' abbé ; je vous arrête de la part du roi.*

p176

le pauvre abbé tremblant, montoit dans un fiacre, et osoit enfin demander où on le conduisoit. *au fort-l' évêque*, répondoit le faux exempt. *au fort-l' évêque ? Ah, monsieur !* il tâchoit d' attendrir le meneur, en lui représentant combien sa réputation en souffrirait. Bientôt l' inexorable exempt composoit avec son prisonnier, et lui tiroit tout l' argent qu' il avoit en poche. Il suivoit ce métier lucratif, lorsque le magistrat en ayant été informé, fit déguiser un exempt en abbé, lequel joua dans les tuileries le rôle convenable pour attirer le faux exempt. Quand il vint à lui montrer son bâton et l' ordre du roi, l' abbé en tira un autre de sa poche, en lui disant : *voici le véritable, monsieur ; suivez-moi.* on vit ce qu' on n' avoit pas encore vu, un exempt en manteau court arrêter un homme en habit bleu et le conduire réellement au *fort-l' évêque* , où il avoit feint d' en conduire tant d' autres. Je prie quelque dessinateur en belle humeur, de faire une estampe sur ce

p177

sujet ; il faudra qu' on y voie la physionomie d' un exempt en rabat transpirer sous la calotte ; l' imposteur qui en avoit endossé l' habit, ne doit avoir qu' une teinte de cet oeil hardi et pénétrant, qui devine et en impose aux

escrocs. La surprise, les deux bâtons croisés, l' audace terrassée, tout cela doit faire une estampe piquante.

Au mois de juin de l' année 1754, un banqueroutier, embarrassé du désordre et de la confusion de ses affaires, s' avisa du stratagème suivant. Il fit acheter secrètement un cadavre de sa taille et de son poil, et le fit porter à sa maison de campagne ; il eut soin de le revêtir du même linge et des mêmes habits qu' on lui avoit vus le jour de sa disparition. Après quoi, lui ayant tiré dans le visage un coup de pistolet, de manière à le défigurer et le rendre méconnoissable, il prit la fuite sous un autre habillement. Tandis qu' on déplorait sa mort tragique, il étoit en Angleterre. Ce fut ainsi que ce filou sut payer ses créanciers avec un cadavre acheté, et un

p178

coup de pistolet qui ne fit de mal à personne. Il y a beaucoup plus de filoux à Paris que de voleurs. C' est le contraire à Londres. L' anglois dédaigne de fouiller dans les poches ; il a honte d' une subtilité ; il attaque ou il enfonce les portes. Ici la ruse du vol est plus commune que sa violence ; l' adresse veille le jour et la nuit ; il faut tout garder, tout serrer. Une porte ne reste pas impunément entr' ouverte ; les mains vigilantes des larrons qui se glissent à pas de loup, se portent invisiblement sur tout, et l' on n' oseroit confier même pendant le jour aucun objet à la foi publique.

CHAPITRE 504

les rogations.

c' est une fête bien touchante que celle où la religion va trouver le laboureur au milieu des champs ; où les prêtres traversent les guérets, pour demander au dieu qui nourrit les humains, de fertiliser la terre, de faire descendre

p179

la rosée du ciel sur les semences, d'accorder
au cultivateur des récoltes propices !
Quoi de plus auguste que ces cantiques
offerts sous la voûte des cieux, qui montent
vers l'être suprême, qui implorent les véritables
richesses, le froment nourriture première,
et les fruits savoureux ! La religion
alors se montre comme nourrice de ses nombreux
enfants, comme médiatrice entre le ciel
et la terre, et semble tout-à-la-fois promettre
et appeler l'abondance.

La ville est devenue si grande, que les
prêtres ne peuvent plus visiter les champs
trop éloignés. Ils font le tour des charniers,
ils se promènent sur un pavé sec ou fangeux ;
mais dès qu'on ne voit plus flotter les
bannières à côté des épis, cette fête a perdu ce
qu'elle avoit d'imposant.

Il est inutile de traverser des rues bordées
de chapeliers et de marchandes de modes,
pour rappeler une fête rustique, où l'on rendoit
hommage au créateur au milieu du verd
naissant des prés.

p180

Sans les bleds nouveaux, et qui annoncent
une seve active, cette cérémonie devient
seche. L'homme a vu ses travaux bouleversés
par le caprice des élémens ; il a craint, il a levé
les mains vers l'être qui dispense les rayons
du soleil. Mais la procession dans les rues
pierreuses de la ville a perdu toute sa dignité,
tout son charme, et l'on n'entend plus
qu'avec froideur, dans la rue saint-Honoré,
les chants qui dans les sentiers des haies
fleuries auroient fait couler une larme de
ferveur et de joie : car l'espérance n'est que
le desir, et voilà le plus pur trésor de l'homme.
L'opulent ne voit-il pas le prix du froment
avec une souveraine indifférence ? N'est-il
pas tenté de rire, quand il rencontre la
procession qui demande du pain à celui qui fait
croître le bled ? Pourquoi donc profaner cette
antique et religieuse cérémonie devant la
porte orgueilleuse de tant d'hommes durs,
ingrats et sans yeux, qui précipiteroient leurs
chevaux sur la foule suppliante pour arriver
un instant plus tôt à la bourse ? Allons voir

p181

cette fête à la campagne. L' humble curé du village faisant le tour des champs, est alors plus grand que le pontife de la capitale.

CHAPITRE 505

le landi.

lorsque le papier n' étoit pas encore en usage, on se servoit de parchemin, et tous les ans on en vendoit pour toute l' année, à *une foire franche* , où le recteur de l' université alloit en procession. Les écoliers et les régens, seuls consommateurs du précieux parchemin, l' accompagnent à cheval. Dès lors les écoliers n' ont point oublié la fête du *landi* . Elle arrive au commencement de l' été.

Les écoliers cotisant leurs bourses, dans l' âge où l' on n' a pas encore appris à calculer, courent chez tous les loueurs de chevaux. Malheur aux pauvres animaux efflanqués sur qui tombera le sort ! C' est leur jour de supplice. L' écolier se leve avant l' aurore. Sorti des

p182

murailles de son college, il fait galoper le coursier boiteux. Un autre cheval, compagnon de misere, traîne avec peine le cabriolet chargé de disciples et du lourd professeur.

Il adoucit sa voix sévère, cache sa férule, et une partie de son empire est perdu pour vingt-quatre heures.

Le jour, quoique long alors, ne l' est pas encore assez. L' imagination embrasse toutes les jouissances ; on voudroit les réaliser toutes à la fois. Le festin sera dressé sur l' herbe ; le vin que l' on boira ne sera plus gâté par l' eau surabondante ; la voix rauque des pédans n' osera plus tonner sur les aimables jeux. Les écoliers braveront dans une ardente liberté les regards des fâcheux pédagogues.

Il n' y a plus de maîtres ce jour-là. Quand le régent rit, tout doit rire dans l' univers.

Y a-t-il une autre puissance sur terre ? Non : voici la royauté qui s' avance ; le hasard a conduit le monarque au milieu d' eux ; le monarque est leur camarade ; il a l' air riant ; ils

p183

se familiariseront avec le monarque qui, dans ce jour privilégié, aura daigné se mêler à leurs jeux, à leurs courses, et mettre de côté sa grandeur, à l' exemple du recteur violet qui a fait trêve avec la sienne.

L' écolier qui connoît peu la distinction des rangs, qui ne suit dans ces heures rapides que la voix du plaisir, pense que tout ce qu' il rencontre doit participer à sa vive alégresse.

Il n' immolera pas une minute de ses plaisirs ; toutes sont comptées. Il s' est enivré trois mois d' avance de l' attente de ce jour unique.

Il a secoué la poussière des bancs, franchi la grille ; il faut que rien ne reste du banquet servi sur le frais gazon. On dévore et l' on court ; on court et l' on dévore : voilà les fonctions de ce jour fortuné.

p184

On voit à regret le soleil qui déjà penche vers son déclin. Alors on précipite les jeux ; l' écolier redouble d' activité ; il tourmente de nouveau le coursier qui ne prend pas part à la fête. Hélas ! Quand il reviendra le soir, il attestera tout poudreux, les jambes roides et immobiles, qu' il a acquitté avec usure le prix de son louage. Le maître a exigé le double, et sans injustice. L' animal fatigué, tout pensif, semble craindre qu' une pareille fête se renouvelle.

C' est le lendemain, jour nébuleux quand il feroit le plus beau soleil, que l' étude paroîtra triste et pesante, que la voix des professeurs deviendra plus haïssable, et que le rudiment semblera le plus détestable de tous les livres.

CHAPITRE 506

p185

jurés-crieurs.

ils ont une ordonnance de Charles V, qui les autorise dans la possession et jouissance de fournir aux obseques et funérailles

les manteaux noirs, les draps, velours et tentures, dont on tapisse la maison du mort et le lieu de sa sépulture. Un juré-crieur peut répéter ce vers de la comédie :

je ne puis être heureux qu' à force de trépas.

Quand il voit passer dans son équipage un être bien vivant, bien portant, il songe à sa pompe funebre, et de quelle maniere il arrangera, avec tout le goût possible, sa chapelle funéraire.

Les curés et fabriques de Paris vouloient fournir aux morts toutes les décorations sépulcrales ; mais les jurés-crieurs sont venus avec une *déclaration* et un *édit* à la main,

p186

leur prouver que les ornemens du cercueil les regardoient ; que c' étoit à eux d' embellir le sarcophage, de donner des *pleureuses* aux parens ; que le curé n' avoit que le droit d' entonner le *de profundis* , d' allumer les cierges ; enfin, que *le tarif de leurs droits* leur étoit particulier.

Autrefois le juré-crieur se couvroit d' un habillement fort bizarre, pour assister aux cérémonies funebres. L' héritier qui jouoit la douleur, ne pouvoit s' empêcher de rire, et on le voyoit à travers son long crêpe. Les héritiers n' ont plus voulu qu' on surprît ainsi le fond de leur ame ; et pour avoir l' air sérieux, les jurés-crieurs ont pris la robe des avocats.

On diroit que le procès pour la succession va commencer sur la tombe du mort. Mais patience ; après la robe, les avocats viendront. Tout ce qui porte robe noire vit de décès ; et si le juré-crieur préleve sa part immédiatement après le curé, elle ne sera pas la plus considérable.

p187

Quand le défunt a des armes, le juré-crieur est obligé de les porter à l' enterrement, peintes en carton, sur sa poitrine ; car un mort illustre n' abandonne point encore le blason dans le dernier rôle qu' il joue aux yeux des vivans.

Les faiseurs d' oraisons funebres ne sont-ils pas des especes de jurés-crieurs, qui proclament les prétendues qualités du mort avec autant d' étalage que ceux-ci exposent ses armoiries ?

CHAPITRE 507

confesseurs.

si l' habitude d' aller à confesse se perd insensiblement ; si elle est totalement éteinte dans les classes supérieures, ce n' est pas faute de confesseurs. Ils sont en surplis dans les confessionnaux qui sont adossés aux piliers des églises. Leur présence vous invite à y entrer ; vous n' avez qu' à vous agenouiller.

p188

Le prêtre entend les péchés par une petite fenêtre grillée. Un numéro distingue les confessionnaux, afin que vous sachiez à qui vous devez achever votre confession commencée, et que vous n' alliez pas demander l' absolution à un prêtre qui pourroit vous dire, *nescio vos*. des deux côtés sont deux groupes de pécheurs qui attendent leur tour ; c' est à qui passera, et quelquefois il y a dispute pour savoir à qui se plongera dans la boîte. On murmure hautement contre ceux qui occupent le confessionnal trop long-tems. La fille qui va à confesse avec sa mere, a soin d' abréger, et celle-ci en fait autant de son côté : le tout pour prévenir certaines réflexions mentales.

Les confesseurs achalandés n' en sont pas peu fiers ; et quand ils ouvrent leur niche en boiserie, ils regardent d' un oeil satisfait le troupeau demi-contrit des pénitens, ayant livre ou chapelet en main.

Il est composé ordinairement de quelques bourgeois hypocrites ou sinceres, de plusieurs vieillards qui songent à leur fin, et de

p189

beaucoup de servantes qui passeroient pour voleuses aux yeux de leurs maîtresses, si elles ne se confessoient pas. On y mene de force

les écoliers ; et quand le confesseur en a entendu un, il sait la confession de toute la bande. Quelques confesseurs se plaisent dans les fonctions secrètes de leur ministère. Ils peuvent faire du bien ; ils peuvent faire du mal ; c' est selon le caractère de l' homme. Il y en a qui se dévouent au soin d' écurer les consciences des crocheteurs, des fiacres et des savoyards. De gros péchés bien lourds tombent crument dans leurs oreilles non épouvantées, tandis qu' à deux pas de là des péchés délicatement voilés, qu' on fait entrevoir plutôt qu' on ne les avoue, frisent légèrement son nerf auditif sans le blesser. Une marquise, quand elle est aux pieds du prêtre, doit-elle se confesser comme une harangere ? Si l' absolution est la même, le ton du *confiteor* n' est-il pas différent ? Mais la confession d' une femme de qualité

p190

est une bonne fortune qui arrive rarement à un prêtre de paroisse. Les confesseurs ordinaires ont perdu la carte de leurs péchés ingénieux et mignons ; ils ne sont bien au fait que des péchés vulgaires, qui ne varient point dans la masse du peuple, lequel prévarique plutôt par habitude que par goût. Souvent on a négligé d' entrer dans un confessionnal depuis douze ou quinze années ; mais on devient amoureux, on veut se marier. On croit le lendemain aller d' emblée à l' autel, donner la main à son amante chérie, et de là entrer au lit nuptial ; mais sans billet de confession, point de sacrement, point de jouissances conjugales. L' instant du bonheur est retardé, l' amant s' inquiete. Son amante lui dit en riant : *êtes-vous confessé ? Cela ne me coûte rien à moi, confessez-vous.* à qui s' adressera-t-il ? Tout est prêt, la dot, le festin, le bouquet, l' épousée, et il n' aura rien s' il ne se confesse préalablement. C' est alors que, rodant dans une église, il avise du coin de l' oeil un confessionnal garni

p191

de son prêtre. Il le lorgne, il y entre

furtivement avec une sorte d' embarras ; mais l' amour qui fait des miracles de toute espece, l' oblige à dire à mains jointes le *confiteor* . Il l' a oublié : il sait qu' il est amoureux et pressé ; voilà tout. Sa mémoire, ornée de madrigaux, n' a retenu aucune formule pénitente. Il ne diroit pas mieux son *credo* ni son *pater* ; c' est cependant un bel-esprit. Mais les confesseurs aguerris sont accoutumés à voir arriver ainsi les épouseurs la veille de leur mariage. Ils les devinent, et en général ils les traitent honnêtement, satisfaits qu' ils sont de cette soumission passagere à l' église, et de cet hommage, quoiqu' un peu forcé, rendu à son pouvoir. Ils délivrent de bonne grace le billet de confession, sans lequel ils savent bien que l' on ne pourroit serrer le lien dont on attend son bonheur. Le prêtre raisonne. S' il a la complaisance de donner le billet, il sait qu' il sera suivi d' une messe, puis d' un baptême, et que l' église en profitera.

p192

Un confesseur en ayant ainsi bien usé envers un épouseur, celui-ci tenant son billet de confession, crut qu' il seroit plaisant de revenir sur ses pas et de dire au prêtre : *je ne sais, monsieur, si je suis bien confessé ; vous avez oublié de me donner une pénitence.* le confesseur, homme d' esprit, repartit : *ne m' avez-vous pas dit, monsieur, que vous alliez vous marier ?* on a calomnié les confesseurs, en disant que quelques moines vendoient ces indispensables billets pour un écu de six livres et une bouteille de vin. Il n' y a point d' homme qui consente à déshonorer son état, sa personne et son couvent, à l' appât d' une somme aussi modique. Une exception scandaleuse ne doit pas être prise pour l' usage. Il est plus décent, au lieu de recourir à ce détour, d' aller trouver un prêtre, de lui dire nettement de quoi il s' agit ; et sur vingt ecclésiastiques, dix-neuf vous serviront avec une politesse noble, et vous n' aurez point à vous plaindre.

p193

Aucun prêtre ne peut confesser sans le pouvoir de son archevêque. Les filles de sainte-Catherine, rue saint-Denis, ayant refusé le confesseur que feu Christophe De Beaumont leur avoit envoyé, et celui-ci s'obstinant à ne point lever l'interdiction du prêtre qu'elles demandoient, ces saintes filles ont passé plusieurs années sans se confesser ni communier. Elles ont attendu sa mort, et le nouvel archevêque vient de leur rendre le prêtre interdit.

CHAPITRE 508

docteur de sorbonne.

on peut en rire, lorsqu'il veut soumettre théologiquement toutes les opinions de l'univers à ses argumens bizarres ; mais il faut quelquefois le respecter.

Le plus beau rôle que puisse jouer un homme sous la voûte du ciel, appartient à

p194

un docteur de sorbonne, quand il serre dans ses bras un criminel que la terre abandonne, quand il touche son coeur endurci, quand il le dispose à se jeter dans le sein du dieu qu'il a méconnu, à attendre tout de sa miséricorde, à recevoir le supplice comme une expiation propre à satisfaire la justice divine. Il sauve son ame du désespoir, plus cruel que les tortures ; il allège ses souffrances, il lui montre une autre vie, il l'aide à boire le calice amer. En lui inspirant la résignation, il lui donne la force qui combat les tourmens. Endormir ses douleurs, élever son ame vers l'être dont l'idée le console, quel emploi sublime ! ... c'est alors qu'un docteur de sorbonne fait oublier son titre, et qu'il ne paroît plus qu'un réconciliateur charitable, un consolateur auguste, un ami sensible, un héros. Oui, le triomphe de la religion, c'est de voir un prêtre se courber sur un corps écrasé sous le fer des bourreaux, mêler ses larmes à son sang, presser ses joues, le convaincre

qu' un homme encore lui reste dans cet abandon universel.

Il étouffe dans la bouche du malheureux le cri du désespoir, et peut-être celui du blasphème. Il lui montre le repos dans le ciel ; et l' environnant d' augustes promesses, il le livre au dieu vers lequel l' infortuné s' élance avec d' autant plus de ferveur, qu' il est plongé dans un abyme de maux.

Que de courage il faut pour ces momens terribles ! Et quel autre sentiment que celui de la charité, porteroit un prêtre à monter sur l' échafaud avec le meurtrier, à se mêler à ses bourreaux, à voir leurs apprêts, à recevoir son dernier regard, à assister à l' horrible exécution, à soulever sa tête pendante et défigurée, quand, les membres cassés et repliés sur une roue, il n' y a plus que les paroles de la religion pour le sauver des imprécations, de la rage et du désespoir qu' enfante la douleur !

Le docteur de sorbonne paroît alors le député sensible de l' humanité, qui vient adoucir

ce que la loi a d' atroce et d' effrayant. Le parricide Damiens fut assisté dans ses longues tortures par deux docteurs de sorbonne. Le forfait et le supplice, également extraordinaires, appellerent deux charitables confesseurs qui se relayoient.

CHAPITRE 509

bureau qui manque à Paris.

parmi tant de bureaux qui vous vexent, vous tourmentent, vous pillent, tandis que des quittances de douze sols ont leur paraphe, que tout s' écrit par cette foule de commis automates, qu' on devrait commander désormais à l' art des Vaucanson, il en manque un qui seroit infiniment utile. Ce seroit un registre où tout homme qui veut travailler, en quelque genre que ce fût, s' offrirait en exposant son âge, sa demeure et ses talens. D' un autre côté, un registre semblable recevrait toutes

les demandes possibles. Puis des hommes

p197

intelligens, faisant la comparaison, rapprocheroient les demandes et les personnes. N'est-ce pas ce qu'on appelle *le hasard* qui a placé une foule de gens inoccupés, qui leur a donné de l'emploi ? Pourquoi ne pas hâter ce hasard, ou plutôt le faire naître dans une ville où il y a une multitude de besoins et tant de gens qui cherchent à travailler pour les autres ? Peu d'hommes riches qui n'aient besoin d'un homme pauvre : peu de pauvres qui n'aient besoin d'un homme riche. Le tout consiste à les faire trouver ensemble. Quoi ! Voilà un homme qui a des bras ou des talents, et il n'y auroit point de place pour lui dans le monde ?

Les petites affiches sont insuffisantes à cet égard. C'est par une protection particulière du gazetier que la demande de tel infortuné est rendue publique. Des registres toujours ouverts et que chacun viendroit consulter à toute heure ; des commis habiles à saisir certains rapprochemens ; une bienveillance caractérisée dans cette partie d'administration,

p198

feroient disparaître la race des désoeuvrés, ou ne leur laisseroit aucune excuse. Eh ! Qui sait si l'on ne pourroit pas étendre ce plan jusqu'aux mariages ? Lorsqu'on songe qu'une simple rencontre a seule déterminé, tantôt une honnête fortune, tantôt une heureuse union, on ne sauroit trop aider à l'inexpérience et à l'aveuglement ; car nous passons tous les uns à côté des autres, sans nous connoître. Qui nous rapprochera ? Qui nous éclaircira sur les rapports de notre situation ? L'homme qui mérite le plus le titre de bienfaisant, n'est pas celui qui donne de l'or : car l'or se dépense ; mais celui qui prévient l'inaction, dont l'inconvénient est d'engourdir et d'étouffer bientôt toutes les facultés de l'homme.

Que le ministère me fasse directeur d'un pareil bureau, et je m'engage publiquement

à en démontrer les bons et salutaires effets
en moins de quatre années. J' arracherai à
l' oisiveté et au vice une multitude d' hommes.
Aucun talent ne demeurera stérile ; et

p199

jusqu' à un sot, je puis me vanter de savoir
le placer encore plus facilement qu' un homme
d' esprit.

CHAPITRE 510

chartreux.

les chartreux se trouvent enclos dans la
ville. Ils sont situés près d' une promenade
publique, et pas trop loin de la comédie françoise.
Que devient donc cette solitude qui
doit les environner ? Comment se trouvent-ils
placés au centre du tumulte, eux dont la
regle est d' habiter les lieux solitaires et
éloignés du souffle contagieux des cités ?
Les capucins avoisinent le jardin des tuileries,
et sont tout près de l' opéra. En rentrant
chez eux, ils rencontrent nécessairement les
chanteuses des chœurs et les danseuses au jupon
court, qui n' ont pas encore d' équipage.
Ce terrain précieux, occupé par des monasteres,
pourroit servir aux commodités et à

p200

l' avantage du public, et les hermites seroient
beaucoup mieux placés dans la campagne. Ce
sont des vuides trop effrayans dans une ville
populeuse, où les édifices et les habitans sont
serrés.

On a senti cet abus ; on a voulu transplanter
plus loin les chartreux. Oh, que de clameurs
et d' obstacles ! La résistance a été sérieuse,
et nos anachorettes ont prouvé combien
ils tiennent du fond du coeur à ces villes
perverses et corrompues, dont ils ont tant de
peine à s' arracher.

Autrefois les princes, les reines fondoient
des monasteres. N' est-ce point le tems de
faire précisément le contraire ?

CHAPITRE 511

p201

arsenal.

l' arsenal du roi de France n' est point
à Paris, sous les deux magnifiques vers de
Nicolas Bourbon, que Santeuil étoit si
jaloux de n' avoir pas faits.

(...).

Malgré ces deux vers, il n' y a point d' artillerie
dans l' arsenal. Quelques fusils rouillés,
quelques mortiers hors d' état de servir, voilà
tout ce qu' on y voit.

Les fonderies qui furent construites par
ordre de Henri II, n' ont servi qu' à la fonte
des statues qui décorent les jardins de
Versailles et de Marly.

Il s' y trouve un magasin à poudre. Le feu

p202

y prit en 1562. Dieu nous préserve de la
répétition !

Au lieu de machines de guerre, on y voit,
à travers de larges carreaux, une bibliothèque
curieuse, qui appartient à M De Paulmi. Un
jardin en très-belle vue offre une promenade
aux habitans du marais, qui ont toujours l' air
un peu antique et de plus ennuyé. Ce quartier
tranche en tout, même dans la façon de
se promener, avec le reste de la ville.

L' arsenal du roi de France n' est donc pas
sur le quai des célestins ; il est à Strasbourg,
à Metz, à Lille, à Toulon, à Brest. Voilà le
miroir imposant où se réfléchit sa toute-puissance.

Le fer qui est à l' arsenal de Paris n' est
bon qu' à faire des marmites. Les véritables
foudres de la guerre sont sur les frontières,
où les disciples de Mars veillent à la sûreté
du royaume, et sont tout prêts à recevoir
l' ennemi, s' il se présentoit.

CHAPITRE 512

livres de paroisse.

heures, semaine sainte, offices, quatre-tems de l'année, etc. On ne les tire qu'à vingt et à trente mille exemplaires. Fameux auteurs, pouvez-vous prétendre, même en idée, aux succès qu'obtiennent les débris du *bréviaire* romain ou du *missel* parisien ?

Ces livres sont en latin ; le peuple n'y entend rien ; mais il achète toujours. Il défigure encore le mauvais jargon emprunté de la superbe langue latine, estropie tous les mots, ne sait ce qu'il dit à Dieu dans un plein-chant passablement lourd ; et il appelle cela prier.

Une femme de qualité récitant ses prières en latin, disoit avec naïveté, *je ne sais ce que je dis*. son amie lui dit : *eh bien, priez en françois*. Oh ! Non, répondit-elle, *j' aurois trop de plaisir*.

un cardinal ne récitait jamais son bréviaire, dans la crainte de corrompre sa belle latinité. Combien y a-t-il d'évêques, d'abbés commendataires, de chanoines, qui disent régulièrement leurs bréviaires ? Mais s'ils ne le disent pas, ils achètent les *quatre volumes*, bien reliés et dorés sur tranche. Ils en ont toujours un tome ostensible qui repose sur leur cheminée ; et voilà tout ce que demande le libraire de Hansy, qui fait sa fortune avec ces volumes latins, lesquels se vendront encore plus long-tems que les oeuvres de Rousseau et de Voltaire.

Que les noms de Luther et de Calvin doivent être en horreur aux libraires qui tiennent en gros magasin ces *heures, offices, semaine sainte*, etc ! Ces réformateurs ont appris à prier en langue vulgaire. Si l'on s'avisait à Paris de chanter les psaumes de David en françois, que deviendrait cet amas énorme de latin qui rapporte un revenu sûr et ample aux libraires non lettrés, qui n'entendent pas un mot des hymnes qu'ils ont imprimées, mais qui les

p205

chantent de grand coeur à l' église avec la foule
des fideles ? Que ceux-ci restent ignorans,
pourvu qu' ils soient des acheteurs assidus :
n' est-ce point là le voeu des opulens
magasiniers de versets et d' antiennes ?
L' église n' a point affermé la vente des livres
saints, malgré leur produit immense ; et le
gouvernement a mis en ferme nos autres lectures
journalieres, mercures, journaux, gazettes, etc.
Qui lui rapportent un tribut annuel.
La sainte église heureusement n' a point adopté
les bureaux de librairie et la race avide des
commis qui s' en font un revenu, toujours au
détriment des pauvres auteurs.
Une dévote fait relier magnifiquement son
euchologe , et le fait porter en triomphe à
l' église par son laquais. Elle veut qu' on remarque
la reliure dorée.

CHAPITRE 513

p206

portes des spectacles.
en arrivant devant une salle de spectacle,
vous appercevez une compagnie de gardes,
fusil sur l' épaule.
Crispin et Arlequin ne paroissent jamais
sur les planches, que préalablement des grenadiers,
avec leur haut bonnet, n' aient occupé
l' enceinte du théâtre, où vont paroître
les ris et les jeux. Ces soldats, qui accompagnent
les productions de Racine et celles de
M Piis-Barré, font à quatre heures des
évolutions militaires sur la place, comme s' ils
alloient à l' ennemi. On les voit distinctement
mettre la balle dans le fusil : voilà le prélude
de la comédie. Cela n' est pas trop gai, avant
une représentation du *bourgeois gentilhomme* .
Si la piece est un peu courue, il faut avoir
les côtes fort pressées avant d' obtenir un
billet ; et tandis que les *parterriens* se
battent,

p207

les comédiens sont sur un balcon et s'amusent
du flux et reflux des oppressés qui leur apportent
de quoi souper.

En-dedans, le fusilier vous range comme
des oignons, vous fait asseoir, interpelle
l'auditeur ventru, le chicane, veut que telle
banquette contienne autant de derrières,
sans en avoir pris les proportions ; il impose
silence à ceux qui crient qu'ils étouffent. Il
faut écouter le bon Molière sous la moustache
d'un grenadier. Riez ou sanglottez trop
fort : le grenadier qui ne rit point, qui ne
pleure point, observe à quel degré monte
votre expansive sensibilité.

Un major peu civil et mal coëffé, de sèche
figure, beaucoup plus ami des comédiens
qu'il connoît que du parterre qui s'écoule,
se courrouce quand on siffle ses amis. Il n'a
qu'à faire un geste, et l'homme de goût, que
le mauvais révolte, est soudain enlevé entre
les deux hémistiches d'un vers cornélien.
Il faut que ce major soit un grand connoisseur
en littérature ; car il ne s'élève pas

p208

un murmure qu'il ne prenne parti chaudement.
La sentinelle lettrée, avec des cartouches
en poche, est toujours de l'avis du major.
Le major examine jusqu'à quel point le
siffleur qui paie a manqué de respect au comédien
et à l'auteur. Quand il a bien pesé le
délit de lese-comédie, alors il envoie en prison
le criminel. Le commissaire (ceci est arrangé)
confirme aveuglément le prononcé
du docte major.

Et comment se fait-il qu'à Londres, sans
gardes, sans major, le public s'arrange si
bien au-dehors et au-dedans, observe un
grand silence, n'interrompt point mal-à-propos,
et qu'on n'y abuse point de l'extrême
liberté ? C'est que la police du spectacle étant
entre les mains du public même, elle n'en est
que plus juste et plus respectée.

Mais cela seroit impossible à Paris ; il faut
une garde pour les voitures qui accourent
audacieusement, les cochers voulant rompre
les rangs ; il en faut une pour l'ordre extérieur
et intérieur. Le caractère du peuple

l' exige ; il est accoutumé à sentir par-tout le frein et la bride ; il ne sauroit plus s' en passer. S' il y a un peu de contrainte, le spectacle aussi n' est jamais troublé trop indécement. L' amateur, curieux d' entendre Corneille, et qui ne veut pas être distrait par les bourrasques capricieuses de la multitude, jouit tranquillement, et son plaisir n' est pas altéré par des rumeurs désordonnées. L' insolence et l' audace seroient réprimées sur-le-champ. Quand le major de la garde est honnête et sensé, tout considéré, l' on ne peut qu' applaudir à la police des spectacles ; elle est nécessaire à Paris, autant qu' elle seroit superflue à Londres. Il faut savoir sacrifier ici une portion de sa liberté, pour jouir plus sûrement de l' autre. On commence à envisager d' un oeil plus tranquille les séditions théatrales, à moins gêner les arrêts du parterre, à lui laisser cette précieuse liberté, la seule qu' il réclame. Il faudroit lui abandonner pleinement et politiquement le droit d' approuver ou d' improuver à haute voix tel auteur et tel comédien.

Nous y gagnerions tous, même en lui accordant une certaine licence, plutôt qu' en lui ôtant de sa liberté.

Ah ! Monsieur le major, vous qui avez fait croiser sur ma poitrine deux fusils, lorsque je m' acheminois tranquillement pour aller prendre ma place au parquet de la comédie, place que j' avois bien acquise, laissez, de grace, le parterre et le paradis siffler amplement mes pieces et celles de mes confreres. Vous n' en battrez pas moins vigoureusement les ennemis de l' état, lorsque vous serez en leur présence.

CHAPITRE 514

édits.

le grand-pere de l' empereur de la Chine
actuellement régnant a rendu un rescrit unique
dans son genre. Ayant remarqué dans ses
jardins une espece de tige qui donnoit un riz
meilleur et plus abondant, il cultiva
soigneusement cette tige pendant plusieurs années ;
et quand par l' expérience il fut certain du
succès, c' est-à-dire, que ce riz l' emportoit
en qualité sur tout autre, il publia un rescrit
où il l' annonçoit à ses peuples. Il en fit la
description botanique dans le plus grand détail,
donna tous les renseignements, et offrit
à ses sujets des graines de cette précieuse
plante.

L' empereur affirma, dans le même rescrit,
qu' il étoit plus glorieux et plus satisfait de faire
part de cette découverte à son peuple, que
d' avoir élevé cent tours de porcelaine. Quand

p212

on songe que l' empereur, auteur de ce rescrit,
étoit à la tête de cent quatre-vingt-douze
millions d' hommes, qu' il s' occupoit de ces
soins paternels et qu' il s' exprimoit ainsi,
l' ame est pénétrée de respect ; car cent
quatre-vingt-douze millions d' hommes qui
bénissent leur souverain du bienfait particulier
d' une bonté attentive, forment le plus
majestueux et le plus touchant des spectacles.
Quand l' adulation poétique a voulu faire
un dieu d' un roi, elle auroit pu paroître
excusable, si elle avoit enflé l' expression de la
reconnoissance en faveur de ce souverain
chinois, qui cultiva de ses mains une plante
nourriciere, pour l' annoncer avec alégresse
et la donner à perpétuité aux descendans de
cent quatre-vingt-douze millions d' hommes.
Quel trône ! Quel monarque ! Quel pere !
*si l' éclat des victoires, comme le dit
Zoroastre, n' est que la lueur des incendies,*
quel roi de l' Europe, figuré en bronze dans nos
places publiques, ne seroit pas plus grand en
tenant dans sa main une tige de cette espece,

p213

que d' être environné de l' appareil de la guerre

et d' esclaves enchaînés ?
Oh ! Si l' on substituoit à toutes ces inscriptions latines les édits de bienfaisance de chaque monarque en langue vulgaire, cela ne seroit-il pas plus vrai, plus simple et plus auguste ? Heureux dans l' avenir le souverain qui pourroit en rassembler un plus grand nombre !

CHAPITRE 515

college royal.

quand on a parlé d' un professeur, on a parlé de tous ; ils se ressemblent dans leurs stériles fonctions. L' on sait aujourd' hui de quelle mince utilité sont tous ces régens pour les arts ou pour les sciences, qu' ils enseignent à bâtons rompus, et pendant quelques minutes. J' en appelle ici à leur propre conscience, sur les progrès réels de leurs disciples. Nous sommes loin du siecle de *Ramus* , et l' on nous ramene ces grotesques leçons qui

p214

ne nous conviennent plus. Les livres, voilà les vrais précepteurs des hommes raisonnables. Nous avons des livres ; nous n' avons plus besoin de professeurs.

Quoi de plus ridicule que de voir des hommes de vingt-cinq à trente ans aller écouter un régent qui parle incessamment de goût, et qui n' a point de goût ; et son voisin qui explique sans traduire, ou qui traduit sans expliquer !

argent mal gagné, tems perdu ; telle devrait être l' inscription véridique du college royal. On l' a rebâti à neuf : dépense fort inutile ; c' étoit le dernier édifice de la ville qu' on dût relever.

Au reste, les professeurs auront bien raison d' insister sur l' utilité de ce college, et encore plus sur la validité de leurs appointemens ; mais ceux qui savent ce que sont ces documens de professeurs, leur futilité, leur vain étalage, et de quelle maniere ils font *la classe* , doivent dire aux étrangers : ne faites pas le

p215

voyage pour venir entendre, *place Cambrai*, celui qui possède la chaire de littérature française.

On ne sait pas encore si ce collège tient ou ne tient pas à une université ; c' est un beau sujet de discorde dans le pays latin. En attendant, le pays est plein de sottises et de solécismes. L' un met (...), et il se fait un schisme dans l' université pour soutenir que (...) vaut (...). L' autre grave sur la pierre d' un mausolée de l' abbé Batteux, afin que cela dure, (...), au lieu (...); et puis on raccommode, on met un i dans l' o, et cela fait un (...). En vérité, nos professeurs de l' université ne savent pas mieux le latin que leur langue maternelle.

Un écolier bâilloit en classe. - *comment*, dit le régent, *vous bâillez lorsque j' explique ? je vois là de la malice. -eh, non, monsieur, je bâille si naturellement !* quelle belle langue que la langue des romains,

p216

lorsque Cicéron, Virgile, Tacite, l' écrivirent ! C' étoit un peuple libre et vainqueur qui la mettoit en usage ; c' étoit dans des climats doux qu' elle se prononçoit, et qu' elle résonnoit à des oreilles sensibles à l' harmonie ! Elle avoit de la douceur, de l' aménité, de la force et de l' élégance ; mais lorsque les barbares eurent renversé la capitale du monde en féroces vainqueurs, ils portèrent leurs attentats jusques sur la langue. Ils la mutilèrent comme les chefs-d' oeuvres des autres arts. Cette langue s' abâtardit en passant par la bouche d' hommes qui étoient devenus esclaves ; elle ne fit plus entendre que le murmure d' une captive. Ce peuple si fier, tombé au-dessous de l' abaissement, ne sachant plus penser, ne sut plus parler. Le latin se refugia dans les cloîtres, où le monachisme, en lui prêtant l' obscurité, le louche, la superstition de ses viles et puérides idées, lui fit plus de mal que la rage des barbares. Cette langue s' échappa des mains desséchantes

p217

des destructeurs de la raison humaine,
pour entrer dans l' Allemagne ; mais appréhendée
au corps par les jurisconsultes et les
cabalistes, elle ne fut plus que le fantôme de ce
qu' elle avoit été, qu' un mélange monstrueux
de différens idiômes, qu' un composé bizarre.
C' étoit un cadavre qu' on promenoit, en lui
imprimant des mouvemens forcés. Ce qu' il
y eut de plus triste enfin, c' est que plusieurs
langues vivantes furent étouffées dans leur
berceau ; on les immola à ce jargon
scientifique, qui passa pour la langue savante. Des
langues qui avoient de la richesse et de
l' abondance furent dédaignées, et se corrompirent
devant une indigne rivale qui, malgré
sa dégradation, prit faveur à l' aide des pédantesques
universités.

CHAPITRE 516

p218

falots.

porteurs de lanternes numérotées,
qui vaguent dans les rues vers les dix heures
du soir : *voilà le falot.* ce cri s' entend après
souper ; et ces porteurs de lanternes se répondent
ainsi à toute heure de nuit, aux dépens
de ceux qui couchent sur le devant ; ils
s' attroupent aux portes où l' on donne bal,
assemblée.

Le falot est tout-à-la-fois une commodité
et une sûreté pour ceux qui rentrent tard chez
eux ; le falot vous conduit dans votre maison,
dans votre chambre, fût-elle au septieme
étage, et vous fournit de la lumiere quand
vous n' avez ni domestique, ni servante, ni
allumettes, ni amadou, ni briquet : ce qui
n' est pas rare chez les garçons, coureurs de
spectacles et batteurs de boulevards. D' ailleurs
ces clartés ambulantes épouvantent les

p219

voleurs et protegent le public presque autant
que les escouades du guet.

Ces rodeurs, tenant lanterne allumée, sont attachés à la police, voient tout ce qui se passe ; et les filoux qui dans les petites rues voudroient interroger les serrures, n' en ont plus le loisir devant ces lumieres inattendues. Elles se joignent aux réverbères pour éclairer le pavé. Il est devenu beaucoup plus sûr depuis qu' on a imaginé de lancer dans tous les quartiers ces phares qu' on aperçoit de loin, qui vous guident dans les ténèbres, qui suppléent aux accidens et à l' invigilance du luminaire public.

à la sortie des spectacles, ces porte-falots sont les commettans des fiacres ; ils les font avancer ou reculer, selon la piece qu' on leur donne. Comme c' est à qui en aura, il faut les payer grassement, sans quoi vous ne voyez ni conducteurs ni chevaux. Ces drôles alors s' égaient entr' eux. Quand ils voient sortir un gascon bien sec avec ses bas tout crottés, ils croisent leurs feux pour éclairer sa triste

p220

figure, et puis ils lui crient aux oreilles : *monseigneur veut-il son équipage ? Comment se nomme le cocher de monseigneur ?* ils distribuent à tous les fantassins dont ils se moquent les titres de *m le comte* , de *m le marquis* , de *m le duc* , de *milord* . Un *épétier* est un colonel ; et un cleric de notaire en appétit, qui file précipitamment en cheveux longs, pour arriver à table avant le dessert, ces polissons le poursuivent en l' appelant *m le président* . Le porte-fanal se couche très-tard, rend compte le lendemain de tout ce qu' il a aperçu. Rien ne contribue mieux à entretenir l' ordre et à prévenir plusieurs accidens, que ces fanaux qui circulant de côté et d' autre, empêchent par leur subite présence les délits nocturnes. D' ailleurs, au moindre tumulte ils courent au guet, et portent témoignage sur le fait. Il n' y a que leur cri qui soit fatigant ; mais si le falot crie la nuit, qui ne crie pas dans le jour ? Le petit peuple est naturellement braillard à l' excès ; il pousse sa voix avec une

p221

discordance choquante. On entend de tous côtés des cris rauques, aigus, sourds. *voilà le maquereau qui n' est pas mort ; il arrive, il arrive ! Des harengs qui glacent, des harengs nouveaux ! Pommes cuites au four ! Il brûle, il brûle, il brûle !* ce sont des gâteaux froids. *voilà le plaisir des dames, voilà le plaisir !* c' est du croquet. *à la barque, à la barque, à l' écailler !* ce sont des huîtres. *Portugal, Portugal !* ce sont des oranges. Joignez à ces cris les clameurs confuses des frippiers ambulans, des vendeurs de parasols, de vieille ferraille, des porteurs-d' eau. Les hommes ont des cris de femmes, et les femmes des cris d' hommes. C' est un glapissement perpétuel ; et l' on ne sauroit peindre le ton et l' accent de cette pitoyable crierie, lorsque toutes ces voix réunies viennent à se croiser dans un carrefour. Le ramonneur et la marchande de merlans chantent encore ces cris discordans en songe quand ils dorment, tant l' habitude leur en fait une loi.

p222

Non, jamais le peuple parisien n' a connu la douce *euphonie* ; et son oreille, incessamment déchirée et non révoltée, est la plus étrangère à toute expression musicale. Aussi dans les spectacles n' a-t-il point le sentiment de la mélodie, et le plus souvent même de l' harmonie. Et puisque nous sommes à citer des mots grecs, l' *euthymie* ne lui appartient pas plus que la connoissance de la bonne musique ; mais il rencontre quelquefois l' *eutrapelie* . Voilà trois phrases qui sentent bien le pédant, dira-t-on. Pardonnez, lecteur ; je sors de converser avec un traducteur des grecs, qui vit dans l' ancienne Athenes, et qui ne veut pas connoître mon Paris. Je lui renvoie sa balle à l' article *falots* .

CHAPITRE 517

p223

enthousiasme.

on veut plus que jamais ridiculiser ce mot, et l' on est parvenu dans ce siècle à décrier sous ce nom tout mouvement hardi, noble et généreux.

Il n' est plus permis aux âmes de prendre d' élan ; la jeunesse même n' a plus le droit d' être passionnée. L' enthousiasme, cette émanation céleste, ce mobile de tant de grandes choses, ce mouvement qui honore la nature humaine et qui l' agrandit, on le tourne en dérision dans nos cercles ; on dit que ce n' est qu' une effervescence passagère et dangereuse, une fausse chaleur, une folie ; enfin, le mot *enthousiaste* est devenu une injure.

L' enthousiasme est cependant le créateur des grands hommes ; et, comme dit Montaigne, *l' entrepreneur de miracles.* mais qui entendra aujourd' hui la valeur de ces mots ?

p224

Tant d' âmes froides, petites et concentrées, ont tellement mis le poli du marbre à la place des mouvemens francs et originaux, qu' on se trouve obligé aujourd' hui de faire l' apologie de la vertu comme celle de l' éloquence. On demande ce que signifient chaleur, patriotisme, amour du bien public.

Dans un siècle d' inertie, où rien ne peut trancher, et chez une nation où l' on ne peut plus sortir des routes battues sans danger, le chevalier de Jaucourt a demandé, avec une apparence de raison, ce que le marguillier de saint-Roch feroit de l' âme de Caton ; et un capitaine du guet, de celle de Marius et de César.

On pourroit peut-être lui répondre : le premier en administreroit plus fidèlement les deniers de sa paroisse ; il en imposeroit à ses confrères ; il dévoileroit et réprimeroit de petits abus ; il feroit des établissemens utiles pour les pauvres de son quartier. Le second auroit une activité soutenue, tiendroit toujours sa troupe en haleine, et sous une sévère

p225

discipline, préviendrait les crimes ou poursuivrait si rapidement les coupables, qu' ils ne pourroient lui échapper. Dans un tumulte populaire, sa présence d' esprit, sa fermeté, la fierté de ses regards calmeroient et contiendroient la multitude.

Une ame grande, active et forte est bonne à tout. La grande erreur, comme le grand malheur de notre siecle, c' est de craindre en tout genre, et d' éloigner les ames fortes. Un grand caractere est encore plus rare parmi nous qu' un homme de génie ; et parmi cette foule qui se précipite vers les places élevées, il n' y a plus d' hommes qui sachent voir en grand et juger les objets de dessus la hauteur. Tous se perdent dans des minuties, frappent sur de petites choses, et n' apperçoivent pas l' ensemble. L' énergie de l' ame, qui agrandit l' horison, manque à leur vue.

CHAPITRE 518

p226

économistes.

les économistes ont persuadé quelque tems au gouvernement, à la nation, et même à la partie la plus éclairée de la nation, qu' il étoit utile à la France de donner du réel pour avoir de l' imaginaire ; tandis qu' il faudroit donner de l' imaginaire pour avoir du réel.

N' a-t-on pas toujours assez d' or et d' argent, quand on a les véritables richesses, les biens nourriciers de la terre ? Et quand on auroit de l' or haut comme les tours de notre-dame, mange-t-on de l' or ?

Du bled, du vin, des huiles, des fruits, etc.

Se mangent ; et pourquoi les donner à l' étranger, avant de savoir si le compatriote est pourvu ? La richesse métallique est donc une fausse richesse, quand on la préfere à toute autre.

Le système des économistes étoit purement

p227

spéculatif, et reposoit sur des idées abstraites.

Plusieurs branches de leur système étoient saines ; l'exportation illimitée des bleds formoit la branche la plus vicieuse : ce fut celle qu' on adopta.

Ils prêterent au ridicule, en déifiant, pour ainsi dire, le docteur Quesnai, qu' ils appellerent le *maître* ; en créant une foule de mots bizarres et sans goût, qui, réduits à leur juste valeur, n' offroient que des idées communes.

Ils se forgerent un style dur, prolix, emphatique, qui n' avoit ni grace, ni clarté, ni facilité, ni couleur. Ce jargon qui ressembloit à celui des adeptes, prêta beaucoup à la plaisanterie. Le sérieux grotesque de leurs assemblées chez le marquis de Mirabeau, leurs grands mots, leurs exclamations, l' abus de plusieurs termes acheverent d' exciter la bonne humeur des plaisans.

Une espece d' intolérance pour ce qui n' étoit pas eux, un dédain trop affecté pour des écrivains admirés, l' annonce fastueuse et extravagante d' avoir trouvé seuls les véritables

p228

principes politiques, et de vouloir tout fondre et tout réformer en un seul jour, acheverent de les décréditer. L' oraison funebre *du maître* , écrite d' un style emprunté des petites-maisons, qui fut imprimée, offroit un délire si pleinement conditionné, que la secte ne s' en releva point.

Linguet, qu' un des sectaires avoit outragé avec mal-adresse, les secoua d' une maniere vive et caustique. Il avoit beau jeu, en entrant dans leur système qui avoit affamé le peuple, et en ridiculisant leurs expressions. Ils eurent beau dire qu' on n' avoit pas suivi leurs documens : c' étoit en leur nom et d' après leurs livres qu' on avoit donné cette grande commotion au commerce des bleds.

Mais souvent une secte est détruite, que ses principes subsistent et regnent. Les économistes ne sont plus, et la science des économistes dirige encore quelques idées de l' administration. Ainsi l' on a vu dans les mandemens des évêques molinistes, les idées, les expressions et les citations des jansénistes.

p229

Montaigne a dit de l' éloquence, que le rhéteur avoit fait souvent de grands souliers pour de petits pieds. On en peut dire autant des économistes ; ils ont déparé quelques vérités utiles et même importantes, par un jargon qui ne devoit pas être connu au dix-huitieme siecle. Tous ont joué l' enthousiasme ; c' est comme qui diroit s' enivrer d' eau froide. La morgue et le despotisme de la secte ont achevé d' inspirer de l' aversion. Leur systême d' économie politique, qui est bien loin d' être complet, présente néanmoins un corps de doctrine raisonné et assez bien lié. Quoi qu' ils en disent, leur principale erreur consiste dans la perpétuelle application des principes moraux aux principes politiques. Ceux-ci, variables par leur nature, ne peuvent être soumis à cette évidence, leur grand cheval de bataille ; l' article des bleds, qui n' étoit qu' une branche de leur systême, a fait grand tort à l' arbre, parce que cette branche, entée par le monopole et la cupidité, a produit des fruits malheureux et empoisonnés.

p230

Nous avons cru, en lisant ces livres économiques, que l' *évidence* alloit enfin nous favoriser de ses rayons benins ; mais le nuage revenoit sur nos yeux, et le doute dans notre esprit. Nous appellons de bien bonne foi les secours de l' instruction ; nous invoquons la lumière. *fiat lux*.

ainsi, loin que les auteurs économiques nous aient amenés à la persuasion, ils nous ont inspiré, au contraire, sur ces objets, un doute plus fort que celui que nous avons conçu. L' importance de la matiere doit tenir notre jugement en équilibre plus que jamais ; car lorsqu' il s' agit des subsistances nationales, la moindre erreur devient d' une conséquence infiniment grave.

Voici deux problêmes d' économie politique que j' ai proposés au fils d' un économiste. Comme la solution ne m' en a pas paru satisfaisante, je les reproduis.

premier problême. les économistes ont-ils jamais songé que l' homme pût se donner un pain et un vin artificiels ? Il ne faudroit que

p231

deux ou trois expériences chimiques pour y parvenir ; et si l' on réussissoit, cette découverte ne renverseroit-elle pas la plus grande partie de la science économique ? Si la nourriture des hommes étoit à leur disposition, à peu près comme l' eau qu' ils boivent, que deviendroient les spéculations sur les bleds ? Que deviendroient la science économique ? *second problème.* le papier-monnaie, sujet à de tristes abus, il est vrai, ne convient-il cependant pas aux états corrompus et sortis de leurs limites, ainsi que le mercure convient aux vérolés ? La France ne feroit-elle pas mieux, puisque tous les quinze ans elle fait la guerre, d' avoir, au lieu de ces parchemins qui ne sont que pour les riches, les petites bandes de papier qui font jouir le pauvre ? Qu' importe que ce soit une illusion ? L' argent n' en est-il pas une aussi ? Il n' y a que la dernière génération qui pourra se plaindre ; et les métaux sont plus écrasans que le papier qui vivifie, qui anime la circulation, et ne trompe qu' une fois.

p232

On auroit bien d' autres problèmes à leur proposer ; mais ils disent toujours qu' on ne les comprend pas : ce qui est bien de leur faute. Et eux ont-ils jamais répondu nettement aux objections qui les terrassent ? Le lieutenant criminel de Paris, prononçant un discours dans une assemblée générale de police, ne balança pas d' attribuer à l' exportation illimitée des grains, les crimes devenus plus nombreux à cette funeste époque. Comme il interroge tous les malfaiteurs, il est, par état, informé de tous les délits. Si les économistes avoient su connoître leur siècle, apprécier l' esprit de cupidité, juger et prévoir ses effets ; s' ils avoient su calculer en vrais politiques, au lieu de prêcher en orateurs, ils n' auroient pas jeté avec une telle précipitation leurs premières idées. Mais sans s' embarrasser de la réaction du système, du lieu, du tems, de la forme du gouvernement, en vrais étourdis ils ont, avec leurs malheureuses brochures, frappé le peuple d' une calamité que l' équitable histoire ne

p233

manquera pas de leur reprocher ; car c' est elle sur-tout qui doit punir leurs noms.

CHAPITRE 519

martinistes.

secte toute nouvelle qui, tournant absolument le dos aux routes ouvertes par la saine physique, par la solide chymie, et faisant divorce avec tout ce que nous dit l' histoire naturelle, s' est précipitée dans un monde invisible qu' elle seule apperçoit.

Les martinistes ont adopté les visions du suédois Swedenborg, qui a vu les anges, qui leur a parlé, qui nous a décrit de sang-froid leur logement, leur écriture, leurs habitudes ; qui a vu enfin de ses yeux *les merveilles du ciel et de l' enfer* .

Cette secte tire son nom de son chef, auteur du livre intitulé : *des erreurs et de la vérité*. ce livre nous promet, comme tant d' autres, l' évidence et la conviction des vérités,

p234

dont la recherche occupe tout l' univers.

La base du système est, que l' homme est un être dégradé, puni dans un corps matériel pour des fautes antérieures, mais que le rayon divin qu' il porte en soi peut encore ramener à un état de grandeur, de force et de lumière.

Un monde invisible, un monde d' esprits nous environne ; des intelligences douées de diverses qualités vivent auprès de l' homme, sont les compagnons assidus de ses actions, les témoins de ses pensées. L' homme pourroit communiquer avec eux, et étendre par ce commerce la sphere de ses connaissances, si sa méchanceté et ses vices ne lui avoient pas fait perdre cet important secret.

Les objets que nous voyons sont autant d' images fantastiques et trompeuses : ce que nous ne voyons pas est la réalité. Les expériences physiques sont des erreurs ; tout est du ressort du monde intellectuel ; il n' y a rien de vrai au-delà : nos sens sont des sources

éternelles d' imposture et de folie.

p235

L' homme a perdu le séjour de sa gloire, et il n' y rentrera que quand il aura su connoître ce *centre fécond* où gît la vérité, qui est une et immuable.

Pour toucher ces hautes vérités, il faut *s' adresser mieux qu' à des hommes* ; il faut *converser avec les esprits* . Toutes les sciences qui occupent les académies sont vaines ; et faute de s' être éloigné du *principe* , tous les observateurs ont erré dans les découvertes humaines. Le moindre habitant du monde idéal en sait plus que Bacon, que Boërhaave, et que tous les prétendus génies dont la terre se glorifie.

Certes, le grand être nous a donné cent raisons différentes, qui n' ont aucun rapport entr' elles, puisque les martinistes raisonnent paisiblement leurs idées. Ils paroissent avoir la conviction de ce qu' ils affirment. Tranquilles, modérés, ces visionnaires sont les plus doux des hommes, et n' ont point la chaleur ni l' enthousiasme tant reprochés aux autres sectes.

p236

Le livre de leur chef est un galimatias : mais on sait que les mots ne rendent pas toujours toutes les idées que l' on peut avoir ; qu' on peut fort bien s' entendre, sans se faire entendre des autres. Il résulte de cette lecture, que les martinistes adoptent une foule d' idées métaphysiques ; qu' ils sont diamétralement opposés aux matérialistes ; qu' ils sont religieux dans toute la force du terme, et qu' ils tendent à élever l' homme autant que d' autres se sont plû à le rabaisser.

Eh ! Qui ne voudroit avec eux pouvoir converser avec les habitans de l' autre monde ?

Comme nos jouissances seroient doublées ! Quelle société ! Et que seroient les spectacles de la terre en comparaison ! Nous passerions les jours à redire à nos bons amis de l' autre monde tout ce que nous sentirions pour nos bien-aimés de la terre ; et à nos bien-aimés

de la terre, tout ce que nous auroient dit ceux de l' autre monde.

Voilà ce que cherchent les martinistes. Ils s' y disposent par l' exercice des vertus ; ils parlent

p237

de l' être suprême avec une vénération et un amour qui saisissent l' ame ; et tout ce qu' enseigne le christianisme, ne trouve en eux aucune contradiction formelle. Enfin, ils n' entament aucune question politique.

Qui l' eût dit, qu' après les encyclopédistes viendroient les martinistes ? Ceux-ci n' ont aucun trait de la physionomie propre à la hautaine secte philosophique.

Je ne sais comment le clergé, le gouvernement et la littérature s' arrangeront un jour avec eux. La secte qui vit dans un monde intellectuel ne paroît pas vouloir recourir à ce qui choque les hommes. Elle n' ambitionne ni pouvoir, ni richesse, ni renommée ; elle rêve, elle cherche la perfection ; elle est douce et vertueuse, elle veut parler aux morts et aux esprits. Cela n' est pas dangereux.

Des jeunes gens distingués par l' éducation et la figure, suivent ces idées extraordinaires. Ils laissent à d' autres les plateaux électriques, les creusets, les vases en fermentation, les recherches sur l' air fixe ; ils tiennent mieux,

p238

à ce qu' ils prétendent ; ils acquierent l' évidence physique sur l' origine du bien et du mal, sur l' homme, sur la nature matérielle, la nature immatérielle et la nature sacrée.

Qu' est-ce, après cela, que la base des gouvernemens politiques, la justice civile et criminelle, les sciences, les langues et les arts ? Parler aux anges, rappeler son ame aux principes universels de la science, voilà ce qui fait dédaigner la physique et la chymie, qui prenoient une grande faveur.

CHAPITRE 520

para-tonnerre.

il est plaisant que de parapluie on soit venu à dire *para-tonnerre*. Mais qu'importent les mots ? Qui l'eût dit que l'homme viendrait à bout de soutirer le tonnerre, et de lui donner une issue ? Il falloit le tems et l'expérience, pour révéler à l'homme un pareil secret. Ces grands appareils que la physique moderne a imaginés pour préserver les édifices

p239

de la foudre, multipliés dans le sein de plusieurs villes de province, sont rares dans la capitale. Le peuple avoit commencé à dire, comme par-tout ailleurs, que ces conducteurs attiroient la foudre. Bientôt il n'a plus rien dit, faute d'avoir la moindre idée sur cet objet physique. Ne lui sachons donc pas gré de son silence.

M l'abbé Bertholon, professeur de physique expérimentale des états-généraux de la province de Languedoc, est celui qui a montré le plus de zèle pour opposer les armes merveilleuses de la physique aux surprises de la foudre. Il a dirigé la construction des premiers *para-tonnerres* de Paris ; et cet honneur lui étoit dû après avoir élevé les superbes *para-tonnerres* de Lyon.

On en voit deux, l'un placé sur l'hôtel de Charost, fauxbourg saint-Honoré. Il a cent quatre-vingt-cinq pieds de longueur ; et la partie qui est dans la terre, aboutit à l'eau, à vingt-huit pieds de profondeur. Le second est à l'autre extrémité de Paris, sur le couvent

p240

des religieuses augustines angloises, de la rue des fossés-saint-Victor. Il a cent quatre-vingt-huit pieds de long ; et la portion enfoncée dans la terre, qui se perd ensuite sous l'eau, est de quatre-vingt-dix pieds : profondeur à laquelle nul autre *para-tonnerre* dans ce genre ne peut être comparé.

La jonction de toutes les pièces qui composent cet appareil est à vis profondes ; et toutes les barres semblent, par la précision du travail, ne former qu'une seule pièce. Des

communications métalliques, savamment ménagées, se trouvent dans les endroits où elles sont nécessaires ou utiles. Enfin la foudre doit obéir à m' l' abbé Bertholon, et suivre la direction qu' il lui a prescrite.

Le petit peuple ne pourra guere comprendre ni deviner comment on dissipe le feu de la foudre ; il n' y croit pas encore, quoique la preuve en soit sous ses yeux. Et le beau monde lui-même est-il mieux instruit ? Sait-il qu' il y a des *para-tonnerres* ascendants ? En connoît-il l' usage ?

p241

Sait-il qu' il est actuellement bien démontré, par un grand nombre d' observations, que la foudre s' élève souvent de terre ? Si l' électricité, vraie cause de la foudre, est surabondante dans les nuages, elle s' élance vers le globe de la terre. Si au contraire elle est accumulée dans le sein de la terre, elle s' en échappe pour se répandre à l' équilibre dans l' athmosphere. Afin qu' un édifice soit prémuni contre ces deux dangers, il est donc nécessaire d' établir un *para-tonnerre* contre la foudre qui monte, comme on en a établi un contre celle qui tombe.

Il y a souvent des foudres terrestres ; et si les poètes ont constamment fait descendre la foudre du ciel dans leurs vers ambitieux, c' est qu' ils ont été d' insignes ignorans sur les véritables causes, l' arrangement des mots étant leur unique affaire.

La plus belle poésie ne nous préserveroit pas du malheur d' être tués d' un coup de foudre ; il faut donc revenir aux *para-tonnerres* ascendants de m' l' abbé Bertholon. Il a garanti

p242

de cette maniere un clocher de Lyon, sur lequel le tonnerre étoit tombé très-souvent.

CHAPITRE 521

joûtes.

autrement dites les *fêtes pleïennes* .

Les romains avoient leurs naumachies, espece de batailles navales, où l' on donnoit au peuple la vue réelle de vaisseaux qui s' entre-choquoient. Ce peuple victorieux avoit su créer une mer dans un vaste bassin. Quel peuple que ces romains ! On ne peut leur reprocher que leurs combats de gladiateurs. Ce peuple étoit grand dans l' amphithéâtre comme par-tout ailleurs ; et nous, que faisons nous ? Nous avons bâti, avec l' authentique permission du *prévôt des marchands* , une enceinte de quelques toises sur un bras de la riviere de Seine, en face de la Rapée. Là, les fameux nautonniers de nos majestueuses galiottes s' avancent, une gaule en arrêt, sur

p243

des batelets barbouillés de rouge et de bleu, et luttent intrépidement à qui se renversera dans l' eau. La culbute du vaincu, qui ne nage point, mais qui marche, intéresse la sotté assemblée. On voit ensuite ces mêmes histrions aquatiques, déguisés en abbés, se précipiter dans la riviere, pour conduire *le char de Neptune* ; et les abbés en rabats figurent des *marsouins* , ou tels autres animaux amphibies qu' il plaira à votre imagination de créer. On donnoit le même spectacle au colisée : ce n' étoit pas là tout-à-fait les jeux du cirque, sous le regne des empereurs ; ce n' étoit pas même les tournois et les courses de bague de nos ancêtres.

Après avoir vu des bateliers tomber dans une eau sale et bourbeuse, on suivoit de l' oeil quelques fusées ; on entendoit quelques pétards, puis on se promenoit dans une vaste solitude sous des galeries mal peintes, au son d' une musique barroque.

Il est fermé ce colisée, construit à frais immenses. Que d' argent perdu ! ... ce n' étoit

p244

point là le rendez-vous du peuple ; l' intérieur n' avoit rien d' assez amusant ; l' ennui planoit sous les voûtes. Pour qui l' avoit-on bâti ? étoit-ce pour les grands ou pour la bourgeoisie ? Pour les grands ? Il n' étoit pas

assez voluptueux. Pour la bourgeoisie ? Il n' y
avoit point de plaisirs populaires.
Voilà donc les établissemens parisiens !
On dit au public : je vais t' amuser. Le public
accourt, on ne l' amuse point ; et comment se
fait-il qu' au *vauxhall* , au *rennelag* de
Londres, chacun s' amuse à sa guise, boit et mange
librement, jouit paisiblement chacun à sa
maniere, et que la décence regne en des
lieux où, malgré la foule, il n' y a ni embarras,
ni disputes, ni scandales, ni gardes ?
Les administrateurs de nos plaisirs ont
bien de la peine à nous en donner : c' est
qu' on veut composer nos amusemens, au lieu
de nous les laisser créer ; et tous les efforts
d' imagination qu' on fait pour nous, n' aboutissent
qu' à nous ôter la liberté, la gaieté.
Dans un pays où l' on ne vante que l' imagination

p245

riante de ses habitans, où l' on calomnie
tous les peuples voisins sur le fait de
leurs plaisirs, les divertissemens publics ont
quelque chose de triste et de mélancolique.
Il n' y aura jamais de sensations vives, tant
qu' on voudra ordonner et symétriser nos
jouissances. à force de vouloir se mêler de
tout, on gêne jusqu' aux plaisirs du dimanche.

CHAPITRE 522

Gluck.
en 1778 tout le monde étoit ou *gluckiste* ,
ou *lulliste* , ou *ramiste* , ou *picciniste* ;
ainsi que l' on étoit, il y a quarante ans, ou
moliniste, ou janséniste. J' avoue que j' étois et que
je suis encore un décidé *gluckiste* . Pourquoi ?
C' est que l' orphée du Danube me frappe
profondément, m' entraîne, m' émeut ; et je
préfère la mélodie à l' harmonie. Piccini a une
harmonie adroite et brillante, une composition
douce et variée ; mais ce genre de beauté

p246

laisse trop à desirer du côté de l' expression.
Je n' ai jamais goûté Quinault ; et selon moi,

il n' a jamais pu échauffer Lulli, encore moins Piccini. Tous les héros de Quinault sont fades et fastidieux ; et M Marmontel a manqué étonnamment de goût, en s' attachant à ses misérables opéra, dont le vuide et la foiblesse auroient dû frapper un homme de lettres tel que lui. Mais la routine est le tyran éternel de tous les littérateurs françois, même de ceux qui font de prétendues poétiques. Nous avons aujourd' hui besoin d' *écoles de musique* . Gluck en a senti la nécessité ; et tout compositeur françois et étranger a droit de se plaindre parmi nous, que l' exécution ne répond jamais qu' imparfaitement aux créations de leur génie. Serons-nous donc plus fiers que les descendans des romains ? Abandonnerons-nous l' art du chant figuré à ces prétendus maîtres de musique, qui n' ont ni ame ni sentiment ? Dans l' ancienne patrie des Brutus et des Camilles, on trouve des écoles de musique, comme on y voyoit, dans les derniers siecles, des écoles de peinture.

p247

Les Pistocchi à Bologne, les Brivio à Milan, les Redi à Florence, les Porpora à Naples, sont aussi fameux parmi les amateurs d' ariettes, que le sont pour les enthousiastes de tableaux Carrache, Michel-Ange, Paul Véronese, Le Corregge et Raphaël. Ces virtuoses des deux sexes, dont la voix a fait les délices des oreilles sensibles, l' ornement des théâtres italiens, doivent nous causer de justes regrets, sur-tout lorsque nous comparons ces modeles à la plupart des nôtres. Ces êtres privilégiés nous manquent ; une école de musique devient nécessaire à la perfection des chanteurs, plus livrés à la routine qu' au véritable sentiment de l' art. Pourquoi le caractere des voix, leur expression, leurs nuances ne peuvent-ils se reproduire sur le papier, comme le pinceau transmet sur la toile les images, les passions, les sentimens, le goût et la maniere du peintre ? Quelles sources de jouissances pour nos coeurs, si dans le sein paisible de nos cabinets nous pouvions entendre, après leur mort, ces

p248

enchanteurs adorés, dont le souvenir fait encore palpiter de plaisir ceux qui les admirèrent autrefois ! Un Porpora, dont la voix étoit si suave, le goût si exquis, l' art si parfait, qu' il reprenoit son souffle sans que jamais on pût s' en appercevoir ; un Ferri, qui montoit et descendoit tout d' une haleine deux octaves par un trill continu, marquant tous les degrés chromatiques avec la plus grande justesse ; une Tesi, dont l' action vive, l' humeur enjouée, la prononciation nette, l' accent voluptueux et l' aimable abandon savoient rendre toutes les nuances de la folie et de la gaieté ; et cette Cuzzoni, surnommée *la voix angélique* , parce qu' elle avoit par excellence le secret si rare de conduire son chant, de le renforcer, de le soutenir, de l' éteindre en quelque sorte et le varier par des trills, des mordans, des ondulations, par ces petits groupes fugaces et ces mouvemens passionnés, qui mettoient en vibration toutes les fibres de l' amour et du plaisir. Ce sont les écoles d' Italie qui ont formé

p249

tous ces chefs-d' oeuvres. Pourquoi donc n' avons-nous pas tenté de les imiter, nous qui depuis si long-tems avons des écoles d' équitation, d' armes et de dessin ?

Une école de chant rempliroit mieux son objet que l' académie royale de musique, établissement qui n' eut jamais rien de royal que son titre, rien d' académique que la morgue et la jalousie de ses chefs, rien de musical qu' une routine aveugle et barbare, que l' on inculquoit ci-devant à de misérables doublures, et de plus misérables filles de choeurs : especes d' automates, dont tout le savoir consistoit à pousser en commun d' harmonieux hurlemens, au signal, non de la mesure, mais du bâton.

Lorsqu' il s' agit de former des chanteurs, les principes ne suffisent point ; il faut y joindre l' exemple. Qu' un peintre, qu' un architecte, un poète, négligent ceux dont l' instruction leur est confiée, cela peut être sans conséquence, parce que leurs disciples ayant sous les yeux les chefs-d' oeuvres de tous les

p250

grands maîtres en peinture, en poésie, en architecture, ils peuvent par eux-mêmes atteindre à la perfection. Mais le jeune musicien est dans une position toute différente : il n' a aucun monument pour lui servir de modèle ; car un chanteur célèbre ne laisse à la postérité ni ses graces, ni son enthousiasme, ni sa qualité de voix, ni aucun des agrémens qui faisoient la magie de son art. On pourroit comparer une ariette écrite, à ces squelettes humains qu' on trouve dans les cabinets des naturalistes. Ces masses hideuses sont bien une partie essentielle de l' homme ; mais l' oeil ne peut les contempler sans dégoût, dépouillées de leur peau, de leur coloris, de ces moëlleux contours et de ces formes ravissantes qui constituent la beauté.

Il en est de même à l' égard d' une ariette chantée par nos voix ordinaires. Ce sont des squelettes qu' on présente au sens de l' ouïe. On ne doit point s' étonner si le peuple refuse de s' extasier devant ces sortes de cadavres ; ils ne sauroient intéresser que les connoisseurs,

p251

dont l' imagination supplée à tout ce que le chanteur est dans l' impuissance de représenter.

On peut faire quelques reproches aux chanteurs italiens ; on peut les reprendre assez vivement de ce que dessus le théâtre ils sont distraits, inattentifs, indifférens, lorsqu' un interlocuteur leur fait quelques récits ; froids, lorsqu' ils devroient paroître tout de feu, hébétés, lorsque leur rôle exige un air spirituel et réfléchi. Mais parmi nous, n' est-ce pas insulter au public, que de s' amuser à sourire aux jolies femmes dans les loges, à saluer ses amis dans le parterre, à répondre même aux colloques des coulisses ? Ne croiroit-on pas, en effet, que ces êtres destinés à représenter les héros et les dieux, viennent alors dire aux spectateurs : messieurs, ne vous y trompez point, nous ne sommes ni Hercule, ni Jupiter, ni Junon, ni Andromaque ; nous sommes vos très-humbles serviteurs et servantes, l' innocent signor *Petricino* , le grimacier signor *Mugnetino* , la modeste signora

Languerini , la tendre et savante dona
Durancini .

Les modifications forment le grand secret de la musique ; ce sont elles qui lui donnent l' expression, le mouvement et la vie. Mais on n' a jamais connu parmi nous le charme inexprimable des sons filés ; c' est-à-dire, l' art de renforcer et d' adoucir la voix, de la conduire par toutes les nuances, non du grave à l' aigu, mais du son le plus remise au plus intense, sur chacun des degrés dont la voix est susceptible. Il est vrai que nos chanteurs ne pourroient guere mettre leurs talens en usage, quand ils auroient perfectionné l' art en ce point ; car nos orchestres sont incapables de les seconder. Nous n' en avons aucun qui ait l' intelligence et le sentiment du *forte-piano* . Celui de l' opéra, toujours rebelle aux efforts de l' auteur d' *Iphigénie* , ressemble encore à un vieux coche traîné par des chevaux étiques, et conduit par un sourd de naissance. Jusqu' ici il a été impossible de communiquer à cette lourde masse aucune sorte de flexibilité. Elle restera

éternellement dans la même inertie, tant que les jeunes artistes qui ont des talens et des passions inflammables, seront subordonnés à ces musiciens en lunettes, que l' âge, la satiété, l' habitude ont rendu apathiques.

L' orchestre du concert spirituel est encore en partie infecté de ce vice national. Les chefs de ce spectacle sont parvenus à donner quelque perfection à la symphonie ; mais plus symphonistes que musiciens, ils croient toujours que les voix sont faites pour accompagner leurs violons et leurs contre-basses. En vain le public leur crie qu' il n' entend point les paroles de leurs motets ; rien ne les guérit de la manie françoise, qui veut que toute musique soit bruyante et confuse. On croiroit qu' on ne peut remuer le coeur sans briser le tympan de l' oreille.

Que ne pourroit-on pas encore dire sur l' articulation usitée, sur la prosodie, sur la manie des petites notes, sur les vices attachés à toutes les especes d' agrémens dont nos maîtres de chant font un usage si ridicule, et

sur-tout sur le *récitatif*, genre de musique entièrement éloigné des règles ordinaires, et qui, mal connu, a fait déraisonner pour et contre dans tous les journaux !

CHAPITRE 523

écrits de Voltaire.

né à Paris, ses ouvrages semblent tous avoir été faits pour la capitale. Il l'avoit principalement en vue lorsqu'il écrivoit ; en composant il regardoit l'académie françoise, où étoient ses prôneurs, le parterre de la comédie, le café de Procope, et un cercle de jeunes mousquetaires ; il n'a guere eu d'autres points de vue. Les nations étrangères n'existoient presque pas pour lui.

Les écrits de Voltaire semblent imbibés de cette rosée qui donne aux fleurs leur émail, et aux fruits leur duvet. Brillant, ingénieux, vif, plaisant, gracieux, il n'a aussi aucune sorte de profondeur ; il ne touche jamais

qu'aux superficies. Deux ou trois idées le dominant puissamment, et il tourne dans ce cercle ; ce qui répand une seule et même couleur sur ses productions. Quand on les lit de suite, on s'apperçoit qu'il n'a jamais changé son premier point de vue. Il est fort instruit ; mais il ne sait pas placer avec fruit cet amas de connoissances : la grace, l'esprit et la malice lui tiennent incessamment lieu de génie.

Rarement éloquent, si ce n'est dans ses belles tragédies, ailleurs il est stérile, lorsqu'il parle morale, et très-borné lorsqu'il traite de matieres politiques. C'est une philosophie commune que celle dont il se pare ; mais il l'a très-bien ornée.

Toujours poète, (et c'est là son grand titre) presque jamais penseur, ce n'est point la fécondité des idées qui le distingue ; c'est plutôt la variété infinie des tours, et la magie heureuse de ses expressions. Ainsi ces généraux habiles qui n'ont qu'une petite troupe, par des évolutions multipliées et adroites, font

passer et repasser tant de fois leurs soldats,

p256

que l'oeil trompé leur attribue de loin une grosse et formidable armée.

Les puissances de la terre lui en imposaient au fond de son cabinet ; sa plume mollissoit ; et les noms de roi, de souverain, de ministre sur-tout, lui inspiroient des idées extraordinairement fausses. Tout ce qu'il a écrit dans l'histoire est infesté d'un vice radical, de l'ignorance absolue où il étoit des grands et véritables principes politiques.

Il n'a guère qu'un seul but dans son *histoire universelle*, et il immole tout à cette idée ; c'est une satire perpétuelle du pouvoir ecclésiastique. Constamment attaché à sa proie, les autres idées politiques lui échappent, et même il ne les cherche pas. Il ne voit que l'autel à détruire : ainsi il a donné une empreinte uniforme à presque tous les siècles. Les mêmes réflexions reviennent sans cesse ; et les faits sous sa plume ne paroissent pas variés : car traitant avec légèreté les matières les plus sérieuses, et, quoique pyrrhonien, prenant un ton décisif, tantôt avec hauteur,

p257

tantôt avec un mépris affecté, il employoit des injures quand il étoit réduit au silence ; il manioit alors avec perfidie, mais avec une adresse inimitable, l'arme du ridicule.

il a profité, dit un écrivain, *des derniers attentats du fanatisme, pour lui arracher les restes de sa puissance*. sous ce rapport il a servi réellement l'humanité ; et cette tolérance universelle, son dogme favori, il en a montré la majesté, la justice et les avantages. Doué du genre d'esprit qui convenoit à son siècle léger, il avoit bien étudié son goût ; mais cette légèreté passera, et avec elle une partie de la gloire de Voltaire. Qui le croiroit ! Elle commence déjà à pâlir. Les hommes instruits ne s'en étonnent pas, parce qu'il faut avouer qu'on a parlé trop long-tems du même écrivain, et qu'il n'étoit pas assez substantiel pour soutenir ce poids immense de renommée.

Traduit, il perd et paroît nu.
Son goût en littérature étoit sûr, mais peu étendu. En même tems qu' il admettoit la grace, la finesse, l' exactitude, le brillant, il

p258

proscrivoit les beautés mâles et originales, les compositions fortes et transcendantes. On eût dit qu' il avoit peur du génie. Enfin, il sembloit vouloir plier à une même mesure tous les talens, et méconnoître la variété féconde et sublime de la nature dans les différens moyens qu' elle a donnés à ses favoris pour la peindre et la chanter.

Il n' avoit point d' organes pour la musique, ni d' yeux pour la peinture : ces deux arts étoient entièrement perdus pour lui ; il admiroit des *ponts neufs* et s' environnoit de *croûtes* . Ce qu' il a écrit sur les arts ne porte point l' empreinte d' une ame passionnée. Sa composition étoit beaucoup plus large que sa poétique seche, misérable et mesquine.

Il goûtoit plus Racine et Massillon que Shakespear Homere et Tacite. Il ne sentoit pas La Fontaine ; il avoit fort mal lu Montesquieu ; il ne voyoit pas tout ce qui est dans Montaigne et dans Rabelais. Son imagination étoit rebelle à saisir ce qui contrarioit son goût factice.

p259

Il a dû plaire infiniment aux femmes, aux jeunes gens ; et ceux qui se sont amusés et qui ont ri, ont cru de bonne foi rencontrer la science et la vérité.

Pour le trouver sans cesse le même dans une carrière si longue, il n' y a qu' à le lire de suite. Les idées étroites de l' âge de vingt ans le dominoient à soixante : il ne travailloit pas sa pensée, mais son style.

Une secte qui s' imagine devoir distribuer exclusivement les places, l' avoit choisi pour chef. Elle vouloit couvrir de son nom l' intolérance littéraire, qui est devenue son attribut distinctif ; mais après sa mort il ne s' est point trouvé de nom assez imposant pour donner quelque base à ce singulier et ridicule despotisme.

Il est tombé ; la république des lettres a reparu, et doit flétrir ces misérables tyrans. Il a été un vrai poète, un écrivain élégant ; il a terrassé le fanatisme et avili la superstition ; il a répandu des maximes de tolérance et d'humanité ; il a défendu l'innocence ou le malheur avec une chaleur active et généreuse :

p260

voilà sa gloire. Il n' a point travaillé en grand ; il a eu des préjugés petits et bizarres. Il a trop obéi à la vanité ; il a flatté les grands et trop injurié ses adversaires. Il s' est avili jusqu' à écrire pour les libertins : voilà ses taches. On voit qu' il fut le plus implacable et le plus furieux des hommes, dès que sa vanité d' auteur étoit offensée. Il sembloit porter écrit sur son front : *adorez-moi, et je vous louerai.* on l' a appelé, dans un éloge fastidieusement louangeur, *le premier des êtres pensans.* c' est une sottise imprimée. On lui fait dire au lit de la mort, lorsque le curé de saint-Sulpice, faisant sa charge avec trop d' ardeur, l' exhortoit à reconnoître la divinité de Jésus-Christ : *au nom de dieu, ne m' en parlez pas ! ...* il n' a jamais dit ce mot ; mais on a parfaitement saisi sa maniere. Il a vécu dans ses quatre-vingt-quatre années, sept cents quatre-vingt trois mille deux cents heures. Voilà bien peu de tems pour tout ce qu' il lui a fallu apprendre et écrire,

p261

et pour les audiences qu' il a données. Ne passons pas sous silence le bien qu' il a fait à Ferney. Créateur de cette colonie, il y étoit justement respecté comme le bienfaiteur du lieu par ses libéralités et par l' emploi de son crédit. Cette gloire vaut bien celle d' avoir fait *alzire* . Il vuida son porte-feuille avant sa mort, parce qu' il avoit encore à quatre-vingts ans l' impatience du jeune écolier. On n' a aucun ouvrage un peu conséquent à attendre dans la nouvelle édition de ses oeuvres. Il n' a rien laissé d' important à la

postérité, lui qui lui devoit peut-être une
espece de testament, où il se montrât libre
et fier après avoir été obligé d' être souple et
adroit.

Il a écrit une infinité de lettres très-jolies,
très-spirituelles ; mais nous ne verrons pas
les plus piquantes. Certaines correspondances
manqueront à la nouvelle édition, parce
qu' elles resteront dans les porte-feuilles, et
qu' elles n' en sortiront que dans un demi-siecle.

p262

Il existe de lui une lettre écrite de Francfort
au roi de Prusse, lors de sa détention, pleine
d' une mâle éloquence, d' une énergie précieuse,
qui lui étoit si rare ; mais cette lettre,
qui est un chef-d' oeuvre d' expression, ne
sera point imprimée dans la collection, ainsi
que beaucoup d' autres que l' éditeur n' a pas,
n' aura point, et qui sont les plus intéressantes
et les plus curieuses de toutes.

Cette collection, déjà annoncée depuis quatre
ans, se fait avec un apprêt, un appareil, une
lenteur qui ne répondent pas à l' impatience du
public, et qui annoncent de pénibles ressources
dans le génie des entrepreneurs.

Point de mince auteur qui n' écrivît à M De
Voltaire. Il étoit assez bon pour répondre à
ces lettres, parce qu' elles chatouilloient son
excessif amour-propre. Il disoit à l' un : *vous
écrivez comme Racine* ; au second : *vous
pensez plus fortement que Corneille* ; au
troisième : *vous surpassez Pascal et
Fontenelle*. la présomption des auteurs le
prenoît au mot, et faisoit imprimer la lettre comme
une patente

p263

infaillible. Il écrivoit séparément à M Blin
et à M De La Harpe : *vous serez mon
successeur ; c' est vous qui me remplacerez*.
et ces poètes crédules, chacun de son côté,
estimerent que leur prodigieux mérite avoit
forcé la voix prophétique du vieillard.
Quelqu' un lui dit un jour : comment flattez-vous
à ce point de petits talens ? Ces auteurs
déjà si vains en perdront la tête. *que*

voulez-vous que je fasse ? Je n' ai que ce moyen de me débarrasser d' eux. Voulez-vous que je leur dise qu' ils ne sont que des étourneaux, tandis qu' ils se croient des aigles ? Ils ne me croiroient pas, et aiguiseroient leur plume contre moi. Puisqu' ils ont la rage de faire des tragédies et des poèmes assoupissans, qu' ils rimailent. Pendant qu' ils cultivent cette immortalité dont je les gratifie, je respire, et je suis tranquille.

CHAPITRE 524

p264

mausolées.

quand un prince est décédé, on commande le lendemain son oraison funebre à un évêque ; puis on fait venir un architecte-décorateur, qui bâtit un catafalque au milieu de l' église de notre-dame. Le marteau résonne pendant un mois dans le saint lieu ; les cris des ouvriers absorbent la sonnette du *lever-dieu* et les chants des chanoines ; la voix des charpentiers couvre celle des chantres ; on n' entend plus le (...). Les *serpens* (note : on sait que c' est un instrument à vent ; mais il est singulier qu' on dise, *il y a dans cette église un excellent serpent*, et qu' on voie *afficher* en grosses lettres, *concours de serpens dans l' église saint-Benoît*, etc.) du choeur et l' orgue de la nef font moins de bruit que les

p265

hautes clameurs des manoeuvres. On diroit que la hache et la scie ont conspiré pour faire taire l' office divin. Mais ce n' est plus un scandale ; car il s' agit d' orner le cercueil d' un individu du sang royal. L' architecte-décorateur entoure le sarcophage de statues creuses, représentant les vertus qui précisément manquèrent au défunt. On fait venir ensuite tous les violons et basses de la ville. On brûle dix mille bougies. On étouffe dans cet enclos, qu' on environne

prudemment de pompiers ; car les parens du mort ne veulent pas être brûlés vifs au milieu de cette charpente légère et dressée à la hâte. C' est une mascarade funebre qui dure quatre heures. Rarement une larme sincere coule sur ces tombes fastueuses ; il ne manque à tous ces emblèmes de deuil qui tapissent la hauteur des voûtes, que la douleur publique. Eh quoi, des os en poudre ont encor des flatteurs ! La famille du mort, qui a ordonné l' oraison funebre, est venue l' écouter en pompeux cortege.

p266

L' orgueil des rangs étale encore ses prééminences autour de l' autel de la mort ; l' orgueil demande des adulations sur la tombe de celui qui est jugé par la voix du peuple ; et c' est le sacerdoce qui se prête à cette complaisance.

L' orateur a promis quelquefois de dire la vérité ; mais ce nom, terrible à prononcer, le lie à de sérieux engagements. La promesse est un parjure, la vérité demeure au bas de l' escalier de la chaire de vérité, et l' orateur y monte seul, à front découvert.

Il fait des tours de force pour plâtrer la difformité de son idole, ou bien il vous éblouit par des phrases compassées. Il étale des figures de rhétorique aussi vuides que celles qui semblent pleurer sur le monument. Les feintes larmes de ces menteuses effigies ressemblent à la fausse éloquence qui va frapper ces passageres décorations.

Le surlendemain l' édifice tombe ; on met en pieces les *vertus de plâtre* ; et l' éloquence de l' orateur, toute aussi fragile, disparoît devant

p267

l' oeil moqueur d' un peuple qui en avoit ri d' avance.

C' est une institution bien absurde que celle des oraisons funebres ; mais ce n' est là cependant qu' un des moindres abus qu' on rencontre dans l' intérieur des soixante-quatre majestueuses barrières de sapin qui circonvalent la bonne ville de Paris. La structure coûteuse

de cette chapelle illuminée a du moins fait refluer vers une foule d'ouvriers un peu de cet argent qui ne circule que grâce à la folie et à l'ostentation des princes et des grands. Pour tout ce que ces catafalques ont coûté depuis cent cinquante ans, on auroit pu ériger des monumens durables et faire sortir des chefs-d'oeuvres immortels du ciseau de la sculpture. Mais on ne voit à Paris que le mausolée du cardinal de Richelieu, et celui du cardinal de Fleury ; le beau mausolée du maréchal de Saxe est allé orner la ville de Strasbourg. Point de céramique parmi nous, où l'on rencontre la statue de l'homme de génie ou

p268

de l'homme bienfaisant à côté du souverain. Qu'y auroit-il de plus éloquent néanmoins, que de voir les tombeaux joindre les noms que la postérité doit unir ? Les modèles des vertus patriotiques, frappant tous les regards, échaufferoient toutes les classes de citoyens ! Voyez dans l'abbaye de Westminster, le peuple qui se presse en foule, qui lit avec vénération les noms des célèbres morts ; qui revient avec un vif intérêt sur leurs grandes actions ! Reconnaissance publique d'un peuple sensible, qui a placé ensemble tous les personnages que la gloire a consacrés, parce qu'après la mort il ne reste plus qu'elle, et que cette foule de princes et de rois doivent s'enfoncer dans l'oubli, pour laisser nu et découvert, aux rayons purs et éclatans de l'immortalité, le buste en argille de tel homme qui fut leur sujet. Le burin du graveur Cochin s'est plu à nous transmettre la représentation de plusieurs catafalques, ainsi qu'il a représenté des bals parés. Les effets de l'ombre et de la lumière

p269

offroient à son art des touches pittoresques. C'est tout ce qu'il cherchoit ; et c'est aussi tout ce qui restera de ces bizarres cérémonies qui n'intéressent ni le cœur ni l'esprit, qui ne touchent personne, et dont la dépense devrait s'appliquer à des travaux plus durables et plus

utiles.

Le cirier trouvera sans doute cette réflexion fort déplacée ; mais brûler tant de bougies en plein jour, au risque d'incendier des planches noircies et des toiles vernissées, me paroît un des usages déraisonnables que notre siècle devrait abolir ; car pourquoi répéter les vieilles et absurdes coutumes des siècles passés ?

CHAPITRE 525

charades.

les *calambours* régnoient chez les spirituels parisiens ; les charades sont venues leur disputer la prééminence. Après un grand

p270

conflit, les charades ont remporté la victoire. Les *bouts-rimés* vouloient reparoître comme troupes auxiliaires ; mais également vaincus, l'armée des charades les repoussant a déployé ses enseignes triomphantes dans le journal de Paris et dans le mercure de France. L'énigme et le logogriphe sont abandonnés aux provinciaux désœuvrés. La charade occupe les esprits de la capitale ; on n'entend plus que *mon premier, mon second et mon tout*. Les femmes prononcent ce *mon tout* avec une grace particuliere. étrangers, ouvrez le premier mercure, et si vous l'ignorez, vous verrez ce qu'est une charade. Je ne vous l'expliquerai point. Oui, le calambour est terrassé ; mais c'est depuis peu. En vain M De Voltaire avoit dit à Madame Du Deffens : *liguons-nous ensemble, ne souffrons pas qu'un tyran si bête usurpe l'empire du grand monde*. le grand-maître des calambourdistes gouvernoit cet empire avant et depuis la mort de ce grand homme ; mais il vient enfin d'être détrôné : il a trouvé son maître. Humilié, vaincu, tous ses lauriers

p271

sont flétris. Et qui a battu en ruines cette illustre réputation ? Qui fait donc que m l m d b n' offre plus aujourd' hui qu' une tête

découronnée ? C' est un *m de chambre* .
Il rencontre le monarque des calambourdistes,
étalant cette paisible dignité que
donne une souveraineté tranquille. Il l' accueille,
il le flatte ; il lui demande un jour
pour commencer une liaison honorable et
précieuse. Le monarque promet ; le malin
courtisan s' esquive aussi-tôt, rentre chez lui
et écrit ce billet au souverain, qui étoit loin,
hélas ! De redouter un pareil coup de foudre :
*empressé de vous recevoir, vous m' avez
laissé, monsieur, le choix du jour. Je vous
invite pour mercredi, et vous prie de vouloir
bien accepter la fortune du pot
de chambre.*

ce nouveau Cromwel jouit en paix de son
forfait médité ; il est assis au rang d' où il a
précipité son adversaire, vaincu jusqu' alors ;
et des acclamations universelles semblent
devoir affermir le sceptre entre ses mains.

p272

On ne cite plus : *le roi n' est pas un sujet,
j' ai la voie de la pelle, infidele à ma rente,*
etc. On a réservé toutes les louanges pour
l' heureux mot, pour le mot triomphant de
m de chambre .

Heureux parisiens, vous savez rire à peu
de frais ! Bon peuple, que tes plaisirs sont
innocens !

CHAPITRE 526

acheteurs de rentes viagères.
que de métiers qui n' avoient aucun nom
chez les anciens, et qui étoient même inconnus
dans les siècles précédens ! Connoissoit-on,
il y a deux cents ans seulement, les
agens de change , dont les yeux perçans voient
tous les coffres-forts, comme s' ils étoient à
jour ; qui prennent des deux mains, qui dîment
tous les sacs qu' ils remuent, et qui,
plongés dans la tourmente éternelle de l' or

p273

et de l' argent, s' enrichissent en se tenant

debout à *la bourse* , et en se disant
réciproquement quelques petits mots à l' oreille ?
Ces infatigables négociateurs de papiers,
qui augmentent le prix de la *marchandise*
argent , qu' ils rendent visible ou invisible ;
qui servent les avides monopoleurs cachés
sous le masque, étoient-ils connus chez les
romains, et du tems même que notre Charlemagne
donnoit des loix à l' Europe ? Charlemagne,
s' il ressuscitoit, pourroit-il comprendre
ce qu' est de nos jours un agent de
change, patenté par ses successeurs, et achetant
bientôt une charge noble, après avoir
long-tems usé des souliers sur le pavé de la
bourse, ou à courir par la ville après les
vendeurs et les acquéreurs, également rançonnés
par sa science abstruse ?
Oui, il ne faut que remuer de l' argent pour
avoir de l' argent ; il ne s' agit que de faire à
midi le *pied de grue* ou le *difficile* , rôle
presque toujours équivoque et le plus souvent
menteur. Mais il est autorisé. Voyez les rire,
crayon

p274

en main, aux dépens des ignorans, empressés
à réaliser leur papier.
Tel homme encore plus actif achete un
procès, se fait *solliciteur* , dévoue sa vie à
la chicane, descend dans son labyrinthe
tortueux, passe ses jours à tourmenter, à
aiguillonner d' impassibles procureurs.
Tel autre cautionne quiconque se présente,
et livre sa signature dans une multitude d' affaires ;
ce qui pourroit faire croire un jour
qu' il a possédé des millions. Il n' a pas le sol ;
mais il fait d' un crédit quelconque, ce qu' un
maître d' escrime fait de son fleuret dans une
salle d' armes.
La dégradation dans les moeurs, occasionnée
par cet agiotage qui a saisi tous les esprits,
a fait disparoître ces plans sages et
tranquilles, familiers à nos aïeux, et nous a
donné les convulsions de la cupidité.
La moitié de la ville est aux emprunts ;
point de maison qui ne soit chargée d' hypotheques ;
on ne voit que contrats spéculatifs ;
on n' attend plus la rentrée paisible des intérêts ;

p275

on veut anticiper sur l' avenir ; on force l' usure, et l' usure punit cette avidité extravagante.

Entendez de tous côtés les plaintes des gens qui regrettent les *tontines* . On ne parle que des personnes qui, pour cent écus, ont joui de quatre-vingt mille livres de rente ; c' est à qui accouplera deux écus de six livres, pour leur en faire produire promptement un troisieme.

Mais le plus curieux de ces spéculateurs est celui qui, ayant sans cesse sous les yeux le calcul des probabilités de la vie humaine et la table des mortalités, s' est établi *acquéreur de rentes viagères* .

On sait que les extraits mortuaires servent de quittance au roi, et que dès qu' un homme est enterré, il est payé, eût-il porté la veille tout son argent au trésor royal. L' acquéreur de rentes viagères (nouveau métier) combine toutes ces chances hasardeuses, et d' après des calculs fins et particuliers, achete le pain quotidien des rentiers.

p276

Une dame se présente à son bureau avec un contrat en main de douze cents livres de rentes annuelles, qu' elle veut échanger contre un capital. D' abord, le scrupuleux acheteur l' examine dans un silence recueilli ; il ne la trouve ni trop grasse ni trop maigre ; indice favorable ; et après un nouveau coup-d' oeil observateur, le dialogue suivant s' établit entr' eux.

La Rentière.

Monsieur, je viens pour vous vendre mon contrat viager et en toucher l' argent.

L' Acheteur.

L' argent est bien rare, madame.

La Rentière.

Je le sais, monsieur ; mais il est quelque part. Il ne fait rien dans les coffres ; il ne peut avoir son prix qu' en circulant.

L' Acheteur.

Quel âge avez-vous, madame ?

p277

La Rentière.

Quarante-sept ans, monsieur.

L' Acheteur.

Où est votre baptistaire ?

La Rentière.

Le voici, monsieur, en bonne forme.

L' Acheteur.

Oui, je vois que vous avez quarante-sept ans ; si vous n' en aviez que quarante-deux, madame, je ne pourrais, en conscience, faire votre affaire.

La Rentière.

Je vous entends, monsieur ; j' ai passé le tems critique, et je puis actuellement me flatter d' une longue vie.

L' Acheteur.

Il n' y a rien de si incertain, madame, que la vie de l' homme.

p278

La Rentière.

Mon genre de vie est exact ; je ne soupe point en ville, je me couche de bonne heure, et je passe la moitié de l' année à la campagne.

L' Acheteur.

Je sais tout cela, madame ; et voilà pourquoi j' ai consenti à recevoir votre visite. se *levant*. mais permettez, madame, que j' examine de plus près...

La Rentière.

Approchez, monsieur, je n' ai pas encore de rides sur le front.

L' Acheteur.

Je le vois bien, madame ; mais ce n' est pas cela : permettez que j' examine vos dents.

La Rentière.

Mes dents ! Vous avez raison, monsieur, les dents sont le symptome de la santé ; les miennes sont blanches, regardez. Eh bien,

p279

monsieur, combien me donnez-vous de mes douze cents livres de rente, vu ma parfaite santé ? J' oublois de vous dire que j' ai fait quatre enfans : ce n' est ni trop ni trop peu ; et les femmes qui ont fait des enfans, poursuivent leur carrière plus loin que les autres.

L' Acheteur.

Madame, tout le monde s' adresse à moi ;
c' est à qui vendra. Quand on seroit sûr de la
fin du monde, on ne pourroit pas être plus
âpre à vouloir fondre ses contrats. Mais je
n' ai pas les trésors du Pérou ; il faut que j' aie
mes sûretés ; je n' acquiers pas indifféremment
de toutes les personnes. D' abord, je n' achete
point de contrats viagers sur les hommes ;
ils sont aujourd' hui trop adonnés à leurs
plaisirs. Je me suis fait une loi de n' acquérir que
des rentes placées sur des têtes de femmes.
Les genevois, habiles calculateurs, m' en ont
donné l' exemple ; ils ont fait là une opération
sûre, excellente, et qui leur rendra beaucoup ;
mais c' est qu' ils ont choisi des têtes

p280

comme j' en voudrois, des têtes qui respirent
l' air pur des montagnes ; et vous, madame,
vous vivez dans Paris.

La Rentière.

Je n' y vis que six mois, monsieur, et pendant
l' hiver.

L' Acheteur.

C' est justement la saison dangeureuse. Je
ne sais, il y a toujours dans l' air quelque
chose de pestilentiel ; entendez-vous la grosse
sonnerie ? ... on enterre bien fréquemment
depuis trois mois.

La Rentière.

C' est une femme de quatre-vingt-dix ans
qui est morte. J' espere bien aller jusques là ;
et comptez alors, monsieur, tous les arrérages
que vous aurez touchés.

L' Acheteur.

On m' offroit hier, madame, un contrat de
quatre mille livres de rente ; mais j' ai su que

p281

la dame qui le vendoit alloit souvent au bal ;
il ne faut qu' un bal pour tuer une femme.
Et quelles sont vos occupations, je vous prie ?

La Rentière.

Régler mon ménage ; le reste du tems je
m' occupe à lire, et tous les jours je me promene
une heure ou deux sur le boulevard.

Enfin, monsieur, d'après ma vie rangée,
combien me donnerez-vous de mes douze
cents livres de rente ?

L' Acheteur.

Je vais vous le dire : quatre mille huit cents
livres.

La Rentière.

Eh, monsieur, vous n' y pensez pas ! Je me
porte à merveille ; que donneriez-vous donc
à une femme cacochyme ?

L' Acheteur.

Vous pouvez mourir, madame, en descendant mon
escalier.

p282

La Rentière.

Le livre de M De Buffon me donne au
moins quinze années de vie, et j' ai toutes
les probabilités pour moi.

L' Acheteur.

Je ne calcule point comme M De Buffon ;
j' ai là-dessus des regles qui corrigent les
promesses magnifiques des livres. Et puis les
révolutions ; vous m' entendez ? ...

La Rentière.

Les révolutions ! Il n' y en a point à craindre ;
je vous proteste que l' on paiera toujours
à l' hôtel-de-ville les rentes viagères, et de
préférence à toutes les autres. C' est sacré ;
jamais le roi...

L' Acheteur.

Ah ! Madame, je me tais, je n' ai rien à
dire là-dessus. Je vous donne quatre mille
huit cents livres en especes sonnantes pour
votre parchemin, et je puis recevoir malheureusement

p283

dans huit jours votre billet d' enterrement.

Vous me paraissez d' une constitution
un peu délicate. Il y a tant de choses
qui abrègent la vie des femmes ; les veilles,
la bonne chère, les liqueurs ; il faut manger
sobrement ; le jeu même altere la santé.

La Rentière.

Je ne joue jamais, monsieur, tous les plaisirs
que vous citez-là me sont étrangers. Si
je vend mon contrat, c' est que j' y suis obligée

pour soutenir et poursuivre un procès
de famille.

L' Acheteur.

Vous avez un procès, madame ? Mais cela
donne du chagrin.

La Rentière.

Je le gagnerai, monsieur. Mon procureur,
de chez qui je sors, me l' a promis formellement ;
puis vous savez que le chagrin nous
fait vivre. Allons, soyez plus raisonnable ;
ajoutez à vos quatre mille huit cents livres...

p284

L' Acheteur.

Pas une obole, madame. Vous n' avez qu' à
perdre votre procès, et puis vous livrer au
désespoir...

La Rentière.

Ah ! Monsieur, j' ai des principes, du courage.

L' Acheteur.

à propos, quel est votre médecin, madame ?

La Rentière.

Je n' ai jamais été malade, monsieur, au point
d' appeler un médecin. Je suis sujette à des
migraines ; je souffre cruellement pendant
vingt-quatre heures, et puis me voilà délivrée
de presque tous les autres maux.

L' Acheteur.

Et la petite vérole, madame, vous l' avez
eue ? Oui, la marque en est presque imperceptible.

p285

La Rentière.

Cela suffit, monsieur, pour ne plus l' avoir.

L' Acheteur.

Nous allons passer chez le notaire, si vous
voulez, madame ; tout sera conclu dans une
heure, et vous toucherez votre argent.

La Rentière.

Mais, monsieur, quatre mille huit cents
livres pour douze cents livres de rentes, que
vous toucherez pendant vingt-cinq années
au moins, je m' en flatte, songez donc...

L' Acheteur.

En vérité, je suis un insensé de faire de
pareilles acquisitions. Du parchemin ! Et puis
l' incertitude de nos jours ! Mais, madame,

croyez-moi, logez-vous dans le quartier du Luxembourg, près la porte d'enfer ; j' ai là deux ou trois têtes avancées et qui tiennent. Vous y êtes intéressée autant que moi.

p286

La Rentière.

Un peu plus, je pense. Enfin, puisque vous êtes inexorable, allons chez le notaire. Tout cet argent sera donc pour des gens de justice ; mais qu' y faire ? Il faut dans ce beau royaume en passer par là.

L' Acheteur.

Enveloppez-vous bien dans votre pelisse, madame. *à voix basse.* et quel est ce monsieur qui dans ce coin nous a si bien écoutés sans mot dire ?

La Rentière.

C' est mon *sactoton* ; il n' a pas le sens d' une oie, il n' entend rien ; il portera les sacs...

L' Acheteur.

Ah, bon ! ... vous savez que je n' acquiers pas en mon propre nom ?

La Rentière.

Pierre ou Paul, cela m' est indifférent...

p287

allons, quoique vous soyez bien succinct, je veux vivre long-tems pour que vous puissiez me dire : j' ai fait une excellente affaire.

CHAPITRE 527

vaches.

elles arrivent aux barrières, l' échine maigre et le pis desséché. Voyez les vaches dans les gras pâturages de la Suisse : elles levent fièrement la tête, elles ne se dérangent point quand vous passez. On diroit qu' elles sentent que leurs pieds foulent une terre de liberté, que l' impôt onéreux ne greve pas. Leur robe est superbe, leur démarche sûre ; ce n' est plus un animal dégradé. La vache aux flancs arrondis semble partager l' aisance de son maître. Io ne fut pas plus belle que ces belles genisses.

Les vaches entrant à Paris tête baissée,
rappellent les vaches maigres et dévorantes
du songe de pharaon ; elles ont l' air affamé,
et elles viennent pour être mangées.

p288

On les vend pour du boeuf, dont les grosses
maisons et les couvens ont emporté toutes
les fortes pieces ; il ne reste au petit bourgeois
qui achete en détail, que de la vache. Partout
ailleurs il y a une différence dans le prix
des viandes ; ici la vache se vend publiquement
au même taux que le boeuf : surcharge
excessive pour le pauvre, tort réel à la
nourriture publique. Un nouveau tarif seroit de
toute équité ; car pourquoi faut-il que je paie
la vache au même prix que le boeuf ? Et pourquoi
me livre-t-on de la vache quand je demande
du boeuf ? Ce n' est qu' à Paris qu' un
pareil abus est, pour ainsi dire, consacré, malgré
les plaintes journalieres du peuple.
Point de pays où l' on excelle mieux dans
l' art de couper la viande, c' est-à-dire, de la
dépecer de maniere que les os ne sont jamais
séparés de la chair. On vend pour de la tranche
un côté de mâchoire ; et l' indigent qui
n' a qu' un pot-au-feu, est étonné de trouver
une dent dans un morceau qu' on lui a donné
pour de la culotte.

p289

On avoit annoncé avec beaucoup d' emphase
une laiterie de vaches suisses, et tous
les bons parisiens disoient : nous boirons du
bon lait de Suisse. Les poitrinaires se
regardoient déjà comme guéris ; les tempéramens
usés comptoient sur le rétablissement de leurs
forces : mais on ne songeoit pas que les
entrepreneurs n' avoient pas les épaules assez fortes
pour transporter aux champs-élysées les montagnes
couvertes de sapins, où croissent les
végétaux substantiels.
Les vaches maigriront dans de maigres
pâturages, donneront un lait commun, et
finiront par être livrées aux bouchers.
L' entreprise échoua, à la grande surprise des
badauds qui demandoient toujours du bon lait

des vaches suisses.

Il ne faut qu' un pareil trait pour peindre
l' ignorance crédule d' une ville, combien elle
réfléchit peu, et avec quelle facilité elle est
dupe de toutes les promesses illusoires qui lui
sont offertes par des compagnies et des imprimés.

CHAPITRE 528

p290

petits negres.

le singe, dont les femmes raffoloient, admis
à leurs toilettes, appelé sur leurs genoux,
a été rélégué dans les anti-chambres. La perruche,
la levrette, l' épagneul, l' angora, ont
obtenu tour-à-tour un rang auprès de l' abbé,
du magistrat et de l' officier. Mais ces êtres
chérés ont tout-à-coup perdu de leur crédit,
et les femmes ont pris de petits negres.

Ces noirs africains n' effarouchent plus les
regards d' une belle ; ils sont nés dans le sein
de l' esclavage. Mais qui n' est pas esclave auprès
de la beauté ?

Le petit negre n' abandonne plus sa tendre
maîtresse ; brûlé par le soleil, il n' en paroît
que plus beau. Il escalade les genoux d' une
femme charmante, qui le regarde avec
complaisance ; il presse son sein de sa tête
lanugineuse, appuie ses levres sur une bouche de

p291

rose, et ses mains d' ébene relevent la blancheur
d' un col éblouissant.

Un petit negre aux dents blanches, aux
levres épaisses, à la peau satinée, caresse
mieux qu' un épagneul et qu' un angora. Aussi
a-t-il obtenu la préférence ; il est toujours
voisin de ces charmes que sa main enfantine
dévoile en folâtrant, comme s' il étoit fait pour
en connoître tout le prix.

Tandis que l' enfant noir vit sur les genoux
des femmes passionnées pour son visage étranger,
son nez aplati ; qu' une main douce et
caressante punit ses mutineries d' un léger
châtiment, bientôt effacé par les plus vives

caresses, son pere gémit sous les coups de fouet
d' un maître impitoyable ; le pere travaille
péniblement ce sucre que le négrillon boit dans
la même tasse avec sa riante maîtresse.

CHAPITRE 529

p292

figure équestre de Henri Iv.

oh, que le bon roi est bien sur le pont-neuf !
Il a un front populaire ; il sourit aux
passans ; il n' est point environné d' hommes
à argent. Les oiseaux du ciel viennent se percher
sur sa tête royale, et sa place n' a rien
coûté.

Académiciens de province, qui avez demandé
l' éloge du *bon roi* , brûlez vos programmes,
fondez cette médaille que vous
destiniez au phrasier, au rhéteur ; venez, et
arrêtez-vous aux pieds de cette statue que
l' amour a élevée au centre de la capitale ! Lisez
dans tous les regards combien sa mémoire
est adorée ; le recueillement de cet homme
qui contemple et qui se tait ; cette mere empressée
qui montre Henri Iv à son jeune enfant ;
cet infortuné qui leve les mains au
ciel, et soupire en silence. Ce respect universel

p293

d' un peuple attendri devant ce bronze :
que dis-je ! Cet hommage non moins vif
des étrangers, devenus citoyens en ce moment ;
tout le monde d' accord pour le regretter
et le bénir, comme s' il vivoit encore,
comme si le fil de ses jours avoit pu s' étendre
jusqu' à nous. Ah, que ce cri unanime est touchant,
qu' il surpasse par son énergie tout ce
que l' éloquence s' efforcera vainement d' exprimer !
Un officier, conduisant un détachement de
soldats et passant devant cette statue vénérée,
s' arrêta tout-à-coup et cria : *haut les
armes ! Saluons celui-ci, mes amis, il en vaut
bien un autre.*
on devrait faire de la petite esplanade
qui environne cette statue, un jardin pour les

enfants. S' il y a sur la terre un lieu contraire
à l' enfance, c' est cette grande ville. Les enfants
ne peuvent jouer sans risque dans la rue
ni dans les carrefours ; et s' il y a des gazons
devant la place du louvre et ailleurs, on les
repousse avec le fusil : on ne permet pas aux

p294

bonnes de s' y asseoir. à quoi sert ce gazon, s' il
n' est pas pour l' enfance ? Ah ! Monsieur
D' Angeviller, je vous présente ici ma requête ; les
enfants orneront vos gazons encore mieux que vos
sentinelles.

J' aimerois à voir la statue du bon roi
environnée de la génération qui vient de naître ;
et les enfants, en conservant le souvenir de
leurs premiers jeux, auroient appris de bonne
heure à bénir sa mémoire et à redire ses vertus
à la génération suivante.

CHAPITRE 530

dictionnaires.

Pankouke et Vincent les commandent
à tout compilateur armé de scribes ; on bâtit
des volumes par alphabet, ainsi que l' on
construit un édifice dans l' espace de tant de mois.
L' oeuvre est sûre avec les manoeuvres.
On a tout mis en dictionnaires. Les savans
s' en plaignent ; ils ont tort. Ne faut-il pas que

p295

la science descende dans toutes les conditions ?
Ne faut-il pas qu' elle soit hachée, pour être
reçue par le plus grand nombre ? Prise en
masse, elle effraieroit. Si telle science étoit
entiere et parfaite, on auroit tort de la
morceler ; mais aucune n' a cet avantage : toutes
en sont loin encore. Nous n' avons que des
matériaux proprement dits ; et les débris de la
chose valent la chose même.
Tant mieux, si l' on a trouvé le secret
d' instruire à peu de frais ; si l' on a évité les
recherches pénibles, laborieuses. Quant aux
erreurs, elles se glissent par-tout ; les gros
livres n' en sont pas plus exempts que les

abrégés. Ce qu' il y a de plus important, c' est que certaines connoissances soient à la portée de tout le monde.

Les dictionnaires ne contiennent pas tous les mots usités parmi le peuple ; ils sont insuffisans pour une foule d' expressions qui valent bien celles que les poètes et les orateurs ont consacrées, et qui tiennent à des pratiques curieuses et journalieres. Un françois enseignoit

p296

à des mains royales à faire des boutons ; quand le bouton étoit fait, l' artiste disoit : *à présent, sire, il faut lui donner le fion.* à quelques mois de là, le mot revint dans la tête du roi ; il se mit à compulser tous les dictionnaires françois, Richelet, Trévoux, Furetiere, l' académie françoise, et il n' y trouva pas le mot dont il cherchoit l' explication. Il appella un neuchatelois qui étoit alors à sa cour, et lui dit : dites-moi ce que c' est que le *fion* dans la langue françoise ? Sire, reprit le neuchatelois, le *fion* c' est la bonne grace. Graves auteurs, graves penseurs, naturalistes, politiques, historiens, vous n' êtes pas dispensés de donner le *fion* à vos livres ; sans le *fion* vous ne serez pas lus. Le *fion* peut s' imprimer dans une page de métaphysique, comme dans un madrigal à Glycere. Académiciens qui parlez de goût, étudiez le *fion* , et placez ce mot dans votre dictionnaire qui ne s' acheve point.

CHAPITRE 531

p297

musées.

établissemens nouveaux, que quelques particuliers s' efforcent de naturaliser parmi nous. Ils auront beaucoup de peine à réussir, parce qu' il y a trop peu de liberté dans notre gouvernement, pour que chacun donne un développement sûr à ses vues particulieres, et que la capitale a plutôt des goûts et des fantaisies qu' un amour réel et constant

pour les sciences et pour les arts.
Avec quel zèle infatigable M De La Blancherie
n' a-t-il pas poursuivi l' ouverture de
ces assemblées ! Chaque jour il avoit à combattre
quelque nouvel obstacle. Son musée
s' ouvroit, se fermoit, tomboit, se relevoit ;
il le promenoit dans tous les quartiers, et
jamais il n' a pu recevoir une assiette solide et
fixe, parce que les hommes ne s' assembleront
jamais pour mêler leurs idées, leurs vues,

p298

leurs entreprises autre part que dans une
république. Il nous manquera toujours un point
de réunion pour l' éloquence, pour les
belles-lettres, pour la philosophie ; il faut que
ceux qui cultivent ces arts, travaillent isolés,
et ils n' en vaudront que mieux. On tente de le
donner, ce point fixe, aux sciences exactes, à
la physique, à la chimie, aux mathématiques.
M Pilatre De Rozier sera-t-il plus heureux
que M De La Blancherie ? Verra-t-on accourir
en foule les savans, les artistes, les amateurs
nationaux ou étrangers ?
Les prospectus étalent de superbes promesses ;
les commissaires ont prononcé, le
gouvernement a accordé sa protection à l' hôtel
où tous les chefs-d' oeuvres des arts doivent
se réunir. Toutes les classes de citoyens
sont averties de venir à tel jour et à telle
heure puiser dans le vaste bassin des sciences ;
mais l' exécution répondra-t-elle à tout ce
grand appareil ? J' en doute fort, même pour
les sciences qui n' alarment point l' administration.

p299

Toute assemblée publique est trop contraire
à l' esprit du gouvernement françois, pour
qu' elle ait lieu ; et toute société qui ne fera
pas ses loix elle-même et qui les recevra, ne
pourra ni se maintenir, ni poursuivre, ni
chérir ses travaux. Ces sortes d' établissemens
me paroissent impraticables, parce qu' il n' y a
à Paris que des liaisons superficielles, et que
les prohibitions sont si aisées, si multipliées,
qu' il ne faut que le sot rapport d' un subalterne,
ou la mauvaise humeur d' un homme en

place, pour dissoudre l'assemblée d'hommes
les plus éclairés et les plus animés du bien
public.

CHAPITRE 532

bureaux d'esprit.

on appelle ainsi toute maison où la maîtresse
affiche son goût pour la littérature, fait
profession d'en parler, et se pique de s'y
connoître. On ne voit plus guere aujourd'hui

p300

de ces sociétés que l'on citoit il y a quelque
tems. Elles sont dissoutes, parce que le goût
des lettres est répandu par-tout, et que le
titre d'académicien ne donne pas plus d'esprit
à l'individu qui le porte, qu'à la maison qu'il
fréquente. On pense, on parle, et l'on raisonne
sans ces directeurs de littérature ; elle
est infiniment connue et cultivée dans toutes
les classes.

Une femme est toujours dupe de vouloir
régner autrement que par l'empire des
graces ou par celui de la bonté. On peut tout
feindre, excepté l'esprit des lettres. Quand
on ne les cultive que par air ou comme une
ressource, les difficultés naissent et offrent un
écueil dangereux.

Qu'a fait une femme qui veut entrer subitement
et comme actrice dans le sanctuaire
des muses et de la philosophie ? Elle a lorgné,
persifflé, minaudé, fait des noeuds et des
riens ; elle a gâté son esprit dans une mer de
futilités ; elle n'a fait attention qu'au brillant,
et s'est toujours arrêtée à la superficie. Elle

p301

s'aveugle elle-même ; cependant elle croit
pouvoir décider d'un livre comme d'un pompon.
La paresse de son esprit l'empêche
d'examiner ; le peu d'énergie de son ame ne
lui permet pas de saisir les traits marqués ;
sa légèreté repose sur quelques détails, et ne
peut embrasser le plan. Elle prononce comme
elle sent, d'une manière vague, incertaine

et peu sûre.

Qu' elle ouvre sa porte à cet essaim d' auteurs
qui, sans nom et sans talens, sont dix
fois plus orgueilleux que les auteurs connus.
Ils arrivent pour mettre à contribution son
ton admiratif. Le satyrique vient chercher
près d' elle des traits propres à la comédie.
Elle siege sur son petit tribunal, où en jugeant
elle est jugée la première. Obligée de louer
ceux qui sont présens, les derniers venus se
montrent jaloux. Alors la division se met dans
la troupe ; elle veut concilier les mécontents,
et des jugemens contradictoires sortent de sa
bouche. L' aigreur devient acharnement ; elle
auroit plus tôt pacifié les puissances
belligérantes, que de réunir ces partis opposés.

p302

Elle a voulu se rendre médiatrice, elle est
chansonnée des deux côtés : ce qui est fort
cruel, après avoir reçu tant de vers à sa
louange. Elle reste enfin seule, forcée de
protéger encore un auteur de la foire ou de
l' opéra-comique, qui l' ennuie et qu' elle écoute
pour ne pas paroître désœuvrée.

Les femmes distinguées ont renoncé à ce
ridicule, encore en vogue il y a trente années,
et l' ont laissé à quelques petites femmes
d' académiciens, qui ont besoin de plâtrer la
réputation de leurs maris, et qui sont curieuses
aussi de juger par elles-mêmes du talent des
jeunes auteurs. Les femmes sensées, qui sont
étrangères à toutes les prétentions de la gent
académique, ne se livrent pas à un engouement
particulier ; elles ne répètent point le
jargon des juges modernes, ne se perdent
pas dans les pédantesques discussions du goût,
et n' ont point la fureur de s' éloigner du bon
sens pour courir après l' esprit.

On trouve donc aujourd' hui l' académie
françoise dans beaucoup de maisons. Il n' est

p303

plus besoin d' aller au louvre pour y entendre
des vers et de la prose ; on en fait dans le
monde tout aussi bien que les jurés beaux-esprits.
Ils n' ont de plus que le ridicule de leurs

prétentions exclusives.

CHAPITRE 533

monsieur le public.

le public existe-t-il ? Qu' est-ce que le public ?
Où est-il ? Par quel organe manifeste-t-il
sa volonté ? Ne s' imagine-t-il pas souvent
prononcer, quand il dédaigne ou bien quand il
s' engoue ? Dites à un homme en place, *le public*
désapprouve ; il répond : *j' ai aussi mon*
public, lequel approuve, et je m' en tiens à
celui-là.

un autre dit : *le public, je le fais parler*
comme je veux ; il ne tient qu' à moi de lui
donner telle ou telle impression. et il dit
vrai, du moins pour quelque tems.

Qu' est-ce donc que ce public, que l' auteur
d' *acajou* a traité avec un ton si cavalier ? Il

p304

manque d' un point de réunion ; et comme il
ne peut jamais former à Paris une seule et
même voix, c' est un composé indéfinissable.
Un peintre qui voudroit le représenter
sous ses véritables traits, pourroit le peindre
sous la figure d' un personnage en cheveux
longs et en habit galonné, une calotte sur
la tête et l' épée au côté, portant le manteau
court et les talons rouges, tenant en main
une canne à bec-à-corbin, ayant une épaulette,
la croix à la boutonniere gauche et
l' aumuce sur le bras droit. Vous voyez que
ce *monsieur* doit raisonner à peu près comme
il est vêtu.

Je citerai encore l' admirable production,
trop peu lue, intitulée : *le charlatan, ou le*
docteur Sacroton, où l' on voit un tableau du
public. Il consiste en différens mannequins de
toutes sortes de grandeurs et de figures. Le
charlatan s' en sert pour enhardir son élève,
qui tremble de débiter sur le pont-neuf. Il
lui crie d' envisager ce public formidable tel
qu' il est ; et le disciple, convaincu que le public

p305

n' est qu' une assemblée de mannequins, parle et harangue hardiment.

Il est cependant un public ; mais ce n' est pas celui qui a la fureur de juger avant de comprendre. Du choc de toutes les opinions il résulte un prononcé qui est la voix de la vérité et qui ne s' efface point. Mais ce public est peu nombreux ; il n' a ni chaleur, ni esprit de parti, ni précipitation ; il n' est point dans les anti-chambres des hommes en place ; et c' est de lui que Madame De Sévigné a dit : *le public n' est ni fou ni injuste ;* ou comme le disoit une autre femme pleine d' esprit *c' est que la raison finit toujours par avoir raison .*

CHAPITRE 534

anecdote.

un médecin fameux, qui ne fait la médecine que pour les gens riches, fut appelé chez un homme aisé. Il se chargea volontiers de

p306

le traiter. Pendant la convalescence du malade, le laquais de ce dernier se trouve indisposé. Le convalescent en reconduisant son médecin, le prie de s' arrêter un moment dans l' entresol, pour donner un conseil à son laquais. Le médecin lui donne le conseil ; mais le maître, un mois après, l' ayant fait avertir de passer chez lui, il n' y vint pas. étonné de ce procédé, il en demanda la raison au médecin, dans une maison où il le rencontra. Voici la réponse du docteur : *en m' écrivant, monsieur, vous ne m' avez pas marqué si c' étoit pour vous ou pour votre laquais. Je n' ai point été chez vous ; car je suis bien aise de vous prévenir, que je ne fais point la médecine pour les laquais.*

CHAPITRE 535

p307

pieces de deux sols.

les pieces de deux sols, dont l' empreinte est presque effacée, sont un objet perpétuel de disputes, et donnent lieu, dans les marchés publics, à de fréquens pugilats. Deux crocheteurs se cassent la mâchoire pour l' intérêt de deux liards ; mais tout est relatif.

La cour des monnoies a voulu que la piece de deux sols, marquée ou non marquée, eût son cours. Tout vendeur s' étoit obstiné à vouloir les réduire à six liards de sa pleine autorité. à cet effet, on les raya d' une croix, pour désigner celles qui étoient usées. Or l' arrêt portoit défense de rayer ainsi les pieces. Ce débat a occasionné un nombre infini de gourmandes et de clameurs, et l' on s' égosilloit pendant vingt minutes, avant de pouvoir fixer irrévocablement le taux de la piece. Il seroit facile de suivre la méthode usitée

p308

en Espagne. Des hommes se promènent avec une corbeille pleine de nouvelles pieces, et le public leur apporte les vieilles en échange ; car c' est le gouvernement qui doit supporter en plein le déchet des monnoies. Le peuple à Paris n' en donneroit pas la raison politique ; mais il la sent par instinct, et il crie très-haut quand on veut l' obliger à perdre sur le signe représentatif. Il doit être immuable. La piece effacée doit avoir son cours comme la piece neuve, et sans aucune diminution.

CHAPITRE 536

marchandes de modes.

assises dans un comptoir à la file l' une de l' autre, vous les voyez à travers les vitres. Elles arrangent ces pompons, ces colifichets, ces galans trophées que la mode enfante et varie. Vous les regardez librement, et elles vous regardent de même. Ces boutiques se trouvent dans toutes les

p309

rues. à côté d' un armurier qui n' offre que des

cuirasses et des épées, vous ne voyez que des touffes de gaze, des plumes, des rubans, des fleurs et des bonnets de femmes.

Ces filles enchaînées au comptoir, l'aiguille à la main, jettent incessamment l'oeil dans la rue. Aucun passant ne leur échappe. La place du comptoir, voisine de la rue, est toujours recherchée comme la plus favorable, parce que les brigades d'hommes qui passent, offrent toujours le coup-d'oeil d'un hommage. La fille se réjouit de tous les regards qu'on lui lance, et s' imagine voir autant d'amans. La multitude des passans varie et augmente son plaisir et sa curiosité. Ainsi ce métier sédentaire devient supportable, quand il s'y joint l'agrément de voir et d'être vue ; mais la plus jolie du comptoir devrait occuper constamment la place favorable.

On aperçoit dans ces boutiques des minois charmans à côté de laides figures. L'idée d'un serrail saisit involontairement l'imagination ; les unes seroient au rang des sultanes

p310

favorites, et les autres en seroient les gardiennes.

Plusieurs vont le matin aux toilettes avec des pompons dans leurs corbeilles. Il faut parer le front des belles, leurs rivales ; il faut qu'elles fassent taire la secrète jalousie de leur sexe, et que par état, elles embellissent toutes celles qui les paient et qui les traitent avec hauteur. Quelquefois le minois est si joli, que le front altier de la riche dame en est effacé. La petite marchande en robe simple se trouve à une toilette dont elle n'a pas besoin ; ses appas triomphent et effacent tout l'art d'une coquette. Le courtisan de la grande dame devient tout-à-coup infidèle ; il ne lorgne plus dans le coin du miroir que la bouche fraîche et les joues vermeilles de la petite qui n'a ni suisse ni aïeux.

Plus d'une aussi ne fait qu'un saut du magasin au fond d'une berline angloise. Elle étoit fille de boutique ; elle revient un mois après y faire ses emplettes, la tête haute, l'air triomphant, et le tout pour faire sécher d'envie

p311

son ancienne maîtresse et ses chères compagnes. Elle n'est plus assujettie au comptoir ; elle jouit de tous les dons du bel âge. Elle ne couche plus au sixième étage dans un lit sans rideaux, réduite à attrapper en passant le stérile hommage d'un maigre clerc de procureur. Elle roule avec le plaisir dans un lesté équipage ; et d'après cet exemple, toutes les filles, regardant tour-à-tour leur miroir et leur triste couchette, attendent du destin le moment de jeter l'aiguille et de sortir d'esclavage. En passant devant ces boutiques, un abbé, un militaire, un jeune sénateur y entrent pour considérer les belles. Les emplettes ne sont qu'un prétexte ; on regarde la vendeuse et non la marchandise. Un jeune sénateur achète une bouffante ; un abbé sémillant demande de la blonde ; il tient l'aune à l'apprentisse qui mesure : on lui sourit, et la curiosité rend le passant de tout état acheteur de chiffons. Quelques boutiques de marchandes de modes sont montées sur un ton sévère, comme

p312

pour contraster fortement avec les autres. Là toutes les filles sont recluses ; c'est la main de la chasteté contrainte qui arrange ces ajustemens voluptueux dont se parent les courtisannes. Là on les habille, mais on ne les imite pas ; on ne garde rien pour soi des ornemens séducteurs que l'on prodigue aux filles d'opéra. On travaille bien pour elles ; mais il n'est pas même permis de les voir. Imaginez des cuisinières qui ne goûteroient jamais à la sauce : tel est l'état de ces filles gardées et travaillant sous l'oeil de la sévérité aux attributs de la licence. Mais la maîtresse du magasin est si étonnée elle-même de l'ordre miraculeux qu'elle a établi et qu'elle maintient, qu'elle le raconte à tout venant, comme un prodige continu. On diroit que c'est une gageure qu'elle a faite à la face de l'univers, et qu'elle veut faire dire à l'histoire : dans Paris est une boutique de marchande de modes, où toutes les filles sont chastes ; et ce phénomène est dû à l'exemple de ma vertu et à ma vigilance.

p313

Mais j' oublois que le travail des modes est un art ; art chéri, triomphant, qui dans ce siècle a reçu des honneurs, des distinctions. Cet art entre dans le palais des rois, y reçoit un accueil flatteur. La marchande de modes passe au milieu des gardes, pénètre l' appartement où la haute noblesse n' entre pas encore. Là on décide sur une robe, on prononce sur une coëffure, on examine tout le jeu d' un pli heureux. Les graces ajoutant aux dons de la nature, embellissent la majesté.

Mais qui mérite d' obtenir la gloire, ou de la main qui dessine ces ajustemens, ou de celle qui les exécute ? Problème difficile à résoudre. Peut-on dire ici, *inventes, tu vivras* ? qui sait de quelle tête féminine part la féconde idée qui va changer tous les bonnets de l' Europe, et soumettre encore des portions de l' Amérique et de l' Asie à nos collets montés ? La rivalité entre deux marchandes de modes a éclaté dernièrement, comme entre deux grands poètes. Mais l' on a reconnu que

p314

le génie ne dépendoit pas des longues études faites chez Mademoiselle Alexandre, ou chez M Baulard. Une petite marchande de modes de l' humble quai de gesvres, bravant toutes les poétiques antécédentes, rejetant les documens des vieilles boutiques, s' élance, prend un coup-d' oeil supérieur, renverse tout l' édifice de la science de ses rivales. Elle fait révolution, son génie brillant domine, et la voilà admise auprès du trône.

Aussi quand le cortège royal s' avance dans la capitale, que le pavé étincele sous le fer des coursiers que monte une noble élite de guerriers, que tout le monde est aux fenêtres, que tous les regards plongent au fond du char étincelant, la reine, en passant, leve les yeux et honore d' un sourire sa marchande de modes. Sa rivale en seche de jalousie, murmure de ses succès, cherche à les rabaisser, ainsi que fait un journaliste dans ses feuilles contre un auteur applaudi. Mais la reine est l' arbitre des modes ; son goût fait loi, et sa loi est toujours gracieuse.

p315

Les marchandes de modes ont couvert de leurs industriels chiffons la France entière et les nations voisines. Tout ce qui concerne la parure a été adopté avec une espèce de fureur par toutes les femmes de l'Europe. C'est une contrefaçon universelle ; mais ces robes, ces garnitures, ces rubans, ces gazes, ces bonnets, ces plumes, ces blondes, ces chapeaux font aujourd'hui que quinze cents mille demoiselles nubiles ne se marieront pas. Tout mari a peur de la marchande de modes, et ne l'envisage qu'avec effroi. Le célibataire, dès qu'il voit ces coiffures, ces ajustemens, ces panaches dont les femmes sont idolâtres, réfléchit, calcule et reste garçon. Mais les demoiselles vous diront qu'elles aiment autant des poufs et des bonnets historiés que des maris. Soit.

CHAPITRE 537

p316

carmélites.

une fille de Louis XV, Madame Louise de France, a pris le voile de carmélite et a prononcé ses vœux dans le monastère de saint-Denis. Ce renoncement à la cour pour les austérités du cloître a fait grand bruit dans le tems.

La duchesse de la Vallière, tendre amante de Louis XIV, se fit aussi carmélite en 1675, et vécut trente-cinq ans dans les larmes de l'amour et de la pénitence.

Leur genre de vie est fort austère ; mais la tempérance et une vie réglée font qu'elles poussent loin leur carrière. Le jeûne habituel allonge les jours de l'homme ; et c'est dans les couvens qu'il faut chercher ces individus vivaces qui doivent au régime exact de longues années. Voilà un sujet de réflexions pour les mondains uniquement attachés à cette vie, et qui aiment à vivre ; mais il ne faut pas

p317

qu' ils se livrent à la gourmandise ; c' est ce que nous dit l' exemple des carmélites, qu' une grande frugalité dans le boire et dans le manger, qu' une nourriture sévère et toujours égale, que la diette enfin accroît les forces vitales, et que la sobriété rigoureuse enterrera constamment l' intempérance. Ainsi les soeurs carmélites sont utiles en ce qu' elles donnent à tous les humains leurs freres une perpétuelle leçon ; en ce qu' elles prêchent le régime aux partisans de la bonne chere, à cette foule de gourmands qui ne peuvent s' imaginer qu' un peu de pain, de légumes et d' eau suffisent pour soutenir à la fois la vie, la santé et la force. La soeur Louise-Marie De France, religieuse carmélite à saint-Denis, a eu la consolation de voir plusieurs carmes déchaussés, animés tout-à-coup par son exemple, condamner le relâchement qui s' étoit glissé parmi eux sur quelques points de leur institut primitif, et religieux plus fervens, embrasser la regle dans toute sa rigueur.

p318

La soeur Louise-Marie De France, pour protéger des vues aussi recommandables, supplia son auguste pere d' obtenir un bref du pape, qui les autorisât à vivre sous une discipline plus sévère ; et le bref du pape est venu récompenser l' héroïsme monastique de ces carmes déchaussés, qui font à Charenton l' édification des soeurs carmélites. *si j' avois à trouver le plus heureux ou le plus malheureux des hommes, j' irois le chercher dans un cloître*, a dit l' abbé Trublet. Cette réflexion a de la profondeur.

CHAPITRE 538

mémoires imprimés.

si les injures ne les défiguroient pas trop souvent, la société en retireroit un grand avantage dans les affaires litigieuses. Comme il y a des hommes qui, par ton, ou plutôt par un secret intérêt, contredisent les choses les plus claires, les plus utiles, et réduisent

p319

tout en problème, on a vu des *parleurs* assez ennemis de la justice et de l'ordre pour condamner cette défense publique de l'opprimé, toujours formidable à l'oppresseur, et qui, en éclairant le public, dirige les magistrats et peut leur sauver beaucoup d'écarts. (...).

Si la découverte de l'imprimerie est un présent divin fait aux hommes, c'est sur-tout lorsqu'elle peut servir à intéresser une nation entière, à la rendre attentive aux droits de l'infortuné sans nom et sans crédit. Rien ne doit plus irriter le méchant et l'homme injuste que l'idée de voir le flambeau subitement enfoncé dans les ténèbres, où ils cachent leurs actions honteuses.

L'honnête homme ne craint point les recherches que l'on peut faire sur sa vie privée.

Semblable à ce romain vertueux, il habiteroit volontiers une maison diaphane. C'est donc une institution qui mérite d'être conservée, que celle qui traduit d'abord, en présence du public, les combats qui doivent se

p320

porter sous l'oeil des juges. Ils seront plus assurés dans leur marche, parce que la question aura été débattue et aperçue sous toutes ses faces.

La voix publique a une droiture et une force que le philosophe ne se lasse point d'admirer. Rarement elle s'égare ; et même lorsqu'elle se trompe, elle fait toujours des observations assez justes, dont on peut profiter. Quand un peuple deviendra fin et rusé, l'injustice se perfectionnera chez lui dans l'art de se couvrir des apparences de l'équité. Ses voiles d'iniquités seront plus épais, et il n'y aura que des mains hardies qui pourront les déchirer.

Le riche a l'avantage sur le pauvre qu'il peut employer pour sa défense les plus hauts talents, appuyer son usurpation de tous les dehors imposants de l'éloquence. Le pauvre est seul. S'il n'a pas la ressource d'intéresser le public et de promettre à son défenseur la gloire qui accompagne le courage désintéressé, il succombera.

p321

Le plus terrible frein qu' on puisse opposer enfin à l' injustice qui foule aux pieds les loix dès qu' elle croit n' être pas apperçue, est la menace d' amener ses violences sourdes au grand jour. Alors elle frémira, elle accordera à la crainte de la honte ce qu' elle aura refusé au tribunal de la conscience.

Nous le répétons, il n' y a que l' homme dont la vie cherche l' ombre, qui puisse réclamer contre cet usage propre à démasquer les fourbes, à intimider les hypocrites, à comprimer le crime dans le coeur du méchant, qui craint plus ordinairement l' infamie que ses propres remords.

Ne dissimulons pas qu' on peut abuser de cet avantage, qu' on l' a fait ; et de quoi n' abuse-t-on point ? Mais les abus sont en trop petit nombre pour contrebalancer l' utilité qui résulte de la publicité des faits litigieux. Le vrai perce toujours ; il a un caractere qu' on ne peut méconnoître. Ce qui appartient à la calomnie, n' est point durable ; elle se trahit toujours par quelque côté. D' ailleurs

p322

les mémoires injurieux sont supprimés, et leurs auteurs flétris.

La profession des lettres doit être indispensablement liée à celle d' avocat ; ou plutôt ce ne devrait être, comme chez les anciens, qu' un seul et même état. Mais les vieux avocats, voulant se réserver exclusivement le droit lucratif de signer des *pieces d' écriture* , que le plus souvent ils n' ont pas faites, ont déclaré la guerre aux jeunes, afin d' éloigner des copartageans incommodes. Ils ont imaginé toutes les entraves pour ôter à une profession noble sa liberté, pour y briser le ressort des grandes ames. Ils se sont opposés à son affranchissement : de sorte qu' avec le *tableau* , l' ordre des avocats n' est plus aujourd' hui qu' une communauté de procureurs.

CHAPITRE 539

p323

maris.

les maris ont paru adopter définitivement ces deux vers de La Noue :
la plainte est pour le fat, le bruit est pour le sot ;
l' honnête homme trompé s' éloigne et ne dit mot.
La honte ne rejallit que sur celui qui semble la souffrir volontairement. Tant que les choses sont dans l' ombre, (et tout se passe aujourd' hui décevement) un mari n' en est point responsable ; mais si elles parviennent au grand jour, il peut alors user de quelque rigueur. Ordinairement le mari ne fait point retentir les tribunaux de ses disgraces domestiques ; il dit à sa femme : je ne veux pas causer vos malheurs ; soyez libre, jouissez de tel contrat de rente ; le revenu vous en sera payé en quelque lieu que vous vous transportiez : mais nous ne nous verrons plus. Je vous prie seulement de quitter la capitale pour quelque tems, afin d' effacer le bruit qui court. Une

p324

nouvelle en détruit aisément une autre dans ce pays frivole.
Telle est l' honorable capitulation. La femme fait sonner bien haut le sacrifice de la capitale ; elle s' écrie : comment peut-on vivre en province ? En vain son intime amie lui dit qu' on vit maintenant à la parisienne dans presque toutes les villes ; elle veut que son mari lui sache gré de son départ, et qu' il augmente en conséquence la pension annuelle. Les maris parisiens ne sont pas des maîtres absolus dans leur maison ; leurs épouses ne sont point asservies à l' obéissance. Un air d' égalité regne entr' eux : point de ton marital ; chacun vit de son côté et choisit ses amusemens et ses sociétés. Persécuter sa femme, la contrarier, seroit une chose odieuse et généralement condamnée ; mais quelle que soit la vie particulière, jamais on ne manque aux égards que l' on se doit réciproquement. Voyez-les ensemble : c' est l' image de la concorde ; c' est le langage, sinon de l' amitié, au moins de la complaisance attentive. Jamais

les disputes intérieures ne sont remarquées de l'étranger : ce seroit un vrai scandale. La femme aigre, impérieuse, rencontre ordinairement un mari plus raisonnable, qui lui cede et ne fait que rire de ses caprices.

Liés intimement par leurs intérêts domestiques, ils les soutiennent de concert et avec prudence. La coutume de Paris donne aux femmes des droits très-étendus qu'elles n'ont point ailleurs : aussi sont-elles consultées sur toutes les affaires, qui ne se font que par leur entremise. Sans les femmes, aucune affaire ne se conclut.

Quelquefois deux époux, après avoir mené chacun une vie dissipée, viennent à se reconnoître, et se rapprochent sur la fin de leur carrière. Ils se pardonnent leurs torts réciproques.

Une douce amitié fait alors le charme de leur vieillesse. Ils goûtent, quoiqu'un peu tard, ce bonheur domestique auquel rien ne peut suppléer. Tels se seroient aimés constamment toute leur vie, s'ils n'en eussent pas prononcé le serment à l'autel.

Il faut avertir les étrangers que tous les anciens contes faits sur la débonnairété des maris ne sont plus de mise dans aucune société ; qu'on ne parle des infidélités des femmes, que quand l'histoire est narrée en jolis petits vers : alors on peut la lire publiquement aux dames assemblées. Mais jamais on ne parle en prose des disgraces maritales ; il faut qu'elles aient un air poétique pour avoir cours dans le monde. On a vu des étourdis raconter en pleine table à des femmes leur propre histoire, sans y entendre malice. Cet accident fâcheux pouvant se renouveler dans une société, l'on est convenu généralement qu'on ne plaisanteroit plus dorénavant d'aucune manière sur les maris trompés ou débonnaires ; et cette loi bien conçue est fort sage.

mimes d' un genre nouveau.

j' ai vu trois hommes doués d' un talent singulier. Ils imitoient parfaitement ce que personne ne songe à imiter, comme le bruit léger d' une mouche qui vole et bourdonne, d' une porte qui se ferme et de la clef qui tombe, d' un pot qui se casse. Vous entendez ensuite le chant de vingt religieuses, où vous distinguez les voix jeunes et les voix cassées ; une procession, un enterrement que coupe un embarras, la voix mesurée des prêtres et la voix rauque des voituriers. L' oeil voit l' auteur qui crée tous ces tons différens, et l' oreille s' étonne de leur vérité et de leur précision.

Le même homme à table se métamorphose rapidement en plusieurs personnages, pleure, rit, chante, sanglotte, éternue, tousse, fait le

sourd, le niais, l' aveugle, le goutteux. Chaque tableau passe comme un éclair ; ce sont des nuances fines, délicates, promptes, qui donnent à sa physionomie des physionomies diverses, et qui lui impriment une prodigieuse et incroyable mobilité.

Il seroit impossible de donner aux étrangers une idée de ce talent rare et pittoresque ; il faut le voir. S' il est impossible à la plume de représenter le jeu pathétique de la Dumesnil, les graces de feu Poisson, la naïveté de Mademoiselle Dangeville, il me seroit encore plus difficile de décrire le jeu fin de ces mimes. Heureux imitateurs des accidens variés de la nature, elle leur fournit une multitude de traits qu' on n' a jamais songé à faire passer sur nos théâtres. Nos salles seroient trop vastes pour ces imitations fines et déliées, qui déguisent l' art avec tant d' adresse. Il faut voir et entendre ces mimes ; et lorsqu' on les a vus et entendus, on a peine à comprendre comment l' art a pu s' approcher de ce point de perfection. Sortez d' auprès

d' eux, et allez voir Prévile, comédien
du roi : son jeu ne vous paroîtra plus qu' une
grimace, une charge perpétuelle, une attitude
maniérée.

CHAPITRE 541

hôtel de la force.

cet hôtel appartenoit à Jacques De Caumont,
duc de la force. le hasard a voulu
qu' il devînt une véritable maison de force,
et l' on n' ôtera plus désormais de la tête du
petit peuple que cet *hôtel de la force* prend
sa dénomination des guichets, des clefs et des
larges verroux. Ainsi l' origine de plusieurs
antiquités est devenue équivoque par l' ignorance
ou l' entêtement du peuple.

Cette prison est un exemple du bien qu' amènent
les justes réclamations des écrivains
plaidant la cause de l' humanité. Il faut donc
écrire, ou plutôt tourmenter la partie qui
gouverne. La punition d' une faute n' est plus

p330

un supplice, l' imprudence ne se trouve plus
à côté du crime ; on n' y a point creusé ces
cachots et ces souterrains, où je ne sais quel
oubli cruel ajoutoit à la rigueur de la loi.
Louis Xvi (qu' il en soit béni !) jetant un
regard paternel sur ces lieux d' horreur et de
misere, a accordé aux prisonniers les commodités
qui peuvent alléger leur état, et ôter
aux infortunés, quels qu' ils soient, le sentiment
affreux du désespoir. La question a été
anéantie ainsi que les cachots, et l' on reconnoît
aujourd' hui que c' étoit une cruauté gratuite.
Louis Xvi a donné plusieurs édits
bienfaicteurs de cette espece. Il ne faudroit pas
d' autres trophées à l' entour de sa statue, que
le titre de ces édits publiés sous son regne.
La nation en attend de nouveaux aussi favorables
à la partie souffrante. Ils viendront...
oh, qu' il est beau de voir un homme enchâssé
dans un roi !

CHAPITRE ('E

p1

matrônes.

terme reçu qu' on a substitué à un mot moins honnête.

Il y a des matrônes de plusieurs sortes.

Les filles entretenues du plus haut rang ont leurs matrônes qui les accompagnent par-tout.

C' est une dame de compagnie pour les actrices renommées, ainsi que pour les danseuses ; c' est une nourrice et une entrepreneuse pour les filles pauvres, ou pour ces beautés vagabondes,

p2

qui vont de spectacles en spectacles chercher des aventures, c' est-à-dire, des soupers.

Les matrônes n' ont plus besoin de mettre en jeu l' art de la séduction ; la licence des moeurs modernes, le goût du libertinage et la pauvreté, mauvaise conseillère, conduisent tout naturellement une infinité de filles chez elles.

Les matrônes, dites appareilleuses, font des avances à toutes les jolies grisettes qu' elles aperçoivent. Elles tiennent une sorte de pension plus ou moins nombreuse ; et c' est dans leurs maisons que se rendent sourdement les petites bourgeoises et filles de boutique de toute espece, qui, pour avoir des robes et soutenir leur parure, vont passer la soirée chez les matrônes.

L' étendue de Paris fait qu' elles dérobent l' irrégularité de leur conduite à leurs parens et tuteurs ; elles paroissent chastes et honnêtes et n' en ont que l' apparence. Des femmes qui conservent dans le monde tous les

p3

dehors de la décence, se rendent aussi dans ces maisons, où le libertinage est fort à son aise.

D' autres matrônes distribuent des adresses, n' appellent les filles qu' au besoin, et les colportent

en fiacre le matin chez les vieux garçons,
les hypocondres, les goutteux, les ennuyés
et les jeunes gens blasés.

L' expérience leur ayant appris à deviner
les caprices et les fantaisies des hommes,
elles font jouer toutes sortes de rôles à leurs
filles. La marchande de modes devient une
petite villageoise nouvellement débarquée ;
l' ouvrière en linge est une timide provinciale
toute neuve, qui a fui la cruauté insigne
d' une belle-mère impérieuse. Le langage répond
à l' habillement. Comme nos plaisirs dépendent
beaucoup de l' imagination, les hommes
trompés n' en sont pas moins satisfaits.
Viennent ensuite les matrones qui ont entrepris
un serrail en grand. Vous y verrez
ensemble ou tour-à-tour *la façonnée, l' artificielle,*
la niaise, l' alerte, l' éveillée, l' achalandée,

p4

l' émérillonée, l' éventée, la superbe,
la follette, la fringante, l' attifée, la pimpante .
Toutes les nuances sont là : *la mignonne,*
la grasse, la maigre, la pâle, l' ardente, la
mutine, et jusqu' à la boîteuse . Ainsi que dans
les haras les coursiers ont leur surnom, de même
ici chaque fille a le sobriquet qu' indiquent sa
taille et sa figure.

Des matrones moins achalandées ne pouvant
avoir ni vastes appartemens ni lits somptueux,
établissent des serrails plus étroits, où
les filles sont logées, nourries, blanchies.

L' argent qu' elles reçoivent va à la *mere* ;
celle-ci ne parle que de la reconnaissance qui
leur est due ; elle a décrassé ce troupeau de
province et des campagnes. Toutes lui doivent
ce qu' elles sont. Si elles ont un déshabillé
blanc pour porter dans la maison, un
mantelet pour l' été, une pelisse pour l' hiver,
une robe de soie pour aller chez *Nicolet* , à
l' *ambigu-comique* , aux *variétés amusantes* , à
qui sont-elles redevables de si rares bienfaits ?
Elles devraient porter le casaquin et le tablier,

p5

avoir les mains noires et caleuses,
laver les écuelles, coucher avec des rouliers ;

et les impertinentes ont l'ingratitude de vouloir partager dans le compte. C'est à elles d'intéresser le coucheur et d'obtenir des rubans : or rubans, en style du lieu, signifie la générosité particulière qui s'accorde quand on est content.

Enfin arrivent les infames *marcheuses*, vieilles matrones ruinées, échappées de l'hôpital et ridées sous le poids des vices : ainsi que le boulet des batailles n'a ravi à tel invalide que la moitié de son corps, de même la contagion de la débauche n'a frappé qu'à demi ces victimes décrépites du libertinage. Mais il faut qu'elles vivent encore dans son atmosphère ; elles n'en veulent point d'autre. Invinciblement familiarisées avec l'incontinence et ses scènes journalières, elles raccrochent et par instinct et par besoin. Elles marchent pour les filles demeurant en hôtel garni ; celles-ci n'ont qu'une chaussure et un jupon blanc. Faut-il qu'elles exposent dans les boues leur

p6

unique habillement ? La *marcheuse* affrontera pour elles les chemins fangeux. Il y a un règlement tacite de police qui défend à toutes ces matrones de recevoir aucunes filles vierges ; il faut qu'elles soient déflorées avant que d'entrer dans le lieu fréquenté ; et si telle fille ne l'étoit pas, on avertiroit soudain m l'inspecteur. On rira peut-être de cette dernière phrase. On aura tort ; je l'écris dans un sens sérieux. On a voulu établir un certain ordre dans le sein du désordre même, parer à de trop grands abus, protéger l'innocence et la faiblesse, et empêcher que le libertinage trop hardi, rompant tout frein, ne détruise le lien civil, le noeud sacré des familles. Aussi aucun père n'a de plaintes à faire ; jamais l'inconduite de sa fille n'a commencé dans le lieu suspect : c'est un grand point que celui-là ; et tout observateur qui pense, doit le remarquer à la louange de la police. Ce seroit à un peintre à dessiner le gradin symbolique, où seroient représentées toutes

p7

les femmes qui font trafic à Paris de leurs charmes. Traçons-en l' esquisse.
Au sommet l' on verroit ces femmes ambitieuses et altières, qui ne couchent en joue que les hommes en place et les financiers. Elles sont froides, elles calculent en politiques ce que peuvent leur rendre les foiblesses des grands.
Immédiatement au-dessous d' elles se verroient les filles d' opéra, les danseuses, les actrices, moitié tendres, moitié intéressées, et qui commencent à placer le sentiment où l' on ne l' avoit pas encore vu.
Ensuite les bourgeoises demi-décentes, recevant l' ami de la maison, et le plus souvent du consentement du mari : espece dangereuse et perfide, qui voile et pare l' adultere de couleurs trompeuses, et qui usurpe l' estime dont elle est indigne.
Au milieu de cet amphithéâtre figureroit la race innombrable des gouvernantes ou servantes-maîtresses, cohorte mêlée.
La base en s' élargissant offriroit les grisettes,

p8

les marchandes de modes, les monteuses de bonnets, les ouvrières en linge, les filles qui ont leur chambre et qu' une nuance sépare des courtisannes. Elles ont moins d' art, aiment le plaisir, s' y livrent, ne ravissent point les heures précieuses destinées aux devoirs de votre état. On les nourrit, on les divertit, et elles sont contentes, paisibles. Si elles se permettent un amant à la suite de l' entreteneur, voilà où se borne leur tromperie. L' oeil en descendant saisiroit les phalanges désordonnées des filles publiques, qui garnissent impudemment les fenêtres, les portes, qui étalent leurs charmes lascifs dans les promenades publiques. On les loue comme les carrosses de remise, à tant par heure. Elles seroient pêle-mêle confondues avec les danseuses, chanteuses et actrices des boulevards.
Le dernier gradin plongeant dans la fange montreroit les hideuses créatures du *port-au-bled* , de la rue *du poirier* , de la rue *planche-mibray* ; et le peintre, pour ne pas trop

p9

blessé les règles délicates du goût, n' en ferait saillir que la tête. Ici le vice a perdu son attrait, et le frisson qui court dans les veines dit que la débauche sait se punir elle-même. Il est des métamorphoses très-surprenantes parmi ces femmes, et qui les font tout-à-coup changer de place sur le haut gradin pyramidal. Elles montent et descendent, selon que le hasard leur amène des entreteneurs plus ou moins riches. Le caprice, l' engouement, des rapports inconnus font que la petite fille dédaignée la veille et qu' on ne regardoit pas, est préférée à toutes ses compagnes. Elle roule quinze jours après en voiture brillante sur ce même boulevard où ses regards sollicitoient vainement de côté des adorateurs. Le commis à quinze cents livres, qui lui donnoit à souper dans son taudis, la reconnoît et ne peut en croire ses yeux. L' autre retombe dans l' indigence, après avoir mené un train, et devient dans son abaissement le partage du laquais qui la servoit six mois auparavant.

p10

Qui pourra deviner les causes de ces vicissitudes ? Qui pourra savoir au juste pourquoi feu Mademoiselle Deschamps étoit montée à ce degré d' opulence, qui lui fit adopter le luxe insolent de border les bourrelets de sa chaise percée de dentelles d' Angleterre, et d' orner de *stras* les harnois de ses chevaux ? Une fille d' opéra qui vient de décéder, laisse un mobilier immense, une somme d' argent considérable. Avoit-elle plus de beauté et d' esprit qu' une autre ? Non : sortie de la plus basse classe du peuple, elle eut pour elle les faveurs de ce destin inconcevable, qui dans ce monde élève, abaisse, maintient, renverse ministres et catins. La populace regrette beaucoup le spectacle de la promenade de l' âne : plaisir que lui donnoit quelquefois un arrêt solennel du parlement. Il s' agissoit de la punition exemplaire de ces matrones qui, comme le dit naïvement un grave jurisconsulte, *font métier de séduire des filles de bonne maison* .

p11

Mais l' exemple tomboit ordinairement sur quelque malheureuse qui avoit prêté son ministere à des filles indigentes. On ne s' attachoit point à celles qui, exerçant la profession en grand, avoient servi les goûts fantasques des princes, des prélats, des étrangers, et même de quelques philosophes.

Voici une idée de cette promenade, telle que je l' ai vue. à la tête marchoit un tambour, ensuite venoit un sergent armé d' une pique ; un valet conduisoit un âne par la bride ; sur l' animal à longues oreilles étoit montée à reculons la matrône, appareilleuse ou séductrice, le visage tourné contre la queue de la bête ; une couronne de paille artistement rangée ornoit sa tête. Sur son dos et sur sa poitrine pendoit un écriteau en gros caracteres, avec ces mots : *maquerelle publique* .

Imaginez toute la canaille dans le tumulte et l' ivresse de la joie, jetant en l' air ses sales bonnets, et fermant la marche avec des huées et des cris licencieux.

On n' a point renouvelé depuis plusieurs

p12

années ce spectacle indécent, qui ne sert qu' à réveiller des idées de turpitude, et qu' à autoriser la populace à proférer des mots sales et grossiers. L' écriteau lu, commenté et interprété, devenoit un scandale pour les oreilles chastes et pour les jeunes filles innocentes. D' ailleurs que fait la promenade à cette vile créature ? Elle ne sent pas plus la honte que l' âne qui la porte.

Cette misérable osoit sourire à la dérision universelle ; et mesurant de l' oeil les croisées qui s' ouvroient sur son passage, elle avoit l' effronterie de dire : *là, à ces fenêtrés, au second étage, sont des demoiselles qui font les prudes, et qui n' osent se montrer ; car elles ne pourroient me regarder sans me reconnoître* .

Si l' on n' a pas donné plusieurs représentations de cette mascarade, ce n' est pas que l' actrice principale soit devenue rare ; mais on a senti que nos Phrinés et nos Laïs ne dédaignant pas quelquefois de se livrer à une complaisance intéressée en faveur de quelques personnages titrés, il étoit inutile de faire

p13

tomber le châtement ignominieux sur une malheureuse errante le long des ruisseaux, et mangeant par famine le pain de la prostitution. Combien plus coupable est celle qui descend du trône de la beauté, pour exercer ce vil et infame métier, et qui immole ses propres charmes à l'avarice ou à l'ambition ! Mais l'être le plus dangereux pour les femmes, c'est la femme même.

Ces matrones bravent toujours avec plus d'audace que les hommes les argus et les agens de la police, parce qu'indépendamment des accointances elles devinent que leur sexe amortira toujours un peu la rigueur dont on voudroit user à leur égard. Un instinct secret leur dit que, péchant contre elles-mêmes et contre les loix religieuses, elles n'ont pas porté une dangereuse atteinte aux loix de l'état, à celles qu'il veut que l'on respecte par-dessus tout.

On diroit aussi qu'elles ont deviné que la police avoit à Paris un besoin continuel de

p14

leur ministere ; et que si elles ne pulluloient pas en arrivant des provinces voisines et éloignées, on les appelleroit de tout côté pour approvisionner la ville qu'on ne laissera point chommer de cette denrée, et pour cause.

En effet, un pasteur s'étant plaint à un lieutenant de police que sa paroisse étoit infestée de femmes publiques, le magistrat lui répondit tranquillement : *monsieur le curé, il m'en manque encore trois mille* .

Voilà un article assez étrange ; mais il entroit nécessairement dans le tableau de la capitale.

Je n'ai pu passer sous silence ce qui est pour ainsi dire de notoriété publique. J'ai dit ce qui se voit, ce qui frappe tous les regards.

Le reste peut se deviner ; ma main ne soulevra pas le rideau.

Le désordre dont je viens de faire ici le récit, est commun à toutes les grandes villes.

Il existe de tous les tems ; mais il est aujourd'hui monté à un tel point, qu'il doit attirer l'attention de ceux qui s'occupent du bien public.

Les hommes livrés à un libertinage trop ouvert s'énervent sans aucun fruit. Les femmes se dénaturent, et prennent un tour d'esprit mauvais et pernicieux, qui influe sur les hommes qu'elles fréquentent. Enfin, le spectacle révoltant et scandaleux de la prostitution non voilée devient une contagion doublement funeste.

L'original *rétif de la bretonne* a proposé dans son *pornographe* un plan pour les courtisannes de toutes les classes, au moyen duquel le libertinage, levant la tête dans les carrefours, n'insulteroit pas du moins sous l'oeil de la mère et de la fille à la décence publique. Seroit-il donc impossible de l'adopter au moins en partie, et par des lois nouvelles adaptées à l'esprit du siècle, de corriger ces vices publics qui entraînent nécessairement la ruine d'une foule d'idées morales ? Il faudroit avant tout recourir aux travaux modernes de la chimie, pour tuer, s'il se peut, le venin que lancent dans le sang de la jeunesse ces femmes qui, sous l'air de Vénus,

recelent les feux empoisonnés de Tisiphone. Cette réforme sera difficile ; car elle demande un esprit juste, et un coup-d'oeil vraiment philosophique : mais elle devient de toute nécessité.

Non, il ne faut pas qu'une créature séduisante et pourrie attaque dans la rue le jeune homme, en lui montrant des appas propres à échauffer un vieillard, ni qu'elle fasse perdre en un instant à son malheureux père le fruit de dix-huit années d'éducation et de soins. Non, il ne faut pas que l'époux, jusques-là fidele, rencontre tous les soirs de ces femmes, marchant avec un air de volupté, qui ne fut jamais dans la respectable mère de famille. Voilez ces objets de tentation à tous les regards ! éloignez-les ! La parole qui sort de la bouche de la prostituée, et qui va frapper à deux pas l'oreille de l'innocence, est encore plus dangereuse que ses appas. Sa parole affiche le mépris de la pudeur. Si le dernier acte de la débauche est caché, pourquoi le premier ne le seroit-il pas également ? Ce n'est pas le

p17

libertinage qui étouffe toute vertu, c' est sa fatale publicité. Administrateurs, lisez sérieusement le *pornographe* de rétif de la bretonne.

CHAPITRE 543

nouvelles à la main.

les grands et les riches, après avoir parcouru les gazettes, lisent plus attentivement *les nouvelles à la main* . Il y en a de plusieurs sortes : les anecdotes courantes y sont consignées ; elles circulent chez un très-petit nombre de personnes, leur entrée dans la capitale ne pouvant se faire que par un très-long circuit.

L' auteur anonyme saisit la première leçon qui court, et souvent il ne s' y trouve qu' un filet de vérité. Le style ensuite qui vise à la méchanceté, dénature toujours un peu les faits. Les copies s' altèrent sous la main des scribes, et leur erreur enfante d' étranges et singulieres bévues.

p18

Il s' y trouve aussi des narrations hardies. Elles ne ménagent pas sur-tout les particuliers ; la vengeance sourde s' est glissée dans ces canaux presque invisibles, qui voient par-tout le fiel de la malignité. Le ministère livre cet appât à des personnes choisies et qu' il connoît. Ces *nouvelles à la main* , moins dangereuses à mesure qu' elles s' éloignent du centre, sont plus communes en province qu' à Paris.

Si les gazettes distribuées dans la capitale sont toutes d' accord ; si aucunes ne se contredisent ; si elles marchent en tutele ; si elles récitent également bien leur leçon, les *nouvelles à la main* ont leur caractère propre et particulier. Elles narrent différemment les mêmes faits. Moins asservies au protocole des idées ministérielles accoutumées, le point de vue qu' elles indiquent offrent les objets sous une face nouvelle.

Mais si l' on veut se convaincre combien
on est sujet, lorsqu' on prophétise en politique,
(...) trompé par maints événemens imprévus,

p19

qu' on relise de suite les anciennes *nouvelles*
à la main ; leur fausseté ou leur erreur
deviendra palpable.

Nous vîmes en 1757 le roi de Prusse à
deux doigts de sa perte. L' impératrice de
Russie mourut : tout changea de face. Frédéric
eut des succès brillans, et fit une paix
glorieuse. Qui l' eût dit ?

Allez moins avant, prenez toutes ces *nouvelles*
à la main , et voyez si une seule a su
prévoir dans le tems le partage de la Pologne,
la révolution de l' Amérique, le parti que prit
le roi d' Angleterre, les négociations ultérieures
de Francklin, leur succès, le résultat enfin
de la guerre qui vient de finir. Voyez seulement
si l' on a entrevu l' issue des affaires de
Geneve, dont personne ne devine encore aujourd' hui
la *péripétie* . Ces nouvellistes pressés
et confians ont tous la tête dans un sac.
Ils se trompent moins quand ils frappent
de leur plume maligne quelque littérateur,
qui ignore souvent le mal qu' on a dit de lui ;
mais ils se trompent encore, et c' est à ces

p20

nouvelles à la main qu' on pourroit appliquer
le dicton : *il ne faut croire que la moitié*
de ce que l' on dit .

Il paroît que c' est des débris de ces différentes
gazettes que l' on a composé les *mémoires*
secrets de la littérature , devenus si fameux.

Si leurs auteurs approchent quelquefois
de la vérité, plus souvent ils s' en éloignent
par la pente insurmontable qu' ils ont à vouloir
flatter le goût malin du public par le ton
immodéré de la satire ; mais il ne suffit pas
d' être mordant pour être véridique.

Dans les cours étrangères, on a pour les
nouvelles politiques et littéraires des correspondans
qui demeurent à Paris. Ils voient
avec leur lunette dont le verre est trouble
ou coloré. Paris donne à toutes les idées une

précipitation singulière ; l'opinion régnante est un vrai coup de vent.

Les nouvelles politiques ont une physionomie publique et caractérisée ; on ne se trompe que pour l'avenir. Mais les nouvelles littéraires ont des nuances fines, qui varient

p21

au gré des métamorphoses des différents partis.

Elles sont donc encore plus fautive. Le point précis de la vérité échappe ; il est difficile à saisir. Au reste, l'erreur en ces sortes de matières est d'une très-petite conséquence.

Un russe ayant chargé un auteur de lui envoyer des détails littéraires, il se trouva au bout de cinq années que le poète n'avait loué que ses propres ouvrages, et par grâce quelques productions de ses protégés. Il avait voulu faire adopter à son lointain correspondant toutes les petites passions qui l'agitaient dans son petit cercle ; et l'habitant de la newa ne se lassait pas d'admirer toute la fougue de ces transports littéraires, qui tendoient à dénigrer quelques futiles brochures.

CHAPITRE 544

p22

libelles.

un libelle bien plat, bien atroce, bien calomnieux, paroît sous le manteau ; c'est à qui l'aura. On le paie un prix fou ; le colporteur qui ne sait pas lire et ne veut que gagner du pain pour sa pauvre famille, est arrêté. On le jette à Bicêtre, où il devient ce qu'il peut.

Plus le libelle est défendu, plus on en est avide. Quand on le lit et qu'on voit que rien ne compense sa basse témérité, on est tout honteux d'avoir couru après. On n'ose presque dire, *je l'ai lu*. C'est l'écume de la basse littérature ; et quelle chose n'a pas son écume ? Le mépris seroit peut-être l'arme la plus sûre contre ces misérables écrits aussi éloignés du talent que de la vérité.

Quel est le libelle qui, au bout de quinze jours, n' a pas été flétri par l' opinion publique,

p23

et abandonné à sa propre infamie ? La recherche qu' on en fait, voilà ce qui lui donne une conséquence sérieuse. La méchanceté est avertie, et se promet un plaisir secret bien digne d' elle.

Quand les hommes en place sauront-ils dédaigner également et les louanges intéressées des adulateurs intrigans, et les satyres que la faim commande ?

D' ailleurs, ceux qui siegent sur les gradins supérieurs doivent toujours s' attendre à quelques traits lancés par ceux qui sont en-bas ; cela devient presqu' inévitable. Il faut bien qu' ils paient leur place plus commode : du moins on attribue à ceux qui nous dominant de rares jouissances ; ils en ont quelques-unes ; ils l' avouent eux-mêmes, quand ce ne seroit que de se sentir au-dessus de la multitude.

Le coeur humain est naturellement envieux.

Que les hommes en place pardonnent donc ou dissimulent à propos. Les satyres tomberont ; c' est en se montrant impassible qu' ils désarmeront l' ardente malignité.

p24

Je le répète, on n' est pas aux premières loges au même prix qu' au parterre ; et quand on fait obéir les autres si facilement, il faut consentir de bonne grace à payer ce plaisir qu' accompagnent nécessairement plusieurs autres prérogatives. Elles sont assez nombreuses ; car de fait tous les ministres tiennent beaucoup à leur place, mais beaucoup.

L' homme qui ne sait pas pardonner une injure, et qui montre un amour-propre chatouilleux, soit dans la carrière de la politique, soit dans celle de la littérature, qu' il sorte des rangs ; il n' est pas né pour la gloire. Il faut savoir écouter celui qui improuve, comme celui qui approuve. On ne devient invulnérable que quand on a pu se dire à soi-même : *ceci n' est qu' une légère blessure ; je n' ai pas senti le coup .*

Cependant il est un genre de libelles odieux qui, ayant tous les caracteres de la calomnie, doit être réprimé. Celui-là n' est ordinairement que le fruit de la vengeance sourde et envenimée ; car que fait à tout

p25

homme de lettres le manège secret des cours ? Il saura assez tôt ce qui doit convenir à la plume de l' histoire.

Mais si le libelle audacieux se trahit par sa fureur, s' il révolte ou dégoûte, plus modéré il devient quelquefois le contre-poids de la trop grande puissance ; il passe les bornes ainsi qu' a fait une autorité abusive. De petits despotes insolens et nuls l' ont souvent provoqué ; et le public, à travers deux extrêmes, apperçoit la vérité.

Un libelliste doit être puni, comme tout ce qui est violent doit l' être. Mais que les intéressés s' abstiennent de prononcer ; car alors où seroit la proportion entre la peine et le délit ?

Je n' appelle point libelles ces accusations atroces et gratuites contre la vie privée des princes et des particuliers. Ces traits injurieux et sans but sont un attentat à l' honneur ; leurs auteurs doivent être punis.

On a arrêté un inspecteur qui, préposé à la découverte de ces libelles, en proposoit

p26

la fabrique à de faméliques écrivains, et qui, après leur avoir tendu ce piège infernal à l' appât de quelqu' argent, alloient les dénoncer et les vendre au ministère.

Le même fourbe annonçoit avec toute l' apparence du zèle, qu' il connoissoit l' asyle clandestin où se forgeoit la foudre satyrique. Il se faisoit payer ; il supposoit un voyage lointain, et le coquin receloit chez lui l' édition scandaleuse qu' il vouloit vendre au ministère, comme si elle lui avoit coûté beaucoup de recherches et de peines.

Ces malheureux, aveuglés par l' âpre soif d' un peu d' or, s' amusent des inquiétudes du ministère ; et plus ils le voient dans les transes

de l'appréhension, plus ils se plaisent à grossir le danger et à redoubler ses alarmes. La liberté a rendu le ministère d'Angleterre insensible aux libelles. Le dédain est sûr avant que l'ouvrage soit commencé. Si la satire est ingénieuse, on en rit sans y croire ; si elle est plate, on la méprise. Mais de toutes façons, rien ne porte coup.

p27

La licence chez ce peuple singulier s'étend jusqu'aux gravures. Les ministres y sont représentés sous des figures emblématiques ; le roi lui-même a sa caricature, suivant qu'il a plu à l'imagination du dessinateur. Toutes ces estampes satyriques restent exposées en grand nombre devant toutes les boutiques. On passe, on regarde, on sourit, on leve les épaules et l'on n'y songe plus. Rien ne fait tort à l'homme public, ni peinture, ni livre ; ces *charges* se détruisent l'une par l'autre. Le gouvernement français ne sauroit-il adopter en partie cette insouciance ? Un mépris plus caractérisé pour ces plumes viles et inconnues, qui cherchent à piquer la sensibilité de l'orgueil, dégoûteroit les lecteurs de ces satyres plates et mensongères, dont ils ne sont si avides, que parce qu'ils s'imaginent que le gouvernement en est véritablement offensé. Observons que ces écrits qui flattent plus ou moins la malignité publique, dissipent en étincelles fugitives un feu central, qui comprimé feroit peut-être le volcan.

p28

L'inquiétude des esprits et la mauvaise humeur se satisfont complètement avec ces pamphlets ; chacun se croit vengé quand le papier est noirci. Ne faut-il pas donner un jouet à un enfant, de peur que l'étourdi dans son oisiveté ne se mette à casser les meubles ? C'est un petit tambour qui étourdit, mais qui avertit en même temps qu'il ne fait point d'autre mal. Enfin, les hommes en place peuvent pardonner aux auteurs de ces écrits ce qu'ils disent, en faveur de tout ce qu'ils ne disent pas.

CHAPITRE 545

lieutenant de police d' Athenes.

le lieutenant de police d' Athenes voyoit-il
tous les mois à ses genoux deux ou trois
cents créatures en linge sale et en fontanges,
dont la plupart font soulever le coeur, lui
faire une révérence que le genou caractérise
fortement contre une seule et misérable jupe,

p29

et filer ensuite l' une après l' autre pour se rendre
au cynotarge ?
étoit-il obligé de courir après un misérable
pamphlet, dont se plaignoit un prêtre
de Cérés ? Avoit-il à la fois le département
des brochures clandestines et de tous les mouchoirs
volés ? Se servoit-il de la même meute
pour suivre à la piste un voleur et un libraire ?
Opposoit-il savamment filoux à filoux, délateurs
à délateurs, pour mieux inspecter et
tirer parti de cette racaille ?
Vouloit-il savoir tout ce qui se disoit dans
les bains publics, tantôt pour l' intérêt de l' état,
tantôt par simple curiosité ?
Comment recevoit-il Sophocle et Euripide,
quand ils alloient à son audience ?
Lorsqu' Alcibiade eut contrefait chez lui
les mysteres de Cérés et de Proferpine, et
qu' il y eut joué, cria-t-il au sacrilege avec le
peuple ? Non, dit l' histoire.
Comment fit-il relever les statues de Mercure,
qui se trouverent mutilées en une nuit ?
Que disoit-il à Timon le misanthrope, à

p30

Diogene le cynique ? Avoit-il plus de condescendance
pour Aristophane que pour Ménandre,
qui n' avoit ni son effronterie, ni sa malice,
et qui ne s' énonçoit pas avec la même
assurance ?
On sait qu' il n' avoit rien à dire à Démosthenes
tonnant dans la tribune aux harangues,
et qu' un exempt très-poli ne venoit
pas l' arrêter lorsqu' il rêvoit à une nouvelle
philippique.

Quelles étoient ses fonctions parmi ce peuple causeur ? L'athénien, naturellement babillard, ne pouvoit retenir sa langue ; il falloit qu'il parlât : l'empêchoit-on de parler ? Comment conduisoit-il les fêtes des bacchanales et les farces que les paysans d'Ischia représentoient à la lumière ? Quand Anacréon ou Damophile avoient fait un couplet plaisant, le magistrat envoyoit-il chez tous les copistes pour arrêter ou changer la version ? Lorsqu'une affaire publique agitoit trop les esprits athéniens ; que l'on faisoit entendre

p31

que la navigation et le pilotage des tyriens et des phéniciens l'emportoient sur la navigation d'Athènes ; lorsque les vaisseaux tyriens avoient passé *presto* entre les jambes du général ennemi, faisoit-il alors nouvelle recrue de bouffons, de danseuses et de baladins ? Accordoit-il des frivolités et des mascarades au peuple, pour mieux lui enlever la causerie sur les affaires de l'état ? Redoutoit-il cette causerie au point de faire enfermer ou d'exiler ceux qui, au lieu de parler de la Vénus de Praxitèle, de la Minerve de Phidias ou du drame d'Eschyle, examinoient la conduite de Thémistocle, de Miltiade et de Périclès ? Pardonnoit-il au babil d'un peuple doué d'un esprit vif, et qui vouloit deviner tout ce qu'on lui cachoit ? Faisoit-il publier quelques faits peu importants pour mieux déguiser au peuple ceux qu'il vouloit couvrir d'un voile impénétrable ? Comment se comportoit-il avec cette académie de plaisans, dite des *soixante*, dont

p32

l'institut étoit de raffiner sur les plaisanteries ? Se fâchoit-il sérieusement, quand un sarcasme que la gaieté plutôt que la méchanceté avoit fait naître, venoit à tomber sur les archontes sourcilleux ? Et les mimes, et les ménades, et les fêtes d'Adonis, comment gouvernoit-il tout cela ? Et les secrets des grandes dames, en rioit-il

tout seul au fond de l' ame ? Comment menoit-il
de front cette foule de divers emplois,
qui n' avoient entr' eux aucun point de contact ?
Lui falloit-il répondre tour-à-tour à un
philosophe, à une jolie femme, à un comédien,
à un guerrier, à un espion, à un pontife,
à une courtisane, à un colporteur, à un spartiate,
à un exempt, et changer de ton et de
langage selon l' état de ces divers personnages ?
Venoit-on lui dire : on a tué un homme,
et l' on a fait un vaudeville malin ; le feu a
pris à tel édifice, et le parterre s' est mutiné
contre tel histrion ?
Si Eschyle, dans son *Prométhée* , hasardoit
quelques vers, un censeur à ses ordres étoit-il

p33

là pour tronquer ses hémistiches ? Avoit-il
l' oreille au guet pour saisir toutes les allusions
que l' on croit au théâtre, tantôt craignant
de supprimer le trait, de peur de lui donner
de l' importance, tantôt appercevant avec trop
de sagacité ce que le peuple à coup sûr n' auroit
pas aperçu ?
De quelle maniere commandoit-il à la frénésie
athénienne, qui avoit ses accès et ses
boutades, lorsque rien ne délectoit autant les
citoyens que la satire du jour, qu' ils la savoient
par coeur et qu' ils la récitoient par-tout
comme un chant de victoire ?
Dans le tems de la guerre du Péloponese,
commandoit-il que jamais fâcheuse nouvelle
ne parvînt à la porte de *Dipylon* , où étoit la
belle promenade ? Et lorsqu' on avoit eu quelques
revers, ordonnoit-il une nouvelle pyrrhique ?
Avoit-il besoin également, pour curer la
ville, de la pelle du boueur, de l' oeil de l' inspecteur
et de la main de l' exempt ? Enfin,
étoit-il obligé de porter incessamment la vue

p34

sur ce qu' il y a de plus immonde et de plus
bas dans l' espece humaine ?
On voudroit bien savoir tout ce qui se
passoit dans la capitale de l' attique, et dans
le beau quartier, fameux par sa loquacité et
par des épigrammes plus fines, dit-on, que

celles qui se débitoient près du Pyrée.
Or il faut qu' un lieutenant de police de nos jours soit un peu *grec* . Non-seulement il a affaire aux grecs de profession, qui dans les maisons de jeu accumulent toutes les ruses, et qui vivent aux dépens de la crédulité et de l' inexpérience ; mais il faut encore qu' il ait l' oeil ouvert sur ces vilains grecs qui intervertissent un culte déterminé par la nature, et qui, malgré tous les charmes avant-coureurs dont elle a paré les plaisirs légitimes, méconnoissent l' autel et l' hostie.
Il a donc à surveiller des *grecs* qui ne sont pas athéniens. Quand les faits sont problématiques, de quelle pénétration n' a-t-il pas besoin pour démêler la vérité, et ne point faire injure à l' homme innocent ? D' un autre

p35

côté, le scélérat fait composer son front et ses discours. Le profond Desrues ne parut pas coupable dans les premiers instans où il fut accusé.
Il fut une occasion où un lieutenant de police de nos jours se comporta en véritable athénien. écoutez.
Sur le point de faire un voyage, un particulier avoit chez lui un capital de vingt mille francs qui l' embarrassoit ; il n' avoit qu' un domestique dont il se défioit, et la somme pouvoit le tenter. Il alla prier un de ses amis de vouloir bien la lui garder jusqu' à son retour. Quinze jours après, l' ami nia le dépôt. Point de preuves : les loix civiles ne pouvoient prononcer dans cette affaire.
Il eut recours au lieutenant-général de police, qui rêva un moment et envoya chercher le dépositaire. Il fit passer l' accusateur dans un cabinet.
L' ami arrive et soutient qu' il n' a pas reçu les vingt mille livres. Eh bien, dit le magistrat,

p36

je vous crois ; et comme vous êtes innocent, vous ne risquez rien d' écrire à votre femme le billet que je vais vous dicter. écrivez.
ma chere amie, tout est découvert ; je suis

puni si je ne restitue ce que tu sais. Apporte la somme ; ce n' est qu' en venant vite à mon secours que je sortirai d' embarras et que j' obtiendrai mon pardon.

ce billet, ajouta le magistrat, va pleinement vous justifier. Votre femme ne pourra rien apporter, puisque vous n' avez rien reçu, et votre accusateur sera débouté.

Le billet fut envoyé ; la femme effrayée accourut avec les vingt mille livres.

Ainsi le lieutenant de police peut suppléer journellement à l' imperfection et à la lenteur de nos loix civiles ; mais il doit user de ce rare et beau privilege avec une extrême circonspection.

Je ne voudrois pas être lieutenant de police ; mais si je pouvois savoir la moitié de ce qu' il sait, suivre la moitié de ce qu' il voit, assister à plusieurs de ses opérations, comme

p37

je serois plus avancé dans la connoissance du coeur de l' homme, et combien mes opuscles y gagneroient !

Quand Bacon eut fait son traité sur le coeur humain, et qu' il l' eut intitulé *de spelunca* (de la caverne), il se servit d' une image effrayante. Je suis trop sûr, hélas ! Qu' elle ne manque point de justesse aux yeux d' un lieutenant-général de police. Quel abyme profond, obscur et tortueux ne faut-il pas qu' il sonde, et presque à chaque instant !

CHAPITRE 546

Athenes rétablie.

qu' entends-je ! Quoi ! Athenes renaîtroit sous la main vivifiante d' un digne empereur, sous celle d' une impératrice à jamais célèbre, et dont toutes les idées sont marquées au coin de la vraie grandeur ? Quoi ! Un projet neuf, vaste et sublime, rendroit aux orateurs, aux historiens, aux philosophes,

p38

aux poètes leur antique patrie ? L' univers reverroit

Platon et Alcibiade, Anacréon et Périclès ?
La liberté dirigeant son vol vers ces
belles contrées, où tous les arts ont germé
comme sur leur sol natal, nous permettroit
de rire tout à notre aise des Philippe de
Macédoine, et d'écouter encore Démosthènes ?
Vîte, mes amis, embarquons-nous ; allons
sous le ciel fortuné où l'esprit est vif et
fin, ingénieux et profond. Nos archontes
venus du nord, ont encore la glace aux talons ;
ils ne savent pas répondre à nos bons
mots ; ils font la guerre à nos brochures. Retournons,
nous favoris des muses, retournons
aux lieux d'où nous sommes sortis.
Je me sens un peu athénien, mes amis.
Tout pays où l'on ne cause pas en liberté, est
un triste pays, et bientôt tout le reste s'en
ressent.
Ressaissons la gloire des talens ; rouvrons
le séminaire de l'éloquence, de la philosophie,
du goût et de la politesse ; montrons à
l'univers le peuple qu'il regrette encore. Nous

p39

serons mieux là que dans la ville barbare, où
la hache de la sottise coupe les racines de
l'arbre des beaux arts ; où l'on veut lier notre
langue, fermer notre bouche ; où l'on métamorphose
quelquefois en vil carton nos productions
les plus ingénieuses !
Adieu, grossier pays, où le génie est obsédé
de mouchards. Je vais respirer l'air pur
du prytannée.
Oh, si les bouquetières d'Athènes avoient
avec les fleurs qu'elles vendoient, une ressemblance
que les nôtres n'ont pas ; si les courtisannes
avoient autant d'esprit que nos filles
entretenues sont bornées ; si les vendeuses
d'herbes étoient douées d'un tact particulier,
qui leur faisoit sentir toutes les nuances d'un
dialecte : oh, quel plaisir, mes amis, de pouvoir
être libres dans nos propos, de souper
avec une Aspasia et de rire de nos pesans
persécuteurs, qui prennent tout au sérieux, qui
ne savent pas plaisanter avec les gens d'esprit,
qui vous envoient des exempts à la mine
de Sycophante, au lieu de vous décocher finement

p40

un trait spirituel qui vous ridiculise, ce qui leur épargneroit des gages de geoliers ! Allons, mes amis, nous avons eu tort de prodiguer nos talents pour ces visigoths des bords de la Seine, de chauffer le soc et le cothurne pour l' amusement de ces ames froides et ingrates. Enfants des grecs, reportons dans notre aimable patrie le dépôt égaré des sciences et des arts. Fuyons, dérobons-nous à d' impertinentes entraves ; allons parler la langue d' Homere, de Platon et d' Euripide, et laissons les prohibiteurs avec les livres qu' ils approuvent.

Chantera désormais qui voudra sous le privilege scellé de cire jaune. Je vais trouver la place où le gentil Anacréon faisoit résonner son luth, où Socrate ironisoit ; et les parisiens ne seront plus pour moi que ce qu' étoient pour les athéniens les peuples qui végétoient au-delà des colonnes d' Hercule.

Grands empereurs, qui voulez tirer les anciennes républiques de la Grece de leur anéantissement, et reproduire le peuple qui

p41

honora jadis l' univers, sauvez les arts et nous du régime moderne des barbares !

CHAPITRE 547

vinaigriers.

on les voit dans les rues avec le bonnet rouge et le tablier, roulant la brouette sur laquelle est le barril plein de l' acide salulaire, et criant, *bon vinaigre* ! Ainsi fit mon héros *Savalette* , il y a cent ans ; et sans moi, ce modele des bons peres seroit oublié. Rien n' est plus sain que le bon vinaigre ; et j' aime les gens qui ressemblent au *pere Dominique* . Quand je rencontre la *brouette du vinaigrier* dans les rues, je me dis : et moi aussi je l' ai fait rouler à ma maniere sur tous les théatres de l' Europe, au grand étonnement des critiques ; et maintenant la *brouette* y est naturalisée, comme le coffre doré de Ninus dans *Sémiramis* . Je l' avois prédit dans la préface de cette piece. Le bon pere Dominique, dans

son costume et avec son langage paternel, a fait autant de plaisir qu' un autre personnage. L' éloquente brouette est ennoblie de ma façon. Le vinaigre a des propriétés admirables ; le plus simple est toujours le meilleur. Livrez-vous aux acides, mes chers lecteurs, et vous vous porterez bien. Lisez ensuite ma *brouette du vinaigrier* , que l' envie a attaquée, et aidez-moi à terrasser l' envie.

Ce n' est pas un mauvais métier ; *Savalette* et *le comte* y ont fait fortune. Tant mieux ; car plus cette marchandise sera répandue, mieux nous nous porterons.

Mais le coryphée des vinaigriers est le sieur *Maille* . C' est le génie le plus inventif en fait de moutardes. Il a su composer quatre-vingt-douze sortes de vinaigres, tant de propreté que de santé. Avant lui, il n' en existoit que de neuf especes. La réputation et l' argent ont récompensé ses travaux, et il jouit aujourd' hui du titre de *vinaigrier distillateur ordinaire du roi et de sa majesté impériale* .

Les moutardes et les vinaigres du sieur *Maille* courent toute l' Europe ; et les envieux qui ont voulu rabaisser ma *brouette* , n' ont pas la centieme partie de la renommée dont jouit ce moutardier. C' est que leurs critiques ne sont pas aussi fines que ses moutardes, et ne mettent pas comme elles le lecteur en appétit.

Le sieur *Maille* est encore cher aux dames. Il a composé des vinaigres particuliers à leur usage. Les demoiselles connoissent le nom et la boutique du sieur *Maille* ; et si elles n' en parlent pas, elles n' en ont pas moins dans le coeur un petit sentiment de reconnoissance. ô Paris, tu renfermes tout ce que l' art peut créer de plus séduisant et de plus utile ! Et la beauté qui veut parer et conserver ses charmes, achete dans la même matinée un bonnet élégant et le vinaigre réparateur.

le fat à l' anglaise.

c' est aujourd' hui un ton parmi la jeunesse
de copier l' anglois dans son habillement.
Le fils d' un financier, un jeune homme
dit de famille, le garçon marchand prennent
l' habit long, étroit, le chapeau sur
la tête, les gros bas, la cravate bouffante,
les gants, les cheveux courts et la badine.
Cependant aucun d' eux n' a vu l' Angleterre,
et n' entend un mot d' anglois.
Tout cela est fort bien, parce que ce costume
exige de l' uni et de la propreté. Mais
quand vous venez à raisonner avec ce soi-disant
anglois, au premier mot vous reconnoissez
un ignorant parisien. Il dit qu' il faut
prendre la Jamaïque ; et il ne sait pas où la
Jamaïque est située ; il confond les grandes
Indes avec le continent de l' Amérique. Il
s' habille comme un habitant de la cité de Londres,

marche la tête haute, se donne les airs
d' un républicain ; mais gardez-vous d' entrer
en conversation sérieuse avec lui, car vous
ne trouverez pas plus de lumieres dans sa
tête, que dans celle d' un huissier-audiencier
au châtelet de Paris.
Reprends, mon jeune étourdi, reprends
ton habillement françois ; mets des dentelles ;
que ta veste soit brodée ; galonne ton habit ;
fais-toi coëffer à l' oiseau royal ; porte un petit
chapeau sous le bras, deux montres avec leurs
breloques. Ce n' est pas assez de prendre l' habit
des gens, pour en avoir l' esprit et le caractere.
Retiens ton costume national, il te
sied ; c' est sous cette livrée que tu dois parler
sans rien dire, déraisonner agréablement sur
tout, et étaler les graces de ta profonde ignorance.
Ne prendrons-nous jamais des anglois que
l' habit ? Ils ont des fats ; mais leur fatuité tient
à l' orgueil, et les nôtres n' obéissent qu' à une
puérile vanité. Ils ont des hommes vicieux ;
mais ils le sont là moins qu' ailleurs, parce

qu' en tout autre pays ils se verroient obligés de faire les hypocrites. Enfin, ils ont des voleurs ; mais ces voleurs ont une ombre de justice : ils ne vous dépouillent pas entièrement ; ils partagent ; ils ne font pas couler le sang, comme le voleur françois. Qu' il me tarde d' être volé à l' angloise ! Mais nos voleurs de grands chemins ne sont guere plus avancés que nos fats modernes, prétendus imitateurs des moeurs britanniques.

Les marchands mettent sur leurs enseignes, *magasins anglois* . Les limonnadiers, sur les vitres de leurs cafés, annoncent le *punch* en langue angloise. Les redingotes de Londres, avec leurs triples collets et leur camail, enveloppent les petits-maîtres. Les petits garçons ont les cheveux ronds, plats et sans poudre. On voit le pere sortant de son hôtel, vêtu de gros drap, trotter à l' angloise, le dos courbé. Il y a long-tems que les femmes sont coëffées en chapeau élégant, dont la mode nous est venue des bords de la Tamise. Les courses de chevaux établies à Vincennes, rappellent

celles de Newmarket. Enfin, nous avons les scenes de Shakespeare, qui, mises en vers par M Ducis, font le plus grand effet. Ainsi nous n' avons plus tant de peur de nos ennemis. Nous voilà familiarisés avec les formes que nous rejetions avec hauteur et dédain il y a trente années. Mais avons-nous pris ce qu' il y avoit de meilleur ? Ne nous resteroit-il pas à adopter toute autre chose que le *punch* , les *jockeis* , et les scenes du grand Shakespeare ?

CHAPITRE 549

inscriptions.

toutes sont en latin ; et d' où viennent les raisons qui propagent cette coutume absurde ? Approche, pédant en *us* ; dis-moi ce qui te porte à vouloir proscrire, même pour les monumens publics, la langue nationale ? *la langue latine a plus de précision. soit.*

Eh bien, l' inscription sera un peu plus longue.

p48

Pourvu qu' elle soit bonne et intelligible,
qu' importent quelques syllabes alongées ? *la
langue latine durera plus que la langue françoise.*
qu' en sais-tu, pédant ? Qui te l' a dit ?
Comment oses-tu affirmer ce qui se passera
dans mille ans ? Et pour qu' un savant du quarantieme
sielec puisse lire facilement ton inscription,
faut-il que les trois quarts d' une ville ne
sachent point ce qu' on a voulu leur dire ? Vois
ce beau vers, qu' on pourroit graver sur le
piédestal de la statue de Henri Iv :
seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.
Fais mieux ; va, le style lapidaire sera toujours
admirable quand il énoncera quelque
idée saine et lumineuse.
L' académie françoise a mis ce beau vers au
bas du buste de Moliere, placé dans la salle où
sa qualité de comédien l' empêcha d' être admis.
Rien ne manque à sa gloire, il manquoit à la nôtre.
Lis à saint-Eustache l' épitaphe du brave
Chevert ; elle est recommandable par sa
noble hardiesse.

p49

*sans aïeux, sans fortune, sans appui,
orphelin dès l' enfance,
il entra au service à l' âge de onze ans ;
il s' éleva malgré l' envie à force de mérite,
et chaque grade fut le prix d' une action d' éclat.
le seul titre de maréchal de France
a manqué, non pas à sa gloire,
mais à l' exemple de ceux qui le prendront
pour modele.*
eh bien, ces lignes de d' Alembert ne disent-elles
pas mieux que n' auroit pu dire un
régent de college dans une langue morte ?
Parmi tant d' autres que je pourrais citer,
lis encore celle-ci au pied de la statue de Louis
Xv, à Rheims ; il ne s' agit au reste que de
l' expression.
De l' amour des françois éternel monument,
instruisez à jamais la terre,
que Louis dans nos murs jura d' être leur pere,
et fut fidele à son serment.

Mais tout pourroit s'arranger encore. Sur le côté de la plaque tournée vers l'oeil des citoyens, seroit l'inscription françoise ; et derriere,

p50

l'inscription latine, pour le savant antiquaire qui viendroit la lire dans douze cents années. Ainsi tout le monde seroit content. Permis même aux amateurs du grec de graver aussi leurs mots ; mais toujours derriere la plaque.

Comme six cents mille citoyens, faisant des maisons, des bas, des souliers, et pétrissant le pain que mangent messieurs les savans, n'ont pas eu le loisir d'aller au college, il faut que les latinistes aient de leur côté la complaisance de leur laisser l'usage de leur langue maternelle, et de ne pas mettre sous les pieds d'un roi un latin qu'il n'a jamais compris ; car il ne pourroit pas expliquer lui-même ce qu'on dit à sa louange.

Voici un invalide qui s'avance sur une jambe de bois ; il a perdu un bras à la bataille de Fontenoi ; il s'approche de la statue du monarque pour lequel il a versé son sang. Il sait lire ; mais il ne peut plus reconnoître le nom de la célèbre bataille où il fut blessé et vainqueur. Le cruel latiniste lui a enlevé une

p51

grande satisfaction, et presque un dédommagement.

Quoi ! Jamais rien pour le peuple ! Il sera constamment étranger à toutes les jouissances de l'esprit et de l'ame ? Un porteur d'eau, à la fontaine, tandis que son seau se remplit, regardera bouche béante deux vers latins.

La patrie n'aura pas voulu communiquer avec lui, même à la fontaine. Il auroit pu retenir une inscription françoise, en faire un motif de consolation dans ses travaux journaliers.

Les pédans veulent qu'il n'entende jamais un mot consolateur ; qu'il passe dans le monde avec le chagrin d'avoir vu jusqu'aux monumens publics repousser ses interrogations, et user avec lui d'un langage superbe et inintelligible.

Des inscriptions choisies et semées à propos

dans la ville, pourroient former un cours de morale et graver dans l' esprit du peuple des maximes courtes à l' usage de la vie. Mais les pédans, avec les vieux levains des siècles passés, ont gâté la bonne pâte nouvelle. Ils ont ôté

p52

aux cantiques offerts à la divinité l' expression vulgaire qui les rendoit touchans, et, j' ose le dire, sacrés. Ils ont chargé la peinture des fastes de la mythologie. Voilà l' ouvrage des pédans, et voilà ce qu' engendre la procession gothique du recteur, lorsque, traînant dans les rues de Paris les vieux lambeaux des siècles barbares, et en faisant orgueilleusement parade, il croit, en présidant les *quatre facultés* , marcher à la tête des sciences humaines.

On échappoit jadis à la potence en s' écriant au pied de l' échelle : *sum clericus* ; mais aujourd' hui que l' on pendroit le plus fameux latiniste de l' université tout comme un garçon serrurier, ce beau privilège anéanti, je ne vois pas ce qui oblige les suppôts des collèges à vouloir graver sur nos monumens un idiôme mort. Seroit-ce pour mieux voiler ainsi le vuide et la petitesse de leurs idées ?

CHAPITRE 550

p53

sentences de police.

on a affiché dernièrement une sentence de police, qui condamnoit un cabaretier à une amende, pour avoir fait manger aux parisiens de la chair d' âne pour du veau. La sentence ajoutoit, *comme coutumier du fait* . On a été obligé de préposer des hommes pour ensevelir les chevaux, parce que plusieurs aubergistes venoient couper une tranche de cheval, et la vendoient pour du boeuf dans les gargotes qui peuplent les fauxbourgs. On feroit un extrait curieux des diverses ordonnances rendues par la police ; on verroit qu' il y a une infinité de petits et incroyables

délits, qui ont un caractère de nouveauté,
d' audace et de bizarrerie.
C' est toujours après l' accident que vient
la loi réparatrice. Le jeu subit d' une décoration
ayant accroché le jupon d' une comédienne et
coupé son rôle, il s' ensuivit une ordonnance

p54

de police, qui enjoint à toute actrice ou danseuse
de ne paroître sur les planches d' aucun
théâtre sans caleçons.

L' actrice qui joue le rôle grave de Mérope
ou d' Athalie, n' en est pas plus dispensée que
celle qui bondit et fait des cabrioles au-dessus
des têtes pressées du parterre. Cette loi s' étend
depuis la salle de l' opéra jusqu' à la loge
du *grimacier* .

La tragédienne superbe, sous ses majestueux
habillemens, et déjà respectable par
elle-même, doit encore se munir de ce voile
caché contre les accidens ignorés et imprévus,
ainsi que la saltinbanque de chez *Nicolet* ,
pour qui ce vêtement n' est pas une
précaution superflue.

Excepté les actrices, les parisiennes ne
portent point de caleçons ; ils sont d' usage
dans des pays plus froids. S' ils étoient adoptés
à Paris, nos femmes délicates, qui aiment à
courir par-tout, se préserveroient d' une
infinité de maux que le froid et l' humidité
leur occasionnent.

CHAPITRE 551

p55

baptêmes.

quand un enfant est né, il faut le baptiser.
La loi veut que ce soit dans les vingt-quatre
heures. Le baptême d' un enfant exige
la présence d' un parrain et d' une marraine ;
ce qui ne laisse pas quelquefois d' être embarrassant
pour le pere. Il vous sollicite avec un
air un peu honteux ; car c' est une petite corvée
dont on se passeroit bien. On l' impose
aux plus proches parens, quand on n' est pas

brouillé avec eux. En général, le tems du compérage est passé.

Le parrain donne des dragées à la marraine, et les baptêmes tournent au profit des confiseurs de la rue des lombards, qui doivent avoir un respect particulier pour ce premier sacrement de l' église.

La sage-femme ne manque pas de dire à l' accouchée, en emportant l' enfant pour le

p56

baptême : *madame, d' un païen nous allons faire un chrétien* . Hélas ! Ce pauvre enfant n' est rien ; on le sauve de l' enfer sans qu' il s' en doute.

Plusieurs riches, pour abréger, font aujourd' hui comme les plus pauvres ; ils prennent le bedaud de la paroisse pour parrain, et la mendicante au tronc pour marraine. Un gueux à qui l' on donne un écu, va répondre devant le prêtre de la croyance de m le marquis.

La sage-femme couvre le nouveau-né d' une tavaïolle. Tous vont à l' église sous le même costume.

Tout parrain doit réciter *le credo* . Sur cent, quatre-vingt-dix-huit ne le savent plus. Le prêtre, pour ne pas donner auprès des fonts baptismaux le spectacle journalier de catholiques ne sachant plus leur symbole de foi, permet qu' on le dise tout bas.

Un *baptiseur* plus difficile, exigeant d' un parrain que le *credo* fût récité à haute et intelligible voix, le parrain répondit : *j' en ai bien retenu l' air ; mais j' en ai oublié les paroles* .

p57

Le prêtre verse de l' eau froide sur la tête de l' enfant : ce qui n' est pas toujours sans inconvénient. On lui met ensuite un grain de sel dans la bouche : quelquefois ce grain de sel se trouve trop gros ; ce qui fait crier l' enfant ; il devient violet. Le sel étant superflu pour l' effet du sacrement, c' est aux naturalistes à juger si un gros grain de sel, dans une petite bouche, ne pourroit pas être dommageable. Après le baptême vient toujours une collation.

Chargé d' un enfant de plus, le petit bourgeois n' en boit pas moins, tandis que le nouveau-né, remis entre les mains d' une nourrice, part pour la campagne. Le pere et la mere ne le reverront que dans deux ans ; et l' enfant fuyant alors leurs embrassemens, se rejetera sur le sein de la paysanne dont il aura sucé le lait.

Le baptême est une cérémonie très-importante ; il donne lieu à un acte civil, qui déterminera l' existence, le rang et la fortune d' un individu. Il sera obligé de reproduire

p58

cet acte baptistaire dans toutes les circonstances de sa vie. La moindre transposition, la moindre erreur peuvent avoir des conséquences infinies. Il faut beaucoup de formalités pour redresser une erreur dans un pareil acte ; on ne sauroit donc y apporter trop d' attention. Quand on s' est trompé sur le sexe de l' enfant, il faut, malgré toute l' évidence de l' erreur, recourir encore à l' autorité pour redresser l' acte.

S' il est touchant de voir sur les registres de la paroisse le nom du fils du roi régnant, placé à la date du jour de sa naissance et couché entre deux noms obscurs, ce qui rappelle l' image de l' égalité des enfans des hommes, on ne voit pas avec le même intérêt la layette du dauphin, apportée en pompeuse cérémonie à Versailles par le nonce du pape, et le tambour battre aux champs. La maison du roi sous les armes, pour recevoir au passage les langes bénis du nouveau-né, frappe beaucoup moins que le registre où le monarque

p59

a inscrit son fils, comme le frere de celui qui naquit la veille.
ô combien il dépendroit, avec des usages simples et éloquens, d' instruire à la fois les princes et les sujets, de concilier leurs idées, et de donner respectivement à leur ame des conceptions justes et grandes !

CHAPITRE 552

faillites.

ce délit contre la société s' accroît, parce qu' il est impuni. En se multipliant, il a banni la confiance du commerce.

Quelles sont les causes qui font des faillites une espece de jeu qu' on renouvelle plusieurs fois ? C' est qu' il existe des hommes qui possèdent la science funeste de préparer, de conduire et de terminer une faillite de la maniere la plus avantageuse pour le débiteur. Ces hommes ont l' adresse perfide de présenter le négociant qui a manqué sous les dehors intéressans d' un commerçant malheureux ; ils exagerent

p60

ses pertes et lui créent des recouvremens imaginaires, pour en imposer à la crédulité et à la bonne-foi de ses créanciers.

Le débiteur, de son côté, commence par jouer le rôle d' un homme délicat, réduit au désespoir d' être forcé de manquer à ses engagements.

Il prodigue l' éloquence captieuse ; il fait entrevoir qu' en venant à son secours, en lui donnant du tems, en lui faisant quelques remises, il conservera aux créanciers leur propriété.

Le but de ses démarches est de préparer une assemblée générale, dans laquelle on réunit une multitude de créanciers. Les états les plus disparates sont tout étonnés de se trouver ensemble.

Le marchand de chevaux et la marchande de modes tiennent en main leur mémoire, tandis que le gros traiteur à côté du bijoutier demande la préférence.

Le débiteur ne se trouve point à cette séance ; il laisse les créanciers évaporer leur feu, et lui prodiguer les épithetes honorables qu' il mérite.

p61

L' orateur qu' il a choisi se leve, calme les esprits courroucés, pérore, harangue, fait l' éloge du débiteur, vante sa probité. Dans l' assemblée tumultueuse se trouve un créancier qui s' annonce sous les apparences imposantes d' un homme ruiné ; il a la fureur dans les

yeux, et l' injure à la bouche. Il commence par tonner contre les banqueroutes. Lorsqu' il a échauffé les esprits par des tableaux qui annoncent qu' il faut prendre un parti violent, il s' interrompt brusquement, et changeant de ton, il dit d' une voix basse et dissimulée : oui, messieurs, je vous le répète, il ne faudroit aucune pitié contre ces débiteurs qui ruinent le commerce et lui portent chaque jour des coups si terribles. Cependant, messieurs, je dois vous observer que la marche qu' il faut suivre pour arriver à ce but effrayant est longue, incertaine et dispendieuse. On expose les débris de la fortune du débiteur à être dévorés par les frais, et l' on doit craindre d' être forcé de sacrifier des capitaux utiles à des poursuites douteuses. Je suis donc d' avis,

p62

messieurs, qu' il faut préférer un arrangement à un procès. Quelques créanciers indignés crient qu' il faut dénoncer le coupable à la justice ; mais comme ce n' est pas le nombre des suffrages qui l' emporte, et que trois hommes qui se montrent créanciers de sommes qui excèdent le total des trois quarts de la banqueroute, sont préférés à trente particuliers à qui il n' est dû que le quart, ce sont ordinairement trois ou quatre créanciers qui font la loi aux autres. L' orateur insistant toujours sur les frais considérables de justice, dispose à un accommodement. Après beaucoup de rumeur, le plus grand nombre signe. Alors le débiteur timide leve une tête audacieuse ; on diroit qu' il a fait grâce à ses créanciers, en ne leur faisant perdre que soixante pour cent. Quelquefois il demande encore des délais, et les obtient, parce qu' il a su d' avance faire la loi dans les assemblées, en s' associant des complices qui par des actes simulés se sont rendu maîtres des conditions.

p63

Ce n' est point un roman que nous traçons ; ce sont d' affligeantes vérités. Comment l' astuce et la duplicité sont-elles venues à bout

d'éluder à ce point les précautions du législateur,
et de tourner contre la sûreté du commerce
une loi humaine dans son origine,
mais qui est totalement annulée par la malice
et la perfidie ?

Nous avons peint le banqueroutier jusqu' au
moment du contrat qu' il fait avec ses créanciers ;
mais le tableau seroit imparfait, si nous
ne le montrions pas après cette époque.

Si l' on imagine qu' il sera modeste, qu' une
honnête pudeur couvrira son front, qu' une
sage prudence déterminera ses actions, on se
trompe. On le verra pousser l' impudence et
l' oubli de toutes les bienséances jusqu' au point
d' afficher une dépense plus considérable ; on le
verra continuer son commerce, et en étendre
même les branches avec une audace téméraire.
Plusieurs, après avoir fait une cession
générale de leurs biens, sont montés le lendemain
dans un carrosse, ont pris un hôtel

p64

somptueux à la ville, et une maison délicieuse
à la campagne. Un spectacle aussi révoltant
s' offre tous les jours dans la capitale. Et quelle
est la cause funeste de ce scandale public ? Il
n' y en a point d' autre que celle que nous avons
dévoilée : l' extrême facilité de faire une banqueroute
lucrative, en la combinant et en la
faisant conduire par des hommes exercés à
soutenir le débiteur infidèle.

Comme le ministère des procureurs, des
avocats, intervient dans ces discussions juridiques,
et qu' il se fait une grande consommation
de papier timbré, ces sortes d' affaires
s' alongent, et les officiers de la chicane
prélevent leur dû sur la masse des créanciers.
C' est une bonne aubaine pour eux, et ils seroient
très-fâchés que les faillites fussent plus
rares.

Le commerce a besoin d' une loi nouvelle,
vu le raffinement de la cupidité et le génie de
la mauvaise foi ; il la faudroit simple, sévère
et irréfutable. C' est une honte, c' est une
tache nationale, que de voir la confiance particulière

p65

incessamment lésée ; elle ne pourra
renaître qu' après que le législateur aura sévi
contre des manoeuvres infames et journalieres,
qu' on ne prend pas même souvent la peine
de couvrir d' un voile, et que les magistrats,
enchaînés par le code, sont dans l' impuissance
de punir.

Si les négocians malheureux, que des circonstances
cruelles ont mis dans la triste nécessité
de faire faillite, ont droit à quelque
pitié, il n' en est pas ainsi du débiteur rusé,
et il y auroit des regles sûres pour le reconnoître
et le livrer à toute la rigueur des loix.

Mais elles ont tellement molli, que le plus
grand frippon combat l' infamie avec un front
arrogant, et souvent il triomphe.

CHAPITRE 553

p66

courtiers.

qui pourroit nombrer la foule de ces ministres
de l' usure, qui courent toute la ville
pour découvrir et reconnoître ceux qui sont
tourmentés par des besoins pécuniaires ? Leur
métier est de faire prêter de l' argent, et leur
premier mot est toujours qu' ils n' ont point
d' argent.

La moitié des parisiens brame après l' espece
monnoyée : où est-elle ? Il y a trente
fois plus de papier que d' argent. Comment
rafraîchir une terre perpétuellement altérée ?
Les courtiers sont ceux qui portent l' arrosoir ;
ils savent où puiser. Infatigables commis des
agens de change et des capitalistes, ils rient
de votre détresse, et songent à en tirer tout
le parti possible.

L' homme qui vous propose de l' argent a
l' air have, famélique ; il porte un habit usé.
Il est toujours las ; il s' assied en entrant : car

p67

il arpente dans un jour tous les quartiers de
la ville, pour faire correspondre les ventes et
les achats, et pour lier les fréquens échanges

de différentes marchandises.

Vous livrez d'abord entre ses mains vos billets ou lettres de change. Il sort : toute la clique des courtiers les aura scrutés en moins d'une heure. Alors il reviendra vous offrir une pacotille de bas, de chapeaux, de galons, de toile, de soie crue, de livres ; il vous amènera jusqu'à des chevaux. C'est à vous de métamorphoser ces objets en argent. Vous voilà tout-à-coup chapelier, bonnetier, libraire, ou maquignon.

Nombre d'exemplaires de l'encyclopédie, *cordes sur balle*, circulent dans les affaires ; et un jeune homme, pour mettre une fille d'opéra dans ses meubles, commerce des ballots de science, sans connaître autre chose du volumineux dictionnaire que son titre. Un autre reçoit des tonneaux de vin, et n'a point de cave.

Voilà donc votre billet payé en marchandises.

p68

Vous obtenez quelquefois un quart en argent ; et le même courtier, auquel vous êtes obligés de recourir, est encore l'homme propre à vous débarrasser des marchandises qui vous pesent. Nouvel agiotage qui réduit bientôt votre billet au tiers de sa valeur. Le courtier, après vous avoir prouvé que son entremise vous a été fort heureuse, vous demande, outre vos pertes, un louis d'or sur mille livres, parle de sa conscience et s'en va. Ces courtiers se rencontrent sur le pavé qu'ils battent incessamment, s'accostent, parlent sur le bord des allées, et se donnent mutuellement des clartés vigilantes sur le degré de nécessité où sont réduits les emprunteurs, ainsi que sur leurs ressources présentes ou futures.

Ils entrent par-tout ; chez le pauvre auteur qui veut négocier un billet de libraire, et qui voit le courtier rire et secouer la tête à cette signature ; et chez la belle dame qui s'est oubliée la veille au salon de Marly, et qui les supplie presque à mains jointes de venir à son secours.

p69

Il faut entendre leurs réflexions plaisantes ;
on est tenté d' en rire, malgré qu' on enrage.
Voilà que l' auteur reçoit une caisse de quincaillerie,
et que l' on donne à la belle dame
huit cents aunes de drap ; il faut que le poète
pacifique vende des lames et des couteaux, et
que la belle dame demande à tout son voisinage,
*qui veut habiller des domestiques ? J' ai
du drap .*

Le marquis de faisant des affaires de
cette nature, on lui alloua un magasin complet
de bières pour ensevelir les morts ; de
sorte que pendant trois mois, il vendit au
rabais à toutes les fabriques de Paris des cercueils
de toute grandeur. Le débit étoit sûr ;
et plus d' un affamé d' argent ne demanderoit
pas mieux que de rencontrer une pareille pacotille.
Quand l' emprunteur lâche sa lettre de change,
le courtier ne lui en donne point de reconnaissance.
Le courtier ne vole jamais le
billet en entier ; il ne fait perdre que les deux
tiers ou les trois quarts. Mais le gain n' est pas

p70

pour lui, il est pour des usuriers au front
voilé. Il a soin de vous en avertir, sans les
nommer : ce qui l' enhardit à donner à ses
opérations particulières le caractère de la plus
haute impudence. Il ne rougit point, il sourit,
et vous traite assez familièrement, qui
que vous soyez, pendant que vous avez besoin
de son office.

Plus vous criez famine, plus leur joie augmente.
Le confrère accuse son camarade,
quand il n' a pas été assez adroit, et que ses
friponneries sautent aux yeux ; et le lendemain
celui ci vous enveloppe dans un artifice
de création toute nouvelle. Il y a de grands
coups de maître en ce genre.

Connoissant bien la marche des affaires de
commerce et leurs formes juridiques, c' est
avec ces mêmes formes qu' ils enlacent tous
ceux qui veulent réaliser du papier en argent.
Vous auriez vingt procès contr' eux que vous
les perdriez tous. Quand l' escroc veut joûter
avec eux, l' escroc est désarçonné. On en a
vu cependant qui les ont fait tomber dans le

p71

piege ; mais c' est un exemple presqu' unique et cité éternellement parmi eux, qui doit préserver d' une pareille erreur trois générations consécutives de courtiers.

CHAPITRE 554

notre-dame.

quel est l' architecte Goth qui a tracé le plan de cet édifice très-ancien ? N' avoit-il pas un génie hardi, et ne sentez-vous pas en entrant dans cette église, que l' étendue et la majesté du monument vous frappent beaucoup plus que les proportions régulières et délicates de nos temples modernes ? La figure colossale de saint Christophe frappe d' étonnement au premier coup-d' oeil. La *chapelle du damné* fait réciter l' histoire de ce prédicateur célèbre, de plus chanoine de *notre-dame* , qu' on croyoit mort en odeur de sainteté, et qui, tandis qu' on récitait pour lui l' office des morts, sortit la tête de la bierre, et cria : *je suis damné !*

p72

eh bien, cette histoire ne vous pénètre-t-elle pas d' effroi ? N' est-elle pas composée d' une maniere pathétique ? Quand elle est récitée dans ce monument vaste et majestueux, dans un demi-jour imposant, en présence de saint Christophe, ces trois objets me semblent parfaitement d' accord. Je suis ému profondément ; j' ai du plaisir à voir la haute statue, à entendre, sous ces voûtes élevées, l' histoire du chanoine qui se releva trois fois de son cercueil, pour dire : *je suis jugé par le juste jugement de Dieu...* l' auditoire pâlit.

Si le *bourdon* , un instant après, vient à sonner, c' est encore une sensation forte que je reçois. Là tout est grand. Je monte aux tours, je domine la grande ville, je n' apperçois plus cette capitale que comme un amas confus de décombres. Oh, que de ce point de vue élevé ce vaste Paris a une physionomie particuliere ! Il exhale la fumée, et il semble me dire, *tout est fumée* .

L' empreinte gothique de l' édifice, le portail

noirci, les cloches énormes, les escaliers tortueux, les antiques vitraux, la sculpture rongée, tout me fait rétrograder dans les siècles écoulés. Je redescends, je me promène, je ne puis plus quitter les dehors ni les dedans de ce temple auguste. Je repasse vingt fois devant ces objets vastes et mélancoliques ; et quand la musique du chœur se mêle au son majestueux des cloches, que le cul-de-jatte, gardien du bénitier, m'alonge une longue perche pour me donner de l'eau bénite, tout me paroît dans une proportion égale ; et mon âme plus élevée, prie Dieu de meilleur cœur dans l'église *notre-dame* que dans tout autre temple.

J'ai vu avec regret qu'on avoit reblanchi cette église, qui me plaisoit beaucoup mieux lorsque ses murailles portoient la teinte vénérable de leur antiquité. Ce demi-jour ténébreux invitoit l'âme à se recueillir ; les murs m'annonçoient les premiers jours de la monarchie. Je ne vois plus dans l'intérieur qu'un temple neuf ; les temples doivent être vieux.

Je ne me console qu'en voyant les tours, saint Christophe, et la *chapelle du damné*. Oh, les beaux vitraux ! Quel effet ! Ils brillent depuis des siècles ! ô quelle main a placé la pierre que mon œil atteint à peine ! Quand j'entre dans la grande sacristie, que je vois cet amas d'or et d'argent, ce qui rappelle les trésors du Mexique ; le calice enrichi des grands offices, la crosse, la mitre dont on coëffera la tête de monseigneur l'archevêque qui va bénir le peuple agenouillé en étendant deux doigts, tout cet appareil, fait naître une foule d'idées graves et riantes par leur enchaînement.

Cependant monseigneur l'archevêque sort de la riche sacristie, crossé, mitré, et me bénit en passant tout comme un autre. Oh ! Je ne donnerois pas cette heure-là, où je fléchis le genou avec le peuple, pour la plus belle représentation dramatique.

Les chanoines, les chantres, les bedauds,
la musique, la multitude, l' église, le palais
archiépiscopal, tout m' arrête ; et dans mon

p75

admiration, je demeure le dernier témoin de
la cérémonie.

Si je m' occupe à lire les épitaphes, lorsque
le temple est désert, je suis encore
intéressé. Quarante-cinq chapelles m' offrent
en foule des monumens historiques, et je
m' arrête devant la tombe de la maréchale de
Guébriant, la seule femme qui ait eu de son
chef la qualité d' ambassadrice.

De jeunes enfans proprement vêtus et
d' une aimable figure, choisis parmi les enfans-trouvés,
me font admirer les soins de la charité.

C' est une nuance touchante, qui adoucit
l' empreinte de tant de graves objets.

Non, il m' est impossible de traverser le
parvis, sans faire une fois le tour de l' église
notre-dame . J' aime moins saint-Sulpice.

L' édifice de sainte-Genevieve est magnifique ;
mais ce n' est pas un bâtiment gothique, érigé
sous Childebart I, et où tous les rois de
France et Charlemagne sont entrés.

Qu' on remette les tableaux, qu' on ne détruise
rien du portail et des vantaux, qu' on

p76

n' abatte point saint Christophe ; c' est l' ouvrage,
non d' un statuaire, mais d' un maçon.

Il me représente mon Shakespeare : voilà
pourquoi je le chéris. Je vois ailleurs assez de
belles statues ; mais saint Christophe, il est
unique.

On ne finiroit pas, si l' on vouloit parler en
détail de cette basilique. Mais que vous importerait
de savoir que les entrailles de Louis
Xiii et de Louis Xiv sont là ; qu' on y a découvert
les tombes de plusieurs évêques et
archevêques, qui ne renfermoient plus que
des cendres et du charbon, plus incorruptible
que les ossemens des prélats.

Je vous parlerai plutôt de la châsse de saint
Marcel, contemporain et ami intime de sainte
Genevieve.

Quand on porte processionnellement ces
deux châsses, et qu' elles viennent à se rencontrer,
la sympathie qui les lioit autrefois
agit encore si fortement qu' elles tendent à
se réunir ; il faut l' effort de douze robustes
porteurs pour entraîner s Marcel, et rompre

p77

l' attraction sentimentale. Si l' on ne venoit
pas à bout de domter cette tendance réciproque,
les deux châsses viendroient tout-à-coup
à se joindre, et resteroient collées l' une
à l' autre pendant trois jours de suite. Quel
étonnant privilege a l' amour des saints ! Mais
les porteurs, avertis par l' ancienne tradition,
ont soin de promener le saint et la sainte à
une distance convenable.

Ce récit que fait le peuple dans l' église
notre-dame , n' est pas aussi pathétique que
celui de la *chapelle du damné* ; mais dans
son genre, il n' est pas moins précieux. Revenons
à des traits historiques.

En 1728, lorsqu' on faisoit quelques réparations
dans la nef, et que les échafauds
étoient dressés, des voleurs s' aviserent d' un
expédient pour piller tout à leur aise. Ils choisirent
le jour de pâques, comme devant rassembler
un plus grand nombre de fideles. Au
premier verset du second pseume des vêpres,
deux de ces coquins qui avoient trouvé le
moyen de monter sur les échafauds les plus

p78

élevés, firent tomber quelques moëllons,
quelques outils d' ouvriers, renverserent quelques
échelles, et crièrent que la charpente
alloit tomber. Chantres et fideles interrompirent
le verset du second pseume, et penserent
à se sauver. Mais les portes étoient trop
étroites pour la multitude. Pendant ce tumulte,
les voleurs travaillerent dans les poches,
pillèrent montres et tabatieres. Les
femmes qui avoient les plus belles boucles,
furent les plus à plaindre ; on leur arrachoit
l' oreille et les diamans. Les auteurs de ce
coupable stratagême se conduisirent avec une
si profonde adresse, qu' on ne put jamais les

découvrir.

L' église de *notre-dame* vit jadis un grand débat entre le parlement et la chambre des comptes, pour le pas et la préséance du rang. C' étoit à la procession solennelle, le jour de l' assumption de la vierge, instituée par le valétudinaire Louis Xiii, lorsque sa femme devint grosse après vingt-trois ans de stérilité. La chambre des comptes fut repoussée en

p79

corps et vigoureusement par le parlement en corps. Après plusieurs paroles et voies de fait, ces hommes de robe, à la suite de ce débat, furent trente années sans assister à la procession. Le roi, pour les accorder, fut obligé de séparer leur brigade.

Le premier président de la chambre des comptes, qui fut le battu, est obligé aujourd' hui de marcher à la gauche du premier président du parlement ; et il porte encore sur son front l' air humilié de son ancienne défaite.

Le peuple le remarque et dit tout haut :

il a la gauche, il n' oseroit faire un pas vers la droite . Quel insigne revers dans les grandeurs humaines, être battu et céder encore le pas ! Il faut marcher ainsi le 15 août, sous l' oeil de tout le public attentif, et sortir queue traînante du choeur par la seconde porte, tandis que le parlement en triomphe sort par la première.

Un grenadier regardant un jour la cathédrale de Paris, s' écrioit : *oh, le beau chêne, le beau chêne ! -que dis-tu là ?* lui disoit son

p80

camarade. *rêves-tu ? Un beau chêne ? Ne vois-tu pas deux grosses tours, un clocher pointu ? -eh, non,* reprit l' autre ; *c' est un chêne ; regarde, regarde ceux qui mangent journellement le gland de ce bel arbre* . En ce même instant les chanoines fleuris, gros, gras, fourrés, sortoient de vêpres, leurs aumuces sous le bras.

Les actions de grâces que la cour rend à Dieu pour la naissance d' un prince, pour le gain d' une bataille, pour la convalescence

d' un monarque, enfin pour la paix, se célèbrent dans l' église *notre-dame* , au son d' une musique bruyante.

Les étendards et drapeaux enlevés aux ennemis, sont suspendus aux voûtes de ce temple.

Le peuple appella jadis un général, constamment vainqueur, *le tapissier de notre-dame* .

Quelle précision énergique dans ce mot !

CHAPITRE 555

p81

le petit-Dunkerque.

c' est la boutique d' un marchand bijoutier, à la descente du pont-neuf. Elle étincelle de tous ces bijoux frivoles que l' opulence paie, que la fatuité convoite, que l' on donne aux femmes honnêtes qui n' acceptent point de l' argent, mais bien des colifichets en or, parce qu' ils ont un air de décence.

Rien n' est plus brillant à l' oeil que cette boutique : rien n' est plus triste à la réflexion ; on ne sait si l' on doit sourire ou gémir de ce luxe puérite. On admire les graces qu' on a su donner à des riens. Ces superfluités sont les joujoux des grands enfans, et c' est dans ce lieu sur-tout qu' un philosophe pourroit dire : *que de choses dont je n' ai pas besoin !* de nombreux tiroirs sont remplis de mille bagatelles, où le génie de la frivolité a épuisé ses formes et ses contours. Le prix de la façon

p82

vaut dix fois le prix de la matiere. L' or a pris toutes les couleurs ; le crystal, l' émail, l' acier, sont des miroirs taillés à facettes, et les enfantillages de l' industrie délicate sont là sur leur trône. Un homme descend de voiture, entre dans la boutique du bijoutier, et achete des breloques à un tel prix que la moitié auroit suffi pour faire subsister pendant une semaine entiere plusieurs familles nécessiteuses. Nos petits seigneurs prennent ces petits bijoux à crédit, les distribuent d' un air de nonchalance ; et ces dépenses de fantaisie excedent

les dépenses nécessaires. Il est triste de voir des sommes considérables offertes à un luxe aussi petit. Dans les premiers jours de l'année, la boutique est remplie d'acheteurs ; on y met une garde. Ne faut-il pas pouvoir dire, en étalant une boîte : *c'est du petit-Dunkerque* ? chaque année on baptise ces petits bijoux d'un nom particulier et bizarre. Mais après avoir gémi en philosophe, il faut rendre justice au goût du maître. Il anime, il dirige les artistes ; il imagine ce

p83

qui doit plaire. En donnant la vogue à plusieurs colifichets, il a fait travailler dans la capitale ce qu'on étoit obligé de faire venir à grands frais de l'étranger. La bijouterie a fait plus de progrès, depuis qu'il a mis sous les yeux du public des modèles élégans et variés, qu'elle n'en avoit fait depuis long-tems. D'ailleurs chez lui le prix des bijoux est fixe et invariable ; et si la rivalité fait dire aux autres marchands, qu'on paie le double au *petit-Dunkerque*, c'est la jalousie qui parle. La grâce et le fini des bijoux ne les rendent pas là plus chers qu'ailleurs.

Voltaire, lors de son dernier séjour à Paris, se plaisoit beaucoup dans le riche magasin de cette maison curieuse. Il sourioit à toutes ces créations du luxe ; il appercevoit, je crois, une certaine analogie entre ces bijoux brillans et son style.

Comme le luxe change continuellement d'objets, et que les modes varient avec rapidité, les ouvriers du luxe éprouvent des vicissitudes

p84

ruineuses ; et leur sort est toujours incertain, tandis que celui de l'agriculteur ne l'est pas. Tel colifichet perd de sa faveur, et voilà des hommes qui tombent inopinément dans le besoin.

Un autre jour s'accrédite un nouveau genre : des ouvriers qui mourroient de faim se trouvent dans une abondance imprévue, et suffisent à peine aux demandes des amateurs. Mais ces artisans, soumis aux idées de fantaisie,

n' ont que des momens de vogue ; ils ne savent à quel objet s' attacher, pour assurer leur subsistance. Quand le caprice vient à changer, plusieurs ne sont plus en état d' embrasser une profession nouvelle. La pénurie les desseche, et l' état perd des citoyens dont les bras et la tête sont devenus absolument oisifs.

Si l' on dit que les ouvriers favorisés jouissent à leur tour de la souffrance des autres, et dédommagent l' état de la perte des malheureux, il faudroit pouvoir ajouter que cette abondance sera durable. Mais non ; ils tombent

p85

invinciblement dans l' abyme de la misere, ces futilités changeantes exigeant une adresse particuliere. Prisée la veille, nulle le lendemain, cette industrie n' est point applicable à des objets utiles ; elle est trop ou trop peu payée, selon le cours de ces joujoux bizarres. Aussi l' artisan qui connoît lui-même l' instabilité de sa profession, n' ose jamais statuer sur rien, et la population ordinairement ne gagne pas avec lui.

Chaque siecle a son moule qui passe de mode. Tout s' y jette ; on le change : les deux siecles n' ont presque plus la même physionomie. Qui découvrira les chaînons imperceptibles, mais existans, par lesquels nos manieres tiennent les unes aux autres ? Quand les femmes portoient de grands paniers, on forgeoit chez les orfèvres des assiettes d' une grandeur extraordinaire. Les bijoux du petit-Dunkerque semblent d' accord aujourd' hui avec nos petits appartemens, nos jolis meubles, notre habillement et notre coëffure. Il est donc en tout

p86

des rapports secrets, qui ont leur origine et leur liaison.

CHAPITRE 556

concert spirituel.

on est si affamé de spectacles à Paris, que

le beau monde ne sauroit encore s' en passer dans les jours les plus solennels, marqués par la religion et consacrés par elle aux offices divins.

On ferme l' opéra le jour du vendredi saint, de pâques, de Noël, de la Pentecôte ; mais l' orchestre de l' opéra, les chanteurs et les chanteuses vont sur un autre théâtre qu' on appelle *concert spirituel* , et sous de nouvelles affiches en lettres rouges, débitent toutes les modulations de leur gosier harmonieux. Ils n' ont pas leur habit de théâtre ; voilà toute la différence. On chante le *miserere* et le *de profundis* à

p87

grand *choeur* ; mais cela ne touche personne, religieusement parlant. Lorsque la même voix qui a chanté la veille le rôle d' Armide ou d' Iphigénie, chante un verset d' un psaume du roi David, le roi David a l' air un peu profane. Quinault et le psalmiste, dans la bouche de la même actrice, font sourire l' imagination. Tous ces motets deviennent des représentations vraiment théâtrales. On bat des mains, et l' on parle d' un cantique sacré comme d' une ariette dans le goût italien.

Quelqu' aguerri que soit l' observateur aux singulières contradictions de nos coutumes, il ne se fait pas à l' idée de voir les membres excommuniés de l' opéra chanter sous des parures mondaines, ces psaumes que les prêtres chantent le même jour en habits sacerdotaux dans les temples, où la multitude recueillie se prosterne et adore.

La chanteuse ne comprend pas toujours le sens des paroles qu' elle profère ; mais elle obéit à la note, et beaucoup de gens n' ont point entendu dans toute leur vie d' autres

p88

vêpres que celles qui se disent au *concert spirituel* par l' organe enchanteur des acteurs de l' opéra.

Les abbés, qui s' interdisent scrupuleusement l' *académie royale de musique* , se permettent le *concert spirituel* . Par ce moyen, ils connoissent la figure, les grâces, la voix

et le talent des chanteuses, sans avoir scandalisé leur protecteur ; car leur évêque dans son rigorisme ne sauroit désapprouver le *concert spirituel* , puisque le roi David s' y trouve, et que ses vers, accompagnés de la harpe, semblent purifier les levres de l' actrice chantante.

CHAPITRE 557

hôtels nouveaux.

la belle rue que forment tous ces bâtimens nouveaux ! Que le coup-d' oeil en est régulier et magnifique ! Quel est cet hôtel qui s' élève ? Qui doit l' habiter ? C' est un homme qui a laissé

p89

mourir dans les hôpitaux une foule de soldats languissans. à côté est l' hôtel d' une courtisane, dont l' adresse a rassemblé une immense fortune. Plus loin est celui d' un homme de cour, qui, pour tout mérite, a broyé le pavé de Versailles ; il n' a pas fait sa cour en *présence des batteries* . En face est la demeure de l' homme qui a vendu sa patrie. Ces hôtels si brillans au-dehors, recelent des êtres séparés de la multitude autant par leur froide insensibilité que par leur opulence. Pas un de ces bâtimens qui ne soit cimenté de larmes. L' un a fait disparaître des voitures de farine ; l' autre a conduit une légion de commis aux aides. Là est un intendant qui a traité une province comme un pays ennemi. à qui appartiennent tous ces beaux hôtels ? à des usuriers, à des concussionnaires, à des agioteurs, à d' infatigables agens d' oppression. Comme la réflexion rend hideux ces hôtels superbes ! Quoi, les beaux arts vont décorer les demeures des ennemis de la patrie ! Ce pavillon qui a l' air d' un temple élevé à

p90

l' amour, est destiné à la prêtresse du libertinage ! Cette jolie maison appartiendra à un avide calculateur, dont tous les projets tendent à nous ravir une portion de nos foibles libertés !

Toutes les fortunes de ces usurpateurs sont grandement établies ; ils en jouissent sans remords.

Architectes, doreurs, peintres et statuaires, accourez, hâtez-vous, Damon veut un palais ; bronzes, marbres, tableaux, rassemblés à grands frais, l'art n'a rien épargné : mais ce lieu délectable, à force d'être beau, cesse d'être habitable.

On le montre, on le voit ; mais on n'y loge pas, et son maître discret s'exile au galetas.

La table de Damon gémit sous dix services, tour, l'air, la terre et l'eau, fournit à ses délices.

C'est un gala de noce, un festin, un banquet, un superbe hécatombe, et Damon vit de lait.

De sa bibliothèque admirez l'étendue : tous les livres qu'on fit s'offrent à votre vue.

Les fameux elzévir imprimerent ceux-ci, Deromme, en marroquin, couvrit ceux que voici.

Ceux-là de Baskerville ont illustré la presse ;

p91

d'autres qui trompent l'œil par une heureuse adresse,

ne sont que du bois peint ; ils lui servent autant.

Il les montre, il les cite, et chacun semble dire, le bel emploi d'argent... si Damon savoit lire !

Quoi ! Déjà vous sortez ? Un moment : il faut voir ce temple fastueux, qu'il nomme son boudoir.

Avancez... de Vénus, voici le sanctuaire :

un amour à la porte, aposté par sa mère, défend aux indiscrets d'approcher de ces lieux.

Damon est cependant comme Titon le vieux.

Au-dedans on respire une riche mollesse ;

glaces, tableaux, sofas, tout parle de tendresse, tout peint la volupté, tout invite aux plaisirs.

Quel malheur qu'on ne puisse acheter des desirs !

(anonyme.)

aucun philosophe n'a d'hôtel. Rarement un nom respecté du public loge dans ces magnifiques demeures. Les arts ont travaillé pour les commodités fastueuses et recherchées de ces hommes nouveaux et dangereux.

D'où viennent ces fortunes rapides qui étonnent ? Comment en dix ou douze années un homme passe-t-il de la misère à la plus extrême opulence ? Et qu'a-t-il fait ? On a vu

p92

un courtaut de boutique gagner douze millions,
un commis vingt-cinq, un ex-laquais
dix-huit, sans compter les fortunes subalternes
de six à sept millions, qui sont venues
engraisser des hommes de la plus basse extraction,
sans que leurs travaux aient honoré
ou servi la patrie. Un travail obscur, une
science particuliere et infernale, voilà ce qui
a tout-à-coup décoré et élevé au-dessus de
nos têtes ces hommes de néant. (...).
Encore si l' on pouvoit compter quelques
fondations utiles, quelque bien fait au public ;
ou si leur excessive opulence s' écartoit dans
son emploi des puérités d' un luxe petit et
concentré, on leur pardonneroit leurs richesses.
Mais non ; ils jouissent seuls, ils jouissent
dans le cercle étroit de quelques parasites.
Comme tout leur est venu par le jeu voilé
d' un rampant et vil égoïsme, n' attendez pas
que ces insolens millionnaires laissent après
eux un monument qui serve à sauver leur
nom d' un juste opprobre. Les richesses d' un

p93

luxe personnel resteront seules après eux, et
seront l' objet d' une oisive curiosité. Aussi leur
mort semble soulager l' humanité ; elle est
ordinairement reçue avec un sourire qui condamne
leur vie entiere. Quand le magnifique
hôtel sera tendu de noir, que tout le clergé
de la paroisse formera le convoi, que les
sonneurs mettront en branle les grosses cloches,
le peuple n' aura aucune réflexion touchante
à faire sur le mort. *il n' a pu emporter
son argent dans l' autre monde* : voilà les paroles
qu' on entendra autour de son cercueil.

CHAPITRE 558

couvens, religieuses.

les couvens sont jugés. Les curiosités excessives,
la bigoterie et le cagotisme, l' ineptie
monastique, la bégueulerie claustrale y
regnent. Ces déplorables monumens d' une
antique superstition sont au milieu d' une ville
où la philosophie a répandu ses lumieres ;

mais les murailles de ces prisons sacrées séparent les victimes de toutes les idées régnantes.

Quelques directeurs ont droit de contrôle sur l'administration de cet empire. Un mélange adroit de décence et de mondanité les en rend le génie tutélaire.

On voit d'un côté la plus implicite obéissance, et de l'autre les petitesesses du commandement.

Ajoutez ensuite le désespoir du plus grand nombre, la résignation pacifique de quelques-unes, et l'abrutissement d'esprit des plus spirituelles. Là le devoir n'est plus qu'une routine ; on fait le bien par contrainte et sans goût ; on prie sans savoir ce que l'on demande, et l'on se mortifie pour obéir à la règle.

L'habitude adoucit un peu le joug ; mais les imaginations ne sont pas assujetties. On apprend aux novices à craindre le démon, tellement qu'elles désapprennent à aimer Dieu. On leur fait faire par terreur ce qu'elles auroient fait par amour.

Les passions ne dorment pas dans le silence de la retraite ; elles s'éveillent et jettent un cri plus long et plus perçant. Que de larmes secrètes ! Les moins infortunées tombent dans une stupeur machinale ; les autres, après s'être abandonnées aux sourdes imprécations du désespoir, meurent à la fleur de l'âge. Le nombre de ces victimes diminue ; mais qu'il eût été facile de détruire ces prisons tristes, en reculant l'époque des vœux à vingt-cinq ans ! Une loi timide est ordinairement une mauvaise loi.

Autrefois de jeunes soeurs étoient sacrifiées à l'avancement d'un frère au service ; et plus d'une mère coquette voyoit avec déplaisir auprès d'elle une fille qui grandissoit.

On a tant écrit sur cet abus, que les mères les plus ambitieuses et les plus dénaturées n'osent plus parler de couvent à leurs filles. Celles qui peuplent les monasteres sont des filles pauvres et sans dot.

Mais les demoiselles y restent jusqu'à ce qu'on les marie ; et quand elles sont femmes,

elles racontent à voix basse les histoires secrètes que tout le monde sait, et les singulieres passions qui y regnent. Ce qu' il y a d' étrange et d' inconcevable, c' est que cette même mere ne manquera pas d' y mettre un jour sa fille, quoique bien instruite du danger que l' innocence y court.

Je ne sais si les pauvres religieuses étrillent tous les jours leur dos et leurs épaules à grands coups de discipline ; si elles s' éveillent constamment à minuit ; si elles regardent leur directeur comme doué d' une science surnaturelle : mais je sais qu' on ne se jette plus aux pieds de ces vertus sublimes, et qu' on a cessé de les admirer.

Ainsi les monumens de l' extravagance humaine subsistent, lors même que la raison en a montré les abus et les dangers. Le voeu de virginité, loin d' être une perfection de la nature humaine, entraîne après lui tous les excès qui la déshonorent. Voyez d' un autre côté tous ces moines rubiconds, aux épaules larges, à la taille nerveuse ; et jugez de la

loi qui élève des grilles, des verroux, des portes pour condamner ces malheureux prisonniers des deux sexes, à des plaintes et à des tourmens qui se renouvellent à la naissance de chaque aurore.

Je n' ai jamais vu une religieuse placée derriere une grille de fer, sans la trouver souverainement aimable ; il n' y a point d' ornement qui vaille cette guimpe. Ce voile, ces habits lugubres, la mélancolie de leurs regards, qui dément leur parole ordinairement vive et précipitée ; l' impossibilité de changer leur état, le sentiment que tant de charmes sont perdus, et que le soupir de l' amour malheureux sera éternel dans leur coeur ; tout m' attriste devant la barriere impénétrable, que rien ne peut briser. Quand je m' éloigne, je sens avec amertume qu' il n' est point au pouvoir d' un mortel d' adoucir les maux de ces infortunées. Elles ont sans doute quelque jouissance qui leur aide à supporter le fardeau de la vie. Mais tout me dit qu' il n' y a plus de félicité pour elles ; et je répète

tout bas ce vers de Lucrece, qu' on est forcé de redire si fréquemment dans les états catholiques :

(...).

Si les vocations ne sont plus forcées, la séduction a toujours lieu dans les cloîtres, pour conduire l' inexpérience aux voeux monastiques et éternels.

Voici un fait singulier, arrivé à Paris en 1773.

Un pere voulant marier sa fille qu' il avoit mise dans un couvent pour y recevoir sa premiere éducation, éprouva l' opposition la plus décidée. Il reconnut sans peine l' inspiration des filles indiscrettes et pieuses qui l' avoient élevée. Il ne permit pas qu' elle retournât dans ce couvent, et se chargea du soin de guérir cette grande aversion pour le monde, et de lui faire perdre le goût pour le voile. Deux jours après il reçut la lettre suivante.

" Dieu, à qui tout appartient, souverain de l' univers et de toutes créatures, juge des vivans et des morts.

" écoute, impie, les paroles de ton dieu.

Si tu les méprises, je commande à l' ange exterminateur de te frapper avant la fin de l' année. Oses-tu préférer ta fortune au salut de ton ame, et satisfaire tes vues ambitieuses en allant contre mes volontés ! Ne

sais-tu pas que tous les biens sont dans ma main puissante, et que je les distribue selon qu' il me plaît ? Ta fille est à moi, sa volonté et son être m' appartiennent. N' es-tu pas trop heureux que je la range parmi mes épouses pacifiques, et que je consente à ce qu' elle désarme, par ses prieres, ma justice irritée ? Tes crimes ont mérité les plus grands châtimens, et mon bras est encore suspendu. C' est son innocence et ses larmes qui ont arrêté ma vengeance ; c' est le lieu qu' elle habite qui a fléchi mon courroux. Si tu oses balancer la vocation qui l' appelle vers moi, tremble ; mon bras va se baisser et te percer dans ma colere. "

le pere vit bien que Dieu n' avoit pas écrit une pareille lettre ; il méprisa assez le fanatique

p100

qui l'avoit forgée, pour ne pas daigner en faire la recherche. Il maria sa fille à un militaire aimable, qui lui fit perdre le goût de la retraite. Le pere vit encore, et embrasse dans la joie de son coeur les enfans de sa fille qui, au lieu d'être l'épouse stérile de Jésus-Christ, fait une excellente mere de famille.

CHAPITRE 559

portrait d'une abbesse.

toutes les passions se sont calcinées dans son sein, et il en est résulté une masse froide et insensible. La succulence des alimens a énervé son ame et enveloppé toute sa sensibilité. Elle ne sent point les peines de celles qui souffrent sous sa regle. Le calme de la froideur s'est étendu sur sa ronde face unie ; elle est devenue lisse et dure comme le bois qui forme le tour du couvent. Elle commande, elle tourmente ; voilà sa grandeur et sa volupté.

p101

Le grade où elle est parvenue ne fera qu'ajouter à cette pétrification morale, qui lui donne l'air du repos, et peut-être enfin le repos même.

Quant à celle chez qui l'embonpoint n'a point étouffé les passions actives, elle est maigre et jaune ; le feu sombre de ses regards annonce que du fond de son cloître elle voudroit tout remuer et tout agiter dans le monde. Elle s'y promene sans cesse ; elle fait transpirer au-dehors toutes les petites tracasseries, afin que le monde revienne à elle ; et avec les mots d'ordre, de religion et de zele, les prélats sont forcés d'abaisser leurs regards sur les murailles qu'elle habite. L'affaire dont elle se mêle devient tout-à-coup embrouillée, et il ne faut qu'une heure de conversation avec elle, pour avoir des soupçons injurieux sur les actions des hommes que l'on estime le plus.

Voilà ce que fait la profonde retraite. Toutes les passions s'y corrompent ; l'orgueil y prend un caractere encore plus dur. Point de

p102

milieu dans ces murs solitaires ; c' est là que
l' ame s' anéantit, ou qu' elle monte au plus
haut degré de perversité.

CHAPITRE 560

théâtre national.

comment a-t-on représenté sur ce
théâtre tant de tragédies où les rois sont toujours
des tyrans qu' il faut détrôner, pour le
moins ; où il ne s' agit que de poignarder et
d' empoisonner des souverains qui déplaisent
aux fiers amans de la liberté, logés au fauxbourg
saint-Germain ?

Comment nos poètes ont-ils placé dans la
bouche de leurs personnages, les mêmes
maximes tant de fois reprochées aux jésuites,
qui du moins ne les ont pas mises en vers ?
Comment a-t-on si fort exalté les gouvernemens
républicains au sein d' une monarchie ?
Comment Corneille n' a-t-il point passé pour
poète séditieux, en nous faisant détester la

p103

royauté, en nous la peignant des plus révoltantes
couleurs, en nous montrant *Cinna*,
émilie , en ennoblissant tout rôle de conspirateur,
en consacrant la coupe et le poignard ?
Comment une foule de tirades modernes,
qui respirent le meurtre des rois, ont-elles
circulé chez un peuple soumis, qui adore ses
monarques ? Notre tragédie n' est-elle pas
pleinement et constamment en contradiction
avec les principes monarchiques ?
Que d' injures dites aux rois dans ces pieces
doublement approuvées ! Mais la censure
voyant qu' il est question d' un prince asiatique,
et que le stilet et la coupe empoisonnée sont
apprêtés dans un palais situé à six cents lieues
du fauxbourg saint-Honoré, ne refuse pas
d' écrire : *permis de représenter et d' imprimer* .
Des écoliers font des vers abominables,
dits tragiques. L' un fait dire à un conspirateur
qui tient le couteau levé :

tu vois
la ressource du peuple et la leçon des rois.
Un autre :

p104

et j' ai besoin d' un bras
qui du meurtre d' un roi ne s' épouvante pas.
Ces hémistiches monstrueux paroissent forts
à l' oreille de ces faiseurs de tragédies, qui
s' attablent dans le coin d' un café, pour y réciter
le plan de leurs pieces insensées, où le parricide
se commettra au nom de la liberté.
Le commissaire qui arrêta le poëte *Pechantré* ,
lequel avoit tracé sur du papier, *ici le
roi sera tué*, ne concevoit pas en homme de
sens, qu' une tête parisienne pût appliquer,
dans une auberge, ces mots au cinquieme
acte d' une tragédie. Il faisoit son devoir en
homme étranger à ces folies théatrales, qui
peuvent avoir des conséquences, et qui,
quoiqu' extravagantes, ont un caractere atroce.
Comment a-t-on avili ensuite sur ce même
théatre l' ordre de la bourgeoisie ? Pourquoi
le marquis, le comte y sont-ils toujours
légers, sémillans, et le bourgeois toujours
plat et bête ? Dans telle piece l' officier
donne des croquignoles au marchand ; et le
parterre, composé de boutiquiers, n' en rit
pas moins de toutes ses forces.

p105

Comment a-t-on récité et récite-t-on encore
sur la scene ces deux vers de Voltaire,
dans un pays où le clergé est si puissant ?
Les prêtres ne sont point ce qu' un vain peuple pense ;
notre crédulité fait toute leur science.
Comment a-t-on représenté Cartouche
sur le théâtre de la nation avec une affluence
extraordinaire ?
Comment a-t-on joué et rejoué *le roi
de Cocagne* , si singulièrement couru et
applaudi ?
Comment prévient-on d' un côté toutes
les allusions possibles, et comment de l' autre
laisse-t-on les allusions nouvellement enfantées
sur des vers anciens ?
Ce qu' il y a encore de remarquable sur

ce théâtre national, c' est que les comédiens qui ont commencé par se modeler sur quelques hommes de qualité, donnent ensuite le ton à ces mêmes hommes. J' ai vu tour-à-tour Grandval, Belcourt, Molé faire de nombreux imitateurs qui répétoient leur tic devant

p106

le miroir de nos cheminées. L' un se grattoit légèrement le dessous du nez ; l' autre faisait le gros dos dans un à-plomb à peu près immobile ; celui-ci sautillait comme s' il avoit du vif-argent dans les jambes, affectant tour-à-tour la gravité et l' étourderie. Voilà les leçons que les jeunes gens prennent au théâtre ; ils viennent ensuite dans les maisons achever le rôle du comédien.

Que l' étranger se mette au fait des manieres de l' acteur en vogue, et il pourra juger celles qui sont dominantes.

L' engouement pour tel acteur cesse quand il a été suffisamment copié. Il vieillit ; lui seul ne s' en aperçoit pas ; il voudroit encore donner le ton : on vole à d' autres modeles, et l' on court les chercher jusques sur les théâtres du second ordre. Jeannot n' a-t-il pas eu ses imitateurs ?

Aussi les jeunes gens qui fréquentent les spectacles, ont tous une légère nuance du comédien à la mode. Il n' y a que l' homme de cour qui échappe à la contagion, et qui

p107

sache composer son attitude d' une maniere originale, que le grand acteur lui-même n' imite jamais qu' imparfaitement.

Le dernier terme de la fatuité et de l' impertinence se rencontre chez tel comédien ;

il est impossible d' ajouter au ridicule des airs et des tons qu' il se donne. Qu' il parle, qu' il écrive, il est toujours impertinent.

Il y a telle lettre imprimée qui feroit croire que tel acteur est devenu fou, et que c' est sa raison, au lieu de sa personne, qui est enterrée.

Vous riez de lui. Soyez sûr qu' il est complètement dans l' illusion. Parce qu' il a foulé les planches du théâtre, il croit son existence

précieuse à l' univers. Il parle de l' intérêt qu' il a inspiré aux têtes couronnées avec une crédulité complaisante. Il a perdu le point de vue de sa place ; il est en l' air ; il ne sait plus ce qu' il dit.

Voilà la maladie des gens de théâtre. Tous n' en sont pas atteints ; mais ceux chez qui elle domine, sont devenus des êtres curieux, à raison de l' importance qu' ils ont donnée réellement à leur personne.

p108

Or, dites-nous, moralistes, pourquoi le talent de la déclamation ou du chant, quelques applaudissemens publics, inspirent-ils tant de vanité, lorsque l' auteur, le peintre, le statuaire, le compositeur de musique, le géometre sont modestes par comparaison ? Je voudrais bien deviner ce qui, chez un comédien, met dans un jeu si prodigieux, si constant, les fibres de son amour-propre. Pourquoi ce sentiment fermente-t-il chez lui à un degré inconnu dans toutes les autres professions ? Qui au moral prendra le scalpel pour découvrir la cause de cette irritation, de ce prurit, que je ne me lasse point d' examiner ? Le parterre de ce spectacle a perdu ses droits antiques ; il n' exerce plus avec vigueur une autorité dont on lui a contesté l' usage, qu' on lui a ravie enfin ; de sorte qu' il est devenu passif.

On l' a fait asseoir, et il est tombé dans la léthargie. La communication des idées et des sentimens ne se fait plus sentir. L' électricité est rompue, depuis que les banquettes ne permettent

p109

plus aux têtes de se toucher et de se mêler.

Autrefois un enthousiasme incroyable l' animoit, et l' effervescence générale donnoit aux productions théâtrales un intérêt qu' elles n' ont plus. Aujourd' hui le calme, le silence, l' improbation froide ont succédé au tumulte. Il a aussi perdu ce tact prompt qui l' éclairoit sur les convenances. Si l' on avoit à se plaindre de sa sévérité, elle devenoit utile.

Le parterre ancien, beaucoup mieux composé, peuplé d' amateurs, non-seulement jugeoit la piece, mais encore il devinoit les forces et les ressources de l' auteur. Quand on donna *Warvick* en 1763, le parterre dit d' une voix unanime : *c' est bien, c' est sage ; mais le poëte est sec. On sent qu' il n' ira pas plus loin* . La prophétie s' est vérifiée. L' auteur depuis vingt ans se tourmente pour pouvoir donner à *Warvick* un pendant, et il ne sauroit en venir à bout. Des bons-mots de toute nature circuloient dans l' ancien parterre. Un homme un peu

p110

gros incommodoit légèrement son voisin : *quand on est aussi épais*, dit celui-ci en élevant la voix, *on devrait bien rester chez soi* . - *monsieur*, reprit l' homme gros, *il n' appartient pas à tout le monde d' être plat* .

CHAPITRE 561

le calvaire ou le mont-Valérien.
petite montagne à deux lieues de Paris, habitée par des hermites qui sont en possession de ce lieu depuis quatre ou cinq siècles. C' est pendant la semaine sainte et aux fêtes de la croix un concours étonnant de peuple et de bourgeois de Paris, qui y viennent admirer les chapelles et le grand crucifix où Jésus-Christ est mis en croix entre le bon et le mauvais larron. Tel badaud croit pieusement que ce calvaire est la montagne même où les juifs crucifierent Jésus, et qu' il expira réellement sur ce calvaire, où le peuple prie et s' agenouille. Il n' a point de connoissance

p111

de la montagne *Golgotha* , située hors de Jérusalem du côté du septentrion ; il ne sait pas même où Jérusalem étoit placée : il prend l' imitation pour l' objet réel. Sept chapelles environnent cette croix, et dans chacune est représenté quelqu' un des mysteres de la passion. Des figures en plâtre

de grandeur naturelle frappent le peuple de componction. Le statuaire a donné aux juifs et aux bourreaux des mines rébarbatives, qui font sanglotter la multitude.

Il y a quelques années qu' il se faisoit des pèlerinages nocturnes la nuit du jeudi au vendredi saints. Quantité de femmes, de couturieres, de jeunes filles accompagnées de pèlerins chargés de croix, traversoient le bois de Boulogne et gravissoient avec ferveur la montagne un peu haute et rude. On a réprimé avec sagesse ce que cette piété avoit de suspect. Aujourd' hui les pèlerines et les pèlerins, cahotés dans une charrette pour leurs cinq sols, s' y rendent pendant le jour. On y entend la messe, et l' on redescend ensuite

p112

dîner gaiement dans les cabarets de Surêne. Les pèlerinages eurent en tous tems plus d' une utilité ; et la population de la France doit infiniment au p Duplessis, grand planteur de calvaires.

Les vues des terrasses du mont-Valérien sont uniques pour leur étendue et pour la beauté des objets qu' elles offrent. On y découvre les beaux paysages des environs de Paris, le vaste canal de la Seine, ses détours, et les villages qui décorent ses rives.

Un confesseur ayant ordonné à son pénitent, pour l' expiation de ses fautes, de faire un pèlerinage au calvaire avec des pois dans ses souliers, celui-ci, trouvant la tâche trop pénible et voulant toutefois obéir, les fit cuire au premier bouchon, et continua ainsi son chemin. Ainsi le petit comme le grand sait composer avec sa loi et sa conscience. Qui n' a pas fait cuire ses pois !

On fait des retraites dans la maison des prêtres et chez les hermites qui y sont établis. On y jouit d' un bon air, d' une vue magnifique ;

p113

et le corps s' en trouve tout aussi bien que l' ame.

CHAPITRE 562

jours ouvrables.

dans les pays catholiques, les fêtes occupent la quatrième partie de l'année. On vient d'en supprimer treize à quatorze, après un demi-siècle de réclamations. Il y en avait quelquefois cinq de suite, et assez souvent trois. On aurait dû les rejeter toutes au dimanche ; mais la superstition a bataillé, et le bien ne s'est fait qu'à moitié.

Savez-vous quel est le corps qui serait le plus fâché de la réforme entière, et qui s'y oppose le plus par ses discours ? C'est la ferme générale, parce que ces jours-là l'église donne le signal d'aller au cabaret, et que l'on ne voit que des ivrognes qui y consomment le gain d'une semaine.

Le peuple appelle *jours ouvrables* les jours

p114

que les boutiques ne sont pas fermées : distinction que ne connaissent pas les gens du beau monde, tous les jours de la semaine étant égaux pour leurs plaisirs.

C'est un jour de fête qu'il faut voir l'affluence du peuple aux champs-Élysées, aux boulevards, et considérer ces phalanges bigarrées de promeneurs qui offrent une variété bizarre, de physionomies et d'accoutrements. Là, vous pourrez lire sur le front du parisien si ce que j'ai écrit de son air soucieux, gêné ou compassé, n'est pas vrai ; et si l'étranger qui lui attribuoit, il y a soixante ans, un air riant, libre, ouvert, dégagé, n'est pas autorisé à prononcer aujourd'hui qu'il a dans ses manières quelque chose de contraint et de triste.

Je parle de la petite bourgeoisie, la classe assurément la plus nombreuse, et dont l'attitude et le regard me paraissent exprimer un caractère souffrant : indice d'une vie contentieuse et pénible. Le peuple, quand il travaille, me paraît plus gai que lorsqu'il se promène.

p115

Rien ne doit plus étonner que de le voir s'amonceler dans un jardin public, et là ne

faire autre chose, pendant une après-dînée entière, que de parcourir les allées et s'asseoir sur des bancs ou des chaises. On voit qu'il ne sait se créer aucun amusement, et qu'un jour de fête est encore pour la petite bourgeoisie un jour où il ne faut rien dépenser ; car l'avertissement pressant de la capitation, envoyé par le terrible receveur et qui menace de poursuivre, semble écrit sur toutes les physionomies. Ce receveur de capitation est un rabat-joie perpétuel, un publicain décidé ; c'est une espèce de financier dont on vient d'ériger l'emploi fatal en charge, et qui va rechercher des têtes contribuables jusques dans les flancs des veuves. Il vous impose arbitrairement ; et l'on a beau lui dire, *ma tête vaut peu de chose*, il vous soutient que votre tête est excellente pour lui payer tant. Dès que son tarif est tracé, rien ne l'efface, pas même le malheur imprévu. Le mort paie la capitation, dès que sa vie a entamé de quinze jours l'année financière.

CHAPITRE 563

p116

de Raoul Spifame.

je vais parler de lui, quelque obscur qu'il soit, parce que je me sens une certaine analogie avec son caractère et sa tournure d'esprit. Cet homme du seizième siècle s'étoit établi roi dans son cabinet, réformateur de tous les abus qui le choquoient ; et là il travailloit à loisir à une manufacture d'arrêts concernant presque tous les objets de la législation. Et qui n'a pas rêvé involontairement à ces grands objets ? Qui n'a pas dit quelquefois, *si j'étois roi !* ce qui est assez plaisant, c'est que *Brillon*, auteur du dictionnaire des arrêts, l'abbé *Abel De Sainte-Marthe* et plusieurs autres écrivains ont pris pour un recueil de véritables ordonnances de Henri II, ce qui n'étoit que l'ouvrage d'un particulier sans caractère et sans autorité : tant il avoit imité

p117

parfaitement le style et le ton de ces édits royaux.

Dans sa souveraineté imaginaire, il forgeoit des arrêts qui étoient aussi l'ouvrage de la haine ou du ressentiment ; (car il faut bien que l'homme se montre.) il foudroyoit les juges du châtelet et ceux du parlement, qui ne lui avoient pas été favorables. Il dépossoit les avocats ses confreres, de leur état, en cas de désobéissance à ses réglemens. Il abolissoit leur ordre, non-seulement comme superflu et inutile, mais encore comme dommageable et pernicieux.

Ce nouveau législateur exaltant son imagination, s'approche du trône ; il voit le roi qui le félicite, le comble de louanges et de faveurs, l'adopte même pour son fils par *arrogation civile* .

Reconnoissant de cette faveur, notre politique ordonne que les ordonnances émanées du roi soient exécutées sans aucune *remontrance* ni délai. C'est vouloir ce que nos rois n'ont jamais voulu. Mais *Spifame* , en se créant

p118

monarque, se faisoit monarque absolu. Vous le voyez ensuite instituer vingt-quatre cardinaux, pour aider le roi à conduire l'église gallicane, dont il lui donne la *surintendance* .

Il est plaisant qu'en se faisant roi dans son cabinet, on y soit despote. Cette observation, je pense, ne doit pas échapper au moraliste. Mais il s'en faut bien que tous les arrêts de *spifame* soient aussi extravagans. En courant après des chimères, il a quelquefois rencontré le germe de plusieurs loix et de plusieurs établissemens utiles à la société.

Si l'année commence dans toute la France au premier janvier ; si l'on a senti les abus de nos justices seigneuriales ; si l'on a entrepris des travaux qui ont contribué à l'embellissement et à la commodité de la ville de Paris ; si son église cathédrale a été décorée du titre d'archevêché ; si la bibliothèque du roi est devenue un dépôt public, où se trouvent réunies toutes les richesses littéraires, etc. C'est peut-être à *Spifame* qu'on en a l'obligation : du moins tous ces établissemens ou réglemens

p119

sont-ils annoncés dans sa *dicéarchie* bien avant leur exécution.

Parmi une multitude d' arrêts émanés de ce trône idéal, on remarque celui qui ordonne la résidence aux évêques ; celui qui établit des pensions sur les bénéfices pour la subvention des guerres et autres nécessités de l' état ; celui où le roi invite ses sujets à l' avertir des malversations. (voilà le germe d' un édit précieux :) celui qui règle qu' à l' avenir le pape sera tenu de prêter foi et hommage pour Avignon.

On voit que les idées de *Spifame* se rapprochent de celles des souverains de l' Europe, qui se distinguent le plus aujourd' hui par la prévoyante sagesse de leurs loix. Il a observé le premier que l' état, par la suppression des fêtes, obtenoit plus de travail, la religion moins de profanation ; il a aussi parlé d' une autre réforme non moins utile, celle des couvens. Eh, quelle audace pour le tems où il écrivoit !

Il s' est montré jaloux de conserver la pureté

p120

dans les mariages, et il condamne aux travaux publics ceux qui seront convaincus du crime d' adultere.

Ce législateur sans couronne et sans mission a donné une loi bien faite pour être méditée, sur-tout dans un tems où l' on est occupé dans tous les pays à tirer le meilleur parti du fonds de son territoire. Comme il ne voyoit de terres stériles que celles qu' on ne veut point cultiver, il ordonne par son édit que ces terres incultes seront abandonnées aux premiers occupans. Cela me paroît admirable. Il établit ensuite des chambres agraires, rurales, arpentaires, pour gouverner et régenter la culture et la fécondité des terres négligées. Cet établissement, tel que le conçoit celui qui le propose, me semble d' une toute autre utilité que nos sociétés d' agriculture. Ainsi nos écrivains économiques n' ont point le mérite de l' invention sur bien des détails agronomiques, qu' ils nous présentent tous les jours comme une science absolument neuve. Ce curieux faiseur d' édits ne s' étoit pas oublié.

Par un de ses arrêts, il se fit créer *dictateur et garde-de-sceau dictatoire et impérial* . Il l' étoit en imagination, ainsi que d' autres se font ministres, généraux d' armées, contrôleurs des finances. Mais qui ne veut pas régner quand il ne dort pas ? Qui, la tête doucement appuyée sur l' oreiller, ne croit pas fermement que sa volonté est plus droite, plus lumineuse que celle de l' administrateur en charge ?

Raoul Spifame, dans son travail réformateur, nous préparoit cinq cents arrêts ; mais la mort l' arrêta au milieu de sa régénération des choses. Nous n' avons que trois cents neuf édits de sa fabrique, (on ne sauroit être roi à moins) et ils seront recherchés sans doute par nos politiques autant qu' on les avoit négligés jusqu' à ce jour.

Le résultat de ces divers arrêts, c' est que tout le poids des impôts devoit être porté par les riches ; ils le paient toujours en dernier ressort : autant vaudroit commencer par eux. C' est là qu' il faut trancher dans le vif ;

car la réduction de ce luxe ne sera pas un mal pour les riches, pas même un mal de vanité, puisque la réduction sera proportionnelle. Mettez donc des impôts sur les cartes, les parfums, les liqueurs, sur la poudre à cheveux, sur les étoffes d' or et de soie, sur les galons, sur la porcelaine, sur les laquais, sur les valets et femmes-de-chambre, sur les maîtres d' hôtels, sur les parcs, sur les roues de carrosse, etc. Quoi, le royaume a trente-cinq mille lieues quarrées, et vous demandez de l' argent pour l' entrée d' une livre de beurre ; et vous saisissez ballots, marchandises, pour effrayer et tuer le commerce qui entretient la circulation et la vie du corps politique ; et vous taxez la tête d' un malheureux sans pain ; et vous créez chaque jour de petites et misérables loix qui ont toutes la physionomie du vol, du dol, de la rapine ; et vous avez des bras qui vous demandent du travail et que vous laissez

sans travail ! Lisez *Spifame* ; il a vu en grand dans un siècle où le génie et l'expérience n'avoient pas encore assemblé leurs idées.

p123

Montesquieu l'a presque copié lorsqu'il a dit : *chacun ayant un nécessaire physique égal, on ne doit taxer que l'excédant. Taxer le nécessaire, c'est détruire* . Mais on n'a écouté ni Spifame ni Montesquieu. *si tout homme de bien, comme le dit Platon, est législateur, quel danger y a-t-il à lui abandonner la théorie de la législation ?*

CHAPITRE 564

inventaires. Ce qu'on ne voit point.
le gouvernement n'empruntant plus qu'à rentes viagères, l'inventaire est bientôt fait au décès de la moitié des particuliers. On trouve des parchemins, et six mois d'arrérages à toucher. Plus de ces coffres-forts, où nos aïeux inquiets sur l'avenir déposaient, selon leur expression, *une poire pour la soif* . Le parchemin qui fait du roi un légataire universel, rompt les noeuds de la parenté, de la reconnaissance, de l'amitié, de la générosité ;

p124

il renforce l'intérêt personnel, raffine l'égoïsme des particuliers. Qu'importe ! Le père se sépare de son fils, l'oncle de son neveu. Tous les liens sont dissous ; on se saigne pour porter son argent à dix pour cent ; il ne faut plus qu'une maladie épidémique pour tout concentrer dans une seule main. Qui pleure donc aujourd'hui un parent, un père, un oncle ? Le fils d'un porte-faix, d'une blanchisseuse, d'un cordonnier. Dans le monde on ne pleure plus ses parents ; on visite la succession, on l'a calculée d'avance, on en vient à la preuve, on se fâche ou l'on se réjouit, selon que le mort a trompé ou réalisé les espérances. C'est à la mort que la pauvreté des trois quarts des hommes est évidente. Point d'argent

pour le convoi ; il faut que les parens et amis se cotisent. On ne sait comment le mort auroit fait pour subsister encore six mois ; il paroît aussi nu en sortant de ce monde que lorsqu' il y est entré. Voyez les héritiers qui accourent et qui

p125

attendent la levée du scellé. Quelle sera la succession ? Comment se fera le partage ? La veuve, les enfans, les collatéraux, c' est à qui offrira ses droits à l' héritage. On veut trouver plus de bien qu' il n' y en a. Un financier qu' on savoit thésauriser, mourut il y a quelques années, et les héritiers en grand deuil n' eurent rien de plus pressé que de chercher ses especes. On n' en trouva point. Le coffre-fort étoit vuide. Grande rumeur. Où est son or ? Se disoit-on, où est son or ? On emprisonne les domestiques, on sonde les murailles, on creve les antiques fauteuils, on leve les parquets, on creuse la terre des caves : point d' or. Les héritiers se lamentent ; on fait l' inventaire des bijoux, meubles, tapisseries ; mais le mobilier ne dédommageoit pas de l' absence des especes monnoyées. On va en dernier lieu à la bibliotheque poudreuse, l' endroit le moins fréquenté de l' hôtel. Au sommet régnoit un long cordon de gros volumes non ouverts ; c' étoit la collection

p126

des peres de l' église, collection fastidieuse pour notre siecle. L' huissier veut en déranger un pour l' offrir au libraire priseur, qui demandoit à voir quelle étoit l' édition. Le volume pesant lui échappe des mains, tombe à terre, et voici que trois mille louis d' or jaillissent du ventre crevé d' un gros saint Chrysostôme. Ses voisins Grégoire, Jérôme, Augustin, Basile, rendent également l' or qu' ils receloient. Les héritiers émerveillés sourient pour la premiere fois aux pages sacrées des peres de l' église. Ils ne reprocherent point à ces ouvrages théologiques leur pesanteur. Le financier avoit caché son or, objet de

tant de recherches, entre les larges feuillets collés de ces livres, bien sûr qu' on ne s' aviseroit pas dans sa maison d' aller ouvrir ces volumes respectés. Il avoit imaginé que ces gros in-folio, sous un frontispice qui éloigne la main, pouvoient devenir de véritables coffres-forts, où son or reposeroit d' une maniere plus sûre que sous la clef et les bandes de fer.

p127

Quelquefois, après la mort d' un riche particulier, la main qui appose et qui leve les scellés, tremble de toucher à certaines armoires secretes, parce que l' officier de justice sait par expérience que la serrurerie moderne, soudoyée par la défiance ou l' avarice, a inventé des ressorts particuliers et dangereux, qui jouent après le décès d' un homme comme de son vivant, et qui couperoient la main d' un commissaire comme celle d' un voleur. Plus le particulier est opulent, plus les investigateurs usent de circonspection au milieu de leurs avides recherches.

Notre siecle présente un exemple terrible des inventions, dont la serrurerie a aidé l' avarice de l' homme opulent.

T, riche financier, ayant fait construire une porte de fer à un caveau où il entassoit son or et son argent, descendoit chaque jour pour y contempler à son aise la déesse *Mammona* . Le serrurier, auteur de cette industrielle serrure, lui avoit dit : prenez garde à tel ressort ; il est formidable : car

p128

s' il se refermoit sur vous, vous seriez pris immanquablement dans le piege que vous tendez aux autres.

Plusieurs années s' écoulent, et l' insatiable financier voyoit chaque jour grossir son trésor, qu' il visitoit assiduellement. Il se rouloit avec volupté sur ces sacs entassés, et prenoit plaisir à les compter, à les ranger dans ce caveau obscur, où il rendoit une espece de culte à son idole. Un jour, dans son transport savourant les plaisirs de l' avarice, et plein de son dieu infernal, il négligea d' attacher

le ressort fatal.

Le voilà enfermé avec le désespoir et son trésor. Il appelle, il crie ; mais ce lieu étoit une espece de tombeau souterrain inaccessible aux vivans, et d' où la voix ne pouvoit se faire entendre. Il rugit sur son or ; il est là avec ses richesses et la faim ; il meurt dans la rage, au milieu de ses sacs amoncelés ; il les auroit tous donnés pour un verre d' eau, pour une bouchée de pain. Il meurt dans un long supplice, et le souvenir d' une seule

p129

action charitable, ne vient point consoler ou adoucir l' horreur de sa situation. Quel dénouement d' une vie financière ! Et quel monologue nouveau et terrible il reste à tracer au poëte dramatique ! Qui le fera pour épouvanter le thésauriseur ?

Cependant on le cherche de tous côtés ; car chacun ignoroit l' asyle clandestin qu' avoit creusé sa taciturne avarice. Le serrurier apprend cette disparition ; il soupçonne l' événement, va trouver son épouse, indique

l' endroit mystérieux : on brise avec des masses de fer la porte du caveau. Quel spectacle effrayant ! On trouve le malheureux T mort de faim, et qui s' étoit mangé les poings, couché sur des sacs d' argent.

Pauvres qu' il dédaigna, dont il n' écouta ni les soupirs ni les gémissemens, je vous connois ; vos coeurs émus s' attendriront encore sur cette image, et vous déplorerez sa destinée !

L' indigence, la pauvreté, la richesse, l' opulence se trouvent quelquefois dans la même maison. L' opulent habite le rez-de-chaussée,

p130

le riche est au-dessus ; la pauvreté est au quatrième étage, et l' indigent sous les tuiles du grenier entr' ouvert. Quand on fait l' inventaire au quatrième étage, le boulanger voisin se présente, réclamant le prix de sept à huit pains de quatre livres. Le crédit qu' il accorde ne passe jamais le quatrième étage, tandis que le lapidaire marchande au premier les diamans du défunt, et en offre quarante mille

écus. Or, dites-moi, spéculateurs de tous les gouvernemens possibles, est-ce ici le chef-d' oeuvre de la société policée ?

Il n' y a rien de si rare qu' un testament généreux.

Les plus riches meurent ; et ce qui prouve la dureté excessive de leurs coeurs, ils meurent sans faire de legs à qui que ce soit, à leurs amis, à ceux qu' ils appelloient des noms les plus tendres. Ils sont égoïstes même dans le tombeau. Infideles à l' art qu' ils ont aimé et cultivé, ils ne font rien pour lui. Quoi de plus aisé néanmoins que de prendre une plume, pour disperser un peu de ses biens lorsqu' on n' en pourra plus jouir ! Les fondations

p131

magnifiques étoient plus communes autrefois. Ce devrait être un devoir que de ne pas quitter la vie sans laisser quelques traces de bienfaisance.

On n' a point encore vu, que je sache, un millionnaire à Paris, laisser un legs à un homme pauvre et utile, que lui désignoit la voix publique. Les arts, les sciences ont besoin de soutien, d' appui, ainsi que ceux qui les cultivent. Le riche, insensible dans les bras de la mort comme pendant sa vie, repousse toute idée de donation ; il cherche les jouissances de la vanité, jamais celles du légitime orgueil de la célébrité ; et ce qui seroit plus pur encore, ce sentiment consolateur qui accompagne la générosité et en devient la récompense.

Rien n' accuse plus l' humanité que le vuide, la sécheresse, l' insensibilité, l' oubli des tendres affections qui caractérisent les testamens.

Il en faut dix mille, pour en citer un digne d' un être qui mérite de justes regrets. De grands hommes même n' ont pas su faire cet

p132

acte, le plus important à tracer, puisqu' il est le dernier ouvrage de notre volonté. Est-ce foiblesse, inattention ou indifférence pour ce qui doit nous survivre ? Comment ne compose-t-on pas à loisir cette oeuvre finale où l' ame paroît à nu ?

CHAPITRE 565

homme de goût.

point d' auteur et sur-tout d' académicien
qui ne prenne ce titre et ne s' en pare exclusivement.
Le mot *goût* est peut-être le mot de la
langue le plus inintelligible, parce que, fait
pour concilier étroitement la nature et l' art,
il n' y a pas deux personnes qui voient également
et l' art et la nature. Il faudroit avoir
une idée profonde, juste, et de l' image réelle,
et de l' imitation parfaite, pour déterminer
avec précision le sens de ce mot abstrait.
Le meilleur écrivain est toujours celui qui

p133

se fait une objection secrete à lui-même sur ce
qu' il écrit, qui l' écoute, qui la pese et qui ne
continue à écrire qu' après y avoir répondu
d' une maniere satisfaisante. Les écrivains ordinaires
ne trouvent aucune objection à ce
qu' ils écrivent ; ils partent et bondissent en
criant, *j' ai du goût*, avec une aisance qui
décele leur confiance présomptueuse.
Les peuples policés appellent *goût* ce qu' ils
imaginent être la perfection de leurs arts,
et les individus ce qui forme la limite réelle
de leurs talents. L' orgueil de toutes les nations a
donc créé à son avantage ce mot, qu' elles appliquent
ensuite à tous les objets, afin de proscrire
plus sûrement ce qui n' entre pas dans leurs
usages, ou ce qui choque leurs habitudes.
Les artistes dans leur petit domaine ont imité
les nations, parce que chacun veut établir
tranquillement sa supériorité sur ses rivaux,
et fermer la barriere, afin que personne ne
viennne le chagriner en lui contestant le
triomphe.

p134

Ce n' est pas toutefois qu' il n' y ait un goût
relatif. La transfiguration de Raphaël, le
Milon de Puget, le *stabat* de Pergolese,
le second livre de l' énéide doivent également
plaire aux peuples qui se rapprochent
par le même degré de perfectibilité.

Mais est-il constant qu' on ne puisse peindre un tableau fort opposé pour la maniere, le ton et la couleur, à la transfiguration de Raphaël, et qui seroit néanmoins aussi beau et peut-être plus parfait encore ? Ne peut-on faire une statue plus expressive que celle de Puget, composer un chant plus pénétrant que le *stabat* , écrire un morceau de poésie plus fier, plus animé que l' embrasement de Troye ? Que deviendroient alors ces prétendus prototypes de perfection ? La nature s' est-elle emprisonnée toute entiere dans les premieres formes qui ont été tracées ? A-t-elle soumis toutes ses couleurs au pinceau de Raphaël, toute son énergie au ciseau de Puget, toute la profonde sensibilité du coeur humain aux notes de Pergolese, toutes les images qui décorent sa face

p135

riante et majestueuse aux dactyles et aux spondées de Virgile ? Ils ont réussi : d' accord. Est-ce une raison pour dire : voilà le seul et unique point de vue. Quiconque ne prendra pas cette maniere, ne pourra jamais saisir la magie des beaux arts. Eh quoi ! Ces artistes n' ont peint qu' une attitude, qu' un moment, n' ont touché qu' une fibre du coeur humain, sont morts en appercevant bien au-delà de ce qu' ils ont fait ; et l' on osera dire en leur nom : voici les formes constantes et éternelles qui constituent la beauté par excellence ! La nature peut maintenant périr ; ce qui reste d' elle est grossier et bizarre, et ne mérite pas les frais du tableau. Le tableau est tout aujourd' hui, et le modele est peu de chose. Ainsi l' habitude est chez les hommes la regle la plus durable qui décide de leurs opinions sur le caractere du beau et du vrai ; et les prédicateurs du goût nous ramenant incessamment à suivre ce qui s' est fait plutôt qu' à réfléchir sur ce qu' il faudroit faire. Le cercle de nos plaisirs est rétréci par les arrêts exclusifs

p136

qui flattent la paresse et l' insuffisance de ceux qui les rendent, et au bout d' un certain tems il n' est plus permis de s' élever contre des préjugés

invétérés, que la vénération de plusieurs siècles a rendu respectables. Heureux le peuple neuf, qui modifie à son gré ses idées, ses sentimens et ses plaisirs ! Aimable et libre élève de la nature, loin des modes et des caprices des sociétés, il ne connoît point ces pratiques fausses, arbitraires et minutieuses, qui obscurcissent la source des voluptés de l'ame. Il est tout entier à l'objet qu'il contemple et dont il reproduit naïvement l'image. Il se livre à l'effet et ne raisonne point sa cause. Son coeur n'attend pas l'examen pour tressaillir de joie, la règle pour pleurer d'attendrissement, le goût pour admirer. Il se passionne vivement dans son heureuse ignorance, et il jouit de même : tel un corps sonore frémit au son qui lui est propre. à Paris, il est vrai, les disputes sur le goût ne vont pas si loin ; elles n'embrassent pas les coutumes, les habitudes, la législation des

p137

peuples, leur fierté plus ou moins grande, le degré d'énergie de leurs passions, leur sol, leur climat. Ces disputes se réduisent à dire que Racine a du goût, puisqu'il fait de beaux vers, et que Shakespeare est un barbare, qui n'a point fait de pièce à la française ; que celui qui écrit le mieux, est l'écrivain par excellence ; et l'on ne s'entend pas plus sur le style que sur tout le reste. On regarde en pitié tout ce qui n'a pas le suffrage de la bonne compagnie : et l'on décide que l'on n'a des yeux, des oreilles, un coeur, que dans la capitale ; que tout ce qui se fait ailleurs est de très-mauvais goût. Après avoir ainsi anathématisé les jouissances des autres nations, on les plaint et l'on demande si elles ont dans leur langue *Andromaque* et *vert-vert* .

CHAPITRE 566

p138

ventes par arrêts de la cour. Encan.
la plupart de ces ventes sont simulées. Un

marchand voudra vider son magasin d' un seul coup ; son confrere établira contre lui une procédure qui aboutira à la saisie, et les effets seront vendus avec toutes les formalités requises.

Ce n' est qu' un jeu. Le marchand, maître de retirer sous main, ne laissera adjuger les effets que lorsque les acheteurs seront tombés dans le panneau. Il y aura une ligue dans l' assemblée ; on s' écrira de tous côtés, *c' est pour rien !* et le public croyant avoir grand marché, parce que c' est une vente autorisée, sera dupé dans tous ses achats. Il aura acquis tout ce qu' il y a de défectueux dans le magasin du marchand.

Ces ventes portent un grand préjudice au

p139

commerce, répandent une grande quantité de mauvais effets, et privent les bons de leur valeur réelle.

Ces ventes trop multipliées jettent dans le peuple un esprit brocanteur, qui le détermine à la ruse et à une artificieuse cupidité.

Il y a ensuite dans ces ventes une confédération secrete dont on doit perpétuellement se défier : elle s' appelle *la grafinade* . C' est une compagnie de marchands qui n' enchérissent point les uns sur les autres dans les ventes, parce que tous ceux qui sont présents à l' achat y ont part ; mais quand ils voient un particulier qui a envie d' un objet, ils en haussent le prix, et supportent la perte qui, considérable pour une seule personne, devient légère dès qu' elle se répartit sur tous les membres de la ligue.

Ces marchands égreffins se rendent donc maîtres des prix, parce qu' ils font ensorte qu' aucun acheteur n' aille au-dessus de celui qu' un membre de la *grafinade* aura offert. Quand un objet a été poussé assez haut,

p140

pour écarter du bénéfice tous ceux qui ne sont pas de la clique, alors dans une assemblée particuliere ils adjugent l' effet entr' eux. Il y a de ces ligues pour le bijou, le diamant,

l' horlogerie : elles empêchent le public de profiter du bon marché ; elles agissent sous l' oeil des magistrats instruits de ces subterfuges et qui ne peuvent rompre les complots de cette phalange armée et invincible ; car tout se passe au nom de la loi, et ce n' est que derriere le rideau que cette bande, en partageant le bénéfice, se vantera d' avoir mis en défaut la défiance du public et la vigilance de la magistrature.

Voilà pourquoi tel homme inexpérimenté s' étonne de trouver tel objet si cher dans les ventes. La *grafinade* veut qu' il n' y remette plus le pied, afin que les marchandises tombent au bas prix auquel elle prétend les acquérir. Cette conspiration contre la bourse des gens chasse de la salle des ventes un nombre infini d' acheteurs, qui aiment mieux être rançonnés par un membre de la *grafinade* ,

p141

que par la *grafinade* entiere, qui, selon l' expression populaire, a les reins forts, et jôûte de maniere à écarter les plus intrépides. Les crieuses de vieux chapeaux, les revendeuses imitent parfaitement sur ce point les lapidaires, les orfevres et les marchands de tableaux.

Nos seigneurs, sous le nom de *curieux* , sont des brocanteurs magnifiques, qui achètent sans besoin, sans passion, et seulement pour avoir de bons marchés, bijoux, chevaux, tableaux, estampes, antiques, etc. Ils font des haras ou des cabinets, qui sont bientôt des magasins. On les croiroit passionnés pour les beaux-arts ; ils aiment l' argent.

Ces vases, ces bronzes, ces chefs-d' oeuvres auxquels ils semblent tenir, et dont ils se montrent idolâtres, appartiennent à qui voudra les en débarrasser pour de l' or. La médaille la plus antique ne restera pas au médaillier. Malgré tout l' étalage du propriétaire, on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés usurpent ainsi les profits des classes

p142

commerçantes ; ils vous diront néanmoins

qu' ils n' achètent que pour les artistes, tandis
qu' ils en sont les tyrans.
Au reste, c' est aux ventes que le prix réel
des tableaux se manifeste, et qu' ils n' en imposent
plus, comme dans le salon de l' orgueilleux
possesseur. Là finit le rôle avantageux de
l' homme usurpateur et médiocre : là les prétendus
connoisseurs voient leur prononcé chimérique
réduit à zéro : là, la superbe école
françoise apprend à rabattre de sa fastueuse
présomption. Un peintre a beau s' appeler
premier peintre du roi, on donne pour dix
écus (c' est-à-dire pour la toile) une de ses
compositions de quatre pieds de hauteur.
L' huissier-priseur ne lui fait pas grace, et le
livre impitoyablement à l' acheteur, qui va
en décorer une anti-chambre enfumée, ou
une salle à manger.
Philippe, duc d' Orléans, régent du royaume,
s' amusoit à peindre ; mais la main de son
altesse, habile à mouvoir l' Europe, ne surpassoit
pas en peinture celle du plus misérable

p143

barbouilleur. Qu' est-il arrivé ? Son principal
tableau, (quoique décoré de son nom) successivement
chassé de tous les cabinets, se
trouve actuellement exposé dans un passage
public des tuileries, sollicitant en vain un
acquéreur qui lui donne un asyle. On le regarde,
on lit le nom auguste, on sourit, et
personne ne veut en donner trente-six livres.
Ce qui prouve que dans les arts qui tiennent
au génie, on ne paie point le public avec des
titres.

CHAPITRE 567

bois à brûler.

ô combien ces innombrables cheminées
exigent et consomment de bois ! On le brûle
à Paris comme on y dissipe la vie, sans y
faire trop d' attention.
La cuisine, l' anti-chambre, le salon, vingt
chambres particulières dans la même maison
dévorent le bois. On oublie tout ce qu' il en

p144

coûte pour le faire venir. Qu'importe à un homme qui a cent mille livres de rentes de brûler deux cents voies de bois inutilement ? Sait-il qu' être prodigue de ce côté-là, c' est tout comme s' il achetoit et anéantissoit l' air qu' on respire ? Il faut alors qu' un grand nombre de petits ménages se contentent de deux voies de bois ; le riche a brûlé leur portion nécessaire. Le bois a manqué tout-à-coup à Paris le premier mars 1783. On n' en avoit plus pour de l' argent. Il fallut mettre un commissaire dans les chantiers, pour empêcher les marchands de faire la loi. Les charretiers eux-mêmes exigeoient six livres pour la voiture, qu' on ne leur payoit que vingt sols la veille. Pourquoi les chantiers se sont-ils trouvés dégarnis ? L' un dit : c' est parce que le prévôt des marchands a voulu faire payer d' avance aux marchands de bois le *droit d' entrée* , qu' ils ne payoient qu' au bout de l' année ; ils se sont entendus pour ne faire venir que très-peu de bois, sûrs que la disette rendroit plus traitables ceux qui reçoivent l' impôt. D' autres

p145

disent : les grosses eaux ont empêché la provision d' arriver. Pendant ce tems-là, la marmite qui doit bouillir pour l' accouchée et pour le vieillard malade n' a plus été échauffée ; et les parisiens qui estiment que le pain, le vin et le bois descendent dans la capitale à peu près comme les rayons du soleil, ont été fort étonnés de ne plus voir ces hautes piles de bûches, géométriquement rangées, tandis que l' astre du jour n' avoit pas manqué de les éclairer. On a songé en ce moment à le moins prodiguer ; et les cuisiniers qui brûloient les grosses bûches comme des alouettes, ont reçu ordre pour la première fois de le ménager.

Quand on voit arriver ces longues masses de bois appelées *trains* , qui ont jusqu' à deux cents cinquante pieds de longueur, que conduisent seulement quatre hommes, et qu' on admire avec effroi leur adresse et leur intrépidité à l' approche des ponts, dont ils enfilent les arches, on ne songe point assez à l' inventeur ingénieux et hardi du bois flotté, à ce *Jean*

p146

Rouvet , qui imagina en 1549 le projet d' abandonner des bois coupés au courant des eaux. On le traita d' insensé avant le succès, puis on le tracassa lorsqu' il eut réussi. Ainsi le bois qui fait la soupe parisienne vient de quarante lieues sans voitures ni bateaux. Jeté dans des ruisseaux, il descend ainsi jusqu' aux rivières ; et la main industrielle compose alors ces masses longues et flottantes, dont toutes les pièces sont parfaitement liées ensemble.

Il faut un nouveau travail pour déchirer ces *trains* . Des hommes, tritons bourbeux, vivant dans l' eau jusqu' à mi-corps, et tous dégouttans d' une eau sale, portent pièce à pièce sur leur dos tout ce bois humide qui doit être brûlé l' hiver suivant.

Ce que le chauffage de la capitale coûte de peines, de soins et d' industrie, ne sauroit être compris que par ceux qui ont suivi ces travaux ; et personne ne réfléchit sur les détails immenses qui préparent cette consommation prodigieuse.

p147

Cette disette imprévue fera songer sans doute aux moyens de trouver un chauffage moins exposé aux revers. Le charbon de terre, malgré la perfection qu' on lui a donnée depuis peu, n' est encore adopté que par les ouvriers de forge.

Au reste, il n' est rien de tel qu' un accident dans une partie de l' administration, pour lui rendre aujourd' hui sa vigilance et son ressort.

Sully, dans ses *économies royales* , a prédit que toutes les denrées nécessaires à la vie hausseroient constamment de prix, et que la rareté progressive du bois à brûler en seroit la cause.

CHAPITRE 568

rue plâtrière.

Jean-Jacques Rousseau a parlé assez souvent dans ses écrits des beaux paysages

du lac de Geneve, des forêts, des lacs, des

p148

bosquets, des rochers, des montagnes dont l' aspect parloit puissamment à son ame. Son imagination ne repositoit que sur les prés, les eaux, les bois et leur solitude animée. Cependant il est venu presque sexagénaire se loger à Paris, rue *plâtrière* ; c' est-à-dire, dans la rue la plus bruyante, la plus incommode, la plus passagere et la plus infestée de mauvais lieux.

Qui l' eût dit que J J Rousseau auroit passé les dix dernieres années de sa vie dans les fanges et le tumulte de la capitale, tandis que l' auteur de la *pucelle* a vécu trente années sans y mettre le pied ?

Quoi, celui qui avoit entendu le cri des aigles planans sur les forêts de sapin, le rugissement des torrens bleuâtres, lime sourde et éternelle qui fend les rocs, creuse les vallons, nourrit les lacs et les fleuves, est venu habiter un plancher étroit, resserré, où parvenoient sans cesse à son oreille les juremens des forts de la halle, et les glapissemens des crieuses de vieux chapeaux ! Et Voltaire qui

p149

travailloit incessamment pour les petits soupés de Paris, demeuroit au pied du mont Jura. Son oeil embrassoit l' horison du lac et des montagnes, et c' étoit là qu' il s' occupoit à peindre des ridicules fugitifs et lointains, à caresser des louangeurs, à piquer quelques insectes littéraires qu' il appercevoit encore. Les petitesses de l' amour-propre le tourmentoient sans qu' il sût les domter ; tandis que J J Rousseau, au milieu d' une ville tumultueuse et féconde en scenes variées qui appelloient ses pinceaux, avoit posé cette plume immortelle, universellement admirée.

Je l' ai visité, rue *plâtrière* ; et de quelle douleur profonde ne fus-je pas pénétré, lorsque, me trouvant en face de l' auteur d' *Emile* , je vis que ce fameux écrivain étoit malade du cerveau ! Je soupirai lorsque je l' entendis me parler de ses chimériques ennemis, de la

conspiration universelle formée contre sa personne ;
et je me disois tout bas, les larmes de
compassion me roulant dans les yeux : *quoi,*
cet homme que j' ai tant admiré est un maniaque !

p150

je ne savois pas alors qu' il confirmeroit
ce premier et triste apperçu par des oeuvres
posthumes, indiscretement publiées, et
qui nuiront infailliblement à ses autres écrits.
Oui, J J Rousseau, mu par une imagination
trop ardente et plein d' un orgueil inconnu
à lui-même, s' imaginoit voir autour
de lui une ligue d' ingénieux ennemis qui
avoient déterminé les décrotteurs à lui refuser
leurs services, les mendiants à rejeter
son aumône, et les soldats invalides à ne pas
le saluer. Il croyoit fermement qu' on suivoit
tous ses pas, qu' on épioit tous ses discours,
et qu' une foule d' émissaires, sentinelles assidues,
étoient répandus dans toute l' Europe,
pour le dénigrer, tantôt dans l' esprit du roi
de Prusse, tantôt dans l' esprit de la fruitiere
sa voisine, qui ne se relâchoit du prix ordinaire
de la salade et des poires que pour l' humilier.
Tel je l' ai vu, et je dois cet hommage
à la vérité ; car son caractere est devenu
un problème ; il ne l' est pas pour moi. J J
Rousseau, dans sa vie privée, étoit attaqué

p151

d' une manie folle et d' autant plus incurable,
que son extérieur demeuroit toujours calme
et tranquille.
ô bon sens ! Bon sens ! N' es-tu pas mille
fois préférable à ce génie qui tourmente son
possesseur, et lui dérobe la vue des choses
ordinaires pour le jeter dans un monde particulier
et bizarre ?
Lorsqu' après la mort de l' auteur d' *Emile* les
comédiens françois, comme pour se venger
de son ombre, reproduisirent la mauvaise et
méchante comédie des *philosophes* , et que
l' on vit une allusion injurieuse au caractere
moral de cet écrivain dans un vil personnage
que le poète faisoit marcher à *quatre pattes* ,
un cri d' indignation générale s' éleva et proscrivit

cette scene plate et scandaleuse. Rien n' a mieux prouvé combien la mémoire du philosophe étoit en honneur, que cette justice éclatante du parterre qui redressa le poëte.

CHAPITRE 569

p152

bancs.

les bancs en pierre qui bordent les boulevards sont insalubres ; la pierre est froide, et les femmes et les jeunes filles ne peuvent guere s' y asseoir impunément. Il en résulte des accidens qui influent sur leur santé. Pourquoi tous ces bancs ne sont-ils pas de bois ?

Ce ne seroit pas une grande dépense que de les entretenir et de les renouveler.

Aux promenades publiques on voit l' empreinte de la lésinerie dans la rareté des bancs ; ceux qui restent sont mal taillés ou vermoulus : on les épargne pour favoriser le bail d' une loueuse de chaises.

Qu' arrive-t-il ? Un ouvrier convalescent, une femme nouvellement accouchée s' asseieront sur l' herbe humide ; ils voudront épargner la piece de deux sols, et cette économie leur sera dangereuse.

p153

Un intérêt vil et sordide devrait-il contrebalancer la commodité publique ? Les loueuses de chaises aident en conséquence du bail à la destruction des bancs ; et bientôt on n' en trouvera plus un seul dans les promenades qui soit bon et solide.

Ainsi ces petits privileges qui enrichissent quelques obscurs particuliers, donnent à la chose publique je ne sais quelle physionomie avare et mesquine. Jusques dans les églises il n' y a plus de bancs pour le peuple ; celui qui veut s' asseoir pour écouter le sermon doit encore payer. Ces petites remarques paroîtront superflues ; elles disent beaucoup pour prouver que la cupidité particuliere contredit à chaque pas l' intérêt général.

CHAPITRE 570

p154

dix-huit ans.

à dix-huit ans un parisien a fait ses études. Il croit tout savoir ; il ne sait rien : mais il n' est plus censé devoir rien apprendre, étant hors de la férule des régens. Nous lisons que Cicéron, César, à l' âge de vingt-cinq ans portoient encore le nom de disciples. Ils se préparoient dans de longues études aux importantes affaires du gouvernement. César et Cicéron avoient de l' esprit ; mais ils ne pensoient pas qu' il dût remplacer des connoissances, ou qu' on pût se reposer sur des subalternes pour les fonctions du ministere public ; se réserver le brillant du projet, et en dédaigner les détails utiles.

Ces anciens vouloient connoître par eux-mêmes les hommes, examiner les poids, les ressorts, les mouvemens de la machine politique. L' esprit ne devine pas tout cela ; il

p155

faut voir, calculer, peser, et c' est ce qu' ils faisoient sans rougir. De nos jours à vingt ans le fils d' un président commence à caqueter sur des matieres importantes ; les enfans des hommes en place passent d' une timidité excessive à une arrogance remarquable. On songe à faire de ces jeunes gens des orateurs, des colonels, des juges, de futurs évêques ; l' inspireur, le secretaire est déjà choisi : c' en est assez pour le succès. Si l' on osoit, on les déclareroit adjoints au ministere ; on n' use néanmoins de cette licence, qui date de notre siecle que pour quelques bureaux déjà tout montés. L' homme qui ose parler à vingt ans sera au-dessous du médiocre à trente ; c' est ce que j' ai été à portée de vérifier sur nombre de sujets. Mais les faveurs des femmes, quelques mots saisis à la volée, un peu d' imagination, donnent à la jeunesse actuelle une confiance et une témérité qui n' appartenoient pas à la génération

précédente. Les jeunes gens ont réellement trop de cet esprit fondé sur les phrases

p156

qui circulent ; il faut que leur ame d' emprunt se dissipe bientôt en frivoles bluettes ; ce babil est l' infaillible marque d' un esprit sans consistance ; ils parlent beaucoup, ils tranchent ; et chose singuliere, ils sont tous d' un sérieux qu' on pourroit appeller triste.

CHAPITRE 571

le temple.

les religieux templiers, le plus ancien de tous les ordres militaires, ont été détruits par le pape Clément V et le barbare Philippe Le Bel. Leur ancienne demeure est devenue un lieu privilégié, qui sert d' asyle aux débiteurs qui ne paient point.

C' est à qui n' acquittera pas ses dettes. L' un demande du tems, l' autre obtient un arrêt de surséance ; celui-ci un sauf-conduit. Il est des hommes habiles qui, connoissant le dédale des formes, font naître des incidens, déclinent des juridictions, croisent des oppositions.

p157

Ceux qui ne connoissent pas cette ressource, se refugient dans l' enclos du temple.

Là, l' exploit de l' huissier devient nul ; l' arrêt qui ordonne la prise de corps expire sur le seuil de la porte. Le débiteur peut entretenir ses créanciers sur ce même seuil, les saluer, leur prendre la main. S' il faisoit un pas de plus il seroit pris : on fait tout pour l' attirer au-dehors ; mais il n' a garde de tomber dans le piège.

Il paie cher une petite chambre étroite, toujours préférable à la prison. Du fond de cette retraite il arrange ses affaires ; il traite, il négocie. Si les créanciers sont intraitables, il reste dans l' asyle que lui ont ménagé les religieux templiers, qui ne s' en doutoient guere.

Il n' y a point d' inconvénient à laisser subsister ce lieu privilégié, parce que les créanciers

s'arrangent toujours beaucoup mieux
avec le débiteur présent qu'avec le débiteur
absent.
La visite des jurés des communautés n'a
plus lieu dans le temple ; toutes les professions

p158

Il y a des libéraux : en voici un exemple récent.
Un épicier ruiné ayant trouvé la recette
d'une tisane purgative et confortative, la
débite aujourd'hui dans le temple avec un
prodigieux succès. Elle fait beaucoup de bien ;
et le peuple, las du charlatanisme des médecins,
des drogues empoisonnées des apothicaires,
a trouvé dans cette tisane un remède
vraiment salutaire : du moins l'expérience
confirme chaque jour sa bonté et son utilité
générale.
Le débit de cette tisane monte jusqu'à douze
cents pintes par jour ; et comme l'efficacité d'un
remède n'est constatée que par l'expérience,
tous les raisonnements contre l'empirisme deviennent
fautifs, quand l'empirisme guérit
encore mieux que la médecine qui raisonne.
Il se pourroit faire qu'il n'y eût au fond qu'une
seule et même maladie, et qu'un seul remède
conséquemment pût détruire le germe des
maladies chroniques. La colère des *guérisseurs*
de profession contre l'épicier chez qui
tout Paris accourt, est une des choses qui
m'ont le plus réjoui.

p159

Il est bon qu'il y ait dans une grande ville
un asyle ouvert aux victimes de cette foule de
circonstances qui agitent si diversement la vie
humaine ; il est bon que les petites tyrannies
des corps qui immolent tout à leurs intérêts
particuliers disparaissent, pour laisser à l'homme
ou à l'art la liberté trop souvent ailleurs
gênée et fatiguée.
Ainsi le terrain du temple devient précieux.
On parloit d'y établir un second théâtre ; il
serviroit à donner à l'art dramatique une plus
grande étendue, et à détruire ce privilège
incroyable qui a tué Melpomène et Thalie
aux pieds de messieurs les gentilshommes ordinaires

de la chambre.

Monseigneur le duc d' Angoulême, fils de monseigneur le comte d' Artois, frere du roi, est grand-prieur du temple.

On enterre dans l' église du temple tous les commandeurs et les chevaliers de l' ordre de Malthe qui meurent à Paris.

Ainsi les chevaliers de s Jean de Jérusalem habitent la maison qu' occupoient les templiers,

p160

dont la destruction forme dans notre histoire une époque qui exerce et qui trompe notre vive curiosité.

CHAPITRE 572

habillemens.

quand je vois les bedauds, je me dis : ainsi tout le monde étoit habillé sous le regne de Charles Vi. Les capucins me rappellent la soutane qui descendoit jusqu' aux pieds avec une espece de capuchon et une queue pendante par-derriere. Nos coureurs me représentent l' habillement sous François I, un pourpoint étroit, et si étroit qu' il effarouchoit la pudeur. On ne montrait alors qu' une oreille ornée d' une perle ou d' un diamant, et l' on tenoit l' autre soigneusement cachée sous la toque.

Quand je songe qu' un chevalier françois étoit jadis un peu plus ridiculement habillé qu' un capucin, et que ce cavalier plaisoit beaucoup

p161

à l' empereur Frédéric li, je ne puis m' empêcher de rire par anticipation de nos élégans marquis ; car il faudra bien qu' ils deviennent bizarres un jour, et toutes les graces qu' ils croient placer dans leur habillement et leur coëffure seront bafouées avec un peu de tems.

Pourquoi ne rions-nous pas de l' habillement oriental qui ne change point, et pourquoi nos tailleurs sont-ils toujours à couper et à recouper différemment les étoffes ? C' est

que l'habillement oriental est fait pour la taille humaine.

C'est un grand plaisir pour un bourgeois que de pouvoir s'habiller comme un seigneur. Quand le commis s'est vêtu comme l'homme à équipage, son cœur est dans la joie. Quand le marchand a l'épée au côté, il se croit de niveau avec l'officier. *tout est confondu*, dira quelqu'un à l'œil peu exercé : *on ne connaît plus personne*. Eh non, laissez-les faire ; on distingue tous les états, quelque extérieur qu'ils prennent ; *l'air qu'on veut se donner*

p162

gâte celui qu'on a. Ceux qui ont recours aux tailleurs devraient bien méditer cette maxime ; ce qui n'est plus nous saisit d'abord l'œil ou l'oreille. Un faquin sous le plus riche habit se trahit toujours, et quelque chose en lui vous dira, *c'est un faquin*.

CHAPITRE 573

luxure, bourreau des riches.

on juge des objets, non sur leur bonté réelle, mais sur leur rareté. On dédaigne trop dans les arts les beautés simples : on veut sans cesse retoucher l'ouvrage de la nature ; de frivoles ornemens l'altèrent et la rendent méconnoissable. De là le caprice qui varie incessamment les formes. Les goûts ne sont pas satisfaits, mais amortis ; et au lieu d'une variété piquante, des bizarreries somptueuses n'amenent que le dégoût. Et voilà pourquoi tout change, les modes, les parures, les usages, l'idiôme, sans raison et à tout moment.

p163

Les hommes opulens sont bientôt réduits au malheur de ne plus rien sentir. Leurs ameublemens sont une décoration changeante, leurs habillemens une servitude journalière, leurs repas une parade ; et le luxe les tourmente, je crois, comme le besoin tourmente l'indigent. C'étoit bien la peine de lui tout sacrifier !

J' étois assis ces jours derniers à la table
d' un homme opulent. Il soupiroit. Qu' avez-vous ?
Lui dis-je. Vous n' êtes point malade ;
vous n' avez à craindre ni le présent, ni l' avenir ;
votre femme, vos enfans sont en bonne
santé ; aucun malheur ne les menace. Il ne
dit mot. Il me présenta un fruit d' une rare
beauté. Je l' ouvris ; un ver en rongeoit le
coeur. Et moi aussi, me dit-il, un ver me
ronge ; mais ce ver est invisible. Je ne pus en
savoir davantage.

Ce qui tourmente les riches à Paris, c' est
peut-être l' enchaînement de leurs folles dépenses :
ils vont toujours plus loin qu' ils ne
veulent. Le luxe a pris des formes si horriblement

p164

coûteuses, qu' il n' y a point de fortune,
pour ainsi dire, qu' il ne vienne à bout de
miner. Jamais siecle n' a été plus prodigue
que le nôtre. On consomme ses revenus entiers,
on dévore ses capitaux, on étale une
surabondance scandaleuse, on veut effacer
son voisin ; et pour se soutenir dans un état
forcé, l' on a recours à des ressources qui devraient
rendre les richesses odieuses.

Quoi ! Ne sauroit-on manger et faire bonne
chère sans avoir un service coûteux, que le
faux pas d' un laquais peut réduire en poussière ?
Faut-il que la vaisselle soit de l' orfevre
à la mode, et qu' on refonde tous les ans son
argenterie ? Faut-il un maître-d' hôtel tout
galonné, pour tenir une serviette derrière
votre fauteuil, et qui vous ruine pour bâtir
des desserts auxquels on ne touche presque
pas ? Faut-il plusieurs laquais pour être plus
mal servi que s' ils étoient réduits à un petit
nombre ? Faut-il trente chevaux pour aller
souper en ville deux fois la semaine ?
Quelle est cette extravagance de l' imagination ?

p165

Elle n' est que puérile, et c' est cependant
pour ces misères-là que se commettent
toutes les bassesses qui avilissent l' homme, et
la multitude des petits crimes qui ne laissent
pas les riches en paix avec eux-mêmes.

Sors de la tombe, sors, réveille-toi, Boileau ;
rembrunis tes couleurs, raffermis ton pinceau.
Mais laisse en paix Cotin, misérable victime,
immolée au bon goût, quelquefois à la rime.
Près des mauvaises moeurs que sont les mauvais
vers ?

Laisse là nos écrits, et combats nos travers.

Viens ; je veux à tes traits les livrer tous
ensemble :

le luxe dans lui seul ce monstre les rassemble.

Quoi ! Sur nos moeurs encor des sermons importuns,
des déclamations, de tristes lieux communs ?

Des lieux communs ! Non, non. Si je disois : Dorante
fait briller à son doigt deux mille écus de rente ;
ce commis échappé de l' ombre des bureaux,
fait courir deux valets devant ses six chevaux ;
de l' épais Dorilas, que Paris vit si mince,
le sallon coûte autant que le palais d' un prince ;
ce traitant dans un jour consume plus dix fois
qu' il ne faut pour nourrir son village six mois :

p166

voilà des lieux communs, trop communs, je l' avoue.

Mais si je dis : cet homme attendu sur la roue,
pour son faste orgueilleux courbe tout devant lui ;
ce qui perdit Fouquet, l' absoudroit aujourd' hui ;
ce vieux prélat se plaint, dans l' orgueil qui l' enivre,
qu' un million par an n' est pas trop pour bien vivre ;
cette beauté vénale, émule de Deschamps,
des débris de vingt ducs scandalise Longchamps ;
de sa vile moitié ce trafiquant infame
étaie impudemment l' or que paya sa femme :
sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux ?
Non ; grace à vos excès, mes vers seront nouveaux.
Mais n' outrons rien : je hais ceux dont le zele
extrême

donne tort au bon droit et rend faux le vrai même.

équitables censeurs, fuyons dans nos écrits

les préjugés de Sparte et ceux de Sybaris.

Sur un petit état jugeant un grand royaume,
je ne viens point loger nos princes sous le chaume,
ravaler nos Crassus aux romains du vieux tems,
des pois de Curius régaler nos traitans ;
à nos jeunes marquis, si foux de leur parure,
du vieux Cincinnatus faire endosser la bure ;
à nos galans seigneurs citer le dur Caton.

p167

Non, je serois gothique ; et le morne Barton,
fier du superbe hôtel qu' il veut que l' on admire,
à de pareils discours se pâmeroit de rire.
Il est un luxe utile et décent, j' en conviens,
permis aux grands états, aux grands noms, aux
grands biens ;
qui jusqu' au dernier rang refoulant la richesse,
fait redescendre l' or qui remonte sans cesse.
Il est un autre luxe, au vice consacré,
de l' active industrie enfant dénaturé.
L' orgueil seul éleva ce colosse fragile ;
son simulacre est d' or, et ses pieds sont d' argile.
La vanité le sert, l' orgueil à ses genoux
immole sans pitié, fils, femme, pere, époux.
Squélette décharné, son étique figure
affecte un embonpoint qui n' est que bouffissure.
Sous la pourpre brillante il cache des lambeaux,
et son trône s' élève au milieu des tombeaux.
Mais j' entends murmurer de graves politiques,
gens d' état, financiers, auteurs économiques.
De leurs discours subtils j' aime la profondeur ;
mais enfin avant tout il s' agit du bonheur.
Voyons : d' un luxe adroit les savans artifices
ont de nos jours, dit-on, varié les délices.
Malheureux qui se fie à ses prestiges vains !
De nos biens, de nos maux, les ressorts souverains,

p168

quels sont-ils ? La nature, et sur-tout l' habitude.
En vain de ton bonheur tu te fais une étude :
sous l' humble toit du sage, heureux sans tant de
soins,
le vrai plaisir se rit de tes pompeux besoins.
Dis-moi : quand l' air plus pur et la rose nouvelle
loin de nos murs fameux dans nos champs te
rappelle,
si d' un riche parterre, orné de cent couleurs,
mille vases brillans ne contiennent les fleurs,
si l' oiseau n' est captif dans de vastes treillages,
si l' eau ne rejaillit parmi des coquillages,
en retrouves-tu moins le murmure des eaux,
le doux baume des fleurs, le doux chant des
oiseaux ?
L' art se tourmente en vain ; la fraise que le verre
par de fausses chaleurs couvre au fond d' une serre,
a-t-elle plus de goût ? Faut-il que ces pois verds,
pour flatter ton palais, insultent aux hivers ?
Ce melon avancé par l' apprêt d' une couche,
d' un jus plus savoureux parfume-t-il la bouche ?
Heureuse pauvreté ! Je n' ai pas les moyens

d' altérer la nature et de gâter ses biens.
L' art te donne à grands frais d' imparfaites prémices ;
des fruits dans leurs saisons je goûte les délices.
Ces dons prématurés sont moins piquans pour toi

p169

que ceux que la nature assaisonne pour moi.
Va, rassemble ces fruits que méconnoît Pomone ;
joins l' hiver à l' été, le printemps à l' automne ;
transporte, pour languir dans l' uniformité,
la cité dans les champs, les champs dans la cité ;
qu' enfin le jour en nuit, la nuit en jour se change ;
de tous ces attentats la nature se venge,
et ne laisse en fuyant que des sens émoussés,
un cerveau vapoureux et des nerfs agacés.
Puis vante-nous le luxe et ses recherches
vaines !
Stérile en vrais plaisirs, adoucit-il nos peines ?
Charme-t-il nos douleurs ? Ce monde de valets
a-t-il du fier Chrisés chassé les maux secrets ?
D' importuns tintemens frappent-ils moins l' oreille
où pend d' un gros brillant la flottante merveille ?
Demande au vieux Narcis si sa bague une fois
calma le dur accès qui vint tordre ses doigts.
Non, dans de vains dehors le bonheur ne peut
être,
et dans l' art de jouir l' orgueil est mauvais maître.
Mais l' homme fastueux cherche-t-il à jouir ?
Prétend-il vivre ? Non, il ne veut qu' éblouir.
Dans ses discours publics il met sa jouissance.
De l' éclat ruineux de sa folle dépense,
veut-on le corriger ? Le moyen n' est pas loin ;
ordonnez seulement qu' il soit fou sans témoin.

p170

Faites qu' *incognito* sa maîtresse soit belle,
et je veux dès demain le voir époux fidelle.
Que pour son cuisinier il ne soit plus cité,
et je me fais garant de sa frugalité.
L' or, pauvre genre humain, vous fut donné, je
pense,
pour être le hochet de votre vieille enfance.
L' un, n' osant y toucher, l' enterre tristement ;
l' autre, au lieu d' en user, le jette follement.
Dis-moi, de ces deux foux lequel l' est davantage,
ou l' avare opulent qui s' en défend l' usage,
ou le sot fastueux qui, fier d' un vain fracas,

le dépense en objets dont il ne jouit pas ?
Le chef de ses concerts lui choisit sa musique,
des peintres ses tableaux, des auteurs sa critique,
un cuisinier ses mets. Jouissant par autrui,
il ne voit, ni n'entend, ni ne mange pour lui.
Heureux encor, heureux, si les airs qu'il se donne
font rire à ses dépens sans ruiner personne !
Car nous sommes bien loin de ce siècle grossier,
où l'on croyoit encor qu'acheter est payer.
Ô quels pleurs verseroit un nouvel Héraclite !
Que de bon cœur riroit un nouveau Démocrite,
s'ils voyoient chaque état d'un vain faste s'enfler,
jusqu'à l'homme opulent le pauvre se gonfler,
le seigneur aux commis disputer l'élégance,
le duc des traitans même affecter la dépense,

p171

et ceux-ci dans un wist hasarder sans effroi
plus qu'en six mois entiers ils ne valent au roi !
Toutefois dans le luxe il est un trait que j'aime,
c'est qu'au moins il nous venge, et se détruit
lui-même :
et toujours son désastre est près de ses succès ;
car dans un tems fécond en monstrueux excès,
en vain vous m'étalez des sottises vulgaires ;
vîte engloutissez-moi tout le bien de vos peres :
ou dans votre quartier obscurément fameux,
dans vos sallons bourgeois végétez donc comme
eux.
Mondor de cet avis sentit bien l'importance.
Déployant dans son faste une noble insolence,
Mondor se ruinoit avec un goût exquis.
Boucher lui vendoit cher ses élégans croquis.
Géliote chantoit dans ses fêtes superbes,
Préville et Coqueley lui jouoient des prob a l 1
Préville et Coqueley lui jouoient des proverbes.
Sa Laïs à prix d'or lui vendant son amour,
traitoit aux frais du sot et la ville et la cour.
Enfin, son bilan vint : plus d'amis ; sa maîtresse
d'avance avoit ailleurs su placer sa tendresse.
Lui, sans pain, sans asyle, et d'un fatal orgueil
en habit jadis noir portant le triste deuil,
dans quelque vieux grenier va cacher sa misere,
et pour comble de maux... il est époux et pere.
Damis vous soutiendra, qui l'eût pu soupçonner !

p172

Que pour faire fortune il faut se ruiner.
Je le veux : toutefois peut-être est-il peu sage
de risquer ce qu' on a pour avoir davantage.
Il a beau répéter, prodigue intéressé :
" le roi sait qu' aux états j' ai seul tout éclipsé.
Au dernier camp, la cour en doit être informée,
j' ai tenu table ouverte, et j' ai traité l' armée. "
le roi, la cour, malgré des services si beaux,
laissent en pleine rue arrêter ses chevaux.
Trop heureux le mortel, dont la sage balance
donne un juste équilibre à sa noble dépense,
qui sait avec l' éclat joindre l' utilité,
l' abondance au bon goût, au plaisir la santé !
Sans prodigalité comme sans avarice,
qui l' eût cru que le luxe unît ce double vice !
Tout est plein cependant d' avars fastueux.
Voyez le fier Orgon, bourgeois présomptueux.
Il pouvoit rendre heureux sa famille et lui-même ;
sa fille eût épousé le jeune amant qu' elle aime ;
un bon maître eût instruit ses enfans ; ses amis
à sa table à leur tour se seroient vus admis ;
et d' un bon vin d' aï l' influence féconde
eût fait courir les ris et la joie à la ronde.
Mais, placé par le sort près d' un riche voisin,
sur sa magnificence il veut monter son train ;
et pour l' air d' être heureux, perdant le droit de
l' être,

p173

il s' est fait indigent de peur de le paroître.
Pour son leste équipage il fondit ses contrats ;
le foin de ses chevaux est pris sur ses repas.
En faveur des rubis, dont sa femme étincelle,
hier chez l' usurier on porta la vaisselle.
Son cocher coûte cher. En revanche à son fils
il achete au hasard un pédant à bas prix.
Et le cruel enfin condamne dans sa rage
sa fille au célibat, et sa femme au veuvage.
Eh, mon ami, crois-moi, ton éclat fait pitié :
le bonheur suit souvent un bon bourgeois à pié ;
et ton char fastueux promene la misere.
" en effet, me répond ce gros millionnaire ;
ce discours que j' approuve est bon pour un
faquin,
dont l' aisance éphémère expirera demain.
Avoir du goût chez lui seroit une insolence ;
mais moi, chargé du poids d' une fortune immense,
je dois m' en délivrer avec le noble éclat
que demande mon nom, qu' impose mon état. "
quoi, ton or t' importune ? ô richesse imprudente !
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente,

ces enfans dans leur fleur desséchés par la faim,
et ces filles sans dot et ces vieillards sans pain ?
Ton or te pese, ingrat ! Connois la bienfaisance ;
sois pour les malheureux une autre providence.

p174

Aux mains de ton pasteur cours déposer le prix
des magots qu' attendoit le boudoir de Laïs.
Dote les hôpitaux : qu' une aumône secrete
surprenne l' indigent au fond de sa retraite.
Du moins si tes bienfaits n' osent rester obscurs,
encourage nos arts et décore nos murs.
La peinture à tes soins remet ce jeune élève ;
ce chef-d' oeuvre important demande qu' on l' acheve.
Ce monument gothique offense tes regards...
mais que parlé-je ici de chefs-d' oeuvres et d' arts ?
Vois-tu près de tes parcs, sous ton château superbe,
ces spectres affamés qui se disputent l' herbe ?
Vois-tu tous ces vassaux, filles, femmes, enfans,
de ton domaine ingrat abandonner les champs ?
Sois homme. Par tes dons retiens ce peuple utile ;
laisse-lui quelqu' épi du champ qu' il rend fertile ;
et que ses humbles toits réparés à tes frais,
pardonnent à l' orgueil de tes riches palais.
(*anonyme.*)

Apicius ne pouvoit nommer tous les animaux
qui couvroient sa table, rassemblés des
quatre coins de l' univers. C' étoit son esclave
qui goûtoit le morceau que la perte d' appétit
l' empêchoit de savourer. Il fut obligé de
s' empoisonner ; car en revisant ses comptes, il

p175

trouva qu' il n' avoit plus que soixante mille
écus pour vivre : il craignit de mourir de faim.

CHAPITRE 574

plume de commis.

comptez, si vous le pouvez, toutes ces
plumes machinales qui arment la main de ces
commis, dressant de toutes parts comptes,
quittances, bordereaux. Sur combien de registres
un pauvre écu ne doit-il pas être couché
avant de parvenir à sa destination ! Que
de bureaux peuplés de scribes qui rongent ce

pauvre écu pendant qu' il circule ! Quelle race innombrable de tailleurs de plumes, chiffrant, calculant, faisant de la ronde et de la bâtarde ! Quand il s' agiroit de ressusciter toutes les sciences humaines, lors de la destruction de toutes nos bibliothèques, on ne feroit pas couler plus d' encre, on n' emploieroit pas plus de papier. Comptez ensuite les commis

p176

des fermiers-généraux, des sous-fermiers, des régisseurs, des administrateurs, des receveurs-généraux et des receveurs des tailles ! Que de plumes occupées à griffonner sur les droits des domaines, gabelles, tabacs, aides, entrées, sorties, péages, papier marqué, contrôles, centiemes deniers, insinuations, ensaisinemens, échanges, lods et ventes, marc d' or et d' argent, marque des cuirs ! Joignez-y enfin les *dix sols pour livre* , que les traitans appellent si ingénieusement *la rocambole* .

Ajoutez les commis des administrateurs ou régisseurs des postes, des loteries, des messageries, des rentes ; vous verrez un tiers de la ville qui verse l' encre sur le papier sous le drapeau de la maltôte.

Quand je vois ces registres qui égalent en grosseur les volumes de l' encyclopédie, et qui ne renferment que des noms et des chiffres, il me prend un frémissement comme si j' étois condamné à parachever la triste besogne. Que de gens, me dis-je, à qui il est fort

p177

indifférent de faire un *bordereau* , et qui sont inhabiles à sentir l' ennui attaché aux arides calculs ! Quelles têtes fortes et privilégiées que celles qui, tel que le balancier d' une horloge, font tous les jours exactement ce qu' elles ont fait la veille ! L' emploi des procureurs, des notaires, des greffiers, me paroît amusant, en comparaison de la fonction sédentaire qui barbouille gravement et tranquillement les pages d' un énorme registre.

Le moindre de ces commis a six cents livres. Il a le canif en poche, l' épée au côté ;

il sait un peu d'arithmétique : voilà sa science,
voilà son gagne-pain. Ô frere du fils de
Vaucanson, dis-moi ce que devient tout ce
papier barbouillé ! On le garde, on l'entasse,
on en fait des piles. Bien !

S' il arrivoit un jour un bouleversement
dans la partie du globe que nous habitons, et
que dans les débris de nos villes ensevelies
un peuple nouveau, cherchant des monumens
de ce que nous avons été, trouvât un gros
registre des *rentes sur l' hôtel-de-ville* , au lieu

p178

d' un volume du dictionnaire des arts, comme
le savant scrutateur seroit déçu ! Comme il
gémiroit d' avoir su lire la quittance d' un tontinier,
au lieu de l' art du fondeur ! Brûlons,
de grace, ce fatras pour l' intérêt de la pauvre
postérité qui pourroit se méprendre. Ainsi,
après bien des peines pour déchiffrer les manuscrits
trouvés dans *herculanum* , il n' en est
ressuscité que quelques fragmens d' un misérable
scholiaste sur la rhétorique.

Qui l' eût dit à l' empereur Charlemagne ?

Qui l' eût dit à celui de nos rois qui trempoit
son gantelet dans un pot d' encre et appliquoit
ainsi sa signature de toute sa main royale,
qu' on auroit un jour un régiment de griffonneurs
qui immortaliseroient un paiement de
douze sols, qui constateroient l' entrée d' un
lapin, et qui, à l' apparition d' une bouteille
de vin, signeroient le reçu du droit royal avec
la date du lieu, du jour, et le paraphe ?

Il n' y a point de coup-d' oeil comme celui
que jette un financier sur un commis de ses
bureaux. Le président ne regarde pas ainsi

p179

le procureur, ni le prélat le porte-verge. Et
pourquoi le financier regarde-t-il ainsi un
commis ? Par l' idée que la distance qu' il y a
de ce serviteur à lui, n' est pas déjà si grande
que le hasard ne puisse la lui faire franchir.
Que je voudrois être peintre pour rendre
le coup-d' oeil que jette un supérieur en traversant
ses bureaux ! Non, le dernier commis
n' a pas eu l' honneur d' être éclairé du rayon

de sa vue. Sa marche hautaine, sa tête en-arrière semblent dire à tous ces subalternes : *je vous nourris ; mais je ne vous aperçois pas .*

CHAPITRE 575

séminaire.

ce mot formé du substantif latin qui signifie *semence* , annonce assez l'allusion au mot *séminaire* .

Là est donc la semence de tous les théologiens qui se répandront sur le globe pour ergoter.

En attendant, ils jeûnent et s'ennuient.

p180

Dans l'âge des passions ils s'occupent de thèses sorbonniques ; ils ont renoncé à leur sexe pour l'appât d'une place qui les nourrira sans le travail des mains ; mais trop peu nourris, ils cherchent dans des petits-soupers clandestins, une restauration que ne leur offre pas la rigoureuse frugalité de la table du réfectoire.

D'un côté un violent appétit, de l'autre une abstinence forcée les obligent d'appeler des mets auxiliaires. Ils se livrent en tremblant à ces agapes furtives qui consistent à boire quelques bouteilles de mauvais vin, et à manger quelques gâteaux qu'un sommelier complice a introduits malgré la règle : ce qui cause un bouleversement total lorsque le supérieur en est instruit.

Il ne manque pas d'appeler ces goûtes des symptômes d'irrégion et d'incrédulité ; et il met sur le compte des *livres philosophiques* l'amour des pâtisseries et des liqueurs. Sans ces maudits livres on chériorait les plats de la maison, et ils suffiroient à des estomacs dociles, qui n'auroient pas songé, dans leur

p181

rebellion, à la nourriture des gens du monde. Ces séminaristes reclus au moment où la puberté jette dans le cœur de l'homme ses plus vives étincelles, n'ont pour recours que des questions théologiques. Quand quelques livres

défundus y pénètrent, la base de ces fameuses thèses chancelle, et les séminaristes n'ont plus la conviction des vérités dont ils étoient imbus. Le troupeau en général est stupide, parce qu'il est composé d'une espèce de paysans qui n'ont reçu qu'une éducation collégiale, et qui accourent des campagnes s'enfermer dans ces demeures, pour aller ensuite se faire sous-diacres, et passer de là à quelque emploi de porte-faix ecclésiastique. Ces épreuves sacerdotales n'embellissent pas leur physionomie. Quand on rencontre le noir troupeau, l'on voit dix visages grossiers et laids pour une figure agréable. Cela doit frapper dans des hommes qui n'ont pas vingt-cinq ans. La laideur est plus caractérisée chez les séminaristes que dans tout autre assemblage d'hommes.

p182

La moindre suspicion défavorable à la piété vous fait taxer d'*encyclopédiste* ; le nom de *socinien* fait trembler les voûtes du séminaire. Il ne faudroit qu'un tome des oeuvres de J J Rousseau pour souiller la maison et faire accuser son possesseur d'avoir porté la gangrene du libertinage dans tous les coeurs. Tous ces prêtres futurs logent dans leur tête les mots qui obscurciront leur entendement et les feront déraisonner le reste de leur vie. Mais tel jeune prêtre qu'on a disposé à des idées intolérantes, quand il a obtenu une cure à la campagne, au milieu de l'innocence et de la tranquillité des champs, environné de travaux rustiques, conçoit tout-à-coup le vuide des questions oiseuses, s'occupe d'objets champêtres, sourit à la nature, fait le bien, abandonne au milieu des plaines riantes et cultivées ce fatras indigeste qui surchargeoit son entendement dans ces solitudes où l'imagination échauffée se repaît d'idées creuses. Il est à remarquer que le corps le plus utile, les curés de campagne, ont passé par les séminaires :

p183

mais ils n'ont fait qu'y passer ; et je parle ici de ceux qui s'imbibent d'idées théologiques.

Je ne leverai point le voile qui couvre
quelques déréglemens presque inévitables dans
ces maisons où l' on entasse à côté l' un de l' autre
des jeunes gens dans un âge où l' imagination
oisive a le plus d' activité, où les passions
encore sans objets ne peuvent que s' égarer.
Les princes jadis se sont disputés à qui établiroit
des séminaires ; et l' on a imprimé du
séminaire de saint-Sulpice, *qu' il étoit plutôt*
l' ouvrage de Dieu que celui des hommes .

CHAPITRE 576

saisies.

rien de plus fréquent et rien qui déshonore
plus notre législation. On voit souvent
un commissaire avec des huissiers, courant
après un vendeur de hardes, ou après un petit
quinquailier qui promene une boutique portative.
Les communautés se font des niches perpétuelles :

p184

ce qui engendre des procès interminables,
que les avocats et procureurs choisissent
de préférence.
Les communautés n' ont plus, il est vrai,
de ces repas prolongés, où syndics, jurés et
maîtres s' enivroient de concert ; mais on n' a
point renoncé au plaisir des saisies.
On dépouille publiquement une femme qui
porte sur son dos et sur sa tête une quarantaine
de paires de culottes. On saisit ses nippes
au nom de la majestueuse communauté des frippiers ;
on enleve le misérable étalage d' un vendeur
de boucles, parce qu' il a offensé les droits
imprescriptibles de quinquailleurs privilégiés ;
on arrête un homme en veste qui porte quelque
chose enveloppé sous son manteau. Que
saisit-on ? Des souliers neufs, que le malheureux
avoit cachés dans un torchon. Les souliers
sont enlevés par ordonnance, cette vente
frauduleuse devenant attentatoire à la cordonnerie
parisienne.
Que ne saisit-on pas aux barrières, aux
douanes ! Que de droits sur toutes les balles

p185

et ballots du commerce ! On ne sait où commence,
où finit le chapitre des prohibitions.

Il faudrait avoir passé sa vie à étudier le code
ténébreux que les intéressés amplifient et
interprètent à leur guise.

Mais le triomphe de la rapine s'exerce aujourd'hui
sur la librairie. Une cupidité subalterne
a calculé qu'il lui seroit avantageux de
s'emparer, sans mot dire, de tous les livres
étrangers. Alors tous les ballots qui renferment
la pensée humaine, ont été confisqués.

C'est à qui se disputera la propriété des typographes
qui travaillent hors du royaume.

Je ne parle pas de ces livres scandaleux ou
satyriques que tout gouvernement a droit de
supprimer. Je parle d'ouvrages honnêtes,
utiles, avoués, réclamés par leurs auteurs.

Tandis que les éléments qui composent le matériel
du livre viennent de la France, ont
mis en jeu ses manufactures, ont servi son
commerce et vont contribuer encore à la
circulation intérieure, un brigandage secret
saisira ces marchandises sans aucune formalité

p186

légale. On crevera les ballots ; un mouchard
adroit y glissera subtilement l'exemplaire
d'une brochure prohibée. Ce lâche artifice deviendra
le prétexte de la saisie, ou plutôt de
ce vol honteux. Le mouchard ira s'applaudir
du triomphe, avec les commettans qui s'empresseront
à partager les dépouilles du typographe
étranger.

Les hommes en place ignorent sans doute
que ces infamies s'opèrent sous leurs noms ;
que leurs créatures ont fondé un revenu annuel
sur ces exactions. Mais ces mêmes livres
que la ligue secrète des brigands a fait
mettre de côté, sont bientôt retirés par eux,
vendus, distribués. C'étoit d'abord, à les entendre,
un poison infernal qui alloit s'exhaler
de ces ballots et pestiférer la ville entière.
Quand le prétendu poison a passé par leurs
mains, il a perdu toute sa malignité ; on
peut en amuser le peuple, c'est-à-dire, faire
entrer dans leurs poches tout le bénéfice des
saisies.

Le goût de la lecture est donc assujéti à

p187

un impôt tacite, qui, n' étant ni déclaré ni fixe, redouble l' appétit de ceux à qui le produit en est confié. Ils commencent par tout prendre, les écrits raisonnables et ceux qui sont marqués au coin d' une licence effrénée, sottise et génie, éloquence et galimatias : rien n' est exempt de leurs mains avides.

Ces glorieuses conquêtes faites sur la librairie étrangère composent des masses énormes.

Et que fera-t-on de tout ce papier noirci ? Le typographe absent est ruiné ; mais le livre n' est pas détruit.

Il est des saisies qui deviennent légitimes, quand elles tombent sur des libelles ou sur des écrits contre la morale. Mais faudrait-il envelopper dans la même proscription la sagesse et le cynisme, l' écrit instructif et la satire impudente ?

Les livres qui ont cet odieux caractère, on fait bien de les mettre au *pilon* , c' est-à-dire, de les broyer sous une machine faite exprès, et qui métamorphose ces pages scandaleuses en cartons utiles. Ils forment les

p188

tabatières que chacun porte en poche. L' ouvrage impie et obscène, mis en pâte et vernissé, est dans la main du prélat ; il joue et badine avec l' objet de ses anciens anathèmes ; il prend du tabac dans ce qui composoit jadis *le portier des chartreux* . Ainsi tout change et s' épure ; et pourquoi l' ame de l' auteur, dans une autre planète, ne secoueroit-elle pas la fange où elle s' étoit plongée ?

CHAPITRE 577

hôtel des enfans-trouvés.

on n' entre point dans l' hôpital des enfans-trouvés sans ressentir une profonde émotion.

Dans une grande salle sont plus de deux cents enfans nouveaux-nés, couchés dans de petits berceaux rangés sur deux files. Ces petites créatures innocentes, que la honte, la misère ou l' insensibilité ont conduites dans ce lieu de miséricorde, sont abandonnées de leurs parens.

La charité va leur donner la première goutte de lait, et ils périroient sans la main

p189

qui les a recueillis. Est-il au monde un spectacle plus touchant !

à qui appartiennent ces enfans ? Le prince et le savetier, l' homme de génie et l' imbécille ont pu également les procréer. Là, à côté d' un enfant de J J Rousseau, dort peut-être celui de Cartouche ! Dans cette crèche où tous ces berceaux sont placés, le sang le plus noble est confondu avec le plus abject. Que d' idées cette vue fait naître !

Séparés à jamais du sein maternel, privés des tendres caresses, des soins vigilans d' une mere, ils ne recevront point d' elle ces premières instructions qui se gravent dans l' ame en traits ineffaçables. Ils ne prononceront pas même ce nom sacré. Quand le destin leur souriroit un jour, quand la fortune les combleroit de ses dons, jamais ils n' embrasseront les genoux d' un pere. La maison paternelle, asyle du bonheur domestique ; le devoir filial, si consolant à remplir ; tous ces liens si doux, qui nous attachent à la société dès notre naissance et nous disposent

p190

aux vertus, n' existent point pour eux. La société injuste les flétrit du nom de bâtards ; et pourtant qu' ont de commun ces enfans innocens avec le dérèglement de ceux qui leur ont donné la vie ?

Huit mille enfans sont déposés chaque année dans cette maison. On les reçoit à toute heure, sans s' informer d' où ils viennent ; et le lendemain ils sont emmenés à la campagne par des nourrices mercenaires, qui en prennent deux à la fois. Il en meurt à peu près la moitié dans les deux premières années. Toutes ces foibles créatures, marquées en naissant du sceau de l' indigence, enveloppées de langes que la pitié a découpées d' un ciseau économe, sont destinées à une vie laborieuse et pénible. La charité active qui pourvoit à leur subsistance est encore impuissante ; le

grand nombre épuise ses ressources. Quoiqu' abondantes, elles deviennent insuffisantes.

Pauvre enfant ! Ce qui rend ton sort plus à plaindre, n' est point les travaux, la maladie, ni la mort ; la mort dans ton premier âge te

p191

seroit favorable. Mais pourras-tu échapper au danger d' une éducation négligée ? Tu n' auras pas dans ton enfance les leçons d' un pere dont la voix auroit fait germer les vertus dans ton ame. Eh, qui ne retient pas les leçons d' un pere ! Et ton ame dégradée par le malheur suivra peut-être l' abandon où tu es tombé. Quelquefois de jeunes amans, près de devenir époux, vont ensemble tenir un de ces enfans sur les fonts de baptême, *brûlant au fond de leurs cœurs*, comme dit Rousseau, *d' en donner autant à faire à d' autres* . Cette cérémonie est pour eux d' un heureux augure, et la relation qu' ils contractent leur devient chere. L' hôtel-dieu se trouve en face de l' hôpital des enfans-trouvés : comme si l' on eût voulu montrer que ces malheureux enfans n' avoient qu' un pas à faire pour y entrer. L' imagination alors les voit croître et grandir, mais pour supporter pendant toute leur vie les rudes travaux qu' impose une société nombreuse. Elle les voit ensuite traverser la rue, et après avoir reçu là un berceau des mains de la charité,

p192

aller chercher à deux pas le grabat qu' elle leur accorde encore pour y expirer. Non, je ne puis exprimer le sentiment pénible qui me saisit lorsque j' envisage ces bâtimens vis-à-vis l' un de l' autre. Pressé entre ces deux édifices, j' apperçois alors avec effroi tous les malheurs réservés à l' espece humaine. En traversant ces salles où dorment dans la *crèche* tous ces enfans qui ne sentent pas encore leur infortune, en contemplant leur physionomie douce, gracieuse et touchante, une idée m' a frappé. Qu' il me soit permis de la proposer aux princes, aux grands, aux riches, à tous ceux enfin qui possèdent un superflu

considérable.

On a des manies puérides, vétilleuses,
vicieuses ; et l' on n' en a point de vertueuses.
Que d' argent pour des tableaux, des médailles,
des bronzes, des fleurs, des coquilles,
des oiseaux ! Comment ne se trouve-t-il point
un amateur de l' enfance, de cet âge riant,
aimable, qui fasse élever sous ses yeux des

p193

enfans abandonnés qu' il adopteroit ? Tel homme
a trente chevaux dans son écurie, qui
pourroit, s' il en retranchoit six, voir croître
autour de lui six enfans dont il seroit le
bienfaiteur. Quelle fête pour un coeur sensible !
Quoi ! Parmi tant d' hommes opulens, aucun
n' a dit : j' élèverai de ces enfans qui n' ont
point de parens ; je les adopterai. Vingt jolis
garçons m' appelleront un jour leur pere : j' en
ferai des citoyens ; un seul qui parviendra à
la perfection d' un art quelconque, me récompensera
de tous mes travaux.

Les passions ardentes, contrariées par les
institutions sociales, ont peuplé ce séjour. " ces
enfans, (dit Shakespeare... etc. "

p194

parmi tant d' individus, que de talens divers
à cultiver ! Que d' ames fortes à diriger
au bien ! Il ne faudroit qu' un coeur pour payer
vingt années de soins ; il ne faudroit qu' un
homme de génie pour dédommager des frais
d' éducation.

Il est bien étonnant que l' adoption connue
chez les romains, révérée par les sauvages,
ne soit pas en usage parmi nous. La
foule des nécessiteux augmentant chaque jour
en proportion du nombre des riches, une
loi qui établiroit l' adoption seroit sans doute
une des plus utiles qu' on pût faire aujourd' hui
en France. Le pere adoptif auroit tous les
privileges de la paternité sans en avoir les
chagrins ; il ouvriroit son ame à l' ame qu' il
trouveroit sensible et reconnoissante ; et celui
qui montreroit des inclinations vicieuses ne
seroit plus son fils. L' enfant adopté perdroit
totalement le nom de son pere et toute relation

avec la source dont il sort.
Qui sait si l' histoire naturelle ne s' éclairciroit
pas encore par cette loi bienfaisante ? Si

p195

l' homme n' est pas mieux connu, c' est que l' on
n' a pas encore tenté les expériences suivies,
qui tourneroient au profit des générations
à venir. Qui sait si, en élevant de la même
maniere vingt garçons nés le même jour et
dans le même endroit, on ne parviendroit
pas à quelque découverte neuve et importante ?
Et comme l' on distingue les vins généreux
et les fruits savoureux de telle année,
si l' on n' appercevroit pas de même des générations
d' hommes plus actifs, plus éclairés,
plus vigoureux les uns que les autres ?
J' ai eu occasion de remarquer que presque
tous les hommes nés en 1742 avoient
une teinte marquée de génie et de folie, mais
où la folie dominoit, tandis que les années
antérieures et subséquentes offroient des hommes
d' un sens plus rassis.
Je laisse à l' imagination le soin de développer
ce que ce projet a de fécond ; je ne
fais que l' indiquer, mais si je ne me trompe,
j' apperçois dans cette loi une foule d' avantages
pour la politique, la morale et l' histoire

p196

naturelle, qui doit servir plus que jamais à
nous éclairer sur toutes les étranges modifications
de la curieuse espece humaine.

CHAPITRE 578

cabale.

quand les auteurs tombent, ils se plaignent
de la cabale ; mais quand ils réussissent,
c' est à leur propre mérite qu' ils attribuent le
succès dans toute son étendue.

Autrefois il y avoit des cabales contre la
piece : aujourd' hui il y en a pour. Si l' on est
sifflé à la premiere représentation, on se releve
à la seconde. L' arrêt du parterre inflexible
est cassé deux jours après par un parterre

bénévole, qui met une espece de gloire à ressusciter l' auteur.

La farce du *barbier de Séville* tombe à plat à la premiere représentation. On juge la piece détestable ; l' auteur en appelle, le public revient, et la piece est jouée trente fois de suite.

p197

Le cabaleur en chef, qui jadis ameutoit tout un parterre, n' existe plus. Ce rôle singulier, et que j' ai vu dans ma jeunesse, s' est effacé et ne figure plus dans nos spectacles. Il se forme bien quelques petits pelotons d' auteurs infortunés et envieux ; mais tous les accès de la jalousie ne font plus rien contre une piece qui recele de vraies beautés. Il y a trois sortes de parterres ; celui des gens de lettres, qui ordinairement est trop sévere ; celui des gens du monde, qui n' a pas assez de sensibilité : c' est la troisieme portion du public qui sait apprécier l' auteur et le récompenser de ses efforts. Les auteurs de profession sont de mauvais juges, parce que leur maniere propre est trop inhérente à leur poétique. Ils veulent la perfection dans autrui, et ne la recherchent pas pour eux-mêmes. L' histoire du parterre pourroit fournir une foule d' anecdotes curieuses, qui déceleroient le tour d' esprit de la nation. Peu de pieces bonnes ou mauvaises, qui n' aient produit un bon mot, quelquefois plus

p198

fin et plus profond que l' ouvrage qui y avoit donné lieu. De tout tems le parterre a été le siege des brigues et des partis les plus échauffés. On s' est disputé aussi vivement pour et contre la structure de quelques hémistiches, que pour l' exportation des grains et la guerre d' Amérique. Ces véhémentes discussions paroissent toujours incroyables à quelques hommes de sens, qui d' ailleurs aiment les vers et le théâtre. L' orgueil des auditeurs a toujours été aux prises avec la vanité de l' auteur. De ce conflit il en est résulté des scenes très-plaisantes,

où le coeur humain ne s' est pas moins développé et montré nu, que dans les révolutions les plus sérieuses.

Le public veut que l' auteur soit modeste.

Le plus habile est donc celui qui sait déguiser son amour-propre, et qui semble prêt à l' immoler devant son arrêt : alors sa déférence lui ménage le succès. Le public aime à commencer la réputation d' un auteur ; et puis quand elle est généralement établie, il se plaît à en

p199

retrancher. Il ne veut pas que l' arbre s' élève trop haut, ni qu' il pousse ses branches en toute liberté ; il se réserve le droit du ciseau.

Quand un auteur voit jouer sa piece, tout au milieu de ses craintes, de ses alarmes, de ses frissons, il établit en lui-même un petit dialogue avec l' assemblée redoutable qui le juge. Ce moment inspirateur lui fait naître de singulieres idées ; mais il ne les produit point au-dehors : c' est là son secret.

Je crois que la partie qui gouverne dans un état, fait aussi ses petites réflexions mentales, et sourit en secret plus d' une fois ; car on ne sauroit dominer le troupeau de l' espece humaine, en quelque genre que ce soit, sans être tenté d' en rire : c' est un mouvement involontaire.

Auteurs et rois, vos idées particulieres sont plus rapprochées que vous ne pensez ; et votre coup-d' oeil sur la masse des spectateurs, au moment où ils prononcent sur vous, a, si je ne me trompe, plus d' un rapport. Pourquoi ne conversez-vous pas plus fréquemment

p200

ensemble ? Vous pourriez vous communiquer des aperçus délicats, qui aideroient à savoir manier légèrement la bride insensible qui mene le coursier ombrageux, mais docile ; car, pour en imposer à un parterre tumultueux et à une nation en effervescence, les moyens, du moins je l' imagine ainsi, sont à peu près les mêmes.

Que de rois sifflés sur le grand théâtre, qui, avec des riens, auroient pu se faire applaudir

à toute outrance !

CHAPITRE 579

lorgnettes.

il y a des grimaces de mode. De là les lorgnettes encadrées dans le chapeau, dans l'éventail, et qu'on braque à tout propos. D'excellens yeux dissimulent leur perfection pour user d'un instrument inutile, et qui n'annonce le plus souvent que l'affectation. N'en est-ce pas une que celle qui met dans la main de

p201

la beauté ce verre qui intercepte le rayon du miroir de l'ame, du foyer de l'amour, et qui lui enleve ce trait si délicat, si tendre, que l'art et le caprice gâtent et défigurent ? Que devient l'expression de cet organe éloquent, lorsqu'on ne peut l'apercevoir qu'à travers un crystal qui le fatigue ? Que l'homme du jour craigne de montrer son ame toute entiere ; que, sachant qu'elle se refugie dans les regards, il en voile le mouvement expressif ; que cette formule, favorisant son orgueil, le dispense de saluer, l'enleve aux rites officieux d'une politesse fatigante : je vois qu'il veut passer au milieu de la foule sans y reconnoître personne. Mais pourquoi cette affectation perpétuelle dans nos promenades et nos spectacles ? Est-ce parce que nos fats modernes ont entendu dire que les vues miopes appartiennent aux gens doués d'un entendement fin ? Tandis que la lorgnette est dans la main de la hauteur et du dédain, la coquetterie

p202

donne aux yeux de nos jolies femmes des mouvemens presque convulsifs, qui déparent les plus beaux visages. Ici, c'est une prunelle vive et active qui fait ouvertement la guerre ; mais l'envie de blesser les coeurs est trop fortement caractérisée, et elle n'en atteint aucun. Là, c'est un regard languissant et étudié, qui se

porte avec nonchalance à gauche et à droite ; elle croit se donner ainsi l' air du sentiment, et l' on ne montre que le mensonge dans cet organe de la pensée.

On aperçoit dans la même loge les deux extrêmes, l' air distrait et l' air agaçant, qui ont le même but. Je ne parle point de l' effronterie immobile de certains regards qui appartiennent à des femmes agueries ; je parle de cette affectation de promener incessamment ses yeux, comme si la curiosité étoit toujours dans le même degré d' activité, et de détruire, par une pétulance bizarre ou une langueur mensongere, cette expression naturelle que l' ame donne. La manie de lorgner

p203

fait grand tort à de très-beaux yeux ; et les femmes, quelle que soit la foiblesse de leur vue, devraient plutôt renoncer à voir l' objet lointain, que de défigurer ainsi le trait du regard pour ceux qui les environnent.

CHAPITRE 580

philosophie.

il eût été peut-être à désirer que l' idée de la *double doctrine* , que les anciens philosophes enseignoient suivant qu' ils croyoient devoir s' ouvrir ou ne pas s' ouvrir sur leurs propres idées, fût tombée dans la tête des premiers écrivains de la nation. Ils n' auroient pas exposé la philosophie aux furieuses et outrageantes déclamations des sots, des ignorans, des méchans ; ils n' auroient pas encouru la haine et la vengeance des prêtres et des souverains. L' usage d' une double doctrine auroit satisfait les génies élevés et les esprits vulgaires. Le bien public, ou ce qui le représente, le repos

p204

public, exige quelquefois que l' on cache certaines vérités. Quand elles tombent sans préparation au milieu d' un peuple, elles causent une explosion qui ne tourne pas au profit de la vérité, et ne fait qu' irriter les nombreux

ennemis de toute lumière. D'ailleurs chacun se croit appelé à juger et à prononcer sur ces graves et importantes matières ; il en résulte une confusion et une discordance qui ne produisent que du bruit ; les sciences livrées indiscretement à tous les esprits perdent de leur majesté ; elles se dégradent sous des mains téméraires, folles ou basses, qui les défigurent ou les vendent au pouvoir.

Le but de la *double doctrine* n'étoit pas un artifice pour conserver la réputation des sciences et de ceux qui les cultivoient ; mais une précaution sage pour empêcher les esprits esclaves de toucher aux vérités politiques et morales, dont la discussion ne convient qu'aux âmes généreuses, parce que les âmes timides les abaissent à leur niveau, tandis que les esprits violents déplacent au lieu d'arranger.

p205

Un naturel pervers et corrompu décompose la signification précise des mots, et loge les idées les plus fausses dans les termes les plus sacrés. La multitude ne sait plus à qui elle doit demander l'instruction ; et des nuages pâles, formés par les passions les plus contraires à la recherche de la vérité, obscurcissent les notions morales qui méritent le plus de respect. Ces réflexions sont superflues, on le sait ; la découverte de l'imprimerie a fait déborder le fleuve des sciences : mais on ne peut s'empêcher de réfléchir à la *double doctrine* des anciens, lorsqu'on lit ces brochures licencieuses ou frénétiques, où l'on touche étourdiment à tous les objets, où les expressions sont dénaturées de leur véritable sens, où les mots qui réveillent l'attendrissement du sage sont profanés, où l'on ne sait plus si c'est la folie ou la perversité qui a pris la plume.

Ce paragraphe demanderoit un certain développement : ce sera pour un autre ouvrage ; il n'est applicable ici qu'à quelques livres qui ont affligé les hommes de bien, et dont il

p206

faudroit combattre les principes sans en indiquer les auteurs ; car on voudroit ménager

ceux-ci, en sévissant contre leurs dangereuses idées.

CHAPITRE 581

point central.

après avoir considéré les différentes parties qui forment la police de la capitale, on apperçoit encore tous les rayons qui s' échappent du centre à la circonférence. Combien de ramifications sortent du même tronc ! Comme les branches s' étendent au loin ! Quelle impulsion cette ville ne donne-t-elle pas à d' autres villes voisines ?

La police de Paris a une correspondance étroite avec la police de Versailles, de Saint-Germain-En-Laye ; et s' étendant plus loin, avec celles de Lyon et des autres villes provinciales : car on sent bien qu' elle seroit imparfaite, si elle ne pouvoit suivre le perturbateur

p207

de l' ordre public, et si la distance de quelques lieues le mettoit à l' abri des recherches. La correspondance de la police parisienne ne se borne donc pas à son enceinte ; elle regne plus loin, elle va jusqu' à Bruxelles ; et c' est dans les villes où la langue imprudente ou téméraire croiroit pouvoir se donner le plus de licence, que l' administration vigilante épie les discours et surveille ceux qui établiroient leur audace sur le degré d' éloignement.

Ainsi la police de Paris, après avoir embrassé la France, pénètre encore en Suisse, en Hollande, en Allemagne ; et quand il en est besoin, l' oeil est ouvert de toutes parts sur ce qui peut intéresser le gouvernement. Quand il veut être instruit, il l' est à coup sûr ; quand il veut frapper sérieusement, il est rare qu' il manque son coup.

On comprend que la machine ne seroit pas entiere, et que son jeu manqueroit l' effet désiré, si elle n' embrassoit pas une certaine étendue. Il n' en coûte guere plus pour donner au

p208

levier la longueur nécessaire. Que l'espion soit soudoyé à Paris, ou à cent lieues, la dépense est la même, et l'utilité devient plus grande.

Il est en politique des nuances si fines, que la police de Versailles, par exemple, n'est plus celle de Paris. Elle a une autre forme, une autre marche, un autre caractère ; il faut qu'elle compose incessamment avec des hommes attachés à la cour, et l'on conçoit au premier coup-d'oeil qu'elle doit suivre un autre régime.

Ce qui est indifférent à Paris ne le seroit pas toujours à Versailles ; et la sévérité dont on use dans la capitale contre quelques désordres, échoueroit auprès de la maison du roi et des nobles gardiens du trône.

Ces observations fondées sur l'expérience admettent donc des différences essentielles dans les branches de la police ; il faut changer de poids et de mesure, selon les tems, les lieux, les personnes et les circonstances. Il n'y a point de règles fixes ; on doit les créer

p209

sur le champ, et les actions les plus versatiles ont leur sagesse et leur raison.

Voilà ce que les législateurs en gros n'aperçoivent point : c'est à la pratique qu'il est réservé de saisir ces nuances ; il faut une politique usuelle, et, pour ainsi dire, journalière, pour bien décider sans précipitation, sans foiblesse et sans rigueur : ce qui seroit une faute grave à Versailles, une simple imprudence à Paris, une chose indifférente à Lyon, et le tout ainsi réciproquement.

Or cette science a non-seulement ses détails et ses finesses, elle a encore ses variations et quelquefois même ses oppositions. Il faut dans les administrateurs un coup-d'oeil calme, une grande expérience du local, pour savoir frapper juste, et frapper à propos sans épouser des terreurs imaginaires ; ce qui en fait de police est la plus grande faute qu'on puisse commettre.

Or vous, Lycurgue, Solon, Locke, et Penn, vous avez fait de très-belles loix, des loix magestueuses ; mais auriez-vous deviné celles-ci ?

p210

Quoique secretes, elles existent, elles ont leur sagesse, et même leur profondeur. Quatre lieues de distance donnent aux objets de police deux couleurs qui n' ont entr' elles aucune ressemblance ; et il n' y a point de ville principale qui ne soit obligée, en modelant sa police sur celle de Paris, d' y apporter les plus grandes modifications. La devise de tout lieutenant de police doit être celle-ci : *la lettre tue et l' esprit vivifie* .

CHAPITRE 582

prédicateurs.

quand un moine s' ennuie dans son couvent, il compose quelques sermons, afin de jouir d' une plus grande liberté. Quand un prêtre veut sortir de la classe commune, et se mettre un peu en recommandation hors de l' enceinte du presbytere, il songe aussi à prêcher. C' est à qui attrapera un bon *advent* ou un

p211

bon *carême* ; car les honoraires augmentent selon les fonds de la *fabrique* . Tantôt il y a cent écus pour le prédicateur, tantôt il y en a cinq cents.

La loueuse de chaises influe sur le choix des sermonneurs ; elle stipule verbalement dans son bail avec la *fabrique* , qu' on choisira des orateurs accrédités, et elle hausse le prix en conséquence. Le jour du début elle prend des gardes à la porte de l' église, et renchérit les chaises. Il faut la voir trotter dans le saint lieu ; on ne peut s' y asseoir que sous son bon plaisir : elle vous fait la loi.

Entrez dans une église. Si la loueuse de chaises a la mine humble, le prédicateur est médiocre, mais si elle est insolente, asseyez-vous.

Tous ces sermonneurs rêvent d' aller prêcher à la cour ; ils se bercent tous de cette espérance, à peu près comme le jeune rimeur, en fabriquant ses vingts premiers vers, songe à l' académie françoise. C' est qu' un *carême* à la cour rapporte bien mille écus, conduisoit autrefois à de bons bénéfices, et même à une

abbaye. Autre avantage. Le jeudi saint on dit en face au roi de France tout ce qu' on veut lui dire ; il écoute d' un bout à l' autre la *vespérie* du prédicateur, avec toute sa garde, et il ne fait pas le moindre geste d' improbation. Plusieurs même ont passé les bornes sans qu' il en soit rien résulté : ce n' étoit qu' un sermon.

On distribue la liste imprimée des prédicateurs, et c' est à vous de vous décider d' après leur réputation. L' un est admiré de la petite bourgeoisie, l' autre attire les gens à équipage. Il y a de quoi s' amuser pour un observateur, en allant, dans le tems du carême, d' église en église. La différence des états et des caractères frappe encore dans un genre d' éloquence, d' ailleurs si uniforme. Ici, c' est un gros moine tout bouffi et tout suant, qui s' agite dans sa robe crasseuse ; là, vous verrez un prêtre de paroisse, qui, vêtu d' un surplis blanc, dans un élégant costume et frisé à *la déiste* , débite avec prétention, et d' un ton mielleux, des

fleurs de rhétorique ; il fait briller sa parasite éloquence devant le curé, les gros marguilliers, et les dames placées à l' *oeuvre* , qui le rejoindront à la collation.

Plus loin, c' est un fanatique bourru, qui se déchaîne, écume et se transporte contre ce qu' il appelle la *philosophie* et les *philosophes* . Il veut pénétrer son auditoire de sa pieuse rage ; il tonne devant des jansénistes qui sont accourus en foule, et devant quelques hommes de lettres qui sont venus aussi ; mais pour rire tout bas des contorsions et du style de l' énergomène.

Tout sermonneur, en descendant de chaire, obtient une collation ; il est en nage, il faut qu' il change de chemise. Le bedaud lui apporte du vin et du sucre ; et cette bouche qui vient de foudroyer l' auditoire, d' annoncer le terrible jugement dernier, l' anathème épouvantable de la damnation éternelle, radoucit sa voix tonnante, et dit aux dames : *prenez ce macaron, mangez ce massepain, partageons, de grace, ce biscuit* .

p214

Les dames prévoyantes lui défendent de parler. On compare les travaux apostoliques aux travaux de la guerre ; l' éloquence de la chaire a ses martyrs.

On complimente l' orateur ; c' est le moment de son triomphe. Il avale les louanges et les sucreries. Tous les abbés de la paroisse le félicitent d' avoir terrassé *la philosophie moderne* , et il est encore humble d' un pareil succès.

Le plus beau droit du prédicateur est de n' être jamais interrompu, quoi qu' il dise ; il acheve toujours son monologue en paix. Il a encore le privilege exclusif de débiter les phrases d' autrui pour les siennes. Jamais les journalistes ne s' aviseront de relever les orateurs qui auront débité des pages entieres de la célèbre traduction des *nuits d' Young* . M Le Tourneur prêche à Paris et dans les provinces par la bouche de maints abbés et de maints religieux ; cela me fait grand plaisir. Je m' arrête alors et j' écoute. Toutes les richesses de la langue française sortent de dessous un capuchon.

p215

Point de métier plus aisé que celui de prêcher des sermons ; il ne faut que de la mémoire et une prononciation passable. On est même dispensé des fatigues de toute composition, quand on connoît le magasin dont je vais parler.

Sur le mont Saint-Hilaire est un parcheminier (que ne trouve-t-on pas dans ce singulier Paris !) qui tient depuis long-tems la plus étrange boutique qui soit dans toute l' Europe. Dans une vaste armoire, il a entassé les manuscrits de deux à trois mille sermons ramassés de toutes parts, et qu' il a fait copier par des scribes de toute espece.

Quand le jeune ecclésiastique, qui s' est vainement frotté la cervelle pour enfanter quelques phrases oratoires, ne se sent pas inspiré, d' un pied furtif il va à neuf heures du soir dans la boutique close du vendeur de sermons.

L' armoire s' ouvre, on le prévient. Que voulez-vous, monsieur l' abbé ? Une *conception* , une *nativité* , une *assomption* . Voilà quinze *jugement dernier* , douze *pardons*

des injures , trente-deux *passions* : choisissez. -non, dit le diacre, c' est une *conception immaculée* qu' il me faut. -une *conception immaculée* ! Mais cela n' est pas si commun que le reste. -il me la faut. Je voudrais de plus un sermon *sur la vaine gloire* , et puis y joindre un panégyrique de la Madeleine, considérée comme non pécheresse. -je vous entends, monsieur, je n' en ai que trois copies ; après les *conceptions* , les *Madeleines non pécheresses* sont ce qu' il y a de plus rare. Je ne puis vous les céder qu' à huit livres piece. Si vous vouliez des *sermons de charité* , ou des *grandeurs de Dieu* , je vous les passerois à cinquante sols.

L' abbé monte sur une chaise, armé d' un flambeau ; il choisit parmi ce tas d' écritures, ne marchande guere, emporte sous sa soutane à pas précipités, un bon rouleau de ces pieux manuscrits ; s' enferme, pille des phrases à droite et à gauche, ait un *centon* de tous les morceaux dérobés et que personne ne réclamera. Son sermon et son panégyrique

ainsi parachevés, il les débite en chaire avec la plus ferme assurance ; et les vingt écus qu' il a laissés chez l' homme à la grande armoire, fructifieront au centuple.

Quand un sermonneur est venu à bout de se composer de cette maniere un *advent* et un *carême* , ce qui peut se monter à une vingtaine de discours, et qu' il les a bien appris, il est aussi sûr de son existence, qu' un comédien qui sait un pareil nombre de rôles. L' ecclésiastique peut parcourir toutes les provinces du royaume : par-tout il trouvera de chaires à battre, comme l' autre des planches à fouler.

Eh bien ! Tous ces sermons sont bons, excellens, quoique mauvais ; ils contiennent toujours quelques principes de morale ; car elle a cela d' admirable qu' elle intéresse tous les coeurs, quel que soit le style. Le peuple ennuyé des cantiques latins qu' il ne comprend pas, se réveille lorsqu' il entend un prêtre qui lui parle françois. Qu' importe qu' il ait volé ces phrases à tous les orateurs décédés ? Les idées sorties de

p218

la favorable armoire, n' en sont pas moins bonnes. Il les distribue au peuple qui a besoin d' instructions. Pour peu qu' il déclame avec justesse, l' éloquence paroît jaillir de sa tête. Il touche, il pénètre, il attendrit ; et les traits empruntés de l' heureuse boutique font impression aux deux bouts de la France.

Les spectacles où la morale touchante est montée sur la scene ne s' ouvrent qu' à prix d' argent. La morale chrétienne retentit sous les voûtes des temples, et il n' en coûte rien pour la recevoir. Il y a toujours dans ces sermons quelques passages qui peuvent entrer dans le coeur de l' homme ; et celui qui les entend se parle quelquefois mieux à lui-même, que celui qui a prêché. Plus l' auditoire est nombreux, moins la parole est perdue ; car chacun s' applique en secret ce qui lui convient. Les habiles prédicateurs ont éloigné depuis quelques années les théologiques discussions de mysteres et de dogmes ; ils se sont rapprochés des protestans, si supérieurs en ce genre aux catholiques.

p219

La prédication chez les protestans est simple, populaire, insinuante, remplie de détails fins, propres à être saisis par tous les esprits et par tous les caracteres : elle n' est ni orgueilleuse ni dure ; la controverse, source de tant de querelles, en est bannie. Ces discours prononcés au peuple chaque dimanche font une partie considérable du culte. Le catholique, le luthérien, l' anglican peuvent les entendre avec édification ; et plus d' un bon pasteur espere qu' un jour tous les chrétiens réunis prieront Dieu de la même maniere.

Les prédicateurs catholiques, qui affectent de dédaigner les prédicateurs protestans, ne les connoissent pas ; ou bien ils obéissent aux préjugés que leur inspire quelquefois leur double état de prêtre et d' écrivain académique.

Jacques Saurin, sans parler des autres, vaut pour le moins Bourdaloue. On trouve dans tous ses discours des traits de la plus forte éloquence. On citera toujours sa sublime apostrophe à Louis Xiv : *et toi, prince que j' honorai jadis comme mon roi, et que je respecte*

p220

maintenant comme le fléau de Dieu, tu auras aussi part à mes prières !

le prédicateur que j' ai entendu et suivi avec plus de plaisir, c' est le p Elizée, Carmedéchaux. Il a du style, de la raison et de la dignité.

On a fait beaucoup de livres sur l' *éloquence de la chaire* , comme on a fait beaucoup de poétiques pour l' art du théâtre. Il se trouve que ceux qui ont fait les meilleurs sermons, comme les meilleurs drames, n' ont suivi aucun des préceptes donnés.

CHAPITRE 583

parcs.

terres incultes et qui ne sont pas rares aux environs de Paris. Ce vaste enclos fermé et solitaire s' ouvre une fois l' année pour recevoir son ennuyé possesseur. De tristes maronniers jettent leurs fruits épineux dans les allées. Ce terrain est perdu pour

p221

l' agriculture ; et l' impôt qui devrait le frapper, le respecte. Si la charrue s' étoit promenée sur ces terres en friche, le collecteur seroit venu et n' auroit fait aucune grace au cultivateur laborieux. Mais dès que la terre est oisive à l' exemple du maître, elle écarte la taxe qui va fondre sur le champ où fleurit la vigne, où croissent les épis.

Ces parcs recellent du gibier qui n' appartient pas aux propriétaires ; il est au roi ; lui seul a droit de le tuer. Les murs qui ceignent ces enclos, s' ouvrent quand il veut y entrer. On fait sortir le gibier quand sa majesté est dans la plaine, afin que toute piece passe à la portée de son fusil.

CHAPITRE 584

francs-maçons.

les francs-maçons ne sont point persécutés à Paris ; on leur laisse tenir loge tant qu' ils veulent ; *loge d' adoption*, ou loge à femme.

p222

Ils n' ont pas rencontré un marquis Tascani, florentin, qui, sous l' autorité de sa majesté catholique, a poursuivi avec la plus grande rigueur une société qui s' est fait une loi de ne parler jamais ni de religion ni d' affaires d' état.

Les loges de francs-maçons s' ouvrent, et l' on n' a point emprisonné *les freres* ; on ne les a point mis au secret de justice comme à Naples. Les francs-maçons mangent, boivent ensemble, font de la musique, lisent des vers ou de la prose, sans qu' aucun ministre soit tenté d' imiter la bizarre administration du florentin, qui probablement voulant perdre quelques jeunes seigneurs *maçons* , qui approchoient du roi, enveloppa dans la proscription toute la société. On a dû bien rire de la fougue du florentin, lorsqu' il fut renvoyé, et que cette grave affaire se fut tournée en plaisanterie ; car c' est ainsi qu' elle devoit finir.

Les francs-maçons rigoureux trouvent un si grand relâchement dans les assemblées maçonniques

p223

qui se tiennent à Paris, qu' ils regardent tous les francs-maçons de la capitale comme des profanes qui s' occupent d' enfantillages. Ils ont tort.

Les *fendeurs* , les *dévorans* , les *gavots* sont presque inconnus, parce que ces sociétés fondées par la nécessité et le besoin, et qui se rendent, dans les forêts ou dans les lieux déserts, des services importants, ont dû se fondre dans un tourbillon où l' on ne cherche que la distraction, l' amusement, le goût du plaisir.

Voilà le seul noeud de ces petites associations qui, n' ayant point l' esprit de parti, sont fort éloignées de tout fanatisme ; et il n' y a que le fanatisme, comme l' on sait, qui fasse les bandes, les sectes, et les bonnes confréries. Aussi la police laisse-t-elle en repos toutes

ces assemblées nouvelles, qui, loin de l' inquiéter,
ne lui déplaisent pas ; et les hommes qui
ont le besoin et le plaisir de se rassembler,
s' embarrassent peu du signe qui les réunit,
pourvu qu' ils s' assemblent.
La loge des *neufs soeurs* s' est distinguée

p224

par des fêtes brillantes qu' on pouvoit regarder
encore comme des séances académiques. Le
charme de la littérature en faisoit le principal
agrément. On a vu tous les hommes célèbres
et contemporains fraterniser dans cette loge,
malgré la différence de leur art. Ce rapprochement
unique avoit un intérêt qui prêtoit à
la réflexion. Plusieurs loges joignent à leurs
travaux la pratique assidue de la bienfaisance ;
et on a honoré publiquement une pauvre fruitiere
qui, ayant onze enfans, en avoit adopté
un douzieme avec le sentiment de la tendresse
et le courage de la charité. Cette récompense
de la vertu sans faste a été imaginée par des
francs-maçons ; ils s' amusent, et ils sont
charitables.

CHAPITRE 585

p225

latrines publiques.

elles manquent à la ville. On est fort embarrassé
dans ces rues populeuses, quand le
besoin vous presse ; il faut aller chercher un
privé au hasard dans une maison inconnue.
Vous tâtez aux portes et avez l' air d' un filou,
quoique vous ne cherchiez point à prendre.
Autrefois le jardin des tuileries, le palais
de nos rois, étoit un rendez-vous général.
Tous les chieurs se rangeoient sous une haie
d' ifs, et là ils soulageoient leurs besoins. Il y
a des gens qui mettent de la volupté à faire
cette sécrétion en plein air : les terrasses des
tuileries étoient inabordables par l' infection
qui s' en exhaloit. M le comte d' Angiviller,
en faisant arracher ces ifs, a dépaysé
les chieurs qui venoient de loin tout exprès.

On a établi des latrines publiques, où chaque particulier satisfait son besoin pour la piece

p226

de deux sols ; mais si vous vous trouvez au fauxbourg s Germain, et que vos visceres soient relâchés, aurez-vous le tems d' aller trouver l' entrepreneur ? L' un se précipite dans une allée sombre, et se sauve ensuite ; l' autre est obligé, au coin d' une borne, d' offenser la pudeur publique ; tel autre se sert d' un *fiacre* ou d' une *vinaigrette* ; il transforme le siege de la voiture en siege d' aisance : ceux qui se sentent encore des jambes, courent à demi-courbés au bord de la riviere. Aujourd' hui les quais qui forment une promenade et qui sont un embellissement de la ville, révoltent également l' oeil et l' odorat ; il n' appartient peut-être qu' à un medecin de se promener de ces côtés-là : ce seroit pour lui un véritable thermometre des maladies régnantes ; il sauroit dans quelle saison de l' année les estomacs manquent de ton ; et la mal-propreté publique tourneroit du moins au profit du génie observateur. Mais les medecins sont devenus orgueilleux ; ils ne regardent plus à la chaise percée ;

p227

ils se moquent même des inspecteurs d' urine. Ils dédaignent avec hauteur une science nouvelle, longuement écrite et grandement caractérisée sur les quais de la capitale. C' est là où se réfléchit sans voile l' état de tous les ventres actifs et passifs ; et les medecins vont feuilleter les livres poudreux des bibliotheques, tandis qu' ils ont sous les yeux la vraie démonstration des épidémies, occasionnées par la nature des alimens, ou par l' inclémence de l' air. Et d' où vient ce dédain ? Autrefois ils étoient obligés de voir. On leur demandoit plus encore. Voici les propres mots d' un réglemeent fait par Henri li : " sur les plaintes... etc. "

p228

nous ne renvoyons pas les médecins au règlement de Henri II ; nous disons seulement qu'ils pourroient faire dans la capitale les observations les plus détaillées, les plus amples, les plus suivies, juger des formes et des similitudes, étudier enfin ces physionomies mortes, mais qui parlent encore. Si l'on établit quelque jour des *latrines publiques*, ils regretteront peut-être alors la science expérimentale décédée, qui s'offroit pour les instruire ; et si l'on marque dans le *Journal de Paris* la hauteur de la rivière, l'état du ciel, le vent, le degré du baromètre, pourquoi à ces observations météorologiques ne joindroit-on pas l'état des *quais* ? Les endroits où l'on a mis pour inscription, *défense, sous peine de punition corporelle, de faire ici ses ordures*, sont justement ceux où se rendent les affairés. L'inscription, au lieu de les écarter, semble les inviter. Il ne faut qu'un exemple isolé pour amener trente compagnons. Tel est le résultat d'une immense population.

p229

Toute séance à table en exige une à la garde-robe ; et puisqu'il y a des auberges publiques, pourquoi n'y a-t-il pas aussi des latrines ?

Les personnes les plus propres et les plus délicates, dont l'imagination est toujours fleurie, ne vivant point avec ces hommes impolis, qui satisfont grossièrement les besoins de nature, les repoussant même loin d'elles et de leur société, sont obligées néanmoins de communiquer par la vue avec ce qu'ils déposent en plein air. Les excréments du peuple avec leurs diverses configurations sont incessamment sous les yeux des duchesses, des marquises et des princesses. Ô quelle moralité n'y auroit-il pas à faire là-dessus ! Mais, quel dommage ! On ne lit plus Rabelais. Les femmes sur ce point sont plus patientes que les hommes ; elles savent si bien prendre leurs mesures, que la plus dévergondée ne donne jamais le spectacle qu'offre en pleine rue l'homme réputé chaste. Les observations désirées des médecins, si un jour elles avoient

p230

lieu, ne pourroient déterminer, d' après la notoriété publique dont nous parlons, que les tempéramens masculins ; il faudroit recourir ailleurs pour constater celui des femmes.

CHAPITRE 586

égouts publics.

la magnificence romaine s' imprima sur-tout dans ces utiles établissemens, nécessaires à la santé, à la vie des citoyens. Des édiles étoient principalement chargés de leur entretien, et punissoient tous ceux qui avoient commis quelques fautes à cet égard.

Il fut construit à Paris un grand égout, appelé l' *égout Turgot* , parce qu' il fut ordonné dans le tems qu' il étoit prévôt des marchands.

Ce grand égout commence au bas de Menil-Montant, parcourt de là du côté du nord presque la moitié du circuit de la ville de Paris.

p231

Un grand nombre des égouts particuliers des rues versent dans ce grand égout, dont l' embouchure est dans la riviere de Seine, à l' une des grilles de Chaillot.

Cet égout assez vaste et profond n' étoit point couvert ; les ouvriers pouvoient y travailler avec beaucoup de facilité pour le réparer.

On le lavoit à l' aide d' un réservoir et d' une pompe. Quelques muids d' eau suffisoient pour entraîner les immondices.

Il a plu au corps de ville de vendre le terrain de cet égout ; on l' a couvert, on a permis de bâtir dessus, avec la précaution de défendre d' en faire la décharge des cuisines et des latrines ; précaution inutile sans doute, par la facilité de s' en affranchir. C' étoit visiblement enfermer des foyers pestilentiels.

Dès 1778, on s' apperçut dans le fauxbourg saint-Honoré qu' une odeur putride se répandoit et incommodoit beaucoup les voisins, de quelques-unes des ouvertures pratiquées près le colisée, pour recevoir dans cet égout les eaux de pluie. Quelques citoyens

de ce fauxbourg, peu instruits, attribuerent cette odeur à la piece d' eau du colisée. La véritable cause de l' odeur infecte répandue dans le fauxbourg, vient de ce que les égouts des cuisines et les sieges des latrines versent incessamment dans ce grand égout ; abus inconcevable. Ce grand égout, dans l' état où il est, ne sera jamais nettoyé. S' il vient à s' engorger, aucun ouvrier ne pourra essayer d' y entrer ; il y perdrait la vie. Quel sera le remede assez prompt, assez efficace, pour détruire ou pour clorre ces abymes de putridité ? Il n' y en a plus ; la moindre ouverture forme un éolipile dangereux ; l' air et les rayons du soleil absorboient du moins auparavant ces terribles exhalaisons. Ainsi l' intérêt de quelques particuliers a emprisonné la peste dans un quartier salubre. Puisse-t-elle ne pas s' échapper ! Ou recourons du moins aux chymistes modernes, qui se jouent de tous les miasmes meurtriers, et qui offrent de descendre dans les latrines avec la même confiance qu' un danseur de la foire voltige sur la corde lâche ou tendue.

CHAPITRE 587

cabarets borgnes.
 autrement dits *tavernes* . Vous n' y viendrez pas, délicats lecteurs ; j' y suis allé pour vous. Vous ne verrez l' endroit qu' en peinture, et cela vous épargnera quelques sensations désagréables. C' est là un réceptacle de la lie du peuple. Mais la vie des gueux a une franchise qui mérite d' être observée ; car les passions qui sont à nu, ont une originalité piquante. Curieux de voir ce monde, (placé dans le monde élégant) je me couvris un jour d' une redingote brune, et je m' enfonçai dans un fauxbourg. J' entrai au lieu désigné, et je demandai à souper. Il me fut servi sur un bout de table ; je fis mine de manger. Tout à côté étoit une salle, où étoit une longue table qui

pouvoit contenir soixante couverts.
Sur les dix heures du soir, je vis tout-à-coup

p234

entrer tumultueusement dix-neuf pendards,
seize créatures et dix enfans, qui s' emparèrent
de la table, la chargerent de débris
de viande, poissons, légumes, morceaux de
pain ; puis l' on fit venir du vin, qui ne fut
pas servi dans des pintes de plomb, mais dans
des vases de grès.

Je fis semblant de sortir, et me jetai dans
un petit cabinet, d' où je pouvois tout voir et
tout entendre.

Cette horde qui devenoit plus nombreuse,
jeta tout-à-coup sur la table, tant en monnaie
qu' en liards, une somme de quatre-vingt-quatorze
livres dix-sept sols neuf deniers,
dont ces mendians ne paroisoient pas satisfaits,
disant que la surveillance leur recette
avoit passé cent vingt livres.

Ils remirent les fonds entre les mains d' un
gueux qu' ils nommoient le *trésorier* . Un autre
qui avoit le titre de *maître de garde-robe* ,
s' empara, après un inventaire fait, d' un nombre
considérable de vieux bas, souliers, culottes,
habits, jupons, et promit que le tout

p235

seroit remis à leur frippier de l' abbaye
saint-Germain. On estima qu' il retireroit de ces
guenilles au moins deux louis. Tel étoit le
résultat d' une infinité de trocs particuliers faits
en parcourant les rues et les carrefours.

Ces gueux demanderent encore du vin,
dont ils bûrent vingt-deux pots ; plus quatre
bouteilles d' eau-de-vie ; ils consommerent
aussi deux livres de sucre, un quarteron de
tabac à fumer, seize cotterets et fagots.

De ces femmes, plusieurs avoient des enfans
qu' elles allaitoient et torchoient. Les
chiens étoient de la partie, et c' étoit à qui leur
feroit une pâtée abondante. Ces gueux me
parurent aimer singulièrement leurs chiens ;
car ils les embrassoient et leur parloient avec
une affection sentimentale que n' a pas la plus
jolie femme baisant son épagneul.

Je vis entrer un habit noir, qui paroissoit le chef calculateur ; il régla les comptes, distribua l' argent, et parla long-tems des affaires de la société. Il s' agissoit de trafiquer des lambeaux d' étoffe, de vieilles hardes, et de les

p236

déposer chez tel gargotier qui les acheteroit en masse.

Cette espece d' hommes ne connoît ni la dissimulation ni l' hypocrisie. à la moindre contradiction, le visage de telle femme se tuméfoit ; l' autre juroit avec emportement : mais les hommes cédoient constamment à la voix de ces femmes. Une rixe s' étant élevée, et une femme ayant pris au collet un homme et le secouant vigoureusement, son voisin calma tout-à-coup sa colere, en lui disant : *assieds-toi, c' est une femme qui parle* .

Les femmes criailloient et les hommes écoutoient. La langue n' étoit jamais rebelle à leurs expressions. Elles avoient un caractere de liberté absolue, et leur idiôme grossier rendoit facilement toutes leurs idées.

Cette troupe formoit un ramas de mendiants, de chiffonniers de ces revendeurs et revendeuses qui arpentent les rues. Les propos n' avoient point de suite ; ils sembloient se deviner plutôt que converser entr' eux. Quoiqu' on fît dans ce tems-là la chasse aux

p237

mendiants et qu' on les enlevât par centaines, ils ne parlerent point de cette persécution : ce qui m' étonna. C' étoient probablement des gueux privilégiés, leur profession étant mixte. Il m' est impossible de redire une multitude de mots bizarres qui formoient leur argot ; mais leur langage étoit précis, énergique, et aucun d' eux ne tarδοit à répondre : ils s' entendoient parfaitement et avec rapidité.

La religion et l' état n' auroient rien eu à reprendre à leurs discours. Ils juroient, il est vrai, ils employoient fréquemment le saint nom de Dieu ; mais ce n' étoit chez eux qu' une mauvaise habitude, ainsi que chez plusieurs parisiens qui ne sont pas de la classe des gueux.

Leur souper étoit des restes froids. On leur apporta du cabaret des viandes qui me parurent les débris d' une noce ; ils mangerent pendant plus de deux heures, non comme des affamés, mais comme gens qui s' amusent. Tout se consomme à Paris ; la chymie a beau décomposer les alimens et nous parler de ses gaz, l' estomac robuste ne connoît pas tous

p238

ces nouveaux systèmes, vrais ou faux, utiles ou erronés. Par la même raison que Winslow, ayant trop étudié l' anatomie déliée de nos fibres, n' osoit se baisser pour ramasser une épingle, dans la crainte de se rompre une fibrille à lui connue ; de même le chymiste n' ose quelquefois manger, de peur de s' empoisonner. Le gueux qui ignore ce que révelent le scalpel et le creuset, mange ce qu' il trouve, ainsi qu' il se charge du fardeau qui lui est offert. La délicatesse ne régnoit pas parmi eux ; mais il y avoit profusion. Ils se faisoient servir d' une voix assez impérative, eux qui me paroissoient ne devoir commander à personne. Le garçon du cabaret, en veste blanche, étoit tancé vertement quand il n' avoit pas répondu à la demande d' un gueux, dont les habits tomboient en lambeaux. Bientôt étourdi du bruit et suffoqué d' une odeur désagréable, je quittai la place. J' allai payer un écot auquel je n' avois pas touché ; et prenant le garçon à part, je lui demandai où

p239

tout cela coucheroit. Il me répondit : plusieurs demeurent dans les environs ; mais le plus grand nombre n' use pas de draps blancs : car ils couchent tous ensemble sur de la paille, faisant chambrée commune. Dans d' autres bouchons, j' ai eu occasion de voir ce qu' on appelle *boire pinte* , ou *chopine* . La pinte est sur une table de bois informe à deux pieds de distance d' un ménétrier qui fait danser une populace de déguenillés ; c' est un soldat et une servante qui boivent ensemble ; c' est le rire et la misere qui s' accollent près de

ce vase de plomb enduit d' une crasse rouge.
S' il survient une rixe à la suite des fumées
du vin frelaté, le jurement et la main partent
ensemble ; la garde accourt, et sans elle cette
canaille qui danse alloit se tuer au son du violon.
La populace, accoutumée à cette garde
en a besoin pour être contenue, et se repose
sur elle du soin de terminer les fréquens
débats qui naissent dans les cabarets.
Ce qu' il y a de singulier, c' est que cette
soldatesque, ce guet qui met le *hola* , est composé

p240

de savetiers habillés de bleu, qui le lendemain
quand ils auront déposé leur fusil,
seront arrêtés à leur tour s' ils font tapage,
après avoir vidé la pinte de plomb. Ainsi c' est
le petit peuple qui agit sur le petit peuple ; les
recrues du guet ne manqueront point : on
appelle ces soldats, *les soldats de la vierge
Marie*, parce qu' ils n' iront pas plus à la guerre
que les soldats du pape. Quand on leur voit
faire l' exercice, on rit involontairement.
Toute la troupe est assurée d' une longue vie ;
ils ne risquent que quelques taloches quand le
délinquant est ivre et recalcitrant ; et alors
serrant les menottes à celui qui a résisté, ils
s' en vengent cruellement. Les coups de crosse
de fusil, qu' ils n' épargnent pas à la populace,
font plus de mal que le bâton des chinois.
Autrefois la troupe qui représente le guet,
n' avoit que des houssines, ce qui ne blessait
pas comme le canon du fusil, ou comme les
cordes tranchantes qui coupent les mains.
Ils appellent cela, par dérision, *ganter* un
homme. Quelquefois ils passent les bornes

p241

de la sévérité, et cela devient révoltant.
Les vins, la bière et les liqueurs sont toujours
frelatés par ceux qui tiennent ces cabarets et
tabagies où s' abreuve la multitude, et je ne sais
pourquoi la loi répugne à les traiter comme des
empoisonneurs. Un conseiller au parlement
dans ce siècle opina à la mort contre un cabaretier
falsificateur, soutenant que cet artifice
meurtrier exterminoit peut-être plus de citoyens

dans Paris que tous les autres fléaux réunis ensemble.
Ces perfides distributeurs qui altèrent un breuvage fait pour restaurer le peuple condamné aux rudes travaux, ignorent eux-mêmes sans doute les funestes accidens qui doivent résulter de leurs mélanges. Plus instruits, ils ne s' exposeroient pas à commettre de pareils forfaits. Voilà pourquoi un écrit simple et raisonné, qui instruiroit tout-à-la-fois le cabaretier et le peuple ; qui feroit sentir d' un côté l' énormité du crime, et de l' autre le danger, seroit très-utile, sur-tout s' il indiquoit

p242

encore le remede contre les accidens de la boisson frelatée.
Qui fera donc un catéchisme à l' usage du peuple pour lui donner-à-la-fois quelques idées saines de morale et de physique ?

CHAPITRE 588

lettres de cachet.
je ne rechercherai point quand et comment elles ont commencé. Elles existent, qu' importe leur origine. Les nobles en reçoivent comme les roturiers. L' auteur d' une brochure se voit prisonnier par la même force qui arrêteroient un prince du sang dans son palais. L' auteur auroit-il bonne grace de se plaindre quand son altesse royale obéit tout aussi promptement que lui ?
Clovis, Charlemagne, Hugues Capet n' ont point donné de lettres de cachet : cela est démontré. Louis Xiv et Louis Xv en ont distribué une belle quantité, et n' en soupoient pas moins de bon appétit. Cela n' est que trop vrai.

p243

Blackstone les condamne ouvertement. Linguet, sorti de la fosse-aux-lions, de la moderne *Babylone* , ne fera plus l' éloge des gouvernemens qui les distribuent. Il prouvera clairement que les *lettres de cachet* sont contraires au droit naturel ; que tout homme est né

ici-bas avec l'entière propriété de sa personne ;
que le sieur *Henri* ne peut pas couper sa
promenade légalement ; mais tous les livres possibles
ne détacheront pas une seule pierre des
crénaux de la Bastille, n'abaisseront pas les
ponts-levis d'un demi-pouce, et n'ôteront
pas une ligne à la longueur ni à l'épaisseur des
verroux. Le geolier ne lira pas l'ouvrage éloquent
ou déclamateur ; il continuera ses fonctions
silencieuses ; et le philosophe qui aura
dit un peu trop haut qu'il n'y a rien de plus
illégitime au monde que les lettres de cachet,
en recevra une le lendemain. Trois cents
mille hommes armés, cinq cents millions de
revenu, voilà de quoi enfermer, je crois,
toutes les éditions et tous les auteurs dans
cent Bastilles différentes.

p244

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'arrêté de
la part de sa majesté, votre nom n'a pas
toujours l'honneur de reposer dans sa mémoire.
La petite *estampille* vous a fait
passer rapidement les *guichets*, et la signature
de la main auguste, qu'on liroit avec
respect, seroit du moins une consolation pour
le pauvre prisonnier qui se diroit à lui-même :
*le roi de France sait que je suis ici ; sa volonté
soit faite*.

Mais cette petite *estampille* désœuvrée,
qui dans un moment de mauvaise humeur
peut se promener un dimanche matin à Versailles
dans un certain cabinet sur des feuilles
de papier, et qui vous arrête le lundi au
lever de l'aurore, tandis que vous méditez
une promenade restaurante, ô voilà ce qu'on
ne sauroit digérer ! Or il faut avouer qu'on

p245

ne peut envisager qu'avec un peu d'effroi
(quelque ferme que l'on soit) un *estampilleur*,
d'ailleurs fort gracieux, point méchant ;
mais qui, d'un coup de *griffe* alongé par
distraction, peut vous faire plus de mal que
tous les ongles crochus et pointus de certains
animaux qui marchent sur la terre ou qui planent
dans l'espace des airs.

Combien délivre-t-on de lettres de cachet
année courante ? Je n' en ai point la liste ; ce
que je puis affirmer, c' est qu' on n' en accorde
pas autant qu' on en demande : on en refuse.
Pesez bien ce mot, cher lecteur, et dispensez-moi
du dangereux commentaire.

Les prisons d' état sont désertes, en comparaison
de ce qu' elles contenoient de prisonniers
autrefois. Les atrocités, les privations
barbares ou ridicules n' y ont plus lieu : enfin
l' on revient d' une *lettre de cachet* européenne,
et l' on ne revient pas du *cordeau* asiatique.
Le cardinal de Fleury a signé trente mille
lettres de cachet dans l' affaire de la *bulle* .
On a reconnu que c' étoit un peu trop dans

p246

toute affaire quelconque. Les jansénistes ne
sont plus emprisonnés, et le trône de Pharamond
ne paroît pas pour cela en grand danger.
Tant d' alarmes imaginaires ou gratuites
ont beaucoup refroidi le zele des *estampilleurs* ,
qui apperçoivent aujourd' hui les objets
avec plus de lumiere et de modération. Il faut
leur en savoir gré.

Ces emprisonnemens arbitraires et indéfinis
ne peuvent tomber, à tout prendre,
que sur un très-petit nombre d' hommes ;
c' est-à-dire, sur les agens publics et secrets
des *affaires d' état* quand ils prévariquent, ou
sur ceux dont la plume ou la langue est trop
indiscrete. Sur dix mille hommes, neuf mille
neuf cents quatre-vingt-dix ne sont pas dignes
d' une *lettre de cachet* . Les trois quarts et demi
des parisiens ont plus peur d' un commissaire
que d' un *estampilleur* .

Le tems n' est plus, il est vrai, où la vengeance
et l' or commandoient ou achetoient
des *lettres de cachet* ; où il y avoit un bureau
ouvert à toutes les passions violentes, sourdes

p247

ou cupides, où l' on avoit le tarif des emprisonnemens.

Ce tems que j' ai vu est absolument
passé, Dieu soit loué !

La *lettre de cachet* enferme ou exile. L' exil
est devenu depuis peu plus commun que l' emprisonnement ;

c' est d' abord une économie
pour l' état. Ensuite ne vaut-il pas mieux respirer
l' air au fond d' une province, même
dans le lieu le plus sauvage, que d' entendre
le cri lugubre des serrures, sous la rude main
des porte-clefs , plus terribles que les *muets* ,
en ce qu' ils ne proferent que des monosyllabes
aterrans.

Le prisonnier d' état, seul avec son imagination,
son plus grand bourreau, envie le sort
des porte-faix, des fiacres et des décrotteurs
du pont-neuf ; et si la voix glappissante d' un
porteur-d' eau parvient jusqu' à son oreille,
il voudroit avoir la sangle entre les deux
épaules, monter deux sceaux en équilibre à
un septieme étage par un escalier obscur et
tortueux.

Ce doit être un grand supplice que cette

p248

inaction forcée ; et la solitude doit donner à
toutes les idées que l' on enfante une couleur
noire, plus désespérante encore que la
perte de la liberté !

Mais tel qui déclame contre les *lettres de
cachet* , qui les appelle abusives, tortionnaires,
lorsque son neveu a commis un délit,
qui va le livrer à la justice et l' exposer à la
rigueur des loix, abandonne tout-à-coup ses
propres principes. Que fait l' oncle ? Il va se
jeter tout éperdu aux pieds du ministre ; il
implore un *ordre* , pour dérober son neveu à
la mort, à l' infamie. Heureux d' obtenir cette
lettre qui sauvera sa famille du déshonneur !
Un autre a en main la preuve d' un forfait
caché ; c' est sa femme qui en est l' auteur ; il
ne peut publier le crime, sans flétrir six enfans
innocens dont le nom est encore cher à la
patrie. Le crime restera impuni, et la vie
même du mari est en danger, si l' autorité ne
vient promptement au secours. Les loix ordinaires
ne peuvent rien ; la trahison est à son
comble sans la main du pouvoir suprême.

p249

N' est-il pas du devoir du gouvernement de
prévenir le danger et d' arrêter le coupable ?

Un pere se rend accusateur de son fils auprès du ministre ; c' est un vieillard déshonoré, si la justice qu' il implore est lente et contentieuse. N' a-t-on pas vu un écrivain, un philosophe, solliciter jusqu' à vingt lettres de cachet contre sa famille ? Sans un plus grand examen, il doit être par-là même le plus infortuné des hommes.

Mais quel tribunal humain ne prêtera l' oreille à la voix accusatrice d' un pere ? N' est-il pas un juge sacré ? Nos formes juridiques sont trop grossieres pour descendre dans le secret des familles ; et si elles sont dissoutes tout-à-coup par des passions non réfrénées, que deviendra l' état qu' il faut considérer comme un assemblage de plusieurs familles ? Les ministres (il ne faut point chicaner ici sur les mots) ne sont-ils pas aussi des juges ? Dans les *affaires d' état* , dont les ramifications pénètrent et s' étendent de plusieurs côtés, qui descendent dans plusieurs conditions,

p250

se trouve un traître qui va vendre un secret important, qui va donner une clarté fatale. La nation est lésée, si la foudre ne l' atteint à propos. Les formes lentes des tribunaux, d' ailleurs si étrangers à ces faits, donneroient au coupable le tems de compléter son audace avec pleine impunité.

Toutes les *lettres de cachet* ne sont donc pas injustes ; il en est de nécessaires, même d' inevitables. Si le bien qu' elles ont produit étoit mis au grand jour, on jugeroit de leur importante utilité dans certaines circonstances. Plus d' une fois l' autorité a purgé l' état et la société de monstres ténébreux, qui se flattoient que les loix civiles seroient impuissantes à leur égard.

Le mal, c' est qu' on les a trop employées pour des fautes indifférentes ou pardonnables, ou sur de faux apperçus. La *lettre de cachet* devrait être considérée comme la foudre du redoutable Jupiter, faite pour terrasser les géans ambitieux ou téméraires, pour les ensevelir en un clin d' oeil sous leurs rochers audacieux.

p251

Mais il est indigne, je crois, de la
majesté de ses fleches foudroyantes, de tomber
sur ces roseaux babillards, où le barbier
a enfoui son souffle, pour soulager la démangeaison
de sa langue intempérante.

Il est des délits d' une nature si particuliere,
dans une constitution monarchique, qu' elle
a besoin quelquefois de cette force coercitive,
prompte et terrible. Heureux sans doute les
gouvernemens dont toutes les parties sont
tellement jointes, que la vigilance active de
tous les citoyens supplée aux prisons d' état !
Mais ces gouvernemens ainsi organisés sont
rares sur la face du globe.

Quand il n' y aura ni vengeance, ni surprise,
ni petitesse dans la distribution des
lettres de cachet ; que ce tonnerre, s' élançant
à propos du sein du paisible Olympe, n' aura
point l' air d' une misérable fusée qui vous
blesse au hasard, cette foudre des rois absolus,
ce témoignage de leur grand courroux
retentira avec majesté à l' oreille des citoyens.
Loin de redouter ces traits de force et de

p252

puissance, ils les regarderont comme la sauvegarde
de l' état et du trône.

On ne sauroit détruire, hélas ! Ce qui est
fondu aujourd' hui et incorporé avec tout le
reste. L' autorité qui s' éclaire et qui n' est plus
inhumaine, rendons lui pleinement justice,
admet chaque jour des modifications ; elle a
senti qu' il étoit de sa dignité et même de son
intérêt d' effacer les anciens abus. Ils tomberont
insensiblement, du moins tout le promet,
tout l' annonce.

Le comique (car où n' est-il pas ?) se mêle
au sérieux d' une *lettre de cachet* . La foudre
qui va vous terrasser est dans la poche de
l' exempt, personnage qui n' exerce pas sans
plaisir ses fonctions redoutables. Il est orgueilleux
en secret de la foudre qu' il porte ; il se
croit l' oiseau de Jupiter : mais il marche à la
maniere des serpens ; il se glisse, vous guette,
se courbe devant vous, s' approche de votre
oreille, et l' oeil baissé, d' une voix flûtée, vous
dit en ployant les épaules : *je suis au désespoir,*
monsieur ; mais j' ai un ordre, monsieur, qui

*vous arrête, monsieur, de par le roi, monsieur.
-moi, monsieur ? -vous même, monsieur .*
Vous balancez un instant entre la colère
et l' indignation, prêt à vomir toutes les
imprécations... vous ne voyez qu' un homme
poli, révérencieux, honnête, qui s' incline,
qui a la parole douce, les manières civiles.
Vous seriez le plus furieux des hommes, que
vous voilà tout-à-coup désarmé. Vous auriez
des pistolets, que vous les tireriez en l' air et
jamais contre l' exempt affable. Bientôt vous
lui rendez ses révérences ; il s' établit même
entre vous un combat de politesse et d' honnêteté.
C' est une réciprocité de mots civils,
de compliments, jusqu' à l' instant où les verroux
retentissans vous séparent de l' homme
poli qui va rendre compte de sa mission, et
dont le métier, assez lucratif, est d' enfermer
les gens avec toute la grace, la douceur
et l' urbanité possibles.

CHAPITRE 589

corbillard.
vaste char servant aux magnifiques obseques
des princes, où l' on porte à son dernier
gîte un grand personnage mis en plomb.
Il va au lieu de sa sépulture se reposer, le
plus souvent de quels travaux ? Des fatigues
journalières de la chasse.
La marche lourde et lente de ce corbillard
traîné par huit chevaux caparaçonnés et
portant le deuil de son altesse, quel spectacle
bizarre ! Les crêpes du cocher pendent
jusqu' à terre. Les chevaux, sous la casaque
noire et blanche qui les couvre, sont indociles
à l' ordre des funérailles. Le volume de ce
char est élevé et fort ample, comme si le
corps qu' il recele étoit celui d' un géant, ou
d' un homme extraordinaire. Les armes du
défunt sont peintes au-dehors d' une manière
également large et tranchante.

Mais tandis que le deuil environne ce char funebre, sous sa vaste toile qui est très-épaisse, doublement et triplement tendue, sont des ouvriers en veste, qui jouent aux cartes et aux dez sur le cercueil royal pour se désennuyer de la longueur de la marche. Ce que j' avance ici est un fait.

On diroit que ce corbillard est l' image des courtisans qui semblent s' affliger, et que l' étiquette conduit à cette lugubre cérémonie.

Les dehors peignent la tristesse ; au-dedans des coeurs est la distraction.

Non, rien ne peint mieux le revers de la grandeur et le néant des représentations humaines, que ces bourreliers, ces garçons selliers, ces charrons qui, commandés pour raccommoder le corbillard en cas d' accident, sont cachés sous la toile tendue, et roulent les dez sur le corps de l' éminent personnage, lorsque tout l' appareil d' un deuil fastueux, les flambeaux, les crêpes, le cortège sacerdotal, les aumôniers à cheval, les timbales voilées font mettre toute la ville aux fenêtres.

CHAPITRE 590

guerre des auteurs.

quelqu' un a voulu les réconcilier : ce n' étoit pas là un petit projet. On parle beaucoup de leurs divisions. On rit, et, selon la coutume, on charge les couleurs. Il est vrai que les autres états malheureusement ne présentent pas plus de concorde et de fraternité.

Les querelles les plus vives éclatent dans les professions les plus graves. Rien ne lie les auteurs, et tout semble les désunir. Ils manquent d' un point de ralliement ; ils peuvent vivre trente années dans la même ville sans se rencontrer une seule fois. On est toujours fort empressé à leur faire des rapports infideles ou chagrinans. Le public s' amuse de leurs rixes, et semble les exciter à soutenir le combat. Il seroit très-fâché de les voir tous en bonne intelligence ; il y perdrait des scenes

plaisantes, sans compter ce que cette union

p257

auroit de force et d' ascendant pour en imposer à ses vagues décisions. Ainsi le public, qui tout-à-la-fois veut rire et conserver sa dignité, aime et condamne les querelles littéraires. Dès qu' un homme du monde fait une sottise, on la cache avec soin. Si c' est un auteur, mille bouches sont ouvertes pour la porter sur les toits. On ne se met pas assez à la place d' un homme à qui l' on dispute un stérile laurier qui lui a coûté tant d' efforts, et qu' on veut inhumainement rabaisser au milieu de ses premiers succès. Harcelé quelquefois par d' indignes rivaux, il a peut-être le droit de se montrer sensible. On a été souvent injuste, violent à son égard ; on l' a attaqué indécemment, et l' on exigera néanmoins qu' il chérisse son adversaire : comme si dans tous les états tout concurrent ou tout critique ne faisoit aucun ombrage. Malgré les discours exagérés de la malignité, les auteurs (nous oserons le dire) ont moins de haine que d' orgueil, moins d' envie

p258

que d' ambition. Ils se voient et se rencontrent avec plaisir ; ils sentent qu' ils sont nécessaires les uns aux autres ; ils se plaisent dans leurs disputes vives et intéressantes ; et quoique prolongées, elles finissent paisiblement. Un rien les brouille, un rien les raccommode. Nous osons croire que, s' ils se fréquentoient davantage, ils apprendroient à s' entr' aimer. Faute de se connoître, ils tombent dans des préventions extrêmes, autant sur leur caractere respectif que sur leurs talents. Il pourroit résulter de leur fréquentation mutuelle un grand avantage, l' échange insensible de leurs idées. Il ne faut pas s' étonner s' ils tiennent opiniâtrément à leurs principes ; lesquels sont le ressort actif et nécessaire de leurs travaux. Mais en même tems il est assez commun de les voir adopter des vérités qu' ils avoient d' abord méconnues ou combattues.

Quant au reproche qu' on leur fait d' avoir
le sang un peu trop chaud, doit-on être surpris
que des hommes qui ont la fibre aussi

p259

irritable, aient un amour-propre exalté lorsque
des sots, nés pour l' apathie, se permettent
d' être chatouilleux à l' excès ?
Il faudroit aussi distinguer l' agresseur de
celui qui ne fait que repousser l' injure ; peser
les circonstances qui transforment telle critique
en un véritable outrage. Il faudroit suivre
les démêlés des personnages, examiner
les procédés antérieurs. Mais le public ne peut
ni ne veut descendre dans ces détails ; il prend
les apparences pour la réalité. Cependant,
malgré tout ce qu' on publie, il y a aujourd' hui
beaucoup d' hommes de lettres sincèrement
liés entr' eux, qui s' aiment, qui font plus
encore, qui s' estiment. Sans quelques tyrans
qui ont conçu le despotisme au fond de leur
cœur, et qui se reconnoîtront ou que l' on
reconnoitra ici sans que nous les nommions,
les gens de lettres vivroient peut-être tous en
paix. Tout les y sollicite, et nous appercevons
le tems peu éloigné, où, avertis par le ridicule,
ils se pardonneront la différence de leurs opinions.
L' inimitié se concentrera alors toute

p260

entiere contre les satyriques de profession.
Ceux-ci sont les vrais ennemis de l' espece.
Notre aversion contre toutes les classes de
tyrans ne nous permet point d' être modérés,
quand nous les rencontrons sur notre chemin ;
et nous n' avons jamais pu lire qu' avec un souverain
mépris les rimes de leur chef, du trop
renommé versificateur *Boileau* , qui, au lieu
d' armer la poésie contre le vice et les méchants,
en a fait l' art puéril d' injurier en vers
ses rivaux. Exemple fatal, que l' insolence dépourvue
de tout talent n' a que trop imité.
Cet écrivain froidement exact n' avoit ni
génie, ni enthousiasme, ni sensibilité. Asservi
à l' esprit dominant, il loua avec excès toutes
les actions imprudentes de Louis XIV. Il le
remercioit d' avoir terrassé l' hérésie, et

l' encourageoit, en rimes bien sonores, à poursuivre son système d' intolérance. Puis il jetoit de l' opprobre sur ceux qui réussissoient moins bien que lui dans l' art difficile qu' il cultivoit ; il se moquoit, lui bien pensionné, du poète pauvre ; il railloit cruellement Colletet de son indigence, qu' il eût pu soulager.

p261

Tandis que Colletet, crotté jusqu' à l' échine, va demandant son pain de cuisine en cuisine, Horace a bu son soul quand il voit les ménades, et libre du souci qui trouble Colletet, n' attend pas, pour dîner, le succès d' un sonnet. L' homme qui a laissé ces vers subsister dans la réimpression de ses oeuvres pendant quarante années, sans que le moindre retour à l' honnêteté l' ait engagé à les effacer, n' avoit que l' ame d' un rimeur.

Tous les critiques de nos jours, qui se croient des Boileau, veulent marcher sur ses traces, et appellent les injures littéraires *la défense du bon goût* . Mais leurs satyres aussi inutiles que dures tombent dans le mépris ; on ne les lit plus, et ils sentent la vérité de cet aveu fait par leur maître :

c' est un mauvais métier que celui de médire. Cette fureur de dénigrer les productions de son confrere au nom du *goût* , de l' invectiver en renonçant aux premières règles de l' honnêteté et de la justice, de transporter dans le paisible champ de la littérature la

p262

fougue des passions tumultueuses, est une vraie maladie qui ne cesse d' agiter quelques écrivains ; mais ils en sont punis : aucun de ces détracteurs n' a su faire encore un bon ouvrage. Ils ne sortent pas de la médiocrité. En répétant sans cesse que tout décline, il ne reste d' eux que le souvenir infamant des injures qu' ils ont adressées aux hommes de lettres les plus estimés et les plus connus.

CHAPITRE 591

meches à lampe.

c' est pour vous, mes chers confreres,
hommes de lettres, veilleurs déterminés, que
je fais ce chapitre. J' ai à coeur que vous ménagiez
votre vue ; je vous annonce des *meches*
qui n' exhalent ni fumée ni odeur. Votre lampe
studieuse pourra brûler sans incommoder vos
yeux ni votre poitrine. Ces meches sont
composées de coton et tressées sur le métier ;
elles sont enduites d' une substance grasse,

p263

d' une odeur légèrement aromatique. En brûlant
elles ne donnent aucun noir de fumée,
quelle que soit l' huile qu' on emploie ; elles jettent
une flamme claire et toujours égale.
Ces *meches* ont mérité l' approbation de
l' *académie des sciences* ; elles sont de
l' invention de M *Léger* , demeurant rue
serpente . En ayant vu par moi-même le bon effet,
je m' empresse de les annoncer à mes amis, mes
compagnons d' étude, qui veillent pour le
plaisir et l' instruction du monde. J' ai fait jadis
ces deux vers :
sur un mont éclairé des rayons de l' aurore,
j' aperçus le génie, il méditoit encore !

CHAPITRE 592

tête tranchée.

c' est un phénomène, tandis que les pendus
sont communs. Une tête tranchée laisse
un long souvenir, et l' on en parle comme
d' un événement extraordinaire. La dernière

p264

qui tomba sous le fer du bourreau fut celle du
comte de Lalli. Il fut décapité le 9 mai 1765,
après avoir été conduit à l' échafaud dans un
tombereau, lié et bâillonné. Le bourreau le
manqua.

Le préjugé veut que le parent de celui que
le bourreau a étranglé avec la corde soit flétri ;
mais quand il tue en séparant la tête du corps
avec le glaive, aucune honte n' est imprimée
sur le front de ceux qui tiennent au *décollé*

par les liens du sang. Ainsi rien de plus faux
parmi nous que la maxime que renferme ce
vers :

le crime fait la honte, et non pas l' échafaud.
C' est précisément le contraire. L' opinion
régnante est visiblement déraisonnable et injuste ;
elle pouvoit avoir son équité lorsque
les familles étoient patriarcales, et qu' on
punissoit,

p265

pour ainsi dire, les chefs qui n' en
avoient pas surveillé les membres. Mais aujourd' hui
que toute famille est hachée, que
le fils à peine adulte quitte son pere, que le
frere est étranger à son frere, comment l' absurdité
et la cruauté de ce préjugé n' ont-elles
pas encore servi à le ruiner de fond en
comble ?

Un descendant des Montmorenci, des
Biron, des Marillac, comptera avec gloire
les têtes tranchées dans sa maison. Les parens
du comte de Horn, coupable du plus lâche
assassinat, ne seront pas déshonorés, quoique
celui-ci ait été rompu vif en place de greve
sous la régence ; et un marchand de drap,
parce que son beau-frere qu' il n' a jamais vu
se sera fait pendre, ne pourra parvenir aux
petites charges distinctives de sa petite communauté !
Quoi, les grands ont su s' affranchir de ce
préjugé, et ils l' imposeront encore aux petits,
et les petits ne sauront pas raisonner comme
les Montmorenci et les Biron ! Quoi, pour

p266

le crime d' un seul, diffamer toute une famille !
Quoi, cette déraison ne tomberoit
pas devant l' exemple de nos voisins qui, se
dérobant à toutes les especes de tyrannies,
ont détruit ce préjugé révoltant !
Qu' arrive-t-il parmi nous ? C' est que le
juge qui va prononcer l' arrêt contre un criminel,
s' arrête quelquefois en voyant une
famille bientôt déshonorée. Les punitions ne
tombent plus, pour ainsi dire, que sur des gens
de la lie du peuple ; les autres classes forcent
l' impunité : le châtement a perdu sa terreur,

et les loix leur majesté.

On a vu sans frémir le plus monstrueux des spectacles. Des parens avertis que leur cousin seroit exécuté, pour éviter la honte d' une telle mort, pénétrer dans la prison et mêler du poison aux alimens du condamné ! Cet attentat, qui offense toutes les loix divines et humaines, a été préconisé : tant le point d' honneur aveugle l' homme, et le prive des lumieres naturelles. Une famille entiere, qui empoisonne par orgueil un de ses membres

p267

plutôt que de laisser aux loix leur dignité et à la punition son exemple, est-il un plus grand crime contre la société ?

Tel malheureux qui monte à la potence n' aura volé qu' une petite somme ; mais tel qui sera condamné à perdre la tête aura causé les plus grands maux à la patrie et à l' humanité. Le fils du premier vivra dans le déshonneur ; le fils du second aura encore droit aux distinctions honorifiques. Il est ignoble d' être pendu pour un vol très-réparable ; il est presque honorable d' avoir la tête tranchée pour avoir trahi son pays, délit que rien ne répare. Les hommes qui adoptent gratuitement des idées aussi absurdes, méritent d' être dominés en tout point par le joug le plus dur et le plus assujettissant ; car il ne tient qu' à l' opinion publique de se réformer elle-même. Les nobles ont dit : nous monterons sur l' échafaud sans honte ; que les roturiers aient le courage et le bon sens d' en dire autant, et le préjugé tombera.

On ne sait plus trancher les têtes, disoit un

p268

ancien officier un peu chagrin, se promenant aux tuileries. Du tems du cardinal de Richelieu, les bourreaux étoient bien plus habiles ; le cimenterre brilloit, frappoit et passoit comme l' éclair. Et comment tranchoit-on alors les têtes ? Demanda un badaud. L' officier passant du grave au plaisant avec cette légéreté qui n' appartient qu' aux françois : un gentilhomme, continua-t-il, condamné à mort sous Louis

Xiii, recommanda au bourreau de ne frapper que lorsqu' il feroit un certain signal. Il le répéta, croyant que le bourreau n' y avoit pas pris garde. L' exécuteur lui dit : *c' est fait, monsieur, secouez-vous* ; et la tête tomba. Le badaud eut une grande idée de l' habileté des bourreaux sous le regne de Louis Xiii, et déplora le siecle où l' on a perdu l' habitude de bien couper les têtes.

CHAPITRE 593

p269

laitieres.

une ordonnance de police a sagement défendu d' apporter du lait dans des vases de cuivre : mais le paysan opiniâtre les a gardés chez lui ; et pour contrarier la loi, il tire le lait de la vache dans le cuivre, et le transvase au matin dans les nouveaux pots de fer-blanc.

On falsifie le lait comme le vin : on y met de l' eau ; et la villageoise trompe la bonne-foi publique, comme si elle étoit de la ville.

Mais une faute plus grave, une cause réelle d' insalubrité, c' est que le lait provient quelquefois d' une vache pleine trop avancée.

Les laitieres arrivent le matin, jettent leur cri accoutumé et perçant : *la laitiere, allons, vite !* aussi-tôt les petites filles à moitié habillées, en pantoufles, les cheveux épars, s' empressent de descendre de leur quatrieme étage ; et chacune de prendre pour deux ou

p270

trois liards de lait. Si les laitieres manquoient d' arriver à l' heure, ce seroit une famine dans les déjeûnés féminins. à neuf heures, tout le lait aqueux est distribué.

Cette consommation est devenue considérable, depuis que le peuple, ne sachant plus que boire vu les impôts et la falsification, a pris un goût effréné pour le café ; c' est une habitude journaliere dans les trois quarts des maisons de la ville.

p271

Ces laitieres en cotte rouge, basannées, et le plus souvent ridées, ne ressemblent pas à celles que Greuze a dessinées. Les tableaux de ce peintre sont tout aussi menteurs que les idylles des poètes, qui copient Théocrite et Gessner, près des choux et des carottes du fauxbourg saint-Marcean. Nous tâchons dans nos esquisses rapides de nous rapprocher de la vérité, en les privant de ces embellissemens factices qui défigurent le trait réel. Greuze a fait des portraits de fantaisie ; mais ces figures voluptueuses et séduisantes qu' il s' est plu à représenter, ne sont pas celles qui viennent nous vendre du lait, du beurre et des fruits.

CHAPITRE 594

p272

contraste des parisiens avec l' habitant de Londres.

les moeurs et le caractere de deux peuples voisins, rivaux constans dans la carrière du génie et de la gloire, offrent des contrastes remarquables, qui peuvent également servir à leur curiosité et à la perfection de leurs usages. Ils peuvent s' enrichir de leurs découvertes respectives ; et saisis d' une vivifiante émulation, se disputer avantageusement le sceptre des arts, et l' honneur plus grand encore, de servir et respecter l' humanité. Cette prévention, qui les éloignoit l' un de l' autre, commence à tomber, graces aux progrès de la philosophie, qui tempere les fureurs erronées de la politique ; et le tems n' est pas éloigné peut-être, où chacun d' eux se reconciliera avec les idées qui lui semblent aujourd' hui les plus étranges.

p273

Il est vrai que la nature n' a jamais imprimé une différence plus marquée entre deux nations

qui se touchent. Elle s'est plu à établir une séparation morale, qui a droit d'étonner quiconque sait réfléchir. De Calais à Douvres tout change, au point que, dans plusieurs choses, ce sont les contraires qui font contraste. L'esprit philosophique, qui envisage toujours la gloire de l'espèce humaine avant celle d'une nation particulière, prenant un juste milieu entre l'orgueil national de ces deux peuples, a balancé plus d'une fois les avantages et les inconvénients, mais sans vouloir déterminer à qui appartient la prééminence. Il les a invités sagement à profiter de l'échange de leurs idées : commerce digne d'eux, et fait pour les élever à la vraie grandeur, qui ne germe point sur le sol sanglant des batailles. Cet esprit de sagesse et de prévoyance pourroit aller plus loin dans son essor. Il pourroit annoncer d'une manière non équivoque,

p274

la possibilité d'une alliance neuve, prochaine, constante et singulièrement avantageuse pour ces deux peuples : alliance qui ne sera regardée comme une chimère que par le vulgaire des politiques, servilement attachés au vieux protocole des plus funestes idées. Ces politiques à vue courte n'aperçoivent pas que tout s'éclaire, que tout change autour d'eux, et que le progrès des lumières nécessite aujourd'hui l'union la plus utile et la plus convenable. Quand le philosophe lit l'histoire, il est aisément convaincu que les nations ont fait jusqu'ici à peu près le contraire de ce qu'elles auroient dû faire. Si l'anglais et le français, par un plus fréquent commerce et par l'épreuve mutuelle de leur caractère, pouvoient affaiblir cette ancienne jalousie qui les a aveuglés jusqu'ici sur leurs vrais intérêts ; s'ils vouloient respirer dans une concorde parfaite et dans l'oubli de toute disparité d'opinion, ils sentiroient bientôt que leur antipathie n'est ni fondée

p275

ni réelle ; qu' elle peut s' évanouir aisément,
et qu' ils sont plutôt nés pour mêler et accroître
leurs lumières, et, s' il faut se permettre
l' expression, pour jouir de leur supériorité
naturelle sur les autres nations de l' Europe.
Cette alliance si plausible aux yeux du philosophe,
et secrètement désirée par quelques
politiques à vue profonde et élevée, verseroit
des deux côtés l' instruction, l' abondance et
l' exemple salutaire des plus heureuses innovations.
Si la nation anglaise, en général, paroît
avoir l' avantage quant à la douceur de la
vie, la simplicité des mœurs, et les vertus
tranquilles et domestiques, il ne tient qu' aux
français de rencontrer le même bonheur,
en préférant le luxe de commodité et d' aisance
à ce luxe fastidieux et ridicule, qui semble
éloigner les vraies jouissances à mesure qu' on
appelle la prodigalité.
Nous pouvons donc adopter plusieurs des
sages coutumes de ce peuple voisin et respectable ;
et ce n' est qu' en l' étudiant sans

p276

préjugés et avec le desir du bien public, que
nous parviendrons à cette prodigieuse variété
d' inventions et d' améliorations, qui causent
une si agréable surprise aux étrangers qui
abordent en Angleterre.
Malgré toute notre industrie, il faut
avouer que le travail manuel, la philosophie
expérimentale, la dextérité dans les arts et les
manufactures ne sont point encore montés
parmi nous au même niveau de perfection,
auquel on les a portés chez nos voisins. Heureuse
patrie, qui offre de plus le gouvernement
le plus propre à concilier dans un juste
équilibre l' assujettissement aux lois et la dignité
de l' homme ! Puisse ce peuple qui vient
d' éteindre ses discordes civiles, après avoir
donné, dans cette crise violente, l' exemple
des plus étonnantes ressources, offrir à ses
voisins la communication de ses richesses,
de ses lumières, de ses arts, et les doubler
en les échangeant contre les nôtres ! Ce sera
l' époque fortunée où chacun de ces deux nations
jouira enfin de ses véritables avantages,

p277

c' est-à-dire, de tous ceux qui lui sont accordés par sa situation, ses loix et son génie. Déjà les dames portent sur leur tête la coëffure dite *l' union de la France et de l' Angleterre* . Il y a plus de sens et de raison dans ce chapeau de nouvelle création, que dans maints ouvrages diplomatiques.

CHAPITRE 595

athéisme.

nous ne le dissimulerons pas ; il n' est que trop répandu dans la capitale : non parmi les infortunés, les pauvres, les êtres souffrants, parmi ceux enfin qui auroient peut-être le plus de droit de se plaindre du fardeau pénible de l' existence ; mais parmi les riches, les hommes aisés, qui jouissent des commodités de la vie.

Il faut considérer en même tems que cette déplorable erreur n' est pas raisonnée chez le plus grand nombre, et que c' est plutôt oublié,

p278

insouciance, distraction, amour effréné du plaisir. Chez d' autres, l' athéisme est la goutte sereine de l' ame ; leur ame manque de toute espece de sensibilité. Ceux qui l' affichent ne sont plus dans les sociétés honnêtes que de misérables perroquets, répétant des phrases vieilles et décréditées. Rien ne tolere aujourd' hui cette montre détestable, et ce scandale est proscrit presque universellement. L' athéisme est la somme totale de toutes les monstruosité de l' esprit humain. Il y entre de l' orgueil, du fanatisme, de l' ignorance, de l' audace ; c' est une manie destructive, qui fait un désert du brillant spectacle du monde, et qui avoisine beaucoup la démence. Oui, l' orgueil de réformer les opinions vulgaires, de paroître n' avoir rien de commun avec les pensées les plus reçues, a donné naissance à l' athéisme, d' autant plus que ce cruel systême a une fausse apparence d' élévation, de grandeur. C' est un coup téméraire de l' imagination hautaine de quelques

hommes qui ont mis dans leurs bouches, dans leurs écrits, ce qui n' étoit peut-être pas bien imprimé dans leur conscience. Ne croyez pas qu' ils aient digéré leurs idées licencieuses ; ils se sont étourdis pour étourdir les autres ; ils veulent paroître plus orgueilleux, plus insensés qu' ils ne le sont en effet. Au reste, le plus hardi ne sauroit franchir le doute ; et quand il dit je nie, cela veut dire *je doute* .

Avouons en même tems que l' esprit de parti s' est servi trop fréquemment du terme d' athée pour frapper tout adversaire et lui faire une blessure profonde. Le janséniste appelle le moliniste athée ; celui-ci le lui rend bien, et tous les deux crient à l' athéisme contre le philosophe.

Qu' un homme dans sa maison mette son pot au feu le vendredi, la dévote, en mangeant son brochet, décide qu' il est athée. C' est un reproche mutuel que la haine, et non l' amour de Dieu, enfante. Un habitué de paroisse appelle athée quiconque écrit une brochure.

Tous les prétendus vengeurs de la religion ont voulu faire passer pour athées des hommes dont les écrits respirent la morale la plus saine et la plus intéressante. Cette accusation portoit autrefois des coups terribles ; mais trop prodiguée, elle se détruit d' elle-même. L' athée par système est un être dangereux ; et l' homme le plus éclairé doit penser comme le peuple, qui juge par instinct que le plus ferme appui de la morale sera toujours dans la connoissance du grand être qui scrute le fond des coeurs ; tandis que celui que n' environne pas cette majestueuse idée, est nécessairement plus près qu' un autre de tromper son semblable, de ne contraindre aucune de ses passions et d' immoler tout à lui-même.

Après y avoir long-tems réfléchi, j' affirmerai que j' aime encore mieux le fanatique que l' athée endurci dans son malheureux système : par la même raison que je préférerois de me voir enfermé avec un furieux plutôt qu' avec un cadavre.

p281

babil.

point de peuple qui égale le françois pour la volubilité de la langue. Le parisien se distingue encore par une prononciation rapide. Il parle en général très-long-tems sans rien dire, ou plutôt en disant des riens. écoutez une conversation de deux personnes qui se connoissent à peine ; c' est une foule de complimens, puis de questions coup sur coup ; tous deux parlent à la fois, et aucun ne se pique de répondre.

Au moindre marché dans une boutique, on entre en conversation sur un tas de choses étrangères à l' objet ; c' est un verbiage éternel pour terminer le plus petit achat, et la diminution de quelques sols use la poitrine des deux discoureurs.

On a déjà beaucoup parlé dans une chambre ; mais ce n' est pas encore assez : il

p282

est d' usage de recommencer la conversation à la porte, sur le palier et tout le long de l' escalier.

On se répond encore quelques mots jusques dans l' éloignement, et toute cette abondance de paroles se réduit à des répétitions.

Dans les cafés, oyez les disputes criardes, bavardes et sottisieres. Ici sont des rimeurs échauffés, qui se transportent pour ou contre des hémistiches ; plus loin, d' épais bourgeois qui commentent longuement une gazette inutile. Cette pétulance de langue est si familiere aux parisiens, que chaque table de café a son parleur. S' il est seul, il entretient le garçon affairé, la cafetiere qui change la monnoie ; et à leur défaut, il cherche des yeux un écouteur.

Les cochers et charretiers, après les juremens usités, commencent entr' eux une rixe de paroles grossieres ; les gourmades n' arrivent qu' à la suite du bavardage, et le bavardage reprend après les coups de poing.

Dans les cochés d' eau on ne s' entend point ;

p283

c' est une rumeur confuse, perpétuelle. Les mariniérs ont peine à se communiquer les mots de la manoeuvre. Quand deux cochés viennent à se rencontrer, il s' élance de chaque tillac quelque voix *forte en gueule* , qui devient excitative pour tous les passagers. Alors c' est une bordée d' injures précipitées ; c' est à qui réduira son voisin *aux abois* . Les voix tonnantes et aiguës se répondent ; et les cochés sont à deux cents toises, qu' une clameur prolongée vient encore porter à l' oreille une sottise modulée sur un ton particulier. Il est donc impossible au gouvernement de lier la langue du parisien. Affilée, aiguisée, babillarde, pétulante, elle s' exerce sur tout et par-tout. On babille dans le sallon doré, comme dans la tabagie enfumée ; on s' arrête dans les rues pour causer. Les voitures séparent les dialogueurs qui, malgré le danger et la remontrance du cocher, se rejoignent aussi-tôt pour achever leur phrase futile. Est-ce dans l' organisation du parisien qu' il faut chercher la source de ce déluge verbeux,

p284

intarissable ? Les vers de Voltaire et les notes de Gluck ont occupé les babillards pendant des années entières, et les journalistes ont reversé ensuite dans les feuilles périodiques ce débordement de paroles.

Les journalistes ne sont-ils pas des especes de babillards, qui entassent par jour, par mois, par semaine, des mots vuides de sens, et qui, pour démontrer le vice d' une période et la mauvaise structure d' un hémistiche, emploient à cette grande réformation plusieurs feuilles de papier ? Si l' intimé des *plaideurs* remonte au-delà du déluge, tout journaliste ne commence-t-il pas son rapport par vous parler du siecle d' Auguste et du siecle de Louis Xiv, et le tout pour infirmer la naissante célébrité d' un auteur ? N' a-t-on pas imprimé dix mille brochures sur la prééminence de Corneille ou de Racine ? N' a-t-on

pas répété fastidieusement dans toutes les sociétés leur ennuyeux parallèle, et les jeunes rimeurs savent-ils dire encore autre chose ?
Phocion appelloit les babillards, *larrons*

p285

de tems . Il les comparoit ensuite à des tonneaux vuides, qui rendent plus de son que les tonneaux pleins. Orateurs des cafés, orateurs des sallons, orateurs des journaux, orateurs des foyers, vous n' êtes que des futailles ! Vainement voudroit-on étouffer dans le parisien à un babil indiscret ou présomptueux qui lui est naturel ; ce penchant est irrésistible. Depuis la tête du ministre jusqu' à la jambe du danseur, il faut qu' il dise son mot sur tout ; il faut qu' il répète l' épigramme du jour ; c' est pour lui un triomphe. Mais son caquet est aussi inconstant que ses idées. Attendez huit jours ; et ce parler bruyant qui sembloit devoir tout renverser, quittera un édit ou un ministre, pour tomber sur une ariette ou sur un demi-poète.

CHAPITRE 597

p286

fat, fatuité.

le magistrat, quand il est fat, l' est beaucoup plus que l' homme d' épée.
Qui croiroit que le fat de nos jours est une espece de misanthrope qui fronde tout, affiche un grand fond de mépris pour tous les hommes, et seroit infiniment caustique s' il avoit le talent de l' être ? Sa mémoire n' est plus meublée d' un amas de mots nouveaux, de noms d' étoffes, de ragoûts, de vins, de chevaux, de chiens, de bijoux, d' équipages ; il est silencieux et froid. Il veut qu' on le croie profondément occupé de quelque grand objet.
La fatuité prend sa source à la cour, et n' y existe pas, parce que le courtisan ne prononce pas même l' orgueil qu' il a dans le coeur ; mais le fat veut imiter le courtisan, et les manieres

fausses, affectées, naissent en foule. De là

p287

vient qu' un fat de cette espece dit à la ville :
*j' arrive de la campagne. -voilà donc pourquoi
vous êtes d' une rareté si singuliere ;
quelle manie avez-vous de vous invisibiliser ?
-c' est que nous avons chassé la grosse
bête .*

Les sottises parisiennes sont ordinairement
si fugitives, qu' on ne peut plus les considérer
que comme des ombres légères, qui doivent
fuir dans le vague du tableau. Le persiflage
a disparu avec les agréables du jour ; le ton
des halles, illustré pendant un moment par
Vadé, n' est plus en vogue nulle part. Les pages
des auteurs ne sont plus *divines* .

Il faut avertir les allemands qu' on ne voit
plus les petits-maîtres papillonner de loge en
loge, faire les singes par le trou de la toile,
traverser le théâtre, tracasser les actrices dans
les foyers. Ils ne tapagent plus avec des fiacres.
On ne les voit plus se ranger en haie
aux portes des spectacles, penchés mi-corps,
pour critiquer plus à l' aise les jambes des femmes
qui descendent des équipages. Aujourd' hui

p288

c' est le passe-tems des clerks de procureurs ;
il faut leur dire aussi, que les petites-maisons
n' ont plus l' air de mystere, et que
les petits-soupers se font tout bonnement
chez soi.

Je regrette le tems où les gens du bel air
ne savoient pas lire. Aujourd' hui ils parlent
de tout : tel marquis converse, comme un bénédictin
de la congrégation de saint-Maur
pourroit écrire.

Louis Xiv disoit à Philippe V son fils,
partant pour l' Espagne : *ne paraissez pas vous
choquer des figures extraordinaires que vous
trouverez à Madrid ; ne vous en moquez point.*
voilà bien l' esprit de la nation fidèlement
empreint dans les paroles du maître. N' étoit-ce
pas dire, en d' autres termes : on ne sait
s' habiller, marcher, converser, qu' à Versailles ;
mais supportez un peu ces espagnols, sur

lesquels vous allez régner.
Du clinquant, des graces, une nuance d' esprit
sur un grand fond d' arrogance, telle est
l' essence du fat de nos jours. Il paroît dans

p289

telle société infiniment aimable, et dans telle
autre infiniment sot. Il parle de l' *extrêmement*
bonne compagnie avec un sérieux, un flegme
remarquable ; il se peint tout en laid, excepté
son propre individu.
Le fat ne conçoit pas pourquoi l' on s' entretient
journallement des artistes célèbres,
de tous ceux qui se distinguent dans les sciences
et dans les arts, et pourquoi l' on n' a presque
rien à dire de lui.
Mais les fats les plus curieux sont parmi les
abbés de cour ; ils ont toujours des migraines,
des rabats de gaze, des manteaux de soie,
de petites graces maniérées. Ils parlent d' un
ton modeste, de leur crédit ; ils ne veulent
paroître ni philosophes ni dévots ; ils ont un
amour-propre qui vise à toutes les sortes de
distinctions : ce sont néanmoins les êtres les
plus inutiles qui végètent à Versailles.
Il est aussi des fats parmi quelques écrivains
qui s' encensent d' abord réciproquement, et
se font passer les uns les autres pour de ces
génies dont la nature est avare, et qu' elle produit

p290

avec effort. Cela va bien dans la même
maison pendant sept à huit mois : mais au
bout de ce tems, une brouillerie survient ;
ces grands génies se tranchent l' un l' autre leur
tête de colosse, et ne s' appellent plus que
pygmée.
Quelle est l' ambition d' un fat de cette
espece ? C' est le plus souvent de captiver la
stupide administration de quelque plat personnage.
Le philosophe, jeté dans cette foule d' hommes
à prétentions, se croit quelquefois obligé
de sacrifier aux bizarreries et aux usages de
la société. C' est une erreur de sa part, et qui
est même désavantageuse à cette société ; car
qui rompra le premier le torrent de ces folles
habitudes, si ce n' est lui ? Qui osera s' écarter

de la route commune, si ce n' est l' homme
distingué par ses lumieres et par ses moeurs ?
Pourquoi donc le courage manque-t-il à
celui qui a le front de braver la tyrannie ?
C' est qu' il redoute le ridicule, arme légère et
perçante du beau monde ; mais lorsqu' enfin

p291

les hommes harassés de leurs propres préjugés
auront consenti à secouer les plus tyranniques,
ils seront tout étonnés que personne
n' ait osé le premier porter la main à un édifice
aussi fantastique.
Jusqu' à quel point peut-on braver la mode ?
C' est une grande question.
Notre politesse a pris la teinte d' une ironie
malicieuse : on substitue le compliment à la
pensée. Il est convenu qu' on pourra nuire,
pourvu qu' on ne dise rien en face que d' agréable
et de flatteur. Cette méthode est le
ton de la bonne compagnie ; et il est presque
permis d' être pervers, lorsque l' on est très-poli.
On dissimule les propos désagréables qui
sont venus à notre connoissance, parce que
ce n' est plus le tems où un mot équivoque,
un geste d' inadvertance exigeoit du sang. On
n' a plus la même attention dans ses paroles,
et l' on se venge ouvertement avec les mêmes
armes qui nous ont blessés.
Quand la logique scholastique jouissoit encore

p292

de quelqu' honneur, on raisonnoit de
suite en discutant le pour et le contre. Aujourd' hui
que le style épigrammatique a pris
faveur, on passe de branche en branche, et
une conversation raisonnée et suivie paroîtroit
insoutenable.
On disoit autrefois, *menteur comme un
laquais* . Cela vouloit dire que les hommes
d' une certaine condition ne mentoient pas.
Aujourd' hui, avec quelle effronterie ne prodigent-ils
pas de vaines promesses !
Si la vraie politesse consiste dans l' intention,
qu' est au fond la nôtre ? Mais dans son
mensonge elle met du liant dans le commerce
du monde, et personne pour son intérêt ne

s' avise de pénétrer au-delà de la surface.
Il nous est venu depuis peu une clarté
fatale ; on s' est aperçu que le desir d' une
grande réputation étoit un préjugé. Et qui
nous a donné cette idée destructive ? C' est le
ridicule que le fat moderne a su jeter sur
une vertu, et le plus souvent ce ridicule a été
l' ouvrage d' un bon mot.

CHAPITRE 598

p293

table.

on ne dîne plus qu' à trois heures, et les
repas sont devenus très-courts. Qui oseroit
arriver dans une maison pour souper avant
neuf heures et demie ! On aime mieux tuer
le tems, ou rester à bâiller chez soi au coin
de son feu, que de se présenter avant l' heure
décidée par l' usage.

Pour ne pas avoir l' air d' un désœuvré, l' on
arrive deux minutes avant que le maître-d' hôtel
apparoisse ; car le maître-d' hôtel ne dit
plus à haute voix, comme ci-devant, *madame
est servie* : il se montre.

Pourquoi prie-t-on à souper ? Pour faire
voir qu' on a un excellent cuisinier ; pour étaler
sa vaisselle et sa porcelaine. Pourquoi présente-t-on
différentes liqueurs et différens
vins ? à peine y goûte-t-on ; on n' a pas le
tems de boire ; on se leve de table précipitamment ;

p294

on n' a voulu montrer que sa magnificence.
Le poète qui dévore comme un loup,
trouve que le tems des repas est furieusement
abrégé. Il a beau se rabattre chez le fermier
général, celui-ci raccourcit ses repas comme
le grand seigneur, et le financier lui-même
n' a plus de ventre.
ô comment le poète n' a-t-il pas déjà fait
une satire contre ces repas succincts ! Il est
passé le bon tems de la gourmandise. Le service
change en un clin-d' oeil, comme une décoration
d' opéra. Mais qui mange là-bas, ne

servant et n' écoutant personne, de très-mauvaise
humeur pour peu qu' on l' interrompe ?
C' est un académicien vorace ; il sait qu' il n' a
pas de tems à perdre ; il regrette le siecle de
Charlemagne, où l' on restoit quatre heures
à table. ô quelle force prodigieuse a l' estomac
d' un académicien ! Venez-le voir manger.
Cela est plus curieux que tout ce qu' il
pourroit vous dire.
C' est à table, c' est à la clarté des bougies

p295

que les femmes aiment à se montrer. Toutes
ont aujourd' hui les cheveux de la même couleur.
On fut indécis long-tems sur le choix
des brunes et des blondes : on mit d' accord
ces rivales, en préférant les rousses. Les femmes
affectent cette ardente couleur, en usant
d' une poudre qui leur en donne le teint et les
cheveux.

CHAPITRE 599

postérité des vrais philosophes.
vous ne la trouverez cette rare postérité
que dans les murs de la capitale. Là sont
cachés une foule d' hommes aimables et instruits,
qui partagent leur tems entre les
douceurs de la société et l' étude, qui jouissent
de tous les arts, qui vivent tranquilles
dans un loisir ingénieux. Allez les voir, allez
les entendre ; ils possèdent la raison dans
toute sa pureté, la raison accompagnée des
bienséances.

p296

Voilà ce qui fait chérir Paris, voilà ce qui
compense la foule de ses incommodités. Vous
y trouvez des philosophes dont la conversation
est un charme toujours renaissant. Tout
ce que les arts et les sciences ont de plus délicat
et de plus sublime, vous est révélé par
ces hommes qui, sans être séparés des affaires,
ne s' y abandonnent point, et pour qui l' Europe
entiere est un spectacle mouvant et curieux
dont ils jugent les acteurs divers, riant

aux *farces* et pleurant aux *tragédies* .
Quand le françois est sage, il est le chef
des philosophes. Ceux dont je parle jugent
tout ce qui se fait sans enthousiasme et sans
froideur, savent apprécier tous les talents,
prononcent pour eux-mêmes et non pour autrui.
Le point de vue réel des objets ne leur
échappe pas ; mais c' est à l' oreille de la confiance
et de l' amitié que toutes ces curieuses
vérités se débitent. Le papier n' est pas fait
pour les recevoir.
Ces philosophes, qui n' en affichent pas
même l' extérieur, vivent avec décence, avec

p297

sagesse ; ils font grand cas du repos et de la
tranquillité ; ils gardent leurs idées pour leur
propre conduite. Leur caractere, tout-à-la-fois
grave et gai, pourroit être comparé à
un fond sérieux, égayé par des fleurs.
Cherchez à Rome, à Naples, à Vienne,
à Berlin, à Londres même, vous n' y trouverez
point autant d' individus de cette classe
distinguée, qui raisonnent et qui plaisantent,
qui allient la finesse à la profondeur, qui
gardent toujours une porte ouverte aux vérités
nouvelles, et qui, aussi éloignés des bavardes
académies que des bureaux ministériels,
ne laissent rien passer de ce qui se fait
sans le juger à leur maniere.
Ils ont fait revivre l' ancienne liberté de la
philosophie ; et l' on peut affirmer que c' est
la portion d' hommes la plus éclairée et la plus
impartiale qui repose sur aucun point du globe.
Il ne faut pas les confondre avec ces ridicules
connoisseurs désœuvrés et stériles, qui
veulent que l' on honore leur oisiveté, et qui
sont tout étonnés quand on ne leur demande
pas leur suffrage.

p298

Les philosophes dont je parle ne vivent
pas dans l' oisiveté absolue ; ils savent travailler
dans le cabinet et parler dans le monde.
Ils ont étudié et connoissent bien la liaison des
sciences avec le bonheur et la richesse de
l' état ; ils seroient tentés de parler plus haut :

mais malgré l' amour de la patrie qui les domine,
la complication des abus leur paroît
un noeud si embrouillé, que les circonstances
les forcent à s' envelopper dans une vertu à
peu près stérile. Quelques-unes de leurs idées,
si elles transpiroient, feroient du bien
probablement. Ce seroit aux hommes en place
à épier, à consulter ces moralistes éclairés,
qui cultivent la vraie philosophie morale et
politique ; mais l' ambition a des mains et n' a
point d' oreilles.

Quelques étrangers ont été à portée de
reconnoître ces philosophes, qui n' en ont pas
arboré l' enseigne. Ils ont su les estimer ; ils
ont emporté d' eux l' idée la plus favorable :
ce n' est que dans une grande ville, ouverte
à la communication de tous les arts, que pouvoit

p299

se propager cette foule d' hommes instruits,
qui ont su échapper pendant leur vie
aux traits d' une double persécution, garder
leur ame pour eux, et ne point compromettre,
dans un siecle tel que le nôtre, leur
tranquillité ni leur bonheur.

Voilà le modele d' une race d' hommes que
les autres nations envieront vainement. Il
n' y a que Paris et ses moeurs aisées et sociales
pour renfermer de pareils individus, et pour
donner le développement nécessaire à leurs
observations multipliées.

Ce que le gouvernement apporte de gêne
et de contrainte ne fait qu' aiguïser leur conception
et raffiner leur style. Il est unique,
il n' appartient qu' à la capitale ; c' est, pour ainsi
dire, la fonte heureuse de plusieurs sortes
d' esprits ; il en résulte une raison assaisonnée,
et la tournure la plus piquante dans l' expression.
Ce style-là ne peut pas s' imprimer, parce
qu' il dépend d' une foule de nuances particulieres,
que l' on s' entend, que l' on se devine

p300

au premier mot, et que l' on rit du simple
rapprochement qui devient un trait de lumiere.
Ces philosophes vivent au milieu de la sottise
et de la folie, et passent entre deux sans toucher.

Habiles dans la science du coeur humain, ils se rapprochent de la société des femmes, parce que la haute philosophie nous y ramène toujours. N' étoit-ce pas un plaisir philosophique que de voir une belle grecque examiner avec délicatesse et scrupule ce que c' étoit que la véritable gloire, et s' occuper aussi sérieusement de la république que de ses cheveux ? Il est aussi parmi nous de ces femmes dont la sensibilité s' étend à tout, et qui sont habiles à prononcer sur un édit comme sur une pièce de théâtre.

Voilà, je le répète, le charme de la capitale ; voilà son grand, réel et constant avantage ; voilà ce qui fait que l' homme de lettres y tend incessamment ; il cherche l' élément de la pensée. Il ne se sent bien que dans cet atmosphère philosophique, où toutes les idées graves, plaisantes, majestueuses, se marient

p301

sans se choquer. Il a besoin de renouveler son âme dans ce lycée des esprits qui n' ont rien d' extrême.

Ailleurs ce n' est plus le même ton, la même simplicité, la même fécondité. L' homme de lettres n' est point entendu, et il n' entend point ; il est réduit à écouter, sans pouvoir comprendre. Ce n' est plus cette langue de Paris qui effleure et approfondit, qui voltige et qui plane, qui étend les rapports, les varie, montre à-la-fois le côté plaisant et le côté sérieux : alors l' homme de lettres hors de sa patrie, ne retrouvant plus la justesse ni la netteté des idées, encore moins leur force et leur profondeur, se tait plutôt que de profaner ce langage délicat et mixte qui distingue ceux qui des mots sont remontés aux idées. Il se recueille en lui-même, étudie les gestes et laisse trotter les langues ; car que de gens prennent la parole pour la conversation ! Les plus grands détracteurs de la capitale, frappés de cette prompt communication des idées, de cette électricité rapide des esprits,

p302

de ces grâces naturelles de style, ont conservé

un profond souvenir de la conversation qui regne à Paris parmi les lettrés, des clartés soudaines qu' elle fait naître, de l' urbanité heureuse qui colore la contradiction la plus évidente ; et l' anglois, l' italien, l' allemand qui ont été témoins de cette lutte intéressante des esprits, rendront hommage à l' expression du philosophe parisien. Il est fait pour donner des leçons en ce genre à tous les autres peuples de la terre.

CHAPITRE 600

secrétaires du roi.

le nouvel ennobli qui vient d' acheter cette charge, tout étonné de sa régénération, est presque honteux d' avoir été roturier. Il s' éloigne de toutes ses forces de la classe dont il sort. Il a si peur qu' on ne se souvienne de sa roture décédée, qu' il emploie ses richesses à capter la bienveillance des hommes nobles.

p303

Il aime à se frotter contr' eux ; on diroit du fer qui cherche à s' imprégner de l' aimant. Il ne sort pas du nouveau tourbillon où il est entré ; il se persuade bientôt qu' il y a toujours vécu. Ayant passé la ligne de démarcation, il ne regarde plus en-arriere qu' avec effroi, et sa conduite est constamment en garde contre un roturier.

Oh, comme il voudroit faire boire de l' eau du fleuve Léthé à tous ceux qui l' environnent ! Comment se rappeler que l' on tenoit l' aune, le marteau il y a six mois ; que l' on couroit tout crotté négociier aux quatre coins de la ville, rescriptions, billets des fermes, actions des Indes ?

Le fils d' un secrétaire du roi sera plus noble que son pere ; aussi l' acheteur de la charge n' envisage-t-il qu' avec un certain respect ce fils qui, épurant la race, devient la tige d' une famille de gentilshommes. Son imagination ravie se prosterne devant ses petits-fils, qui seront décorés de titres et n' auront rien de commun avec la souche originelle.

p304

En attendant ces majestueuses destinées,
le secretaire du roi ne sauroit abandonner
tout-à-coup les manieres bourgeoises. Il a
beau s' étudier, c' est toujours M Jourdain
dans sa maison. Le noble ne paroît que lorsqu' il
traverse la ville en silence dans son équipage ;
et pour représenter comme il faut, il
devroit se taire toujours.

On croyoit que les négocians, satisfaits
d' un nom estimable, ne feroient plus leurs
enfans gentilshommes, et seroient revenus
de l' idée d' acheter une noblesse qui ne sert
qu' à marquer leur distance d' avec la haute et
véritable noblesse.

Quand le roi la donne pour services rendus
à l' état, elle a une valeur bien différente de
celle qui se paie.

CHAPITRE 601

p305

révolution musicale.

quand on veut donner une jouissance
nouvelle au parisien, il se mutine et commence
par injurier le novateur : comme si en
fait de plaisirs un novateur pouvoit être dangereux !
L' ennui, la mélancolie habitoient pour
moi l' opéra, et je disois avec La Bruyere : *je ne
sais comment, avec une magnificence royale,
on est parvenu à me faire bâiller* . Je regardois
le séjour de la musique comme un lieu où je
serois constamment sourd, et jamais ému.
Gluck est venu, et j' ai connu les charmes de
la musique. Je me croyois mort pour l' art,
et l' art a commencé à exister pour moi. C' est
à son expression simple, énergique, que j' ai
enfin senti couler des larmes que je n' avois
jamais versées dans le séjour des enchantemens.

p306

Tous les coeurs ont obéi à cette musique
expressive et touchante. Il a eu un rival dans
l' italien Piccini, harmonieux, brillant et tendre ;
mais le saxon a de plus grandes puissances.

C' est lui qui est terrible, touchant, rapide
et vrai. Alceste ! Ah, quel opéra !
Le saxon a essuyé le premier feu de nos
préventions, et son rival a eu moins de peine
ensuite à faire son effet.
Puisse le génie triompher des derniers obstacles
qui s' opposent à la perfection de cet art,
sorti enfin pour nous de l' enfance où nous le
captivions ! Que l' on choisisse des poèmes où
l' intérêt ne soit ni coupé ni affoibli ; et que
le décorateur ambitieux, le despotique maître
de ballet, le lourd orchestre cessent d' être
rebelles et de donner des entraves ridicules
au génie qui doit commander à ces subalternes,
et les soumettre à son autorité.
Je crois qu' il faut renoncer totalement à
Quinault ; il n' y a rien de si insipide que ses
opéra ; il n' a ni rapidité, ni diversité, ni chaleur.
C' est une folie à l' académicien Marmontel,

p307

que de vouloir le rapetasser. Tous les
musiciens perdront leur tems et hasarderont
leur réputation sur ces canevas vuides, qui
repoussent le génie.
Voici donc qu' à peine le buste de Rameau
est-il placé dans sa niche, qu' il faut l' en déloger.
La musique brillante de Lulli a disparu,
et c' est ainsi que tout art se forme en se recomposant ;
car s' il s' arrête, il recule.
Depuis que nos opéra-tragiques et nos
brillans opéra-comiques sont en vogue, on
raffole de toutes les ariettes, et l' on entend
solfier à voix basse dans les rues, dans les
promenades, dans les sociétés ; c' est un air
que se donnent ceux même qui n' ont ni voix
ni oreilles.
Ah, combien le gouvernement doit chérir
l' opéra ! Les factions théatrales font disparaître
toutes les autres factions.
La politique d' Alcibiade, qui coupa la queue
à son chien pour distraire les athéniens de
sa personne, est une politique renouvelée de
nos jours. Nos bals, nos spectacles, nos histrions

p308

nous font dire en d' autres termes : " ce

chien avoit une si belle queue ! Quelle fantaisie
prend à cet Alcibiade de la lui couper ?
Il a dégradé le plus bel animal du monde ;
c' est un fantasque, c' est un fou. "
Alcibiade, dans son char doré, portoit un
Cupidon armé du foudre : cette devise, qui
n' est pas ordinaire, il sut la rendre respectable.
Mais ne comptons pas trop sur nos Alcibiades :
nos guerriers, à ce qu' on dit, s' efféminent
dans ces voluptés trop exquises. Ils
auront le même courage : d' accord ; mais auront-ils
la force et la santé qui supportent les
travaux de la guerre ? Sur le champ de bataille,
ne se rappelleront-ils pas ces arts qui
amollissent l' ame involontairement ?
On y achete, année commune, pour près
de quatre millions d' ariettes, en y comprenant
les violons, les hautbois, les flûtes et les
bassons ; cela est un peu cher. La poésie, y compris
l' art dramatique, coûte infiniment moins.
Il y a trop de musiciens. On a maintenant le
droit, pour son argent, de se montrer très-difficile.

CHAPITRE 602

p309

bal d' enfans.

on ne danse plus au bal de l' opéra ; on
ne fait plus qu' y courir ; on n' y cherche que
la confusion ; on se marche sur les pieds ; on
s' étouffe : voilà le grand plaisir ; mais plus de
contredanses.
La danse est si perfectionnée aujourd' hui,
qu' il faut danser avec une supériorité marquée
pour s' en mêler. Quand *Marcel* , la tête
appuyée sur une de ses mains, s' écrioit : *que*
de choses dans un menuet ! prévoyoit-il lui-même
que bientôt il ne seroit plus permis
de danser pour son plaisir, que l' homme du
monde deviendrait acteur dans un bal paré,
et qu' il danseroit pour être applaudi ?
Des personnes qui n' atteignent point à ce
degré de perfection qui nous rend si difficiles,
se dispensent de danser. Les bals d' enfans ont
achevé de proscrire la danse. Ces petites créatures

p310

déplioient tant de graces et de légéreté,
qu' il n' est plus permis de se présenter après
elles. On s' excuse, parce qu' on sent qu' on
n' atteindroit pas à ces attitudes légères et
naïves ; et la mere à vingt-huit ans n' ose pas
jouër avec sa fille.

Les prélats assistent à ces bals d' enfans ; ils
étaient leurs croix pastorales, et voient avec
complaisance les menuets et les quadrilles.
Ils causent avec les vieilles tantes en coëffe,
qui ont en horreur le scandale du bal public.
Mais quand la danse est concentrée dans l' appartement
d' une présidente, que des têtes
mitrées sont témoins des pas et de la cadence
de petites filles de douze à treize ans, la
danse proscrite par l' église semble s' être
réconciliée avec ceux qui l' anathématisent.
Il n' y a rien de plus sérieux que les bals
qui se donnent à la cour. Tous les détails sont
d' une importance extrême. L' étiquette préside
au moindre rigodon, l' étiquette plane
sur les danseurs : tout est calculé, mesuré,
arrangé. L' archet du violon marche en cérémonie.

p311

Bénoît Xiv, tout grand homme qu' il étoit,
ne put contenir le rire fou de jeunes françois
qui se trouvoient à son audience. Mais
si le françois, monté au vatican, rit en présence
du saint-pere, en revanche, il est excessivement
sérieux dans un *bal à la cour* ,
et il est peut-être permis de rire à son tour
de celui qui est si grave en dansant à Versailles,
et qui rit à Rome en face de la papauté.
Tandis que les vaisseaux couroient les
mers pour rapprocher leur tonnerre destructeur
avec une précision géométrique ; que
deux nations forçoient les élémens pour rencontrer
dans l' immensité de l' océan le point
où elles rougiraient les flots de leur sang,
le jeune Vestris dansoit à Londres et subjugoit
l' Angleterre. Ses entrechats, plus
puissans que nos bombes, enlevoient l' aveu
de notre supériorité, et nous étions secrètement
flattés du triomphe de notre compatriote... or,
il faut savoir à qui il appartient
dans ce monde de rire profondément, véritablement.

p312

Salut Rabelais ; salut Montaigne ;
salut Shakespeare ; salut Moliere ;
salut La Fontaine ; salut Sterne ; et toi leur
devancier, salut Lucien. C' est avec vous,
mes chers auteurs, qu' il faut s' épanouir la
rate, et sur la danse figurée, et sur la danse
solemnelle, et sur les graves violons... ô
bals d' enfans... grands...

CHAPITRE 603

enrégistrement.

il y a des choses inconcevables dans les
gouvernemens modernes, et qu' on aura peine
à comprendre un jour. Les contemporains
eux-mêmes, quand ils viennent à réfléchir sur
le mot *enrégistrement* , ne conçoivent pas ce
qui se passe sous leurs yeux.

Un parlement assemblé et que regarde la
nation, attentive à ses mouvemens, résiste
à l' autorité royale. Le peuple en silence attend
l' issue du combat. Le souverain qui a

p313

soif d' argent, envoie plusieurs fois l' ordre
d' *enrégistrer* son édit. Le parlement s' y refuse
constamment ; il allegue que le roi n' a pas
un pouvoir illimité, qu' on ne sauroit forcer
la cour des pairs à *enrégistrer* choses
contraires à la justice, au bien de l' état, à sa
propre conscience. Le souverain tonne, éclate,
menace, envoie *lettres de jussion* . Rien n' y
fait ; chaque membre tient bon et refuse d' obéir.
Toute une province dit : *voyons ce
que deviendra ceci, et si nous gagnerons à
ce grand conflict un dixieme de notre bien* .
Le parlement bataille avec vigueur ; il
cite plusieurs traits historiques qu' il tâche de
faire cadrer avec la question présente.
Tout-à-coup arrive un papier roulé d' une
autre maniere, et qu' on appelle *lettre de
cachet* . La volonté du roi n' y est pas plus
expresse que dans les *lettres de jussion* . à
l' instant, c' est à qui paiera plus vite des chevaux
de poste pour voler au lieu de son exil. L' auteur
des hardies remontrances interrompt sa
phrase commencée ; et brisant sa plume, se

rend précipitamment au séjour indiqué, quelque sauvage ou quelqu' éloigné qu' il puisse être.

Résister d' un côté, obéir de l' autre, ne diroit-on pas que ces deux ordres, si différemment reçus, ne sont pas émanés du même pouvoir ? Mais la coutume fait dire et penser à chaque individu : hier je combattois en corps pour l' intérêt du peuple, aujourd' hui j' obéis à l' ordre adressé à moi seul. Les interpretes du peuple peuvent remonter au souverain ; mais l' individu particulier doit céder à sa volonté suprême. Et voilà l' opinion qui donne à la magistrature ces alternatives de résistance et de soumission, dont les historiens auroient peine un jour à rendre compte. Quelquefois on résiste au ministre plutôt qu' au monarque. On ne peut demander ouvertement le renvoi d' un homme qu' il a choisi ; mais on attaque indirectement l' homme en place jusqu' à ce qu' il soit sacrifié. Les parlemens aussi attaquent la cour avec des mots embarrassans et captieux, qui

d' ailleurs ne sont pas susceptibles d' un examen raisonné, encore moins d' un jugement définitif. Que fait la cour, non moins fine et plus adroite ? Au lieu de vouloir entendre, elle envoie au parlement des phrases tout aussi obscures, tout aussi difficiles à expliquer. Les mots s' éloignent de toute interprétation nette et claire ; et après l' envoi mutuel de ces sérieux *logogryphes* où personne n' a voulu rien dire de positif, le poids de l' autorité substitue aux vaines paroles ce qui subjuguera en tout tems et en tous lieux l' éloquence et les raisonnemens. Le chef-d' oeuvre de la politique, seroit sans doute l' établissement réel d' un pouvoir intermédiaire entre les rois et les peuples, également conservateur de l' autorité royale et des droits des hommes. Mais comment rencontrer cet équilibre ? Quelle constitution est parfaite ? Tout état a ses balancemens ; plusieurs principes en politique sont couverts d' un voile qu' il ne faut pas lever. Un prononcé rigoureux détruiroit la magie de presque tous les gouvernemens modernes.

C' est pour cette raison qu' on s' abstiendra, je crois, de part et d' autre, de décider d' une maniere précise et authentique la vraie signification du mot *enrégistrement* . Une heureuse obscurité laisse à chacun l' idée d' un futur succès. L' équivoque entretient la tranquillité générale. Ainsi les agens moteurs de la nature sont indéfinissables, et il est bon qu' en politique la force des agens réels ne puisse être calculée ni déterminée. Il faut que l' idée de toute puissance qui gouverne nage dans un vague mystérieux ; la cohésion des parties d' un vaste état tient déjà un peu du miracle. Enfin, toute question politique, forcée dans ses derniers retranchemens, devient dangereuse ; c' est ce que l' expérience a prouvé dernièrement. La paix est revenue avec le jour douteux dans lequel ces questions doivent rester enveloppées.

CHAPITRE È'

Bicêtre.

ulcere terrible sur le corps politique, ulcere large, profond, sanieux, qu' on ne sauroit envisager qu' en détournant les regards. Jusqu' à l' air du lieu, que l' on sent à quatre cents toises, tout vous dit que vous approchez d' un lieu de force, d' un asyle de misere, de dégradation, d' infortune. Bicêtre sert de retraite à ceux que la fortune ou l' imprévoyance ont trompés, et qui

étoient forcés d' aller mendier le soutien de leur dure et pénible existence. C' est encore une maison de force, ou plutôt de tourmens, où l' on entasse ceux qui ont troublé la société. Trop grande lepre pour le point de la capitale ! Ce nom de Bicêtre est un mot que personne ne peut prononcer sans je ne sais

quel sentiment de répugnance, d' horreur et de mépris. Comme il est devenu le réceptacle de tout ce que la société a de plus immonde, de plus vil, et qu' il n' est presque composé que de libertins de toute espece, d' escrocs, de mouchards, de filoux, de voleurs, de faux monnoyeurs, de pédérastes, etc. L' imagination est blessée dès qu' on profere ce mot qui rappelle toutes les turpitudes.

On est fâché de voir sur le même point et tout à côté de ces vagabonds, les épileptiques, les imbécilles, les foux, les vieillards, les gens mutilés : on les appelle *bons pauvres* ; mais il semble qu' ils devraient être séparés de cette foule de coquins qui inspirent encore plus l' indignation que la pitié.

p3

Parlant à un de ces *bons pauvres* , je lui dis : que desireriez-vous, mon ami ? -oh, monsieur si j' avois seulement un sol à dépenser par jour ! -eh bien ? -nous ne coucherions plus que trois. -et si vous aviez deux sols ? -oh ! Je boirois du vin deux fois la semaine. -et si vous aviez trois sols ? -oh ! Je mangerois un peu de viande tous les trois jours ! ... un anglois qui m' accompagnoit lui donna de quoi boire du vin, manger de la viande, et même de quoi coucher tout seul au moins pendant dix-huit mois. Je me fais effort pour ne pas nommer cet anglois, tant son premier mouvement fut prompt.

La situation de Bicêtre est sur une colline, entre le village de Ville-Juif et Gentilly, à la distance de Paris d' une lieue. Sa position le rend très-propre pour le rétablissement des malades, et c' est déjà un séjour moins infect que la plupart des hôpitaux de la ville. Il est certain que si la Seine pouvoit être conduite à Bicêtre, ce seroit le lieu le plus commode

p4

pour former un hôpital des mieux placés et des plus considérables.

Pour remplacer cet avantage si desirable, on a des puits et quelques canaux qui apportent de l' eau d' Arcueil, dont tout le monde

boit, excepté les officiers de la maison, pour lesquels une voiture en charie tous les jours de la Seine.

L' un de ces deux puits, est sur-tout remarquable et attire beaucoup de curieux par sa grandeur, par sa profondeur, et principalement par la simplicité de la mécanique de la machine qui sert à puiser l' eau, au moyen de deux seaux, dont l' un descend vuide tandis que l' autre monte plein.

Il n' y a pas long-tems que douze chevaux étoient journellement occupés à cet exercice ; mais par une sage économie, dont il résulte encore un plus grand avantage, des prisonniers forts et vigoureux ont été depuis employés à ce travail. Il les enleve à une dangereuse oisiveté, maintient leur vigueur, leur procure de quoi ajouter à leur nourriture. C' est

p5

à M Le Noir à qui l' on est redevable de ce changement utile, qui pourroit s' étendre plus loin ; car il arrive quelquefois qu' on est obligé, par défaut d' eau, de diminuer le nombre des bains des malades : ce qui est, comme on doit le sentir, un inconvénient souvent funeste.

Quant à l' eau qui a passé par les conduits de plomb, on sait qu' elle peut devenir malfaisante, et que conséquemment il seroit prudent de pourvoir à cet inconvénient.

Le nombre des habitans de Bicêtre n' est point fixe ; en hiver il est plus considérable, parce que plusieurs pauvres qui trouvent à travailler en été, sont obligés d' aller se réfugier en hiver dans cet hôpital, où l' on compte alors environ quatre mille cinq cents personnes. Hélas, que d' hommes ressemblent aux mouches ! Actives en été, piétries en hiver. La nature nous traite-t-elle comme les mouches ? Les pauvres ressemblent un peu à l' insecte que le soleil fait vivre ou console, et que le froid ou l' hiver tue ou décourage. ô lazzaroni

p6

de Naples, nus et vagans, libres, mais toujours sous un soleil nourricier... mais je suis à Bicêtre.

Des soeurs officieres, présidées par une soeur
supérieure, gouvernement cette maison. Si quelque
chose doit causer de l' horreur pour la pauvreté,
et inspirer l' amour du travail aux fainéans,
c' est l' image de Bicêtre. Là on trouve
trop rarement cette compassion, cet abord
consolateur qui adoucissent le poids de l' infortune.
Le pauvre est bien un être nul ; on
lui fait sentir que c' est la charité qu' on lui
donne. Le pauvre l' est quelquefois par sa faute ;
mais il est pauvre. Hommes, chrétiens, répondez :
il est pauvre !
un hôpital est nécessairement le centre de
plusieurs abus, parce que l' oeil de l' administration,
quoique cherchant à voir, ne voit pas
tout dans ces retraites ; et le malheur est un
abyme sans fond. *abyssus abyssum invocat.*
oh, que cela est vrai ! J' ai sondé la hauteur
de l' opulence ; je n' ai pas encore pu sonder
les profondeurs effrayantes de l' indigence.

p7

Vous qui jouissez et qu' un pli de rose affecte :
l' indigence ! Avez-vous calculé l' abyme de ce
mot ? Oh, comme l' on prononce les mots,
assis à une bonne table, commandant des
chevaux pour son équipage ! L' indigence !
Madame Necker, lorsque son époux étoit
en place, ayant visité elle-même l' intérieur
des salles, fut frappée d' un spectacle qui parloit
puissamment à son ame. La salle dite
saint-François renfermoit un air qui par sa
puanteur faisoit tomber évanoui et suffoquoit le
plus charitable et le plus intrépide visiteur.
Elle vit six malheureux couchés dans un lit,
stagnans dans leurs excréments, qui communiquoient
bientôt leurs principes de mort.
Elle mit en usage le crédit dont elle jouissoit
pour faire construire des lits où il ne couche
plus que deux personnes, et qui par une séparation
de bois, les met à couvert des miasmes
pestilentiels.
Il étoit une salle affreuse, où cinq à six cents
hommes mêlés ensemble s' infectoient mutuellement
de leurs haleines et de leurs vices,

p8

où le désespoir sourd aigrissoit sans cesse des caracteres furieux. On n' y pouvoit entrer pour leur porter des alimens que la baïonnette au bout du fusil ; c' étoit bien le lieu le plus abominable, le plus pervers et le plus corrompu qui existât et qui ait existé peut-être sur la surface entiere du globe. Que je m' estime heureux de n' avoir pas à prendre sur ma palette les couleurs les plus noires pour en tracer les traits hideux, et d' annoncer enfin, après ce que j' en ai dit dans l' *an deux mille quatre cent quarante* , que cette salle infernale, divisée dans un local plus étendu, plus aéré, n' existe plus, et que les malades qui expiroient pêle-mêle dans cet abyme de corruption, ont des dortoirs où ils échappent à la peste contagieuse qui ci-devant les moissonnoit et rappelloit en grand le supplice de Mezence, où le vivant étoit collé à la bouche du mort.

Il est vrai que là étoit la sentine de l' espece parisienne. Mais faut-il outrager l' humanité dans ceux même qui en sont devenus le mépris

p9

et l' horreur ? Puissent les soins nouveaux, opérés par une charité active et neuve, ne point se ralentir !

Dès la porte de cet hôpital on respire un air que l' odorat seul peut juger vicié ; mais cela est commun à tous les hôpitaux, et presque inévitable.

Passons aux *cabanons* . La premiere chose qu' on se demande à soi-même, c' est : *qu' ont fait tous ces hommes pour être enfermés ?* on voudroit voir au frontispice de leurs loges quels furent le délit et le jugement. Mais les juges en France ne motivent aucun arrêt ; une sentence, un ordre de police l' est encore moins.

Vauvenargues a dit : *on n' a pas le droit de rendre malheureux ceux qu' on ne peut pas rendre bons* . Que penser de ces cachots étroits, bâtis les uns sur les autres ! Mais on assure que ceux qui sont là sont punis au-dessous de leur crime, et qu' on leur a fait *grace* en les traitant ainsi. Personne ne peut accuser les magistrats actuellement en charge, de précipitation

p10

ou de barbarie ; ils sont humains.

Je crois à l' homme qui m' a donné ces lumieres,
et je supprime les détails.

Là, on ne leur laisse qu' un petit morceau
de fer, avec lequel ils font des ouvrages en
paille. Ceux qui sont en-bas sont les plus
favorisés ; ils font des envieux : car ils
s' établissent marchands et font travailler les autres,
qui ne cessent d' admirer le bonheur et de
vanter l' avantage de la place d' en-bas.

Un malheureux en arrivant ne sait comment
se font ces petits ouvrages : un compagnon
de misere qu' il ne voit pas, lui montre
son métier, et c' est en se servant de plusieurs
miroirs qu' ils croisent réciproquement avec
un art infini. Par ce moyen ils se voient,
se parlent, et correspondent par signes ; le
plus élevé communique avec celui qui est
logé le plus bas.

Il y a une espece de sentinelle qui, son
miroir à la main, avertit les autres de tout
ce qui passe par l' étroit guichet. *voilà une
femme*, s' écrit-il avec transport, *qui est*

p11

vêtue en telle couleur, de telle taille ; et tous
les prisonniers alors se mettent à leurs barreaux,
pour examiner la femme qu' ils ne voient que
par réfraction ; mais chacun croisant son miroir,
tous la considerent, et elle ne se doute
pas que chaque prisonnier sourit et fait des
mines à sa physionomie.

La lecture de la gazette de France est une
récréation permise aux prisonniers. Deux fois
la semaine il se fait un grand silence ; la plus
forte voix passe sa tête aux barreaux et lit. à
chaque nom, l' un s' écrit, *je l' ai connu* ;
l' autre, *je l' ai vu* ; et les réflexions ne sont
pas tacites ; ces drôles ont des saillies.

On a songé à deux choses dans ces cachots ;
à procurer à chaque prisonnier un trou pour
les besoins naturels, et une issue pour aller
entendre la messe. La chapelle est au milieu ;
ils y vont le dimanche.

Les mouchards de la police, quand ils ont
manqué à leurs instructions, sont enfermés à
Bicêtre ; mais ils sont séparés des autres
prisonniers, parce qu' ils seroient mis en pieces

p12

par ceux qu' ils ont fait emprisonner, et qui les reconnoïtroient. Ils inspirent moins de pitié à raison du vil métier qu' ils exerçoient. On voit avec surprise et avec encore plus de douleur, que ces petits drôles sont très-jeunes.

Espions, délateurs, à seize ans ! Oh, quelle vie perverse cela annonce ! Non, rien ne m' a plus affligé que de voir des enfans jouer un pareil rôle... et ceux qui les enrégimentent, qui les dressent, qui corrompent ce jeune âge !

Il y a des cachots souterrains, d' où l' on ne reçoit la lumière et le son que par quelques trous fort étroits. Là a vécu pendant quarante-trois années, le complice et le délateur de *Cartouche* . Il avoit ainsi obtenu sa grace en le trahissant. Quelle grace ! Il contrefit parfaitement deux ou trois fois le mort, pour aller respirer au haut de l' escalier un peu d' air ; et lorsqu' il mourut tout de bon, on avoit peine à y croire. Le chirurgien fut long-tems sans oser lui détacher son collier de fer. Il sembloit qu' il dût vivre éternellement dans ces cachots,

p13

après le miracle d' une si longue et si rare existence.

Il y a de tems en tems des révoltes à Bicêtre. Le premier février 1756, les prisonniers renfermés dans l' endroit de cette maison appelé *la petite-fosse* , attendirent, pour exécuter leur coup, l' heure des vêpres, comme la plus propre à favoriser leur délivrance. Ils forcerent la sentinelle, entrèrent dans le corps-de-garde, et se saisirent des armes ; mais la sentinelle ayant eu le tems de donner un coup de sifflet, la garde se rassembla. Il y eut dans le combat deux archers tués, et quatorze des mutins. Plusieurs se sauverent ; mais ils furent bientôt rattrapés, parce que l' habit, d' un drap grossier, qu' ils endossent en entrant dans cette maison, servit à les faire reconnoître. Les prisonniers interrogés sur le motif qui les avoit portés à la révolte, répondirent qu' on avoit retranché de leur nourriture ordinaire, quoiqu' elle ne consistât qu' en un peu de pain, et un peu de viande un seul jour de la semaine ;

qu' ils n' en avoient voulu qu' au supérieur
et à l' économe qui les faisoient jeûner
si cruellement, afin de rendre leurs tables
plus abondantes, et que, las de la vie, ils
n' avoient écouté que leur désespoir.

On les prit au mot ; plusieurs furent pendus,
les autres fouettés par la main du bourreau,
et resserrés plus étroitement.

Voici une fable imitée de l' allemand, qui
pourroit être gravée à la porte de Bicêtre.

Je voudrois que la populace apprît à la lire ;
on lui en feroit l' explication et le commentaire.

les crimes et le châtement.

" un jour les crimes enfermés dans les cachots
du Ténare, briserent la porte de leur
prison, et d' un vol affreux et précipité fondirent
sur la terre et se répandirent en foule
sur sa large surface. On vit l' herbe jaunir sous
leurs pas, les forêts s' embraser, les villes se
remplir de discordes sanglantes ; ils marchaient
se tenant tous par la main selon leur coutume ;
ils marchaient tous ensemble dans une joie

horrible et triomphante, quand l' un d' eux
tournant la tête aperçut de loin le *châtement*
qui, d' un pied boiteux et la béquille en main,
s' étoit mis à leurs trousses. Ah ! Ah ! S' écria
avec un grand éclat de rire la troupe infernale :
pauvre dieu éclopé, si tu vas toujours
de ce train, tu feras cent fois le tour du globe
avant de nous attraper... -courez, courez
tant que vous pourrez, repartit le châtement,
je serai peut-être fort long-tems sans
vous atteindre ; mais quelqu' agile que soit
votre fuite, mauvais sujets, je suis sûr de ne
vous point manquer. "

mais s' il y a des coupables dans cet horrible
lieu, il y a encore plus de pauvres qui m' arrachent
les réflexions suivantes.

Un lapon, en naissant, a du moins pour
apanage un renne ; on lui assigne un second
renne quand les dents lui percent. Mais je
vois des enfans qui viennent au monde sans
pouvoir dire avoir une *pomme* en propriété.
Les bêtes sauvages ont leurs tanières ;
et tel malheureux, pressé tyranniquement

p16

par les loix même, qui ont fait des propriétés exclusives du moindre pouce de terre ou d' un misérable plancher, n' a pas de quoi reposer sa tête. Il ne pourra habiter un grenier entr' ouvert que sous le bon plaisir d' un maître superbe ; des propriétaires le pousseront depuis l' extrémité de la ville jusqu' au milieu des champs ; tout est pris, tout est envahi. L' homme, dans nos gouvernemens modernes, en recevant son corps de la nature, n' obtient point des loix civiles une place en propre pour y respirer. On lui accorde l' espace d' un tombeau ; mais celle d' un berceau lui est interdite. Beaucoup d' hommes, n' ont à la lettre, que leurs bras pour le service du maître à qui ils sont vendus. Qui ne possède rien, est nécessairement l' ennemi de ceux qui possèdent. Le pauvre n' a presque point de ressources ; il faut qu' il soit malade pour qu' on ait soin de lui. On l' enterre pour rien lorsqu' il est mort, parce que son cadavre infecteroit. On le recueille lorsqu' il agonise. Ne vaudroit-il pas

p17

mieux prévenir sa maladie, au lieu de ne lui donner des secours que lorsqu' il est près de son terme. La foule des nécessiteux augmente chaque jour. Le jeu de ces vastes et dangereuses machines qu' on appelle opérations du ministere, leur rouage dans leur épouvantable frottement, écrase toujours et sans pitié la partie la plus foible... où est le remede à ces maux politiques et anciens ? Les bons esprits s' occupent à le chercher ; il ne peut être que le fruit du tems, des réflexions patriotiques, du génie et sur-tout du coeur des administrateurs. Y a-t-il du mal à les produire ces idées de réformation ? Dans cent idées outrées ou fausses, il s' en trouvera une juste et praticable ; alors ne sera-t-on pas dédommagé du prix du volume où elle sera déposée ?

CHAPITRE 605

de la guérison des maladies vénériennes à Bicêtre.

on reçoit aussi à Bicêtre les personnes des deux sexes qui sont infectés du virus vénérien, pourvu qu' ils apportent un billet du lieutenant de police, qui ne leur est accordé qu' après que leur maladie a été constatée par le chirurgien de l' hôtel-dieu. Le nombre de ces malades n' est point fixe ; on n' en reçoit qu' autant que les salles destinées à cet usage en peuvent contenir.

La cupidité qui rançonne tout, n' a point respecté les regles du fondateur. Un infirmier, qui s' est arrogé le nom de gouverneur, exige, dit-on, des malheureux qui viennent se faire traiter quarante-huit sols, sans lesquels, malgré leurs billets de la police, il leur refuse la porte. On comprend quelles doivent être les suites de cette inhumanité.

On n' admet à-la-fois que cinquante femmes et autant d' hommes, à moins qu' on ne soit obligé, par la gravité des symptômes appellant des secours urgens, d' augmenter ce nombre.

Il est bien petit pour le troupeau gangrené qui se presse en foule à la porte. Ces malheureux sont réduits à périr, ou plutôt à tomber en lambeaux par le cruel et invisible vautour qui ne cesse de les ronger ; leurs symptômes s' aggravent, deviennent effrayans ; l' oeil recule épouventé, et leur guérison devient plus difficile.

Que ceux qui ont dit que ce fléau avoit perdu de sa rage, qu' il n' offroit plus les horribles plaies qu' il étaloit lorsqu' il vint épouvanter l' Europe, que l' art avoit su enchaîner ce poison affreux et dévorant, viennent contempler les victimes de l' erreur, du tempérament ou du libertinage.

C' est ici que l' implacable Arimane a raffiné son génie mal-faisant. Il lui étoit impossible d' attaquer l' espece humaine d' une maniere plus hideuse et plus cruelle : et c' est l' attrait

p20

immortel du plaisir qui a formé cette lepre,
ces plaies, ces exostoses, cette gangrene,
cette pourriture ; et, ce qu' il y a de plus horrible,
l' ame et la raison existent encore au
milieu de cette dissolution affreuse ; l' entendement
est sain, quand tout le corps est rongé ;
la douleur n' a plus qu' une voix languissante
pour exprimer ses maux ! L' oeil aguerris des
chirurgiens se ferme d' horreur ; leur main tremble,
leur corps frissonne. Dieu ! C' est par le
portique de la volupté que l' homme est arrivé à
cet amas inconcevable de maux que la plume
ne sauroit décrire, et qui fait tressaillir tous
les sens d' une impression douloureuse, même
quand la mémoire, au bout de nombre d' années,
vous en rappelle quelques images.
Il faut, pour se faire guérir dans ce lieu
redoutable, être inscrit depuis huit à dix mois ;
et souvent le tour de l' infortuné qui attend
n' arrive pas encore.
Ainsi le virus fait tout à loisir des progrès.
Cette suspension entre le mal et la guérison
est si connue, et les aspirans sont si nombreux,

p21

que quelques libertins et plusieurs
femmes prostituées ont souvent fait prendre
une inspection avant que d' être attaqués d' aucun
mal. Eh bien, moralistes, que direz-vous
de ce trait ? Pesez-le, et puis montez en
chaire.
Quelques peres de familles, aux froides
remontrances des directeurs, aux sermons
des prédicateurs, aux menaces de l' enfer, ont
substitué tout-à-coup le spectacle répugnant
du lieu où l' on traite les malheureux de l' un
et de l' autre sexe, dans le pitoyable et déshonorant
état de leurs honteuses maladies ; ils y
ont conduit leurs enfans, dont les passions
étoient trop vives ; ils ont attaché leurs regards
sur ces écueils du jeune âge, pour modérer,
s' il étoit possible, les fougues de leur
tempérament. Ce moyen extrême a quelquefois
réussi.
Eh ! Qui traverseroit sans frémir la file de
ces lits douloureux, où siegent des figures
pâles et plombées ? La douleur leur commande
une attitude presque immobile : tout

p22

mouvement est une douleur. Celle-ci, privée de l'organe de la parole, ne peut plus exprimer ses douleurs que par signes, ou par des sons inarticulés que le désespoir concentré accompagne. Celle-là, à la fleur de son âge, à moitié dévorée, offre tout-à-la-fois l'aspect de la beauté et l'horreur de la maladie : contraste plus frappant qu'une plaie universelle ; elle n'existe plus que pour souffrir, et son état est d'autant plus cruel que son jeune cœur est encore susceptible de remords. Plus loin la vengeance du ciel semble être descendue sur cette vieille prostituée, dont les crimes honteux sont accumulés dans les rides ; elle a encore ce regard atroce qui vend l'innocence. On voit sur son front repoussant une vie entière consacrée aux trafics du libertinage. Ses longues souffrances ne peuvent attendrir ceux qui en sont les témoins. Le fléau rongeur, attaché à sa caduque vieillesse, semble enfin avoir trouvé son véritable trône. Il me faudroit le pinceau du terrible Michel-Ange, qui faisoit saillir les muscles enflés

p23

par la douleur, ou irrités par l'accès du désespoir, pour bien tracer l'image de tous ces fronts où les vices enracinés et les tourmens vengeurs sont empreints ; mais là aussi sont les victimes que le jeune âge et l'indigence ont soumises aux accidens ; leur ame n'est pas encore corrompue, et leurs sens souffrent, comme si tous les désordres avoient accompagné les momens de leur existence. La pitié leur paie un tribut dans ce lieu d'horreur. Par-tout ce poison inconnu détruit, ravage, imprime les marques de son cours affreux ; il mange les chairs, corrode les os, détruit, comme une lime sourde et active, tous les organes de la sensibilité, et le corps vivant dans cet horrible état est cent fois plus hideux que le cadavre enveloppé de tous les vers, enfans de la putréfaction. Car si cette masse des tombeaux est putride, on sent du moins qu'elle est calme, et l'on n'en entend

point sortir le cri lent et prolongé de
la douleur aiguë, comme de ces fantômes

p24

livides, couverts de plaies vives... c' est
assez ; fuyons de ce tartare.
La méthode des frictions est la seule qui soit
usitée à Bicêtre. Mais combien entraîne-t-elle
d' inconvénients ? Est-il possible que l' art,
après tant de tentatives, ne soit pas plus
avancé ?

CHAPITRE 606

la saint-Louis.

le jour de la saint-Louis, on ouvre au
petit peuple la promenade des tuileries et
des autres jardins royaux. Il y fait toujours
quelques dégâts, parce qu' il n' y entre que
ce jour-là. S' il en avoit la possession toute
l' année, il ne songeroit pas à mal faire. Il
court aussi à Versailles, parce que le château
lui est ouvert. Il est stupéfait de l' air de
magnificence qui y regne ; il n' imagine pas qu' il
a payé tout cela.

On voit dans les appartemens le peuple mal

p25

vêtu qui remplace les courtisans. Il a peur de
fouler le parquet. En entrant, il prend le *sallon*
d' Hercule pour la chambre du roi, et regarde
extasié cette longue file d' appartemens dorés.
Les suisses rient de voir l' artisan ébahi
considérer, le col tendu, les plafonds et se mirer
aux glaces. Ces suisses prennent le peuple
parisien pour un peuple étranger, accoutumés
qu' ils sont à ne voir toute l' année que de
beaux habits et des dentelles.
Ce jour est la fête des arts ; les académies
ouvrent leurs salles ; on donne des prix au
poète, à l' orateur, au peintre, au sculpteur,
à l' architecte. Le matin on récite de tous côtés
des panégyriques du roi canonisé, qui sont
des tours de force oratoire et des chefs-d' oeuvres
de bavardage. On en a débité plus de
soixante mille en France, remplis des mensonges

les plus impertinens.

L'assemblée des quarante immortels se tient le soir au Louvre. Les femmes se sont avisées depuis quinze ans de venir en foule à cette assemblée ; ce qu'elles n'osaient auparavant.

p26

Elles veulent entendre ce qui se lira à l'Académie ; car les femmes, tout en menant la vie la plus dissipée, prétendent à juger la littérature, même en dernier ressort.

Le lecteur a toujours soin de glisser dans sa composition quelque chose de flatteur pour elles. Mais la phrase du bel-esprit-galant sent le placage.

Les femmes de qualité, mêlées ce jour-là avec tous les beaux-esprits accourus en foule, assiegent l'Académie et se passent de dîner. Il y a peu de place, parce que le local est étroit. Tant mieux, les académiciens qui se souviennent d'avoir prêché dans le désert, ne renonceront pas à ce qu'on dise dans le monde :

on ne sauroit entrer à l'Académie. Plus on se plaint, plus ils jouissent. On lit des vers, on lit de la prose, et les juges orgueilleux sont jugés à leur tour.

Si le plafond s'abymoit ce jour-là, il n'y auroit plus d'écrivains à Paris. Adieu la race bruyante des beaux-esprits. Si un barbare, ennemi des lettres vouloit faire une Saint-Barthélemi

p27

d'auteurs, il pourroit, avec avantage, saisir ce jour académique. Dieu ! Le sang opposé des poètes tragiques et comiques, mêlé ensemble, coulant à grands flots et se confondant avec celui des romanciers, des orateurs et des historiens ; le poète épique tombant sur le chansonnier ; le versificateur mourant pardonnant au prosateur ; l'académicien égorgé à côté du journaliste qui crierait, *je ne suis point auteur !* les plus intrépides n'abandonnant point le fauteuil, à l'exemple de ces anciens sénateurs romains qui attendirent la mort dans leurs chaires curules, tandis que le secrétaire, déclamant contre cette barbarie, leur citeroit quelques passages de

Tacite... quel chapitre pour l' histoire !
Quelle désastreuse époque ! ... mais je m' aperçois
que ce tableau, quoique chimérique,
n' en fait pas moins frémir le prêtre, le financier,
le courtisan, ces amis des lettres et de
la philosophie. épargnons-leur des images
qui offensent leur profonde sensibilité.
M D' Alembert est heureux le jour de la

p28

saint-Louis ; il va, il vient, il ouvre les tribunes,
il commande aux suisses, il a sous ses
ordres deux abbés panégyristes ; il place les
dames à panaches, il préside les quarante
immortels. Assis enfin au haut de la longue
table que couvre un tapis vert, il ouvre la
séance et distribue des prospectus ; puis il
donne la médaille immortalisante à son protégé,
qui deviendra un petit ingrat.
Il lit ensuite un éloge par fois malin, où
il a semé de petites vérités modestes, avec
une prudence, un sel, un enjouement qui
divertissent l' assemblée. Il ne dit presque rien ;
mais on voit ce qu' il voudrait dire ; on
l' entend dans ses petites allusions, et l' on
bat des mains. Tout cela ne signifiera absolument
rien dans vingt ans. Mais, où parle-t-il ?
Au louvre. M D' Alembert est le
courtisan de la vérité ; il l' aime, il lui fait
des mines, quelquefois des grimaces ; mais
le mauvais goût académique est cause qu' il
lui tient un langage toujours trop apprêté.
Il est des académiciens qui ne lisent jamais,

p29

et on doit leur en savoir gré.
Ce qui prouve qu' il n' y a plus de poésie
parmi nous, et qu' il ne faut point en attendre,
ce sont les vers qu' on y lit depuis dix
ans. Dieu nous garde de la poésie de l' académie
françoise ; elle va toujours en déclinant,
et voilà où aboutit le ton préceptoral
que quelques-uns de ses membres ont eu la
confiance de prendre.
Quand l' académie françoise a prononcé ses
arrêts, le public, comme de raison, s' avance
pour juger l' académie elle-même ; et c' est

alors un beau train dans les cafés d' alentour.
On examine de nouveau les pieces du concours ;
et les disputes vives qu' enfantent les
débats élevés à ce sujet, sont curieuses pour
l' observateur, en ce qu' elles lui donnent une
idée de la chaleur singuliere avec laquelle
chaque homme défend par persuasion ou par
entêtement l' opinion la plus indifférente.
L' académie françoise a décidé d' avance que
tous les ouvrages de son crû seroient réputés
des morceaux de goût ; elle l' a tant dit et

p30

répété, qu' on pourroit croire qu' elle est vraiment
persuadée de ce qu' elle avance. Faut-il
la troubler, lui ôter une illusion si douce ?
Non, laissons-lui cette jouissance innocente.
On donne le soir au peuple, dans le jardin
des tuileries, à l' entrée de la nuit, un grand
charivari, qu' on appelle concert. C' est toujours
l' ancienne musique qu' on exécute ; on
fait bien, car personne n' écoute. Mais c' est
un des plus singuliers tableaux et des plus
animés que celui qu' offre tout ce peuple immense
rassemblé, sur-tout quand il y a clair
de lune. C' est une fête demi-nocturne, que
les femmes aiment de prédilection. Elles
montent toutes sur des chaises, leurs amans
à leurs pieds ; ce qui varie le spectacle et le
rend nouveau, pittoresque, curieux. L' oreille
s' ouvre à la galanterie qui la touche beaucoup
plus que les airs de feu Rameau. Cette confusion
d' états, de personnes et de physionomies
donne aux tuileries un aspect unique.
Elles peuvent contenir alors environ deux
cents mille ames.

CHAPITRE 607

p31

triomphe de Voltaire. Jeannot.

l' auteur de la pucelle, au fond de sa
retraite, brûloit du desir de revoir la capitale,
parce que dans cette ville il y avoit un théâtre,
et qu' il avoit une tragédie à faire applaudir

du parterre.

Tout le monde vouloit voir le poète seigneur de Ferney. L' étranger qui avoit voyagé ne pouvoit revenir dans sa patrie sans dire, *je l' ai vu* . L' auteur se déroboit le plus qu' il pouvoit aux importuns ; il se cachoit, il crioit qu' il étoit mort : mais il se monroit bien vîte pour tout homme titré, ou qui venoit lui apporter des hommages.

Tandis qu' une curiosité épidémique s' empressoit à contempler sa figure, comme si l' ame d' un écrivain n' étoit pas encore plus dans ses ouvrages que sur sa physionomie, l' empereur seul trompa son attente, en passant

p32

au pied du château de Ferney sans daigner s' arrêter, et ne voulant pas voir celui que chacun vouloit avoir vu. Ce dédain blessa la vanité de l' écrivain.

Arrivé à Paris, la secte encyclopédique arrangea son triomphe. Elle saisit l' occasion de prouver que le nom d' un auteur pouvoit rivaliser avec les plus grands noms. C' étoit le moment d' opposer à l' orgueil fondé sur des armoiries, l' orgueil peut-être plus légitime qui tient aux travaux et aux succès de l' esprit.

On prépara à loisir l' impromptu solennel auquel tout le public averti devoit assister. La secte encyclopédique mettoit ainsi la cour dans l' alternative d' être témoin de ce triomphe, ou de l' interdire : ce qui eût été un triomphe encore plus complet. On laissa faire la secte, quoique plusieurs grands et tous les prêtres murmurassent beaucoup de voir un roturier et un incrédule l' objet des attentions et des acclamations publiques. Les nains de la littérature venoient, lettre en

p33

poche, lui dire, *vous m' avez loué* ; et le vieillard avoit oublié leurs noms et tous les brevets d' immortalité dont il n' étoit pas avare. Les ennemis et les rivaux furent percés d' un glaive de douleur ; mais la secte qui n' existoit que par son chef, et qui se couvroit

de ce grand nom, ordonna le couronnement.
On ne vit pas sans intérêt un vieillard qui
s' étoit attiré tant de sortes d' adversaires,
jouir avec sécurité de sa renommée orageuse,
et offrir un front qui n' avoit pas succombé à
tant de traverses et à de si longs travaux. Il
sembloit triompher en ce moment et de la
haine sacerdotale, et de l' envie littéraire.
C' étoit en effet un prodige que ce chêne
échappé aux coups de la foudre, qui depuis
un demi-siècle menaçoit d' embraser sa cime.
Ce vieillard, trop fidele à l' art qu' il avoit
cultivé, ne songeoit nuit et jour qu' à sa
chère tragédie d' *Irene* ; et ce qui le flattoit,
c' étoit de la voir représenter. Il
rapportoit là tous ses desirs et toutes ses

p34

idées. Le quarré du parterre, voilà ce qui
l' intéressoit le plus dans l' immense capitale,
absolument changée depuis son départ. Il n' y
vit rien, ne songea à y rien voir ; il n' y vécut
que pour des comédiens, qu' il fatiguoit
en voulant leur donner des leçons de déclamation.
Les visites et les louanges, auxquelles son
amour-propre voulut riposter, userent bientôt
ses forces ; sa carrière fut abrégée par ses
bons amis, et l' apothéose tua le poète.
Ce fameux couronnement ne fut qu' une
farce aux yeux des gens sensés. Qui posa ces
couronnes de laurier sur le buste, en face de
l' original ? Des mains d' actrices et de comédiens.
Une comédienne soubrette s' émancipa
même jusqu' à caresser et flatter de la
main en plein théâtre le buste triomphant
de l' auteur ; mais le public, qui s' étoit imaginé
qu' on vouloit persécuter son poète, redoubloit
d' enthousiasme, comme pour le prendre sous
sa protection ; et cet enthousiasme ne lui permit
pas de voir ce que cette facétie avoit d' incohérent
et d' étrange.

p35

Les encyclopédistes, cachés dans un coin,
croyoient voir réjaillir sur eux une partie des
applaudissemens. Le poëtereau, disciple du
grand poète, ayant fait aussi une tragédie,

s' imaginait que les lauriers du couronnement devenoient fraternels, et s' étendoient jusques sur sa tête. Enfin, les philosophes académiciens, en portant ce *Pharamond* sur le pavois, vouloient insinuer qu' ils avoient consenti à rompre l' égalité, mais en faveur des circonstances et pour l' exemple. Ces honneurs indiscrets qui lui furent rendus de son vivant, le priverent des honneurs funebres, ou plutôt, après avoir accordé à la secte encyclopédique son petit divertissement, on ne voulut pas refuser au clergé le sien, on tint la balance égale. Il valoit mieux, après tout, faire tomber la persécution sur le cadavre que sur l' homme, et tout étoit concilié par ce moyen.

Il fut ordonné que, sans pompe, et sans funérailles son corps sortiroit de Paris pour aller chercher au hasard un tombeau sur la

p36

route. On vit pour la première fois un mort prendre la poste pour se faire enterrer. Après le couronnement, on redoutoit la solennité du convoi ; la foule des assistans n' eût pas manqué d' observer le cercueil de Voltaire, environné de prêtres catholiques, portant un cierge béni, et disant la messe sur son corps pour le repos de son ame. On ne voulut pas de cette seconde représentation. Soit qu' on se fût repenti d' avoir permis le bizarre couronnement, soit toute autre raison, on poussa tout-à-coup la sévérité jusqu' à interdire aux journaux l' annonce de sa mort. On ne vouloit pas qu' il fût dit qu' il avoit rendu les derniers soupirs dans la capitale, lieu de sa naissance. La même défense s' étendit sur J J Rousseau, lorsqu' il décéda à Ermenonville, deux mois après Voltaire. La célébrité de ces deux hommes, dont les noms étoient universellement connus, et la rumeur que leur décès occasionna, piquerent sans doute l' orgueil des rangs, puisqu' il eut recours à des moyens aussi petits, et que la

p37

postérité sans doute aura peine à croire.

Il falloit tout uniment laisser faire Jeannot,
dont la réputation commençoit à poindre.
Jeannot fut le vrai successeur de Voltaire ;
Jeannot tout seul eût appaisé la fermentation,
et rétabli l' équilibre dans tous les esprits.
Trois mois après le triomphe de Voltaire,
le parisien oubliant les trente-neuf académiciens
qui restoient, accueillit ce Jeannot
avec le même enthousiasme. Il représentoit
dans une farce qui, plus heureuse qu' *Irene* ,
n' eut depuis que cinq cents représentations.
L' idiôme de la dernière classe du peuple s' y
trouvoit exprimé au naturel ; et le jeu naïf
de l' acteur, son accent sûr, formoient un tableau
qui, dans sa bassesse, avoit un mérite
extrêmement rare sur la scène françoise : la
parfaite vérité.

pourquoi n' a-t-on pas enterré Voltaire ?
cette question a été bien vite étouffée, par
ces mots plus fameux encore : *c' en est, ce*
n' en est pas ; tirés de la parade dont je viens
de parler.

p38

Ces mots ont fait une fortune incroyable ;
on les a prononcés dans les meilleures sociétés,
et aux meilleures tables. On n' a entendu
pendant six mois que ces mots, pris et reçus,
dans tous les sens possibles, et commentés
avec tout l' esprit dont le parisien assaisonne
les nouveautés.

Enfin, on a modelé Jeannot en porcelaine,
ainsi que Voltaire. On trouve aujourd' hui
l' acteur forain sur toutes les cheminées,
faisant pendant au Préville ; et pourquoi
ne fraterniseroient-ils pas ?

Il est donc prouvé qu' il n' est pas besoin
de persécuter un vivant, ni même un mort.
Quand il s' élèvera quelque Voltaire, il y aura
toujours quelque Jeannot à lui opposer. Si la
foule trop nombreuse environne tel homme
monté sur un tréteau et commence à s' échauffer
un peu plus qu' il ne faut, voulez-vous
dispenser cette foule sans violence ? établissez
à trente pas un autre tréteau ; le premier
orateur verra son auditoire se dissoudre, et
jettera sa parole au vent.

p39

Depuis le triomphe de Voltaire, la secte encyclopédique ne bat plus que d' une aîle. En ramassant toutes les forces de son génie, elle ne peut pas faire une fugitive de Voltaire, pas même une de ses tragédies. ô que deviendra-t-elle ! Bien fol, bien repentant, je crois, qui s' est enrôlé sous ses drapeaux : voilà le régiment qui n' a guere marchoit d' un air superbe, le voilà licencié par Apollon, et devenu étranger aux neuf muses.

CHAPITRE 608

jockeis.

lorsqu' on hasarde de grosses sommes au sort d' une course, l' on purge la surveillance les jockeis, afin de les rendre moins lourds et plus dispos. Il ne faut pas les confondre avec les coureurs *qui* , dit un poète, *sont des animaux* .

Précédant un carrosse et qui font faire place, automates courans et biscayens de race,

p40

qu' on équipe à grands frais, portant visage humain ; légers comme le vent, espece d' homme enfin, qui conçoit, qui répond, qu' on dresse, qu' on élève, renvoyé s' il vieillit, et remplacé s' il creve.

Un jockei est plus considéré aujourd' hui qu' un coureur. Les femmes assistent aux courses, et ne paroissent avoir aucune pitié de ces adolescens aux cheveux tondus, qui se rendent poussifs ou astmatiques, pour faire gagner m le duc, lequel remporte le prix de la course dans son lit.

Lorsque les femmes ont vu le matin la *course* , et le soir *D' Auberval* , elles parlent de leur sensibilité. On ne voit plus entr' elles que des ajustemens de cheveux. Elles portent des *autels à l' amitié* , elles récitent des *hymnes à l' amitié* . Le portrait de la *délicieuse amie* est caché dans le bracelet ; elles ne parlent plus qu' en s' extasiant des charmes de l' amitié. Cet étalage de *sensiblerie* date de la même époque que les jockeis ; mais l' on ne

p41

sait si les chiffres brodés par l' amitié dureront
autant que les courses de chevaux.

Par une suite du même esprit, les femmes
conduisent des caleches ; et après avoir passé
des nuits au bal, il faut qu' elles prennent parti
pour telle ou telle jument. Le jockey perd son
nom et ne porte plus que celui de la bête
qu' il monte ; il est toujours jugé fort inférieur
à l' animal qui réunit tout l' intérêt et tout
l' espoir.

Ce n' est pas-là tout-à-fait l' ancien esprit
de la chevalerie ; mais il est entièrement
éteint. Et qu' importe un ridicule de plus,
ajouté à nos incroyables petits ridicules ? Le
tout est de sauver nos jours d' une pesante
monotonie, et de varier nos goûts, nos
modes, nos enthousiasmes, nos engouemens,
afin de ne point perdre ce caractère
de frivolité natale, qui nous honore et nous
distingue aux yeux de l' Europe.

On a reconnu, il est vrai, qu' un coursier
impétueux et docile supposoit à-la-fois la perfection
d' une branche d' économie domestique,

p42

et l' art important de croiser les races.
Mais l' extravagance s' est mêlée aux premières
spéculations ; et ce qui pouvoit tourner au
profit de l' espece, n' est plus devenu qu' un
luxu, fantaisie de prince. L' essentiel étoit que
la race des chevaux allât toujours en se
perfectionnant : elle n' a point gagné avec ce
goût qui, purement de parade, n' a voulu
que faire spectacle, tantôt à la plaine des sablons,
tantôt à Vincennes.

Au mois de novembre 1754, milord Poscool
fit la gageure de venir de Fontainebleau
à Paris en deux heures. Il y a quatorze lieues
de distance ; le roi ordonna à la maréchaussée
de lever sur la route tous les obstacles qui
pourroient causer au coureur le moindre empêchement.

Milord Poscool ne se servit point de jockey ;
il partit de Fontainebleau à sept heures du
matin, et arriva à Paris à huit heures
quarante-huit minutes ; il avoit encore douze minutes.
Ainsi il gagna cette gageure, et l' on en parla
pendant six mois, tant les esprits commençoient
à s' échauffer sur les courses.

Hchapitre 609

p43

diamans.

Cloris n' est que parée et Cloris se croit
belle,
en vêtemens légers, l' or s' est changé pour elle...
etc.

S' il est permis aux rois et aux princes d' employer
des sommes considérables à l' achat
des diamans, n' est-ce point une folie insigne
chez les particuliers de mettre tant de prix

p44

à des brillans qui ne donnent point la beauté ?
Que le *pytre* et le *grand-sancy* , appartiennent
à la couronne, qu' ils rivalisent avec le
diamant du grand-Mogol, avec celui du grand-duc
de Toscane, ce sont là jeux de princes ;
mais que des hommes sensés consacrent
en bagues, en pendeloques, en bracelets,
ce qui suffiroit à l' entretien des enfans, à la
nourriture des pauvres, n' est-ce point une
honte, un crime au tribunal de l' humanité ?
Ce délire de l' opulence n' est plus toutefois
aussi vif qu' il l' étoit jadis. Le lapidaire ne vend
plus ces petites pierres au prix excessif où la
concurrence les avoit fait monter. Ce luxe
avili, pour ainsi dire, par nos courtisannes,
commence à tomber.

Crésus, revêtu de ses habits royaux et tout
couvert de pierreries, demanda à Solon, s' il
avoit jamais vu une pompe si belle. Oui, dit
le philosophe, je trouve un paon vêtu plus
magnifiquement que vous ; sa beauté est naturelle,
et vous ne brillez que d' un éclat emprunté.

p45

Le philosophe devoit s' étudier à flétrir
les diamantaires, les lapidaires, à les représenter
comme des pestes publiques, moteurs
d' un luxe odieux, et engendrant cette foule
d' êtres corrompus, qui se prostituent pour des
pierreries.

Le diamant est à mes yeux l' enseigne de
l' insensibilité morale ; le diamant semble endurcir
tous les êtres qui se pavanent de sa pompe frivole.

Quand je vois une femme porter à son
bras la valeur de quatre riches métairies, son
bras ne m'inspire plus l'envie de le baiser. Mais
un homme orné de diamans, usurpant cette
parure des femmes, me fait frémir, et je
m'éloigne de lui avec une répugnance invincible.
Tous ces petits cailloux brillans dont
il est vain, sont l'emblème de son ame froide
et dure ; et plus il est élevé en grandeur, plus
il me paroît petit et livré à un égoïsme ridicule.
On a vu, dit-on, Rodolphe, empereur
et roi de Bohême, écorcher ses sujets pour
amasser une quantité prodigieuse de pierreries.
Il en avoit composé une table si artistement

p46

garnie, qu'elle représentoit un paysage
au naturel. Il perdit ses bijoux avec son
royaume, et mourut de chagrin.
Ô que j'aime la seconde femme de Phocion !
Une de ses amies lui montrant des
colliers et des brasselets magnifiques, elle lui
dit : pour moi je n'ai point d'autre ornement
que Phocion, qui depuis vingt années est
toujours élu général des athéniens.
Puissent tous les sots et durs amateurs de
ces misérables superfluités, qui aspirent la substance
du pauvre, partir pour le pays de Golconde,
dans les états du grand-Mogol, à
cent milles de Mazulipatan !
Il n'y a de bon et de curieux dans le diamant,
que l'expérience nouvelle sur sa volatilisation.
Quant à l'éclat, des verroteries font
le même effet.
La poudre de diamant est-elle un poison
sans remède, ainsi que plusieurs le prétendent ?
Le diamant en lui-même est un si
grand poison au moral, qu'il peut l'être au
physique ; et cette dangereuse qualité, je la

p47

lui souhaite, afin que tout homme l'ait en
horreur et ne voie qu'avec mépris l'homme
qui arbore ce luxe puéril et barbare.
Le *mont-de-piété* regorge de pierreries, et
leur valeur est tellement diminuée, que les
diamans n'ont plus qu'un prix médiocre : les

plus prisés autrefois sont réduits au quart de leur ancienne valeur. Mais quel philosophe ne voudrait voir tous les joailliers obligés de renoncer à ce commerce futile et dévorant ! Il faut espérer qu' il tombera tout-à-fait, et que le moraliste n' aura plus à reprocher aux hommes des goûts aussi extravagans, qui révelent tout-à-la-fois l' insensibilité et la nullité de l' ame.

CHAPITRE 610

petites filles. Marmots.

dès la plus tendre enfance on impregne, pour ainsi dire, l' ame des femmes de vanité et de légèreté. Tout le monde y concourt ;

p48

le papa, la maman, la bonne et les amis de la maison ; le maître de dans l' éducation d' une jeune demoiselle, a le pas sur le maître à lire, et sur celui même qui doit lui inspirer la crainte de Dieu et l' amour de ses devoirs futurs. La marchande de modes et la couturiere sont des êtres dont elle évalue l' importance, avant d' entendre parler de l' existence du laboureur qui la nourrit, et du tisserand qui l' habille. Avant d' apprendre qu' il y aura des objets qu' elle devra respecter, elle sait qu' il ne s' agit que d' être jolie et que tout le monde l' encensera. On lui parle de beauté avant de l' entretenir de sagesse. L' art de plaire et la premiere leçon de coquetterie sont inspirés avant l' idée de pudeur et de décence, dont un jour elle aura bien de la peine à appliquer le vernis factice sur cette premiere couche d' illusion. Qu' on daigne regarder avec réflexion ces marionnettes que l' on voit dans nos promenades, préluder aux sottises et aux erreurs du reste de leur vie. *le petit monsieur*, en

p49

habit de tissu, et *la petite demoiselle* , coëffée sur le modele des grandes dames, copiant, sous les auspices d' une *bonne* imbécille, les

originaux de ce qu' ils seront un jour. Toutes les grimaces et l' affectation du petit-maître sont rassemblées chez *le petit monsieur* . Il est applaudi, caressé, admiré en proportion des contorsions qu' il saisit. *la petite demoiselle* reçoit un compliment à chaque minauderie dont son petit individu s' avise ; et si son adresse prématurée lui donne quelque' ascendant sur le petit *mari* , on en augure, avec un étonnement stupide, le rôle intéressant qu' elle jouera dans la société. C' est dans la capitale sur-tout que ces abus existent. Si l' on vouloit me permettre de prendre le ton de la philosophie, je demanderois si le lien de l' hyménée n' est pas trop sacré pour en faire ainsi l' objet de la première farce de la vie. Quand la petite demoiselle a amusé pendant ses sept ou huit premières années le papa et la maman par son caquet et ses singeries,

p50

lorsqu' elle a bien appris à contrefaire les poupées du sieur Audinot, la plus mauvaise des écoles pour le théâtre comme pour les moeurs, on songe à la mettre au couvent pour y prendre quelque teinture et remplir les premiers actes extérieurs de religion. Ici la scène change. Aux premières impressions des leçons de coquetterie et de vanité, succèdent celles que peuvent faire la bégueulerie, le pédantisme femelle, et la morale rendue ridicule à force d' être mince et superstitieuse. C' est à travers ces sentiers qu' une femme destinée à être épouse et mère marche jusqu' à l' âge de nubilité. Pendant tout ce tems, pas un mot des devoirs dont elle devra s' occuper au sein de sa famille. Cette négligence, à la vérité, est un peu justifiée par la corruption de nos moeurs ; car si l' on oublie d' instruire les femmes de leurs devoirs, on les dispense de les remplir. Mais n' est-ce pas les rendre méprisables, et nous rendre malheureux ? Examinons donc encore combien les deux

p51

partis y perdent. Deux mots peuvent l'exprimer : *on n' aime plus, on n' estime plus* . L' amour et l' estime sont cependant les deux plus grands trésors de l' humanité.

Paris est donc plein de jolis enfans, mais qui deviennent des hommes maussades. Quand je vois dans une maison qu' on serre, qu' on embrasse, qu' on étouffe de caresses un enfant de six ans, à raison de quelques saillies qui sont au-dessus de son âge ; qu' on l' appelle *un prodige* ; que le pere, la mere le regardent comme un être extraordinaire, je gémiss sur le pauvre petit innocent. Tandis que les louanges de ses gentillesses fatiguent l' homme sensé, il plaint le sort de cette jeune tête, et voici pourquoi.

La trop grande souplesse de ses fibres annonce leur affaissement prochain ; elles ne résisteront pas à tout ce qu' on entasse dans son cerveau ; il est trop tôt mûr, trop tôt développé, et l' enfant tant admiré sera un homme médiocre à coup sûr.

Un jeune enfant, plein de vivacité et de

p52

graces, court au jardin, apporte une poire vermeille, fruit précoce. Rempli de joie, il la donne à sa mere, comme une rareté merveilleuse ; la mere y goûte, et dit : *ce fruit est trompeur, il ne vaut rien* . Un sage diroit à son oreille : *pauvre mere abusée, vous voyez l' image de votre fils !*

d' après les avis de Jean-Jaques Rousseau, on a restitué à l' enfance cette liberté précieuse qu' elle tient de la nature, et qui convient à l' essor des premieres années de la vie de l' homme. Mais on fait en même tems ce qu' il n' avoit pas recommandé. On associe les enfans aux hommes faits, on leur donne la permission de tout dire, on les invite au babil, on loue leur ton familier et indécent ; ce qu' ils voient et ce qu' ils entendent ne peut que répandre la plus grande confusion dans leurs idées ; et ces applaudissemens indiscrets ne feront plus que les disposer à l' orgueil de la fatuité et à l' insolence de la présomption. Aussi je crois remarquer que la génération

p53

qui s' élève a un caractere dénigrant, dédaigneux, froidement hautain. Le tems de la jeunesse est le tems de l' enthousiasme. Si, au lieu de le ressentir, elle veut juger et discuter, jamais elle ne connoîtra le charme profond des arts. En croyant perfectionner le goût, elle tombera dans la froideur et la sécheresse, parce que la source de nos sentimens tarit bientôt, lorsque, rejetant l' instinct, nous voulons examiner de trop près la raison de nos jouissances.

CHAPITRE 611

journaux, le vrai journaliste.

les critiques en un sens, troublent toutes nos jouissances. Un art dans son enfance excite des transports très-vifs. Marche-t-il vers la perfection ? La critique vigilante le suit du même pas. Il reste à savoir si le plaisir n' est pas interrompu par ces observations qui marquent toutes les taches et les font

p54

appercevoir, et s' il n' étoit pas plus entier, plus égal, plus profond, lorsque l' auditeur, moins fin, ou plus grossier, se livroit naïvement à la maniere dont il étoit affecté. Qu' avons-nous gagné en raffinant ? Plus de gloire sans doute, moins de volupté peut-être. Le cordonnier qui fit changer le tableau du peintre qui avoit manqué la chaussure, avoit raison ; mais il n' y avoit qu' un cordonnier qui pût voir la difformité du soulier. Appelez le tailleur, le chapelier, l' anatomiste, chacun dans sa partie trouvera des fautes ; mais le gros du public ne les voit pas de même : sans quoi l' art deviendroit aussi effrayant que la nature. Si l' art aujourd' hui n' avance point vers sa perfection, ce n' est pas assurément faute de règles et de préceptes. Indépendamment de toute cette multitude de journaux qui, d' une voix monotone et lamentable, crient tous également à la décadence, on voit éclore tous les ans de gros volumes sur les théâtres et sur les genres. Ils ne sont point remplis de

réflexions neuves ; on y concentre toujours
l' art dans la seule maniere de Corneille et
de Racine, et l' on se dispense d' aller au-delà.
La petite théorie des auteurs convient
merveilleusement à leur pratique.
Qui voudroit acheter tout ce qui s' est dit
depuis cent ans sur l' art dramatique, composerait
une bibliotheque immense et inutile.
Je crois que la postérité rira bien de cette
idolatrie, qui a saisi toute une nation, pour
des tragédies bizarres, et qui la fait tourner
servilement dans le même cercle, toute
excursion lui paroissant chimérique et insensée.
On a vu passer sous les yeux de tant d' aristarques
cinq à six cents tragédies, qui ont
absolument la même physionomie, toutes
pâles et sans expression, parce que le souffle
du génie ne les a point vivifiées. La forme,
la coupe des scenes, le rang des personnages,
la diction rimée, tout est uniforme et fastidieux.
à quoi servent les aristarques ?
La même piece a été retournée tous les

vingt-cinq ans ; et c' est en cela que la pauvreté
de la tragédie françoise se manifeste.
Elle n' est point avertie de sa foiblesse, parce
qu' elle croit remplacer par une vaine élégance
toutes les richesses de l' art et de la
nature.
Il n' y a qu' une bonne poétique, c' est celle
qui enseigne à jeter au feu toutes ces feuilles,
où des juges transcendans et des législateurs
suprêmes, s' érigeant en hommes de
goût par excellence, vous disent à Paris ce
qu' il faut penser de tout ouvrage littéraire
composé chez les nations voisines, dont ils
n' entendent seulement pas la langue.
Le critique de nos jours n' est plus qu' un satyrique.
Mais voyez-vous cet insecte ailé, qui
tourbillonne autour d' un flambeau ? C' est l' image
d' un folliculaire, qui fait cent tours et
qui finit par être écrasé d' un coup de mouchette.
La critique en littérature est la chose du
monde la plus inutile. L' ouvrage qu' on examine
est imprimé ; les fautes sont commises,

et le tems qui plonge dans l' oubli les productions stériles ou frivoles, me paroît le vrai, l' irrévocable journaliste. On ne revient point de ses jugemens ; il n' écoute ni la cabale ni les préventions ; il absorbe le livre dans son gouffre, ou le fait surnager sur l' abyme. Pourquoi donc se dévouer à la haine de ses rivaux, et offenser l' amour-propre des hommes vivans, pour opérer ce que le tems doit faire mieux que tout autre ?

D' ailleurs l' invective est presque inséparable de la critique littéraire : on a beau choisir ses termes, on veut toujours dire que tel écrivain est un sot ou un ignorant. On verse le ridicule sur son oeuvre ; et de là à sa personne il n' y a qu' un pas.

Les lettres faites pour répandre quelque charme sur la vie, ne doivent jamais être le prétexte de troubler le repos d' un galant homme, qui aura mal réussi en voulant instruire ou amuser les autres. Le critique le plus sage a encore quelquefois le foible de la jalousie ou de l' envie. Puis, quel est l' homme

assez maître de ses passions, assez impartial, assez éclairé et doué d' un tact assez subtil pour être le juge suprême des talens et des réputations ? Que le tems prononce ; c' est à lui seul qu' appartient cet emploi.

Mais ce qui doit consoler les auteurs, c' est de voir que le plus impitoyable des critiques est toujours un auteur méprisé. Qui se sent des forces pour courir dans la carrière, ne s' amuse pas à jeter des bâtons aux jambes de ceux qui courent.

Tous ces *jugeurs* sont plus intrépides dans leur prononcé, et plus orgueilleux de leurs *extraits* , que les auteurs ne le sont de leurs productions. Ils prennent le talent d' injurier et de nuire pour la preuve d' une supériorité réelle et décidée.

Ainsi l' on ne voit plus dans l' atelier des arts... etc.

p59

tréteaux des boulevards.

la foule y abonde ; et c' est une raison de plus pour examiner l' attrait qui porte la multitude vers ces théâtres, que chacun dit dédaigner, et que chacun fréquente. Le grand nombre de tréteaux, leur diversité, leur prix modique, des scènes changeantes et perpétuellement renouvelées, tout entraîne le citoyen.

Eh ! C' est là qu' on peut voir combien la curiosité oisive est sur-tout affamée de spectacles. Elle demande plutôt du nouveau que du bon.

On voudrait savoir pourquoi dans cette foule de théâtres de toute espèce libres et ouverts, on proscrie toute pièce décente et

p60

régulière ; pourquoi un privilège exclusif, dont on n' aperçoit pas l' utilité, ôte au peuple une nourriture agréable et saine, et défend de mêler un grain de raison au breuvage grossier qu' on lui verse de toutes parts.

Les plus plates bouffonneries sont autorisées, et l' on fait *haro* sur toute pièce qui a l' apparence d' être instructive et morale.

Deux comédiens (qui le croiroit !) sont les censeurs nés, les rédacteurs en charge, et les mutilateurs sans rappel de toutes les pièces qui se jouent sur les boulevards.

Cette incroyable prohibition, au seul avantage de deux troupes privilégiées, vient de céder cependant à l' intérêt des mœurs et à celui du public.

On a senti qu' il étoit ridicule de repousser tout-à-fait la raison de dessus les tréteaux des boulevards, et que le peuple qui courait à ces spectacles étoit justement celui qui avoit le plus besoin de recevoir quelque instruction salutaire. On s' est donc relâché de cette loi bizarre qui n' admettoit que la sottise et le

p61

mauvais goût : on a permis à quelques pièces raisonnables de paraître sur les tréteaux ; mais il faut qu'elles soient *en un acte* .

Un auteur qui auroit dans son portefeuille des pièces touchantes et régulières en trois actes, ne pourroit les donner à la troupe qu'il voudroit choisir. On borne, on rétrécit les plaisirs du public, en ne permettant pas à l'art de se faire entendre sur le théâtre de son choix. Ces petits spectacles sont toujours pleins, parce qu'ils n'ont point la gêne des grands. On voit le parti que l'on pourroit tirer de ce goût universel pour les représentations dramatiques, si l'on savoit mettre par-tout le public à son aise.

Il seroit beau de présider tout-à-la-fois à l'amusement et à l'instruction publique, en brisant toutes ces vieilles et misérables ordonnances qui, pour l'intérêt de quelques comédiens, empêchent l'essor du talent et substituent des farces ou des pièces étranglées à des compositions nobles et intéressantes. Et qu'importe à l'état que l'auteur parle sur

p62

les planches du théâtre des boulevards, ou sur les planches du théâtre françois ? Pourquoi rencontre-t-on, au-dessus de l'art dramatique, la main impérieuse qui coupe, qui hache, qui desseche et qui tue ? Eh quoi ! Ne verra-t-on jamais sortir de la bouche du ministère que le mot, *je défends*, et jamais le mot, *je permets* ? sans la massue pétrifique qui frappe tous les arts, le génie des françois auroit déjà surpassé en tout genre les autres nations.

Nicolet a gagné sur ces tréteaux cinquante mille livres de rente ; et son frère qui a fait long-tems le même métier, a mal fait ses affaires. Ainsi deux fameux cardinaux, ministres, eurent des frères qui vécurent obscurément sous la pourpre, et qui n'ont laissé aucune trace dans l'histoire.

Taconnet a fait une partie de la fortune de Nicolet, et il est mort à la charité. *Volanges* enrichit les *Malteres* , et ne s'enrichit pas lui-même. *Audinot* calcule paisiblement dans son salon, tandis que ses petites actrices lui

p63

gagnent de l' argent. (...). Le boulevard ressemble là-dessus au reste du monde.

Là, on met dans la bouche des petites filles, encore dans l' enfance, des obscénités choquantes, et rien ne révolte plus que d' entendre les expressions du libertinage passer par de si jeunes organes. Jamais peuple, que je sache, n' a offert ce genre de corruption. Ces petits spectacles sont des lieux de prostitution précoce, et l' on voit chez ces farceurs l' étalage scandaleux de toutes les dévergondées. Tandis que tous les théâtres décens sont fermés à neuf heures, ces théâtres immodestes sont ouverts la nuit. Ce scandale vient cependant de souffrir une interruption.

CHAPITRE 613

p64

égoïstes.

riches ! Je commence à me réconcilier avec vous ; vous devenez moins égoïstes ; vous donnez. Oui, vous êtes plus humains que vos devanciers.

Paris est pour un riche un pays de Cocagne. Tant mieux, je veux que le riche jouisse ; mais qu' il ne jouisse pas seul.

Je te félicite, homme riche, tu te trouves dès ta naissance plus près de la probité qu' un autre homme ; tu as moins d' occasions d' être injuste ; tu seras exempt de ces desirs violents qui, non satisfaits, jettent l' indigent dans le crime ou dans le désespoir. Les trésors des champs, les fruits de la terre sont à toi. On s' empresse, on te sert, on t' aime avant de t' avoir vu. La haine, l' envie, la jalousie ne doivent point germer dans ton coeur. Tes richesses donneront de l' éclat à tes moindres

p65

vertus ; on te tiendra compte de chaque acte

de bienfaisance ; la renommée enfin les publiera.
En voyant des heureux, tu verras tes semblables,
et tu ne seras point tenté de les
haïr. Tu auras le loisir des études, et la facilité
de pénétrer l' enceinte des arts.

Tu peux donner, car tu possèdes ; et quand
tu mourras, en voyant tes rejetons t' environner,
tu seras débarrassé d' une vive inquiétude ;
tu sauras que tu leur laisses de quoi satisfaire
les besoins de la vie, et la vue du contraire
est le ver rongeur qui fait que le pauvre gémit
de mourir, et n' ose regarder ses enfans
avant d' expirer.

Homme riche, que tu es heureux ! Tu peux
essuyer des larmes. Un peu de cet or superflu,
en passant de tes mains dans celles de ce malheureux,
va changer de prix et de nom ; il
s' appellera bienfait. Antoine, après sa défaite,
s' écria : *je n' ai plus rien dans l' univers
que ce que j' ai donné .*

Ce château superbe ne flattera qu' une fois

p66

ton oeil ; cette collection ne sera jamais parfaite ;
ces magnifiques jardins t' inspireront
du dégoût : mais le soupir d' un malheureux
qui t' exprimera sa reconnaissance, ne sera
jamais perdu tant que tu conserveras un coeur !
Le riche est plus près de la vertu que tout
autre homme. S' il s' en éloigne, il devient
plus coupable ; car le pauvre est plutôt exempt
de vices que vertueux ; il n' a pas les moyens
de l' être. Qui le croiroit ? La gloire elle-même,
à mérite égal, favorise bien plus le riche
que celui qui est né sans fortune. Elle semble
vouloir, a dit quelqu' un, *le récompenser de
s' être occupé d' elle .*

Bullion, ministre dans le dernier siècle,
imagina de donner un dîner d' une espece
nouvelle. Il fit servir des plats remplis de pieces
d' or et d' argent, et dit aux convives d' en
prendre sur leurs assiettes à discrétion. Chacun
se jeta avidement sur ce fruit nouveau, en
remplit ses poches, et s' enfuit avec sa proie.
Ce n' est point là de la générosité, il s' en
faut. Riche, sache mieux donner. Cette grande

p67

ville offre un vaste champ à une ame sensible
et humaine ; les quartiers éloignés sur-tout
recelent nombre d' infortunés qui vont en
gémissant y réfugier une misere dont ils rougissent.
Va les déterrer, et songe que le bienfait
n' est sublime et méritoire que quand il
s' élance au-devant de l' infortuné, et qu' il le
surprend.

Que tout s' accorde aujourd' hui pour les
flétrir ces êtres vils et méprisables, qui concentrent
toutes leurs pensées dans leur cercle
étroit et borné, et qui immoleroient volontiers
tout ce qui les environne, au point où ils
résident. Ils ont tout-à-la-fois une ame insensible,
qui se peint sur leurs physionomies avides,
et une raison bornée qui se décele dans leurs
moindres discours. Ils ont détruit les rapports
qui sont la force des sociétés ; ils ont interrompu
la circulation des services mutuels.

Si chacun suivoit malheureusement le systême
qu' ils ont adopté, il n' y auroit plus l' ombre
de concorde ; on ne verroit plus que des individus
armés les uns contre les autres.

p68

Et comment, après cela, auront-ils le front
d' exiger, n' aimant personne, que quelqu' un
les aime ; qu' avilis par la cupidité, quelqu' un
les estime ; qu' ayant opprimé l' état, sans lui
rien rendre, leurs noms soient à côté des
hommes qui en sont la gloire et l' honneur ?
Ils oseront regarder d' un oeil dédaigneux l' écrivain
incorruptible qui, loin d' envier leurs
coupables richesses, les a en horreur. Qu' ils
tremblent ! Il tient le burin immortel, qui
les gravera au front du sceau de leur infamie.
égoïstes, que deviendront au milieu de vos
principes, l' amitié, la bonté, la charité, tout
ce qui ôte à l' homme une partie de ses miseres
et sa foiblesse ? Ingrat ! Si tu n' es pas totalement
endurci et mort au bien, ouvre les yeux, regarde
autour de toi, considere ce que tu dois
à tes concitoyens. On a songé que tu viendrais
sur la terre bien avant ta naissance ; on
t' a préparé des jouissances dont tu n' es pas
digne aujourd' hui, puisque tu veux jouir
seul. Ces maisons bâties, ces rues alignées,
ces chemins, ces arbres antiques et chevelus,

ces arts consolateurs, ces vaisseaux qui couvrent les mers, ces agriculteurs qui ont défriché les terres, ces loix sages, cette police, qui fondent ta tranquillité, qui t'assurent la propriété du trésor que tu couves des yeux, tout porte l'empreinte d'un génie bienfaisant, qui a étendu ses vues dans l'avenir, qui ne s'est point borné à des commodités personnelles et passagères, qui a embrassé dans une prévoyance généreuse les êtres qui dormoient encore dans la nuit du néant ; et lorsqu'avançant dans l'âge et participant à des siècles de travaux accumulés et de combinaisons infinies, tu jouis des agrémens de la société perfectionnée, lâche ! Tu croirois être quitte envers elle, en te déclarant un personnage opulent et isolé ; tu rapporterois tout à toi sans honte et sans pudeur ; tu croirois pouvoir disposer ton or à ta volonté, pour satisfaire tes vains caprices et tes folles fantaisies ; tu ne feras rien d'utile, rien de grand ! ... tu me fais horreur : ta froideur annonce une corruption profonde, et le dernier degré

d'insensibilité. Ah ! Puisque ton cœur est mort et ne peut sentir la joie de l'homme qui a été utile à ses semblables, contemple du moins les hommages qu'on lui rend, quand il a payé la dette première et sacrée, quand il a laissé sur la terre quelques traces d'une âme généreuse et bienfaisante. S'il t'es interdit de goûter les satisfactions intérieures, qui dilatent l'âme de cet homme juste et bon, sois témoin de l'estime, de l'admiration, du respect qui accompagnent ses pas, et vois qu'il est d'autres avantages que ceux que l'or procure ; car il ne s'ennoblit réellement, qu'en servant au bonheur des humains.

Il y a ensuite les égoïstes littéraires, c'est-à-dire, ces auteurs qui ne parlent que de leurs ouvrages, de leurs querelles, qui vous forcent violemment à les admirer, qui sont dans une adoration perpétuelle de leurs talens. Insupportables dans la société, on ne peut les écouter, que pour suivre curieusement toutes les ruses mal-adroites de l'amour-propre, et pour voir jusqu'à quel point il rabaisse

p71

quelquefois un homme d' esprit au niveau d' un sot.

CHAPITRE 614

du style.

une dispute familiere à Paris, c' est celle qui roule sur le style. Chaque écrivain ne dissimule pas qu' il préfere le sien à tout autre ; et cela ne doit pas étonner, pour peu que l' on réfléchisse à la maniere dont se forment nos idées.

En quelque langage que ce soit, les mots ne répondent que très-imparfaitement aux idées, sur-tout aux idées morales, combinées ou réfléchies. L' image qui se forme en notre cervau est vive et nette ; et quand nous voulons la transmettre sur le papier, nous choisissons les mots qui nous sont les plus familiers, et qui nous paroissent les plus expressifs. Mais ces mots sont plus bornés que les pensées et que les images. Le lecteur, faute

p72

d' être au sens fixé à son juste point par celui qui a mis en avant sa maniere et son expression, trouve du vague dans tout ce qu' il n' a pas écrit. Ainsi l' imagination du lecteur part, et va plus loin que la pensée de l' auteur ; il crée soudain d' autres termes, pour rendre ce qu' il ajoute à la pensée de l' écrivain. Il est mécontent de son expression, parce qu' il ne l' auroit pas employée, et il y substitue sa propre maniere de concevoir et de peindre. Le lecteur prête toujours au livre, soit à tort, soit avec raison, et exige, pour ainsi dire, que l' auteur ait rendu sa propre idée. Il ne lui permet pas la tournure d' une phrase qui choque sa tournure habituelle ; il blâme, parce qu' on n' a pas fait ce qu' il auroit fait ; il blâme encore, parce qu' il a apperçu le tableau sous un tout autre point de vue ; il blâme enfin, parce qu' il a une couleur favorite qu' il cherche par-tout, et qu' il ne trouve pas autant qu' il le desireroit. Comme il n' y a point d' auteur au monde

qui ne retouchât et ne changeât le ton et la

p73

manière de son confrère, il ne doit pas se formaliser, si l'on trouve à reprendre à son style, chacun ayant sa manière d'écrire, qu'il lui est tout aussi impossible de changer que son geste et sa démarche.

Pourquoi tel mot expressif, harmonieux, nécessaire, est-il tombé dans l'oubli, tandis que tel autre aura reçu l'existence sans raison, et fera fortune, sans avoir d'autre mérite que sa nouveauté ? Pourquoi ne ressusciterait-on pas telle expression vieillie ? Quoi ! L'écrivain ne pourra pas faire de la langue ce que l'ouvrier fait de l'instrument qui obéit à la main qui le guide ? Le style le plus fort est toujours le meilleur, et l'expression la plus nette est celle que l'on doit employer de préférence. Il y a dans les langues quelque chose d'intellectuel ; car toutes les figures étant arbitraires, l'on devine encore plus que l'on n'entend. Voilà pourquoi le style chargé de trop de mots, laisse l'âme dans l'inaction. Mettre en jeu l'imagination, et ne la point rassasier, voilà l'art d'écrire.

p74

Aujourd'hui la forme d'un livre l'emporte sur le fond. On ne parle que de l'arrangement des paroles, du choix, de l'élégance des termes, de l'arrondissement des phrases, de leur cadence ; on n'entend que ces mots : *c'est mal écrit* ; et le sens, la vérité, la justesse des idées, ne font point trouver grâce devant des lecteurs délicats ou plutôt superficiels. Le style à la mode, le style académique, est celui qui affecte d'être précis, qui raffine les idées et les expressions, qui met de l'esprit à tout propos, qui, loin d'être naturel, sent la gêne et la recherche ; peiné, fin, compassé, il vise constamment à l'épigramme. Il est fort en vogue chez quelques auteurs depuis quinze à vingt ans ; il proscrie les images, les métaphores ; il évite sagement l'enflure ; mais il devient quelquefois louche et flegmatique. Ce style est toujours un peu

froid ; il comporte de petites idées, et tue les grandes.
Cette maniere étroite, quoiqu' ingénieuse,

p75

ne fera pas fortune, j' ose le prédire. Il faut, au lieu de tant de finesse et d' esprit, de la grace, de la naïveté, de la facilité et du bon sens. Tout auteur qui n' a point de naturel, n' aura jamais le suffrage de la multitude. Un bon style, comme celui de J J Rousseau et de l' abbé Raynal, mâle, clair, ferme et simple, est semblable à la baguette de Moyse changée en serpent. Ce style dévore et anéantit tous les styles inférieurs, ainsi que le serpent dévora les couleuvres égyptiennes. On s' est avisé depuis peu de vanter le style des hommes de cour, comme le style par excellence, et même de le proposer pour modele. Je ne crois pas qu' il puisse jamais subir l' épreuve de l' impression. Il est simple, dira-t-on, d' accord ; mais pourquoi le style des gens de cour est-il simple ? Par une bonne raison, parce qu' il ne s' y montre jamais de passions. Elles ont perdu dans ce pays, non-seulement leur expression, mais jusqu' à leur accent. Tout est uniforme, parce que tout travaille derriere la tapisserie. Il faut paroître

p76

serein lorsqu' on brûle d' ambition, calme lorsqu' on est dévoré des feux de la vengeance. L' oeil fixe son ennemi avec tranquillité. Point de couleur prononcée même légèrement. On évite jusqu' au ton de l' indifférence, qui pourroit marquer et dire quelque chose. Or, malgré les éloges prodigués à ce prétendu style, il n' est point convenable à l' homme de lettres, qui est par essence l' homme passionné, parce qu' il faut qu' il se pénètre, qu' il se transporte pour faire repasser dans les autres les sentimens qu' il veut, ou plutôt qu' il doit leur donner : qu' il ne craigne point de pécher par un excès de chaleur ; on n' en a jamais trop pour annoncer la vérité. Ce qu' on appelle déclamation devient même nécessaire, puisque ce n' est que de cette maniere

que l' on émeut la multitude : or, l' essentiel est de lui faire épouser vos idées. Soyez concis, laconique, compassé, elle ne croira pas à vos sentiments. Elle aime à voir le flot la frapper à plusieurs reprises, et c' est ainsi qu' on l' entraîne.

p77

J' aime l' innovateur en fait de style ; il remplit la langue de termes et de tours vigoureux. Je n' entends point ici la création de mots nouveaux ; j' entends une signification neuve, donnée à telle expression des mouvemens plus précipités, des termes creusés et approfondis, un langage pittoresque ; celui-ci nous trouve toujours éveillés et sensibles. Cette facilité singulière que les grands ont à parler leur langue, vient du commerce fréquent du monde, et de l' assurance qu' ils ont dans tout ce qu' ils font. Ils n' ont aucune connoissance des regles ; l' usage y supplée, la routine leur tient lieu d' études. Mais quand ils prennent la plume, leur insuffisance est à découvert, leur style révolte les étrangers même, et il est de fait qu' à la cour de Londres, de Pétersbourg et de Vienne, on possède mieux la grammaire de la langue françoise qu' à la cour de Versailles. On ne conçoit pas aisément toute la distance qui se trouve entre bien parler et bien

p78

écrire. Tel homme parle très-bien, vous rend attentif pour le choix et la netteté de l' expression ; s' il écrit, il est lâche et vuide. Tel autre ne forme point ses phrases en parlant, les acheve encore moins ; mais il pense fortement, et la précision énergique de son style, quand il écrira, vous fera rêver. Je n' ai jamais pu définir un auteur de ma connoissance. Clair, rapide et chaud quand il conserve ; obscur, lourd, embarrassé quand il écrit. C' est qu' il parle avec ses amis d' abondance de coeur ; et quand il est à son bureau, il songe au public, il en a peur, il ne le traite pas comme ses amis ; il a recours à l' art, il se fatigue beaucoup pour écrire mal. S' étant mis

en tête que l' art d' écrire étoit prodigieusement difficile, il fuit la manière aisée qui lui est naturelle, pour se jeter dans des combinaisons recherchées où lui seul se reconnoît et s' entend.

L' homme qui parle le mieux à Paris sur tous les arts, et dont la conversation intarissable n' est pas inférieure au style ; l' homme

p79

qui vous échauffe dans son cabinet encore plus que dans ses ouvrages, c' est Diderot. Je n' ai point entendu d' homme plus éloquent, plus net, plus varié, mariant avec le plus d' aisance et de force tous les tours, faisant jaillir enfin plus d' idées, plus d' expressions vivantes et pittoresques. On peut le considérer comme un improvisateur du premier ordre. Ce mérite est assez rare parmi les hommes de lettres de nos jours ; ils conversent, mais ils n' ont pas le flot de l' orateur. L' esprit subtil et railleur a desséché l' éloquence.

CHAPITRE 615

école vétérinaire.

établissement utile et remarquable, qui a beaucoup contribué à la conservation du superbe animal qui sert à l' homme dans tous les tems, et qui a fait sa force dans tous les siècles ; car le cheval doit être considéré comme une source de puissance.

p80

Cette école est située à Charrenton. Ce ne fut d' abord qu' un simple essai. Comme tout est tardif, on ne s' étoit pas encore occupé de la guérison des épizooties ; le plus noble compagnon de l' homme n' entroit point dans l' ordre de la médecine.

Les écoles vétérinaires ont manifesté en peu de tems leur réelle utilité. Les animaux ont rencontré des médecins plus heureux dans leurs travaux que l' homme qui est leur maître.

Ensuite l' anatomie comparée a donné lieu à

plusieurs idées qui peuvent devenir fécondes.
Les maladies des chevaux sont suivies
avec plus d'attention que ne l'ont été les maladies
de l'espèce humaine.

Au fond de la salle est un écorché avec un
regard terrible et menaçant. Il est exécuté
en cire ; mais l'artiste a eu le secret de cacher
tellement son art, que l'oeil, après l'examen,
est tenté de le confondre avec la nature. Ce
morceau unique en son genre m'a toujours
singulièrement frappé.

p81

Les avantages non interrompus, qui ont
résulté des écoles vétérinaires, prouvent qu'il
faut multiplier ces établissemens utiles.
Si l'école de chirurgie est de toutes les sociétés
de France celle qui a rendu le plus de
service au genre humain, il paroît que les
écoles vétérinaires rendront un service égal,
puisque l'homme vit sur ces créatures qu'il
s'est assujetties.

Le quinquina, employé par les membres
de cette école, a produit des effets miraculeux
sur les animaux ; leurs soins s'étendent
jusques sur les oiseaux de basse-cour : on leur
tâte le pouls sous l'aile.

CHAPITRE 616

usuriers.

ce terme est susceptible de plus d'une
interprétation. L'argent est une marchandise
comme tout le reste ; il a sa rareté ; on ne
fait rien sans argent ; il est le principe et le

p82

nerf de toute affaire. Que fait un négociant
en gros, qui n'est point manufacturier ? Ne
place-t-il pas son argent à un gros intérêt ?
N'a-t-il pas calculé jusqu'aux revers ? De
même, il ne faut point ranger dans la classe
des usuriers, les escompteurs à six, à sept,
et même à huit pour cent par an, selon les
circonstances ; ils font un métier honnête et
réciproquement utile. L'intérêt de l'argent

hausse et baisse ; il est subordonné au cours des événemens politiques. Le meilleur papier n' est pas à l' abri des accidens ou des retards. L' escompte peut donc être proportionné à ces différens risques ; le contrat ensuite est volontaire ; et quand des loix bizarres ont voulu régler, d' une maniere fixe et invariable, l' intérêt de l' argent, ces loix ont été faites par des hommes despotiques qui vouloient emprunter à bas prix. Rien ne gêne plus la circulation, n' enchaîne plus l' activité et l' industrie que ces petites loix ecclésiastiques ; loix aveugles, qui contredisent les grandes loix politiques, lesquelles

p83

font la splendeur et la richesse des nations. C' est ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne, fait pour en enfanter d' autres sur ces matieres peu débrouillées parmi nous. L' usurier dangereux, l' usurier qu' il faudroit flétrir, est l' usurier voilé, qui, chaque année, sait gagner le tiers de son capital sans industrie et sans risques. Il dérobe à l' oeil d' autrui les voies criminelles qu' il emploie. Agioteur, d' autant plus tyrannique, d' autant plus effronté, que toutes ces opérations sont des oeuvres de ténèbres. On soupe souvent en bonne compagnie à côté d' un usurier de cette sorte ; mais qui n' en porte pas le nom, parce qu' il a des agens subalternes qui exposent leur front à la honte et au mépris. Pour lui, prêteur en chef, on ne le voit jamais ; aussi conserve-t-il une considération usurpée, quoiqu' on soupçonne qu' il fait valoir son argent de cette maniere ; mais on est convenu dans les grandes villes d' appeller vertus les apparences.

p84

L' affaire du comte de Morangiés, (si fameuse par les plaidoyers de Linguet, et sur-tout par son issue) véridiquement détaillée, mettroit peut-être dans un jour éclatant de quelles sources illustres découle souvent l' usure qui ravage la capitale.

les parisiens, dit le proverbe, *mangent le pain blanc avant le pain bis* . Les jeunes gens, maîtres de trop bonne heure de leur fortune, prennent leurs fantaisies pour des besoins, et ils ne se réveillent de cette folie que dans l' âge où l' on est incapable de réparer le vuide. C' est à eux sur-tout que les usuriers s' attachent. Je ne parle pas ici de cette foule de mercenaires qui prêtent à la petite semaine ; ceux-ci sont souvent moins âpres, moins barbares ; d' ailleurs, ils sont pauvres. Mais je parle de ces riches qui s' étudient encore à dépouiller ceux qui entrent dans le monde, qui mettent à profit leurs foiblesses et leur inexpérience, et qui jouissent de leurs larcins, *par des contrats passés devant notaires* . Comment les qualifier ? On dit néanmoins, monsieur

p85

un tel vient d' acheter une terre ; on ne dit pas que le même qui l' a fait saisir par-dessous main, est celui qui se l' approprie pour une somme modique. Ces usuriers-là ne prêtent pas sur gages ; ils sont cent fois plus dangereux ; ils escamottent les biens et apanages des familles les plus distinguées, et l' opprobre n' accompagne point leurs pas.

CHAPITRE 617

égoïsme des corps.
les corps qui sont permanens, tandis que les particuliers passent, sont sans yeux, sans oreilles. Privés de sensibilité, ils ne connoissent point d' autre honneur que leur *point d' honneur* . êtres abstraits, tandis que le moindre individu présente une physionomie où la honte s' imprime, les corps ne savent point rougir ; ils ont en gros peu de probité. Ennemis de tout ce qui n' est pas eux, ayant obtenu ou surpris,

p86

à l' aide des tems, quelques privileges particuliers, ils sont tous exclusifs et petitement orgueilleux.

Le général des capucins, arrivant à Paris du côté du pont-royal et voyant l'illumination des quais du Louvre et des théâtres, crut fermement qu'on avait éclairé la ville pour célébrer son entrée. Point de chef d'un corps qui ne ressemble plus ou moins dans ses prétentions au général des capucins.

Entendez le recteur de l'université ; il vous dira emphatiquement qu'on ouvre *les deux battants* quand il entre chez le roi. Il prend un vieil usage pour la marque infaillible de la supériorité de son corps.

Lors de l'institution de l'Académie française, le parlement se montra jaloux ; il étoit sur le point de faire des *remontrances*, lorsqu'on lui prouva qu'il ne s'agissoit que de *diseurs de mots*. Tous les petits corps se modelent sur les grands et adoptent leurs principes.

Ainsi dans les classes des collèges l'on voit *l'empereur, le dictateur, les consuls*, etc ; et

p87

le syndic de sa communauté, qui sourit quand son fils vient lui dire, *je suis consul*, va jouer le même rôle au milieu de ses confrères, et il s'enflera des dignités les plus risibles.

Par la même raison que dans la communauté des cordonniers le maître ne regarde pas l'étranger qui n'a pas prêté serment pardevant *monsieur le procureur du roi*, fit-il un soulier plus parfait que les maîtres jurés ; de même dans les académies on a beaucoup de peine à supposer qu'au-dehors un écrivain soit un écrivain. Auteurs anglais, allemands, italiens, espagnols, on les plaint de n'avoir pas le goût d'un académicien du Louvre. J'ai entendu dire très-sérieusement à des gens de lettres, *qu'on ne savoit faire un livre qu'à Paris*.

Or qui ne reconnoîtroit un académicien, de quelque académie qu'il soit, à son air avantageux ? Imaginez-vous un homme qui se dit en lui-même : on m'a jugé avoir un mérite éminent, distingué ; je suis du nombre

p88

des élus. Qu'est-ce qu'un homme, s'il n'est

académicien ?

Le peintre recommandera despotiquement sa manière ; le poète fera secte pour ses vers ; l'orateur prênera exclusivement son goût ; chaque membre de l'académie, quoique divisée entr' elle, se réunira contre l'étranger et le regardera comme un profane.

Que fait-là, dans ce café ou dans ce salon, cet académicien, pilier de l'endroit ?

Quel est son emploi ? Il fait l'oracle ; il prend le dédain pour de la hauteur ; il enseigne à la jeunesse à beaucoup respecter les écrivains qui n'écrivent pas ; preuve incontestable, selon lui, de supériorité et de goût. Il gémit ensuite de la décadence de la littérature. Le siècle est indigne de le lire ; il faudroit que les esprits fussent d'abord préparés, pour pouvoir bien goûter son style et ses idées ; aussi, s'enveloppant dans un dédaigneux silence, il paracheve académiquement son rôle de nullité, qu'il ne surmontera point, malgré les deux muscles rengorgeurs de sa tête capable.

CHAPITRE 618

p89

sybarites.

je te vois, jeune sybarite, je te vois sur un lit de fleurs ! Tu défends à tes bras le plus léger exercice ; tu défends à ta pensée la plus légère réflexion ; tu ne veux autour de toi que les plus riantes couleurs ; les travaux de tes esclaves doivent encore avoir des grâces. Je ne t'envie pas tes jouissances ; je voudrais prolonger pour toi cet état heureux ; mais je redoute ce moment où la douleur viendra te saisir sur ton lit de roses. Ne la connaissant pas, son dard sera cent fois plus acéré. Je te plains ; tu n'as voulu ouvrir tes sens qu'aux voluptés ; tu n'as fait qu'ouvrir une porte plus large aux douleurs.

Mon imagination perce cet appartement reculé. Qu'y vois-je ? Une bibliothèque scandaleuse, des miniatures d'une lasciveté qui fait honte à la nature, voilà ce qui orne le

p90

cabinet secret d' un sybarite moderne. Il lui faut des auteurs dépravés, des peintres criminels, qui ont mis leur gloire à contribuer au délire des hommes, et à faire naître leurs égaremens.

Le sybarite, dans l' analyse de ces ouvrages corrupteurs, cherche un raffinement coupable. Mais dans ce réduit clandestin, où l' on appelle les plaisirs, la volupté n' y pénètre pas. La réalité n' a plus de charmes sur des coeurs blasés. Le sybarite n' a plus de desirs ; il tombe dans l' assoupissement.

Quand on a dressé un autel au vice, il vous punit du culte offert. Les travers de l' esprit humain n' ont jamais enfanté une sensation agréable ; la honte la plus humiliante navre le coeur du sybarite au milieu de ces portraits voluptueux, de ces statues indécentes, de ces livres dissolus ; et il sent trop tard qu' il n' est plus de douce jouissance, dès que l' on a passé les bornes du respect que l' on doit à la nature.

En sortant de ces boudoirs, il est des hommes

p91

qui, ayant payé architectes, peintres, décorateurs, sculpteurs, veulent paroître avoir tous les avantages, tous les talens ; qui s' estiment capables de tout connoître, de tout apprécier. C' est le ridicule de certains grands qui ont une idée exagérée d' eux-mêmes : témoin ce satrape de Perse, qui alla visiter Appelles dans son atelier. Le peintre connoissoit le fastueux personnage, et ne voulut pas perdre un coup de pinceau. Le satrape errant avec toute sa suite, la robe de pourpre déployée, faisoit tout haut ses observations et se permettoit de dissenter sur les tableaux et sur la peinture. Appelles, qui l' entendoit de loin, lui dit : " Mégabyse, tu te découvres mal-adroitement ; il falloit rester muet sous ta robe de pourpre ; tes bracelets, tes pierreries, ton turban t' auroient fait passer pour un connoisseur ; mais vois-tu les petits garçons qui broient mes couleurs, et qui rient sous cape de tes discours ? J' en suis fâché ; ils n' auront plus le même respect pour toi. "

CHAPITRE 619

champs-élysées.

les champs-élysées sont trop alignés, pas assez diversifiés, et trop corrects pour une promenade. D'ailleurs la proximité de la grande route de Versailles y répand une poussière insoutenable. Comme on n'y voit aucun bassin, et que l'eau y manque totalement, tout y a l'empreinte de la plus grande sécheresse. C'est dommage ; car l'endroit d'ailleurs est vaste, et l'affluence de toutes les conditions y produit un spectacle varié. Mais il n'y a point de promenade agréable, dès que l'oeil n'aperçoit pas l'élément fluide qui semble rafraîchir la pensée. Pourquoi tel endroit sauvage devient-il attachant ? C'est qu'on y voit un ruisseau qui tombe, murmure, serpente et fuit.

CHAPITRE 620

journal de Paris.

il a fallu faire une espèce de violence au ministère pour pouvoir l'établir. Après toutes les contradictions usitées, le gouvernement a reconnu de quelle utilité cette feuille pouvoit être. En un instant tout Paris est instruit ou désabusé sur ce qu'il lui importe de savoir au juste.

Louis XVI, voulant couper une branche d'arbre, se blesse de son couteau-de-chasse à la cuisse. La capitale est en alarme ; on apprend en peu d'heures que la blessure est légère, et les esprits sont calmés. Il y a mille circonstances qui intéressent le public ; il pourroit se tromper dangereusement ; il est redressé tout-à-coup par la vérité des faits, et la fermentation tombe en un clin-d'oeil. Mais ce qui rend cette feuille infiniment précieuse, c'est qu'elle est devenue le véhicule

de la charité universelle. L' exemple du bienfait invite à la bienfaisance ; la vertu qui sommeille au fond du coeur de l' homme est avertie, et il s' établit une succession de bonnes oeuvres.

La correspondance des lumieres gagne à la publication de cette feuille. Chaque art est pour ainsi dire stimulé, parce qu' aucun fait intéressant dans les arts n' est passé sous silence.

On pourroit en retrancher la partie littéraire, qui donne d' inutiles extraits d' une foule d' ouvrages éphémères ; car l' art du *souligneur* n' est pas celui du critique. Cette feuille devrait être uniquement consacrée à ce qui peut intéresser la curiosité publique.

Un fait de la veille dit plus que ces réflexions vagues sur les arts. Les réflexions communes sont bientôt épuisées, les faits sont toujours nouveaux.

Il seroit bon qu' on y trouvât le récit fidele de tous les accidens qui arrivent sur le pavé de la capitale. Les gens à équipages rougiroient

peut-être, en lisant que tel et tel homme a péri sous les roues de leur char ; que, pour gagner trois minutes au spectacle, ils ont écrasé un fantassin surchargé d' un fardeau qu' il voituloit pour l' intérêt de la société.

On a vu avec étonnement tel malheureux demander au barbare inconnu qui l' avoit mutilé, le prix de ses bras et de ses jambes. Un habitant de Londres, qui lisoit cet article, n' en pouvoit croire ses yeux. Là, un boiteux traversant une rue, arrête à plaisir une enfilade de voitures. Mais puisque le gouvernement a permis la publication d' une annonce aussi extraordinaire, c' est qu' il veut mettre un frein à l' insensibilité cruelle des gens qui n' ont pas fait la leçon la plus sévère à leur cocher. Il faudroit les nommer publiquement. Celui qui a passé sur le corps d' un de ses concitoyens, reverroit l' image sanglante ; elle se marieroit à son nom, et ce seroit là son premier châtement.

Toutes les violences commises et impunies pourroient être soumises de même à l' animadversion

publique ; et cette feuille, en exerçant une juste censure des délits difficiles à réprimer, mais qui nuisent au repos public en exposant les extravagances puériles ou barbares des riches qui se permettent tout, appuyés qu' ils sont de leur crédit ou de leur opulence, les retiendrait peut-être par la crainte du mépris ou du ridicule, et feroit plus de bien que les sermons particulieres des magistrats.

La feuille de Londres paroît tous les soirs ; mais comme il faut que Paris contraste avec cette ville dans les plus petites choses, la feuille françoise paroît tous les matins.

Le journal de Paris soutient le journal des savans, qui ne produit pas de quoi payer les frais d' impression : c' est un enfant en train de faire fortune, qui nourrit son vieux pere.

Les journaux sont classés rigoureusement ; et comme on les assujettit à des pensions, on conserve leurs privileges, quelque ennuyeux et sots qu' ils puissent devenir.

Mais pourquoi ne laisse-t-on pas à chacun la

liberté de s' exercer dans ce genre de productions, ainsi qu' il est permis de cultiver tout autre ?

Au bout de deux ou trois ans, les bons journaux domineroient, et les mauvais s' éteindraient tout-à-fait. On retrouveroit au moins la même somme d' argent ; et le commerce de l' encre, du papier et des caracteres iroit trois fois plus vîte : tout cela nourriroit le pays latin, où sont les imprimeurs, les brocheurs, les relieurs, les colporteurs, etc. Etc. Qui commencent à crier famine.

Le gouvernement pensionne plusieurs écrivains ; mais pour cela il ne débourse pas d' argent. Il assujettit les journaux à une taxe, et paie les gens de lettres avec les travaux des gens de lettres. Tel auteur a une pension sur une feuille satirique, où il est déchiré à belles dents : ainsi *il boit et mange son jugement et sa condamnation* ; ce qui est assez plaisant.

On trouve sur la même feuille l' article des spectacles et celui des enterremens. *mon*

*dieu ! s'écrite-t-on, monsieur un tel est mort ;
le voilà enterré ! Vîte, allons à l'ambigu-comique,
on y donne la pantomime de Dorothee.*

quand aux *petites affiches* elles ne rendent service qu'aux seillers, aux bijoutiers, aux marchandes de modes, aux jeunes seigneurs qui brocantent des chevaux, des tableaux, des diamans ; on y annonce les ventes après décès.

Il est clair qu'avec de l'argent on peut meubler une maison de la cave au grenier, en moins de vingt-quatre heures : ce qui seroit impossible dans une ville du second ordre.

Les choses invendues et à vendre s'y trouvent en foule.

La répétition des articles, enterremens et spectacles, tels qu'ils sont dans le journal de Paris, fait qu'on lit deux fois la même chose dans le même instant. Les rédacteurs ne pourroient-ils pas s'accorder pour faire disparaître ce double emploi ?

Les petites affiches, quoiqu'elles paroissent journallement, ne contiennent pas ce

qu'elles devroient contenir. Le rédacteur, au lieu de faire son métier, qui est d'annoncer les garde-robes et les meubles à vendre, a la rage de vouloir juger des piéces de théâtre, auxquelles il n'entend rien. Il est despote à sa maniere, avec son privilege exclusif. On lui apporte, par exemple, un article qui annonce une chaise de poste à livrer *gratis* à celui qui la ramenera de Paris à Bruxelles, ou à Bordeaux. Le rédacteur refusera d'annoncer au public cet avantage, cette commodité qui satisfait deux particuliers, sous prétexte que cela feroit tort aux *loueurs de carrosses*, aux *messageries* ; et voilà comme le privilege met de la partialité et des entraves au bien général, jusques dans une misérable feuille.

Ainsi du reste. On diroit que le rédacteur de cette feuille a peur de rendre service aux particuliers, et de faire quelque chose d'avantageux au bien public.

CHAPITRE 621

p100

d' un second théâtre françois.

le public, les auteurs demandent à grands cris deux théâtres ; les gentilhommes de la chambre s' y refusent. Les comédiens en province appartiennent au public, au lieu qu' à Paris le public appartient aux comédiens. Pour remédier à cet étrange abus, l' on a généralement pensé que le parti le plus prompt et le plus sûr, seroit de rétablir la concurrence, ainsi qu' elle existoit aux jours brillans de Corneille, de Racine, et de Moliere ; mais les gentilhommes de la chambre se sont constamment opposés à la création d' une seconde troupe. Ils peuvent se vanter de contredire à cet égard l' opinion publique, l' attente universelle, et le voeu de tous les auteurs. On dit qu' il seroit impossible de former deux troupes supportables, quand nous sommes

p101

si loin, si loin d' en avoir une ! Eh, c' est parce que nous n' en avons qu' une qu' elle sera toujours foible, indolente, inactive, insuffisante ; parce que chaque membre écarte de toutes ses forces tout nouveau comédien qui lui fait ombrage ; parce que l' emploi de chacun d' eux, par une loi qu' ils se sont faite, n' est jamais rempli par un autre, et que le premier en date anéantit conséquemment tous les rôles qui ne lui plaisent pas ; parce qu' ils se permettent tour-à-tour des absences combinées, que le public paie et souffre en murmurant tout bas ; parce qu' ils bâtissent à leur gré mille petits codes ridicules, inconnus, qui ne tendent qu' à légitimer leur paresse et à rabaisser les ouvrages à leur niveau. L' anarchie intérieure de leur gouvernement nuit et nuira toujours aux progrès d' un art qui expire au milieu de leurs interminables débats. On voit dans les foyers les bustes radieux de Corneille, de Racine, de Moliere, de

Voltaire ; ils y regnent en maîtres : mais

p102

l' homme de génie, qui s' apprête à courir cette
lice glorieuse, tombe et pleure aux pieds
d' une barriere invincible qui arrête sa noble
impatience. Désespéré, il laisse échapper ses
crayons et sa palette chargée de couleurs ; il
reste dans une inaction funeste à l' art et à
lui-même. Obligé de renoncer, en soupirant,
à la gloire qu' il idolâtre, il frémit en vain à
la porte de la carrière qui ne s' ouvre point.
C' est ainsi qu' au lieu de favoriser l' essor impétueux
du génie, on se plait à l' anéantir.
Le public y perd de grands tableaux, qui intéresseroient
sa sensibilité et qui ajouteroient
à ses plaisirs délicats ; mais il faut tout immoler
aujourd' hui à la troupe des comédiens,
les privileges des auteurs et la gloire nationale.
Qu' est-ce après tout qu' un chef-d' oeuvre
nouveau, touchant, instructif, si on le compare
au minois d' une actrice ?
Au milieu de ces entraves, on ne craint
point de toucher à une question délicate. Les
gens du monde vous disent : pourquoi ne
fait-on pas aujourd' hui des comédies semblables

p103

aux comédies de Moliere ? On répond
sans hésiter : eh ! C' est la philosophie moderne
qui en est cause ; car de quoi ne l' accuse-t-on
pas ?
Si Moliere revenoit parmi nous, il pourroit,
il est vrai, changer l' habit de ses personnages ;
mais il auroit la même force, la
même franchise de pinceau, la même naïveté.
Tout entier à l' action et à la vérité, il n' auroit
ni bel-esprit, ni phrases gentilles, ni papillotages,
ni tout ce qui tue la nature en
montrant l' art. Il devineroit le trait simple,
fait pour nous faire rire malgré nous, parce
qu' il auroit la connoissance du coeur humain.
Ce trait existant et caché, il est sans cesse sous
nos yeux, et nous ne le voyons pas ; mais lui,
avec son coup-d' oeil, le saisiroit habilement,
et nous ririons alors, autant du plaisir de le
voir, que de surprise de l' avoir manqué.

C' est le génie qui maîtrise une nation
indépendamment de ses formes particulières et
changeantes. Il ne reçoit point la loi ; il la
donne. Le luxe, la mode, les idées du jour,

p104

les nuances nouvelles, la confusion des rangs,
les variations, l' esprit des différentes classes
de spectateurs, frivoles excuses ! Vains fantômes !
Que n' aperçoit seulement pas celui qui
va droit au cœur, souleve et pince la fibre
cachée, à laquelle répond cette joie vive et
prompte que donne une sensation agréable et
profonde ; c' est une corde secrète, qui n' est
mue que par une main particulière. L' instrument,
l' homme est toujours le même ; mais
il attend le maître qui sache arracher l' expression
naïve, et faire tressaillir notre enjouement
à l' aspect du tableau.

Nous citerons ici un passage de la plume
du traducteur de Shakespeare ; il vient ouvertement
à l' appui de la cause adoptée par tous
les gens de lettres.

" les lettres et les arts n' ont pas droit d' occuper
les soins journaliers de l' état. Que la
terre soit bien préparée ; que le père de famille
écarte seulement de ces jeunes chênes,
les ronces et l' ombrage qui les refroidissent
et les étouffent ; que l' air libre circule autour

p105

d' eux, et ils s' élèveront alors d' eux-mêmes à
la hauteur marquée par la nature et par la
vigueur de leurs germes. C' est moins de faveur
que de justice, que le talent a besoin.
Ce qui le décourage et le tue, c' est lorsqu' après
avoir épuisé ses forces à produire, à
vaincre les difficultés de son art, il lui faut
encore lutter obscurément et à forces inégales
contre les vices et les passions des hommes,
flatter le despotisme, les préjugés et
les petits intérêts des corps ; c' est lorsqu' à
l' entrée des tranquilles élysées des arts, il
trouve des souterrains tortueux, où il faut
ramper, des cerbere qu' il faut assoupir, des
caron qui ne passent aux rives fortunées de
la gloire que des artistes déjà morts, et tous ces

fantômes légers et fugitifs de la médiocrité,
tandis qu' ils rebutent avec dédain des hommes
pleins de vie et nés pour l' immortalité. "

CHAPITRE 622

p106

trente écrivains en France, pas davantage.
chez les anciens peuples la considération
publique étoit vivante ; notre gloire est terne
en comparaison de ces honneurs qui payoient
les services rendus au genre humain.
Pour se délivrer parmi nous du fardeau de
la reconnoissance, on s' écrie de toutes parts :
le nombre des auteurs est immense ! oui, de
ceux qui usurpent ce nom, ou qui ont fait
une seule brochure dans leur vie. Mais de
fait, il n' y a point en France plus de trente
écrivains, constamment livrés à leur art.

p107

Le dégoût, la sécheresse, l' indigence, la
crainte des persécutions, et sur-tout la paresse
font sortir les trois quarts et demi de
la carrière, dès qu' ils y ont fait les premiers
pas. Ils se jettent dans le chemin battu de la
fortune. Plusieurs écrivains, même célèbres,
n' entretiennent leur renommée que par

p108

quelques ouvrages, semés à de prudens intervalles.
Or, qu' est-ce que trente hommes
faisant profession ouverte de ces honorables
travaux, au milieu d' une nation composée de
plus de vingt millions d' hommes ?
Les écrivains seroient dix fois plus nombreux,
qu' ils mériteroient encore d' être considérés ;
car sous quelque rapport qu' on les
envisage, ils sont utiles. Outre le lustre qu' ils
impriment à la nation chez l' étranger, l' amusement
qu' ils procurent par leurs productions,
est de tous le plus touchant, le plus

varié et le moins coûteux. Leurs livres, leurs pièces de théâtre, leur genre de vie, leurs rivalités même donnent lieu à des conversations intarissables, qui sont probablement les plus agréables de toutes, puisque tout le monde y revient si fréquemment. La vie d'une jolie femme est moins scrutée que celle de tel homme célèbre.

p109

On ne peut du moins leur refuser la gloire de répandre dans la société un langage épuré, le goût du savoir, la lumière de la raison, et cette fleur de plaisanterie qui fait disparaître toute exagération. Ils contribuent à rendre plus vif ce plaisir délicat des peuples policés, ce charme de la conversation qui enfante tant de choses lumineuses et qui instruit souvent mieux que les livres. Quelqu'un a appelé les gens de lettres estimables, *les substituts de la magistrature*. Ce mot est très-bien trouvé. Ils font aussi la police, en frondant les abus les plus dominans. On les a vu s'élever contre les vices politiques, contre les ridicules dangereux et les opinions fausses. Ils ont fait valoir les droits de la raison, depuis la satire *Ménipée* jusqu'à la dernière brochure politique ; et depuis peu, dans des crises très-importantes, ils ont décidé l'opinion publique. Elle a eu, d'après eux, la plus grande influence sur les événemens. Ils semblent former enfin l'esprit national.

p110

Les gens du monde, qui, par envie ou par ignorance, s'efforcent de rabaisser tout ce qui est au-dessus d'eux, secrètement irrités de voir qu'on ne parloit plus de leurs occupations futiles, voudroient, s'il leur étoit possible, humilier les gens de lettres, comme des rivaux qui occupent à leur détriment les bouches de la renommée. Ils ont imaginé en conséquence de rendre les gens de lettres responsables en corps de toutes les sottises que font quelques-uns d'entr'eux. Il faut observer que les gens de lettres ne forment point un

corps, et conséquemment n' ont point de jurisdiction les uns sur les autres. Ils ne peuvent imposer silence au folliculaire effronté, au détracteur insolent, au calomniateur, à l' écrivain satyrique ou ordurier ; ils sont isolés dans leur genre de vie, ainsi que dans leurs travaux ; ils se cherchent d' abord par curiosité, et souvent ne se cultivent point par le peu de ressemblance de leur caractere ; car l' amitié ne se commande pas ; et pourvu qu' ils se respectent, on n' a rien à leur reprocher.

p111

Tel homme célèbre n' a jamais rencontré dans le cours de sa vie tel autre homme célèbre, son rival ou son antagoniste, quoiqu' habitant tous deux la même ville ; il n' a ni le droit de réprimande, ni celui de remontrance. Il me prend fantaisie de donner ici la liste complete des inévitables ennemis des gens de lettres ; on verra qu' ils sont en nombre et en force. Commençons par les demi-littérateurs. Comme les déserteurs sont les soldats les plus acharnés contre le régiment qu' ils ont quitté, et les apostats les ennemis les plus perfides de leur religion ; de même l' homme qui n' a pu réussir dans les lettres, devient à coup sûr l' ennemi le plus implacable de ceux qui les cultivent. Les adversaires les plus sourds et les plus redoutables sont toujours ceux qui n' ont fait qu' un pas dans la carrière de la littérature, et qui se sont retirés, soit par impuissance, soit renvoyés par les sifflets. Les lettres ont commencé le plus souvent leur fortune, et ils sont ingrats envers

p112

les lettres ; leur avancement est un secret reproche qui leur dit ce qu' ils voudroient se déguiser à eux-mêmes, qu' ils n' avoient que le talent de faire fortune. Eh ! Pourquoi, étant riches, envient-ils la célébrité orageuse de l' homme de lettres ? Voici, si je ne me trompe, le secret du coeur humain pleinement dévoilé à cet égard. Les richesses, tous agréables qu' elles sont, ne frappent qu' une seule fois par leur éclat,

et l' on ne leur paie pas un tribut constant
d' estime. Elles n' apportent rien de personnel,
rien de ce qui flatte tant l' amour-propre ;
les dons du génie sont brillans, existent par
eux-mêmes, et intéressent la curiosité. Quelques
personnes dînent chez un riche ; mais
des milliers d' hommes lisent un excellent ouvrage,
et ne sont pas maîtres de ne point être
reconnoissans du plaisir qu' ils ont eu. Voilà
pourquoi les riches, au milieu de leur opulence,
sont presque tous plus ou moins jaloux
des hommes qui cueillent les palmes de la littérature.

p113

Pour peu qu' un riche ne soit pas un sot,
on lui donnera du goût : par conséquent il
passera pour avoir de l' esprit, et de là au génie
il n' y a qu' un pas. S' il ne se fait point un
beau livre, c' est qu' il ne le veut pas, et qu' il
emploie mieux son tems à d' *illustres affaires* .
Il dit mille impertinences, et on l' écoute parce
qu' on est à sa table, et que son gros cuisinier,
au tact délicat, a de la finesse pour lui. Il fronde
hautement toute idée patriotique, pour peu
qu' elle tende à diminuer l' embonpoint excessif
qui fait maigrir tant d' autres. Il trouve fort
mauvais l' examen public de pareilles matieres.
Il s' étonne de ce qu' on n' arrête pas tous
les ouvrages qui ne sont point remplis d' un
respect profond envers le travail de la finance
moderne, et de ce qu' on ne célèbre pas, par
exemple, les fortunes rapides, comme les
exploits guerriers et les talens littéraires.
Qu' il jouisse de ses richesses : d' accord ; qu' il
accumule autour de sa personne toutes les
voluptés ; qu' il s' en rassasie, à la bonne heure :
les plaisirs qu' il achete lui appartiennent ; qu' il

p114

les goûte en paix : mais pourquoi veut-il qu' on
le considere, qu' on ait pour lui de la vénération
ou de l' estime ? à quel titre ? Que nous
fait son opulence ? Elle n' est utile qu' à lui
seul. Que toutes les jouissances l' environnent
dans sa maison ; mais que hors de là, il laisse
à l' homme de lettres l' estime publique qui lui
est due, seule récompense de ses nobles travaux.

Tout lecteur doit de la reconnaissance à tout auteur. Celui qui ne lit pas doit savoir encore que la langue, la société et les moeurs doivent infiniment à la classe des écrivains.

CHAPITRE 623

carrabas, pots-de-chambre.

qui connoît le majestueux carrabas, attelé de huit chevaux, lesquels font quatre petites lieues en six heures et demie de tems. Il mene les gens à Versailles ; il renferme dans une espece de longue cage d' osier vingt personnes

p115

qui sont une heure à se chamailler avant que de pouvoir prendre une attitude, tant elles sont pressées ; et quand la machine part, voilà que toutes les têtes s' entre-choquent.

On tombe dans la barbe d' un capucin, ou dans les tetons d' une nourrice. Un escalier de fer, à larges degrés, oblige vieille et jeune à montrer au moins sa jambe à tous curieux passant.

Ce carrabas, deux fois par jour, voiture lentement, mais non doucement, les valets des valets de Versailles. Tous les enfans qui vont sucer le lait des nourrices normandes, font leur entrée le lendemain de leur naissance dans le carrabas de Poissi ; c' est un choc dur et perpétuel à casser la tête raffermie des adultes.

Quand le carrabas chemine sur la route

p116

royale, le leste équipage, passant comme l' éclair, le regarde en pitié. Ce carrabas n' a pas l' air de conduire les gens à une cour brillante.

S' il fait soleil, vous y arrivez grillé ; s' il pleut, vous êtes trempé comme une soupe.

C' est dans cet état qu' on débarque les parisiens empressés de voir la majesté du trône, devant le château magnifique et la grille dorée du riche souverain.

Quand cette lourde et vilaine cage croise un équipage royal, il n' y a plus d' expression

pour rendre le contraste qu' offre le coup d' oeil ;
il faut en rire malgré soi. On diroit qu' on a
voulu conserver la premiere voiture qui fut
imaginée pour rehausser l' éclat et la légéreté
des voitures nouvelles. Le bon Henri lv n' avoit
cependant qu' un coche de cette espece,
et il écrivoit à Sully : *je ne pourrai vous aller
trouver d' aujourd' hui, ma femme m' ayant
pris mon coche* . Comme deux cents années
font absolument changer de face aux mêmes
objets !
Il faut entrer dans ce carrabas, ou dans des

p117

carrosses dits *pots-de-chambre* , moins incommodes,
mais constamment ouverts à
tous les vents.

Quand vous prenez un de ces pots-de-chambre,
vous avez des pages. Le cocher
qui n' a point de gages, place à douze sols par
tête quatre personnes, deux sur le devant,
et deux sur le derriere. Ceux qui sont sur le
devant s' appellent *singes* , et ceux qui sont
sur le derriere *lapins* .

Le *singe* et le *lapin* descendent à la grille
dorée du château, ôtent la poudre de leurs
souliers, mettent l' épée au côté, entrent dans
la galerie, et les voilà qui contemplent à
leur aise la famille royale, et qui jugent de
la physionomie et de la bonne grace des princesses.
Ils font ensuite les courtisans tant
qu' ils veulent. Ils se placent entre deux ducs,
ils coudoient un prince trop empressé, qui
retient son geste quand il l' a outre-passé, et
rien n' empêche le *lapin* et le *singe* de figurer
dans les appartemens et au grand couvert,
comme suivant de la cour.

p118

Tandis que ces hideuses voitures vous estropient
ou vous ennuiant, il est défendu à la
charrette oisive, au cabriolet léger, au fiacre
vide, au fourgon commode, de voiturier
personne sur cette route royale. Vous devinez
bien, lecteur, sans que je le dise, qu' il
s' agit là encore d' un beau privilege exclusif.
Mais que le *carrabas* et le *pot-de-chambre*

sont éloquens ! Ils semblent vous annoncer la foule des désagrémens qui vous attendent dans ce lieu de splendeur ; ils vous disent de rétrograder ; mais on n'entend pas la morale que vous donne le *pot-de-chambre* . On avance, on prie, on sollicite, on perd des années, on use sa vie dans l'attente.

Que le petit ambitieux, que l'intrigant, que le froid adulateur, que l'extravagant à projets soient cahotés dans ces voitures, ils le méritent bien ; mais à ceux qui n'ont que la curiosité pour objet, qui veulent voir le même jour, la ménagerie, les statues et les princes, qu'importent de beaux chemins, s'ils ne peuvent y voyager à leur fantaisie, s'ils

p119

sont gênés, contrariés dans leur marche ; et pourquoi faut-il encore des bureaux, quand j'ai le desir d'aller voir, par moi-même, comment se porte en son château le roi de France ? Tel qui n'a été à Versailles qu'en *carrabas* , de retour dans son bourg de province, fait un roman effronté et ridicule sur ce séjour du souverain. Il a vu le roi, les princesses, le grand couvert, rien de plus vrai ; mais il y ajoute des circonstances mensongères, qui sont reçues avec admiration par la crédulité ignorante : l'exagération a son passe-port, et le conte le plus bizarre est écouté. Le raconteur persuade à ses compatriotes tout ce qu'il veut. Il loue l'affabilité de la reine, qui a daigné lui demander des nouvelles de son pays, et ce récit inconcevable qu'il imagine, le fait prendre en haute considération. Il s'échauffe en répétant la même histoire, et parvient lui-même à la croire véritable.

On ne sauroit imaginer ce qui se dit de Versailles au fond de la Gascogne, et dans les tavernes suisses. Les descriptions fabuleuses

p120

deviennent d'un comique qui rend l'auditeur émerveillé encore plus étonnant que le narrateur. C'est une suite de mensonges facécieux, enchaînés les uns aux autres ; et j'ose assurer que tel suisse, tandis qu'il

boit, l' emporte à cet égard sur le plus déterminé gascon.

Les *contes jaunes* , les *contes bleus* , les *contes à la cigogne* , n' approchent pas de ces narrations romanesques, écoutées en silence, et qui deviennent encore plus plaisantes par les remarques sérieuses que fait l' auditoire du cabaret.

On a mis en scene devant leurs majestés le dialogue incroyable du menteur intrépide, et des provinciaux crédules : rien de plus vrai que le fond de cette farce. La coutume qu' on a de s' entretenir par-tout de la cour de Versailles, a créé dans de certains endroits des traditions d' une extravagance si rare, qu' on ne sait ce qui a pu enfanter ces détails imaginaires, dont on auroit peine à désabuser les personnes qui les ont adoptés, quelques raisonnables qu' elles soient d' ailleurs.

CHAPITRE 624

p121

raretés.

la recherche la plus soigneuse ne découvrirait pas les trésors cachés dans toutes les branches des sciences et des arts.

Chaque curieux, dans chaque genre, trouvera un fonds inépuisable d' objets à voir. Les médailles, les livres, les tableaux, les antiques, les coquillages, les estampes peuvent faire séparément l' occupation d' une vie entière. Tel savant qui a demeuré à Paris plusieurs années, est parti, oubliant quelque chose de ce qu' il avoit à y voir. On fait souvent, au bout de vingt-cinq ans d' études, de nouvelles découvertes auxquelles on ne se seroit pas attendu.

C' est la mort qui ouvre ces riches cabinets, ces dépôts inconnus et cachés à tous les regards. à la levée des scellés, l' inventaire

p122

étonne et confond les spectateurs. On a peine à concevoir comment un homme a eu le loisir

d' assembler tant d' objets. Mais le tems,
l' argent, la patience, et sur-tout l' engouement
ont composé ces grandes collections.
La vente du mobilier de la marquise de
Pompadour a duré un an ; et les richesses des
quatre parties du monde sembloient rassemblées
dans les objets de luxe, de fantaisie et
de magnificence qu' offroit ce rare cabinet.
On le visitoit avec une admiration mêlée
d' étonnement.
Un chinois, un turc, un arabe, un
guebre, peuvent voyager dans notre ville ;
ils trouveront à qui parler. Moïse, Zoroastre,
Abraham, Mahomet, Confucius n' ont qu' à
revenir, ils ne manqueront pas d' interpretes.
Pour Homere, Eurypide, Démosthene, il
est si ordinaire de les entendre, tant bien
que mal, que ce n' est plus une distinction.
Des talens particuliers ne sont pas moins
communs. Un invalide n' a point de bras ;
M Laurent lui en fait un dont il se sert. à

p123

un autre il manque une jambe. M Perrier
lui fait une jambe sur laquelle il monte et descend
les escaliers.
D' autres talens qui ont un caractere unique
sont ignorés. Qui sait, par exemple, qu' une
demoiselle (Mademoiselle Bihéron) imite
des squelettes si parfaitement, qu' on croit en
voir de véritables. Les muscles, les nerfs
sont rendus avec une vérité frappante. La
matiere qu' elle emploie est un secret qu' elle
se réserve. Vous diriez de la cire ; mais vous
pouvez approcher ces anatomies du feu sans
qu' elles soient endommagées ; vous pouvez
les laisser tomber de la hauteur du plancher
sans qu' elles se brisent. Le même auteur de
cet étonnant travail, vous nommera toutes
les parties de l' ostéologie en grec et en latin.
Des élèves font sous elle un cours anatomique,
et le font sans que les sens soient frappés
de ce dégoût qu' on ne surmonte pas toujours,
lorsqu' il faut voir et manier des ossemens
qui semblent devoir tressaillir sous la
main qui les touche.

p124

On peut amasser beaucoup de connoissances, sans autres frais que la société des savans, presque tous communicatifs ; et le baron de Holberg a eu raison de dire, *qu' à Paris il n' y a rien qui soit à meilleur marché que la raison, ni rien de plus cher que la folie* . On voit chez plusieurs particuliers un amas pompeux de livres bien logés, mais peu lus. Jaloux de la reliure de leurs volumes, ils ne les communiquent jamais. Ils semblent craindre qu' un autre n' y prenne les connoissances dont ils sont privés. Mais plusieurs hommes distingués par leur naissance et leur savoir, ne rougissent pas d' être les premiers bibliothécaires de leur cabinet, et ils se plaisent à répandre et à communiquer les lumieres qu' il renferme.

éprouvez-vous quelque accident ? L' art vient à votre secours. On connoît le bras artificiel du soldat invalide. Mais ne vous reste-t-il que quatre pouces de cuisses tout au plus à partir de la hanche, on enfermera le tronçon dans une boîte qui

p125

formera le haut de la cuisse artificielle ; le seul mouvement de la hanche, suffira pour imprimer aux différentes parties de cette curieuse machine, les divers mouvemens qui imiteront ceux de la nature. Ces mouvemens s' opéreront à l' aide des lames d' acier qui, logées le long de la cuisse et formant des charnières mobiles en toutes sortes de sens, vous donneront le genou, le pied et les doigts même que vous n' avez pas.

Allez donc, malheureuses victimes des fureurs de la guerre et du caprice des rois, allez vous dédommager des membres que vous avez perdus, en trouvant des cuisses et des jambes artificielles chez les mécaniciens de nos jours. L' art, par une inconcevable adresse, a su réparer ce que le boulet frappant comme la foudre avoit emporté.

CHAPITRE 625

college de chirurgie.

on a long-tems confondu les chirurgiens avec les barbiers ; c' étoit une confusion injurieuse, elle devoit cesser.

La fondation d' une école pratique ou de dissection, est un de ces bienfaits publics qu' on ne sauroit trop exalter.

Ce college doit beaucoup à la protection éclatante de Louis Xv et de Louis Xvi. Plus de huit cents élèves assistent aux leçons. L' auditoire est composé de fraters, de garçons perruquiers en habits de poudre. L' un retient un quart de la leçon, celui-ci un sixieme. Ils l' appliquent ensuite comme ils peuvent. Quelques pauvres malheureux, pendant l' instruction, paient l' apprentissage ; mais on n' est pas habile du premier coup.

Un cadavre, venu de Bicêtre, est étendu sur le marbre noir ; huit cents hommes voient

l' intérieur du corps d' un pauvre homme que personne ne regardoit la veille. Les miracles du créateur sont empreints dans ce corps, comme dans celui du souverain.

Les membres de cette académie ont composé, dans l' espace de quarante ans, cinq volumes de dissertations sur des faits relatifs à la chirurgie. Cinq volumes paroîtront peu de chose ; mais tous les mémoires qu' ils renferment sont très-bons et ont été traduits dans plusieurs langues.

Tous les jeudis de chaque semaine, les chirurgiens s' occupent pendant deux heures à discuter le pour et le contre sur un point de leur profession.

L' académie de chirurgie a cela de bon et de particulier, qu' elle n' admet point d' *académicien honoraire* . Tous les membres sont libres et parfaitement égaux. Ceux qui ne sont pas en état de concourir aux progrès de l' art, viennent néanmoins exactement aux assemblées pour leur instruction, et pour mettre à profit celle des autres, dans le traitement

journalier des malades confiés à leurs soins. C' est un cours toujours ouvert et qui guide incessamment l' oeil et la main de l' opérateur. Tandis qu' on disserte théoriquement tous les jeudis sur des maladies chirurgicales, on a en outre l' avantage d' avoir dans la même maison un hôpital de vingt-deux lits, où l' on traite gratuitement les maladies chirurgicales les plus rares. Ainsi l' on a la théorie et la pratique tout-à-la-fois. Car il y a en chirurgie, comme dans toutes les sciences pratiques, la science et le métier ; et pour réussir pleinement, il faut réunir l' un et l' autre. Cet hôpital particulier est un lieu de grande instruction, parce que rien ne s' y fait que les professeurs n' aient d' abord donné leurs avis et examiné ce qu' il faut faire ou ne pas faire. Aussi y a-t-on vu et fait des observations très-précieuses. Quand un homme de la lie du peuple est frappé d' une maladie chirurgicale, grave ou extraordinaire, il devient l' objet des soins

p129

les plus attentifs. Plus la nature s' est montrée impitoyable à son égard, plus la chirurgie s' empresse à lui offrir des secours, et il en trouve de plus constans et de plus délicats, que n' en pourroit obtenir un millionnaire avec tout son or. C' est un spectacle remarquable que de voir tous les hommes de l' art rassemblés autour d' un misérable qui a une fracture particulière. Il est heureux dans son malheur ; il guérit, parce que l' accident a manifesté un cas privilégié. S' il n' avoit eu qu' une fluxion de poitrine, on l' eût jeté à l' hôtel-dieu ; mais sa maladie intéresse l' art : l' art enfante des miracles. L' infortune a donc encore son lot ; mais il faut qu' elle se trouve dans une ville comme Paris. Le porte-faix reportera quelques jours après son accident, le lourd fardeau sur ses épaules, tandis qu' ailleurs l' homme environné de toutes les commodités périra, pour peu que l' accident sorte du cas des accidens ordinaires. Les prodiges de l' art se sont exercés

p130

sur un mendiant qui revient à la vie pour mendier encore. Les progrès de la chirurgie vont toujours en croissant. Toutes les découvertes particulières aboutissent au dépôt commun : l'opération de la main n'est jamais voilée ; c'est au grand jour que tout est jugé. L'académie de chirurgie n'a aucune liaison directe ni indirecte avec la faculté de médecine. Ce sont deux compagnies très-distinctes, qui ont chacune leurs travaux à part. Leurs travaux ne se mêlent point, quoiqu'ils semblent avoir les mêmes rapports, et qu'ils tendent visiblement au même but. L'anatomie, quoique cultivée avec le plus grand soin, n'a peut-être pas encore fourni à la médecine une observation vraiment importante. On a beau interroger le cadavre, le mécanisme qui entretient la vie échappe ; le cadavre est couché, l'organisation qui le tenoit debout, se dérobe constamment à l'oeil. Tous les anatomistes ont ignoré comment on digère, comment le chyle se change en sang ; comment ce sang anime le cerveau, le rend

p131

l'organe de nos idées ; comment, dans un autre réservoir, il sert à la génération. L'anatomie pourra guérir un coup d'épée, et sera impuissante quand la fleche invisible d'un miasme particulier aura pénétré un de nos pores. Entre la chirurgie et la médecine, il y a un espace infini que rien ne peut combler. Le tableau des découvertes faites en anatomie, l'inventaire des connoissances naturelles, laborieusement acquises depuis deux mille ans, nous a été donné par M Lassus, et l'on ne voit pas sans étonnement que le dix-huitième siècle a été le moins fécond en découvertes, quoique le scalpel, d'un bout de l'Europe à l'autre, ait constamment déchiré des milliers de cadavres. La chirurgie, malgré la profonde attention qu'elle a donnée à l'anatomie, n'a pas caractérisé ce siècle, comme devant figurer parmi les siècles marqués par les grandes découvertes. La méthode curative est plus avancée. Que de réflexions s'offrent en foule ! Nous nous perdons dans le labyrinthe de notre corps

p132

matériel ; nous en avons calculé les parties grossières, et les petits rouages qui sont sous nos yeux nous sont inconnus. Comment lire dans le vrai livre de la nature, lorsque l' intérieur du corps, curieusement visité dans tous ses points, ne nous offre encore qu' une nomenclature ? Les différences qu' il y a entre la sensibilité qui appartient exclusivement aux nerfs, et l' irritabilité qui appartient exclusivement aux muscles, démontrent que l' histoire de l' anatomie ne présente que des découvertes éparses, isolées, sans but, sans liaison, et qui ne peuvent qu' éclairer foiblement la physiologie. La connoissance de la nature de l' homme, par rapport à la guérison de toutes ses maladies, appartient visiblement à une autre science. Est-ce la physique ? Est-ce la chymie qui aura la gloire, par ses hypothèses, d' effacer cette stérile nomenclature de l' anatomie, de lui ôter cette physionomie morte et impassible, qu' elle semble avoir contractée avec

p133

les cadavres qu' elle mutilé, et de bannir ces termes muets, propres seulement à enfler le catalogue des mots d' une langue ?

CHAPITRE 626

grisettes.

on appelle *grisette* la jeune fille qui, n' ayant ni naissance ni bien, est obligée de travailler pour vivre, et n' a d' autre soutien que l' ouvrage de ses mains. Ce sont les monteuses de bonnets, les couturieres, les ouvrieres en linge, etc. Qui forment la partie la plus nombreuse de cette classe. Toutes ces filles du petit peuple, accoutumées dès l' enfance à un travail assidu dont elles doivent tirer leur subsistance, se séparent à dix huit ans de leurs parens pauvres, prennent leur chambre particuliere, et y vivent à leur fantaisie ; privilege que n' a pas la fille du bourgeois un peu aisé ; il faut qu' elle reste décemment à la maison

avec la mere impérieuse, la tante dévote,
la grand' mere qui raconte les usages

p134

de son tems, et le vieil oncle qui rabache.
Cloîtrée ainsi dans la maison paternelle,
la bourgeoise attend long-tems un épouseur
qui n' arrive pas. S' il y a plusieurs soeurs, la dot
médiocre n' en tente aucun, et toute sa félicité
se borne à se requinquer le dimanche,
à mettre la belle robe et à se promener en
famille au jardin des tuileries.
La grisette est plus heureuse dans sa pauvreté
que la fille du bourgeois. Elle se licencie
dans l' âge où ses charmes ont encore de l' éclat.
Son indigence lui donne une pleine liberté,
et son bonheur vient quelquefois de
n' avoir point eu de dot. Elle ne voit dans le
mariage avec un artisan de son état,
qu' assujettissement, peine et misere ; elle prend de
bonne heure un esprit d' indépendance. Aux
premiers besoins de la vie se joint celui de
la parure. La vanité, non moins mauvaise
conseillère que la misere, lui répète tout bas
d' ajouter la ressource de sa jeunesse et de sa
figure à celle de son aiguille. Quelle vertu
résisteroit à cette double tentation ? Ainsi la

p135

grisette devient libre ; à l' abri d' un métier
elle suit ses caprices, et ne tarde pas à rencontrer
dans le monde un ami qui s' attache
à elle et l' entretient. Quelques-unes ont joué
un rôle brillant, quoique passager. Les plus
sages économisent et se marient quand elles
sont sur le retour.
On remarque avec étonnement cette foule
immense de filles nubiles, qui, par leur position,
sont devenues étrangères au mariage
et au célibat. C' est là le grand vice de la
législation moderne, et ce vice embrasse aujourd' hui
non-seulement Paris, mais toute
la France et même une partie de l' Europe.
Qui ne sent pas la nécessité d' une loi nouvelle,
propre à remédier à ce qui ne s' étoit
point encore vu dans les siècles antérieurs ?
Il seroit du moins nécessaire d' assurer une

existence plus douce à un grand nombre de filles, en leur apprenant des métiers convenables à leur sexe. Il faudroit ensuite qu' elles fussent autorisées à exercer celui qu' elles choisiroient sans maîtrise, sans gêne ni contrainte,

p136

sans taxe quelconque. L' homme pauvre a une multitude de ressources ; la fille indigente n' en a guere, et encore sont-elles embarrassées d' obstacles. Pourquoi lui ôter presque le pain, en grêvant son métier d' un impôt ? Quoi, une lingere sera taxée ; il faudra payer avant que de faire une robe !

Qu' aucune espece de tyrannie n' empêche ces filles d' embrasser tous les petits travaux sédentaires qui aident à les nourrir. Laissons-leur toutes les ressources qu' elles peuvent se créer ; que l' imposition pécuniaire leur soit inconnue ; que la protection due à leur foiblesse leur soit accordée : les moeurs y gagneront, et une industrie nouvelle pourra naître parmi nous. Enfin, que l' on donne aux femmes la même liberté dont jouissent les hommes, avec qui elles sont incessamment mêlées, ou que, suivant l' usage asiatique, elles soient séquestrées et n' aient aucune communication extérieure avec eux. Point de milieu ; car c' est le pire.

Une autre idée se présente ; c' est celle de

p137

priver les femmes de toute dot. Cette loi porteroit un coup mortel au luxe, et ne mettroit d' autre différence entr' elles que celle qui naît de la beauté et de la vertu. Cette idée non encore approfondie, ainsi qu' elle le mériteroit, pourroit être la matiere d' un ouvrage réfléchi. Quelqu' éloignée qu' elle soit de nos moeurs et de nos loix, comme tout doit être subordonné peu à peu à la vérité et à la raison, il viendra un siecle où l' on sentira la nécessité de cette loi pour le bon ordre domestique, l' avantage des moeurs et le repos public. Cette situation de tant de femmes qui couvrent la France et à qui il est défendu tout-à-la-fois d' être concubines et d' être

mariées, exige un changement prompt dans des loix que le tems, les moeurs et le luxe ont si prodigieusement altérées.

CHAPITRE 627

p138

vénalité.

elle est par-tout : c' est le venin de toutes les places. On pourroit les crier à l' encan ainsi que les meubles. L' argent empoisonne tout ; son besoin éternel dénature le sang, l' amitié, la justice, la reconnaissance. Les places se donnent à l' intrigant qui les achete, au traître dont on récompense la délation obscure, au méchant qui se fait craindre. La politique ménage certains hommes, leur accorde des faveurs, des emplois. On tâche d' assoupir leurs qualités mal-faisantes ; mais comme on ne craint rien de l' honnête homme, on le laisse là. *à quoi est-il bon ?* dit-on ouvertement. Oui il est passé en proverbe de dire aujourd' hui, *un honnête homme n' est bon à rien .*

Tous les emplois se vendent, ainsi que les charges. Le protecteur de nos jours est une

p139

espece de *croupier* qu' il faut payer et qui ne vous fait participer aux profits d' un travail quelconque, que quand il a assuré son bénéfice sur ce même travail.

La vénalité des charges de finances amena la vénalité des charges de justice. Comment concevoir que Montesquieu ait jamais voulu excuser cette vénalité, et la raison de Montesquieu, sans doute, c' est qu' il avoit acheté sa charge.

Ce fut le chancelier Duprat, dont la mémoire sera à jamais odieuse, qui introduisit avec beaucoup d' autres fléaux cette vénalité ; ce qui a si bien fait dire à l' auteur de la *henriade* , en parlant de ces avides calculateurs : qui mirent les premiers à d' indignes encheres l' inestimable prix des vertus de nos peres.

Deux siècles et demi ont à peine commencé à dissiper les nuages épais, que les fausses maximes de Duprat avoient répandus sur le droit naturel, sur le droit public, sur les principes de la législation et du gouvernement. C'est lui qui le premier osa dire à

p140

un jeune militaire, fier, ardent, impétueux, débauché, prodigue : vous pouvez tout, et votre vouloir est la loi suprême ; ce qui signifioit en d'autres termes : dépensez, ruinez-vous, ruinez les autres ; n'importe, c'est votre droit. Comme si le droit d'être déraisonnable appartenoit à d'autres qu'aux insensés ; le droit de nuire et dévaster, qu'aux furieux. La vénalité des charges est une plaie qui saigne encore, et qui ne pourra jamais être guérie.

Louis XII étoit beaucoup plus excusable d'avoir aliéné ses domaines. Que n'a-t-il plutôt suivi ce plan que la vénalité des charges ! Le souverain d'un état aussi grand que la France, est sans contredit le plus mauvais propriétaire particulier que puisse avoir un fonds cultivable, de quelque espèce que ce puisse être.

La dégradation des esprits est peut-être née de ce malheureux système réglementaire et fiscal. Quand mettra-t-on à leur véritable place et les hommes et les choses ? Quand les

p141

empires seront-ils assis sur leur véritable base ? Quand la confusion des idées cessera-t-elle au milieu de ces termes nouveaux et indéchiffrables, *charges créées, places inamovibles* ?

CHAPITRE 628

femmes de quarante ans.

il est une situation cruelle, embarrassante pour une femme qui a excité long-tems les desirs des hommes et la jalousie de son sexe ; c'est le moment où son miroir lui dit : vous n'êtes plus charmante comme autrefois ; vous

avez beau être indulgente à vous-même,
votre beauté s' efface ; et quoique l' éclipse de
vos attraits soit imperceptible, elle n' en est
pas moins réelle.
Elle voudroit démentir ce crystal véridique ;
elle fait tacitement l' examen de ses
charmes, et pousse un profond soupir. L' amour-propre
a beau parler, la vérité terrible

p142

est plus forte que lui. Une angoisse amère
abat son coeur ; en perdant ses agréments,
elle sent qu' elle perd son existence.
Quoi, ceux qu' elle avoit enchaînés à son
char, bientôt ne laisseront plus tomber sur
elle qu' un regard de complaisance ! Ceux
qu' elle a rebutés triompheront en voyant ses
attraits flétris ! Ce monde qu' elle a trompé et
dont elle étoit l' idole, à peine se souviendra
d' elle ! Bientôt elle ne devra plus qu' à la
politesse, ce qu' elle devoit à l' amour. Ses regards
inviteront en vain les regards de ses
voisins ; dès qu' on l' aura fixée, on détournera
les yeux. Quel état pénible, sur-tout lorsque
le coeur est encore avide du desir de plaire,
lorsque l' on veut toujours paroître, et que
personne ne s' empresse à vous remarquer !
C' est alors qu' une femme, exilée de la société,
ressent un chagrin cent fois plus vif que
le ministre ambitieux qui se trouve tout-à-coup
dépossédé du pouvoir dont il étoit si
fier et si jaloux. Tous deux versent des larmes
secretés, en jetant de loin un coup-d' oeil vers

p143

le monde, vers ce maître changeant et tyrannique,
qui dans son ingratitude oublie
tout ce qu' on a fait pour lui. Tous deux sont
encore dévorés d' une ambition sourde ; celle
d' une femme se trouve la plus impuissante.
N' être plus de mise dans le tourbillon du monde,
lui semble un ridicule plus cruel que le
deshonneur.
Pour la sauver de cet état affreux, de cette
honte de n' être plus rien, de cet ennui
indéfinissable, il se présente à elle deux ressources,
la dévotion et le bel-esprit. Mais ces

deux états sont surannés ; la dévotion n' est plus de mode, et l' affiche du bel-esprit est devenue trop difficile à soutenir.

Que fait-elle donc ? Elle s' entoure de jeunes demoiselles, brillantes de fraîcheur et de beauté ; elle les dirige, les endoctrine, entre dans tous leurs secrets, et parvient ainsi à faire encore rechercher sa société et à prolonger cette espece d' empire dont elle est si jalouse.

L' expérience du monde lui a appris que

p144

toutes les affaires se travailloient comme la tapisserie. On voit naître les couleurs, et la main est cachée : elle se livre donc à l' intrigue, elle a un bureau, un secretaire ; elle écrit trente lettres par jour, vingt-neuf sont rejetées. Une réussit, et la voilà satisfaite. Elle protege ; on y croit parce qu' elle le dit tout haut. L' esperance qui vous abuse, fait qu' on ajoute foi à ses promesses ; elle se mêle d' un emploi de quatre cents livres, comme de la nomination d' un premier commis. Rien ne la rebute ; et pourvu que son nom soit cité chez les ministres, pourvu qu' on dise qu' elle négocie des places et des mariages, qu' on a apperçu dans son sallon un évêque et un maréchal de France, on lui attribue une grande existence, et quelquefois elle est contente de la simple apparence du crédit et du pouvoir.

Il faut bien que plusieurs femmes, qui à la lettre ont leurs bureaux, chérissent à un certain âge ce genre d' occupation ; car dès qu' une petite place vient à vaquer, cent

p145

lettres de recommandation la sollicitent. Chaque postulante fait autant d' efforts que s' il s' agissoit d' un objet de la plus grande importance. La femme qui ne se sent pas les qualités requises pour ce grand rôle, ou qui n' a pas le crédit convenable, prend le parti de la retraite, joue la petite santé, s' environne de medecins, sans trop goûter de leurs ordonnances. Elle paroît accablée d' une migraine

éternelle ; mais c' est un artifice ingénieux,
pour donner à ses attraits expirans un air de
languueur au défaut d' un jour plus piquant.
Elle ouvre sa porte à cette foule de gens qui
portent par-tout leur désœuvrement, qui
viennent sans façon bâiller dans leur visite,
et accuser l' excessive lenteur du tems. Enfin,
après avoir eu nombre d' amans, elle doit s' estimer
heureuse, si elle a su en convertir un
en fidele ami.

Au reste, une femme à Paris n' a jamais
quarante ans ; elle en a toujours trente ou
soixante ; et comme personne ne dit le contraire,
la femme quadragénaire n' existe pas.

CHAPITRE 629

p146

feuilles périodiques.

les journaux sont les trompettes de la renommée,
les plus menteuses et les plus impudentes.
Tel périodiste annonce un auteur
comme un aigle ; l' autre le traite d' oison :
le panégyrique et la satire de l' écrivain paroissent
le même jour. à qui s' en rapporter ?
à soi-même ; lire l' ouvrage, et ne point demander
bêtement à autrui ce qu' il en pense.
Le critique impartial et sans préjugés littéraires
n' a point encore existé. Mais l' homme
en état de produire ne se rabaisse point à analyser
des ouvrages ; il en enfante.
Se fait journaliste qui veut, et l' écrivain
le plus honni peut le lendemain *honnir* tous
ses confreres.

Le ministere protege les petites feuilles
satyriques, où les auteurs sont déchirés à
belles-dents, afin d' entretenir la rivalité, la

p147

haine et la jalousie entre les membres de la
république littéraire. Il s' oppose par ce moyen
à la paix et à l' union de la littérature.
Le public oisif retient les injures et les
épigrammes, et oublie les talens et les vertus
de l' auteur. Le ministere sent bien quelle

prépondérance auroit la république littéraire sur les esprits, si l' estime universelle répondoit à ses travaux. Il tâche de lui ravir cette estime précieuse ; et une foule d' aboyeurs, doués d' un esprit médiocre et d' une rage incurable, servent le ministere au-delà de ses espérances.

On ne doit jamais répondre aux journalistes, parce que l' ouvrage se défend de lui-même. Il ne faut qu' un peu de tems pour faire tomber les critiques les plus envenimées. Le silence du mépris est l' arme la plus sûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertissant pour l' amour-propre des sots, que la guerre continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces esprits bornés, tous ces ignorans voient avec joie des

p148

hommes célèbres se donner en spectacle. En fait de goût d' ailleurs, quand on n' est pas d' accord sur-le-champ, plus on dispute et moins on se rapproche.

Mais le journaliste veut-il louer ? Il ne connoît plus que l' emphase. Un acteur vient-il à mourir ? Le ridicule écrivain s' avance dans le mercure de France, et dit : *ce n' est qu' un individu qui manque, et c' est une nation entiere à consoler !* qui diroit-on qu' il regrette ?

Un prince bienfaisant, un législateur, un héros protecteur de la patrie, un naturaliste du premier ordre ? Non, il s' agit de *Lekain* .

CHAPITRE 630

distribution des aumônes.

il est plus aisé de donner l' aumône que de la répandre avec une juste répartition. Les besoins de convenance ne devroient point passer avant les besoins de premiere nécessité. C' est ce qui arrive néanmoins. Les aumônes

p149

montent annuellement à des sommes considérables. Mais on tue pour ainsi dire la charité publique par des préférences inconsidérées

et criminelles ; on enleve aux véritables
pauvres les aumônes qui leur sont spécialement
consacrées. Tantôt c' est une fille de
qualité qu' il faut soutenir, et l' on éloigne la
pauvre couturiere. Tantôt c' est une maison
jadis opulente tombée par son luxe, et qu' il
faut relever. Les pauvres de la paroisse, ignorés
dans leurs greniers et n' en sortant pas,
reçoivent peu, tandis qu' une famille qui se
dit importante, va chez le curé, demande
et exige de l' argent avec une fierté imposante.
S' il veut user d' une fermeté judicieuse,
on prend un ton presque arrogant ; on osera
lui dire, que les pauvres roturiers sont une
canaille inutile à la société, dont l' existence
ou le non-être doivent être fort indifférens
à l' état ; que les nobles pauvres ont droit d' épuiser
avant tout les ressources des largesses
particulieres et publiques.
Les ames pieuses tombent fréquemment

p150

dans les pieges que lui tend l' orgueil importun
de ces mendiants titrés, et l' on
donne pour le soutien du luxe, de la mollesse
et de l' oisiveté, ce qui étoit réservé
pour soulager les besoins de l' artisan laborieux,
dont la famille, faute de secours, périroit
de langueur et de désespoir.
Ainsi des noms et des prééminences chimériques
égarent la main des dispensateurs
des aumônes, et on les violente au détriment
de l' indigence qui a faim.
Or, un noble pauvre ne demande pas de
quoi avoir du pain, mais de quoi avoir des
valets. Selon lui, le besoin n' a pas un droit
égal aux dons des coeurs sensibles.
La noblesse, après avoir mendié au pied du
trône tout ce qu' il lui est possible d' obtenir,
se rabat après ses dissipations au pied de
l' autel, et absorbe les produits que la religion
et l' humanité avoient mis en réserve pour le
soulagement des infortunés.
Voilà pourquoi, après tant de largesses, les
hôpitaux sont encore le temple éternel du désespoir.

p151

Des canaux particuliers détournent le fleuve de la bienfaisance. Il s'égare, il va trouver ceux qui ont été riches, qui ont renversé leur fortune, et que le préjugé joint à l'habitude empêche de recourir à un travail utile.

Graces à leurs demandes audacieuses et à la foiblesse des distributeurs, ils trouvent plus de secours que ceux qui luttent pour sortir de l'indigence. *ils sont accoutumés à l'aisance*, s'écrite-t-on ; et ce raisonnement vicieux fait retrancher au pain que réclame le malheureux de la classe obscure.

La bourse, dans la main de la femme de qualité, se remplit ; elle leve un impôt sur quiconque l'aborde ; il faut que cette bourse égale en grosseur celle que sa voisine a su créer. Il y entre une sorte de rivalité, pour ne pas dire d'ostentation. Mais cet orgueil seroit moins blâmable, si la main qui amasse ne savoit pas pour qui elle amasse, à qui elle offrira ce pompeux tribut. Ce n'est plus obéir à la compassion ; c'est faire entrer dans le

p152

sentiment de la charité une espérance confuse de vaine gloire, et tirer vanité d'un bienfait dont le premier mérite est d'être caché à l'oeil du monde.

Mais que l'homme charitable se nomme publiquement, j'y consens ; et il le peut, pourvu qu'il ait appris à n'admettre d'autre distinction que celle de la plus grande infortune.

S'il craint de se tromper, qu'il écoute la voix publique ; elle lui apprendra sur quel terrain desséché doit tomber la rosée que le créateur, jugeant en silence les actions des hommes, a confié entre ses mains.

à Dieu ne plaise que j'accuse ici les distributeurs des aumônes de détourner une obole des sommes sacrées qui leur sont remises ! C'est un forfait dont la supposition ne doit pas entrer dans notre esprit. Mais on violente de tous côtés les pasteurs et les aumôniers de la capitale. Ils cedent malgré eux aux sollicitations pressantes. Tel nom leur en impose, et tous les noms doivent être égaux devant l'oeil de la charité. N'est-ce pas ici qu'il faudroit

p153

appliquer ce beau vers de Voltaire ?
Il suffit qu' il soit homme et qu' il soit malheureux.
On dit qu' il y a en fondations charitables
de quoi nourrir le tiers de la France. Comment
se peut-il après cela qu' il y ait tant de
misérables ? Le vice vient donc de la distribution.
Ce qu' il y a de plus difficile, n' est
pas de faire le bien, mais de le bien faire.
Le peuple aveugle et qui souffre accuse les
administrateurs des maisons de charité. Quand
il les voit au bout de quelques années étaler
un équipage brillant, ouvrir une maison magnifique,
dresser une table somptueuse, il
pense que cette opulence est prise sur la part
du pauvre. Mais ce crime me paroît si monstrueux
que, malgré les apparences, je persiste
à le croire impossible ou du moins chimérique.
Des ames charitables, au lieu de déclamer
inutilement, ont pris à tâche d' essayer la pratique
et de vaincre les préjugés et les obstacles
qui s' oppoient aux projets d' une bienfaisance
active. Leurs yeux ont vu, leurs mains
ont palpé ; les détails n' ont point rebuté leur

p154

vigilance journaliere ; le succès a confirmé
leur théorie éclairée ; et l' on est parvenu, ainsi
qu' il résulte des registres du *nouvel hospice
de charité* , à concilier le double but d' humanité
et d' économie. C' est un grand exemple
récemment offert à ceux qui sont chargés de
l' administration ou de la direction des hôpitaux.
Cet *hospice de charité* pourra dorénavant
servir de modele à tous les établissemens
de ce genre, et l' on conçoit qu' il appartient
encore au tems de le perfectionner, c' est-à-dire,
de l' étendre. Voilà le vrai point de
difficulté qu' il s' agit de vaincre.

CHAPITRE 631

école de boulangerie.

il y a plus de deux mille ans que l' on fait
du pain, et il y a deux mille ans qu' on ne
sait pas lui donner sa perfection : cela est démontré.
C' est parce que tout le monde a cru

le bien faire, et que tout le monde l' a fait assez mal.

La panification du froment est une opération chymique, qui doit être éclairée par les chymistes. La routine aveugle la dénature.

L' expérience seule peut la conduire au degré de perfection dont elle est susceptible. Les arts de première nécessité sont restés dans l' enfance, précisément parce qu' ils étoient abandonnés à la multitude.

Il n' y a point de servante qui ne croie fermement qu' il est impossible de lui apprendre quelque chose sur la manière de faire le pain. Les servantes pourroient se succéder pendant vingt siècles, et n' avoir aucune idée d' amélioration. C' est ce qui est déjà arrivé.

Le pain se fait mieux à Paris que par-tout ailleurs, parce que d' abord quelques boulangers ont su raisonner leur art. Ensuite les chymistes ont su nous instruire à analyser le bled, et suivre cet art depuis la préparation des levains jusqu' à la cuisson ; et grâce à ces professeurs, le pain qu' on mange dans les hôpitaux

est meilleur que celui qui est servi sur la table la plus opulente de la Suisse, où l' on ne sait pas faire le pain, parce que toutes les servantes croient le savoir faire.

On laissera les servantes gâter le bled et en diminuer le poids ; mais la Suisse qui a peu de bled, et où le pain en général est très-mal fait, devrait savoir que l' amélioration, loin d' ajouter à la dépense, donne des bénéfices considérables, parce qu' en boulangerie, l' économie marche de front avec la perfection.

L' école de boulangerie est gratuite et doit changer insensiblement la routine pour y substituer des procédés plus simples et plus heureux. Elle enseigne tout ce qui concerne cet art, jusqu' ici méconnu dans ces premiers principes. Elle expose les manipulations différentes qui doivent être employées pour toutes les espèces de pains.

Voilà une science toute nouvelle qu' on ne soupçonne point ailleurs, et dont on se moque peut-être avec la bêtise de l' ignorance. Pendant ce tems, le professeur chymiste tire

p157

une farine belle et savoureuse de ce qu' on livroit précédemment à l' amidonnier, et de ce qu' on abandonnoit à la nourriture des animaux.

Mais comment recevoir des professeurs dans l' art de faire le pain ? Ne voyez-vous pas tous les mitrons, toutes les servantes, et même leurs maîtresses qui se liguent pour dire qu' il n' y a rien à ajouter à la perfection du pain tel qu' on le fait, et que c' est ainsi que le mangeoient les grands-peres.

Plusieurs villes étrangères seront peut-être encore un siecle avant de lire l' *avis aux bonnes ménageres des villes et des campagnes* .

Mais on y lira de sottes gazettes.

Les femmes feront venir de Paris des chapeaux à l' angloise, des rubans et des ariettes ; mais on ne fera pas venir un boulanger instruit à l' école des chymistes. Les étrangers diront : qu' est-ce que la chymie ? Nous prend-on pour des barbares qui ne savent pas faire le pain ? Et ces étrangers, admirateurs de leurs servantes, et n' en sachant pas plus qu' elles,

p158

quoiqu' ils aient peu de bled, perdront par leur entêtement et sur la qualité et sur la quantité.

Vous qui mangez de mauvais pain, et qui accueillez avec transport un cor-de-chasse de la capitale, faites venir un disciple de l' école de boulangerie, et votre petite ville y gagnera quelque chose de plus substantiel que le son du flûteur.

On entre à l' école de boulangerie dans tous les détails des soins les plus nécessaires à la subsistance et à la conservation de l' homme.

On y joint l' expérience manuelle. Ceux qui enseignent se servent du langage populaire, et les leçons qu' ils donnent sont à la portée des mitrons. Voilà comme on s' élève en paroissant s' abaisser.

Le pain qu' on mange à Paris est devenu excellent. On a réprimé tout-à-la-fois les fraudes et les inattentions des boulangers.

Il est à désirer que dans le reste du royaume on ne néglige rien de ce qui peut ajouter à l'art de la boulangerie, et cet art doit être

p159

surveillé ; car le pain est en France le principal aliment du pauvre dans les grandes villes, et il compose à la campagne presque sa seule nourriture. Or qui dit le pauvre, dit la moitié de la nation.

Quand je songe aux huit ou neuf cents mille âmes qui peuplent la capitale, et que je tiens des pommes de terre, je ne puis plus les quitter. Les économistes ne les aiment pas ; elles dérangent un peu leur système. Les pommes de terre, réunissant toutes les propriétés alimentaires, sont susceptibles d'une infinité de préparations et peuvent remplacer les gruaux, la semoule, le salep, le sagou. Quelles ressources ouvertes pour la misère ! Ces végétaux, à ce qu'il paroît, sont tous doués des propriétés nutritives qu'on n'attribuoit ci-devant qu'au froment. Il n'existe point de végétal ni même de partie végétale qui ne recèle une substance propre à la nourriture de l'homme, quand l'art aura su l'extraire ; et cet art est bien moins compliqué que celui de faire du pain.

p160

Quelle reconnaissance ne devons-nous pas aux chimistes, tels que Mm Parmentier, Cadet De Vaux, qui, par ces découvertes simples et utiles, auront tué le monstre de la famine, cet enfant de notre ignorance qui domine les empires ! Ils auront justifié la providence, en montrant aux rois et aux peuples que la stérilité n'est qu'apparente, et que tout ce qui végète offre à la faim une substance nourrissante ; que la disette est un mot qui s'effacera des langues modernes, quand on aura appris à extraire des plantes qui nous environnent les propriétés panaires, et plusieurs en sont pourvues plus ou moins. C'est donc l'ignorance de l'homme qui lui a fait adopter de préférence le froment, et avec une sorte d'opiniâtreté. Le regne alimentaire

est par-tout, ainsi que l' eau qui
nous sert de boisson.
Probablement le vin est par-tout aussi.
Ces substances précieuses qu' on n' attribuoit
qu' au bled et à la vigne, répandues avec profusion
sur le sein de la nature, n' attendent

p161

que la main de l' art pour se développer, nourrir
et protéger l' humanité entière contre la
fureur des éléments et le monopole non moins
redoutable.

Plus de ces années désastreuses où l' on a
vu l' homme, couché sur le ventre, brouter
l' herbe à l' exemple des animaux. Plus éclairé,
et connaissant mieux toutes les plantes dont
on peut tirer de la farine, il ne craindra plus
les révolutions physiques ni politiques. Par-tout
où le créateur a fait lever un végétal, là
se trouve de quoi l' adorer et le remercier de
ses bienfaits.

Honneur au nouveau Triptolême, qui
le premier a développé ces importantes connaissances !
Si les indiens mangent la cassave,
le tapioca, après une certaine préparation ; si
d' autres usent du manioc et de l' yuca, plus
de plantes pernicieuses. Le système qui admet
une providence éternelle et bienfaisante
n' avoit pas besoin de ce nouvel appui pour
la reconnoître et la bénir. Mais observons
que c' est après la composition de l' *iliade* et

p162

de l' *esprit des loix* , que l' homme a enfin
soupçonné que la bonne nature avoit pu placer
dans tous les végétaux une propriété nutritive.
Venez économistes qui, comme des étourdis,
avez prêché en 1767 l' exportation illimitée
du bled, et avez donné à la cupidité
la plus effrénée le signal d' affamer le royaume ;
vous qui n' avez vu que du froment, accourez,
et songez qu' une seule découverte en
chymie vous condamne au silence. Il ne faut
qu' une pomme de terre pour ruiner de fond
en comble votre système. Que deviennent
vos grands mots devant une seule expérience
chymique ? N' affirmez donc jamais rien, ayez

une idée qui vous manque, celle de votre
profonde ignorance au-delà de quelques phrases
oratoires. Eh ! Vous n' avez jamais soupçonné
l' influence que pourroient avoir sur le
gouvernement des empires certaines découvertes.
Réfléchissez-y ; il se peut très-bien
qu' elles entraînaient la dissolution de nos
sociétés, si horriblement inégales, et qu' elles

p163

portassent au plus haut degré la perfectibilité
humaine.
Avant peu, un chymiste nous donnera
peut-être un vin généreux, qui n' aura pas
été fourni par le bois noir et tortueux, dont
la façon coûte tant de peines. L' acide, le sucre
sont sous nos mains. La nature est une ;
mais nous ne la voyons pas.
Les économistes et leurs semblables s' étourdissent
de mots qu' ils n' entendent point.
Ils se plaignent ensuite du peu de conception
d' autrui ; mais il faut bien avoir l' air d' édifier
un grand système. Comme tout cela rit à l' oeil
sur le papier !

CHAPITRE 632

D' Argenson.

il monta en 1697 la machine de la police,
non telle qu' elle existe aujourd' hui ; mais
il en a imaginé le premier les ressorts et les
rouages principaux. On dit que cette machine
roule aujourd' hui d' elle-même. Pas tout-à-fait.

p164

Son jeu admet des modifications variées ;
mais elles ne sont pas toutes également difficiles,
parce que la machine est toute dressée
et subordonnée dans toutes ses parties bien
jointes à la main du chef : ce qui étoit nécessaire ;
les agens de la police devant être
soumis à une discipline exacte, qui doit se
rapprocher beaucoup de la discipline militaire.
D' Argenson fut sévère, peut-être parce
qu' il sentit, en donnant la première impulsion,
une résistance que ses successeurs ont

moins éprouvée. On a cru long-tems qu' un lieutenant de police devoit être dur : il ne doit être que ferme. Plusieurs ont trop appesanti la main, parce qu' ils ne connoissoient pas le peuple de Paris ; peuple chaud, mais sans férocité, dont tous les mouvemens se devinent, et par conséquent facile à mener. Qui seroit sans pitié dans cette place, seroit un monstre.

Le peuple qui a toujours des idées confuses de licence, et qui craint le lieutenant de police,

p165

comme les écoliers craignent le correcteur du college, n' a pas toujours eu pour cette place le respect qu' elle mérite. Des étourdis de qualité ont cru pouvoir regarder le chef de la police comme une espece de commissaire dont on pouvoit bafouer la robe ; et cette magistrature a paru plaisante à la folie inconsidérée de quelques jeunes colonels. Mais on a senti de nos jours que l' administration d' un lieutenant de police devoit avoir sa force, son poids, sa dignité.

Le peuple qui aime à voir le *correcteur* subordonné à son tour, répète les mots que lui adresse, à ce qu' il prétend, le premier président du parlement : *clarté, propreté, sûreté* .

Il prend ces mots pour des mots impératifs.

Il ne sait pas que ce n' est qu' une vaine formule, et que le parlement ne commande que pour la forme le lieutenant de police, comptable de tout à une autre autorité.

Il est assez plaisant d' imaginer que l' on espionne, en tems et lieu, celui qui fait espionner à son gré les autres citoyens. Ainsi

p166

les chaînons qui lient les hommes dans l' ordre politique, sont réellement incompréhensibles.

Celui qui n' admire pas comment la société existe et se soutient, par la réaction simultanée de ses membres, et qui ne voit pas la *queue* du serpent rentrant dans sa *gueule* , emblème antique de tout gouvernement, n' est pas né pour réfléchir.

On ne sera peut-être pas fâché de retrouver

ici le morceau de Fontenelle, sur la police de Paris et sur M D' Argenson, premier du nom. On pourra faire une comparaison secrete de ce qui ressemble encore aujourd' hui avec ce qui ne ressemble plus. Je me dispenserai du commentaire.

" les citoyens d' une ville bien policée... etc. "

p174

Fontenelle n' a point parlé de la sévérité de M D' Argenson, de son penchant à punir ; ce qui est plutôt un indice de foiblesse que de force. Hélas, les loix humaines, imparfaites et grossieres, ne peuvent descendre dans l' abyme du coeur humain et y surprendre la cause des délits qu' elles ont à punir ! Elles ne jugent que des surfaces ; elles absoudroient peut-être celui qu' elles condamnent ; elles frapperoient celui qu' elles laissent échapper. Mais elles ne peuvent faire autrement, je l' avoue. Cependant elles ne devraient pas négliger tout ce qui sert à révéler l' intérieur de l' homme. Elles doivent estimer la force des passions naturelles et indestructibles, non dans leurs effets, mais dans leurs principes ; avoir égard à l' âge, au sexe, au tems, au jour ; ce sont des regles fines, qui n' ont pu se trouver dans la tête du législateur, mais qui doivent se rencontrer dans celle d' un lieutenant de police.

Il y a aussi des erreurs épidémiques où la multitude de ceux qui s' égarent semble diminuer la faute ; où il faut une sorte de circonspection, pour que le châtement ne se trouve pas en opposition avec l' intérêt public, parce qu' alors le châtement paroîtroit ridicule

p175

ou barbare, et que l' indignation pourroit rejaillir sur la loi et sur le magistrat.

Je voudrois bien avoir quelques notions sur le caractere de plusieurs lieutenans de police, savoir ce qu' étoient M *Gabriel Tachereau De Baudry* , M *Nicolas-Jean-Baptiste Ravol D' Ombreval* , M *Réné Hérault* , et quel degré précis d' autorité avoit le premier de cette dynastie, qui s' appelloit M *Gabriel-Nicolas De La Reynie* . Les autres plus

liés aux événemens publics me sont connus.
M Le Noir est aujourd' hui le quatorzieme
lieutenant-général de police de Paris. Il a
changé plusieurs fois en un ministere de compassion
et d' indulgence un ministere de justice
et de rigueur, et l' ordre public n' en a pas
souffert.

CHAPITRE 633

p176

maître-ès-arts.

c' est un homme qui a mis dans sa tête
quelques fragmens de la pitoyable logomachie,
base de cette philosophie scholastique,
l' opprobre de la raison humaine. On appelle
ces cahiers obscurs, *cours complet de philosophie* .
Ces cahiers ne font qu' induire la
jeunesse en erreur, lui rendre l' esprit faux,
l' accoutumer à se payer de mots, alimenter
ces questions frivoles qui ont retardé les progrès
de l' esprit humain. Il faut que le *centoniateur*
qu' on interroge, ait grand soin
de n' avoir rien dans la tête qui ressemble aux
idées de Locke, de Newton et de Descartes,
après quoi il lui est permis d' enseigner les
mêmes sottises à sa classe.
On avoit proposé l' impression des cahiers ;
mais le professeur fait prudemment de s' y
opposer. Que seroit ce galimatias dicté dans

p177

la poussiere des classes, devant les lumieres
de notre siecle ?
C' est avec raison qu' on a dit, comment se
fait-il qu' il y ait eu des milliers de
grammairiens, et pas une bonne grammaire ; des
milliers de professeurs en éloquence, et pas un
seul professeur éloquent ; des milliers de rhéteurs,
et pas une bonne rhétorique ; des milliers
de professeurs de philosophie, et pas un
seul bon ouvrage philosophique émané d' eux ;
des milliers de régens, et pas un bon plan
d' études ? C' est qu' il n' appartient qu' à la voie
de la presse de réformer les erreurs, de propager

les vérités. Telle est la vraie langue de l' instruction universelle. Il ne faut donc, pour être maître-ès-arts, que de la mémoire et pas le sens commun ; ainsi qu' il ne faut que douze sols à un homme et la trouvaille d' un vieux bouquin pour en faire un académicien de l' académie des inscriptions et belles-lettres. Il rencontre sur le quai un volume vermoulu de ces pesans érudis du quatorzieme siecle. Ce bouquin traitera

p178

des noms et surnoms de tous les dieux de la fable et de l' antiquité. C' est un fatras immense, mais étonnamment docte. De tout ce déluge d' érudition et de mots grecs que personne n' aura eu le courage de lire, mon aspirant tirera sans peine quatre ou cinq dissertations qui obtiendront trois médailles ; et le voilà dans l' anti-chambre de l' académie française.

CHAPITRE 634

du siecle littéraire de Louis Xiv.

on le vante perpétuellement dans les journaux, afin de mieux rabaisser les écrivains actuels. Il est tems de les venger. Le siecle de Louis Xiv n' a produit que des poètes sous le nom même d' orateurs. Rien sur la morale politique.

La morale, dont le nom effarouche le plus grand nombre d' esprits, est peut-être la science la plus susceptible des ornemens de

p179

l' éloquence. La morale se prête à toutes les formes agréables ; et comme elle embrasse les plus petites regles du devoir, elle imprime une certaine importance à tous les détails qui, dans les autres sciences, sont froids et inanimés.

L' attraction newtonienne est admirable sans doute ; mais celle qui nous rapproche les uns des autres, qui nous rend plus sociables, qui perfectionne en nous le sentiment de la

bienfaisance, est bien préférable à peindre et à démontrer. Elle existe cette attraction intime ; elle est le lien des hommes et le chef-d' oeuvre de la législation.

Notre éloquence, fondée sur ces principes, est donc bien supérieure à celle du siècle dernier. Des poètes rampans, des orateurs mercénaires, ont fait fumer un encens dédaigné des idoles mêmes auxquelles il étoit offert. Jamais la prostitution du bel-esprit n' a été poussée si loin qu' aux pieds de Louis XIV. Les hommes sont de grands enfans. Quelques statues, quelques tableaux, quelques morceaux

p180

de poésie font donner à un siècle, qui d' ailleurs a été malheureux, le nom pompeux de siècle des beaux arts, de siècle de gloire. La révocation de l' édit de Nantes en 1685 a passé sans réclamation quelconque de la part des gens de lettres. Nous disons donc hardiment que ce siècle, malgré sa renommée, n' étoit pas véritablement éclairé. Il n' en seroit pas de même aujourd' hui. La littérature surveille le gouvernement, et lui sauveroit un pareil écart.

Qu' importe que l' on ait eu alors des épîtres poétiques de Boileau, grossier flatteur ; et des tragédies de Racine, souple et fin courtisan, qui s' occupoit de la grace versatile ? Ce sont là des niaiseries en comparaison des matières politiques sur lesquelles on peut répandre d' ailleurs tout l' intérêt et l' agrément que peuvent avoir ces deux écrivains. Un grand bien que la philosophie moderne a fait aux hommes, c' est de les convaincre, après tant de siècles d' erreurs et de persécutions, que la religion se persuade et ne se

p181

commande pas ; que le premier doute sur la vérité d' une religion naît de la violence qu' on emploie pour la faire embrasser. L' expérience prouve que cette sage tolérance est avantageuse à tous les pays qui l' ont adoptée, que la paix y regne et que les esprits y sont plus disposés aux vertus qui caractérisent le

vrai chrétien.

Toute la littérature du siècle dernier a été infestée non-seulement de l' adulation la plus contagieuse, mais encore des idées les plus fausses et les plus ridicules ; et nous n' apercevons, dans ces prétendus modèles d' éloquence, qu' un assemblage de mots oiseux, qu' un jargon insoutenable, pour peu qu' on soit accoutumé aux ouvrages modernes et substantiels, où la raison élevée parle, touche et convainc.

C' est encore là une de ces vérités combattues ; mais tout en la combattant, elle rendra certains bons esprits attentifs. Ils examineront les reproches justement faits à cette éloquence du dernier siècle ; et avec

p182

le tems cette même vérité que l' on couvroit d' outrages, sortira de dessous le nuage et sera généralement admise.

Il ne faut donc point s' étonner des contradictions ; elles sont nécessaires ; elles servent plus qu' elles ne nuisent ; elles portent la lumière dans les yeux qui refusoient de voir ; et ce n' est toujours qu' après la plus belle défense que la prévention et la sottise abandonnent les préjugés littéraires.

Celui qui le premier a eu le courage de les combattre, essuie le torrent d' injures que le pédantisme tient en réserve. Mais il faut sourire des attaques du pédantisme.

L' humanité, ce mot que le *journalisme* voudroit encore proscrire ; ce mot, commenté dans les écrits de plusieurs sages modernes, est celui qui réveille le plus d' idées grandes et attendrissantes : il a mérité conséquemment de devenir le plus beau qui soit dans la langue. Ce mot a démontré l' égalité des hommes et leurs devoirs respectifs. Ce mot a fait apercevoir le laboureur dans son

p183

sillon, a rendu ses travaux respectables, a enfanté des lumières nouvelles sur la culture, la population, l' industrie, le commerce, toutes relatives à la félicité publique. Plus ce

mot sera développé, plus grande sera la gloire de l' homme ; et c' est aux écrivains, qui hâtent les progrès de la raison universelle, auxquels on sera redevable du bien qui se fera au nom de ce mot, qu' ils doivent s' appliquer constamment à faire révérer du fond de leur cabinet.

Notre siècle, malgré ses avantages, doit cependant être considéré, moins comme le siècle des vérités, que comme le siècle de transition aux plus importantes vérités. On a été tellement obligé d' abattre, qu' on n' a pas eu le tems de fixer, d' une manière invariable, des principes solidement établis. Aussi (faut-il l' avouer ?) regne-t-il encore dans nos opinions quelque chose d' arbitraire et de flottant, qui s' oppose à la perfection de la morale et de la politique.

Présentement que les principales erreurs

p184

sont expulsées, il seroit utile de rectifier ce qu' un zèle trop prompt a pu avancer de hasardeux. Il faut soumettre à l' examen jusqu' aux instrumens employés à renverser l' édifice du mensonge. Entourés de ruines, devenons architectes.

Séneque a dit quelque part, il faudroit être fou pour être fâché de n' être pas venu au monde mille ans plus tôt : on le seroit de même, ajoute-t-il, si l' on souhaitoit d' y venir mille ans plus tard. J' avoue que je suis fou de cette manière. Je voudrois que l' instant de ma naissance eut été marqué dans cinq à six cents ans, parce qu' il y a à présumer que les arts consolateurs iront en se perfectionnant, que l' imprimerie, qui ne fait que de naître et qui a déjà produit un très-grand bien, achevera d' éclairer l' univers, et d' enseigner aux hommes leurs véritables intérêts.

C' est en vain que l' on voudroit éteindre aujourd' hui le flambeau de la philosophie. Le fanal est allumé et domine l' Europe. Le vent du despotisme, en courbant la flamme, ne

p185

peut que l' attiser et lui donner un éclat plus

vif et plus brillant. Si l' on étouffe une voix, vingt autres toutes prêtes réclameront plus hautement les droits de l' homme. Les dominateurs des nations n' ont plus d' autre parti à prendre, que celui d' être justes et modérés. S' ils ne le sont pas, ils verront de leur vivant leurs iniquités gravées sur des tables d' airain. Que fait leur tonnerre ? Il écrase, il tue. La foudre de l' écrivain vertueux laisse la vie, et la dévoue à la honte et à l' indignation publique. D' un bout de l' univers à l' autre la vérité s' écriera : *tel homme est un oppresseur et l' ennemi des hommes !* alors les syllabes qui composent son nom, seront une injure. Dès qu' il sera prononcé, en toute langue, ce nom rendra un son odieux. L' homme a connu ses droits. Le regne du mensonge est passé. L' homme sait honorer aujourd' hui le laboureur, le commerçant, le naturaliste, le chantre de la vertu ; tout ce qui forme enfin et ce qui embellit la société. Il déteste l' oisif adulateur, habitant des

p186

cours ; il méprise la trop grande foule de ces hommes inutiles qui disent servir les autels ; il marque du doigt les *narcisses* , les tyrans de la pensée, et ceux qui prennent le masque de la religion pour la déshonorer ; et ce qui augmente la force légitime de cette philosophie, qui étincele d' un bout de l' Europe à l' autre, c' est que les connoissances des écrivains sont détaillées aujourd' hui à l' usage de tous les individus de la société. Mais les parisiens, gâtés par tant d' écrivains efféminés livrés à leurs misérables journaux et aux prononcés académiques, sont encore presque tous esclaves des mots. On ne demande aujourd' hui que des termes doux, coulans, de la grace et de la mollesse dans la langue, comme s' il s' agissoit de mettre en chant toutes les phrases de la langue. Telle est l' ame d' un écrivain, tel est son idiôme. On devrait rappeler plutôt les mots hors d' usage ; on devrait même en inventer. Les idées dans chaque genre étant prodigieusement accumulées, il faudroit étendre la langue

p187

et la renforcer. N'est-il pas déplorable que notre pensée soit toujours au-dessus de notre expression, et que l'instrument qui devrait obéir se trouve rebelle ? Qu'il soit moins poli, qu'il ait plus de mouvement, et il aura plus de justesse. Tant que notre esprit est bon, notre discours est excellent.

Quand vous verrez un auteur obéissant à ce goût conventionnel dont le langage sera affecté et fardé, pensez la même chose de son âme : la parole est le visage du caractère intérieur : n'attendez rien de mâle, ni rien de ferme de cet écrivain maniéré.

J'aperçois la franchise et la probité de Corneille dans son style plein et négligé. Je crois apercevoir dans celui de Racine un homme souple et adroit. Fénelon trempe sa plume dans son cœur, lorsqu'il écrit. Je vois le front ingénu de La Fontaine empreint à chaque vers de ses fables. La précision de la Bruyère m'annonce un caractère ferme et sévère. Le style de Rousseau me révèle un homme ardent et passionné. Enfin, je goûte

p188

la réponse de Zénon, à qui un orateur demandoit un moyen sûr de dompter tous ses rivaux : *mon fils, vivez bien*, lui dit-il ; *à la longue les ouvrages honnêtes font pâlir tous ceux qui ne le sont pas*.

CHAPITRE 634 BIS

originalité.

rien ne dispense des usages, des modes et des cérémonies, comme l'originalité. Tel se fait original pour dire sans façon tout ce qui lui vient dans l'idée, et pour se dispenser des devoirs et des bienséances de société. On l'excuse de tout, et en tout, parce qu'il est original ; mais quand on manque ce rôle difficile, on tombe au-dessous de l'homme médiocre. Ainsi l'originalité touche à la sottise, quand on ne sait pas s'y maintenir avec une supériorité décidée. On ne sauroit étudier ce rôle ; il faut qu'il vienne d'instinct. De même qu'il est toujours permis aux

femmes de ne savoir point l' orthographe, à condition qu' elles mettent beaucoup d' esprit dans leur style, on accorde à un homme le privilege d' être original, s' il a vraiment une maniere à lui, et bien caractérisée. On passe aussi la bizarrerie à celui qui excelle dans une science ou dans un art.

Mais ce n' est point dans la foule immense de la capitale, parmi cette multitude dont le langage et les manieres sont uniformes, que l' on trouvera l' homme vraiment original ; c' est dans la province, dans la campagne, au fond d' un cloître, hors de l' empire tyrannique de l' usage, que les caracteres ont leur trait particulier, que l' on découvre au premier coup-d' oeil. Les anglois different essentiellement des françois sur ce point ; les uns, comme dit Sterne, sont des médailles dont l' empreinte est entiere ; les autres, des pieces de monnoye où elle ne paroît plus, à raison du trop grand frottement qu' occasionne l' abus de la société.

CHAPITRE 635

bâtimens.

la maçonnerie a recomposé un tiers de la capitale depuis vingt-cinq années. On a spéculé sur des terrains ; on a appelé des régimens de limousins, et l' on a vu des monceaux de pierres de taille s' élever en l' air, et attester la fureur de bâtir.

Si ce goût servoit à la commodité publique, on pourroit lui donner des éloges ; mais c' est la maçonnerie, et non l' architecture, qui triomphe : le parvenu veut avoir des appartemens spacieux, et le marchand prétend se loger comme le prince.

Tandis que les salles de spectacle s' élevent de toutes parts, qu' on a rebâti l' opéra, le théâtre françois, le théâtre dit italien, l' hôtel-dieu demeure resserré dans son enceinte mal-saine ; on a construit des boudoirs, des salles de bains ; chacun a bâti pour soi, s' est

p191

livré aux recherches voluptueuses, et les lits
des hôpitaux sont demeurés les mêmes.
Les spéculateurs ont appelé les entrepreneurs
qui, le plan dans une main, le devis
dans l' autre, ont échauffé l' esprit des capitalistes.
Les jardins se sont pétrifiés, et de hautes
maisons ont frappé les regards au même
lieu où l' oeil voyoit croître des légumes.
Le milieu de la ville a subi les métamorphoses
de l' infatigable marteau du tailleur de
pierres : les quinze-vingt ont disparu, et leur
terrain porte une enfilade d' édifices neufs et
réguliers ; les invalides, qui sembloient devoir
reposer au milieu de la campagne, sont environnés
de maisons nouvelles ; la vieille-monnoie
a fait place à deux rues ; la chaussée
d' Antin est un quartier nouveau et considérable.
Plus de porte saint-Antoine. La bastille seule
a l' air de tenir bon, de vouloir épouvanter
sans cesse nos regards de son hideuse figure.
Sur ces fossés, témoins des jeux sanglans de
la fronde, s' élèvent des bâtimens qui feront

p192

douter s' il y eût jamais là des remparts que le
boulet a frappés.
Les grues qui font monter en l' air des pierres
énormes, environnent sainte-Genevieve
et la paroisse de la madeleine. Dans les plaines
voisines de Mont-Rouge, on voit tourner
ces roues qui ont vingt-cinq à trente pieds de
diametre, et qui épuisent les carrieres.
Malgré cette multitude de bâtimens nouveaux,
les loyers n' ont pas baissé de prix ; la
population n' a point augmenté ; il est venu
une foule d' étrangers, de curieux, de provinciaux
oisifs, de laquais. On demeure à
Paris, mais on n' y séjourne que l' hiver. Paris
est désert l' été : il n' en faut pas moins des
appartemens vastes, qui demeurent vuides pendant
la moitié de l' année.
Les chambres trouvent toujours des locataires ;
et tandis que plusieurs hôtels n' ont que
le portier pour gardien et pour habitant, les
petits se disputent des tanieres et des mansardes.

L'architecture a cherché des formes nouvelles ;

p193

et ce caractère d'élégance et de bizarrerie qu'on a imprimé aux bijoux, on l'a appliqué aux bâtimens modernes. On voit des colifichets au contour fantasque, et les palais sont devenus des bagatelles. La maison de feu Madame Thelusson offre un domicile étrange : mais on dit qu'il étoit tems d'ôter à l'architecture sa pesante gravité, et de la soustraire à ces règles monotones qui imprimoient par-tout l'ennuyeux compas.

L'architecture, jadis majestueuse et qui ne dérogeoit pas, s'est ployée à la licence de nos mœurs et de nos idées. Elle a prévu et satisfait toutes les intentions de la débauche et du libertinage ; les issues secrètes et les escaliers dérobés sont au ton des romans du jour. L'architecture enfin, complice de nos désordres, est non moins licencieuse que notre poésie érotique.

Il paroît qu'on ne songe pas à désertier Paris ; car c'est à qui se logera d'une manière plus magnifique. L'architecte, étranger à tous les goûts raffinés du siècle, est jugé sans imagination,

p194

eût-il quelque chose du style de Michel-Ange.

On rebâtit le palais de la justice. Oh, si l'on pouvoit rebâtir de même l'art de la rendre, et que l'on vît tomber avec ces gothiques murailles ce code ténébreux, et ces formes barbares où se plait et se nourrit la chicanne, comme dans un labyrinthe approvisionné et digne d'elle !

Verra-t-on la population s'augmenter lorsqu'il y a de quoi loger le double d'habitans ? Les maçons ont dû faire fortune : aussi sont-ils fort à leur aise, après quelques années de travaux. Aucun métier n'a été plus lucratif que le leur ; mais le pauvre limousin, qui plonge ses bras dans la chaux, semblable au soldat, reste au bout de dix années toujours pauvre, tandis que le maçon qui voit la truëlle,

mais qui ne la touche pas, visite en équipage
les phalanges éparses de son régiment plâtreux,
et ressemble à un colonel qui fait une
revue.
Tandis que l' on ne parle que de quitter

p195

Paris et d' aller vivre à la campagne, l' on
bâtit à la ville.
Je ne sais si les maisons appellent tôt ou
tard les habitans ; s' il faut qu' elles se remplissent
inévitablement ; si la case suppose nécessairement
l' animal qui doit en remplir le
vide ; si les murailles attirent et fixent l' espece
humaine : mais ce n' est pas tout que
d' être logé.
En attendant que toutes les autres aisances
se joignent à celle-ci, on déserte les provinces
beaucoup plus que l' on ne faisoit autrefois.
On retombe l' hiver sur la capitale ;
c' est un penchant universel et presque invincible.
On dit qu' on aime le lieu où triomphent
les beaux arts, et l' on n' avoue pas que c' est
le goût du plaisir et souvent du libertinage
qui vient chercher ces asyles, où l' on file à son
gré une vie voluptueuse et clandestine.

CHAPITRE 636

p196

ouvriers en bâtimens.
mais celui qui veut bâtir, en achètera
le plaisir bien cher. Les ouvriers dévorent le
citoyen qui veut être logé chez lui. Le voilà
environné d' architectes, de maçons, de charpentiers,
de serruriers, de menuisiers, de
couvreurs, de carreleurs ; et puis surviendront
les jurés-experts, qui ont leur marche
oblique.
Vainement aura-t-il fait un devis avec un
seul homme, pour que celui-ci lui livre la
maison, les *clefs à la main* . Des loix bizarres
proscrivent ce marché, pour la bonne ville
de Paris ; elles y défendent les marchés en
gros ; il faut en faire un pour chaque sorte

d' ouvrage.

Un seul homme se contenteroit d' un profit honnête ; mais il faut être mangé par plusieurs artisans, chacun dans son métier.

p197

Il faut donc appeller *deux entrepreneurs* , l' un pour la maçonnerie, l' autre pour la charpente. Il faut traiter séparément avec eux ; mais le maçon et le charpentier s' entendent d' abord entr' eux, ensuite avec les autres ouvriers, pour cacher respectivement leurs fautes et leurs malversations. Cette multitude de petits protégés que l' architecte encourage sous main à multiplier les frais, se liguent pour accabler le propriétaire. Si celui-ci découvre quelque fraude par un usage antique et verbal, ils sont unis pour se répondre des événemens, et pour partager la perte, si contre toute attente leur manoeuvre est dévoilée.

Le prononcé des jurés-experts est préparé d' avance ; ils sont d' intelligence avec les ouvriers en bâtimens ; ils partagent entr' eux tout ce qu' ils appellent le bénéfice. Le propriétaire une fois livré à ces hommes de plâtre, ne sortira point du dédale où il se trouve enfermé. Chaque ouvrier, sa toise en main, viendra lui demander le double ; le procès-verbal

p198

du juré-expert diminuera quelque chose pour la forme, et la besogne, fût-elle mauvaise, sera payée, parce que les jurés-experts sont les juges de tous ceux qui refusent d' être ruinés à l' amiable.

Les ouvriers en bâtimens sont plus rusés et encore plus heureux que les procureurs dans ce qu' ils piratent ; car ils ont eu l' art jusqu' ici de conserver leur réputation.

Un procureur, lorsqu' il manque à la probité, est obligé, pour s' enrichir, de travailler sur deux cents affaires courantes. Il ne le fait pas impunément ; car ses adversaires et ses cliens deviennent ses antagonistes et ne lui épargnent pas les épithetes. Plusieurs voix le dénoncent, et exhibent tout le papier marqué

qu' il a employé de trop. Mais l' architecte,
l' ouvrier en bâtimens ne ruinent ordinairement
chaque année qu' un citoyen, qu' un pere
de famille. Ne voilà donc qu' une voix qui s' élève,
et la bâtisse d' une maison rend plus que
dix procès.

L' architecte ne manque jamais de prétexte
à changer de plan, et à demander des

p199

augmentations. Le moindre embellissement
doublera la somme.

Tel *devis* ne monte sur le papier qu' à trois
ou quatre cents mille livres ; l' architecte a
donné sa parole d' honneur que la dépense
n' ira point au-delà. On commence la construction,
l' édifice à moitié achevé, coûte déjà
sept cents mille livres, parce que le propriétaire
a eu une petite fantaisie ; c' est la tache
du péché originel. Le propriétaire est dégoûté ;
il ne peut ni vendre ni continuer ;
il faut qu' il se ruine ; il l' est méthodiquement,
l' architecte le lui prouvera avec son plan. Le
propriétaire n' a ni terrain ni hôtel ; il a
des pierres et des terrasses qui attendent leur
toiture.

C' est l' architecte qui a inspiré lui-même au
bâtitteur l' idée de quelques changemens.
Dès que celui-ci a donné dans le piège, le
marché devient nul, et les jurés-experts accourus
en foule, dévoués aux ouvriers presque
toujours leurs confreres, soutiennent leurs
prétentions déréglées.

CHAPITRE 637

p200

maçons.

qui est-ce qui pourroit s' imaginer qu' un
ouvrier de cette espece fit de la *musique* , en
construisant un mur ? Voici comment il veut
participer à l' art des Pergolese, des Gluck
et des Gretri.

Tous les murs des maisons de ville doivent
être construits en totalité, ou en pierres

de taille, ou en moëlons ; ou partie en pierre de taille, et partie en moëlons. Ces trois constructions appartiennent aux maçons. Le plus grand vice dans un mur de maçonnerie, construit de l' une des trois manieres citées, est de ne point se trouver d' aplomb. Il est rare que le maçon commette cette faute ; elle est trop visible ; il en seroit trop tôt convaincu. à l' égard des murs en moëlons, il y emploie du *débris* de cheminées abattues, parce que ces débris ne lui coûtent que très-peu de

p201

chose, ou rien du tout. L' emploi qu' il en fait lui épargne même les frais de voiture, pour les transporter dans les lieux indiqués par la police.

Mais où la ruse et la friponnerie du maçon triomphent et se cachent, c' est dans les murs en pierres de taille, en tout ou en partie. Chaque pierre doit avoir l' épaisseur du mur, pour que le mur soit très-solide ; et le propriétaire paie cher pour cette dépense fondamentale.

Que fait le maçon imposteur ? Il emploie du carreau de pierre de trois pouces d' épaisseur, il le met de bout de chaque côté du mur, de maniere que les deux carreaux ressemblent parfaitement à une pierre de taille.

L' oeil est trompé. Si le mur doit avoir vingt pouces d' épaisseur en un seul morceau de pierre, il n' en a que six en deux morceaux ; et si le morceau en pierre vaut six livres, les deux morceaux ne valent que vingt ou trente sols.

Il reste un vuide de quatorze pouces entre

p202

les deux carreaux. Quelquefois le dangereux maçon laisse ce vuide par économie ; mais quand il a un reste de pudeur, il le remplit avec des débris de cheminées, ou par de petits morceaux de moëlons liés avec du mortier ou du plâtre.

Ce délit punissable, en terme de coterie ou de maçonnerie, est appelé *faire de la musique* , par ressemblance des lignes et des

espaces dans les papiers de musique. Ainsi, non seulement le maçon vole, mais il en plaisante encore. Il enlève au propriétaire la solidité de son mur, et à sa bourse quatre livres dix sols, sur six livres, chaque fois qu'il répète ce vol. Beaucoup de maçons s'en rendent coupables d'autant plus intrépidement, que les gens du métier sont les seuls qui puissent s'en apercevoir ; encore faut-il que le maçon soit grossier dans son travail. Quand il ne l'est pas, quand il a eu recours à une certaine ruse, les gens du métier eux-mêmes n'y connaissent plus rien qu'en perçant la pierre au

p203

milieu, ou le mur à côté de la pierre *soupçonnée carreau* .

On s'en aperçoit si la pierre n'est point piquée à la pointe du marteau, ou si elle n'est pas sciée dans le sens du plat de la pierre ; mais les maçons habiles la font piquer ou scier dans le sens du plat représentant la pierre. Qu'on s'étonne encore de la prompte fortune de ces entrepreneurs. C'est en faisant de *la musique* de cette sorte qu'ils parviennent à avoir une voiture pour aller à l'opéra, et Gluck n'a point tant gagné en traçant les lignes de sa musique sublime.

Ce délit, rarement dévoilé, n'est jamais puni, même quand l'entrepreneur en a été convaincu. Le maçon décrédité dans l'esprit d'un particulier ou d'une communauté, manque seulement de profiter du vol qu'il aurait fait dans la suite ; il va abuser un autre citoyen que la ruineuse manie de bâtir a saisi, et qui ne sait pas que le maçon est expert *en musique* .

Les constructeurs du colysée ont été de

p204

grands *musiciens* . Aussi contemplez sa figure. On voit encore des vestiges du colysée bâti par les romains ; mais le nôtre n'a pas vécu intact pendant quinze mois. Chaque année en a vu une portion se briser, se fendre ou s'écrouler. à la septième année, il a été interdit

pour toujours, à cause de sa mauvaise construction et des risques que le public courroit en le fréquentant. Il seroit déjà écroulé entièrement, si en attendant le jugement des procès, il n'y avoit pas été mis bien des étais ; mais avant peu il n'en existera plus rien par sa chute universelle.

Les procès résultans de sa vicieuse construction, ont mis dans un jour évident les fautes graves des ouvriers en bâtimens, et combien les malheureux propriétaires ont été trompés par ces hommes à lourd marteau.

La tête la plus fortement organisée ne sauroit débrouiller ce chaos juridique ; et cette leçon doit avertir les propriétaires à ne point bailler désormais des fonds pour tout édifice où ils ne seront pas maîtres absolus.

p205

Monseigneur le comte d'Artois vient de purifier ce terrain par une acquisition solennelle. Les ouvriers plaident encore contre les propriétaires du colysée. Quel que soit l'arrêt qui interviendra, il est de fait que les architectes, maçons, charpentiers, menuisiers, serruriers écrasent encore plus les citoyens avec le marteau, que les gens de justice ne les égratignent avec leurs plumes. Un entrepreneur de bâtimens n'a aucun reproche à faire à un procureur de la cour. (...).

Hchapitre 638

charpentiers.

ils commencent par demander au propriétaire qu'il leur fournisse les *bois de charpente*. La hache les a bientôt défigurés ; alors demande nouvelle. Les mémoires de ces ouvriers supposent quelquefois plus de chevrons

p206

que la longueur et la largeur du plancher ne pourroit en contenir, quand même tous les chevrons seroient mis à côté l'un de l'autre et sans aucun espace.

Un mémoire qu'un charpentier fait monter à cinquante mille écus, il le réduit de lui-même à quarante-cinq mille livres.

On vient d'imaginer tout récemment une

nouvelle construction qui économisera la charpente en grosses poutres, partie très-coûteuse.

On donnoit aux charpentes une pesanteur inutile, et qui écrasoit les bâtimens. On va dresser les charpentes d' une maniere non moins solide et infiniment plus légère. C' est une coupe géométrique, très-ingénieuse et très-simple ; mais il faut la décrire avec le crayon et non avec la plume.

On dit que tout le bois employé depuis trente années dans les édifices de la capitale, n' ayant point été coupé dans les tems convenables, est sujet à pourrir avant un demi-siecle ; et que dans cent ans, toutes les charpentes des maisons seront vermoulues et

p207

tomberont en poudre. Ceux qui seront alors vérifieront si cette assertion est fondée.

Si elle l' étoit, les charpentiers auroient légué à leurs enfans des travaux fructueux, et leur négligence intéressée auroit peut-être eu une prévoyance toute particuliere comme très-favorable à l' esprit de corps, que l' on reconnoît dans toutes ses oeuvres.

Je n' ai pas besoin de dire que les charpentiers ont pris saint Joseph pour leur patron ; plusieurs s' estiment ennoblis d' exercer le même métier qu' exerçoit l' époux de la vierge Marie. Ils mêlent à des plaisanteries bouffonnes des actes de piété ; car tout se concilie dans la tête des charpentiers comme dans celle des autres hommes. Les charpentiers ne passent pas néanmoins pour irreligieux, malgré les gaudrioles licencieuses qu' ils se permettent, en présence de leurs femmes et de leurs enfans, sur la bonhomie du patron. Il est raillé et invoqué.

CHAPITRE 639

p208

jurés-experts.

il est défendu aux jurés-experts de recevoir aucun présent des parties. Croyez-vous que

cette loi soit religieusement observée ? Ces jurés-experts sont quelquefois les véritables entrepreneurs secrets ; et quand ils ne le sont pas, ils se font nommer par les ouvriers, et pour y parvenir ils les favorisent de préférence. La dangereuse vénalité des charges, a fait créer ces offices qui ne manquent pas d'être achetés par des maçons, et tous les bourgeois qui faisoient bâtir, alloient être infailliblement ruinés par le dévouement des jurés-experts pour les ouvriers leurs confreres, si l'on n'eût imaginé deux colonnes de ces jurés-experts, l'une sous le titre d' *architectes jurés-experts bourgeois* , avec défense d'entreprendre aucun ouvrage ; et l'autre de

p209

jurés-entrepreneurs , c'est-à-dire, de maçon ou de charpentier-entrepreneur. Quand les deux experts nommés ne sont pas du même avis dans une contestation relative à un bourgeois, survient un troisième expert ; mais il ne peut être pris que dans la première colonne. Le troisième expert fait donc pencher la balance ; mais il prend ordinairement un parti mitoyen, un peu plus haut que l'un et un peu plus bas que l'autre : cela s'appelle *savoir son métier* . Aussi l'ouvrier devine-t-il d'avance et sans se tromper à quoi son mémoire sera réduit ; il triomphe encore avec cette réduction qu'il a parfaitement prévue. Le bâtisseur paie donc trois jurés-experts ; et gagna-t-il, il est toujours foulé par les frais en justice réglée. Le juré-expert pince toujours un sol pour livre de sa taxe. N'est-ce pas inviter l'ouvrier à enfler son mémoire ? Il est de fait que le plus honnête homme le grossit d'un sixième de trop. Que penser des autres ? Et comment parer à la séduction à prix d'argent ? Comment

p210

ôter aux jurés-experts la facilité de se laisser corrompre ?

CHAPITRE 640

du ton militaire.

le ton militaire a long-tems régné en France. On ne pouvoit se présenter sans un air dispos, leste et avantageux. On croyoit annoncer par là l' homme d' honneur et de courage. Cette opinion tenoit au caractere national, qui a un extrême penchant à la légéreté. Mais on passoit les bornes.

Des lumieres nouvelles ont répandu l' esprit de justesse, et l' on a tempéré cet air qui, dans son excès, n' avoit plus bonne grace. Depuis on a été moins jaloux des qualités extérieures. On a jugé sensément qu' il y en avoit de plus réelles. Le militaire a donc eu un air plus décent, et par conséquent plus noble ; et excepté quelques jeunes gens, à qui l' on pardonne tout, parce que l' âge les

p211

corrigerà bientôt, le point de la vraie politesse a été enfin rencontré.

Le militaire ne craint point le péril, mais la fatigue, et sur-tout l' absence du luxe. Il faut que le militaire traîne des chariots de cuisine et de garde-robe. Il renonce plutôt à la vie qu' à son équipage. Aussi les vivres et les fourrages absorbent-ils toute l' attention des généraux. Et dans les campagnes de 1756 et de 1757, il falloit aux officiers du pain de Paris sur leurs tables, et de l' eau de la Seine pour leur café.

Paris amollit les militaires plus que toute autre ville du royaume. Ils y perdent l' habitude indispensable de la discipline et l' amour des exercices guerriers. Ils y entendent des maximes et des raisonnemens dangereux qu' ils ne doivent point connoître. Il est donc d' une saine politique de les éloigner de la capitale, de ses plaisirs et de sa licence, autant qu' il sera possible.

Le penchant à l' insubordination et à un examen téméraire se fortifie au milieu de cette

p212

foule d' hommes oisifs et aisés, qui ont dans la bouche, encore plus que dans le coeur, les

principes et les expressions de l' indépendance et de la sensualité.

Les jeunes officiers sont ceux qui mettent le plus de dureté dans le commandement. Quelques militaires, orgueilleux de leurs noms et échappés de la cour, dans un âge éloigné de l' expérience, se sont mis en tête qu' ils commandoient souverainement le corps qui leur étoit confié. Ils ont imprimé des codes de leur pleine autorité sous les noms *d' instructions*, *d' extraits de l' ordonnance* . L' officier fatigué d' une soumission toute nouvelle, à laquelle l' ordre du souverain pouvoit seul l' assujettir, rebuté de la multiplicité des exercices et de leur contradiction avec les manoeuvres de l' *ordonnance* qu' il falloit savoir, nonobstant au moins pour la revue de l' inspecteur, a pris son état en dégoût, et a fait retomber sur le soldat la mauvaise humeur que lui inspiroit le caprice de ses chefs. Le grand art de tout général est de bien

p213

connoître le génie de la nation qu' il conduit pour en régler l' usage. Le françois bouillant, impétueux, est capable d' exécuter ce que le courage tranquille d' un peuple flegmatique ne peut entreprendre sans témérité. Quelques chefs se sont trop écartés d' un plan calculé sur le vrai génie de la nation. Comment n' ont-ils pas tous senti la nécessité de conduire une nation d' après son caractere ? La manie de la plupart de nos colonels de traiter officiers et soldats à l' allemande, n' ayant point eu une certaine gradation, offensoit le caractere national et pouvoit faire passer le soldat par tous les degrés du désespoir. Et la nation françoise est peut-être la seule qu' avec ces deux mots, l' *honneur* et la *confiance* , on élèvera, dans tous les tems, à tous les genres de prodiges. On a donné quelquefois aux dames, dans le *champ de mars* , attendant l' école militaire, le spectacle d' une revue au lieu d' un bal. Elles y ont été invitées nommément ; et les soldats, cheveux poudrés, le *roi de carreau*

p214

pompadour, formant une boucle de face, ont manoeuvré pour elles. Or il faut avouer que la *parade* des princes allemands est toute autre chose.

CHAPITRE 641

duels.

aujourd' hui les duels sont peu communs, graces à la philosophie. Les jeunes officiers ne mettent plus leur bravoure à figurer dans des rixes particulieres. On avoit pris d' eux la leçon du duel ; on a abandonné à leur exemple cet usage insensé et barbare. On ne se bat donc plus. Lorsque les gardes des deux épées viennent à se choquer dans un passage étroit ; lorsqu' on se marche sur le pied par inadvertance ; lorsque les regards se rencontrent ou se prolongent sans une indécence marquée, ou bien lorsqu' on n' est pas du même avis, et qu' on défend son opinion avec une entiere et libre franchise, les hommes ne sont plus des bêtes féroces, prêtes à

p215

se déchirer pour un *oui* ou pour un *non* . Il n' y a pas soixante ans que la manie de se battre étoit montée à un tel point, que l' homme le plus sage et le plus circonspect ne pouvoit éviter une querelle sanguinaire, et que l' honneur étoit compromis dès que l' on ne s' appelloit pas sur le pré au moindre geste équivoque, et pour le motif le plus futile.

Du tems de la régence encore, chaque jour étoit marqué par la mort de plusieurs hommes obéissans au préjugé qui vouloit qu' on s' égorgeât sans réflexion. On se choissoit même un second dans toutes les disputes qui intéressoient la vanité. Ce second n' étoit pas libre de refuser l' honneur dangereux qu' on lui faisoit, et il alloit se couper la gorge sans trop savoir pourquoi.

Des spadassins qui prisoient leur existence ce qu' elle valoit, jouoient leur vie à tout venant ; et le misérable point d' honneur, d' autant plus tyrannique qu' on ne savoit comment l' interpreter, obligeoit l' homme le

p216

plus réservé au moindre défi d'offrir sa poitrine à l'épée de son adversaire, fraîchement endoctriné par un prévôt de salle d'armes. Cette inconcevable frénésie est tombée, sans que la législation s'en soit mêlée. On ne s'en respecte pas moins dans la société ; mais on y est beaucoup plus libre en paroles : et ce droit étant réciproque, personne ne s'en formalise. Athènes fut subtile et disputante ; on dispute tout autant à Paris, et la discussion vive ne fait qu'aiguiser les esprits sans les aigrir. Il faut qu'il y ait dans la répartie un caractère d'insulte bien prononcé, pour qu'on soit obligé d'en tirer vengeance. On contredit un homme fort et long-tems et avec tous les droits que donne la raison ou la fine raillerie, sans qu'on soit réputé l'avoir offensé : ce qui n'étoit pas encore reçu dans le monde il y a soixante ans. Les militaires, plus susceptibles que les autres classes, souffrent eux-mêmes la contradiction. Ils n'en sont pas moins courageux, moins prompts à repousser un affront ; mais

p217

ils savent quand ils doivent employer leur bravoure, pour réprimer la légèreté indiscrete ou punir l'insolence. On va par-tout sans armes ; on ne porte plus l'épée du matin au soir ; on entre dans les jardins publics sans cette arme inutile, on ne la met au côté que lorsqu'on s'habille. On n'auroit pu désarmer le parisien qu'avec beaucoup de peine ; il s'est désarmé de lui-même, parce qu'on n'a pas songé à l'y contraindre. Les maréchaux de France connoissent bien moins d'affaires qu'autrefois, parce qu'il est reçu, quand on se bat, que le tribunal n'en soit pas importuné, et l'on augure fort mal de ceux qui se laissent prévenir par *les gardes de la connétablie*. Il est de fâcheuses circonstances où l'honneur personnel force le plus doux, le plus honnête des hommes à se mesurer avec son adversaire. L'opinion publique alors juge et absout un des combattans, parce que chaque corps, chaque état a ses loix, et qu'ils pensent

qu' il ne seroit pas bon d' étouffer ce sentiment légitime qui repousse l' insulte à propos, et maintient la dignité de chaque individu dans le poste où il se trouve placé.

Mais ces cas deviennent très-rares aux yeux de la prudence, de la raison et de la vraie valeur.

Quant à ces spadassins obscurs et forcenés qui, dans les garnisons vont au devant des disputes, qui les provoquent par pure bravade, qui mettent leur gloire à ferrailer, qui pensent couvrir leur mauvaise conduite en exposant leur vie et attaquant celle d' autrui, je ne vois pas, dit le docteur Swift, qu' il y ait aucun mal politique à leur permettre de s' entretuer réciproquement, et de nous débarrasser de leur personne par une méthode qu' ils ont imaginée, et que toute la sagesse des loix n' avoit jamais pu trouver.

Les édits de Louis Xiv contre le duel, n' ont pu empêcher qu' une multitude d' hommes ne se soient égorgés sur le pré, sans que la haine ou la vengeance entrassent pour

quelque chose dans leurs sanglans démêlés. Les paroles de quelques philosophes, plaidant la cause de la raison et de l' humanité, ont obtenu de ces hommes furieux ce qu' ils avoient refusé au monarque et à ses loix solennelles.

CHAPITRE 642

tribunal des maréchaux de France.

on voit dans l' histoire qu' ils avoient une juridiction souveraine et sans appel sur les gens de guerre et la noblesse. De nos jours ils prennent encore connoissance de tout billet et engagement d' honneur.

Le tribunal des maréchaux de France est le seul qui soit redoutable aux égréfins ; et il faut avouer que quelques militaires ne sont point assez délicats, lorsqu' il s' agit d' emprunter pour ne pas rendre. Il seroit à desirer que les citoyens portassent à ce tribunal toutes les affaires d' honneur sur lesquelles nos loix

grossieres sont muettes ou insuffisantes. Les tribunaux n' écoutent nos demandes que lorsqu' il s' agit d' *argent* , et cette foule d' offenses qui chagrinent les ames délicates et sensibles restent pour la plupart impunies, parce qu' il n' y a pas des juges faits pour venger cet honneur particulier, non moins précieux que la vie. Nos ancêtres étoient plus heureux que nous ; ils avoient des tribunaux ouverts pour tout ce qui choquoit leur noble fierté.

Les maréchaux de France ont deux juridictions : l' une volontaire, quoiqu' en partie contentieuse, concernant le point d' honneur entre la noblesse et les gens de guerre ; l' autre purement contentieuse et qui se régit par les formalités ordinaires aux loix générales, instituées pour l' administration de la justice.

Les maréchaux de France exercent la premiere eux-mêmes dans leur tribunal ; ils y terminent les différends qui viennent à leur connoissance.

Le siege de la connétablie du palais est une

jurisdiction sous l' autorité immédiate des maréchaux de France ; on y juge toutes les affaires contentieuses des particuliers avec gentils-hommes ou militaires, les rebellions envers la maréchaussée. Les jugemens de ce siege se rendent toujours au nom des maréchaux de France.

à l' égard de la compétence des personnes qui peuvent être traduites devant les lieutenans des maréchaux de France, il n' a pas encore été déterminé bien précisément l' extension que l' on y pourroit donner ; c' est l' objet d' un réglemeut auquel on travaille depuis long-tems.

Tout homme d' honneur devoit de son propre mouvement se rendre justiciable de cet auguste tribunal, lui soumettre d' avance ses engagements, ses paroles et ses actions. S' il connoît de toutes les contestations concernant le point d' honneur entre les gentils-hommes

et les officiers, n' y a-t-il pas une
nombreuse classe d' hommes qui, sans être militaires,
vivent noblement, et qui ont aussi

p222

leur point d' honneur ? Si l' engagement de
tout homme libre étoit porté devant ce
tribunal ; s' il embrassoit toutes les personnes
qui ont reçu cette éducation distinguée, laquelle
établit une différence réelle entre les
hommes, une foule de procédés honteux qui
deshonorent la société disparaîtroient. On ne
connoîtroit plus ces débats qui donnent un
spectacle scandaleux et tendent à avilir des
professions honorables : les engagements les
plus sacrés ne seroient pas annullés par la lenteur
des loix ; le respect de soi-même, ce sentiment
énergique, connu de nos ancêtres,
renaîtroit dans toute sa dignité ; la parole deviendrait
un contrat ; toute injure seroit
effacée ; toute accusation gratuite seroit punie ;
le fourbe, l' intrigant, le menteur n' ayant
plus pour égide les formes tortueuses et ténébreuses
de la chicanne, seroient à découvert devant
la franchise et la loyauté des
juges. Le regne de l' honneur reparoîtroit ; on
seroit soumis à d' augustes loix, et le lâche
seroit celui qui esquiveroit ou voudroit infirmer

p223

les sentences émanées d' un pareil tribunal.
Le doyen des maréchaux de France porte
par distinction des autres, au côté droit de
ses armes, une épée nue, et au côté gauche un
bâton d' azur semé de fleurs de lys d' or, soutenus
et portés par deux mains droites.
Louis-François Armand De Plessis, duc de
Richelieu et de Fronsac, pair de France,
est aujourd' hui doyen des maréchaux de
France ; il a pris au bas de ses armes le titre
de *connétable* . C' est chez lui que se tient le
tribunal, et que la compagnie de la connétablie
y fait un service des plus assidus. Il est
né le 13 mars 1696, et son nom, ses services,
son caractère, sa fortune, sa renommée,
l' influence de son esprit et son âge,
lui donnent rang parmi ces hommes peu

communs qui piquent la curiosité de leur siècle, et dont le portrait ne manquera pas d'être transmis à la postérité, à qui seule il appartient de les juger en dernier ressort.

CHAPITRE 643

p224

vins.

parce qu'il n'y a que de mauvais vignobles aux environs de Paris, et des marchands de vins à pendre, n' imaginez pas que l'on y boive que de mauvais vins. Il n'y a pas plus de comparaison entre la cave d'un cabaretier et celle d'un gourmet, qu'entre le savetier et le prince.

ô pouvoir de l'argent, aimant universel !
Le vin, ce liquide précieux a beau croître dans des régions éloignées, a beau tendre à s'échapper, on l'enchaîne, on le fait voyager ; il n'est pas pour la bouche de celui qui a foulé la cuve. Le riche, avec une pièce de monnaie, lui défend de le boire. Ce liquide transporté avec art, arrive des quatre coins de l'Europe, et descend dans les caves du fauxbourg saint-Germain et du fauxbourg saint-Honoré.

p225

Là sont les robinets des fontaines abondantes et pourprées, d'où coulent les vins les plus exquis, comme s'ils croissoient aux portes de la capitale. Le tonneau de l'excellent bourgogne, du délicieux champagne ne paie pas plus d'entrée que le tonneau de Brie ; et le vin qui déchire le gosier du tailleur, est taxé au même taux que le nectar qui parfume la bouche du conseiller d'état.

Vous, beaux esprits, philosophes, peintres et musiciens, qui possédez un grenier, mais qui n'avez point de cave, descendez et venez à la table des riches ; ce qu'on y sert le mérite bien. Après avoir bu la veille du vin de cabaret, sentez l'extrême différence qu'offrent les celliers de la même ville. Goûtez les vins

de la *Romanée* , de *saint-vivant* , de
Cîteaux , de *Chambertin* , de *saint-George* ,
de *Grave* , tant rouge que blanc ; humez le vin

p226

de *Rotat* , de *Chypre* , de *Pacaret* , de
Samos , de *Malvoisie* , de *Madere* , de
Malaga , de *Malaga-muscat* , de
Syracuse ; donnez quelques
saillies aux convives pour la bouteille d' *ai* , de
rozé , et appuyez sur le *Tokai* , si vous le
rencontrez ; car c' est à mon avis le premier vin
de la terre, et il n' appartient qu' aux maîtres
de la terre d' en boire.
ô renversement de la joie française ! On
ne boit plus, ou plutôt l' on craint de boire ;
on avale de l' eau devant ces flacons qui
raffaîchissent dans des seaux d' argent, et dans
la glace pilée. La gaieté légère et brillante, si
nécessaire aux écrits et à la santé, n' est cependant
qu' au fond du verre ; mais l' avide
esprit de calcul suit les gens à table. On y
rêve encore à sa fortune ; on y parle de ses
projets ambitieux ; on y immole ses victimes
sous les traits de la satire. Quoi, être encore
dur à table ! ô forfait ! On n' y jouit plus, et
l' on a peur que Bacchus, qui chasse quelquefois
de force toute dissimulation, ne vienne
à dérouler le premier pli du cœur.

p227

Riches ! Que faites-vous de vos vins exquis ?
Vous les avalez ; mais vous ne les savourez
pas. Faites-les boire aux enfans des arts ; leur
verve en sera échauffée ; il en naîtra quelques
traits heureux, et vous qui ne faites rien,
vous serez à moitié absous.

CHAPITRE 644

aller à pied.
ce sera bientôt une chose ignoble. Tous
les hommes de génie dans tous les genres
vont néanmoins à pied. Il y a de l' esprit dans
les voitures ; mais le génie est à pied.
Quand l' homme à talent, maltraité de la

fortune, sort d' un sallon peuplé de gens à équipages, et qu' il traverse la cour quarrée, où la bouche des chevaux oisifs, rongant leur frein, distille l' écume ; tandis que leur pied bat le pavé blanchi, il file honteusement à travers les roues encore immobiles, cherche de l' oeil son fiacre grommelant, qui est dans

p228

la rue ; il se précipite dans la vieille caisse avec une sorte de confusion, et sans oser regarder derriere lui. Si les flambeaux des chars dorés qui sortent éclairent son malencontreux équipage, il n' ose saluer les dames qui passent, et avec lesquelles il conversoit il y a six minutes. Le cocher à moustaches humilie le carrosse à trente sols par heure, et tout ce qu' il renferme, portât-il Homere ou Platon. Or, une voiture est le but où veut atteindre chaque homme dans le chemin scabreux de la fortune. Au premier pas heureux, il établit un cabriolet qu' il conduit lui-même ; au second, vient le carrosse coupé ; au troisieme, carrosse pour monsieur ; puis enfin, carrosse pour madame.

Quand la fortune s' est arrondie, le fils a son *cabriolet* ; l' homme d' affaires de la maison a son *cabriolet* ; le maître-d' hôtel va à la halle en *cabriolet* ; bientôt le cuisinier aura le sien, et tous ces cabriolets, voitures infernales, livrées le matin à la valetaille impudente, roulent diaboliquement dans le roulent diaboliquement dans des rues sans trottoirs.

p229

La premiere chose que fait un médecin, c' est de se donner un carrosse. Son extérieur est modeste ; la remise est sous la porte cochere, et la bouche entièrement. Les chevaux sont presque dans l' anti-chambre du docteur ; le cocher a soixante et dix ans : n' importe, c' est un équipage pour tout le quartier où il demeure. Il sort de sa porte bâtarde avec sa perruque poudrée, son habit noir, et son cocher septuagénaire. On ne pourra monter l' escalier que lorsqu' il sera sorti : qu' importe

encore, c' est un médecin à équipage,
on le consulte. Imaginez Boerhave allant à
pied ; on n' iroit point le chercher ; et s' il faisoit
des visites, on ne le payeroit pas.

Tel garçon, au lieu de se donner une maison
de campagne, une bibliotheque, une
jolie maîtresse, se donne une voiture. Il y
emploie la moitié de son revenu. Tout-à-coup
cette voiture lui tient lieu de cuisinier et de
maison de campagne ; il soupe tous les soirs
en ville ; il reconduit les dames, il les mene
à leurs loges, le lendemain aux courses ; il

p230

leur envoie sa voiture deux fois par semaine,
tandis que les incivils maris, toujours bêtement
affairés, font trotter ailleurs les chevaux.

C' est donc un homme précieux
qu' un garçon qui a voiture ; il est le lien de
toutes les parties de campagne ; on prend
tour-à-tour, mais séparément et pour cause,
ses chevaux et sa personne. Aussi les femmes,
depuis l' inattention des maris, ont-elles
adopté le système de ne plus regarder tout
garçon qui n' a pas une voiture ; et tout considéré,
elles ont raison.

Et comment une femme pourroit-elle
exister sans chevaux ? Ne faut-il pas dans
l' espace de douze heures avoir vu l' opéra,
la revue, la foire ; avoir assisté au bal, au
pharaon ? Puis il lui est aussi impossible de manquer
l' audience du ministre, que la danse du

p231

petit-diable. Les femmes, menant la vie la
plus dissipée, se montrant par-tout, ont mis
dans leur genre de vie la mobilité de leurs
traits.

Ainsi la premiere chose que doit faire un
provincial, n' eût-il que dix mille livres de
rentes, c' est de prendre une voiture ; il en
sera quitte d' abord pour cent écus par mois,
et l' on saura alors à quoi l' employer. Il paiera
la voiture et ne s' en servira guere : tant mieux
pour lui. S' il a ce trait de politique, il avancera.
Tout calculé, une voiture qu' il prêtera
obligeamment, deviendra pour lui un objet

d' économie ; s' il s' obstine à ne point faire cette dépense, il est ruiné.
Certains garçons ne louent une voiture que pendant l' hiver ; ils vont à pied l' été, disant qu' il fait beau ; mais c' est qu' ils n' ont réellement que dix-huit cents livres à placer ainsi.
Forcés d' opter entre les deux saisons, ils montent tout-à-coup en équipage le 1^{er} décembre et en descendent le 30 mai, lorsque le beau monde s' écoule vers la campagne. Mais c' est

p232

un grand problème à résoudre de savoir, lorsque l' on n' a que dix-huit cents livres à dépenser ainsi, laquelle des deux saisons l' on doit préférer. Il y a le pour et le contre là-dessus, et la chose reste encore indécise.

Ainsi tel garçon joue à lui seul le personnage de *Castor* et de *Pollux* . Tantôt il est dans l' olympe, et tantôt dans la boue. Tantôt il éclabousse, et tantôt il est éclaboussé.
Or le mérite, le talent, le génie, la vertu et toutes les vertus ensemble que vous pourrez imaginer, ne sont rien logées chez l' homme qui va à pied. Supposez le contraire en tout point ; mais roulant dans une voiture élégante, et voici que toutes les portes s' ouvrent, que tous les regards deviennent carressans, et que le rang s' établit. Pauvres humains, ainsi vous êtes faits !

CHAPITRE 645

p233

mémoires de la société royale de médecine.
chaque jour l' utilité de son institution se fait plus sentir. Le goût du siècle, heureusement dirigé vers les sciences qui intéressent l' homme, s' est occupé de l' art de guérir.
Les médecins répandus dans les provinces, concentrés dans leurs occupations, renfermés dans le cercle de leurs visites, ne se communiquoient point leurs lumières et vivoient isolés. L' établissement de la société royale de médecine les a réunis en un seul

corps. Leurs correspondances avec elle sont devenues un bienfait pour le public, en ce que les découvertes et observations nouvelles sont transmises avec la plus grande promptitude d' une extrémité du royaume à l' autre. Aussi-tôt qu' il regne une épidémie, la société royale en est informée, et le traitement convenable est indiqué. On a mis en question

p234

si la médecine existoit ; et ce doute des incrédules étoit en quelque sorte justifié par l' inertie de ceux qui la cultivoient. Ce problème va bientôt être résolu, et on saura si elle est réellement susceptible de perfection ; ce que je crois très-fort, par les progrès même faits depuis vingt années.

La société royale de médecine est comptée parmi les académies établies au louvre, où elle tient aussi ses assemblées deux fois par semaine, sans aucune vacance quelconque. Celles qui sont publiques et qui ont lieu deux fois par an, sont très-brillantes ; et l' on peut dire que ce genre de charlatanerie lui réussit tout aussi bien qu' aux autres corps académiques. Au reste, tout dans ce bas monde a besoin d' affiche et d' enluminure.

Les ennemis de la société royale sont beaucoup diminués. Les médecins de la faculté avoient refusé de consulter avec les membres de la société royale ; mais ils ont conçu bientôt qu' il n' y auroit rien de plus injuste, de plus criminel et de plus barbare que de dire à un

p235

malade : je possède des remèdes qui diminueroient tes souffrances et te rendroient la santé ; mais j' aime mieux te laisser souffrir et mourir, que de me trouver chez toi avec un confrère que j' estime, mais que je n' aime point, parce qu' il est membre d' une académie légalement établie par le roi, et tenant ses séances au louvre, comme l' académie royale des sciences .

Les administrateurs des provinces ont demandé en 1779, 1780 et 1781, des avis sur le traitement des diverses épidémies ; et les conseils donnés par cette compagnie ont

été suivis avec plein succès.

La société royale de médecine s'occupera sans doute des moyens de simplifier les pharmacopées.

Elle fera disparaître la cuisine dégoûtante des apothicaires ; elle proscrit ces épouvantables mélanges, que l'ignorance hardie faisoit avaler aux malades ; car à la honte de l'art, la médecine, par son alliance étroite ou intéressée avec l'apothicairerie, avoit ôté toute confiance ; et le tems est venu, que la chymie et la saine physique proscriront ce

p236

galimathias en boutique, ainsi que la saine philosophie a proscrit enfin le jargon scholastique qui triomphoit dans les classes.

CHAPITRE 646

questions.

eh ! Qu' est devenu le maire du palais, qui avoit la triple sur-intendance de la guerre, de la justice et des finances ? Il s' est représenté néanmoins sous la troisieme race, dans la personne de Richelieu.

Qu' est devenu le connétable, dont l' épée rivalisoit avec le sceptre ?

Où est le grand maître de la maison du roi ? On en a conservé le titre ; mais où est son gouvernement ?

Le grand trésorier a disparu aussi : les anciens feudataires de la couronne ne sont plus que des simulacres qui assistent, comme acteurs pantomimes, au couronnement de nos rois.

p237

Il ne reste de ces anciennes charges, dont l' autorité étoit investie, que le chancelier, qui jouit encore de singulieres prérogatives. Mais un mot du souverain exile sa personne.

Le sur-intendant des finances a fini dans la personne de l' infortuné Fouquet, que ses parasites abandonnerent, et que les hommes de lettres défendirent constamment.

Le contrôleur-général des finances n' est ni

ordonnateur ni comptable ; il est perpétuellement dans une singulière situation ; car il ne peut ni braver les financiers, ni agir de concert avec eux.

C'est le ministre aujourd'hui sur lequel les peuples ont le plus les yeux ouverts, et non sans raison. Autant les opérations des autres ministres sont voilées, et pour long-tems, autant les siennes sont éclatantes. Il est jugé chaque jour ; et comme il est l'arbitre des fortunes, qu'il met perpétuellement en jeu l'espérance et la crainte, jugez de l'intérêt qu'il inspire ! Il soutient seul la confiance publique ; il l'invite à venir au-devant de ses

p238

projets ; il fait une douce violence à la bourse des sujets, quand il a su confirmer son désintéressement et son habileté.

Les autres ministres ne peuvent guère être jugés lorsqu'ils sont encore en place : toutes leurs opérations sont, pour ainsi dire, secrètes ; on ne sauroit les discuter, et il faut attendre que le tems ait donné une certaine maturité à leurs travaux. Il y a même des points de vue qui embrassent un demi-siècle pour certaines opérations ministérielles, lesquelles s'étendent sur les deux mondes.

Mais en fait de finances, celui qui ne fait que passer sur la terre, et qui attend son revenu annuel, crie, parce qu'il est sensible, et qu'il faut qu'il fasse deux repas par jour.

quand Terray nous mangeoit... cet hémistiche de feu Voltaire est excellent, et restera.

Jamais on ne vit un destructeur plus leste ; il travailla sur la nation comme s'il eût fait une opération chirurgicale. Supprimer, recréer, anéantir, prendre un quart, une moitié, mettre de nouveaux impôts, en étendre

p239

d'anciens, fut pour lui un jeu. Avec des *arrêts du conseil*, il alloit, brisant les engagements les plus solennels. Enfin, il força une caisse étrangère, prit l'argent des rescissions et des billets des fermes, et mit une audace inouïe dans ces violations de la foi publique.

Il eût été capable en finance d' un grand coup politique, d' où il auroit pu résulter quelque chose de grand ; mais il n' a pas su frapper ce coup important, quoiqu' il fut fort au-dessus de la crainte et du remord.

Son successeur, M Turgot, trop entêté de ses idées, avec des lumieres et des vertus, n' avoit aucune connoissance des hommes. Une secte irréfragable, d' une dureté presque théologique, vouloit qu' il fût entièrement soumis à ses vues. Demi-économiste, pétri de bonnes intentions, voulant le bien et le cherchant, l' entêtement le mit de niveau avec l' ignorance, parce qu' il lui ôta la connoissance détaillée, et la vraie conduite de l' homme d' état proprement dit. Avec des projets hardis qu' il ne déguisoit

p240

pas, il débuta par deux réformes absolument inutiles, au lieu de profiter de l' instant de faveur et d' enthousiasme qu' il avoit inspiré, et dont il jouissoit, pour frapper avec force et fermeté, un coup régénér et fermeté, un coup régénérateur, qui l' auroit invinciblement lié à sa place, en soumettant jusqu' à l' opinion de ses antagonistes. Il annonçoit une métamorphose universelle, et il ne sut ni étonner ni réduire ses adversaires au silence. Connoissant peu la marche des affaires, encore moins la cour ; battu de vents contraires, il tendoit au port sur une ligne droite, mais roide et impraticable. Il crut que l' évidence de ses propres principes étoit dans tous les esprits comme dans sa tête ; et le coeur plus vertueux ne laissa que des spéculations stériles. Mais on lui doit l' idée heureuse et patriotique de mettre toutes les provinces de France en pays d' états. On nomma à Versailles une petite tabatiere platte *turgottine* ou *plattitude* ; ce qui devint synonyme. Plusieurs courtisans la porterent en poche, affectant de peser sur sa

p241

dénomination. Ces miseres là peignent les cours et les hommes.

La mort, en enlevant M De Clugny, dont le ministere ne dura que cinq mois, arrêta le cri public soulevé contre lui. Il paroissoit avoir en vue d' abymer tout ce qu' avoit fait son prédécesseur.

J' ai vu passer quatorze à quinze contrôleurs-généraux, et je m' amuse quelquefois à retracer dans ma mémoire le portrait de leur esprit ministériel : c' est la lanterne-magique. Je ris tout seul quand je songe qu' un versificateur avoit hissé, dans une éminente place, un homme sur qui la France entiere a tourné ses regards ; que ce poète, renonçant tout-à-coup aux *héroïdes* avec estampes ainsi qu' aux madrigaux, s' étoit mis en tête de toucher au gouvernail du vaisseau, et qu' il s' en étoit approché de très-près. Trame singuliere ! Rêverie poétique ! Le spectacle le plus curieux pour un homme désintéressé, c' est d' attendre qui, de la banque d' Angleterre ou des finances du royaume de France, criera la premiere *miséricorde* . La

p242

France est bien robuste, puisqu' elle a résisté à tant de remedes violens, à tant d' opérations ruineuses. La banque d' Angleterre est le plus inconcevable phénomène politique qui ait jamais existé. Elle donne à la nation une force, une énergie, un nerf qui promettent une base durable à ses singulieres destinées. Le parchemin de nos contrats sera-t-il plus fort que le papier fin des billets de banque ? C' est ce qu' on verra d' ici à cinquante ans. La place de contrôleur-général des finances est devenue conséquemment le fardeau le plus pesant pour un administrateur. C' est en France le limonier de l' état ; toute la charrette porte sur lui ; il a besoin de toutes les lumieres. Et sous le ministere de M De L' Averdy, on vit paroître une *déclaration du roi* , défendant de rien écrire ni publier sur la réforme ou l' administration des finances. Il y a aussi une *ordonnance du roi* , qui défend de rien écrire contre la religion, *sous peine de mort* . Il y en a aussi une d' un siecle antérieur, qui condamne, *quiconque mangera*

p243

de la viande le vendredi, à avoir toutes les dents arrachées sur la place publique . Le tems, qui est aussi un législateur heureusement, fait tomber en désuétude ces loix, quoique nouvelles, parce qu' elles ont un caractere d' erreur et de barbarie, qui ne permet plus aux hommes assemblés de les mettre en exécution quelques jours après leur publication solennelle. Quel avantage a un peuple qui permet à tout citoyen de penser et d' écrire sur l' administration des finances ! Donne-t-il une bonne idée ; fait-il naître un réglemeut utile ? Il est examiné, discuté, adopté, perfectionné. Déraisonne-t-il ? On rit, et la brochure disparaît. La clarté part du centre de la nation ; elle obéit à sa propre volonté, comme le bras obéit à l' ame. Point d' ombres, de ténèbres mystérieuses, refuge des esprits bornés ou incertains. Si les clameurs partiales, les exagérations, les écrits mercénaires et satyriques obscurcissent quelquefois la vérité, elle n' est aussi que le résultat du choc des opinions :

p244

alors elle sort de la profondeur des nuages, et la raison, dans tout son éclat, fait taire la populace des écrivains. D' ailleurs l' esprit national prend une consistance, a une physionomie sur laquelle on lit et dont on devine les mouvemens. Ce qui en politique devient le gage du succès. La finance, c' est-à-dire, la machine-pressoir qui nous foule, a tant d' agens particuliers, que son apologie commence aujourd' hui à se rencontrer dans plusieurs bouches. On plaint sérieusement un traitant de ce qu' il gagne moins que ses dévanciers. Le travail de la finance est toujours un objet curieux à examiner. Il met dans le pressoir le cultivateur, le manufacturier, le marchand, l' acheteur, le vendeur, celui qui fixe ou qui promene la marchandise ; il divise, subdivise les impositions ; il invente tous les noms possibles pour déguiser ce qui n' est que la même chose. Ensuite il imagine les affaires extraordinaires qui, comme une grêle meurtriere, ruinent et désolent un canton sans profit pour le canton voisin.

La finance enfin arrache constamment à l' autorité la plus sacrée, la plus terrible des fonctions, celle de faire les loix. Elle dresse, elle prépare des embûches, afin que la bonne foi ne manque pas d' y tomber. Quand elle tient sa proie, elle l' emporte, la soustrait aux tribunaux du prince ; et dans son antre obscur, elle est à-la-fois témoin, juge, partie et bourreau ; et l' on commence à Paris à oublier tout cela, et peu s' en faut qu' on ne soit réconcilié avec les gens de finances ! Et l' on absous pleinement ce métier, en attendant qu' on l' honore ! Quel changement dans nos idées !
(...).

CHAPITRE 647

gouvernement.

l' anglois aura dit : le roi de France jouit d' une autorité presque indéfinie ; il a le fer dans une main, l' or dans l' autre ; il fait

ployer les corps intermédiaires avec une feuille de papier ; il est sûr que la noblesse sera à ses ordres quand il le voudra ; la magistrature lui apporte des remontrances, et se retire ; le peuple n' a aucune voix, aucune force ; il a livré ses biens et sa personne à son maître, qui de plus possède depuis cent ans sa fortune pécuniaire, et qui d' un mot peut libérer ses immenses dettes. Il a un plus grand pouvoir encore ; il défend à la pensée de paroître ; il flétrit ou ridiculise les idées qui ne lui plaisent pas ; et s' il n' y parvient pas pour toujours, il y parvient pour un certain tems. Jusqu' à la place d' académicien est de son choix ; et Louis Xiv pouvoit dire à Corneille : *vous ne serez pas de l' académie* . Voilà bien des prérogatives ! Eh bien, l' anglois se trompe, d' après les apparences. Les françois, avec tout cela, ne sont pas asservis ; les moeurs s' opposent au pouvoir absolu, et le rendent modéré, civil, policé, lui ordonnent des égards et des ménagemens.

La puissance du souverain fondue, pour ainsi

p247

dire, dans le caractère des ministres fréquemment déplacés, devient prudente, circonspecte, et ne trouble point la sécurité continuelle où vit la nation. Elle a une certaine confiance en elle-même, qui éloigne les coups trop arbitraires. Les privilèges de plusieurs corps ne peuvent être subitement anéantis : des barrières antiques contre l'autorité qui deviendrait oppressive, quoique foibles et pourries, font obstacle, et le génie national, en défendant aux sujets de désobéir, ne permet pas au souverain d'abuser durement de son pouvoir.

Relativement aux lumières dont il jouit, jamais peuple ne fut plus soumis que le peuple français ; mais c'est qu'il a calculé, pour ainsi dire, avec une raison qu'on pourroit appeler inspirée, qu'il devoit céder la moitié de sa liberté, pour jouir sûrement et agréablement de l'autre.

Le prince est législateur suprême, et possède toute l'autorité ; mais il n'ose anéantir les droits et privilèges de plusieurs ordres

p248

de citoyens : il les respecte, ou ne les attaque que d'une manière lente, adroite, détournée, qui laisse aux adversaires le tems et le pouvoir de sauver les propriétés personnelles.

En supposant le prince naturellement dur et méchant, ou abusant de sa grande puissance, bien propre néanmoins à calmer ses passions, la politique l'avertiroit de ses devoirs, et lui représenteroit les suites de ses entreprises téméraires. La satire audacieuse et indestructible mineroit insensiblement son pouvoir dans l'esprit des peuples ; il se trouveroit bientôt seul, environné de quelques courtisans pervers, qui ne rencontreroient plus leur sûreté que dans le palais, et qui trembleroient autant devant le monarque que devant le peuple.

Ce mauvais prince (et nous en sommes bien éloignés) étoufferoit, dans l'ame de ses

sujets, ce courage gardien du trône ; et en détruisant cette qualité, il feroit aussi disparaître le principe de sa force. Le prince en

p249

France se trouve, comme il a dit lui-même, dans l' heureuse impuissance de frapper ces coups d' autorité, qui épouvantent la liberté des citoyens. Il est des bornes qu' il ne sauroit franchir ; et comme tout le bien général qu' on en pourroit attendre, à raison de tant d' anciens abus incorporés avec l' état, lui est interdit, un grand mal est hors de son pouvoir.

Les sujets obéissent sans opposition à ce prince tout puissant, parce qu' ils se contentent des probabilités qui sont un garant, qu' il ne passera point de son côté les limites que la raison et la politique lui prescrivent.

C' est une espece de démonstration morale qui leur ferme les yeux sur des *abus* qui, ne détruisant pas le *gouvernement* , leur semble pardonnable, comme s' ils admettoient d' inévitables désordres dans la monarchie, et qu' ils ne voulussent pas courir à la liberté orageuse et inquiète des républiques.

Ils croient enfin, que le monarque ne peut manquer d' appercevoir sans cesse que l' intérêt des sujets n' est point séparé de l' intérêt de

p250

sa couronne, et qu' il seroit extravagant de se déclarer l' ennemi d' un peuple capable de tout endurer, hors le joug insultant et despotique.

Plusieurs individus ressentent donc par erreur le poids et le caprice de l' autorité. Les *lettres de cachet* , qui quelquefois volent au hasard, immolent un petit nombre de victimes ; mais le corps de la nation est à l' abri de ces actes hardis et violens ; et en ruinant ouvertement les loix, le monarque se briseroit lui-même contre l' écueil.

La confiance le soutient ; la défiance le priveroit de sa force réelle.

Ainsi parmi nous la liberté publique, vivante malgré de terribles atteintes, s' appuie avec plus de succès encore sur les coutumes et sur les moeurs que sur les loix écrites. L' empire

des moeurs, plus absolu que les loix parce
qu' il est perpétuel, commande la modération
à ceux qui seroient tentés de ne pas la connoître ;
car les loix ne sont respectées et suivies
qu' autant que le législateur a eu l' art de
les enter sur les moeurs et les idées nationales.

p251

Enfin, la plume des écrivains, vigilante
et protectrice des privileges que la raison a
créés, les maintient, et défend aux souverains
d' oser les attaquer.
Et ne voilà-t-il pas un gouvernement qui
présente un vrai phénomène, puisqu' il offre
une espece d' équilibre, tandis que toute la
force écrasante est d' un côté, et que de l' autre
il n' y a pour contre-poids que les lumieres,
les moeurs et le principe inné de l' honneur ?
Lorsqu' on songe à ce qui arrête le poids
immense de la souveraineté, on demeure
immobile de surprise, et l' on contemple avec
une sorte de respect cette autre autorité tranquille
et désarmée, qui contrebalanceroit les
passions trop fougueuses du pouvoir.
Les moeurs d' un peuple et ses lumieres
ont dicté ces loix non écrites, parce que la
base réelle des empires repose sur les coutumes
et les idées. Il seroit donc impossible à
nos monarques de les détruire et même de
les altérer ; il faudroit qu' ils nous fissent perdre
tout sentiment d' honneur, toute idée de

p252

liberté par un esclavage prompt et entier.
Ils n' y songent pas, et ils auront plus tôt fait
d' intéresser leurs sujets à leur haute fortune
en les rendant heureux.
On dira qu' une telle monarchie est plutôt
l' ouvrage du sort que de la politique. Je l' avouerai.
Aussi dès que la masse de la nation
renoncera aux lumieres que les écrivains lui
ont données, elle marchera à l' esclavage, et
ses souverains au despotisme ; car il y a un
certain rapport entre l' audace du pouvoir et
l' ignorance ignominieuse des peuples ; mais
ceci n' est plus à craindre. Le gage d' un gouvernement
modéré sera toujours la foule

d' hommes instruits, et instruisant les autres.
La grande force du gouvernement extérieur
est dans le génie de la nation, qui me
paroît indestructible. Louis Xiv le connoissoit
bien, instruit par l' expérience de cinquante
années de regne, lorsqu' il disoit au
maréchal de Villards, en lui ordonnant de
donner une bataille dont la perte pouvoit
ébranler son trône : *s' il vous arrive quelque*

p253

*malheur, vous me l' écrirez à moi seul. Je monterai
à cheval, je passerai par Paris, votre
lettre à la main ; je connois les françois, je
vous menerai deux cents mille hommes, et
je m' ensevelirai avec eux sous les ruines de
la monarchie .*

Ce moyen sera toujours infaillible ; le monarque
a dans sa main le coeur de ses sujets ;
il peut les enflammer à son gré d' un enthousiasme
presqu' inconnu chez les autres nations.

Un peuple aussi chaud, aussi abandonné dans
son affection, et qui a donné tant de preuves
d' un zele ardent et d' un amour qui monte
jusqu' à l' héroïsme, doit être ménagé ; et ce
ressort incroyable sera toujours le même, tant
qu' un monarque saura traiter noblement avec
une nation aussi généreuse.

Il y a dans les états des prépondérances
qui viennent de la place qu' ils occupent. La
France, placée au centre de l' Europe, doit
exciter la jalousie des empires voisins. Cette
jalousie a dû la rendre guerriere, vive, vigilante,
quelquefois remuante, une fois victorieuse ;

p254

elle a dû donner le ton par ses
habits, ses modes, son goût.

Un des plus grands avantages de la France,
sont les chemins. Si elle peut y joindre les
canaux, principe de vie et d' action, elle touchera
au plus haut degré de splendeur. Les
chemins, les canaux sont les vrais miracles
du corps politique. Par-tout où coule une riviere,
où s' étend un chemin, le mouvement
et le travail y établissent l' industrie. L' obstruction,
au politique comme au physique,

donne la mort. Percez des routes nouvelles, ouvrez des issues, la vie pénétrera avec ces ouvertures ; tout s'animera, parce que dès qu'il y a lieu au mouvement, le ressort se débande et le talent éclate.

Il n'y a point de pays où l'industrie ait été plus gênée à la suite des privilèges morcelés de l'ancien gouvernement féodal, et qui n'ait pas fait cependant l'industrie captive. Les pensées étendues que roule tel homme dans sa tête, y meurent trop souvent, à cause des difficultés qu'il prévoit ou qu'il rencontre.

p255

Le gouvernement de la France est monarchique ; mais il ne l'est pas essentiellement tous les jours de l'année. Ce gouvernement a ses légères oscillations ; mais bientôt il reprend son point fixe, et qui paroît devoir être durable. Sa masse assure son repos intérieur. Il n'y a point de ferment moderne capable de faire lever la pâte ; les vieux levains sont sans activité.

Mais que de questions sur ce gouvernement ! L'un dit : est-il réellement monarchique, et dans tous les tems, lorsqu'à chaque entreprise le succès dépend, pour ainsi dire, de cent capitalistes environ, qui, ayant en main toutes les richesses monnoyées, peuvent les prêter, peuvent les refuser ? Les grands moyens appartiennent à ces capitalistes. Point d'opérations majeures sans leur concours ; la puissance du roi se trouve subordonnée à leur volonté.

Ceci, malgré ses difficultés, ne change rien à la constitution. Le monarque, jouissant du trône de l'Europe le mieux affermi, le

p256

plus honoré, le plus tranquille ; environné de tous les respects, de tout l'amour de ses sujets, et de toutes les jouissances, pourroit-il être méchant ? Non ; l'idée de peser sur un sujet par caprice ou par haine, ne peut pas plus entrer dans son esprit, que dans celui d'un sujet le projet insensé d'attenter à son autorité. Or, quand un gouvernement est toujours

au-dessus d' un particulier, ou d' un corps, quel qu' il soit, le gouvernement, sans être parfait, est bon, et l' ordre et la tranquillité naissent de ce premier et indispensable moteur. Le reste ne sauroit être précisément calculé.

Tout considéré, vingt-deux millions d' hommes paisibles et non asservis, jouissant de leurs privilèges garantis par la main qui les gouverne offrent, à tout prendre, une administration qui n' est pas malheureuse. Ses avantages contrebalancent une partie de ses défauts ; et la preuve en est que la nation en gros subsiste sans avoir visiblement perdu de sa force

p257

et de sa félicité, que le citoyen en général ne songe pas à quitter le sol de la patrie, et que l' étranger, contemplant les mœurs douces qui commandent des loix modérées, y est perpétuellement attiré par un charme que rien n' affoiblit.

Cette foule de petites loix, si diversement interprétées, sont encore un rempart pour les propriétés. Le caractère de la barbarie est sans doute une complication de loix contradictoires ; mais il ne faut pas confondre avec cette complication, cette multitude de loix de judicature, qui sont une suite nécessaire d' un nombre infini de possessions.

Dans un état où l' industrie est poussée loin, où chacun a et doit avoir sa manière d' exister, ces réglemens, subdivisés d' après des principes généraux, appuyés par les divers tribunaux où chacun est cité, deviennent utiles ; et Montesquieu a très-bien observé qu' ils défendoient et protégeoient les possessions particulières. Il faut que la législation en grand soit réduite à des principes simples et clairs.

p258

L' état des personnes, les mariages, les héritages ne sauroient être soumis à des loix trop positives : mais quant à ces débats journaliers que l' intérêt fait naître, et que le génie même ne sauroit prévoir, qui sont le fruit de toutes ces propriétés nourricières qui se

touchent et qui se croisent, ces débats multipliés
prouveront la vie et la force du corps
politique, en ce que chacun saura défendre
ses droits contre les princes, et le prince
lui-même ; ce qui établira une espece d' égalité.
Que ces petites loix soient donc mouvantes
et mobiles, comme les actives passions
qui les mettent en jeu. Plus le mouvement
sera vif, plus l' état sera sain et deviendra
robuste.

CHAPITRE 648

p259

paillasse .

Tout théâtre veut un *paillasse* . Point
d' habile entrepreneur de spectacle, qui avant
l' ouverture ne se munisse d' un *paillasse* .
Le grand acteur figurant ne peut pas toujours
être en scene ; son attitude haute est toujours
un peu roide. Il pourroit à la longue faire
rire, si *paillasse* ne venoit détourner
l' attention, divertir l' assemblée, et renforcer le
sérieux de son camarade. D' ailleurs dans
toute piece il y a des entre-actes où personne
ne paroît : *paillasse* vient à propos, et
remplit le vuide. Il représente pour les absens.
Lorsqu' à la comédie françoise le moucheur
de chandelle faisoit jadis le *paillasse* , et qu' on
crioit, *il rira, il ne rira pas*, et qu' ensuite
on levoit la toile, le roi des rois de la Grece,
le superbe Agamemnon paroissoit plus majestueux.
Ces vers devenoient plus ronflans
et plus sonores.

p260

Oui, c' est Agamemnon, c' est ton roi qui t' éveille ;
viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.
Agamemnon conservoit sa dignité jusqu' au
bout de son rôle. Peut-être nos tragédies modernes
ne sont-elles sifflées que parce qu' il
n' y a plus de moucheur de chandelle. Les
choses les plus graves deviendroient comiques,
si l' on n' avoit pas là *paillasse* pour plastron
de la risée publique.

On en sait davantage à la foire. Le *beau Léandre* doit intéresser constamment : il a un bel habit, il doit jouer un rôle de sentiment ; mais enfin la gaieté publique l' environne tout comme un autre ; elle pourroit tomber sur sa personne. La pièce alors iroit mal. Que font les entrepreneurs du grand spectacle ? Ils ont senti par instinct ou par réflexion qu' il falloit que quelque comédien de la troupe se chargeât journellement du rôle de *paillasse* , pour relever la sagesse, le sang-froid et le maintien du *beau Léandre* .
Quand *paillasse* aura tourné son chapeau comme ceci, aura coupé ses cheveux comme

p261

cela, aura fait un grand saut qu' on n' avoit point encore fait avant lui, aura mis sa tête sous les jupes d' *argentine* ; or, voyez si *Léandre* , le grand et sérieux acteur, le chapeau sous le bras, dans tout ce qu' il dira et dans tout ce qu' il fera, n' offrira pas dès-lors la raison, la bonne grace et la dignité. Vous savez que le *paillasse* fait le niais ; mais il a plus d' esprit à lui seul que tous les autres acteurs ensemble. Au milieu de ses apparentes balourdises, il persifle camarades et spectateurs. L' entrepreneur du spectacle le choie, lui donne de bons gages ; s' il vouloit quitter sa troupe ou son rôle, il en seroit alarmé ; il a besoin de ses mines pour captiver le parterre, accoutumé à lui sourire. Il riposte avec le parterre, tandis que le *beau Léandre* ne s' abaisse jamais jusques-là. Eh ! Comment jouer telle pièce sans *paillasse* ? S' écrierait l' entrepreneur attristé. Qui fera donc rire l' assemblée ? Qui communiquera avec mon public ? Il faut bien que quelqu' un communique avec lui ; car enfin... sans

p262

paillasse , on va s' appercevoir de la roideur et de la gaucherie de mes autres acteurs. On se moquera peut-être à la fin du *beau Léandre* et de Mademoiselle *Izabelle* . Mon théâtre tombe, si *paillasse* ne paroît plus.
Si les étrangers ne comprenoient pas ce

petit chapitre, ils se feroient expliquer ce qu' est un *paillasse* des boulevards ; et progressivement, ils trouveront dans le dictionnaire *paillasse de corps-de-garde* , femme qui boit de l' eau-de-vie, qui s' abandonne aux soldats, et qui n' a pas besoin de boire de l' eau-de-vie pour s' abandonner au premier venu ; mais ils n' y trouveront pas mon *paillasse* . Cela fait voir combien les dictionnaires sont imparfaits. Nous tâchons de nous élever de toutes nos forces au-dessus du grand vocabulaire.

CHAPITRE 649

p263

noblesse.

après l' entiere destruction du gouvernement féodal, le peuple n' auroit dû sentir que l' autorité d' un seul, puisqu' il avoit détruit tous les pouvoirs rivaux, et qu' il avoit aidé au roi à les détruire. Mais la noblesse s' est bientôt rassemblée autour du trône qu' elle ne pouvoit plus combattre ; elle a formé un corps séparé ; il n' a point abandonné ces maximes orgueilleuses qui lui faisoient mépriser tout ce qui ne tenoit pas à lui.

La noblesse, dans son origine, marchoit entre le roi et le peuple. Il seroit difficile aujourd' hui d' affirmer au juste ce qu' elle est dans l' état.

Les grands ont été humiliés sous le monarque ; mais ils ont conservé leur crédit, leur opulence, une foule de privileges qui pesent en détail sur la multitude. Les rois, en

p264

leur arrachant la puissance dangereuse qui leur étoit contraire, n' ont pu leur enlever qu' en partie celle qu' ils exerçoient sur les classes inférieures.

Les châteaux hérissent nos provinces, englobent une partie des grandes possessions, ont des droits abusifs de chasse, de pêche, de coupe de bois, et ces châteaux recelent

encore de ces fiers gentilshommes qui se séparent réellement de l' espèce humaine, qui joignent des impôts particuliers à ceux du monarque, et qui oppriment trop facilement le paysan pauvre et abattu, s' ils ont perdu le privilège de le tuer en mettant dix écus sur sa fosse.

L' autre portion de la noblesse environne le trône, les mains sans cesse ouvertes pour mendier éternellement des pensions et des places. Elle veut tout pour elle, dignités, emplois, préférences exclusives ; elle ne permet aux roturiers ni élévation ni récompense, quel que soient leur génie et les services rendus à la patrie ; elle leur défend de

p265

servir sur terre, de servir sur mer ; puis elle veut des évêchés, des abbayes, des bénéfices, etc. Pour tout ce qui ne veut pas servir. Il est vrai que ce corps répand son sang pour la défense du trône et de la patrie. Mais sous prétexte qu' il porte l' épée, son avidité est insatiable. Jaloux de tout envahir, il ne permet point à d' autres d' approcher du monarque. Après avoir obstrué toutes les avenues du trône, il aspire tout ce qui pourroit être distribué avec plus d' égalité. Pourquoi cet orgueil insultant de la noblesse dans un état monarchique ? Qu' il y ait distinction ; soit : mais pourquoi veut-elle établir une si grande distance entr' elle et les autres citoyens ? C' est la forme du gouvernement féodal, qui vient se mêler à un autre gouvernement, où il étoit dit que nous n' aurions plus qu' un maître. La noblesse sert-elle mieux dans les armées que cette foule de soldats intrépides, qui sortis des classes du peuple, ont tout aussi bien qu' elle l' honneur pour mobile ? Qu' a-t-elle

p266

fait de plus que tant de citoyens zélés, qu' elle appelle obscurs ? Le grenadier qui pour monter à l' assaut plante sa baïonnette dans la muraille, ne sert-il pas noblement ? Sortons de la profession militaire, et voyons

ces trophées de la noblesse dans l' église, dans la robe, dans les arts, dans le commerce ; je ne lui vois pas un caractere distinctif de supériorité et de grandeur.

Depuis que l' éducation a donné aux hommes à peu près les mêmes lumieres, ils sont également propres au service de la patrie. Les lumieres ont rendu les hommes à peu près égaux : en ce que pouvant tous faire les mêmes choses, il n' y a plus lieu à une séparation outrageante, puisqu' il y a aujourd' hui beaucoup plus d' hommes que d' emplois ; ce qui étoit le contraire il y a trois cents ans. La foiblesse et l' ignorance ont fait les nobles dans les siècles précédens, parce qu' ils avoient à eux seuls toute l' éducation du tems, l' équitation, l' adresse dans les tournois, le style de la galanterie usitée, et des connoissances

p267

conséquemment bien supérieures au vulgaire. Aujourd' hui que la noblesse n' a ni plus de vrai courage, ni plus de vrai génie que la portion éclairée et patriotique de la nation, l' égalité revient insensiblement et de plein droit. Les services rendus au trône, à la nation, aux arts, ne doivent plus se distinguer d' après des syllabes plus ou moins longues. L' homme plus que jamais est le noble fils de ses oeuvres. Les races qui n' ont pour elles qu' un orgueil stérile, doivent retomber dans la foule, jusqu' à ce qu' elles aient montré des vertus vivantes et non décédées.

Le peuple qui paie au souverain l' impôt et l' hommage, qui lui voue l' obéissance et le respect, devrait-il encore connoître le poids de cette noblesse qui lui est devenue étrangere, et qui voudroit admettre une séparation perpétuelle, injurieuse et constante, entre les sujets du même prince ; qui les frappe de son orgueil quand elle ne peut les opprimer autrement ; qui parle de ses prérogatives

p268

antiques qu' elle a perdues ; qui dit au cultivateur, *tu es paysan, tu n' es rien*, et qui étale la forme abusive d' un vieux gouvernement

au milieu d' un gouvernement
nouveau, dont l' intérêt général a voulu qu' il
n' y eût plus désormais qu' un monarque et
des citoyens ?

Si l' homme noble n' a été que l' ouvrage de
la politique, et ses titres une juste récompense
du mérite réel, cette même politique
ne doit plus éloigner les uns pour admettre
les autres, n' élever ceux-ci que pour abattre
ceux-là, adopter des préférences éternelles ;
ce qui seroit injurieux au corps de la nation,
et imprudent pour le service de la patrie.

Un auteur a dit dernièrement, dans un
gros livre sur la noblesse, que la noblesse
d' Adam étoit incontestable, et que Jésus-Christ
étoit né *gentilhomme* . Si cet auteur
est conséquent, il ne proscrira aucun enfant
de la noble famille du premier pere, sur-tout
si le descendant vénere ou adore le *gentilhomme* .

p269

Le même auteur a imprimé ces deux phrases
inconcevables : *l' homme noble n' est point
l' ouvrage de la politique ; il est par excellence
le chef-d' oeuvre de la nature. C' est dans
l' homme noble que la nature a placé ses vues
les plus hautes, et que toutes ses forces ont
été réunies* .

C' est bien ici le cas de dire qu' on trouve
de tout dans les livres. Mais l' auteur devrait,
pour juger lui même son ouvrage, suivre
deux cours d' accouchemens.

Et pourquoi, me dira-t-on, *un cours d' accouchement* ?

c' est que le même écrivain a
encore imprimé la phrase suivante. *c' est à
l' époque même de sa naissance (l' homme
noble) qu' il parut s' annoncer comme un être
supérieur à l' espece humaine. Les témoins de
ses premiers instans le virent s' élancer avec
force des entrailles d' une mere courageuse,
pour tomber et bondir sur la terre qui devoit
le porter. Son regard prompt, etc.*

CHAPITRE 650

p270

baisers, embrassades.

l' on embrasse très-facilement à Paris ; rien de si commun que cette marque extérieure d' affection. Il y a de ces embrasseurs auxquels on ne s' attend pas, qui vous provoquent ; et c' est quelquefois un homme indifférent, oublié, presque inconnu qui vous serre entre ses bras au détour d' une rue.

Tantôt il y a incertitude, tantôt il y a suspension, et tantôt l' accolade se fait pleinement et de bonne grace. Cependant on ne sait trop quand et qui l' on doit embrasser : tout cela se règle par le caprice ou l' appel.

L' un sollicite une accolade que l' autre esquive ou retarde, parce qu' il n' y songeait pas, ou parce qu' il a quelque chose dans l' ame qui s' y oppose.

On s' embrasse dans les rues, dans les maisons. Parmi la bourgeoisie, on court embrasser

p271

les femmes qui s' y attendent. Une mere se présente, on la baise sur la joue, et la jeune fille n' a qu' une révérence. Une autre fois on serre bien fort la mere, pour avoir le droit de poser sa joue contre celle de sa fille. Il est des embrasseurs impitoyables, qui épouvantent les demoiselles avec leurs baisers appuyés, tandis que l' homme délicat craint d' effleurer cette jeune peau ; il redoute l' approche, c' est-à-dire, l' étincelle ; il est trop sensible pour imiter ces museaux épais qui vont tomber sur ces visages de roses ; c' est une pierre qui tombe sur un pot de fleurs. L' homme sensible ne craint rien tant que d' embrasser une femme sur la joue en public. Il vaut mieux ne pas toucher sa main, que dis-je le bout de sa robe, que d' avoir un témoin. Les femmes se baisent toujours vivement en présence des hommes ; mais c' est une agacerie ; elles veulent montrer leur tendresse et combien elles sauroient rendre douce cette faveur. Ces baisers redoublés sont artificiels ; l' oeil n' est pas d' accord avec la bouche ; le baiser

p272

a beau crépiter, il n' est ni abandonné ni dérobé.
Il devrait être défendu d' embrasser de
jeunes enfans. Des physionomies bourgeonnées,
des nez barbouillés de tabac, des barbes
dures s' emparent de ces visages délicats,
sans craindre de ternir le velouté d' une peau
douce et fraîche. On ne porte point la main
sur les meubles d' un homme, et l' on applique
la bouche sur la joue de sa fille âgée de
cinq ans ! Les gens qui se précipitent sur les
enfans, m' ont toujours paru manquer d' une
sensibilité délicate. On croit presque voir le
vice qui embrasse l' innocence.

En Angleterre, les hommes ne s' embrassent
point ; ils se prennent la main, se la serrent,
sans ôter le chapeau ni faire des courbettes,
comme nous voyons dans les rues,
où les deux personnages semblent jouer un
rôle. Mais lorsqu' on est présenté à une femme,
on la baise, non sur le visage, mais sur la
bouche ; c' est un vrai baiser qu' on lui donne.
Une angloise, accoutumée à être ainsi *saluée* ,

p273

trouveroit insignifiant et même insultant le
salut de l' étranger, qui se contenteroit de
poser sa joue contre la sienne.
Le premier jour de l' an est marqué chez
nous pour tous ces baisers d' usage et d' étiquette.
Que de caresses on se fait en public
ce jour-là ! Mais voyez ces embrasseurs : plus
ils étendent les bras, moins ils sentent.
Toutes ces froides embrassades, images
imparfaites d' une saveur précieuse quand le
coeur la donne et la reçoit, devroient être à
jamais supprimées. On diroit que le parisien
est très-chaud en amitié ; et presque toujours
l' homme qu' il embrasse avec tant de zele,
n' est ni ne peut être son ami.

CHAPITRE 651

vieux garçons.

il y auroit bien des choses à dire sur le
célibat, si commun dans notre siècle, et
trionphant dans la capitale. En examiner les

p274

causes et en indiquer les remèdes, ne seroit pas une petite affaire. Toutes les déclamations morales, ou de mauvaises comédies, ne feront pas faire un mariage de plus. Il faudroit réformer le vice qui établit un mur de séparation entre deux êtres que la nature appelle, et qui se fuient dans la crainte d'augmenter la pesanteur de leur chaîne. La nature elle-même a donné à l'homme la prévoyance, et l'homme frémit en apercevant l'association forcée du luxe et de la misère. Il voit naître des enfans, dont tous les cris peut-être seront des cris de besoin, et qui sont mieux dans le néant que sur le plancher d'une ville, où ils n'auront à leur avènement au monde pas un pouce de terre. Le lait nourricier leur manquera, s'il n'est arrhé ; et s'ils parviennent à un certain âge, ce ne sera le plus souvent que pour être les serviteurs précaires de la portion opulente. C'est ainsi que le célibataire raisonne son système ; mais pour éviter un danger, il embrasse un vice. Il est seul, son cœur se durcit

p275

ou se desseche ; il fuit les embrassemens de la tendresse pour tomber dans ceux de la débauche. Il a refusé une compagne ; il rencontre une maîtresse impérieuse, qui n'a point d'intérêt d'être économe, qui lui donne des liens plus pesans que ceux qu'il a voulu éviter, et dont l'affection, rétrécie par la cupidité, écarte l'économie. Elle dérobe tout ce qu'elle peut dérober ; l'habitude l'attache à une femme qui grossit clandestinement sa fortune des débris de celui qu'elle pille. Il vieillit insensiblement, et il s'est préparé le malheur de n'avoir aucun ami dans sa vieillesse, ayant repoussé ceux que la nature lui présentait. Il n'a pas joui d'un cœur qui se soit pleinement fondu dans le sien ; et fût-il susceptible d'amour, le délicieux sentiment de l'estime ne s'y joindra pas ; car il ne pourra nommer publiquement la compagne de sa couche ; et les baisers qu'il donnera à des enfans que la loi flétrit, seront des baisers furtifs, qui feront toujours quelques reproches à son âme paternelle.

p276

vieux garçon, vieux coquin, dit le proverbe. En général, il n' est pas menteur ; les exceptions sont rares. Une vieille fille peut dire : *on n' a pas voulu de moi, j' étois laide, j' étois pauvre ; je n' ai point refusé* . Mais le vieux garçon qui, dans la carrière de sa vie, n' a point eu de courage d' adopter une femme, (et celle qu' il cherchoit n' existât-elle pas) qui n' a point su créer une ame propre à sympathiser avec la sienne, quelle excuse peut-il donner ? De quelle foiblesse ne s' accuse-t-il pas !

Que font ces célibataires ? Errant dans la société, ils vont tendant des pièges à l' innocence, et semant le trouble dans les familles. Idolâtres d' eux-mêmes, ils comptent pour rien la honte de la beauté, les larmes et les soupirs de la foiblesse abusée. D' autres plus coupables encore, attaquent le lien conjugal ; et réfléchissant ce crime, joignent à leur perfidie l' espoir affreux de croire mieux cacher leurs désordres, et de se tranquilliser sur les suites.

p277

Ce fut un célibataire qui le premier inventa ce dangereux langage qui enivre l' amour-propre féminin, en outrant la louange due à la beauté.

Le plus grand argument des célibataires est qu' ils sont libres. Eux, libres ! Eux esclaves le plus souvent des plus viles courtisannes ; eux qui portent à leurs pieds leur fortune ; eux qui sont le jouet de leurs caprices, de leurs fantaisies ; eux qui en comptant trouver la volupté, ne rencontrent que des faveurs meurtrières ; eux trompés dans leur jeune âge, volés dans leur vieillesse, et qui seront abandonnés à leur lit de mort, si l' insensibilité qui les environne, juste punition de leur vie passée, ne précipite point leur trépas.

CHAPITRE 652

p278

poèmes lyriques.

c' est bien à tort qu' on a voulu rétrécir le genre de l' opéra, lequel, étant par sa nature le spectacle de l' imagination, n' est point fait pour recevoir des limites. La magie, la mythologie, l' histoire, tout lui appartient. Le pays de l' illusion ne sauroit être trop vaste, parce que cette reine fantastique ne vit et ne se plaît qu' au milieu d' une magnificence prodigue et merveilleuse. Vouloir borner l' espace immense où elle plane, c' est l' anéantir. Elle ne souffrira jamais qu' on trace un cercle autour d' elle.

Aussi dès que le poète a fait pacte avec la brillante chimere, il est, pour ainsi dire, livré à cet agent surnaturel, qui a droit de lui commander despotiquement. Il faut qu' il monte aux cieus, qu' il descende aux enfers, qu' il visite les dieux et les diables, les temples et

p279

les cavernes ; qu' il danse, qu' il chante, qu' il sommeille, qu' il vole sur les nuages et qu' il ne se plaigne jamais des chaînes ou des ailes que le monstre lui donne. Il est entièrement subordonné à cette baguette magique, qui commande aux élémens, aux airs, aux ritournelles, aux ballets et aux décorations.

Il s' est enfin donné à une espece d' enchanteur qui lui a ravi sa logique.

Rien au monde n' est plus opposé que le drame simple et le drame lyrique. L' intérêt vif et continu est le partage du premier ; le second ne se fie pas de même à une seule et même sensation prolongée ; il les appelle toutes ; il lui faut des moyens immenses et diversifiés ; le cortège, le concours, la clameur de tous les arts et même leur lutte confuse, s' il faut le dire, au lieu de leur accord. Reste à savoir si de tant de choses disparates, il peut jamais résulter cette unité touchante qui pénètre le coeur ; et si à force de vouloir prodiguer les enchantemens, on ne

p280

parvient pas à fatiguer l' oeil et à étourdir l' oreille.

Quoi qu' il en soit, l' imagination du spectateur rencontre son plaisir dans la variété de ceux qui lui sont offerts ; il saisit à la volée ce qui parle le mieux à ses sens. Toutes les impressions viennent l' interroger ; celles qui plaisent sont admises.

On a voulu tracer la théorie de cet art.

Ce seroit vouloir faire raisonner la folie ; et pourquoi lui ôter sa licence bizarre ? L' opéra ne frappe que par son extravagance, par la multiplicité et la confusion des objets. Il faut laisser à ce monstre brillant ses dimensions irrégulières ; il ne pique la curiosité, il n' intéresse pas le coeur ; il ne produit la surprise que par la singularité de ses formes fantasmagoriques et changeantes.

On veut donner aujourd' hui aux poèmes lyriques une marche sage, une contexture raisonnée, un intérêt unique ; soit. Le poème sera plus conforme aux règles ; mais j' aurai moins de plaisir. Un opéra doit être un conte de fée. Je trouverai assez ailleurs des pièces

p281

raisonnées et touchantes, qui parleront à la raison et à l' ame. Ici, je veux voir un monde étrange et de fantaisie.

CHAPITRE 653

ballets.

l' amateur de la vérité et de la nature avoit souvent demandé ce que signifioit tel ballet, où l' on balançoit les bras, où l' on levoit alternativement les pieds sans dessein marqué, où l' on dansoit enfin pour danser. Les arts sont tellement soumis à une routine puérile et invétérée, que l' on a vu long-tems sur le théâtre de l' opéra des sauts bizarres, des attitudes forcées, des mouvemens vagues, indéterminés, des masques rouges, bleus, verd, etc. Et personne ne soupçonnoit alors que l' art pût former une action intéressante, noblement imitée par la danse. Il étoit décidé qu' un *ballet* ne seroit qu' un cercle de danseurs perpétuellement agités sans cause,

p282

et dont les pas ne signifioient rien. On étoit loin d' appercevoir, même en spéculation, que la danse pût former une peinture mobile, gracieuse, animée, créer des tableaux, les varier à son gré, et s' élever jusqu' à rendre les passions humaines. Elles sont cependant d' autant plus expressives, que leur langage est plus contraint et plus resserré. Le silence de la pantomime, loin de rien dérober à leur finesse et à leur énergie, semble y ajouter par les gestes et les mouvemens ingénieux et prompts qu' elles inventent. Dans cette action muette, la gêne paroît allumer l' éloquence. Chez les hommes alors tout devient langue et langage énergique ; le pied parle comme l' oeil ; le sentiment se peint dans les moindres nuances ; l' ame s' échappe par toutes les attitudes du corps ; tout est réfléchi, décisif, pittoresque ; tout frappe l' image et la caractérise ; elle n' est ni fausse ni équivoque. Eh ! Quel plaisir de voir tel mouvement, rapide et fugitif comme l' éclair, qui rend

p283

avec netteté un sentiment délicat et fin. L' amour, la crainte, le désespoir changent de physionomies, et disent tout ce qu' ils veulent dire, sans qu' on soit trompé par le mensonge ; il semble même ne plus exister dès que la bouche de l' homme est fermée. Les anciens avoient porté cet art à un degré de perfection qui nous est inconnu. Batyle, Pilade et Hilas partagerent Rome en factions théatrales. Les historiens, en nous rendant compte des vifs transports que ces pantomimes exciterent, disent qu' ils faillirent allumer une guerre civile. Noverre, parmi nous, est le premier qui ait raisonné la danse ; il essuya les contradictions que le préjugé tient toujours en réserve contre toute invention. Il sut les braver, et recula les limites de son art. Ce fut de ce moment que cet art mérita d' être considéré comme une partie importante de l' art dramatique. Le génie de Noverre chassa les *perruques noires* , les *paniers* , les *tonnelets* ; et des

tableaux historiques ou gracieux, pleins de grandeur, d' expression, de finesse et de majesté, ont succédé à ces insipides caricatures qui avoient usurpé notre admiration.

Les ballets modernes ne sont plus composés de cabrioles, d' entre-chats. Une déclamation animée et muette forme des scenes neuves, vivantes et du plus grand intérêt. Le succès en est si prodigieux que la pantomime est descendue sur les autres théâtres, et que l' on craint qu' elle ne vienne à étouffer toutes les autres parties de l' art dramatique. Cette branche muette et éloquente a un attrait qui subjugué profondément tous les esprits.

CHAPITRE 654

désespoir.

qui entre chez moi le visage pâle, abattu, se frappant le front avec le poing ? C' est le même homme que j' ai vu la veille tranquille, serein, ne redoutant ni le présent ni l' avenir.

Concentré dans ses jouissances personnelles, il s' écrie : je suis ruiné ! Hier j' avois du pain, je n' en ai plus aujourd' hui. J' ai écouté une voix qui m' a dit : que vous importent vos freres, vos neveux, vos parens, vos amis ; venez chez moi ; déshéritez vos proches, et vous aurez onze pour cent sur votre tête. J' ai écouté cette voix insidieuse, j' ai répété : que m' importent mes freres, mes neveux, mes parens, mes amis ; j' aurai onze pour cent sur ma tête ; je l' ai suivi chez un notaire, et j' ai déshérité mes proches. Mais je suis puni ; la banqueroute de l' emprunteur est déclarée, et aucun huissier ne peut l' arrêter. Que vais-je faire à présent ? Je ne sais que souper en ville, aller au spectacle et signer une quittance quatre fois l' année. Quel conseil me donnez-vous ? Pourquoi ne m' avez-vous pas averti que l' emprunteur pourroit manquer ? Quelles loix irai-je implorer ? Quels tribunaux me rendront mon argent ? Encore si l' on emprisonnoit toute la maison et qu' on la vendît à

l' encan, bêtes et gens et jusqu' au singe.

p286

Il marche à grands pas. Heureux, s' écrie-t-il,
ceux qui n' ont pas un sol de rentes viagères !
Lorsqu' il a bien exhalé sa fureur, il dit
qu' il va s' ensevelir dans le fond d' une province,
et quitter cette indigne capitale, où
les gens vous persuadent de déshériter vos
parens, pour s' appliquer à eux-mêmes tout
l' héritage ; où après avoir placé toute sa fortune
pour doubler l' intérêt de son argent, on
se voit condamné un beau jour, malgré le contrat
en parchemin, à travailler lorsqu' on s' étoit
si bien arrangé pour vivre uniquement
pour soi, et passer le reste de ses jours dans
une commode oisiveté.
Ainsi l' égoïsme qui se croit éclairé, s' aveugle
et se punit lui-même, et la banqueroute
devient un excellent avis.
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.

CHAPITRE 655

p287

rime.

la rimaillerie ne passe point de modes ;
les cafés sont les endroits contagieux où des
poëtereaux s' entichent réciproquement de
cette puérilité. Il n' y a rien ensuite de plus
ridicule que la manière dont le mercure annonce
un concours académique. Le phrasier,
au sujet de quelque rimaillerie, parle de la
Grece , des *jeux olympiques* , de la *couronne
flottante* ; et des mirmidons s' imaginent
bonnement qu' une médaille est de la gloire, et
voilà leur cerveau gâté pour une majeure
portion de leur vie. On ne voit que rimaillers
qui s' entre-dévorent pour des hémistiches.
Rien de plus dangereux que ces prix
de poésie . Le gouvernement devrait les interdire.
La moitié des jeunes gens fainéantissent,
en disant qu' ils travaillent pour l' académie.
Tous nos poètes regardent la rime comme

partie intégrante de la poésie ; elle en est le ridicule et le fléau. Il est devenu impossible d'enfanter un long ouvrage, sans se briser sur l'écueil.

Cette rime tyrannique, cette ritournelle de consonnances, ce tintement puéril, font perdre à la langue sa netteté, sa précision, sa flexibilité même. Cette coupe gênante étrangle les pensées, et par-là le style devient uniforme et haché. Nulle rondeur, nulle plénitude, nulle majesté. La prose la plus commune a un caractère plus libre, et plait davantage à tout homme sensé. Il faut être maniaque ou un Voltaire pour faire des vers françois passé vingt-huit ans, lorsqu'ils sont si peu lus.

Je plains fort cette foule de jeunes gens qui s'adonnent à la rime ; ils négligent tout le reste pour posséder leur *Richelet* ; ils veulent mettre en vers tous les poètes anciens : ce qui annonce d'abord un défaut de jugement. Ils se tourmentent en pure perte. Plein de compassion pour les tortures qu'ils

éprouvent, j'admire en pitié leurs peines infructueuses.

Nos voisins se sont dérobés à ce joug barbare, que nous nous sommes stupidement imposés ; et la poésie a commencé à naître parmi eux.

Il me sembleroit bien digne du siècle présent, de secouer le joug de la rime. Nos chefs-d'oeuvres dramatiques me paroissent gâtés par ce faux agrément que l'habitude soutient encore, tandis que nous gagnerions beaucoup à être affranchis de cette insupportable monotonie.

Les ouvrages en vers ont beau trébucher les uns sur les autres, preuve frappante du dégoût universel, la satiété ne corrige point les malheureux rimeurs ; ils s'obstinent à mettre en vers alexandrins, lourds et pesans, Rompion, Zacharie, Gesner, Buffon ; et puis ils appellent poème un salmigondis poétique, qui donne à tout un public une indigestion de vers pour dix années.

On n'imagine pas combien la rime coûte à

la pensée, même dans nos plus grands poètes.
 On conçoit dans une pièce de théâtre un sentiment
 profond ; on ne trouve pas de rime, il
 s' en présente une pour exprimer une idée ordinaire.
 On s' y refuse d' abord ; on s' échauffe
 la tête pour ralonger, raccourcir, tourner,
 retourner sa phrase ; on torture son cerveau :
 l' inflexible langue ne présente aucun tour que
 la rebelle rime ne répudie. Celle qui s' ajuste
 au trait léger, est employée ; et le personnage
 qui alloit avoir une physionomie burinée,
 n' offrira qu' une figure sans caractère.
 La rime rend souvent Corneille diffus,
 embarrassé, inintelligible ; elle gêne plusieurs
 morceaux pleins de verve et d' élévation. Racine
 me paroît constamment caché derrière ses
 personnages, et habile à leur insinuer son langage
 harmonieux. J' entends sa flûte douce qui
 cadence des périodes arrondies, même dans le
 tumulte effréné des passions. Je ne perds jamais
 de vue le poète ; et quand Monime, formant
 le projet de s' étrangler, apostrophe le tissu
 fatal, j' oublie presque cette situation touchante,

douloureuse, pour admirer des vers
 qui sont le dernier terme de la recherche et
 de l' art. Ce morceau est supérieurement écrit ;
 mais il est trop beau, puisqu' il me montre
 plus Racine que la plaintive et désolée Monime.
 M De Voltaire devient épique dans son
Oedipe , dans son *Alzire* , dans sa
Sémiramis , dans sa première scène
 d' *Orosmane* ; entraîné qu' il est par cette pompe
 d' éloquence qui enlève les battements de main du
 parterre. Ses confidens sont quelquefois chargés de
 ses plus beaux vers, parce qu' il aime à se faire
 voir ; mais dès que le vers fait admirer le poète,
 le vers tue à coup sûr le personnage. Et que
 devient l' illusion ?
 On chérira encore cette beauté conventionnelle
 qui détruit des beautés plus vives,
 plus précieuses et plus naturelles. Le parisien
 sera soumis à ce bizarre préjugé encore quelque
 temps ; mais enfin, lorsqu' en se rapprochant
 de la simplicité et de la nature il aura
 senti le charme de la vérité naïve, il verra que

le vers sur la scene n' est qu' un faux ornement
qui tend à corrompre l' esprit, lorsqu' il faut
être tout entier au sentiment et à l' image. Et
la rime sera abandonnée aux chansons et aux
vaudevilles, pour qui seuls elle semble faite.

Notez que tous ces rimeurs sont absolument
dépourvus de toute invention ; ils sont
incapables de faire un roman médiocre.

Or, je n' ai pas bonne opinion de tout auteur
qui, dans sa jeunesse, n' a pas fait un
roman ; il annonce par là même une sécheresse
d' imagination et une sorte de stérilité ;
car pour former un roman, il faut de l' esprit,
de l' usage du monde, la connoissance des
passions, et les versificateurs, nivelant des
mots, n' ont rien de tout cela.

Un écrivain qui n' a pas su faire un roman,
me paroît n' être point entré dans la carrière
des lettres par l' impulsion du génie. Ces ouvrages
rimés reproduisent les mêmes tours,
les mêmes idées ; et rien de plus rare qu' un
auteur original. Tel qui n' a fait que de mauvaises
tragédies, incapable de composer cent

pages de la couleur des écrits de Rétif De La
Brétonne, aura l' insolence de se croire supérieur
à lui, tandis qu' il n' est pas son égal ;
il répétera *la médiocrité orgueilleuse* , sans
songer qu' il prononce sa condamnation.

Aussi que font ces rimailleurs ? Ambitionnant
d' abord de travailler au mercure,
ils s' enrôlent sous les drapeaux d' une petite
secte ; et dès ce moment, ils blâment tout ce
qu' elle blâme, et ne louent que ce qu' elle
loue. Ils forment un petit bataillon littéraire,
par cet instinct que les esprits médiocres et
subalternes ont à faire ligue offensive et défensive.

En applaudissant au petit chef qu' ils
ont choisis, ils pensent applaudir à eux-mêmes,
ils se rendent tracassiers et méchants
pour lui plaire, en attendant qu' ils le détrônent.

gens blessés.

à la suite des accidens auxquels on est exposé dans la capitale, se joignent des circonstances non moins douloureuses. Le peuple qui s' assemble et qui donne mille avis contraires, embarrasse le malheureux blessé. Le brancard qu' il faut aller chercher n' est pas sous la main ; le commissaire qu' il faut trouver est loin ; le procès verbal à rédiger ne s' acheve point ; la lenteur de ces cruelles formalités, pendant lesquelles le patient est abandonné à ses tourmens, fait que l' infortuné périt avant que d' être arrivé à l' hôpital. Qui n' est pas exposé à être blessé dans ces rues tumultueuses ? Une tuile, un carrosse, une poutre branlante, un marteau de maçon, un cheval, un chien danois, un porte-faix sourd et muet, vous font plaie, bosse, contusion, fracture.

Au défaut de ces graves accidens, un citoyen honnête et inconnu peut être surpris d' un coup de sang ; et faute de renseignement, on le portera à l' hôtel-dieu. En revenant de sa léthargie, il se trouvera lui quatrième ou cinquième dans un lit fort différent du sien. C' est ce qui est arrivé à un avocat de ma connoissance, il y a quelques années. En se réveillant, il retomba dans son évanouissement, lorsqu' il se vit couché entre deux moribonds qu' il ne connoissoit pas. On avoit imaginé, pour obvier à ces cas imprévus, de placer dans chaque quartier de la capitale, soit chez un commissaire, soit chez un chirurgien, un hospice, c' est-à-dire, une chambre basse et commode où seroit un lit disposé pour les blessés, un petit coffre de chirurgie et de pharmacie, de maniere qu' on pût transporter sur-le-champ et secourir tout citoyen qui auroit éprouvé quelques accidens. On avoit d' abord accueilli ce projet hospitalier ; mais il n' a pas reçu son exécution,

de sorte qu' un homme dangereusement blessé se trouve à la merci du peuple ; et que s' il n' est pas reconnu, ou s' il n' intéresse pas quelque bonne ame, il voyage douloureusement au corps-de-garde, du corps-de-garde chez le commissaire, de chez le commissaire à l' hôtel-dieu. Il seroit plus heureux dans son infortune, s' il eût été écrasé au centre de la ville.

Ainsi le bien ne s' opere pas aisément. Ce plan charitable, et qui devoit intéresser toutes les classes de citoyens, n' a point été exécuté faute du concours de plusieurs volontés. La puissance ordonnatrice ne suffit pas ; il faut la réunion de ceux qui peuvent agir ; et cette réunion, M Le Noir ne l' a pas trouvée, malgré l' importance et l' utilité de l' objet.

CHAPITRE 657

p297

miracles.

on a dansé sur la tombe du diacre Pâris ;
on a mangé de la terre de son tombeau.
Quoi de plus miraculeux que cette frénésie ?
Voir l' homme éteindre le flambeau de sa raison ;
une ville entiere se repaître de prestiges :
quoi de plus étonnant ?

Ensuite est venue la guérison miraculeuse
d' une dame *de la fosse* , qui pour preuve a
suivi la procession du saint-sacrement pendant
trente années. Il n' y avoit rien à répondre
à cela : aussi point de contradiction.
Le dernier miracle qui s' est fait à Paris,
ou plutôt que le peuple a imaginé, regardoit
une vierge de plâtre du faux-bourg saint-Antoine.
Cette vierge étoit dans sa niche à
l' encoignure d' une rue, sans qu' aucune personne
eût jamais pris garde de quel côté elle
avoit la tête tournée. La procession du
saint-sacrement

p298

venant à passer, quelqu' un s' écria

qu' elle venoit de tourner la tête du côté du prêtre, comme pour saluer son divin fils. Ce miracle passa de bouche en bouche ; la populace accourut ; une vieille alluma un cierge au pied de la vierge ; le lendemain cinquante mille ames sur pied environnoient la statue de plâtre. C' étoit en 1752.

Notez que la vierge de plâtre adossoit la boutique d' un marchand épicier, qui vendoit des cierges ; il eut bientôt vidé tout son magasin ; c' étoit à qui en allumeroit. Le concours devint si considérable, que la police ne sut trop comment amortir cet enthousiasme et dissiper la foule incroyable qui remplissoit ce fauxbourg. On enleva la vierge ; elle fut transportée ailleurs et enfermée.

On dit que le marchand épicier, qui étoit mal dans ses affaires, avoit décolé l' image de plâtre, et au moyen d' un fil-d' archal lui avoit fait tourner la tête, persuadé qu' il étoit, qu' il vendroit assez de cire aux dévots pour remonter sa fortune délabrée.

p299

Le prophete de la rue des moineaux ne demeura pas aussi paisible ; il guérissoit, par le simple attouchement, tout le peuple par une commotion électrique vraiment inexplicable. *il guérit comme faisoit Jésus-Christ ; il en a reçu ses pouvoirs* . Le prophete fut renvoyé doucement, et cette fermentation qui avoit embrassé la ville entiere, tomba tout aussi précipitamment qu' elle s' étoit formée.

Il y a vraiment des épidémies morales qui naissent tout-à-coup, et dont on ne sauroit assigner la cause, ni prévoir les effets. Une police qui rompt avec adresse ce vent impétueux, et qui éteint l' extravagance publique, ainsi qu' on fait d' un embrasement dans son origine, est un bienfait réel du gouvernement. Que de désastres dans les siecles antérieurs faute de n' avoir pas su arrêter l' étincelle qui à certaines époques allume les cerveaux !

CHAPITRE 658

p300

livres.

Paris est la ville de l'univers qui en contient le plus. L'érudit et le compilateur sont là à leur aise : aussi foisonnent-ils. On refond des livres comme on refond des suifs. L'ignorance même par air érige un trophée en l'honneur du savoir. Que de sots possesseurs d'une immense bibliothèque ressemblent aux libraires qui se promènent tous les jours, au milieu d'une foule de bons livres qu'ils n'ont jamais ouverts ! Dans un sens on fait trop de livres, et dans un autre on n'en fait point assez. On en fait trop, si l'on considère que l'on écrit de nos jours bien des choses savantes et inutiles. On n'en fait pas assez, si les ouvrages tendent à établir un rapport moral entre les faits. Il y a plus d'hommes que de pensées, et l'on a vu des siècles s'écouler sans rendre au

p301

dépôt commun une seule idée juste ou utile. Qu'est-ce donc qu'un Tacite, qu'un Bacon, qu'un Locke, qui se sont distingués au milieu du genre humain par la grandeur et le nombre des idées ? Mais de pareils auteurs ne paroissent qu'à de longs intervalles. Ces auteurs pensent trop pour la multitude ; il en faut d'autres qui, comme dit Rousseau, *semblables à la bonne, coupent le pain aux enfans* ; et ces écrivains, quand ils ont su tracer des ouvrages populaires, où la morale est à la portée de tout le monde, méritent des éloges. Il y a une certaine mesure de connoissances utiles ; passé cela, le reste qui n'est que curiosité semble abandonné au vuide des hypothèses pour former des disputes interminables. C'est le luxe de l'esprit humain ; il prouve sa sagacité, sa profondeur : mais

p302

il n'ajoute point ni à son repos ni à son bonheur. L'on ne parvient à ces connoissances utiles qu'après avoir beaucoup comparé. La multitude

de livres est donc un inconvénient,
mais n' est point un mal : on prend, on choisit ;
et tel livre qui ne dit rien à l' un, parle
beaucoup à l' autre. Je serois donc de l' avis
de Madame De Sévigné qui dit, avec sa grace
ordinaire : *pour Pauline, cette dévoreuse de
livres, j' aime mieux qu' elle en avale de mauvais,
que de ne point aimer à lire .*

Un ministre nommant son parent à la
place de bibliothécaire de la bibliotheque
royale, lui dit en pleine audience : *mon cousin,
voici une belle occasion pour apprendre
à lire .*

Ce mot très-plaisant, et qui peint de
quelle maniere se donnent en France les premiers
emplois, le devient davantage par
l' application dont il est susceptible. Que de
fois a-t-on pu dire depuis : *ah, monsieur, la
belle occasion pour apprendre ce que vous
devriez savoir !*

CHAPITRE 659

p303

empiriques.

ils sont les médecins du peuple. Le peuple
n' a pas de quoi payer ceux qui roulent en
voiture. Il va chez ceux qui donnent en même
tems la consultation et le remede : par-là il est
dispensé de payer l' apothicaire.

Les empiriques ne sont pas despotiques.
On va chez eux, on marchande, on tâte de
leur remede ; s' il réussit, on continue ; s' il
ne fait pas du bien, on le met de côté. Mais
le médecin ne se relâche pas de la rigueur
de ses ordonnances.

Le médecin qui raisonne, tantôt tue et tantôt
guérit. L' empirique en fait autant ; mais
du moins il ne raisonne pas. Il se conduit par
l' expérience ; et comme nous sommes tous
plus ou moins pyrrhoniens, lorsqu' il s' agit de
cette science très-obscur, nous ne voyons
pas de mauvais oeil les empiriques qui ont

p304

aussi à citer leurs merveilleuses guérisons.
L' empirique sera constamment le médecin
du pauvre, de l' indigent. Celui qui n' a point
de tems à perdre, monte chez l' Esculape
grossier : *me guérirez-vous ?* lui dit-il d' une
voix impérative ; *je n' ai pas le loisir d' être
malade* . L' Esculape répond affirmativement,
oui, je vous guérirai . Quand il n' y aurait
que ce ton ferme, assuré, qui frappe le malade,
ce seroit déjà un grand bien ; car il
commence par fortifier l' ame, et le médecin
de la faculté, avec sa parole incertaine et ses
tâtonnemens, ne verse pas dans l' ame le courage
ni le baume restaurant de l' espérance.
Il est froid, tandis que l' autre, chaud et véhément,
vous dit d' une voix forte et convaincante :
prenez et guérissez .
Ce ton éloquent ranime et conforte le malade,
chasse la peur, et commence peut-être
la guérison. Il ne faut pas compter pour peu
cette force, imagination ordinaire aux empiriques,
et qui leur fait dire à des squelettes
ambulans : *j' en ai guéri bien d' autres ; vous ne*

p305

*digerez pas ; eh bien, dans quinze jours vous
mangerez un aloyau avec moi* .
Un médecin blême avec une voix flûtée,
l' oeil indécis, vous tâte le pouls mollement,
profere de ces phrases élégantes, mais dont
on sent le vuide. Il semble vouloir temporiser
avec la maladie, en faire un objet de
curiosité. Son ton doux et mielleux a la constitution
vaporeuse des femmes et des élégans
de nos jours. L' empirique, au contraire, a
la parole hardie, l' oeil sûr ; il fait tourner son
malade, lui bat l' épaule, s' empare de son
imagination, et en le félicitant d' être venu
le trouver, il a déjà changé la situation de
son esprit.
Le peuple trouve donc que les médecins,
n' ont pas le talent de la parole ; et conformément
à sa maniere de juger, il a recours aux
empiriques qui ont le ton populaire, qui font
rire les agonisans, en leur prouvant qu' ils se
porteront bien avant peu, et qui distribuent
l' apophtegme médical et la bouteille pour
vingt-quatre sols.

p306

Dites à un de ces hommes, *un tel a dit que vous étiez un empirique* ; il répond sans se déconcerter et avec hardiesse : *il m' appelle un empirique, et moi je l' appelle un médecin. il ne sait pas bien mon nom. Graces à Dieu, je ne suis point médecin, je suis guérisseur* . Et le peuple soumis à cette voix forte, à ce visage décidé, à ce geste ferme, répète, *il est guérisseur !* et comme il compte être guéri, il l' est déjà à moitié.

Tous ceux qui distribuent des remedes sont enrégistrés à la police ; ils sont tolérés lorsqu' ils ont déposé le secret de leur composition entre les mains du premier médecin du roi. Plusieurs remedes dont on fait usage dans la médecine, sont dus originaiement à des empiriques. Et ne peut-il pas se trouver un remede bon au corps humain, dans presque toutes les circonstances ? Ne voyons-nous pas aujourd' hui, que toute l' apothicairerie, entre les mains des véritables gens de l' art, se réduit au tartre stibié, au jalap, au quinquina, au mousse de Corse à lether ; voilà ce

p307

qui sauve la vie. Un bon remede applicable dans une foule de maladies, peut donc se trouver entre les mains d' un empirique ; et un remede non universel, mais bienfaisant dans presque tous les cas, n' est pas aussi chimérique qu' on voudroit le dire.

Quoi qu' il en soit, le peuple qui n' a pas plus envie de mourir que les grands, court chez les empiriques, croit aux empiriques, ne renoncera pas aux empiriques ; il a droit de les interpeller, de les tancer. Le malade dispute, se plaint, gronde, ce qu' il ne peut avec le médecin irréfragable.

Il résulte que les empiriques guérissent et ne tuent pas plus de monde que les médecins endossant robe fourrée.

Certains médecins disent qu' il y a deux mille maladies, comme les casuistes disent qu' il y a cinq cents mille péchés. Les médecins sont au physique, ce que les casuistes sont au moral. Ils connoissent mieux la nature des maladies, les symptômes et les crises que les anciens ; mais le remede ! Voilà le pont.

Le pont ! Direz-vous ; qu' est-ce à dire ? Je vais vous l' expliquer.

Il y avoit un torrent qui coupoit un chemin ; des ingénieurs vinrent et déterminèrent la rapidité du courant, la profondeur du torrent, la masse des eaux, la hauteur des bords. Bref, tout étoit mesuré géométriquement avec une précision rigoureuse ; mais le chemin étoit toujours coupé ; le pont ne joignoit pas les rives opposées. Un maçon vint, qui n' étoit ni architecte ni géometre, et dit : je m' embarrasse fort peu de la grosseur, de la rapidité du torrent, du lit qu' il occupe, qu' il creuse ou qu' il ronge ; mais je vous ferai un pont, et vous passerez dessus : ce que ne peuvent faire ces messieurs, qui vous disent le mieux du monde comment le torrent vous empêche de passer.

Et sans calculer ni mesurer la force et l' étendue du torrent, il fit une arche solide.

Le pont fut bâti et l' on passa. Les géometres surent très-bien ce qu' étoit le torrent ; et le maçon sut que quand il y avoit un torrent, le tout étoit d' y faire un pont.

Les médecins sont les jaugeurs du torrent, le guérisseur est le maçon.

CHAPITRE 660

ventilateur des spectacles.

les chymistes nous ont appris qu' il régnoit dans une salle de spectacle trois sortes d' air. Dans le bas un air lourd méphytique, très dangereux ; dans le haut un air plus léger et non moins nuisible.

Tout air *respiré* cesse d' être *respirable* . Les petites loges sont toutes dans le haut et dans le bas de la salle ; et c' est là que viennent s' empoisonner et s' ennuyer nos femmes aux nerfs délicats.

En construisant la salle provisoire de l' opéra, on nous avoit promis un ventilateur.

Ce ventilateur auroit coûté cent écus, et il n' y en a pas à la comédie française, il n' y

en a pas à la comédie dite italienne : cet

p310

honneur est réservé à *Audinot* , à *Nicollet*
et aux *variétés amusantes* .

Cependant rien de plus simple que ce ventilateur,
tel que l'avoit proposé l'inspecteur
des objets de salubrité, M Cadet De Vaux,
qui s'occupe constamment et efficacement de
tout ce qui peut intéresser la santé et la conservation
de ses concitoyens.

Ce ventilateur consiste en un tuyau de
cheminée, faisant l'office de fourneau à reverbere,
partagé par une grille où l'on auroit
allumé du charbon de terre purifié au moment
du spectacle. Dans le cendrier auroit été
établi des tuyaux partant des divers points
de la salle, ensorte que le feu auroit aspiré
par ces bouches et renouvelé l'air méphytique.

L'air respiré de nos salles de spectacles,
est une source perpétuelle de maladie. L'excessive
chaleur qu'on y éprouve, fait qu'on
altère sa santé en voulant former son goût.

La police qui a soin de bannir des pieces les
mauvaises paroles, devrait s'occuper à chasser

p311

des salles de spectacles l'air *respiré* qui
n'est plus *respirable* .

CHAPITRE 661

singulier mariage.

un fermier-général, las des coquettes de
Paris, de toutes ces petites filles maniérées
que l'on présente successivement à l'enchere,
conçut le dessein de chercher au hasard une
femme en province.

Il va à la poste, fait mettre des chevaux à
sa chaise, *où aller, dit le postillon ?* du côté
que tu voudras, n'importe, marche. Mais,
monsieur... -va devant toi. Le postillon le
mene à saint-Denis. à Saint-Denis même
ordre au postillon, où tu voudras, vas devant
toi. De poste en poste, il parvint sur la
frontiere, du côté de . Il s'arrête, entre

dans une église, regarde à droite et à gauche ;
on alloit chanter un *salut* avec exposition
du s *sacrement* . Il voit entrer une

p312

femme précédée d' une belle fille, âgée de
dix-huit ans.

Il sort de l' église, se présente chez la dame
et lui dit : je viens vous demander votre fille
en mariage. -eh ! Qui vous a conduit ici,
monsieur ? -les postillons, madame. Je suis
fermier-général, faites venir le directeur, il
reconnoîtra bien ma signature. Le directeur
vient, et se met presque à genoux devant un
des princes de la finance. On dîne ; après le
repas, le fermier-général dit à la mere, j' ai
cent mille livres de rentes, j' en offre la moitié
à votre fille en donation. La dame, qui
vivoit d' un médiocre revenu avec sa fille, ne
la refusa point à un homme opulent ; et quelques
jours après, les mêmes chevaux de postes
ramenerent triomphamment à Paris la mere,
la fille et l' époux.

Que les demoiselles de province qui rêvent
incessamment à la capitale, ne désespèrent
pas d' y arriver un jour. Plus d' un
homme opulent saisira peut-être l' exemple
que nous venons de citer. Qu' elles s' accoutument

p313

donc à l' idée agréable de voir des
maris arriver en poste, pour mettre à leurs
pieds une fortune digne de leurs charmes ;
et que Paris s' embellissant encore à leurs
yeux par cette attente, elles cultivent d' autant
plus les talents qu' elles négligent. Cette
idée servira tout-à-la-fois à ne pas rendre
inutiles les dépenses de leurs parens, et à
réprimer la trop familiere ivresse des petits
provinciaux qui les obsèdent et qui étalent une
suffisance fondée sur ce qu' ils s' imaginent être
les seuls au monde qui puissent s' offrir comme
amans et comme époux.

CHAPITRE 662

fêtes champêtres en l' honneur de la vertu.
ces fêtes ont été instituées aux environs de
la capitale. Salency en a donné l' exemple au
reste du royaume.
C' est une institution touchante que de
couronner annuellement les vertus obscures

p314

des habitans de la campagne. Il est vrai qu' ils
ne se doutent pas qu' ils méritent le titre
d' hommes vertueux, et qu' ils font le bien
par sentiment, sans attendre l' oeil de l' admiration,
et la main de la récompense.
Le genre humain a été calomnié par des
écrivains qui n' ont voulu appercevoir que le
sommet de la pyramide, et jamais la base ;
c' est cependant le chaume qui couvre les
mortels les plus généreux et les plus héroïques.
Il n' y a même que l' homme dépravé qui
puisse s' émerveiller beaucoup de ces traits de
générosité et de grandeur, familiers et communs
parmi les classes que l' orgueil méprise.
Ce n' est que parmi les riches que l' on voit
des coeurs insensibles, des fils ingrats ou insolens,
qui méconnoissent leur pere, qui
abandonnent leur mere, etc. Chez les pauvres,
les liens de la nature sont plus sentis
et respectés. Il est sans doute toujours bon
de récompenser ces vertus paisibles et rustiques ;
mais la récompense à la longue pourroit
les avertir qu' il y a un grand mérite dans

p315

ce qu' ils font, et que c' est un prodige que
d' être vertueux ; ce qu' ils sont loin de soupçonner.
Mais après le bien qui se fait en secret et
en silence, qui se répand sans ostentation
sur la foule des infortunés, que l' amour profond
de l' humanité inspire, et qui ne se découvre
qu' à l' oeil de Dieu : il n' y a rien de
mieux au monde que le bien qui se fait publiquement ;
c' est toujours le bien, quoique
le motif soit quelquefois d' être regardé. Composons
avec les vertus humaines, et quand
nous voyons le bien, ne raisonnons jamais
sur la cause.

CHAPITRE 663

misanthrope.

il est rare, mais le personnage en devient commun. Rien de plus facile à jouer que ce rôle. Aussi l' esprit médiocre s' en empare ; le bourru, l' atrabilaire, et même l' ennuyé, se donnent pour misantropes.

p316

Paroître mécontent de tout ce qui se fait,
déclamer contre tous les hommes en général,
parce qu' en effet la vertu et la probité
n' appartiennent pas à tous, ne point se donner
la peine d' examiner ce qui sert à la justification
des différens états de la vie, et se
permettre une satire violente et perpétuelle,
sans vouloir reconnoître le bien mêlé avec le
mal ; ne voir par-tout que des désordres,
et sembler en vouloir plus aux vicieux qu' au
vice même. Voilà le ton qu' affectent certains
hommes qui ne savent jamais accorder aux
autres une indulgence dont ils ont souvent
besoin eux-mêmes.

Que plus sage est celui qui fait vivre avec
tous les hommes, passer habilement entre
leurs vices et leurs défauts, comme on passe
dans un sentier à travers des hayes d' épines ;
qui n' injurie point l' humanité, mais qui la
sert et la plaint ; qui cueille les fleurs de la
vie sociale, au lieu de rembrunir les couleurs
qui s' offrent sous un aspect sombre et triste !
Sa vie n' est pas une perpétuelle déclamation,

p317

un long accès de fureur, un inutile emportement.

CHAPITRE 664

accès banal.

on se prête trop indifféremment à ces
liaisons indéterminées qui n' offrent que la
surface de l' homme.

C' est une grande foiblesse dans les habitans
de la capitale de se livrer sur-le-champ

et sans réflexion au premier venu, de parler de tout à un visage nouveau, de serrer la main d' un homme qu' on ne connoît pas, de faire des offres de service à quelqu' un que l' on voit pour la première fois.

N' est-ce pas un défaut absolu de sentiment et de délicatesse que cet abandon de l' ame à quiconque se présente, que ces mots d' attachement et d' amitié prodigués en l' air ? N' est-ce point déclarer qu' on est indigne d' avoir un ami que d' appeler amis quarante personnes ?

p318

Ce salon qui s' ouvre tant de fois est-il un lieu public ? Est-ce une comédie que l' on va jouer ? Qu' est-ce que ces prévenances, ces révérences, ces compliments affectueux qui ne trompent personne ? Le sot, l' homme d' esprit, l' honnête homme, le fripon, reçoivent le même accueil ; est-ce pour chasser l' ennui ? Mais cet ennui ne doit-il pas naître au milieu de tant d' hommes qu' on n' aime point, et qui ne se rassemblent que pour se prêter mutuellement leur figure ?

Rouler dans ce tourbillon, c' est gâter son ame. Quel tems ne fait pas perdre cette manie de liaisons passageres qui tuent la véritable amitié, et qui la font disparaître totalement ? Comment faire choix ou conserver un solide, un tendre ami, quand on se fuit chaque jour, et qu' on ne se cherche pas soi-même ? Rien ne caractérise plus le vuide de l' ame que cet accès banal, que cette vie purement représentative ; et néanmoins, c' est d' après une expérience aussi légère qu' on veut juger

p319

les personnes. On hasarde effrontément le portrait d' un homme qu' on n' a vu qu' une fois. Le dessinateur n' auroit pas eu le tems de saisir le profil de son visage, et l' on veut décider sur ses qualités morales.

Cet accès banal est le grand vice de la société. Une femme devient le centre de trente personnages différens ; on est fort mal jugé, on juge plus mal encore. Il faut parler lorsqu' on ne sent rien ; celui qui parle cherche

du relief dans le nombre de ceux qui l' écoutent.
C' est toujours là le premier acte de fatuité.
Si vous avez une opinion, elle se trouve
noyée dans les opinions d' autrui ; ce n' est
plus un entretien, c' est une conversation
vague, froide et sans caractere.
Autant une société choisie et peu honorable
devient la source de plaisirs vifs, délicats
et variés, autant ces sallons ouverts à la foule
qui se renouvelle, ressemblent à des cafés, et
n' offrent qu' un mouvement uniforme et fatigant.
L' indifférence la plus absolue est sous le
masque de la représentation ; on le devine, et

p320

tout ce qu' on dit de part et d' autre s' en ressent.
Cet accès banal a engendré les lettres de
recommandation, demandées, obtenues avec
une si dangereuse facilité, où l' ostentation
sert le plus souvent la bassesse, et où l' on a
la témérité de parler du caractere d' un homme
qu' on n' a point étudié, et qu' on offre sur le
rapport d' autrui. On ne se permettroit point
cette légereté, s' il s' agissoit d' un cheval ; et
l' on envoie à tout hasard un homme de confiance,
comme si l' on ne cherchoit qu' à se
débarrasser d' un importun.
L' homme en place est obligé de donner
un accès libre à beaucoup de personnes ; il se
plaint de cette gêne. Pourquoi des gens à qui
leur état n' en fait pas un devoir, se l' imposent-ils
volontairement ? C' est par air. Une femme
n' est contente que lorsqu' elle a reçu toute la
ville ; quand elle voit beaucoup de visiteurs,
elle dit tout bas à sa voisine : mon sallon est
bien meublé.

CHAPITRE 665

p321

établissement à Vaugirard.
que l' adulte porte la peine de son libertinage
ou de son imprudence, on le plaint :
cependant il connoissoit le péril ; la raison et la
morale ne l' ont point arrêté sur le bord du

précipice. Mais voir des enfans nouveaux-nés
attaqués du virus vénérien, et ce fléau rongeur
attaché à leur débile enfance ; qui ne verseroit
des larmes de compassion, et quel spectacle
au monde commande plus puissamment la
miséricorde et la pitié !

Ces enfans sortis d' une source empoisonnée,
seroient condamnés à sentir jusqu' à l' âge
de puberté les tourmens qui punissent le vice,
pour expirer ensuite à la fleur de leur âge,
si la charité éclairée ne venoit à leur secours.
C' est peu. Leur bouche innocente verseroit
dans le sein de la nourrice qui les allaiteroit
ce venin subtil ; et pour prix de ses bienfaits,

p322

ces nouveaux-nés lui apporteroient le long
supplice d' une mort douloureuse, qui pourroit
embrasser encore son époux, et se transmettre
à sa postérité... de tels désastres ne
seroient pas croyables si l' expérience, hélas !
Ne les avoit confirmés. ô cruel arimane !

Quoi, jusques sur des enfans !

Il étoit donc important d' arrêter la contagion
qui, cachée dans des êtres innocens,
n' en devenoit que plus formidable. Ces levres
enfantines n' en récelent pas moins le
poison et la mort ; et la fonction la plus sacrée
alloit être interrompue par la crainte légitime
et par la plus juste horreur.

On a établi à Vaugirard un hôpital où tous
les enfans atteints du mal vénérien sont traités
avec leurs meres, si le fatal présent qu' elles
ont fait à leur fruit n' affoiblit pas ici le
respect qu' inspire ce nom sacré.

Les nourrices trompées, et qui, pour prix
d' une fonction maternelle, ont reçu dans
leurs veines un trépas commencé, ont droit
aux soins de cette charité pieuse, et il sembloit

p323

en effet que l' état leur dût un dédommagement.
On sauve le tiers des enfans qui, à l' entrée
de la vie, portent le sceau honteux du libertinage
de leurs peres, et ce tiers que l' on
sauve est un vrai miracle ; car aux enfans trouvés,
de ceux qui naissent sans accident, on

n' en sauve pas autant ; mais ici les soins sont délicats et multipliés.

Cet établissement qui suffiroit à immortaliser le nom de son fondateur, est dû à l' administration prévoyante de M Le Noir.

ô trop nombreuse population, entassée dans une grande ville, si vous offrez le spectacle des arts et les ouvrages majestueux du génie, quelle corruption résulte de cet assemblage d' individus, et quel spectacle que ces tristes berceaux où une génération naissante porte ces taches honteuses ! L' image seule que cet hôpital présente sera un vrai phénomène et bien effrayant pour des pays même voisins, qui n' ont ni chef-d' oeuvres à montrer, ni plaies hideuses de cette espece à voiler.

CHAPITRE 666

p324

bonnes oeuvres.

on en fait, et sans elles Paris ne subsisteroit pas. Les écrits qui ont recommandé la bienfaisance, qui en ont fait la base des autres vertus, n' ont pas été infructueux. On doit beaucoup au mot *humanité* , que les écrivains ne se sont point lassés de reproduire sous toutes ses formes. Par le mot de *charité* on n' entendoit que l' aumône seule. Par *humanité* , les devoirs vont plus loin, et les idées de bienfaisance universelle se sont étendues. *on fait beaucoup de bonnes oeuvres*, et ce n' est plus l' esprit de parti qui répand les secours. Le janséniste ne s' informe plus si le pauvre qu' il assiste pense comme lui ; le protestant est aidé par le catholique. On est libéral sans être fanatique. *on fait beaucoup de bonnes oeuvres.* on peut

p325

affirmer qu' elles arrêtent souvent la main du désespoir ; et c' est ce qui épargne à la capitale des crimes plus nombreux. Le gouvernement doit quelque reconnoissance à ceux qui, dans les livres et sur les théâtres, ont recommandé

l' *humanité* au point d' en désoler les
journalistes ; mais ces généreux auteurs savoient
bien ce qu' ils faisoient ; ils aimoient
mieux manquer au goût qu' à la morale.
on fait beaucoup de bonnes oeuvres. tout
examiné, il faut les publier. Le bien aujourd' hui
se fait par communication. J' ai toujours
remarqué qu' une bonne oeuvre publiée, en
faisoit naître une seconde. Nous portons tous
en nous-mêmes un germe bon, qui ne demande
qu' à être développé. Le récit d' une
action généreuse nous touche : nous voilà
émus, et nous voulons ressembler à l' être à qui
il ne nous a pas été possible de refuser notre
estime et notre admiration.
Que le *journal de Paris* , que tous les
journaux publient donc les actes de bienfaisance
et de générosité ; qu' ils soulèvent les

p326

vertus cachées dans la masse des vices ; qu' ils
les montrent au public, et chacun devant ces
nobles et touchantes images rendues plus
animées par le contraste, s' écrira au fond
de son coeur : *et moi aussi je suis homme et
ferai de bonnes actions.*
l' exemple vaut le plus beau sermon ;
l' exemple ne l' étouffons jamais ; les nations
elles-mêmes font le bien par l' exemple. Tout
établissement utile a été plus ou moins imité,
et l' homme vertueux peut se dire à lui-même :
le bien que je ferai ici se propagera plus loin .
Donnons la plus grande publicité à tous les
actes de vertu, et que la nature humaine cesse
d' être calomniée.
Il faut aussi rendre justice à l' administration.
Elle veille plus que jamais à ce qu' on ne
dise plus : à Paris tout est fait pour les grands
et rien pour les petits. On cherche réellement
à bâtir des commodités à l' usage du public.
Nos enfans jouiront de ce qu' il ne nous a
pas été permis de posséder. N' est-ce pas là
du moins une perspective consolante ?

p327

L' administration cherche à faire le bien ;
mais malheureusement, faute d' avertisseurs

libres et publics, elle se trompe sur les moyens.
Les plus intrigans et les plus alertes les
déterminent ou la violentent, et le bon et
sage projet vient à éclore après l' exécution
du pire.

Mais tous les administrateurs s' occupent
d' objets relatifs au bien public, et auxquels on
ne songeoit pas il y a quarante années. On a
créé *un inspecteur des objets de salubrité* ; c' est
un titre glorieux pour un citoyen ; mais l' avoir
déféré, ce titre annonce qu' on ne détournera
pas un instant ses regards de l' utilité
publique. C' est un engagement solennel contracté
avec la capitale et l' homme qui le premier
exerce ce noble emploi, le remplit avec
un zele éclairé.

Tout est lié par des chaînons imperceptibles,
et tout prend aujourd' hui des formes
nouvelles. Voici un pont de fer d' une seule
arche de quatre cents pieds d' ouverture, que
l' on va jeter en face de la place de Louis XV.
Cette arche immense ne vous dit-elle pas,
qu' on ne fera plus rien d' étroit en aucun genre ;

p328

que toutes les idées se mouleront à l' unisson ;
que les pensées étranglées et qui nous étranglent
n' auront plus lieu, qu' on aura des
idées d' administration aussi grandes que les
arches ; car élargir un pont et rétrécir un plan
patriotique seroit chose contradictoire.
Les ministres feront comme les ingénieurs-architectes,
et l' arche de quatre cents pieds
d' ouverture prélude visiblement à ma chere
année 2440. Il ne sera plus possible d' avoir
une aussi belle arche, et tout à côté des
manutentions misérables et mesquines.
Salut à l' arche de quatre cents pieds d' ouverture.
Elle m' annonce qu' en France on va tout traiter en
grand désormais. Plus de ces petitesse de commis ;
plus de sots piliers. Une grande arche bien
liée qui rendra le pont à jamais majestueux et
solide.

CHAPITRE 667

p329

coulisses.

vous voyez la tragédie de *Zaïre* , le tendre,
le jaloux Orosmane, la belle néophyte,
le noble Nérestan, et ce vénérable Lusignan,
courbé sous le poids des années. Vous voyez
Iphigénie qu' on va sacrifier ; le dieu du jour
et de la poésie environné des neuf muses descend
de l' olympe dans un char étincelant.

Acteurs, décorations, jeu théâtral, comme
tout cela est beau, noble, brillant dans son
point de vue ! C' est un ensemble qui plait à
l' oeil et même à la réflexion.

Mais la perspective du théâtre est tout.

Ne vous placez pas dans les coulisses si vous
voulez jouir ; car si vous tournez les loges,
tout le charme est disparu. Orosmane a les
joues enluminées, et fait peur ; Zaïre est couverte
de clinquant, et parle à son perruquier ;
Iphigénie ne peut pas tendre la gorge au couteau

p330

mortel ; car elle n' en a point. Apollon
est sec et plat, sa lyre est un morceau de bois.
Lusignan, le visage plâtré, porte une perruque
de crins blancs enlevés à la queue d' un cheval ;
les lampions, les garçons de théâtre,
les trapes, le derriere des décorations, le
rouge plaqué des actrices, tout cela est triste,
désagréable, hideux. Il n' y a plus ni forme ;
ni proportions. L' acteur rentrant dans la coulisse
au bruit des battemens de mains, a un
visage si défiguré qu' on ne peut se persuader
qu' il vient d' être applaudi.

Il n' y a rien qui dégoûte de l' art comme
ce qui se voit dans les coulisses : l' imagination
est désenchantée. Voir ces rouages, ces poulies,
ce clinquant, ce plâtre, ces lampions
fumeux, ces dégoûtans valets de théâtre,
autant vaudroit éventrer cette belle femme
qui est assise aux premieres loges, et considérer
ses visceres. Que l' art dramatique est
beau quand on est placé au parterre ! Qu' il est
hideux lorsqu' on le juge à côté des machines
qu' il fait mouvoir ! L' auteur et l' acteur voyant

p331

là les ressorts de trop près, n' ont plus les jouissances qu' ils communiquent. Il faut perdre de vue les coulisses ; il faut même les oublier pour entreprendre un nouvel ouvrage.

Que celui qui chérit l' art et qui ne veut pas en perdre le sentiment exquis, s' abstienne de voir le jeu anatomique de nos spectacles ; il y a de quoi guérir les plus intrépides amateurs de Melpomene et de Thalie. Ces déesses ont perdu leurs attraits à la fumée des lampions ; et tous ces héros de théâtre n' ont plus que des physionomies qui vous repoussent autant qu' elles vous charmoient dans l' heureux point de vue.

Il ne faut donc point le quitter, si l' on veut que l' illusion subsiste ; et le meilleur moyen, je crois, pour convertir le jeune homme trop atteint de la manie du théâtre, seroit de le faire circuler dans les coulisses pendant quelques mois. C' est là que le fantôme de la renommée littéraire tout-à-coup se décompose, et qu' il faut une tête forte pour surmonter ce coup-d' oeil. Il décourage, il attriste, il émousse nos pinceaux.

p332

Il vaut mieux être loin et se confier à son imagination, que d' aller suivre l' art pas à pas dans ces ruelles où les couleurs grossieres sont sur les toiles et sur les visages.

Par *coulisses* , j' entends aussi les épreuves par lesquelles un auteur doit passer. Présentation de piece, lecture, répétition, conciliation d' acteurs, arrangement de scene ;

quelle patience héroïque, quelle constance ne faut-il pas à un auteur pour surmonter ces importuns et misérables détails !

On parle d' un jeune homme éperduement amoureux d' une belle femme qui lui refusoit ses faveurs. Il la poursuit, il s' attache à ses pas, il tombe à ses pieds, embrasse ses genoux ;

d' une main impatiente et que le desir anime, il découvre ses charmes. La belle femme avoit un cancer au sein ; l' amoureux guéri recule et fuit : ainsi plus d' un adorateur de Melpomene et de Thalie, après avoir convoité leurs charmes, après leur avoir fait une espece de violence, découvre un jour l' ulcere secret qui lui fait prendre la fuite.

Vous qui voulez jouir de l' art et conserver
ses douces illusions, demeurez au parterre
et n' en sortez point. Ne montez pas
même au foyer, et laissez les auteurs, martyrs
de vos voluptés, errer dans les coulisses.

CHAPITRE 668

amitié des femmes.

c' est à Paris qu' un homme sensé doit
chercher une amie dans une femme ; c' est là
qu' on en trouve un grand nombre qui, accoutumées
de bonne heure à réfléchir, plus
libres, plus éclairées qu' ailleurs, se mettent
au dessus des préjugés, et ont l' ame forte d' un
homme, avec la sensibilité de leur sexe.
Liées à toutes les affaires, les femmes ici
ont abjuré mille petitesesses ; elles s' élèvent,
parce qu' elles en ont la faculté ; elles observent
attentivement les hommes. Les plus petites
nuances ne leur échappent point ; elles
les connoissent ; et comme elles ont un tact

fin et immanquable, elles peuvent donner
les meilleurs conseils.
Quand l' illusion des premières passions est
passée, leur raison se perfectionne. Une femme
à trente ans devient une excellente amie,
s' attache à tel homme qu' elle estime, lui rend
mille services, lui donne et en obtient toute
sa confiance ; elle chérit la gloire de son ami,
la défend, ménage ses foiblesses, remarque
tout et lui fait part de ce qu' elle apprend ; le
sert efficacement dans les grandes occasions,
n' épargne ni ses soins ni ses pas, et le malheureux
disgracié de la fortune et des grands
retrouve tout ce qu' il a perdu dans l' amitié
d' une femme.
L' amitié des femmes a un charme plus
doux que celle des hommes ; elle est active,
vigilante ; elle est tendre ; elle est vertueuse
et sur-tout elle est durable. Les femmes aiment
plus tendrement, plus sûrement au
moins leurs vieux amis que leurs jeunes amans.
Elles trompent quelquefois l' amant, jamais

l'ami ; c' est pour elles un être sacré.

p335

Concluons avec J J Rousseau, qui a parlé des femmes avec sévérité, parce qu' il les aimoit. " je n' aurois jamais, dit-il, pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtresse ; mais je m' y serois fait volontiers une amie, et ce trésor m' eût consolé peut-être de n' y pas trouver les deux autres. "

CHAPITRE 669

animaux renfermés.

plus les gens sont pauvres à Paris, plus ils ont de chiens, de chats, d' oiseaux, etc. Pêle-mêle dans une petite chambre. On les sent avant que d' entrer. La plupart, malgré les défenses de police, élèvent dans leurs taudis quantité de lapins qu' ils nourrissent avec des feuilles de choux ramassées dans les rues. Ils mangent ensuite ces lapins, et cette nourriture les rend pâles et jaunes. Ils vivent avec les races puantes qu' ils font pulluler tout exprès pour le service de leurs tables ; leur

p336

garenne est à côté de leur lit. De la boîte où ces lapins sont enfermés à la broche qui les fera rôtir, il n' y a pas une distance de quatre pieds. Les enfans respirent dans cette infection, et c' est la misere qui a fait imaginer à l' indigent cette fétide ressource. Quand le commis de la capitation arrive se bouchant le nez, on lui offre un lapin en paiement. Qui diroit que les lapins à Paris viennent sous les tuiles, le lapin animal terrier ? Les tailleurs, les cordonniers, les cizeleurs, les brodeurs, les couturieres, tous les métiers sédentaires tiennent toujours quelqu' animal enfermé dans une cage, comme pour lui faire partager l' ennui de leur propre esclavage. C' est une pie resserrée dans une petite cage ; et la pauvre bête passe toute sa vie du matin au soir à sauter, à se remuer pour chercher sa délivrance. Le tailleur regarde

la pie captive, et veut qu' elle lui tienne
éternellement compagnie.
Toutes les femmes du peuple, sur-tout les
vieilles demoiselles, ont des chiens qui font

p337

les ordures sur les escaliers, et l' on se passe
mutuellement cette dégoûtante malpropreté,
parce qu' on aime mieux à Paris avoir des
chiens que d' avoir des escaliers propres.
Et ne voyez-vous pas de petites maîtresses
fardées et bien mises, porter leurs petits
chiens à la promenade et laisser leurs enfans
à la servante ?

Quand le pauvre n' amene pas son chien
de peur de le perdre, ou parce qu' il va trop
loin, alors il l' enferme ; l' animal hurle
douloureusement jusqu' à ce que son maître soit
revenu : le repos des maisons voisines est
troublé ; et le chien d' un gueux, si son maître
est ignoré, se fera connoître, sur tous les
tons, de tout un quartier.

Un autre tient à sa fenêtre un perroquet ;
il faut que le voisin qui étudie l' histoire, la
médecine ou la musique, ait dans l' oreille le
bavardage ennuyeux et répété de cet animal.
Tous ces animaux, en trop grand nombre,
ne contribuent ni à la salubrité ni au repos de
la ville. La plupart des chambres en sont infectées ;

p338

mais ce qu' il y a de déplorable, c' est
qu' ils partagent le pain destiné aux enfans du
pauvre, qui semble les avoir adoptés à mesure
que sa charge est plus grande.

CHAPITRE 670

épitaphe.

j' ai lu beaucoup d' épitaphes sur les tombeaux
de nos grands. Je suis fâché de n' en
avoir pas rencontré une seule à Paris semblable
à celle qu' on voit à Londres. La voici :
*ci gît le docteur Fothergill, qui dépensa
deux cents mille guinées pour le soulagement
des malheureux .*

Cet homme bienfaisant avoit formé le projet de rendre en Europe le sucre d' un usage universel, en faisant descendre le prix de cette denrée à la portée du plus pauvre. L' affranchissement des negres entroit dans ce plan qui méritoit d' être repris par une de ces grandes ames que la providence accorde quelquefois

p339

à la terre, pour la consoler et relever la dignité de la nature humaine.

CHAPITRE 671

eau de la Seine clarifiée.

de quoi ne fait-on pas marchandise dans cette ville extraordinaire ? Une compagnie se forme pour nous vendre l' eau de la Seine. La compagnie en fait une espece de liqueur dont elle vante la dépuration, à l' aide de trente mille imprimés qu' elle distribue. Elle s' étaie des décrets de la faculté de médecine, et des certificats de l' académie des sciences ; il ne manque plus que des lettres patentes. Elle établit des inspecteurs, des charretiers distributeurs de l' eau unique, un bureau, des commis. De quoi ne s' avise-t-on pas pour faire de l' argent dans ce séjour magique, puisqu' on nous y vend l' eau de la Seine, avec toute la pompe et l' éclat d' une merveilleuse entreprise ?
Que prouve cet établissement ? Que l' eau

p340

de la Seine est bourbeuse les trois quarts de l' année, et que, malgré tout l' étalage de la régie, ses bureaux et ses inspecteurs ; il faut épurer chez soi l' eau de la Seine, si l' on veut la boire légère et salubre.
On buvoit l' eau il y a vingt ans sans y faire beaucoup d' attention ; mais depuis que la *famille des gaz, la race des acides et des sels* ont paru sur l' horizon immédiatement après les *pantins* et les *silhouettes* , on a réfléchi sur les annonces des chymistes ; on s' est apperçu que tous les ruisseaux et les égouts souterrains

alloient droit à la rivière ; alors on s' est armé de toutes parts contre le *méphytisme* . Ce mot nouveau a retenti comme un tocsin formidable ; on a vu par-tout des gaz malfaisans, et les nerfs olfactoires sont devenus d' une sensibilité surprenante.

Cela prête à la plaisanterie ; d' accord. Mais il n' y a rien de plus réel que notre ignorance sur les qualités nuisibles ou salutaires des corps que nous avalons ou respirons. On reste confondu de surprise et d' étonnement quand

p341

on voit les expériences nouvelles de la chymie sur les décompositions de l' air.

On a donc commencé par analyser l' eau ; et l' on réfléchit aujourd' hui quand on en boit un verre, ce que ne faisoient pas nos ancêtres insoucians. On a analysé ensuite l' air, que ci-devant on respiroit en tout lieu, sans s' enquérir du reste.

Nous verrons ce que deviendra, en dernier ressort, le magnétisme animal, et si Mesmer et Deslong ont voulu nous mistifier.

Nous saurons, je l' espere, dans quelques années ce que nous ne savons pas, et ce dont nous nous moquons en attendant avec notre prudence accoutumée. Nous apprendrons peut-être que la santé dépend de certaines attentions qu' on croyoit superflues ; mais jusqu' à ces jours de réforme et de salubrité universelle, la légéreté parisienne s' amusera beaucoup de voir les chymistes transvaser l' air comme des joueurs de gobelets, et porter ensuite leurs *nerfs olfactoires* sur les lunettes méphytisées.

p342

On sait qu' il faut que le parisien commence une leçon instructive par en rire, afin d' en mieux profiter ensuite. Les bons mots n' en ont pas moins conduit à bon port, et la guerre d' Amérique, et la découverte des gaz. Puisse de même le *magnétisme animal* se manifester à l' univers entier, comme à M Deslong, afin que ce docteur, qui s' est dévoué, rentre dans le giron de la faculté de médecine, pénétrée

alors, malgré elle, du *magnétisme animal* . Il y a cent ans que la faculté de médecine avoit prescrit le *pain mollet* . Point de docteur aujourd' hui qui ne déjeûne avec un petit pain mollet.

Il ne s' agit, à cette époque, que de bouleversemens. On démolit de toutes parts le vieux temple de l' opinion, qu' on appelle celui de l' erreur. On bouleverse la physique, la chymie, l' histoire naturelle, le système newtonien, la politique ; et ce qui est cent fois plus absurde et plus téméraire, la forme sacrée de la tragédie françoise. ô Corneille ! ô Newton ! ô Stahl ! ô Becker ! Etc. Allez-vous

p343

être mis tous ensemble dans le même matras, pour que toutes vos idées soient refondues à neuf ? J' en ai vraiment peur.

CHAPITRE 672

Montreuil.

à Montreuil, village voisin de la capitale, avec trois arpens de terre, un particulier se fait vingt mille livres de rentes. Il cultive des pêches ; les pêches, en certains tems, valent six livres piece. Quand un prince donne une fête brillante, l' on en mange pour trois cents louis d' or.

L' arpent de terre y est loué six cents francs, et l' on en paie au roi soixante pour la taille. Montreuil est le plus beau jardin dont puisse se glorifier Pomone. Nulle part l' industrie n' a poussé plus loin la culture des arbres à fruit, et sur-tout celle du pêcher. On se dispute dans l' Isle-De-France un jardinier montreuillois. C' est un territoire fort borné ; on

p344

y trouve en abondance tous ces fruits plus ou moins délicieux qui réjouissent la vue, et qui, quand ils sont mêlés sur nos tables avec nos viandes, l' emportent sur les mets les plus recherchés, par cet instinct de la nature qui nous dit de préférer les fruits et les végétaux

au gibier et à la volaille.

Ces habiles cultivateurs se sont rendus maîtres de la nature, en perfectionnant la taille et la conduite des arbres.

C' est un coup-d' oeil bien intéressant que ces murailles tapissées des plus beaux fruits, tandis qu' entre les espaliers sont semés des fraises, des pois, des légumes de toute espece.

La capitale doit quelque reconnoissance à l' admirable industrie de ces jardiniers qui peuplent les marchés de ces excellentes productions, qui plaisent au goût et entretiennent la santé. Ailleurs, le défaut d' émulation, d' intelligence, et l' absurde routine, laissent le jardinage dans un état de dégradation et de barbarie honteuse. Tel pays fera venir des bonnets parisiens, et ne saura ni

p345

transplanter ni cultiver un bon fruit. Les progrès du jardinage sont nuls dans de petites villes, où l' on a adopté les coëffures du jour et l' opéra-comique. Coûteroit-il plus de planter un noyau en terre, que de placer un pouf sur sa tête ?

CHAPITRE 673

historiographe de France.

il y a vraiment un *historiographe de France* , c' est-à-dire, un homme chargé d' écrire l' histoire du regne, et pensionné en conséquence. Qui croiroit qu' une telle place existe ? Elle est de la création de Louis XIV, lequel menoit deux poètes à la guerre, pour détailler le récit de ses victoires. C' est M Marmontel, auteur de jolis contes, qui est *historiographe de France* . Il a succédé à Duclos, qui n' a laissé qu' une préface. M Marmontel qui a fait des contes et qui rapétasse aujourd' hui des opéras, écrira-t-il l' histoire ?

p346

Il y a encore un autre *historiographe de France* ; mais il a imprimé, et où ? à l' imprimerie royale : c' est M Moreau. On connoît

ses principes en politique, et l' on a su
les apprécier.
Boileau et Racine, chargés de transmettre
à la postérité l' histoire de Louis XIV, s' écrivent :
qu' ils ne pourroient jamais élever
leur style à la majesté, à la grandeur, à la
dignité du sujet. En y réfléchissant toute leur
vie, ils ont empoché les honoraires ; et heureusement
pour leur gloire et pour nous, ils
n' ont rien écrit.
Quel terrible emploi que d' écrire l' histoire !
Les siècles s' avancent, et dans peu
toutes les actions contemporaines revivront
sous la plume de l' historien, ou sous le pinceau
du poète dramatique. On peindra la
génération présente ; on verra qui aura menti,
flatté, adulé. Quel est le lâche qui aura vendu
son ame et son talent à un peu d' or ? Heureux
qui pourra dire : je suis un homme sans
pension, sans place, qui me suis enfermé dans

p347

un asyle avec l' indigence et la liberté ! Ne
pourra-t-il pas se flatter de s' être trompé
moins fréquemment qu' un autre ?
Les administrateurs des états que la flatterie
vénale environne, et qui se laisseroient
enivrer des vapeurs séduisantes de l' autorité,
pour dompter cette dangereuse situation,
n' auroient qu' à lire ce qu' on dit de leurs
devanciers. Ils verroient soudain la subordination
éternelle des choses politiques. Ils apprendroient
de la philosophie à commander
et à se faire aimer ; mais elle ne dit ce grand
secret qu' à l' oreille de ses intimes favoris.

CHAPITRE 674

vue des Alpes.
j' ai quitté Paris pour mieux le peindre.
Loin de l' objet de mes crayons, mon imagination
l' embrasse et se le représente tout
entier. Je le considère avec plus de recueillement.
C' est au séjour de la paix et de la tranquillité

p348

que je décris le bruit tumultueux, l' agitation
et les vices de la capitale.

Le magnifique amphithéâtre des Alpes est
sous mes regards, et ma pensée plonge dans
la fange de ses ruisseaux infects et de ses
moeurs. Tandis que j' écris ce livre, tout-à-la-fois
trop long et trop court, je vois autour
de moi des hommes qui n' ont pas la moindre
idée du tableau dont j' apprête les couleurs.
Heureux l' habitant des Alpes, élevé sur
un rocher entre le ciel et la terre ! Il respire
un air pur, il voit le soleil dans toute sa
pompe, il possède la modération, il est satisfait ;
et n' apercevant pas les travers et les
folies de l' opulence, il se croit riche.
La superstition ne l' approche point ; la
superstition habite toujours chez les peuples
pauvres et malheureux qui souffrent des attentats
d' un fisc dévastateur. Ici, son nom
même est inconnu ; les roides formalités des
douanes accablantes, pour un tribut mesquin,
n' épouvantent point une industrie libre. Ces
petites peuplades qui jouissent sans partage

p349

des biens de la terre, ayant une certaine
abondance, sont exemptes de ces craintes de
l' avenir, qui tourmentent le parisien. L' inquiétude
est son élément ; il regarde sa subsistance
comme pouvant lui échapper le lendemain.
Ici l' habitant des montagnes, avec un peu
de travail, s' approprie les richesses simples
qui l' environnent ; il ne connoît point ces
convulsions de l' ame, qu' enfantent les desirs
trop vifs et les espérances trompées. Et comme
tout est lié, comme le moral dépend du physique,
la tranquillité du pays se réfléchit sur
son visage calme. Les vices honteux n' approchent
point sa cabane champêtre ; le lait de
ses troupeaux semble garantir l' innocence de
ses filles ; les forces de son esprit semblent
visiblement combinées avec celles de son
corps. Il n' a point le feu du génie ; mais il
n' est pas soumis à de viles erreurs. Il méconnoît
les arts brillans ; mais les préjugés nuisibles
ne l' obsèdent pas. Il ignore les jouissances
vives ; mais il foule aux pieds les opinions
extravagantes.

p350

Oh, comme ce spectacle change les idées
qu' on a reçues dans la capitale ! Qu' il est bon,
qu' il est utile d' avoir plongé son ame dans
cette athmosphere de liberté et de simplicité ;
d' avoir vu des peuples imperceptibles à l' oeil
audacieux de la remuante politique, mais qui
n' accusent point leurs administrateurs, qui
les respectent et qui les regardent comme
amis de la patrie !
Oh, c' est de dessus ce rocher solitaire qu' il
faut contempler les agitations des grandes
villes, voir les passions cupides se heurter,

p351

les grands vouloir encore arracher aux petits
ce qu' ils possèdent, et les petits se venger par
des haines sourdes et des imprécations concentrées !
C' est d' ici que l' on pourroit dire la
vérité, la dire d' un ton qui maîtriserait l' attention ;
la répéter avec force, avec véhémence,
avec dignité. Quand on écrit en face
de ces montagnes, le *censeur royal* n' y empêche
point d' être le censeur des administrations
vicieuses, et de marquer au front les
ennemis de l' humanité ou de la liberté publique.
N' est-ce pas ici que le prophete semble
vous dire à l' oreille : crie à plein gosier, ne
t' épargne point ; élève ta voix comme le son
du cor ; tourmente qui ne veut point entendre ;
n' abaisse point l' énergie de ton caractere ;
charge-toi du ministere le plus imposant.
Censure, non les abus d' une ville, mais
les abus dont la réforme intéresseroit l' humanité
entiere. Sur ce rocher qui domine l' Europe,
écris pour l' univers.
Mais ce moment d' enthousiasme qui échauffe

p352

un instant l' ame de l' homme, est trop impétueux
et trop grand pour être contenu long-tems
dans le sein d' un être foible et borné.
L' homme le plus près des cieus a senti l' étincelle
divine dont son ame fut allumée ;
c' est devant la majesté du ciel qu' il a reconnu
avec plus de force les folies et les malheurs de
la terre ; mais à force de sentir, bientôt ce

qu' il sent le mieux, c' est sa foiblesse, sa
petitesse, son impuissance. Il voit les maux
politiques invinciblement liés à la force physique,
à la force écrasante.

Elle est au-dessus de sa tête. Cette avalanche
roulante avec le bruit du tonnerre,
va engloutir l' observateur, le réformateur et
ses plans généreux. Foible et petit, ébranlera-t-il
plutôt le mal moral que le mal physique ?
Dans ce coeur si chaudement ému,
quelle force, quel moyen trouvera-t-il ?
Qu' est-il ? Que veut-il ? Que peut-il ?
Bientôt reconnoissant, qu' un chaînon est
lié à l' immense chaîne, et ne peut rien sur
elle, il sort de son délire, il n' en conserve

p353

que la sensation adoucie, comme un mouvement
curieux et bon de l' ame humaine ; et
son coeur ne se sent plus pressé que du soupir
de la pitié.

Il vouloit réformer les hommes ; il ne sait
plus qu' admirer la nature. La nature autour
de lui semble lui crier : je suis grande, et tu
es petit ; cet horizon est immense et ta conception
est bornée. Ce rocher a vu les premiers
jours de l' univers ; s' il pouvoit parler,
il te confondroit. Sois en silence devant ces
masses énormes.

Oui, c' est ici que cette foule d' abus, qui
investissent l' humanité, semblent attachés à
l' homme qui rampe dans le bas des plaines,
comme la taupe qui a creusé son habitation
dans la terre. Il s' est éloigné de la région
céleste ; il n' a point su gravir le sommet des
montagnes, pour y respirer cet air fortifiant
qui monte l' ame au ton de la vertu. L' homme
secoueroit sans doute les viles passions en
gravissant vers un séjour élevé ; et toutes ses
pensées ne sont peut-être basses et terrestres

p354

que parce qu' il s' est enseveli dans des maisons
que la boue et la fange environnent.

Que l' homme monte sur les hauteurs, sa
pensée s' élèvera avec lui, et il perdra toutes
ces petites idées rempantes et uniformes

comme le terrain sur lequel il marchait. C' est
ici que l' homme est plus fort, qu' il est meilleur.
La nature semble porter plus visiblement
sous un aspect informe, brut et sévère,
l' empreinte d' une main auguste et créatrice.
Ici, les noires forêts de sapins jettent leur
ombrage solennel. Là roule en mugissant le
torrent qui a coupé la montagne, depuis sa
cime jusqu' à sa base, et qui semble tomber
dans un abyme sans fond. On admire, on
recule d' effroi ; l' oeil revient sonder le gouffre ;
le pied est tremblant, et l' ame est en
extase.

Un vaste amphithéâtre de glaces éternelles,
un paysage majestueux, des lacs qui répètent
les énormes sommets qui les environnent ;
des pyramides dont la base semble les
fondemens du globe ; des ruines immenses

p355

et magnifiques, images et restes du chaos ;
comme si une planète étoit tombée sur notre
globe, et eût semé inégalement dans sa chute
les ossemens ou les membres épars d' un
monde dissous. Des bouts de rochers,
pendans en précipices, où l' homme a planté
sa cabane, où il vit libre et heureux au milieu
de ces majestueuses horreurs, voilà les
grands objets qui attachent l' ame toute entière,
et la remplissent sans l' épouvanter.
Le naturaliste et le poète y reçoivent des
leçons fécondes et des images neuves. Le
globe laisse voir à nu ses entrailles, ainsi
que le travail souterrain des fleuves ébauchés,
qui doivent sortir de ses flancs pour arroser
les royaumes, et alimenter leur opulence.
C' est là que l' homme est parfaitement libre,
et qu' il ne pourra jamais être asservi. Le tonnerre
darde sous les pieds de ces heureux républicains,

p356

ses fleches enflammées. Et quand
l' Europe est en feu, c' est de loin qu' ils
aperçoivent la fumée des combats, la discorde
sanglante des états vient expirer aux pieds de
ces montagnes, qui semblent le véritable séjour
du sage et du contemplateur.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)